
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49982 3

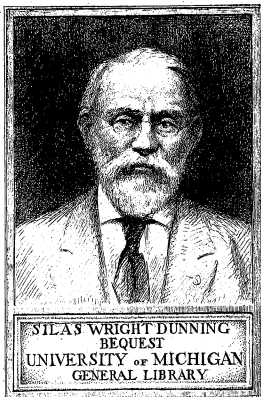
BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
D'ÉTUDES
DES
Hautes-Alpes



44-45

DC
611
.A553
S8





1900

19

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
Historiques, Scientifiques et Littéraires
DES HAUTES-ALPES

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

Historiques, Scientifiques et Littéraires

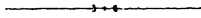
DES HAUTES-ALPES

Paraissant chaque trimestre



QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE. — CINQUIÈME SÉRIE

ANNÉE 1925



G A P

LOUIS JEAN ET PEYROT, IMPRIMEURS - ÉDITEURS

1925

Dumming
Nyhoff
1-30-30
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES
(AU 15 JANVIER 1925)

BUREAU

Présidents d'honneur : M. WILHELM, ✱, O. 🏵, ingénieur en chef
des Ponts et Chaussées, conseiller technique du Haut com-
missaire français en Syrie, ancien président.

M. G. de MANTEYER, ✱, I. 🏵, archiviste départemental, ancien
président.

Président : M. HUGUES (Edmond), Ch. de St-Grégoire le Grand,
avocat au barreau de Gap, ancien bâtonnier, 39, rue Carnot,
Gap.

Vice-Présidents : M. ANGENIOL, O. 🏵, avoué, à Gap.
M. le Commandant ETIENNE, ✱, à Gap.

Secrétaire : M. CLEMENT (Henri), I. 🏵, professeur au Lycée de
Gap.

Secrétaire-adjoint : M. HUGUES (Henri), avocat à Gap.

Trésorier : M. le Commandant LEAUTIER, O. ✱, à Gap, 1, rue du
Grenier d'Abondance.

Archiviste-bibliothécaire : M. MEIZEL, I. 🏵, inspecteur primaire
honoraire, à Gap, 8, rue Bon-Hôtel.

VI

CONSEIL D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

AUBERT (Clément), O. ✱, ingénieur, à Gap.

BOUHANT, ✱, capitaine du génie en retraite, ingénieur E. P., à Gap.

BOURCIER (Jean), avocat à Aiguilles.

BRENIER (Jean-Eugène), propriétaire, quartier de Saint-Michel, près Gap.

FABRE (Adrien), avoué, Maire de Gap.

GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général honoraire de la navigation et des ports de la Seine, à Briançon.

JOUGLAR, I. ✱, ✱, président du Tribunal civil, à Gap.

LEMAITRE (Paul), (Méd. Rec. Française), bâtonnier de l'ordre des avocats, à Gap.

MANTEYER (Georges de), ✱, I. ✱, au château de Manteyer.

PELLEVOIZIN (Lucien, ✱, I. ✱, ✱, industriel, conseiller général, à Gap.

SIMON, ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble.

TEISSIER (Edouard), ✱, docteur en droit, avocat, à Gap.

THOUARD (Auguste), ✱, avoué, à Embrun.

VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, 15, rue Frédéric-Euzière, à Gap.

COMITE DE PUBLICATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

JOUGLAR, I. ✱, ✱, président du Tribunal Civil de Gap.

LEMAITRE (Paul), (Méd. Rec. Française), bâtonnier de l'ordre des avocats, à Gap.

TEISSIER (Edouard), ✱, docteur en droit, avocat, à Gap.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES

AU 1^{er} JANVIER 1925

Anciens Présidents

† M. JAUBERT (1882).	† M. GRANDIDIER, ✱ (1893).
† M. AMAT, ✱ (1884).	† M. GAUTIER, ✱ (1896).
† M. DE LA VALETTE, C. ✱ (1886).	M. HUGUES (1897).
† M. LEMAITRE, C. ✱ (1886).	M. WILHELM, ✱, O.  (1904).
† M. le Chanoine BLANCHARD (1890).	M. DE MANTEYER, ✱ (1907).
	† M. J. CHAUVET (1917).

Membres d'honneur

M. LE PREFET DU DÉPARTEMENT.
 LE GENERAL commandant la subdivision.
 MGR L'ÉVÊQUE DU DIOCESE.
 M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

Membre bienfaiteur

GUILLAUME (chanoine Paul), ✱, I. , archiviste honoraire des
 H.-A., † à Gap, 24 octobre 1914.

VIII

Membres Fondateurs

Mme BLANCHARD (Camille), à Remollon.

MESSIEURS,

ARNAUD (Pierre), notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes).

AUBERT (Clément), O. ✱, ingénieur, à Gap.

BERNARD (le docteur Laurent), ✱, à Gap.

CHEVALIER (le docteur Paul), 3, place St-Michel, à Marseille.

DROMARD (Jules-Alexis), industriel à Besançon (Doubs).

GUILLEMEN (Paul), ✱, inspecteur honoraire de la navigation et des ports de la Seine, 8, rue des Nonnains-d'Hyères, Paris (IV^e).
et à Briançon.

MANTEYER (Georges de), ✱, I. ✱, archiviste départemental, au château de Manteyer.

MAZELIERE (le Marquis de la), 40, rue Barbet-de-Jouy, à Paris.

MEIZEL, I. ✱, inspecteur primaire honoraire, à Gap.

MEREUIL (Albert de), avocat à la Cour d'appel, 25, rue St-Jean, à Douai (Nord).

MONTJEAN (Charles), directeur de la Banque de France, à La Roche-sur-Yon (Vendée).

PIERREFEU (Jean de), ✱, homme de lettres, 4, rue Jean du Bellay, Paris (IV^e).

RAYMOND (Albert), industriel à Pont-de-Claix (Isère).

ROMAN (Bernard), O. ✱, capitaine au 12^e Rég^t de dragons, 15, rue des Juifs, à Colmar.

ROMAN (Charles), ✱, archiviste paléographe, 19, rue Galliéni, à Versailles.

THOMÉ de MAISONNEUFVE, 8, place Carnot, à Lyon.

TURQUAIS (Fernand), ingénieur des Arts et Manufactures, 80, rue Taitbout, à Paris.

VESIGNIE (Louis), ✱, ✱, lieutenant-colonel d'artillerie, 35, rue Saint-Honoré, à Fontainebleau.

VESIGNIÉ (le docteur Henri), à St-Pierre-d'Argençon.

WILHELM (Ivan), ✱, O. ✱, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, conseiller technique du haut commissaire français en Syrie.

Membres Fondateurs décédés

MESSIEURS,

AMAT (Clément), ✱, ancien conseiller général, président honoraire de la *Société d'Etudes*; † Tallard, 16 avril 1895.

ARNAUD (François), ✱, licencié en droit, ancien notaire à Barcelonnette (Basses-Alpes); † Barcelonnette, 8 juillet 1908.

IX

- BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général des Hautes-Alpes; † Lyon, avril 1895.
- BLANC (Charles), O. ✱, conseiller d'Etat; † Montmaur, le 9 septembre 1915.
- BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général des Hautes-Alpes; † Paris, 7 juin 1896.
- BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supérieur du Grand Séminaire de Gap; † 26 juillet 1897.
- BLANCHARD-CHANCEL (Dr Raphael), O. ✱, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine; † Paris, 7 février 1919.
- CHANCEL (Evariste), ancien député; † 11 juillet 1882.
- CHAUVET (Joseph), avocat, ancien président de la *Société d'Etudes*; † à La Tourronde, 2 août 1920.
- CLAPIER, propriétaire à Chabestan; † 1900.
- DUPONT-DELPORTE (le baron), ingénieur des chemins de fer P.-L.-M.; † 1918.
- FLOURENS, O. ✱, ancien ministre des Affaires Etrangères, ancien député des Hautes-Alpes; † Paris, 7 février 1920.
- GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque d'Auch; † 1895.
- GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux; † Gap, 15 août 1889.
- JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque d'Amiens (Somme); † 1^{er} mars 1892.
- LAURENÇON (Léon), ancien député des Hautes-Alpes; † à Chantemerle, le 12 juillet 1922.
- LAVALETTE (Mlle Fanny de) † novembre 1903.
- MANTEYER (Félix de), ✱, I. ✱, secrétaire général honoraire; † Manteyer, le 8 octobre 1908.
- MANTEYER (Léon de); † à Gap, 25 septembre 1916.
- MARCELLIN (J.-E.), ✱, sculpteur; † Paris, 16 décembre 1887.
- MARTIN (David), géologue; † à Gap, le 26 septembre 1918.
- PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-Alpes; † en 1896.
- ROMAN (Joseph), I. ✱, membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, membre résidant de la Société des Antiquaires de France; † Picomtal, 8 juin 1924.
- SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet de la Haute-Savoie.
- TEISSIER (Eugène), avocat à Gap; † 25 août 1883.
- TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre, près Genève; † 1904.

Membres Honoraires

MESSIEURS,

- LUCHAIRE (Julien), professeur à l'Institut français de Florence (Italie).
 MARTEL, O. ✱, directeur de *La Nature*, rue d'Aumale, n° 2, à Paris-IX°.
 ROCHE (Célestin), ingénieur-expert, rue Camille-Desmoulins, 7, à Grenoble.

Membres Titulaires

MESDAMES,

- BÉRAUD, 1, rue de la Terrasse, à Gap.
 CHAUVER (Joseph), place Sainte-Claire, 5, à Grenoble.
 GUILLAUME (Mlle Léonie), institutrice, à La Roche-des-Arnauds.
 MARTIN-GONTARD (Alice), Dame de la Légion d'honneur, Maison d'éducation de la Légion d'Honneur, à Saint-Denis (Seine).
 PINET DE MANTEYER (Léon), 1, rue de Valserres, à Gap.

MESSIEURS,

- ABONNEL (Auguste), missionnaire apostolique, à Go-Cong (Cochinchine Française).
 ACHARD (l'abbé), aumônier du Lycée, 11, boulevard Lamartine, à Gap.
 ALBON (Marquis Antoine d'), prince d'Yvetot, château d'Avauges, par Pontcharra-sur-Turdine (Rhône).
 ALLARD-THÉUS (Paul), -avocat, Cours Mirabeau, 22, à Aix-en-Provence (B.-du-Rhône).
 ANDRÉ (l'abbé), archiprêtre d'Orpierre.
 ANGÉNIOL (Antoine), O. ✱, avoué, rue d'Abon, à Gap.
 ARMAND (Ernest), greffier du tribunal civil de Gap.
 ARTHAUD (Louis), rédacteur aux Archives départementales, 2 bis, rue Saint-Antoine, Gap.
 ARTHAUD (Lucien), ✱, juge de paix, à Tallard.
 AUBERT (Henry), ✱, ✱, O. ✱, ingénieur en chef honoraire, à Barcelonnette (B.-A.).
 AYE (l'abbé), curé de la Bâtie-Neuve.
 BALDY, ✱, directeur des Usines de la Schappe, à Tenay (Ain).
 BARLÈ (Adolphe), ✱, ancien directeur général de la compagnie Madrilène du Gaz, villa Julie, près Gap, et Nice, à La Gavotte, route Montbozon.
 BARRACHIN (Justin), vérificateur principal des Contributions Indirectes, 29, cours Gambetta, à Lyon.
 BÉLJON (Joseph), greffier du Tribunal de Commerce, 27, rue du Mazel, Gap.

XI

- BERGE (abbé Pierre), curé-archiprêtre d'Abriès.
- BERMOND (l'abbé), curé de Lagrand, par Eyguian.
- BERTHELOT (le docteur), à Embrun.
- BERTRAND (Louis), brigadier de gendarmerie en retraite, au Forest-d'Entrais, à Gap.
- BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville de Grenoble.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville de Lyon, quai de la Bibliothèque.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Marseille, place de la Bibliothèque.
- BIELHER, chirurgien-dentiste, 1, rue Alphonse-Daudet, à Gap.
- BLANC (Eugène), docteur en médecine, à Embrun.
- BLANCHARD-CHANCEL (Camille), rue de la République, 14, St-Germain-en-Laye (S.-et-O.).
- BONNIARD (Arthur), 28, rue des Petites-Écuries, Paris-X^e.
- BORDEAUX (le général), C. ✱, 134, Grande-Rue de la Guillotière, à Lyon.
- BOREL DU BEZ (Lucien), avocat, rédacteur au Contentieux du P.-L.-M., 17, boulevard Diderot, à Paris.
- BOUCHAYER (Auguste), ✱, industriel, La Tronche (Isère).
- BOUHANT, ✱, capitaine du génie en retraite, ingénieur E. P., à Gap.
- BOURCIER (Jean), avocat, maire d'Aiguilles, à Aiguilles.
- BOURCIER (Mathieu), 72, quai de l'Hôtel de Ville, Paris-VI^e.
- BOYER (Robert), industriel, rue Carnot, 33, à Gap.
- BRENIER (Jean-E.), quartier de Saint-Michel, à Gap.
- BUMAT, inspecteur des Contributions indirectes en retraite, 6, rue Thomas, à Marseille.
- CAILLAT (Paul), ✱, ✱, industriel, ancien député des H.-A., 1, place du Panthéon, à Paris (V^e).
- CARAL (D^r), à Veynes.
- CARAL (Louis), receveur des Domaines, Aix-en-Provence.
- CARDAILLAC (DE), juge au Tribunal civil de Nice.
- CAZENEUVE (le docteur Guzman de), à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais).
- CHABRAND (Armand), avocat, rue de la Liberté, à Grenoble.
- CHABRAND (Valentin), conseiller général, à Gap.
- CHAILLOL (F.), ancien conseiller municipal, ancien administrateur du Mont de Piété, 9, cours Devilliers, Marseille.
- CHARMASSON (Georges), industriel, avenue d'Embrun, à Gap.
- CHARMASSON (Joseph), industriel, à Gap.
- C¹^e INDUSTRIELLE ET MINÈRE DES ALPES, à Veynes.
- CLÉMENT (Henri), I, ✱, professeur au Lycée de Gap.
- CLUZEL (G.-L.), député des Hautes-Alpes, à Paris.
- CORN (le Colonel DE), O. ✱, à Gap.
- CORONAT (D^r G.), médecin oculiste de la C¹^e P.-L.-M., 5, rue des Archers, à Lyon.

XII

- COSTA DE BEAUREGARD (le Comte), à Sainte-Foy, par Longueville (Seine-Inférieure).
- COURT (L.), ingénieur divisionnaire à la Société des Houillères de Liévin, à Liévin (Pas-de-Calais).
- DAVIN (Emmanuel), , chef de division honoraire à la Préfecture des Hautes-Alpes, à Saint-Bonnet.
- DÉCIS (Gaston), I. , inspecteur d'Académie, à Chambéry (Savoie).
- DORCHÉ (Henri), inspecteur des P.-T.-T., à Grenoble.
- DURAND (Auguste), agent-voyer, à Tallard.
- ESCAILLE (H.), , I. , notaire, conseiller général, à Briançon.
- ÉTIENNE (C^t Edouard), , 7, boulevard Lamartine, à Gap.
- EYMÉOUD (André), exportateur, 72, rue d'Hauteville, Paris-X^e.
- FABRE (Adrien), avoué, Maire de Gap, rue Carnot, 24.
- FAUCHER (Benjamin), archiviste du Tarn-et-Garonne, à Montauban.
- FAURE (Alphonse), instituteur, à Oran.
- FERRAND (Henri), , avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.
- FINET (Auguste), pharmacien, rue du Mazel, à Gap.
- FREYNET (Charles), directeur de l'Enregistrement, 29, rue Eugène-Faure, à Grenoble.
- GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire à Gap.
- GARCIN (Léopold), propriétaire, rue Carnot, 34, à Gap, et 65, chemin des Chartreux, à Marseille.
- GENDRON (le général Jean-Gaston), C. , Le Monétier-les-Bains.
- GONTARD (l'abbé), 2, rue de la Paroisse, Fontainebleau (Seine-et-Marne).
- GOUDET (Achille), industriel, conseiller du Commerce extérieur, à Gap.
- GRAS (Louis), contrôleur de la Caisse d'Épargne, à Gap.
- GRIMAUD (Ernest), , conseiller général, à Saint-Bonnet.
- GRIMAUD (abbé Jean-Elie), archiprêtre de N.-D. d'Embrun.
- GRIMAUD (Louis), avoué près la Cour d'Appel de Grenoble, 13, boulevard Gambetta.
- GUÉRIN (Jean-André), exportateur, 18, rue Daru, à Paris-VIII^e.
- GUÉRIN (Ulysse), château de la Grangette, à Châteauneuf-du-Rhône (Drôme).
- GUÉRIN-LONG (Paul), , docteur en droit, président honoraire du Tribunal civil d'Aix-en-Provence, 25, rue Roux-Alphéran, Aix.
- GUIEU (Mgr), protonotaire apostolique, ancien vicaire général, à Chorges.
- GUIGUES (Clément), receveur des Domaines, à Grenoble.
- GUILLAUME (Frédéric), 161, rue Paul-Bert, à Lyon.
- HONNORAT (André), , sénateur des Basses-Alpes, ancien ministre de l'Instruction Publique, 29, rue Le Peletier, Paris-IX^e.
- HUGUES (Edmond), Chevalier de Saint-Grégoire le Grand, avocat, ancien bâtonnier, 39, rue Carnot, à Gap.
- HUGUES (Henri), avocat, 23, rue Carnot, à Gap.

XIII

- IMBERT, licencié en droit, ancien notaire, à Embrun.
- ISNEL (Pierre), directeur de mines, 169, boulev. Péreire, Paris-XVII^e.
- ITIER (P.-J.), , avocat, au château de Vêras, par Veynes.
- ITIER (Henri), ingénieur-chimiste, 4, rue Dubonnel, à Lyon.
- JACOB (Louis), archiviste-paléographe, 30, rue Jacob, Paris-VI^e.
- JACQUES (l'abbé E.), aumônier de la Providence, rue Ernest-Cézanne, à Gap.
- JEAN (Ferréol), , I. , ancien maire de Gap, président de la Chambre de Commerce.
- JEAN (Louis), I. , , imprimeur, à Gap.
- JOUGLAR, I. , , président du Tribunal civil, à Gap.
- JOUE DU PUY-SANIÈRES (Gabriel), 120, avenue de la République, Paris (XI^e).
- JULLIEN, receveur des Domaines en retraite, 2, rue de Sault, Grenoble.
- LABASTTE (Armand), vice-président du tribunal civil, 107, rue Pierre-Corneille, Lyon.
- LAGRANGE (Auguste), licencié en droit, chef de bureau à la Préfecture de police, 17, rue Berthelot, à Paris-V^e.
- LAMORTE (Henri), inspecteur des Contributions Indirectes, 11, boulevard Voltaire, à Paris-XI^e.
- LAVIS TRAFFORT (de), Thakeham house, Horsham. Sussex (Angleterre).
- LEAUTIER (le Commandant), O. , en retraite, à Gap, 1, rue du Grenier-d'Abondance.
- LEMAITRE (Louis), C. , colonel en retraite, rue Villars, 10, à Grenoble.
- LEMAITRE (Paul), (Méd. de la Reconnaissance Française), bâtonnier de l'ordre des avocats, à Gap.
- LÉOUFFRE (Camille), inspecteur des douanes, à Tunis (Tunisie).
- LEROY, au château de Beaujeu, près Ventavon.
- LÖVÉNBRUCK (le Commandant), O. , au château de Montmaur.
- LOMBARD (Henri), I. , professeur au Lycée.
- LOPPÉ (Etienne), docteur en médecine, directeur du Muséum, à La Rochelle (Charente-Inférieure).
- MAGISTRY, président du Tribunal, à Embrun.
- MANGAREL (Ernest), contrôleur des P.-T.-T., à Gap.
- MALCOR (le Capitaine), 5, rue Lediou, à Paris (XIV^e).
- MARIN-TABOURET (Emile), capitaine au long cours, pilote, conseiller général des Hautes-Alpes, 31, cours Joseph Thierry, à Marseille (B.-du-R.).
- MARITAN (le docteur), 51, cours Thierry, à Marseille.
- MARTIN (Albert), rédacteur au Ministère de l'Intérieur, 17, rue de Tournon, à Paris.
- MARTIN-CIVAT (Pierre), professeur d'histoire, licencié ès lettres, à St-Yrieix (Haute-Vienne).
- MASIMBERT, avocat, rue Molière, 1, à Grenoble.
- MASSON (Charles), pharmacien, à Embrun.

XIV

- MATHIEU, négociant, 17, rue Romarin, à Lyon.
- MAURICE (Charles), ingénieur au Maroc, chez Madame Odiard des Ambrois, à Oulx (Italie).
- MAYOLY (D^r Alphonse), rue d'Abon, à Gap.
- MEIFFRE (Robert), 15, boulevard Lannes, Paris.
- MEYER (David), à Saint-Laurent-du-Cros.
- MICHEL (Joseph), ancien greffier de la Justice de Paix de Gap, avocat, 2, rue du Général-Roguet, Clichy (Seine).
- MICHEL (Ludovic), instituteur, à Montmaur.
- MIRIBEL (comte de), au château de Villard-Bonnot (Isère).
- MOREAU (André), enseigne de vaisseau, 211, boulevard St-Germain, Paris (VII^e).
- MONTANARI (le Commandeur Tommaso), ingénieur, Via Maggiore, 58, Palazzo Bernardi, Bologne (Italie).
- MOTTE (Aug.-Julien), , instituteur en retraite, 41, avenue d'Embrun, à Gap.
- MOULIN (Stéphane), , docteur en droit, chef du bureau des Titres à la Cie P.-L.-M., 10, rue Duhamel, Lyon.
- MOURRE (Maurice), O. , capitaine de vaisseau, en retraite, 8, rue de l'Artillerie, Toulon-Mourrillon (Var).
- MÜLLER (Hippolyte), I. , bibliothécaire de l'Ecole de médecine de Grenoble.
- NICOLLET (F.-N.), I. , imprimeur, 5, rue Emeric-David, à Aix-en-Provence.
- OLIVE (Charles), avoué, rue de Provence, à Gap.
- PARIS (Etienne), industriel, à Embrun.
- PAVIE (Frédéric), industriel, conseiller général, à Savines.
- PELLEVOIZIN (Lucien), , I. , , industriel, conseiller général, à Gap.
- PELLOUX (Jules), maître d'hôtel, à Gap.
- PEPIN DE BONNERIVE (Eugène), 7, place Antoine-Poncet, à Lyon.
- PESTRE (Célestin), , instituteur, 24, rue St-Arey, à Gap.
- PEYROT H., imprimeur, avenue de Provence, à Gap.
- PLAT (Paul), propriétaire à Orpierre.
- PRUNIÈRES (Comte Henri de), , capitaine d'Etat-Major, rue Lesdiguières, 6, à Grenoble.
- REYNAUD (Henri), , administrateur en chef de la Marine, directeur de l'Inscription Maritime, à Nantes (Loire-Inférieure).
- RICHARD-BÉRENGER (Paul), conseiller général de l'Isère, 14, rue Pierre-Charron, Paris-XVI^e.
- RIVAS (le Colonel), en retraite, , villa La Sablière, à Saint-Genis-Laval (Rhône).
- ROMIEU (Céran), , professeur honoraire, au Rival, par Veynes.
- ROSTAIN (Joseph), , , ancien maire, avenue de la Gare, à La Roche-des-Arnauds.
- ROZAN (Calixte), juge de paix, à Embrun.

XV

- SAUVEBOIS (le chanoine), directeur du Grand Séminaire.
SÉNEQUIER-CROZET (abbé), square des Postes, 4, Grenoble.
SIMON (Pierre), , ingénieur en chef des Ponts et Chaussées,
à Grenoble.
STECHELT (G.-E.), libraire, 16, rue de Condé, Paris-VI.
TANC (Louis), notaire, 40, rue Carnot, à Gap.
TEISSIER, , docteur en droit, ancien bâtonnier, avocat au barreau
de Gap, rue Flisée, 1 bis, à Gap.
TEMPLIER (le chanoine), curé de Lacou, par La Fare.
THIRIET (Paul-Georges), docteur en médecine, à Guillestre.
THOUARD (Auguste), , licencié en droit, avoué, à Embrun.
THOUARD (Auguste), , , licencié en droit, gérant d'immeubles,
17, rue Etienne-Marcel, à Paris.
TIVOLLIER (Jean), , contrôleur des P. T. T., 34, rue Molière,
Lyon.
TOY-RIONT (Maurice), conseiller général, ancien député des Hautes-
Alpes, 51^e, rue Nationale, Marseille.
VALLENTIN DU CHEYLARD (Roger), , rue Corne-Roche, à Montélimar
(Drôme).
VACHIER (Elisée), assureur-conseil, 32, boulevard Diderot, Paris-XII.
VILLAN (Albert), 10, rue du Maréchal Foch, à Cannes (Alpes-
Maritimes).
VILLAN (Robert), 7, rue J.-B. Dumas, à Paris-XVII.
VILLARD (Henry), 2, rue des Trois-Mages, à Marseille.
VOLLAIRE (Hippolyte), directeur de la Banque des Alpes, à Gap.
VOLLAIRE (Joseph), architecte départemental, 15, rue Frédéric-Euzière,
à Gap.

Bibliothèques abonnées

Bibliothèques de l'Ecole normale de Garçons, à Gap.

- de l'Ecole normale de Filles, à Gap.
- du Cercle des Officiers, à Gap.
- communale de Gap.
- communale d'Embrun.
- communale de Briançon.
- de l'Usine de la Schappe à Ste-Catherine (Briançon).
- du Musée départemental de Gap.
- du Petit Séminaire, à Charance.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts

*Comité des travaux historiques et scientifiques (cinq exemplaires)**Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.)*

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. — Bibliothèque de l'Université.
3. — Société d'Etudes provençales.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. ARRAS. Académie d'Arras, au palais de Saint-Vaast.
6. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
7. CHAMBERY. Académie de la Savoie.
8. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
9. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
10. DIJON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
11. DOUAI. Société d'agriculture, sciences et arts du Nord.
12. DRAGUIGNAN. Société d'Etudes scientifiques et archéologiques.
13. GRENOBLE. Académie delphinale.
14. — Institut de géographie alpine.
15. — Laboratoire de géologie.
16. — Société scientifique de l'Isère.
17. — Société des Touristes du Dauphiné, boul. Edouard Rey.
18. — Université de Grenoble (Faculté des lettres).
19. LYON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, au palais des Arts.
20. — Section d'Anthropologie de la Société Linnéenne, 33, rue Bossuet.
21. — Société littéraire, historique et archéologique.
22. — Société philanthropique des Hauts-Alpins habitant Lyon, 13, rue des 4 Chapeaux.
23. MARSEILLE. Institut historique de Provence, 2, rue Sylvabelle.
24. — Société de géographie.
25. MONTPELLIER. Société pour l'étude des langues romanes.

XVII

26. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
27. — Société de géographie commerciale de Paris, section de
Nice et des Alpes-Maritimes, 29, boul. Dubouchage.
- 27^{bis}. ORLÉANS. Société archéologique et historique de l'Orléanais.
28. PARIS. Académie des inscriptions et belles-lettres, 23, quai Conti.
29. — Club Alpin français, rue du Bac, 30.
30. — Société topographique de France, 54, rue Monsieur-le-Prince.
31. — Société de l'histoire de France, 60, rue des Francs-Bourgeois.
32. — Société des études historiques, librairie Picard, 82, rue Bonaparte.
33. — Société nationale des antiquaires de France, au Palais du Louvre.
34. — Bibliothèque du Muséum d'histoire naturelle, 8, rue de Buffon (V^e).
35. ROMANS. Société Dauphinoise Humbert II, 3, rue des Clercs.
36. TOULON. Académie du Var.
37. TOULOUSE. Société archéologique du Midi de la France.
38. VALENCE. Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.
39. VIENNE. Société des Amis de Vienne.
40. — Rhodania.

ETRANGER

1. BELGIQUE. Analecta Bollandiana, à Bruxelles.
2. ITALIE. Reale accademia della scienza di Torino, à Turin.
3. — Regia deputazione di storia patria, Piazza Castello, 12, Turin.
4. — Rivista storica italiana, via Brofferio, 31, Turin.
5. — Société d'histoire Vaudoise, à Torre-Pellice.
6. — Società storica Lombarda di storia patria, Milan, Castello Sforzesco.
7. — Biblioteca comunale dell' Archiginnasio, Milan.
8. SUISSE. Institut national genevois, à Genève.
9. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.

Journaux correspondants

Le Polybiblion, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

Réunion du Conseil d'Administration

du 23 Décembre 1924

Le 23 décembre 1924, le Conseil d'Administration de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes s'est réuni à 17 heures, après convocation, à la Préfecture, salle des Archives, sous la présidence de M. Edmond Hugues.

Etaient présents : MM. Henri Clément, le Commandant Etienne, Edmond Hugues, le Commandant Léautier, G. de Manteyer, Meizel.

L'ordre du jour appelle l'examen de la composition du prochain bulletin, lequel, en raison du renchérissement des frais d'impression, sera la publication des premier et second trimestres. Pour ce motif, au cours de 1925, il ne paraîtra qu'un second fascicule, représentant les troisième et quatrième trimestres.

Le premier numéro comprendra, outre la liste des membres de la société, le compte financier, le budget, avec les comptes-rendus de l'Assemblée Générale et des réunions du Conseil d'Administration. Seront ensuite insérés : un article de M. Meizel, l'érudit et dévoué bibliothécaire de la société, sur un événement tragique de notre histoire locale, au XVII^e siècle ; une contribution nouvelle au problème du lieu précis où l'armée d'Hannibal franchit les Alpes, de M. Henri Ferrand, avocat au barreau de Grenoble. La biographie de notre regretté compatriote, le savant réputé, M. Roman, est en pré-

XIX

paration et paraîtra dans un des plus prochains fascicules. Mais trouvera déjà place la première partie d'une monographie de Lagrand, par M. l'abbé Bermond, le distingué prêtre et annaliste de la paroisse.

Le fascicule se terminera par la chronique locale de M. Meizel.

M. le Président donne lecture d'une nouvelle lettre de M. le Capitaine Tulasne, attaché au camp d'aviation d'Istres ; celui-ci pense pouvoir donner sa conférence relative à la mission dont il fut chargé en Sibérie pendant la Grande Guerre, en février ou mars.

L'ordre du jour se trouvant épuisé, la séance est levée.

Le Président,

Edmond HUGUES.

Le Secrétaire,

H. CLEMENT.

PROCÈS-VERBAL

DE

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE

du 15 Janvier 1925

L'Assemblée Générale ordinaire des membres de la Société d'Etudes a eu lieu le jeudi 15 janvier 1925, à 17 heures, à la Préfecture (salle des Commissions) sous la présidence de M. Edmond Hugues.

Etaient présents : MM. Angéniol, Dr. Bernard, Brenier, Henri Clément, Lieutenant-Colonel de Corn, Commandant Etienne, Edmond Hugues, Jouglar, Commandant Léautier, Commandant Lœvenbruck, G. de Manteyer, Dr. Mayoly, Meizel, Olive, Chanoine Sauvebois, Teissier, J. Voltaire.

S'étaient excusés : Mgr de Llobet, évêque de Gap, MM. Clément Aubert, Camille Blanchard, Lucien Borel du Bez, Georges Charmasson, Benjamin Faucher, Paul Guillemin, Paul Lemaitre, Martin-Civat, de Méreuil, Montjean, Célestin Roche.

La séance ouverte, le Président, conformément aux statuts, présente le compte rendu de la situation morale de la société.

Il adresse, tout d'abord, un souvenir ému aux confrères décédés au cours de l'année 1924, Jules Tanc, le Sénateur Bonniard, Mme Peix, de Remollon, le commandant Borel du Bez, membres titulaires ; Ernest Chantre, le docte sous-directeur du Muséum d'histoire

naturelle de Lyon, membre honoraire. Notre bulletin a contenu et contiendra des articles nécrologiques en l'honneur de leur mémoire.

En 1924, la mort a également frappé M. Joseph Roman, membre correspondant de l'Institut de France, profond érudit dont la longue existence a été consacrée à l'étude de l'archéologie et de l'histoire locale. Depuis quelques années il ne faisait plus partie de notre société ; mais nous ne pouvons oublier qu'il en a été l'un des fondateurs, qu'il y avait joué un rôle important, qu'il avait publié dans notre bulletin de nombreux et remarquables articles. La Société d'Études des Hautes-Alpes lui doit et se doit à elle-même de lui adresser un hommage respectueux et de l'inscrire parmi ses membres fondateurs décédés.

Une étude sur sa personne et son œuvre paraîtra dans un des prochains fascicules de notre bulletin.

Après ce juste tribut d'éloges aux confrères défunts, le président remplit l'agréable devoir de souhaiter la bienvenue aux adhérents nouveaux et de proposer à l'assemblée l'admission dans l'ordre de présentation.

Membres fondateurs :

MM.

Bernard Roman, capitaine de dragons, à Colmar, et Charles Roman, archiviste paléographe, à Versailles ; parrains : MM. G. de Manteyer et Ed. Hugues.

Membres titulaires :

MM.

- 1^o Émile Marin-Tabouret, Conseiller Général des Hautes-Alpes ; parrains : MM. Jouglar, président du Tribunal Civil, Pellevoizin, Conseiller Général.
- 2^o Le Comte Henri d'Estienne de Prunières, capitaine d'État-Major, à Grenoble ; parrains : MM. G. de Manteyer, Ed. Hugues.

XXII

- 3° Étienne Paris, industriel, à Embrun ; parrains : MM. Auguste Thouard, le docteur Eugène Blanc.
- 4° Joseph Bellon, greffier du Tribunal de Commerce de Gap ; parrains : MM. Meizel, Henri Hugues.
- 5° Le Commandeur Tommaso Montanari, Ingénieur à Bologne (Italie) ; parrains : MM. Henri Ferrand, Ed. Hugues.
- 6° David Meyer, propriétaire, à Saint-Laurent-du-Cros ; parrains : MM. Adrien Fabre, l'abbé Achard.
- 7° Le Général Bordeaux, en retraite à Lyon ; parrains : MM. Edouard Teissier, Ed. Hugues. Le Général Bordeaux faisait partie de la Société comme membre d'honneur. Mis à la retraite, il a bien voulu demander son inscription comme membre titulaire.
- 8° Le Général Gendron, en retraite au Monétier-les-Bains ; parrains : MM. le Général Bordeaux, Ed. Hugues.
- 9° Gabriel Jouve de Puy Sanières ; parrains : MM. G. de Manteyer, Ed. Hugues.
- 10° André Moreau, enseigne de vaisseau ; parrains : MM. G. de Manteyer, Ed. Hugues.
- 11° Auguste Abonnel, missionnaire apostolique à Go-Cong (Cochinchine française) ; parrains : MM. le Chanoine Sauvebois, Ed. Hugues.
- 12° André (l'abbé) archiprêtre d'Orpierre ; parrains : MM. Hugues, G. de Manteyer.
- 13° Paul-Georges Thiriet, Docteur en médecine, à Guillestre ; parrains : MM. Auguste Thouard, le Dr. Eugène Blanc.
- 14° L'abbé S. Gontard, à Fontainebleau ; parrains : MM. Ed. Hugues, le Commandant Léauté.
- 15° Le Capitaine Malcor, 5, rue Lediou, Paris (XIV°) ; parrains : MM. Hugues, G. de Manteyer.
- 16° Mme Alice Martin-Gontard, dame de la Légion d'honneur, Maison d'éducation de la Légion d'Honneur, St-Denis (Seine) ; parrains : MM. G. de Manteyer et l'abbé Achard.

XXIII

17° Louis Arthaud rédacteur aux Archives départementales à Gap; parrains : MM. G. de Manteyer et Meizel.

Le président fait ensuite remarquer qu'une société littéraire n'a pas seulement besoin de sympathies pour maintenir le personnel qui la compose et de manuscrits inédits pour alimenter ses publications ; qu'il lui faut encore des ressources pécuniaires ; que jusqu'à présent nous avons pu arriver à boucler le budget grâce à l'intervention généreuse de certains membres qui ont bien voulu supporter une part de la dépense occasionnée par la publication de leurs travaux, grâce aussi à des ventes exceptionnelles importantes de bulletins, mais que nous ne pourrions continuer dans les conditions actuelles, étant donnée la très forte aggravation des prix d'impression, papier et main-d'œuvre, que nous en serions donc réduits à diminuer considérablement le bulletin (déjà depuis quelques années nous ne pouvons distribuer que deux fascicules au lieu de quatre) et à ne pas publier tous les travaux intéressants que nos adhérents mettent à notre disposition, ce qui serait très regrettable pour eux et pour tous. Il sera donc nécessaire d'élever le prix de cotisation annuelle et de se conformer en cela aux conditions économiques actuelles. Nous ne pouvons, en ce temps de vie chère, maintenir le prix admis il y a plus de quarante ans. Une proposition sera faite en ce sens et l'assemblée aura à délibérer sur ce sujet.

Si, continue le Président, nous nous appauvrissons quelque peu, par suite de l'aggravation des prix, d'autre part, notre bibliothèque, qui constitue, pour nous, un trésor précieux va s'enrichir. C'est ainsi que M. Thomé de Maisoncuvve, notre dévoué confrère, a obtenu de la Société Humbert II, de Romans, le don à notre Société de treize beaux volumes contenant les principales œuvres du regretté chanoine Ulysse Chevalier, mort l'an dernier et qui était l'un de nos membres honoraires ; M. l'abbé Loridon, vicaire de la Métropole de Chambéry,

auquel nous avons expédié, sur sa demande, les fascicules de notre bulletin renfermant le travail de M. de Manteyer sur les Origines Chrétiennes de la II^e Narbonnaise, nous fait l'hommage gracieux d'un exemplaire relié, en bon état, d'un recueil des édits, déclarations concernant la juridiction, les privilèges et les exemptions de Nosseigneurs du Parlement du Dauphiné paru à Grenoble, 1704, Alexandre Giraud.

Le président signale ensuite un fait qui ne peut laisser indifférente notre société, d'abord parce qu'il concerne l'un de nos vice-présidents et qu'ensuite il se rattache à un article paru dans notre bulletin. M. le Commandant Étienne a donné, au mois de novembre dernier, dans la Salle Jeanne-d'Arc, une remarquable conférence sur *L'Itinéraire d'Annibal à travers les Alpes*. Il a développé devant un nombreux auditoire, l'étude qu'il avait écrite sous ce titre et qui a paru dans le fascicule du troisième trimestre de l'année 1918.

Cette question du passage d'Annibal dans les Alpes, controversée depuis environ vingt siècles, paraît redevenir d'actualité. Notre dernier fascicule la traite de nouveau dans un écrit du Commandeur Montanari de Bologne et le prochain bulletin la reprendra en un article de notre confrère Henri Ferrand. A Bologne, vient de se fonder une *Accademia Annibalica* qui se propose d'élucider définitivement la question. Y parviendra-t-elle ? L'avenir nous le dira.

Le président entretient enfin l'assemblée d'un projet de conférence qui sera probablement donnée dans le courant du mois de février ou de mars, sous les auspices de la Société d'Etudes, par le Capitaine Tulasne, du parc d'aviation d'Istres. Celui-ci se propose de raconter un voyage autour du monde entrepris par lui en qualité de membre d'une mission militaire d'aviation, envoyée en Sibérie au secours de l'armée Tchéco-Slovaque. Le voyage fut fertile en péripéties, surtout la dernière partie au cours de laquelle fut traversé tout le steppe Caspien en état latent d'insurrection. La conférence

XXV

comportera un grand nombre de projections des pays traversés.

Cette proposition a paru au Conseil d'administration digne d'intérêt et une commission a été nommée pour organiser la réunion.

Ayant terminé son exposé, le président ouvre la discussion sur la question de savoir s'il convient d'augmenter la cotisation annuelle et dans quelle proportion il pourrait y avoir lieu de la majorer.

Diverses observations sont échangées à ce sujet et l'Assemblée, à l'unanimité, vote qu'à dater du premier janvier 1925, la cotisation à payer annuellement par les membres titulaires sera portée à quinze francs au lieu de dix. La somme à verser pour devenir membre fondateur sera à l'avenir de deux cents francs.

Ensuite le président donne la parole au trésorier pour le compte-rendu financier. Celui-ci présente d'abord l'état des recettes et des dépenses de l'année 1924 et ensuite le projet de budget pour l'exercice 1925. Le tout est approuvé.

Enfin il est procédé à l'élection de sept membres du Conseil d'Administration, les pouvoirs d'un tiers des membres de ce conseil étant expirés.

MM. Brenier, propriétaire à St-Michel ; Henri Clément, professeur en retraite ; Fabre, avoué, Maire de Gap ; Paul Guillemain, Inspecteur général de la navigation des ports de la Seine ; Georges de Manteyer, archiviste départemental ; Teissier, avocat au barreau de Gap ; Auguste Thouard, avoué à Embrun ; membres sortants ayant obtenu la majorité des suffrages sont réélus.

L'ordre du jour étant épuisé, la parole est donnée à ceux des membres présents de la Société qui voudront bien faire, conformément au vœu émis le 11 janvier 1912, quelque communication.

M. le Commandant Etienne nous donne de très intéressants renseignements sur la fondation des hôpitaux de Gap.

XXVI

L'Hôpital Sainte-Claire qui précéda immédiatement l'hôpital actuel de Gap était installé dans les bâtiments occupés actuellement par la gendarmerie, rue de l'hôpital. Le plus ancien document le concernant remonte à 1399. Ses origines ne sont pas connues ; on peut cependant les établir ainsi : sainte Claire, fondatrice des Clarisses, canonisée en 1255, était une Franciscaine. François d'Assise, dans son voyage d'Italie en Espagne, en 1213-1214, est passé à Gap, et c'est là l'origine du Couvent des Cordeliers. Ce couvent fut bâti, à l'emplacement actuel du Saint-Cœur, et les Franciscains y étaient établis en 1232. Ce sont eux qui, après 1255, construisirent l'hôpital sous le vocable de Sainte-Claire.

Il y avait à Gap, trois autres hôpitaux :

L'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem et de la commanderie de Saint-Martin de Gap, qui est antérieur à 1104, date de la fondation de l'ordre des Hospitaliers, le rôle des donations faites à l'hôpital portant des donations qui remontent à la fin du XI^e siècle. La commanderie était située entre la route de Provence et la Luye, à hauteur de l'octroi, le nom figure encore sur les matrices cadastrales. Elle fut détruite par les troupes de Lesdiguières, le 3 janvier 1577. Les chevaliers de Malte continuèrent cependant à conférer à l'un d'entre eux le titre de commandeur de Gap. Le dernier fut Louis d'Yze de Rosans, nommé le 12 mars 1788. La Préfecture et son jardin occupent l'emplacement de l'église et des bâtiments que les Hospitaliers possédaient dans l'intérieur de Gap. Il y a peu d'années, écrivait, en 1838, Gautier dans son histoire de Gap, vers le milieu du mur d'enceinte du jardin de la Préfecture, dans la partie de la rue Saint-Arey qui avant la Révolution portait le nom de rue de Saint-Jean-de-Jérusalem, on voyait encore parfaitement conservé le portail de cette ancienne église, au-dessus duquel était sculpté un crucifix en pierre.

L'hôpital de Saint-Lazare ou la Maladrerie, situé route

XXVII

de Provence, à l'emplacement de la ferme actuelle de la Maladrerie. Cette léproserie existait déjà en 1328. En 1633, les consuls de Gap consacrèrent à Saint-Roch, la chapelle qui existe encore. En 1696, la Maladrerie fut réunie à l'hôpital Sainte-Claire.

L'hôpital de Jean Rouvier, situé à l'angle de la rue de l'Imprimerie et de la rue Saint-Christophe, aujourd'hui rue Pasteur, qui existait déjà en 1148 et fut réuni en 1514 à l'hôpital Sainte-Claire.

Le 6 février 1797, l'hôpital Sainte-Claire fut transféré dans le couvent des Capucins qui avait été construit en 1618, c'est la date portée au-dessus de l'horloge de la chapelle, l'autre date 1911 est celle de la restauration de la chapelle.

M. G. de Manteyer lit ensuite quelques *poésies de M. Joseph Roman*, restées inédites dont le mérite littéraire est des plus réels. Leur auteur ne s'était révélé poète qu'à quelques intimes. Il savait pourtant (chose rare), allier le culte des Muses à celui de l'histoire et de la science.

La séance est ensuite levée.

Le Secrétaire,
Henri CLEMENT.

Le Président,
Ed. HUGUES.

PROCÈS-VERBAL

DE LA

Réunion du Conseil d'Administration

du 29 Janvier 1925

Le Conseil d'Administration de la Société d'Études s'est réuni le jeudi 29 janvier 1925, à 17 heures, à la Préfecture, (salle des Archives), sous la présidence de M. Edmond Hugues.

Étaient présents : MM. H. Clément, le Commandant Etienne, Edmond Hugues, le Commandant Léautier, G. de Manteyer, Meizel, L. Pellevoizin, Teissier, J. Voltaire.

L'ordre du jour appelle l'élection des membres du bureau de la Société.

L'élection a lieu et donne les résultats suivants :

Président : M. Edmond Hugues ;

Vice-Présidents : MM. Angéniol et le Commandant Etienne ;

Secrétaire : M. H. Clément ;

Secrétaire-adjoint : M. Henri Hugues ;

Trésorier : M. le Commandant Léautier ;

Bibliothécaire : M. Meizel.

M. Edmond Hugues expose que le comité de publication, étant destiné à opérer sur place, ne peut à regret conserver la collaboration de M. Simon, nommé Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, à Grenoble ;

XXIX

l'Assemblée le remplace par M. Jouglar, président du Tribunal Civil de Gap.

Il donne ensuite lecture d'une lettre par laquelle M. le Président de la Société Humbert II, de Romans, remercie la Société d'Études des Hautes-Alpes, de l'avoir inscrite parmi ses sociétés correspondantes contre l'envoi d'un certain nombre de publications de feu M. l'abbé Ulysse Chevalier. La liste est communiquée des volumes qui doivent constituer le fond de cet envoi.

Autre lecture est faite d'une lettre de M. le Président de la Société d'Études Préhistoriques et Archéologiques, *Rhodania*, résidant à Vienne. On y demande l'échange des bulletins qui est agréé.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée.

Le Président,
Edmond HUGUES.

Le Secrétaire,
H. CLEMENT.

COMPTE-RENDU FINANCIER

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

I. — COMPTES DE L'ANNÉE 1924

RECETTES

Reliquat de l'année 1923.....	1.866 21
Cotisations de 147 membres (dont un ayant versé 20 fr.).....	1.480 »
Cotisations de 9 bibliothèques.....	45 »
— de 5 membres fondateurs.....	500 »
— de 1923 (en retard) 7 membres..	70 »
— de 1925 (en avance) un membre à compte.	10 »
Subvention départementale	400 »
Rentes de l'année.....	347 »
Vente de brochures.....	2.676 »
Contribution de M. de Manteyer.....	1.570 »
Intérêts de fonds déposés en banque.....	47 55
Remboursement de frais d'envoi de brochures	80 80
Divers	1 25
TOTAL.....	<u>9.093 86</u>

XXXI

DÉPENSES

Impression du bulletin (1 ^{er} sem., n ^{os} 9 et 10).	2.418 »
— (2 ^e sem., n ^{os} 11 et 12).	1.949 »
Expédition du Bulletin (1923).....	92 70
Location de la salle de bibliothèque.....	150 60
Timbres, frais de recouvrement et divers....	105 10
Frais d'envoi de brochures.....	117 10
Achat de rente.....	568 15
Achat de bons de la Défense.....	380 »
TOTAL.....	5.780 65

BALANCE

Recettes.	9.093 86
Dépenses.	5.780 65
Reste en caisse.....	3.313 21

XXXII.

PROJET DE BUDGET POUR 1925

RECETTES

Reliquat de l'année 1924.....	3.313	21
Cotisation de 150 membres.....	2.250	»
9 bibliothèques	45	»
Subvention départementale	400	»
Rentes de l'année....	385	»
Total.....	6.393	21

DÉPENSES

Impression du bulletin	3.000	»
Expédition du bulletin	150	»
Location de la salle de bibliothèque.....	150	60
Frais de recouvrement et de dépenses diverses.	150	»
— Achat de rentes.....	1.500	»
Concours Guillaume (prix)	500	»
Excédent des recettes sur les dépenses.....	942	61
Total.....	6.393	21

Le Président,
Ed. HUGUES.

Le Trésorier,
LEAUTIER.



SIMPLES RÉFLEXIONS

SUR

LE PASSAGE D'HANNIBAL

à travers les Alpes

Il est des questions flottantes qui reviennent périodiquement s'imposer à la pensée des hommes. C'est ainsi que le problème du trajet de l'armée carthaginoise vient encore d'être examiné dans quelques publications récentes. Sacrifions à notre tour à cette préoccupation, et évoquons dans la mesure du possible les données possédées à cet égard.

On a coutume de regretter l'imprécision de Polybe, de critiquer les hyperboles de Tite Live, et on s'étonne volontiers que nous ne possédions pas un récit clair et précis d'un événement aussi grave, qui mit aux prises les deux grandes puissances antagonistes du monde ancien et qui en arriva à menacer même l'existence de Rome.

Tout d'abord il est fort possible que ce récit ait existé, même qu'il y en ait eu plusieurs — certains sont cités par Tite Live — et qu'ils aient tous disparu dans le cataclysme qui détruisit la civilisation romaine et opéra une régression de plusieurs siècles dans le développement de l'esprit humain. Nous devrions plutôt nous étonner que des circonstances fortuites nous aient conservé une

telle quantité des monuments de la civilisation antique.

Mais ensuite demandons-nous s'il était vraiment bien possible de fournir ces précisions détaillées que nous désirerions. A cette époque lointaine, 218 ans avant Jésus-Christ, les Romains n'avaient pas encore pénétré en Gaule, les villes qu'ils construisirent ultérieurement ou qu'ils caractérisèrent en les entourant de murailles, Valence, Vienne, Lyon, Grenoble... n'existaient pas. Il y avait bien des agglomérations des populations autochtones, groupées sur les plateaux ou sur les flancs des montagnes à raison de l'inhabitabilité des vallées que ravageaient librement les torrents ou qu'occupaient encore les marais, restes et témoins des lacs quaternaires, mais ces agglomérations ne pouvaient avoir de dénomination que dans l'idiome local, inconnu des Carthaginois et des Romains (Culáro en est peut-être un exemple). Il y avait des pistes de village à village, qui s'enchaînaient en chemins parcourus de temps en temps par le négoce, mais la topographie en était confuse aussi bien que celle des cours d'eau. La boussole n'existait pas et les directions mêmes étaient sujettes à fausse appréciation. Comme de nos jours dans les régions sauvages de l'Afrique centrale, on ne pouvait mentionner que les noms des peuples rencontrés et la computation des jours de voyage.

Faisons donc table rase de toutes les données actuelles, ponts, cultures, routes, villes, etc... et évoquons l'image d'un terrain marqué seulement par les grandes lignes de la nature.

L'expédition carthaginoise a franchi le Rhône au point où elle l'a pensé le plus facile, elle a remonté une vallée en s'écartant de la mer, elle a guerroyé sur certains points pour s'ouvrir un passage, elle est arrivée au pied de la barrière des

Alpes dont le seul aspect l'a frappée de terreur, elle a gravi péniblement, a été éprouvée par le froid : elle a atteint un col après s'être reposée deux jours sur un plateau tout proche ; son courage a été relevé par la vue des plaines de l'Italie qui lui faisait espérer la fin de ses misères, mais à la descente elle s'est trouvée en présence d'un éboulement formant précipice, elle a essayé de le contourner par un trajet sur des neiges durcies dont la consistance capricieuse lui a opposé un obstacle invincible, elle a alors attaqué la roche éboulée et par divers moyens dont la calcination fit partie, elle réussit en trois jours à y ouvrir un passage à ses éléphants ; elle a pu pendant ce temps-là camper sur un plateau suffisamment étendu, mais fort stérile puisque ses animaux faillirent y périr de faim, et enfin elle déboucha sur le territoire des Tauriniens. Elle a employé plus de trente jours à ce trajet,¹ dont Polybe qui l'aurait suivi moins d'un siècle après² nous fixe la longueur à 2.600 stades, soit 325 milles ou 481 kilomètres, du Rhône à la plaine piémontaise³.

Voilà les données indiscutées du problème. A nous de voir quel passage, parmi les cols actuellement bien connus, pourra les réunir d'une façon satisfaisante.

Ne nous occupons pas de ce qui dépend de l'activité des hommes, comme les jours de marche, — qui seraient cependant précieux pour fixer le lieu du passage du Rhône (à quatre jours de marche du rivage de la mer), — mais prenons les éléments purement naturels.

¹ Du 25 août au 26 septembre (Jullian. Histoire de la Gaule, I. p. 464-489).

² Polybe, lib. III. § XLVIII.

³ Polybe, lib. III. § XXXIX.

1° La distance

Le passage du Rhône a eu lieu en un point où il est réuni en une seule branche, et où il n'a pas d'île. La première condition nous l'emplace au nord d'Arles, la seconde au sud de Valabrègues, par conséquent avec un écart d'une vingtaine de kilomètres qui ne peut pas avoir d'importance sur la computation totale.

Quant au point d'arrivée, la plaine du Piémont, chez les Taurini, on le voit manifestement aux abords d'Avigliana, vers l'ancien Ocelum de César et le Ad Fines (limites de la Gaule Citérieure) de la Table de Peutinger et des Itinéraires.

Sur le versant oriental des Alpes, une seule vallée permet ce point d'arrivée, c'est celle de la Doire, mais comme ses origines se bifurquent en éventail à Suse, elle est l'aboutissement des passages des Alpes par le groupe du Mont Genève et par le groupe du Mont Cenis. Elle laisse donc l'incertitude du trajet d'Hannibal par les vallées occidentales de la Durance, de l'Eygues et de l'Isère poursuivie par l'Arc.

Examinons la longueur de ces trajets, et ne nous arrêtons pas à l'idée que l'armée carthaginoise n'a pu suivre les routes actuelles ni même les voies romaines qui n'existaient pas encore ; sur un parcours de cette longueur, les rectifications sont peu de chose, la direction étant imposée par la physionomie des lieux.

La voie romaine d'Arles à Ad Fines par Vapincum (Gap), Brigantio (Briançon) et in Alpe Cottiâ (Mont Genève) compte 224 milles d'Arles à Suse et 22 de Suse à Ad Fines, soit 246 en tout ou 360 kilomètres environ. La route actuelle par Apt et Sisteron déroule 375 kilomètres 500.

En prenant la vallée de l'Eygues, nous avons

390 kilomètres et par les vallées de l'Isère et de l'Arc 481 kilomètres 300.

Nous trouvons donc en chiffres ronds :

par la vallée de la Durance et le Mont Genève : 375 kilomètres.

par la vallée de l'Eygues et le Mont Genève : 390 kilomètres.

par les vallées de l'Isère et de l'Arc et le Mont Cenis : 480 kilomètres.

Comme les stades de Polybe font 481 kilomètres et que nos routes décrivent des lacets sur les pentes, il semble bien avoir passé par un des cols du groupe du Mont Cenis, à moins que Polybe ne se soit trompé de près du quart sur la distance.

2° Le panorama du col

Laissant de côté le texte de Tite-Live à qui on impute d'oiseux effets de rhétorique, le consciencieux Polybe qui, ne l'oublions pas, y est allé, nous dit :

« Hannibal voyant ses soldats découragés par
« leurs misères précédentes, par celles aussi qu'ils
« prévoyaient encore, se résolut à ordonner l'as-
« semblée sans autre motif que de leur donner
« le spectacle de l'Italie. Il leur montra les plaines
« du Pô — πεδια περι τον Παδον. »

Il faut donc que du col on aperçoive les plaines de l'Italie. Mais les sinuosités des gorges et l'enchevêtrement des contreforts sont tels qu'il n'y a dans toute la chaîne qu'un col, celui naguère dit du Petit Mont Cenis, et à présent du Clapier, qui jouisse de cette vue. Tous ceux qui s'y sont rendus, le colonel Perrin, le lieutenant Paul Azan, le capitaine Collin, le professeur Wilkinson, et moi-même, ont distinctement vu la plaine du Pô aux

environs de Turin, dans l'écartement qui se prononce entre la Sagra San Michele et le Mont Curto. J'en ai pris une photographie : cette vision est donc indéniable, il est constant qu'elle ne se rencontre en nul autre col de l'arête du partage des eaux, et elle tranche la question si l'on admet la sincérité de Polybe.

3° Les lieux de campement et leur stérilité

L'arête du Col Clapier est une sorte de bourrelet de 50 à 80 mètres de haut entre deux grands plateaux si sensiblement horizontaux qu'une partie de leur surface est occupée par des lacs : du côté de France (nord-ouest), le plateau du lac de Savine, et du côté de l'Italie (sud) le plateau des lacs Clapiers.

Ces plateaux, vastes de plusieurs hectares, sont à une notable élévation, puisque le col qui les dépasse de moins de 100 mètres est coté à 2.491-2.472 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ils ne fournissent en conséquence qu'une herbe rare et courte, poussant entre les rocailles, propre à la nourriture de quelques moutons, mais absolument incapable d'alimenter des chevaux ou des éléphants. Aussi nous dit-on que pendant les trois jours nécessaires au rétablissement du chemin éboulé, ceux-ci faillirent périr de faim.

La condition de l'existence des plateaux se trouve bien aussi satisfaite aux cols du Mont Genève, du Bousson et de l'Echelle, même au col de Larche, mais ces plateaux situés à 1860 m., à 2160 m., 1905 m. et pour l'Echelle à 1772 m. sont tellement fertiles que l'herbe y est fauchée, que le regain y est abondant et la température si clémente qu'un village pérenne est installé sur le Mont Genève. La nourriture n'y aurait pas failli aux équipages de l'expédition, vers la fin de septembre.

4° La vieille neige solidifiée : les névés

Ici encore recourons au récit de Polybe :

« Sur la neige ancienne, qui restait de l'hiver précédent, il y avait de la neige de l'année, récemment tombée. Il arrivait que celle-ci s'entamait aisément, parce que, étant nouvelle, elle était molle et n'avait pas encore beaucoup d'épaisseur. Lorsque après l'avoir foulée on marchait sur la couche inférieure et consistante, on n'entamait plus celle-ci, mais glissant des deux pieds à la fois, on coulait dessus ... Les bêtes de somme au contraire quand elles étaient tombées, entamaient bien dans leur effort pour se relever la neige de dessous, mais après l'avoir entamée, elles y restaient avec leurs fardeaux, comme attachées, enfoncées sous le poids, prises dans les entraves de cette neige ancienne. »

A cette description, généralement négligée par les commentateurs de cabinet, tout alpiniste reconnaît sans hésitation ces amas de neiges persistantes que nous appelons des névés. Fin septembre, il arrive souvent qu'il tombe de la neige même jusqu'à 1500 mètres, mais cette neige folle disparaît au soleil ou seulement par le contact de la terre encore chaude, et il n'y a de vieilles neiges que celles qui ne fondent jamais et forment les névés. Or, ces névés n'existent guère à moins de 2000 mètres d'altitude : sans qu'on puisse arguer d'un grand changement de climat dans nos Alpes il n'en existe aucun aux abords du col de l'Echelle, du Mont Genève ou même du col du Bousson et du col de Larche, tandis qu'il en existe un très étendu et d'un accès engageant tout contre le plateau des lacs Clapier.

Les détails fournis par le texte s'y adaptent à

merveille, et Polybe, originaire des régions méridionales, ne pouvait pas les imaginer.

Dans toutes les vallées des Alpes on peut trouver des confluent en triangle, des défilés multiples, des roches blanches, et des escarpements sujets à éboulement, mais les quatre éléments que nous venons de passer en revue ne se présentent ainsi sur aucun autre passage, et leur pertinence semblerait devoir décourager la controverse. Mais ce qu'ils ne peuvent contredire, les partisans d'autres passages s'empressent de le nier. Tout d'abord ils ont coutume de dire pour la vue des plaines de l'Italie que c'est une simple figure rhétorique, et qu'il a suffi de montrer aux soldats que la descente allait commencer. Ils écartent ainsi un texte pourtant bien formel.

L'argument capital de la distance est bien gênant : on y pourvoit par des divagations incompatibles avec la hâte du chef d'arriver en Italie et le fait qu'il était guidé par les Boiens. On passe sous silence les névés et la disette d'herbe.

On en est même arrivé à des procédés de discussion plus radicaux. Dans un récent travail, publié par la Société d'archéologie de la Drôme, M. Catelan, préconisant le trajet par la vallée de l'Eygues, supprime tout ce qui le gêne : ce sont des interpolations ! Interpolation le *παρά του ποταμου* le le chemin le long du fleuve, le fleuve qui ne peut être que le Rhône que l'on vient de passer, — interpolation la mesure des distances, — interpolation peut-être aussi la vieille neige..... Il est impossible de discuter dans ces conditions.

Certes, nous savons que les œuvres anciennes ne nous sont parvenues que par le travail des copistes, et nul n'oserait soutenir que ces copistes étaient incapables d'erreur ou d'oubli. Il est rare que le manuscrit original soit unique. Ici on connaît au moins cinq manuscrits de Polybe, dont le plus

estimé est celui conservé à la Bibliothèque du Vatican. S'il y avait entré eux des divergences sur ce point, si M. Catélan en exhibait un privé de ce qu'il appelle des interpolations, s'il en avait trouvé un jusqu'à présent inconnu, tiré par exemple de ces monastères d'Asie Mineure que l'on commence à pouvoir fouiller, sur lequel il appuierait son système, on pourrait le prendre en considération : mais réduite à une simple affirmation de sa part, cette assertion intéressée ne peut retenir une minute l'attention.

Toutefois il nous paraît qu'il y aurait un moyen bien simple de trancher catégoriquement le différend. Ce serait d'interroger la terre, comme on l'a fait pour Alesia où la discussion était aussi interminable.

L'expédition carthaginoise a campé deux jours sur le plateau de l'ouest du col, pour se reposer et laisser rallier les trainards ; elle a, en partie campé trois jours sur le plateau à l'est, en attendant que le chemin ait été retracé. Elle se composait d'une trentaine de mille hommes qui, pendant ce temps, ont allumé des feux pour se chauffer et pour faire cuire leurs aliments. Depuis deux mille ans, la charrue n'a pas labouré ces plateaux, nul ne les a bouleversés : ils ont seulement été recouverts par l'effort du temps, l'humus de la végétation, la poussière, etc. Les foyers dont la forme et la composition, dont les cendres et le charbon sont très persistants — on trouve bien des foyers préhistoriques — ne sont pas enfouis à plus d'un mètre de profondeur. Il suffirait donc de faire des fouilles, une ou deux tranchées en travers, sur les plateaux de Savine, des lacs Clapier, du col de l'Echelle, du col du Mont Genève, du col du Bousson et du col de Larche, pour en faire jaillir la démonstration irrécusable de la vérité. Si les sociétés historiques et archéologiques se cotisaient

en France et en Italie, il suffirait d'une faible somme fournie par chacune pour couvrir les frais nécessaires : surtout si elles élevaient la voix auprès des gouvernements de l'un et de l'autre côté des Alpes, quelques jours de campement de nos alpins et des alpini ouvrant ces tranchées auraient vite fourni la solution et notre époque aurait la gloire de fermer cette controverse vieille de deux millé ans.

Henri FERRAND.

CALCUL DES DISTANCES

D'APRÈS LES PROFILS DES PENTES DES ROUTES
ET COLS DES ALPES DE DOLIN

1. Mont Genève par la Durance		
D'Arles à St-Gabriel.....	10 k.	
De St-Gabriel à St-Etienne du Grès.....	3 k.	700
De St-Etienne du Grès à Cavaillon	28 k.	
De Cavaillon à Apt.....	32 k.	
D'Apt à Céreste	18 k.	
De Céreste à Forcalquier...	20 k.	500
De Forcalquier à Sisteron..	48 k.	
De Sisteron à Briançon, par Tallard	129 k.	300
De Briançon à Oulx, par le col du Mont Genève...	30 k.	
D'Oulx à Suse	24 k.	
De Suse à Avigliana.....	32 k.	
	375 k.	500
2. Col de l'Echelle, par la Duran-		
ce, 11 k. de plus.....	386 k.	500

3. Mont Genève par l'Eygues

D'Arles à Avignon.....	38 k.
D'Avignon à Orange.....	27 k.
D'Orange à Nyons, par Vaison.	43 k.
De Nyons à Serres, par Ver- clause et Rosans..	64 k.
De Serres à Briançon, par Gap	133 k.
De Briançon à Avigliana, par le col du Mont Genève.	86 k.

 391 k.
4. Col de l'Echelle par l'Eygues,
11 k. de plus.....

401 k.

5. Col de Largentière ou de Larche

D'Arles à Sisteron.....	160 k.	200
De Sisteron à Tallard.....	28 k.	
De Tallard au col de Larche.	86 k.	
Du col à Borgo San Dalmazzo.	60 k.	

 334 k. 200

6. Col du Mont Cenis

D'Arles à Avignon.....	38 k.	
D'Avignon à Valence.....	124 k.	200
De Valence à Grenoble.....	94 k.	700
De Grenoble au Pont Royal.	58 k.	600
Du Pont Royal à Avigliana, par le Mont Cenis.....	165 k.	800

 481 k. 300



MONOGRAPHIE DE LAGRAND

Par M. le Chanoine J. BERMOND

Curé de Lagrand

TOPOGRAPHIE. - PRODUCTIONS. - NOM

1. — Lagrand est une petite commune du département des Hautes-Alpes. Il est situé au nord-est et à 7 kilomètres d'Orpierre, chef-lieu du canton auquel il appartient. Son territoire est d'une superficie de 692 hectares et d'un revenu cadastral de 9.083 fr. 69 c. Le cadastre le répartit de la façon suivante :

Nature des propriétés	Contenance			Revenu imposable
	hect.	ares	cent.	
Labours arrosables...	51	66	95	3.800 62
Labours	314	49	50	4.305 81
Prés	4	99	70	303 53
Jardins	»	33	»	33 76
Bois taillis	186	90	30	634 07
Vignes	17	91	60	738 70
Pâtures	1	69	80	1 90
Oseraies	9	73	30	19 41
Friches	38	92	50	58 39
Landes	139	77	10	104 83
Buissières	2	15	10	4 30
Terres vaines	12	54	30	6 27
Sol de propriétés bâties	1	83	75	82 24
Chemins, cours d'eau, etc	39	24	10	» »
TOTAUX	692	»	»	9.083 69

Ce territoire est borné au levant par le Buëch qui le sépare d'Eyguians, au midi par la rivière de Céans qui le sépare de Saléon et de Nossage, au couchant par le béal des Vernis qui le sépare d'Orpierre et au nord par la montagne de Garde et la rivière de Blaizance qui le sépare de Trescléoux. Il a approximativement la forme d'un triangle dont le sommet serait la montagne de l'Hubac-du-Prieur et la base Céans sur 3 kilomètres et demi de son cours. Tandis que le point le plus bas de la plaine n'est qu'à 580 m. d'altitude et le village à celle de 642, le point culminant de la montagne s'élève jusqu'à 1225 mètres.

Le sous-sol est formé de schistes noirs et appartient aux couches jurassiques du lias. Les calcaires compacts du supra-jurassique n'existent plus qu'au sommet de la montagne. Dans ces marnes on rencontre un peu partout, mais surtout dans les quartiers de Champ-Jouvent et du Vernis, des gisements de minéral de fer et de sulfure de plomb. Et c'est très certainement à ces derniers qu'est due la propriété sulfureuse des eaux qui jaillissent sur plusieurs points du béal des Vernis. Mais celles-ci, peu abondantes, n'ont jamais été captées et nombreux sont les habitants du pays qui ne se doutent pas même de leur existence.

Le terrain arable est formé d'alluvions déposées par les rivières. Quant au plateau constitué par des couches superposées de graviers, de sables, de poudingue et d'argile, il est d'une époque pré-glaciaire et a été formé par les eaux de la Durance à l'âge du pliocène, comme les terrasses voisines de Saléon et de la Garenne de Trescléoux¹.

II. — La partie basse de la plaine, arrosée par des canaux dérivés de toutes les rivières voisines,

¹ Dav. Martin : Phén. pléist. de la vallée de la Durance. B. S. d'Et., 1917, p. 7.

est fertile et propre à la culture intensive qui y est pratiquée; mais les autres parties du territoire sont arides, de médiocre fertilité et ne se prêtent qu'à la culture extensive à assolement bisannuel.

La culture principale a été, de tout temps, celle des céréales, principalement du froment. Cette culture, quoique toujours prospère, a fait cependant, depuis 40 ans, une grande place à celle des prairies soit naturelles, soit artificielles, ainsi qu'à celle des plantes maraîchères, de la pomme de terre surtout.

Toutes les variétés d'arbres fruitiers, propres aux moyennes vallées des Alpes, s'y rencontrent; mais, tandis que les arbres à pépins, pommier, poirier, y sont de plus en plus cultivés, les amandiers, pruniers et noyers diminuent en nombre chaque année.

La vigne y donne un vin assez estimé; mais la superficie plantée en vignes, qui était de près de 18 hectares en 1840, n'est plus que de 7 hectares aujourd'hui, car les plants, détruits par le phylloxéra, n'ont été remplacés qu'en partie. Et, déjà, à la fin du XVIII^e siècle, on avait laissé tomber en friche ou abandonné à la forêt le vignoble de Garde, jusque là, de beaucoup, le plus important de la commune.

Une autre culture, qui est aussi en voie de décroissance, c'est celle des mûriers. On n'en plante plus de nouveaux et il n'est même pas rare de voir arracher les anciens qu'on remplace par des espèces fruitières : « Les bras manquent, dit-on, pour cueillir la feuille ». Aussi, l'élevage du ver à soie a-t-il diminué de plus de moitié depuis un siècle : 250 grammes de graines étaient mis à l'incubation en 1826 et 99 grammes seulement l'ont été en 1924.

Il faut en dire autant de l'élevage des ovins : on comptait, à la même époque, 600 brebis ou mou-

tons au rôle des pâturages; leur nombre est, maintenant, voisin de 230; mais il est constitué par des brebis qui, avec deux agneaux chaque année, donnent de beaux bénéfices.

Une culture, enfin, qui a complètement disparu c'est celle du chanvre dont la récolte s'élevait, il y a deux siècles, à plus de cinquante quintaux.

Une forêt de chênes peuple le haut de la montagne; mais, incomplètement exploitée, elle ne suffit plus aux besoins des habitants.

D'après les statistiques agricoles, 75 hectares sont, aujourd'hui, ensemencés en froment, 1 en seigle, 2 en orge, 4 en avoine, 10 en pommes de terre, 1 en haricots, 1 en betteraves, 1 en carottes. Les travaux agricoles sont exécutés par 25 chevaux ou juments, 8 mulets et une paire de bœufs. On compte en outre 7 vaches laitières, 35 chèvres, 15 truies qui sont la source de gros revenus et 44 porcs à l'engrais.

Depuis 1838, Lagrand communique avec l'autre rive du Buëch par le pont suspendu qui porte son nom et le relie à la route nationale n° 93 et à la gare d'Eyguians distante de 1.500 mètres. Son territoire est traversé par les deux routes départementales, n°s 25 et 30, du Pont-de-Lagrand à Rosans et du Pont-de-Lagrand à Orpierre et à Buis-les-Baronnies.

La commune se compose du village chef-lieu qui est, en voie de démolition, comme tous les villages anciens situés sur les hauteurs, de 12 fermes disséminées et des deux groupes récents d'habitations situés à la Buisse et au Paroir.

III. — Le nom de Lagrand paraît dériver des deux mots celtiques : *arec*, qui signifie près, et *randis* qui signifie limites : « près des limites ». Le pays qu'il servit à désigner se trouvait, en effet, tout près des confins du territoire des Voconces et de celui des *Segovii* ou *Sogiontii*. Ce nom se ren-

contre, sous sa forme actuelle, dès le XV^e siècle. On s'est demandé, sans pouvoir l'affirmer d'une façon certaine, si Lagrand ne serait pas l'*Agratiani* du testament d'Abbon (739). Depuis cette époque, on trouve successivement les dénominations suivantes : « sancta Maria Grandis » (1177); « Beata Maria Grandis » (1232 : sceau du prieur); « Cast-
rum Aregrandis » (1298 : Inv. des Dauphins); « Aragrandis » (1334); « Areagrandis » (1336). Dans une déclaration des consuls, de 1677, on trouve encore les expressions : « village d'Arégrand, prieuré d'Arégrand ». Au XVIII^e siècle et même au commencement du XIX^e, ce nom s'écrivait fréquemment en deux mots « la Grand ».

EPOQUES PRÉHISTORIQUE GAULOISE. — ROMAINE.

I. — Le territoire de Lagrand était habité aux temps préhistoriques. On y a découvert, en effet, au quartier de Champ-Jouvent, la plus ancienne station préhistorique de la vallée du Céans. Les objets fournis par cette station consistent en pointes de flèches triangulaires, à pédoncules, très plates; en têtes de lances également triangulaires, mesurant de 30 à 40 mm. de long; en tranchets dont quelques-uns finement retouchés; en lames de grattoirs dont l'une mesurait 50 mm. de long. Parmi les objets de cette station, il faut noter surtout une superbe lame de 75 mm. de long, étroite, pointue d'un côté, ayant presque l'aspect d'un burin et retouchée sur une seule face. Elle paraît appartenir au Magdalénien. Quelques-unes des pointes de flèches sont en cristal de roche².

² P. Plat: *B. Soc d'Et. des H.-A.*, 4^e tr. 1919.

Les témoins de l'âge néolithique consistent en haches de pierre polie de toutes dimensions qui ont été trouvées en grand nombre sur tout le territoire.

En 1913, une épée de fer, à poignée de cuivre, et dont la lame était complètement dévorée par la rouille, fut mise à jour près de la ferme de la Berche. Elle était plantée perpendiculairement dans le sol, au centre d'une circonférence formée par des pierres à l'état brut, apportées et disposées là intentionnellement. Ces pierres étaient à 30 centimètres de profondeur. On a fouillé le sol beaucoup plus profondément, mais on n'a pas trouvé autre chose.

II. — A l'époque celtique, Lagrand se trouvait inclus dans le territoire des Voconces qui occupaient toute la vallée du Buëch.

III. — Après la conquête romaine, le pays dépendait de la Narbonnaise. Lors du dédoublement de cette province, au III^e siècle, il fut incorporé à la Viennoise et, enfin, vers 380, à la II^e Narbonnaise qui avait pour capitale la cité d'Aix.

Sous la domination romaine, le village de Lagrand était situé dans la plaine, au sud-est du village actuel, de part et d'autre de la voie qui, venant d'Orpierre, remontait la rive droite du Buëch. Au milieu de ces champs qui portent le nom caractéristique de Clapiers, des fouilles sérieuses ont été pratiquées, en 1825, et ont permis de trouver de nombreux témoignages se rapportant à cette époque. Ce sont des fragments de poterie rouge, des tuiles plates à large rebord, des lampes en terre cuite, des statuettes et des patères en bronze, de nombreuses pièces de monnaie à l'effigie, d'Auguste, d'Antoine, de Néron, de Trajan, de Vespasien, de Pertinax, de Sévère, d'Alexandre Sévère, de Constantin, etc... et les inscriptions suivantes : SEIV...TEIFV...PIIS... En 1882, on y a encore mis à jour une dalle de 1 mètre

20 × 0,62 × 0,18 portant l'inscription : DIVI
AVGVSTI CVRATOR.

Dans le voisinage immédiat de ces champs, on a trouvé des puits de forme triangulaire, à orifice étroit bouché d'une dalle. Dans l'empierrement qui leur servait de revêtement intérieur, on avait mélangé des pierres saillantes pour y descendre. L'un d'eux situé au milieu du chemin carrossable qui monte au village, a été fouillé en 1913. Il était creusé dans la marne dure et ne contenait que quelques ossements mélangés à de la terre noirâtre. Ce ne pouvait être qu'un puits funéraire.

Au milieu des substructions romaines on a rencontré plusieurs tombes de l'époque franque. C'étaient de grandes auges en une sorte de pierre blanche qui ne se trouve pas dans la région. Elles étaient surmontées d'un couvercle à rebord fermant hermétiquement. L'intérieur contenait des squelettes, mais on n'y a rien trouvé qui ait permis d'en déterminer exactement le siècle. Sur l'une d'elles était gravée une inscription qui n'a pas été relevée³. Le propriétaire du champ où elles furent trouvées en utilisa deux pour les faire servir de bassins aux fontaines de ses fermes, une autre fut portée à Gap.

Des traces de constructions romaines se rencontrent aussi aux quartiers de Champ-Jouvent et de Sainte-Grique. Ce dernier s'appelait aussi autrefois, le Villard. Il faut donc supposer qu'il y avait eu là un village gallo-romain datant de l'arrivée des barbares.

Au cimetière qui entoure l'église de Lagrand, on a découvert, au cours de ces dernières années, plusieurs sépultures sous dalles, creusées à 1 m. 40 de profondeur. C'étaient des sépultures chrétiennes comme le prouvent une petite croix en argent et

³ J. Roman : *Rép. arch.*, art. Lagrand.

des médailles de piété qui s'y sont rencontrées. Plusieurs de ces tombes contenaient un vase de terre à deux anses, non verni, et ayant été au feu. L'un d'eux a été déposé au musée de Gap.

MOYEN-AGE. — FÉODALITÉ.

Quand prit fin la domination romaine, la région de Lagrand passa, en 480, au royaume des Burgondes dont la limite méridionale était formée par la Durance. Les Ostrogoths d'Italie l'occupèrent ensuite en 523; mais ils ne la possédèrent que pendant 14 ans. Elle leur fut ravie par les Francs en 537. Lors du démembrement de l'empire de Charlemagne, elle fit partie des états de Lothaire (843) et ensuite du deuxième royaume de Bourgogne ou royaume d'Arles.

Au X^e siècle, elle tomba sous la suzeraineté des comtes de Provence et, au XII^e, sous celle des comtes de Forcalquier. En ces temps reculés, Lagrand et toute la région voisine ne faisaient point partie du Gapençais, mais du *Pagus Rosanensis* ou « pays de Rosanais » qui prit, un peu plus tard, le nom de Baronnies. C'est vers cette époque qu'abandonnant la plaine, trop peu sûre, les habitants montèrent fonder le nouveau village à l'ombre protectrice du monastère établi au bord du plateau.

Au commencement du XIII^e siècle, Lagrand dépendait de la baronnie de Mévouillon et appartenait à la branche de la famille de ce nom qui possédait Serres, Arzeliers, Orpierre, etc., sous la suzeraineté des comtes de Forcalquier. Il fut un des pays qui furent momentanément confisqués à Bertrand de Mévouillon en punition d'un crime capital qu'il avait commis. Après lui avoir été rendu, comme d'autres seigneuries voisines, il fut

du nombre de celles dont Galburge de Mévouillon, dame de Serres, céda le haut domaine au Dauphin en 1264.

Lagrand fut uni au Gapençais lors de la création du baillage de Serres, en 1298. Cependant il continua, comme tout le canton actuel d'Orpierre, à faire partie de la Châtellenie du Buis, jusqu'au XV^e siècle.

Deux autorités se partageaient le pouvoir et la juridiction sur Lagrand, à cette époque ; l'autorité supérieure représentée jusqu'en 1264 par les barons de Mévouillon et, depuis cette date, par les Dauphins de Viennois ; au-dessous, à un rang de vassalité, l'autorité locale représentée par le prieur. Le prieur était, en effet, au nom de son monastère, à qui tout le pays avait été donné on ne sait par quel bienfaiteur, seigneur spirituel et temporel, à la fois, de tout le mandement de Lagrand composé du territoire qui forme actuellement les deux communes de Lagrand et de Nossage-et-Bénévent.

Il est impossible de déterminer exactement quelle était la part de chacune de ces deux autorités sur la seigneurie de Lagrand ; mais il est certain que la première d'entre elles était principalement en possession des droits honorifiques, tandis que la seconde jouissait de la plus grande partie des droits utiles. Cependant, cette dualité de pouvoirs devait être la cause de rivalités et de contestations fréquentes, surtout du jour où le haut domaine passa des mains assez débonnaires des barons en celles plus jalouses et plus autoritaires des maîtres du Dauphiné.

Pour y mettre terme et assurer le bon accord, une transaction intervint entre Jean II, Dauphin de Viennois et Bernard de Laborel, prieur. Elle fut conclue et signée à Orpierre, le 15 août 1317⁴.

⁴ Orpierre : copie ; Arch. de Lagrand : rappel.

Par cet acte, le prieur reconnaît devoir au Dauphin, l'hommage et le service militaire : les habitants de la seigneurie de Lagrand devront donc prendre part aux chevauchées delphinales.

De son côté, le Dauphin abandonne au prieur son droit de chevalage qui est d'un sétier ou émine de blé sur chaque habitant; mais il se réserve la moitié des droits de leyde perçus à l'occasion de la foire. Les corvées d'hommes et d'animaux appartiendront exclusivement au prieur. La haute juridiction criminelle est attribuée au Dauphin; la juridiction ordinaire et civile reste au prieur.

Dès lors, il n'y eut plus, dans toute l'étendue du mandement de Lagrand, aucune propriété qui relevât directement et immédiatement du Dauphin : gens et terres, tout releva de la directe universelle et seigneurie du prieur⁵ qui y possédait les droits seigneuriaux suivants :

1^o L'Hommage. — Les habitants sont les hommes-liges du prieur-seigneur. A ce titre, ils lui doivent donc l'hommage et tout ce que les hommes-liges doivent à leur seigneur⁶.

2^o La Justice. — Le prieur étant, au nom du monastère, seigneur du lieu et terroir de Lagrand, y possède le domaine mixte, c'est-à-dire moyen sous celui du Dauphin : il y jouit de la moyenne et basse juridiction, à l'exception du dernier supplice qui appartient au Dauphin. Il bénéficie, de ce chef, des droits de sceau et des amendes.

⁵ Arch. de Lag. : Déclaration des consuls et châtelain reçue par M^e Bonnet, not. à Serres, le 10 juin 1678.

⁶ Lige, de *ligamen*, lien. Celui qui tient sa possession de façon lige est lié et obligé beaucoup plus étroitement que celui qui la tient en hommage simple. L'homme-lige était obligé de servir son seigneur envers et contre tous, excepté contre son propre père. L'hommage-lige se prêtait un genou à terre et les mains jointes dans celles du seigneur.

3° Censes réelles. — Toutes et chacune des possessions que les habitants tiennent en emphytéosé, à perpétuité, du fief et domaine direct du monastère de Lagrand doivent une certaine cense dont le chiffre est inscrit au livre des Reconnaissances¹.

4° Chevalage et censes personnelles. — Les habitants qui ont des bœufs, chevaux ou mulets, doivent payer, chaque année, deux sétiers ou émines de froment et une émine d'épeautre ou gros blé. Ce droit n'est que d'une émine de froment et d'une émine d'épeautre pour ceux qui ne possèdent pas ces animaux. Les reconnaissances de 1334 faisaient mention de ce droit qui paraît n'avoir plus pesé, au XVII^e siècle, que sur ceux qui possédaient des bœufs.

5° Banalités — Tous les habitants sont obligés de moudre leur blé au moulin, sous la mouture accoutumée, et de cuire leur pain au four du monastère en fournissant le bois nécessaire. Il y a également obligation pour eux de purger le canal du moulin; mais, en retour, ils ont le droit d'en utiliser les eaux, pour l'arrosage de leurs propriétés, trois jours par semaine.

6° Corvée. — Ceux qui possèdent un attelage doivent fournir une journée de labour. Ils doivent de plus, comme ceux qui n'en ont pas, une journée pour cultiver la vigne du prieuré; mais, en retour, le monastère leur doit, ces jours-là la nourriture.

¹ Arch. de Lag. Un arrêt de Justice, rendu à Serres, en 1695, par Hugues de Bénivent, juge de Lagrand, déclare que tous les habitants de ce lieu, lui-même par conséquent puisqu'il en est un des principaux propriétaires, sont emphytéotes et obligés de payer les censes ou pensions dues de ce chef. Jusqu'en 1789, les fermiers du prieuré ont tenu un *liarre cueilleux* mentionnant les droits à percevoir sur chaque parcelle. On peut dire que ce droit était l'impôt foncier des temps féodaux.

Avant le XVII^e siècle, les habitants devaient également rentrer dans les greniers du couvent le fourrage qui se percevait dans le mandement de La-grand et aller chercher à Orpierre, à Ste-Colombe, à Laborel et à Montfroc, le blé qui se percevait dans ces localités. Comme toujours, ils avaient alors droit à la nourriture. Enfin, une corvée dont il serait difficile de trouver l'équivalente ailleurs, c'était celle qui était due pour édifier les cabanes de la foire : les habitants qui avaient des bêtes de somme devaient apporter les broussailles nécessaires pour élever ces cabanes. Quant à ceux qui n'en possédaient point, ils pouvaient être tenus d'y travailler de leurs mains pendant deux jours. Au XVII^e siècle, on ne trouve plus trace d'autre corvée que celles d'un jour pour les labours et d'un jour pour cultiver la vigne.

7^e Dîme. — A titre de seigneur spirituel, le prieur a droit à la dîme des grains, du raisin, des agneaux et du chanvre. « Elle se paye, selon l'usage de tout temps observé, à la cote 13^{me} pour les grains et les agneaux et à la cote 20^{me} pour les raisins ». Mais les habitants d'Orpierre, qui ont des terres à Nossage, jouissent du privilège de ne la payer toute entière qu'au vingtième. Cette question des dîmes, ainsi que celle des censes, avait été ainsi réglée par la transaction de 1480 intervenue entre le prieur de Tournatour et les habitants.

8^e Lods. — Les lods se perçoivent sur tous les fonds du terroir à l'occasion des ventes, donations entre-vifs et successions en ligne collatérale au delà du 2^{me} degré. Ils sont dûs à la cote sixième. Quant aux successions en ligne directe et en ligne collatérale jusqu'au 2^{me} degré, c'est-à-dire, jusqu'au degré de cousin germain inclus, elles en sont exemptes. Ainsi l'avait réglé la transaction de 1410, conclue avec le prieur des Champs, relative au deshomé-

nements ou main-morte. Cette transaction reconnaissait aux habitants le droit de tester librement.

9° Leyde et Cosse. — Ces droits se perçoivent, celui-ci sur les grains, celui-là sur les autres denrées vendues le jour de la foire. On a vu que le Dauphin s'était réservé, en 1317, la moitié du droit de leyde. En 1755, les habitants déclarent qu'ils payent les impositions que le roi leur demande à l'occasion de la foire. Les comptes de la communauté mentionnent, cette année là, une dépense de 29 livres au titre du banvin et une autre de 84 liv. 10 s. à titre d'imposition sur les grains. Le prieur avait coutume de payer, chaque année, le jour de la foire, un ducat au châtelain de Serres. Les consuls de leur côté, payaient, le même jour, 36 sous aux consuls de Serres « pour le bois et chandelles du château delphinal ».

10° Péage et pulvéragé. — Ces droits se perçoivent sur les marchandises en transit et les troupeaux transhumants. Ils ne sont pas d'un rapport considérable : 6 livres seulement au XVIII^e siècle.

11° Droit de chasse. — Le seigneur-prieur peut exercer ce droit soit par lui-même, soit par qui et par les moyens qui bon lui semblent.

12° Droit de vendre à la criée, le jour de la foire, ses marchandises avant les autres habitants.

13° Droit exclusif d'exploiter les mines de fer et de plomb qui se trouvent dans les hermes et terres gastes qui lui appartiennent ; mais en vertu d'anciennes transactions, les habitants ont le droit de chercher du vernis (Galène) et de pratiquer des fouilles, où ils croient pouvoir en trouver.

Ces divers droits ne paraissent pas avoir donné lieu, depuis la fin du XV^e siècle tout au moins, à des difficultés, sauf celui de « chevallage ». Tou-

jours les habitants eurent tendance à affirmer qu'ils ne le devaient pas ou qu'ils n'en devaient tout au plus que la moitié, parce qu'il n'était question que d'un setier dans la transaction d'Orpierre avec le Dauphin. Les prieurs Louis de Simiane, en 1627, Ph. Giraud, en 1695, et Fr. Mercier, en 1761, durent intenter des procès pour se le faire payer. Toujours les tribunaux leur donnèrent gain de cause⁸. Il faut avouer que les diverses censures, qui tenaient lieu de contribution foncière, personnelle et mobilière et qui rapportaient annuellement, pour tout le mandement, environ 20 charges de froment ou d'épautre, durent devenir un lourd fardeau le jour, où, vers la fin du XV^e siècle, le Pouvoir central commença, à son tour, à imposer à l'habitant des contributions qui allaient devenir de plus en plus onéreuses et multipliées. Mais, il n'en avait pas été ainsi, au cours des siècles précédents, alors qu'il n'existait aucune autre espèce d'impôt que les droits féodaux, ci-dessus énumérés.

ÉTAT COMMUNAL.

I. Origine et organisation de la Communauté. —

Déterminer l'époque où les habitants de Lagrand se constituèrent en communauté est chose impossible. Dans les transactions du XV^e siècle — car on n'en connaît pas de plus ancienne que celle de 1440 — les prieurs traitent toujours avec leurs

⁸ Arch. de Lagrand: *passim*; transaction du 27 septembre 1498 entre le prieur, Jean de Beauvoir et sa communauté de religieux, d'une part, et les habitants, d'autre part, lesquels déc'arent s'obliger aussi bien pour les absents et pour leurs successeurs que pour eux-mêmes. — Copie authentique de cette transaction existe aux archives de la famille Hugues Martin, de Lagrand. Elle a été publiée par l'abbé Guillaume: *Ann. des H.-Alpes*, mars 1912.

sujets réunis ensemble. A la tête de ce corps, n'existent pas d'autorités municipales autres que le seigneur. La communauté existait, de temps immémorial, elle pouvait élire des syndics pour la représenter sous l'autorité du seigneur et, à dater du XVI^e siècle, elle a ses corps constitués, savoir : une assemblée délibérante et une autorité administrative propre.

L'assemblée, beaucoup plus démocratique que les conseils municipaux de nos jours, portait le nom de Conseil général de la communauté. Ses membres n'étaient point élus, mais tous les habitants, chefs de famille, en faisaient partie de droit. Sur la convocation des consuls, l'assemblée se réunissait, en place publique, un jour de dimanche ou de fête, soit pour prendre une décision sur quelque affaire d'intérêt commun, soit pour élire les officiers de la communauté, soit pour approuver la gestion de ses comptes. Elle était présidée par le châtelain. Celui-ci, nommé par le seigneur-prieur, confirmait de son autorité juridictionnelle les décisions prises à la majorité des voix et valables sans qu'aucune autre approbation fût nécessaire, à moins, toutefois, qu'il ne s'agit d'un impôt sur les trois ordres ; car, dans ce cas, des lettres patentes du souverain étaient nécessaires pour rendre la délibération obligatoire.

L'autorité administrative était constituée par les consuls. Ceux-ci, au nombre de deux, étaient élus annuellement, le 1^{er} dimanche de décembre. Leur rôle était à peu près l'équivalent de celui des maires et adjoints de nos jours, avec cette différence, cependant, que, les communautés d'alors ayant plus d'indépendance que nos communes modernes, une plus grande quantité d'affaires était de leur ressort. Ils préparaient les rôles des tailles, convoquaient l'assemblée, administraient le domaine commun, faisaient exécuter les travaux d'utilité publique,

agissaient pour et au nom de la communauté, correspondaient avec l'autorité supérieure représentée surtout par le subdélégué et rendaient leurs comptes en fin d'exercice. A la différence de celles du châtelain qui comportaient un honoraire, les fonctions des consuls étaient gratuites; cependant ils se faisaient indemniser pour certaines vacations.

Les consuls avaient à leurs ordres le champier ou garde-champêtre, le vallet de ville ou sergent que, dans les premiers temps, on trouve, quelquefois, désigné par l'expression de galopin. Au XVII^e siècle les édits royaux vinrent leur adjoindre de nouveaux collaborateurs : le secrétaire-greffier qui écrivait les actes et délibérations ; le comptable ou trésorier, qui procédait à la levée des tailles et soldait les dépenses ; les deux péréquateurs des tailles, qui procédaient à la répartition de celles-ci entre les divers contribuables ; les deux auditeurs des comptes qui avaient pour office d'examiner et d'approuver ou d'improver les comptes des consuls et des trésoriers.

La communauté acheta l'office de collecteur des tailles, en 1650, et le paya 240 liv. En 1693, elle acquit de même les offices d'auditeurs des comptes et de péréquateurs des tailles, au prix de 50 l. chacun et celui de trésorier qu'elle paya 630 l. La même année, elle se rendit en outre propriétaire de l'office de secrétaire-greffier qui était commun à Lagrand, à St-Cyrice et à Villebois. Cet office lui coûta 420 livres

II. Administration civile et Justice. — La communauté de Lagrand dépendait, avant 1789, de l'élection, de la subdélégation et du bailliage de Gap.

Elle formait, avec Nossage qui ne se constitua en communauté distincte que vers 1628, le mandement de son nom dont le prieur était seigneur juridictionnel. Depuis le XIV^e siècle, le siège de la

juridiction était à Serres, avec appel au vibailly du Gapençais.

III. Population. — Au XV^e siècle, la population de Lagrand, Nossage compris, dépassait 100 âmes. On y trouve 45 familles en 1610 et 49 en 1646, toujours compris Nossage. En 1698, Lagrand seul possède 205 habitants, 220 en 1801, 226 en 1826, 249 en 1841 — c'est le chiffre le plus élevé auquel sa population soit parvenue — 217 en 1896 et seulement 170 en 1921.

IV. Biens Communaux. — La communauté des habitants possédait en propre, depuis un temps dit immémorial, les bois de Garde et du Riable. Sur les autres bois les habitants n'avaient qu'un droit d'usage. Ce droit devait être un sujet de litiges fréquents. Aussi, pour y mettre fin, un accord transactionnel fut-il conclu, le 1^{er} juin 1558, avec le prieur, Claude Reynault. Celui-ci céda, en albergement, aux habitants, le four, le moulin, le pré de foire, la Garenne et les bois du Devez, de l'Ubac du Prieur et de la Grand'Blache, moyennant une pension annuelle et perpétuelle de cinq charges de froment, cinq charges de méteil et une somme de 15 livres.

Ceux qui usaient du droit de pâturage au Devez devaient, en outre, payer une redevance de 6 sous, à la Toussaint. Les habitants de Lagand possédaient également un droit de pâturage et de bûcherage sur les bois de la montagne de Chabre, à Nossage^o.

Mais ce simple droit d'usage sur les bois et pâturages ne satisfit pas pour longtemps les habitants : un demi-siècle après l'acte de 1558, en 1612, il y avait déjà des murmures et des procès contre

^o Déclaration des biens faite par le consul et enregistrée à Gap, au greffe des gens de main-morte, le 1^{er} février 1696 : Reg. 2, f^o 203.

ceux qui usaient trop largement du droit d'usufruit qui appartenait à tous. Bientôt, ne se contentant plus de ce simple droit, on ambitionna la pleine propriété. Une première tentative de partage eut lieu en 1774. Tous les bois furent répartis en autant de lots qu'il y avait de familles. Il ne restait plus qu'à procéder à leur attribution, quand le projet échoua pour cette raison que les plus fort imposés prétendaient avoir le droit de choisir les premiers. Ce ne devait être que partie remise.

Après que les lois du 14 août 1792 et du 10 juin 1793 eurent, l'une, autorisé et, l'autre prescrit le partage des biens communs, avant qu'une loi subséquente les déclarât unis au domaine public, les habitants de Lagrand, à l'unanimité, résolurent dans une réunion plénière, tenue le 17 messidor an II, de se partager les leurs. Pour procéder à ce partage, trois experts assistés de deux indicateurs, rangèrent tous ces biens, la garenne et le champ de foire exceptés, en trois sections. Chaque section fut, à son tour, divisée en 51 lots, nombre égal à celui des familles que comptait la commune. Le tirage au sort des lots eut lieu le 9 thermidor. Deux parcelles labourables, situées l'une au Devez et l'autre au Riabie, ne furent pas comprises dans les lots, mais vendues pour le prix respectif de 225 et de 215 liv. Les sommes retirées de cette vente servirent, et au delà, à solder les frais de l'opération. Quelques lots, consistant en hermes de peu de valeur, ne furent point acceptés par ceux à qui ils étaient échus et firent retour au patrimoine commun.

Les forêts ne figuraient point aux anciens cadastres de Lagrand et ne payaient aucune taille. Le vieux cadastre, destiné à remplacer un ancien parcellaire aujourd'hui perdu et où les divers fonds étaient estimés à la somme totale de 1489 florins, fut commencé en 1738 et terminé en 1741 par les

soins de J. Roubaud, géomètre à Sisteron. Son établissement coûta 350 livres. La valeur cadastrale des divers immeubles y est estimé 79.631 liv. tournois, dont 71.046 pour les fonds roturiers et 8.986 pour les fonds nobles ou ecclésiastiques. Les premiers représentent 9.086 florins et les seconds 119 fl. Le florin cadastral équivaut donc, à cette époque, à 72 liv. Les fonds privilégiés ne représentent, à Lagrand, qu'un neuvième du terroir total de la communauté.

Une remarque intéressante à faire, ici, c'est qu'à la fin du XVI^e siècle et au commencement du XVII^e, alors que les fonds nobles prenaient une extension considérable dans certaines localités voisines, à Eyguians par exemple, grâce à l'acquisition, par de nouveaux anoblis, de terres roturières, Lagrand eut la sagesse de se prémunir et de se défendre contre ce danger. La communauté désireuse de mettre à profit « un privilège accordé par Sa Majesté aux communautés qui voulaient ne pas être exposées au danger de ne pouvoir subvenir aux tailles et autres charges », se réunit en assemblée générale, le 17 septembre 1626, et, à l'unanimité, décida « de racheter les terres vendues depuis peu à des nobles et interdit à tous les habitants de leur en vendre de nouvelles ». Homologation de cette délibération fut aussitôt demandée au Parlement qui l'accorda. Les terres vendues récemment à des nobles des pays voisins furent donc rachetées. Il ne resta comme fonds privilégiés que les terres du prieuré d'une valeur cadastrale de 84 fl. 9 s., le Pré-la-Dame et deux terres à Céans de 23 fl. 3 s., appartenant de longue date au seigneur de Saléon et pour 11 florins de terres nobles appartenant à divers particuliers. Celles-ci étaient très probablement les anciennes terres du prieuré aliénées au XVI^e siècle.

La mesure de superficie employée à Lagrand était la canne ou toise. Elle équivalait à peu près

à 4 mètres carrés. Mais, pour les grandes étendues : terres labourables, hermes, bois, on employait souvent l'expression « journée de bouvier » qui était de 600 cannes, pour les prés, celle de « Faucheur » qui était de 800 cannes, et, pour les vignes, celle d'« Homme à fosser » qui n'était que de 100 cannes. La sétérée, appelée aussi « charge de semence » était de 2.000 cannes. En 1735, la sétérée de terre labourable produisait un revenu de 21 livres, celle de pré arrosable, 18 liv. et celle de vigne 10 l.¹⁰.

V. Four et moulin. — Le four et le moulin, acquis par la communauté en 1558, ne furent jamais pour elle une source de grands revenus. En 1696, le four lui rapportait 100 livres. Un peu plus tard, il était affermé 5 charges de froment et 2 de méteil¹¹.

Le droit de cuisson était, d'abord, d'un pain sur 40; plus tard, on le fixa à 11 sous par personne au-dessus de 3 ans; mais, par privilège, les journaliers ne le payèrent qu'à raison de 9 sous.

Quoique l'usage du moulin fût obligatoire comme celui du four banal, les habitants devenaient libres d'aller moudre ailleurs si, à cause du manque d'eau ou pour autre accident, le meunier les faisait attendre plus de 24 heures. Le droit de mouture était primitivement « d'une pugnerée d'ancienne coutume »; plus tard il fut fixé à 2 livres par quintal. Le prieur s'était réservé, pour lui-même et ses fermiers, le droit de moudre en franchise.

Les habitants avaient le droit d'arroser leurs

¹⁰ Arch. de Lag. et Arch. dép.: C. 55: Proc. verb. du procureur Valette.

¹¹ La charge de Lagrand, de même contenance que celle d'Orpierre, était de 6 émines. L'émine contenait 27 litres et pesait environ 45 livres. La charge de froment était donc de 162 litres et pesait 270 livres.

terres avec l'eau du canal du moulin depuis le dimanche soir, 6 heures, jusqu'au mercredi matin, 6 heures. Il leur était permis, en outre, d'en user en tout temps pour leurs jardins « mais sans abus ». En retour, les riverains étaient tenus de purger le canal, « droit eux », sous peine de 20 sols d'amende. Les eaux de chute étaient libres. En 1642, on les utilisa pour actionner un paroir ou fouloir à drap. Actuellement, avant d'arriver au moulin, les eaux du canal font mouvoir une scierie mécanique, construite vers 1875 et qui a remplacé un ancien moulin à lanterne.

Le moulin avait deux tournants et servait aussi à préparer l'huile de noix. Pour ce travail, le meunier avait droit à une mesure sur 20.

Lorsqu'en 1789 les Décrets de l'Assemblée Nationale eurent supprimé les banalités, la commune de Lagrand se crut légitime propriétaire du four et du moulin. Aussi cessa-t-elle de payer les annuités de son bail perpétuel. Mais, le 10 décembre 1790, J. Reymond, négociant de Ribiers, dernier fermier général du ci-devant prieuré de Lagrand et dépendances, lui fit signifier, par ministère d'huissier, d'avoir à lui payer « la somme de 15 livres, 2 charges de froment et 2 charges de mèteil qui lui sont dues pour l'année dernière et autant pour la présente, en raison de l'albergement des fours, moulin et bois. » Le fermier demande également le paiement des censés pesonnelles échues au 3 novembre 1789, car, affirme l'exploit, « les banalités n'ont été supprimées que dans le cas où elles n'avaient pas eu pour cause une concession particulière; mais, là où elles ont été données en albergement aux communes, celles-ci doivent payer la pension, à moins qu'elles ne préfèrent user de la voie du déguerpissement. Et, même dans ce cas, elles doivent payer les arrérages et mettre les choses dans l'état où elles étaient à l'époque du bail

emphytéotique. La commune ne peut nier le contrat dont elle a un extrait dans ses archives et dont elle a payé les redevances les années précédentes. La municipalité aurait d'autant plus de tort de ne pas payer que c'est à elle de surveiller la perception des revenus nationaux. Or, le fermier n'agit plus que pour le compte de l'Etat. Quant aux censes personnelles de 1789, les particuliers les doivent, car le décret de l'Assemblée, qui les abolit, n'est que du 3 novembre et que les lois n'ont jamais d'effet rétroactif. »

A cet exploit le conseil municipal répond, le 26 décembre, « qu'après avoir fait les plus exactes recherches dans ses archives, il n'a trouvé aucun titre qui soumette la commune à une redevance au sujet du four et du moulin, ni rien qui montre que le ci-devant prieur eut albergé ces immeubles sous redevance. Il n'a trouvé, non plus, aucun titre qui constitue les habitants débiteurs de censes personnelles ». En conséquence, le Conseil donne pouvoir à El. Vivet, son procureur, d'interpeller le sieur Raymond de produire ses titres, s'il en a, et d'en discuter la valeur¹².

Le fermier dut en être pour ses frais d'huissier, car les titres étaient, sans doute, déjà réduits en cendres. Mais, sous l'Empire, en vertu d'une loi du 20 mars 1813, la commune dut céder le moulin et le four à la caisse d'amortissement, à titre de biens communaux. En conséquence, ils furent vendus, pour la modique somme de 600 fr., à Gap, aux enchères publiques, le 16 juillet 1813, en présence du Préfet, du Directeur des Domaines et d'un délégué du Conseil Municipal. La commune reçut, en retour, une rente temporaire de l'Etat.

VI. Tailles. — Dans les rôles publics, Lagrand était imposé pour un feu et 1/8^e de feu. « Le terroir

¹² Arch. de Lag.: an 1790.

de Nossage, dit une déclaration du 5 juin 1673, faite par le châtelain et les consuls de Lagrand, par devant le commissaire pour l'exécution des Edits au sujet des francs-fiefs, n'est pas compris dans l'alivrement des feux, car il est exempt de toutes charges. » Ce quartier ne payait donc pas de tailles. Par contre, on le voit figurer, en 1695, à un rôle pour « eaux et fontaines » et, en 1699, à un rôle d'imposition sur le « franc-alieu », ainsi qu'au rôle des « Dixièmes », tous impôts qui pesaient aussi bien sur les terres exemptes que sur les terres soumises à la taille.

La taille royale proprement dite n'était, en 1789, pour Lagrand que de 525 liv.; mais à cette somme principale venait s'ajouter le montant des impositions accessoires qui, jointes aux frais d'établissement et de recette, arrivaient à en doubler, et au delà, le chiffre. En sorte que le rôle s'élevait en définitive à 1071 livres. La capitation, Nossage compris, était de 280 liv. Au titre des frais d'établissement et de recette figurent : 22 l. pour vacations des consuls et des péréquateurs, 18 liv. pour les gages du greffier, 12 l. pour la vérification des rôles, 11 l. pour papier timbré et quittances, 30 l. pour les honoraires du châtelain et 55 l. pour droit de recette du trésorier à raison de 5 %.

Après avoir contribué aux charges publiques, la communauté avait ensuite à assurer ses intérêts particuliers. Pour faire face à ses dépenses locales, elle n'avait d'autres ressources que celles qui provenaient de l'affermage des deux terres communes du Riable et du Devez et celles des herbages loués d'ordinaire aux bergers transhumants de passage. En 1789, les premières rapportaient 72 l. et ces derniers 86. Pour suppléer à l'insuffisance de cette recette, on imposait une taille négociable sur les trois ordres. Cette seconde taille fut de 128 liv., en 1789; car les dépenses de cette nature s'éle-

vèrent, cette année-là, à 253 l. Aux dépenses habituelles s'ajoutèrent, pour cette fois, 8 l. 10 s. pour « achat de poudre à l'occasion des troubles » et 14 l. 10 s. pour « les patrouilles de la Garde montante, le jour de la foire ».

Les dépenses pour charges locales figuraient, année commune, sous les titres et avec les crédits suivants : « cierge pascal: 6 l.; entretien de l'église et de la maison curiale: 10 l.; gages du sonneur: 5 l.; gages du maître d'école: 100 l.; gages du vallet de ville: 4 l.; entretien des fontaines...; du pont de Blaizance...; des passerelles: 10 l.; de la maison commune: 4 l.; pour la rente due au prieur pour l'albergement des four et moulin: 15 l.; pour gages du garde bois et fruits: 50 livres »¹³.

Après ce rapide coup d'œil sur les finances de nos pères, il n'est pas sans intérêt de noter que, sur ce terrain comme sur bien d'autres, nous avons fait de notables progrès: le budget de la commune de Lagrand, qui était, en 1789, de 253 livres, s'est élevé, en 1922, à la somme de 5.335 francs 70 c., sans compter le traitement de l'instituteur qui est maintenant à la charge de l'Etat.

Une question qui occupa et passionna longtemps la communauté de Lagrand, autrefois, ce fut celle de l'affranchissement de ses tailles. L'arrêté royal, qui autorisait cette opération, portait que « les biens affranchis seraient exempts de toutes sortes de tailles, taillon, subsistances, étapes et de toutes

¹³ Outre son gage fixe, le garde-champêtre pouvait, le cas échéant, toucher de nombreuses étrennes énumérées fort soigneusement dans son contrat de louage: 2 sols par brebis et 12 s. par bœuf, ou mulet, ou âne trouvé en défaut; 12 sols par cochon trouvé vaquant dans les vignes; 5 s. par personne trouvée mangeant des fruits, et 3 liv. si elle en met dans un panier. Celui qui est pris mangeant des raisins lui doit 30 sols et celui qui passe dans un blé, 5. Celui qui est pris pendant la nuit est déclaré à la discrétion du garde.

impositions ordinaires et extraordinaires, excepté des « cas de droit »³⁴.

En 1695, quelques particuliers parmi les plus fortunés résolurent d'affranchir individuellement leurs tailles. Mais aussitôt, les autres habitants, considérant que toutes les charges extraordinaires allaient peser sur eux qui étaient les plus pauvres, élevèrent de vives protestations. Comme ils étaient le nombre, ils décidèrent, en assemblée générale, que la communauté s'affranchirait en corps. C'est ce qu'elle fit. Pour solder les frais de cette opération, elle dut verser, à différentes reprises, la somme totale de 12.015 liv. 11 s. qu'elle emprunta, en grande partie, à M^e Pélorie, avocat à Grenoble, beau-frère du sr de Bényvent³⁵.

Révoqués, une première fois, en 1698, les affranchissements furent rétablis en 1702 pour être de nouveau et définitivement supprimés en 1720. Le Trésor royal remboursa, à diverses époques, la plus grande partie de la somme versée et, en représentation du surplus, il fut attribué à la communauté une rente de 120 liv., 6 sols, 2 deniers, sur la recette du Graisivaudan. Cette rente fut payée jusqu'à la Révolution³⁶.

Les tailles furent, au premier siècle de leur établissement, l'occasion de longues et multiples querelles entre la communauté de Trescléoux et les habitants de Lagrand. Ceux-ci étaient individuellement pro-

³⁴ On appelait « cas de droit » les impositions assises sur les trois ordres et auxquelles toutes personnes et terres étaient assujetties.

³⁵ Trois autres communautés de l'Election de Gap imitèrent l'exemple de Lagrand : ce furent Trescléoux, Châteauneuf-de-Chabre et Châteauneuf-sur-Tallard.

³⁶ C'est le prieur Ph. Giraud, qui liquida définitivement, à Paris, au mieux des intérêts de Lagrand, l'affaire des affranchissements. La communauté reconnaissante lui alloua 62 liv. pour ses peines et ses frais.

priétaires de tous les champs situés sur le territoire de Trescléoux entre Blaizance, le Buëch et la Garenne. La communauté voisine se crut donc en droit de les inscrire à tous ses rôles de tailles. Ceux de Lagrand refusèrent de payer: d'où saisie des récoltes et des bêtes de somme employées aux cultures.

Pour mettre fin au différend on eut recours, en fin de compte, à des arbitres. Le 26 juin 1541, ceux-ci, savoir: noble Antoine Achard, sieur de Pennafort, seigneur de Sainte-Colombe; Antoine Bonnet, notaire à « Vorpiarre » et Et. Félix, baile de Saléon, rendirent leur sentence arbitrale décidant que les « Aragrandaïs seraient cotisés et parcellés à Trescléoux pour toute taille royale et delphinale et notamment pour celles qui concernent « le fougage »; outre ce, qu'ils seraient tenus de contribuer aux dépenses qui se feraient aux procès contre le seigneur de Trescléoux, pour les « taisses et services », et contre le prieur pour ce qui concerne les dîmes; mais que, par contre, lesdits de Lagrand ne seraient pas soumis aux tailles négociales du mandement de Trescléoux, ni autres foulées extraordinaires ».

Nonobstant cette sentence, les habitants de Lagrand se virent de nouveau imposés, plus tard, à tous les rôles de Trescléoux. Aussi, le 13 juillet 1596, présentèrent-ils requête à Benoît Olier de Montjeu, vibailly de Gap, pour être autorisés à plaider contre Trescléoux¹⁷.

¹⁷ Arch. de Lagrand.

(A suivre.)



LES ORIGINES DE LA MAISON DE SAVOIE EN BOURGOGNE (910-1060)

MANASSÈS, COMTE DE CHAUNOIS, ET GARNIER, COMTE DE TROIESIN.

*Leur origine carolingienne commune
indiquée par les transmissions de Jully-lès-Buxy*

Les recherches entreprises en 1899¹, poursuivies en 1901² et complétées en 1903³, pour mettre en lumière les origines de la Maison de Savoie aux X^e et XI^e siècles sur le versant occidental des Alpes, spécialement dans la région viennoise, ont permis de retrouver le père Hubert I^{er} (mai 976), l'aïeul Hugues (920-936) et le bisaïeul Garnier (910) du comte Hubert ou Humbert II « aux blanches mains ». Reste à déterminer l'origine de ce Garnier, vicomte de Sens et comte de Troiesin, qui mourut le 6 décembre 925 au Mont-de-Chaloux en repoussant une incursion des Normands.

Placé, comme le comte de Chaunois Manassès (894-918), au premier rang des comtes qui dépendaient du duc de Bourgogne française Richard (880-31 août 921). Garnier épouse Thiberge fille du comte de Viennois Thibaud (880-898) et de la carolingienne Berthe. Cette Thiberge était la petite nièce, par son père Thibaud et par son aïeul le duc

Hubert (846-864), de Richilde : celle-ci, avant d'épouser le comte bourguignon Eccard (836-876), veuf d'Albégonde, avait été mariée avec le comte Bouin (842-865 ?) et en avait eu, précisément, ce duc de Bourgogne Richard. Thiberge, femme de Garnier comte de Troiesin, est donc la cousine au cinquième degré du duc de Bourgogne. Thiberge et Garnier auront, comme enfants, Richard comte de Troiesin en Bourgogne (920-926), Hugues premier comte de Savoie dans le diocèse de Grenoble, en Viennoise (920-936), Manassès, archevêque d'Arles en Provence (920-960) et, probablement, Thiberge femme du comte de Viennois Charles-Constantin (928-962).

Si Garnier a obtenu, du duc Richard, le comté de Troiesin avec la vicomté de Sens, cela peut être en raison de son mariage avec Thiberge, puisqu'elle est la parente de ce duc. Mais, au préalable, ce mariage ne s'explique guère, lui-même, que si Garnier appartenait bien, par sa naissance, à l'une des premières maisons comtales de la région. Seul, en réalité, Manassès comte de Chaunois a, sur lui, la prééminence dans le duché que gouverne Richard : d'ailleurs, on n'a pas manqué de noter qu'une parenté directe entre Manassès et Garnier paraît fort probable en raison du fait que l'un des fils de Garnier porte le nom même du comte de Chaunois.

Dans ce comté de Chaunois qui appartenait à Manassès, Garnier tenait le domaine de Jully-lès-Buxy, aujourd'hui en Saône-et-Loire : ce domaine passera, après lui, à son fils Manassès l'archevêque d'Arles qui, au mois de septembre 948, le donnera à Cluny avec Saint-Martin-du-Tartre et Saint-Maurice-des-Champs¹.

La provenance de ce domaine, sis dans le comté de Chaunois, va permettre, si on la trouve, de déterminer l'origine de Garnier.

Dès 1901, on a remarqué que Jully en Chaunois, avant d'appartenir à Garnier, avait été possédé par le comte bourguignon Eccard : celui-ci, n'ayant que trois filles, Albégonde, Ada et l'abbesse Bertrade, teste en léguant Jully

à l'abbaye de Fleury-sur-Loire. Un codicille explique ensuite que Jully a été acquis par lui d'Enimie. Enfin, au mois de janvier 876, Eccard transforme son testament en une donation entre vifs immédiate : mais il stipule une réserve d'usufruit pour lui et pour sa femme Richilde. Sous cette réserve, il transmet dès lors à l'abbaye la propriété actuelle de cette terre. Mais, après la mort d'Eccard et de Richilde, dans le courant de l'année 883, les fils et le gendre de son frère Thierry, qu'il avait ainsi déshérité, font saisir l'héritage de leur oncle et ils obéissent ainsi à la dernière volonté de leur père qui n'avait pas voulu reconnaître la légitimité du testament spoliateur de son frère. Frappé en conséquence des censures ecclésiastiques, Thierry, neveu d'Eccard, doit, en son nom et comme représentant de son frère Richard absent, venir, deux ans plus tard, au mois d'avril 885, s'humilier à Fleury-sur-Loire, accompagné de son beau-frère Orson. Une transaction paraît être alors intervenue entre les moines héritiers et les parents spoliés du Comte Eccard. En effet, ceux-ci abandonnent à l'abbaye de Fleury-sur-Loire le domaine de Perrecy et ses dépendances dans le comté d'Autunois : l'acte le dit expressément. Mais ils gardent une partie de l'héritage d'Eccard, notamment Jully. En effet, cette dernière localité ne figure pas dans le précepte de Charles le Simple, du 30 octobre 900, qui énumère les biens de l'abbaye de Fleury⁶.

Voilà les transmissions de la terre de Jully depuis le milieu du IX^e jusqu'au milieu du X^e siècle : elle passe, du comte Eccard, à sa veuve Richilde et à la maison de Fleury qui la perd malgré la donation d'Eccard. Elle est reprise par les neveux de celui-ci, puis transmise de ceux-ci, sans doute, au comte Garnier, enfin à l'archevêque Manassès. Il convient de déterminer la cause de cette succession de personnes : c'est, assurément, que Garnier, quand il s'alliait par sa femme Thiberge à la comtesse Richilde, devait déjà être, de naissance, le parent du comte Eccard.

Eccard appartenait à la famille carolingienne des comtes d'Autunois issue du frère de Charles-Martel, Chil-

debrand, établie en Bourgogne par le maire du royaume des Francs en 733. Arrière-petit-fils de ce Childebrand I^{er} (733-752), petit-fils de Nivion I^{er} (752-768 ?), fils de Hildebrand II (768 ?-818 ?), il avait eu trois frères, Nivion II, Bernard (818-872) et Thierry I^{er} (818-879), sans compter une sœur nommée *Ada*. Ce Thierry I^{er}, comte d'Autunois, de Mâconnais et de Chaunois, chambrier de Charles le Chauve, paraît dans un précepte de Louis le Bègue le 23 janvier 879⁶ : il était mort le 30 novembre 880⁷. Il eut, à son tour, comme enfants, deux fils Thierry II et Richard, avec deux filles, dont l'une, Gerberge, épousa, sans doute, Guinitier de Sommeré, au pays de Mâcon, et dont l'autre épousa Orson. Ce Thierry II paraît à Néronde le 30 novembre 880, puis à Fleury en avril 885 où il stipule au nom de son frère Richard⁸ : Autun ayant passé au duc Richard, fils de Richilde, en 879, après le vendredi saint 10 avril. Thierry II fut réduit au comté de Chaunois et paraît être mort avant 893⁹. Après Thierry I^{er}, c'est donc le duc de Bourgogne Richard, beau-fils d'Eccard, qui tient personnellement le comté d'Autunois : le précepte du 30 novembre 880 le prouve. Mais c'est Thierry II (880-893 ?), puis Manassès, on l'a vu, qui deviennent comtes de Chaunois. Manassès est, par son rang, le premier des comtes dépendant du duc Richard : il a, comme frères, Renard vicomte d'Auxerre (909-924), Walon qui, abbé de Flavigny, obtient l'évêché d'Autun (894-918) et Mannon (910). L'évêché d'Autun restera l'apanage de cette famille, puisque, après Walon, il passera à son neveu Hervé également abbé de Flavigny (920-930). Tout indique, ainsi, que Manassès comte de Chaunois (894-918) et Walon évêque d'Autun sont fils du comte de Chaunois Thierry II (880-885, † avant 893). Tout invite à croire que Garnier sire de Jully, puis vicomte de Sens et comte de Troiesin, est le neveu de ce comte Thierry II, c'est-à-dire le fils du Richard qui paraît au mois d'avril 885 et, ainsi, le cousin germain du comte de Chaunois Manassès. Le comte de Troiesin Richard (920-926), fils de Garnier, portera donc le nom de son propre

aïeul et l'archevêque d'Arles Manassès (920-960), également fils de Garnier, celui de son cousin au cinquième degré Manassès comte de Chaunois.

La Maison de Savoie est ainsi, somme toute, un rameau qui se détache, au début du X^e siècle, de la branche cadette et bourguignonne de la dynastie carolingienne. Cette origine, identique à celle des Capétiens, est, en vérité, la plus belle du monde.

Après mille ans, dans les Alpes, de cheminements obscurs, patients et tenaces, prenant, comme successeurs de Napoléon en Italie, la revanche du malheureux empereur viennois Louis l'Aveugle, les princes bourguignons de Savoie, n'ont fait que récupérer, d'instinct, dans leur épanouissement final, une part de l'héritage de Charles le Chauve soustraite jadis aux descendants français de cet empereur d'Occident par ses collatéraux de langue teutonique et conservée ensuite si longtemps par tous ces autres princes germaniques de naissance inférieure qui, dès le X^e siècle, furent les successeurs de Charlemagne sans être issus de son sang glorieux.

L'Histoire a de ces retours, pour les familles comme pour les peuples, dont trente générations peuvent à peine voir luire le jour.

Paris, 15 mars et 30 juin 1910.

MANTEYER.

APPENDICE

La pièce suivante est à joindre au groupe de celles qui, en 1899, ont servi à fixer l'origine des comtes de Savoie en précisant la base de leur domaine primitif.

Le comte Hubert qui y figure, à la suite de l'archevêque de Vienne Léger, n'est autre que le comte de Savoie Humbert II « aux blanches mains » : il tenait en fief de l'archevêque — et en fief comtal — le Viennois septentrional tandis que le prince de Graisivaudan Guigues en tenait, également comme comte, — d'où son titre de comte d'Aibon — le Viennois méridional. L'absence de celui-ci dans une assemblée générale et aussi solennelle, comme l'est ce synode du Viennois, est vraiment surprenante. Il est vrai que ce texte a été entièrement transcrit par un scribe provençal et que, par suite, les souscriptions n'en sont pas autographes : une inadvertance de ce scribe est possible. Le seing du chanoine Seignoret : *Senioreti canonici* est suivi du seing de Guigues dont la qualité, abrégée d'une manière différente, *Guigonis canonici* semble bien annoncer également un chanoine. Si la plume du scribe, influencée par le souvenir du seing précédent, a fait erreur, il faudrait peu de chose pour restituer *Guigonis comitis* au lieu de *Guigonis canonici* : cependant, l'erreur d'un scribe ne se préjuge pas. Il faut, pour l'admettre, que son existence soit évidente et la nécessité de l'admettre absolue. On croira donc, jusqu'à la preuve certaine du contraire, malgré toutes les probabilités, que le comte Guigues ne s'est pas trouvé présent au synode solennel du 3 novembre 1036.

Vienne, mercredi 3 novembre [1036].

Privilege solennel de Léger, archevêque de Vienne, en synode de Viennois, du conseil de ses fidèles, notamment

de Hubert II « aux blanches mains » comte [de Viennois septentrional]; avec l'approbation de tout son clergé et du peuple de son église, de l'assentiment de la reine Hermengarde veuve du roi de Bourgogne Rodolphe, rendant, à l'église abbatiale de Grigny où jadis il y eut jusqu'à 400 moines, tout ce qu'il tient, sous son domaine, des biens qui en proviennent et tout ce que son fidèle Bladin en possède sous lui à titre de bénéfice, concédant cette église de Grigny, dédiée au tribun viennois saint Ferréol, aux moines de Saint-Victor de Marseille et à leur abbé Isarn, du conseil et par la volonté de dom Odilon, abbé de Cluny.

Archives des Bouches-du-Rhône: H. Saint-Victor, liasse 15.

Parchemin original: 465 ^m/_m de large sur 455 ^m/_m de haut, lignes à 12 ^m/_m. A droite, marge de 22 ^m/_m. A senestre, de 23 ^m/_m. Lettres de 2 ^m/_m. Toute la première ligne en lettres de 25 ^m/_m. Chrismon de même hauteur en marge à droite. Le texte englobe toute la marge à senestre: ainsi, pas de marge à la 1^{re} ligne. Lettres de la souscription du notaire: 13 ^m/_m de haut. Seing crucial: 27 ^m/_m de haut et 34 ^m/_m de large.

La transcription est faite tout entière de la main du scribe de Saint-Victor Durand, même les souscriptions.

Au dos: CARTA DE SCO FER REOLO DE VIENNA, puis, du XVI^e siècle: *Vienne* n° 41; du XIX^e siècle: 64.

La pièce est abîmée par l'humidité et les plis: les mots illisibles peuvent être suppléés par la copie de Fournier.

Saint-Victor. Cartulaires: I 780. à 1079, ff. 131-132.

En ce qui concerne les éléments chronologiques, l'indiction 4 est exacte: elle est prise, selon l'usage papal, au 25 décembre. L'épacte 1 convient à 1037: mais, selon l'usage égyptien, elle est prise dès le 1^{er} septembre 1036. La lune, ayant été nouvelle le 25 octobre, est exacte.

éd. Martene et Durand, Vet. Script. ampliss. Collectio. Paris, 1724, t. I. col. 402-404. — Cartulaire de Saint-Victor de Marseille, t. II, pp. 534-535 (*Ulysse Chevalier*. Regeste dauphinois, n° 1775).



CUNCTIS LIQUIDO PATET PRIMUM HOMINEM ITA A DEO CONDITUM ATQUE IN PARADISO POSITUM UT SI PECCARE NOLLET NECESSITATEM PECCANDI NON HA-

BerET/ Quia uero inuidia diaboli est seductus atque in haec erummosa a deo projectus exilia omnes homines ex eo genitos natura postmodum aequales fecit. Sed deus qui est summum bonum ipse prescius/ futurorum postmodum per multa annorum curricula hominem suum carum animal regere non destitit imponens unum aliis patriarchas primitus & prophetas ac deinde reges. Ad extremum uero tempus/ sacerdotes. Haec autem ideo facere uoluit ut si quis eius amore peccata nollet uitare coereret et uidelicet alterius timore. Sunt itaque multa quae per Moysen precepit & quae Aaron primo/ sacerdoti iniunxit. Ad ultimum uero beato Petro apostolorum principi ligandi atque soluendi potestatem contulit. & ab eo usque ad nos licet indignos hanc potestatem permanere concessit./ Quapropter Ego LEODEGARIUS Sancte matris aecclesiae Vienne-
 nensis archiepiscopus omnium dei fidelium seruus exemplo et amore praedecessorum meorum tactus. cupiens ornare ecclesiam nostram/ que condam gloriosissime floruit propono et desidero deseruire beatissimo atque domno Ferreolo martiri ac ciuitatis nostrae tribuno. Siquidem ecclesia ipsius uel coenobium quod uocatur/ GRINIENSIUM quadringentorum simul in se habuit multitudinem monachorum. Nos uero quos ad haec Deus infelicia perduxit tempora. si non ita saltem quod possumus adimplemus. Reddimus/ ergo sibi uidelicet Sancto Ferreolo ipsiusque condam monasterio. ex hereditate ipsius quicquid in nostro dominio tenebamus. Seu &iam ubicumque fuerit inuentum aliquid ex eius hereditate totum/ omnino reddimus et eos qui tenent si reddere uoluerint in hac elemosina adiungimus. Sed et fidelis noster Bladinus quicquid de eius hereditate in beneficio de nobis tenebat totum reddit insuper/ et de suo alode largitur. Hoc ergo per consilium nostrorum fideium facimus. collaudante omni clero et populo ecclesiae nostrae. Insuper & annuente Hermenegarda inclita regina. regis Rodulfi uxore/ nunc uidua. Ponimus ergo in ipso loco dei seruos ex monasterio Sancti Victoris gloriosissimi martyris massiliensis. ipsumque lo-

cum cum omnibus ad se pertinentibus eidem sancto Victori perpetualiter damus/ et uiro uenerabili ISARNO abbati, per consilium et uoluntatem domni abbatis Odilonis cluniacensis et omnium fratrum suae congregationis.

Iacta donatio haec elemosinaria anno incarnationis domini nostri IHesV XPistI millesimo XXXVI. indictione. IIII. Epacta. 1^a. Anno VIII. imperatoris romanorum CONRADI. Obsecramus itaque/. ex auctoritate omnipotentis dei patris et filii et spiritus sancti ac nostra contradicimus et excommunicamus ut nullus successorum nostrorum ecclesie huius nostrae pontificum siue aliqua persona disrumpere uel inquietare/ ullo modo hanc elemosinariam donationem ualeat uel audeat. Quod si fecerit omnibus dei maledictionibus subiaceat & ab aeclesia xpisti in die iudicii separatus in inférno sepeliatur/ dampnatus. Insuper et haec nostra donatio firma ac stabilis permaneat cum stipulatione subnixa. /



EGO . MONACHUS ad uicem domni cancellarii. DOMNO archiepiscopo LEODEGARIO dictante atque mandante Scripsi, anno ordinationis eius .VI.III./ nonas NOVemBRiS. Luna X. FeRiA. IIII. Acta publice in sinodo VIENNENSI. in presentia domni Leodegarii archiepiscopi. Et canonicorum ipsius aecclesiae multorumque fidelium. Abbatum/ monachorum aliorumque clericorum diuersorum graduum fere quingentorum, omni affectu ea que hic habentur inserta acclamantium atque laudantium. simul &iam si quod absit ulla umquam/ persona secularis aut ecclesiastica ullo modo inquietare uoluerint hoc donum ullo umquam tempore. Amen.

Ego Leodegarius archiepiscopus propria manu firmo. Signum Hartaldi prepositi. Signum Burnonis laici patris eius. Signum Herberti archidiaconi. Signum Sinfredi archidiaconi. Signum Arnaldi archidiaconi./ Signum Pontii presbiteri. Signum Girardi diaconi. Signum Ber-

nardi diaconi. *Signum* Sarili decani. *Signum* Ascarici leuite. *Signum* Senioreti cannonici. *Signum* Guigonis cannonici. *Signum* Richardi subdiaconi. *Signum* Adalardi custodis. / *Signum* Guarnerii magistri scolae. *Signum* Nortaldi abbatis Sancti Petri. *Signum* Pontii abbatis. *Signum* Dothmari abbatis. *Signum* Wilelmi patris archiepiscopi. *Signum* Wilelmi filii eius. *Signum* Huberti comitis. *Signum* Haectoris. / *Signum* Herberti et Artaldi fratris eius. *Signum* Herberti prepositi Diensis. *Signum* Arnulfi leuite. *Signum* Adalardi abbatis Lugdunensis. *Signum* Hodrici abbatis. *Signum* Eugenii abbatis. *Signum* Vgonis cannonici. *Signum* Girardi leuitę. / *Signum* Girardi cannonici. *Signum* Hugonis Blatelli leuitae. *Signum* Bernardi cannonici. *Signum* Milonis cannonici. *Signum* Adalardi grammatici cannonici. *Signum* Berlionis Blanchi cannonici. *Signum* Blandini / laici. *Signum* Renconis leuite. *Signum* Widgerii cannonici. *Signum* Hugonis subdiaconi. *Signum* Lamberti subdiaconi. *Signum* Hothmaris subdiaconi. *Signum* Rohthaldi subdiaconi. /

NOTES

¹ *Georges de Manteyer*. Les origines de la Maison de Savoie en Bourgogne (910-1060). Rome, impr. Ph. Cuggiani, 1899, in-8°, 284 pp. et 2 pl. hors texte. Ce premier mémoire est extrait, pour les pp. (5)-(181) et la 1^{re} pl., des *Mélanges* d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome (t. XIX, pp. 363-539 et la pl. X hors texte). A titre confirmatif des pp. 384-389 de ce mémoire, en ce qui concerne l'acte n° 17 qui doit être daté plus exactement du vendredi [18 février 1032], voir le travail intéressant de M. Luigi Schiaparelli : Il conte Umberto biancamano fu contestabile del regno di Borgogna ? Firenze, 1905 (*Archivio storico italiano*, pp. 332-338). M. Labruzzi et beaucoup d'autres avec lui devront renoncer à voir un connétable du royaume de Bourgogne dans le témoin nommé *Costabilis*. — A la p. 413 de ce même mémoire, l'acte du mercredi 21 novembre [1061], 16^e jour de la lune, indiction 12, pourrait être encore daté du mercredi 27 novembre [1062], en lisant le V des calendes au lieu du II et le XXI^e jour de la lune au lieu du XVI^e.

² *Georges de Manteyer*. Les origines..... Notes additionnelles. Paris, libr. Em. Bouillon, 1901, in-8°, 208 pp. Ce deuxième mémoire est extrait, pour les pp. [1]-[126], du *Moyen Age* (1901, pp. 257-314 et 437-505). En ce qui concerne ce second mémoire, il convient d'ajouter, pp. 453-454, aux chartes originales d'Aoste, celle du 18 février 1032, étudiée par M. Schiaparelli d'après un fac-similé de l'original jadis existant dans les archives de la collégiale de Saint-Ours. La souscription, qui mentionne le comte, donne la forme : *domni Uberti comiti*. A la p. 447 du même mémoire, il faut signaler l'acte passé à Vienne le 3 novembre [1036], qui porte la souscription : *signum Huberti comitis* et dont le texte est donné ici en appendice d'après l'original conservé à Marseille (Arch. des Bouches-du-Rhône : H. Saint-Victor, liasse 15).

³ *Georges de Manteyer*. Les origines..... La paix en Viennois (Anse [17 juin ?] 1025) et les additions à la Bible de Vienne (ms. Bern. A. 9). Grenoble, impr. Maisonville, Descotes et Sévoz successeurs, 1904, in-8°, 192 pp. Ce troisième mémoire est extrait, pour les pp. [1]-[103], du *Bulletin* de la Société de Statistique, des Sciences naturelles et des Arts industriels du Département de l'Isère, 4^e série, t. VII (t. XXXIII^e de la coll., pp. 87-189). En ce qui concerne ce troisième mémoire, pp. 115, 120 et 152, le fait que la localité de Mont-

Saint-Martin a dépendu plus tard du mandement grenoblois de Cornillon, c'est-à-dire du terroir de Fontanil, donne à penser qu'il faut rattacher Mont-Saint-Martin au Graisivaudan et au diocèse de Grenoble, non pas au diocèse de Vienne et au comté de Tullins. Enfin, p. 117, il résulte d'une lettre obligeante de M. Octave Chenavaz, datée du 10 février 1905, que le nom de « la Faim », porté jadis par Saint-Michel-de-Saint-Geoirs, dérive, non pas de *fine*, mais de *hayno*.

A ces trois mémoires peut se joindre l'article intitulé : D'où vient la Maison de Savoie (*Journal des Débats*, lundi 19 octobre 1903), au sujet de la légende de Bérold le Saxon.

* Les origines, 1899, pp. 439-440. — *Bruel*. Recueil des chartes de Cluny, n° 726, 2736, 2888.

* *Maurice Prou* et *Alexandre Vidier*. Recueil des chartes de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire. Paris, Picard, Orléans, Herluison, 1900 (*Doc. publ.* par la Soc. hist. et archéol. du Gâtinais : V. pp. 59-67, n° XXV, pp. 67-74, n° XXVI, pp. 77-78, n° XXVII). — Les origines, Notes additionnelles, 1901, pp. 308-311, 503. — L'épitaphe du comte Eccard qui existe au Vatican (*ms. Reg. lat.* 980, f° 39 r°) a été publiée par M. Elie Berger (*Bibl. des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. VI, Paris, 1879, p. 36).

* « Gundulfvilla », 23 janvier 879 : précepte de Louis le Bègue « ad deprecationem Theodorici comitis Augustodunensis », restituant « Beliniaeum » à l'évêque d'Autun (*Gall. christ.*, t. IV, instr. eccl. Eduensis, n° XX, col. 61). [10 avril-25 décembre] 879 : « inter Bosonem et Theodericum. . . . conventum est ut Boso comitatum Augustodunum haberet et Theodericus abbatias, quas Boso in istis partibus habuerat, in commutatione acciperet (*Ann. Bertin.*, Mon. Germ. hist., Script., t. I, pp. 510-511).

* « Neronda », 30 novembre 880 : précepte de Caroman « ad deprecationem Richardi comitis Augustodunensis » restituant « Tamiacum » à l'évêque d'Autun Adalger. « Theodoricus comes ambassiavit » (*Gall. Christ.*, t. IV, instr. eccl. Eduensis n° XXIV, col. 63-64).

* *Prou* et *Vidier*. *Ibid.*, pp. 83-85.

* *Gallia christiana*, t. IV, instr. eccl. Eduensis, n° XXII, col. 62.



LES ORIGINES DU DAUPHINÉ DE VIENNOIS

La première race des comtes d'Albon

(843 - 1228)

La province de Dauphiné grandit dès le début du XI^e siècle et ce pays nouveau — cette « patrie », disait-on volontiers dès le XIV^e siècle, — ne s'est assurément pas fait tout seul. En effet, les peuples, comme les individus, ne se créent pas eux-mêmes. La France actuelle est l'œuvre de la Maison de France assise tout d'abord entre Loire et Seine, de Tours à Paris : une telle œuvre a demandé dix siècles d'efforts constants et de ténacité finalement heureuse après les plus grands revers. De même, entre la Savoie et la Provence, le Dauphiné reste l'héritage vivant de la Maison d'Albon.

Les origines de cette Maison et les causes de son élévation sont encore peu précises, parce que les recueils principaux de textes diplomatiques du X^e et du XI^e siècles, à défaut des sources narratives qui manquent absolument ici, sont restés inédits jusqu'à nos jours : les historiens dauphinois du XVII^e et du XVIII^e siècles, Chorier et Valbonnais, n'en ont connu ou fait connaître que des bribes. Depuis l'édition des cartulaires de Domène et de Grenoble par M. de Monteynard et par M. Marion, depuis celle des cartulaires viennois par l'infatigable et grand érudit de

Romans, M. Ulysse Chevalier, mû par son maître M. Giraud, depuis la publication des chartes de Cluny due à M. Bruel, l'heure est venue de fixer ces origines : il est toujours bon de savoir d'où l'on sort.

L'abord de ce problème, il y a trente ans, ne paraissait pas, malgré tout, aisé. Par prudence, il parut alors bon, après l'avoir étudié et avant de conclure, d'en débayer les approches et d'en faire exactement le tour, si l'on peut dire, afin d'en isoler le relief. De fait, les origines de la Provence, au sud, et celles de la Savoie, au nord, n'étaient pas non plus bien claires au X^e siècle. La Maison de Savoie se complaisait dans la fable de son origine saxonne — et, d'ailleurs, elle s'y complait encore — pendant qu'à Marseille, l'archiviste en chef des Bouches-du-Rhône lui-même, et c'est tout dire, M. Blancard, s'égarait dans les ténèbres qu'il voulait éclairer.

Pour reconnaître les profondeurs fort obscures des massifs voisins, tout d'abord, en 1899, en 1901, en 1904, trois mémoires ont paru qui sont relatifs aux origines de la Maison de Savoie, puis en 1908 un volume consacré aux origines embrouillées de la Provence. Une dernière note au sujet de la Savoie, des études qui concernent les comtes de Valentinois et les comtes de Lyonnais sont venues s'y joindre ; elles n'ont jamais vu le jour, mais on peut en faire état.

Le terrain qui a vu naître les comtes d'Albon se trouve donc ainsi maintenant bien délimité : puisqu'on le veut, nous allons le parcourir d'une manière brève en faisant connaître tout simplement les premières générations qui y ont grandi, leurs alliances de famille et la politique qui leur a permis de s'établir en maîtres.



Dès le milieu du V^e siècle (5 mai 450), le sud-est de la France moderne entre le Rhône et les Alpes, se trouve partagé en deux régions distinctes : celle de Vienne, qui est la province Viennoise, occupée dès lors par les Barba-

res, c'est-à-dire par les Burgondes (Tarentaise, Genève, Grenoble, Valence et Vienne). Celle d'Arles est ce qui reste encore à Rome de la province romaine, c'est désormais la Provence².

Dans la province viennoise elle-même, quelques années plus tôt déjà, en 443, la cité de Grenoble s'est trouvée divisée par la première occupation des Barbares d'une manière qui devait être définitive : les Burgondes prennent le nord du diocèse de Grenoble avec celui de Genève et ce sera désormais la Savoie, tandis que le sud du diocèse, pris seulement par eux en 457 avec Vienne, sera la base du Dauphiné.

À la fin du IX^e siècle, l'empire français des Carolingiens s'émiette entre les nations diverses d'origine qui le composent et il disparaît dans le sein confus du régime féodal : dès lors, si le centre religieux du monde demeure Rome, le centre politique de l'Europe se déplace et il marche peu à peu de l'ouest vers l'est. Parti de Reims et d'Aix-la-Chapelle où Charlemagne le place à la limite du monde roman, il va se fixer en terre germanique à Francfort sur le Main, puis, descendant le Danube, les empereurs germaniques le fixent à Vienne, porte des pays slaves et ougriens. Le génie de Napoléon, se rendant le maître de l'empire, l'a reporté de Vienne à Paris, mais vainement, car le génie dure peu de temps et ne peut arrêter l'évolution profonde de l'humanité. Le XIX^e siècle a donc vu le siège de l'empire atteindre Berlin et, pour un empire germanique, il ne pouvait aller plus loin, mais il pourra se fixer à Moscou, ce qui, pour un empire slave, est se placer à la porte de l'Asie. Aix-la-Chapelle, Vienne et Moscou, voilà les trois étapes successives et identiques d'un empire roman, germanique et slave se propageant de l'ouest à l'est comme une vague qui met dix siècles à franchir l'Europe. Dès le début du XIII^e siècle, à Bouvines, la France a définitivement mis fin à sa dépendance de cet empire de plus en plus oriental qui lui avait échappé et qui aurait voulu la dominer toujours, puisqu'il était l'Empire : l'instinct

de la France a été de repousser jusqu'aux Alpes et jusqu'au Rhin le plus proche cet empire qui lui était devenu étranger. Au début de cette marche séculaire, quand il quittait la France pour la Germanie, sous Louis l'Aveugle (15 février 901-juillet 905), le siège politique de l'empire se fixe un instant sur le Rhône. Avec ce fils adoptif de Charles le Gros, Vienne est, comme Rome, le centre du monde, mais Louis, lui, n'était pas un génie et la destinée de Vienne, en le perdant, était de devenir peu à peu l'une des sous-préfectures du département de l'Isère.

Depuis l'élection de Boson à Mantaille (15 octobre 879), Vienne était déjà la capitale d'un royaume qui comprenait non seulement la Viennoise, mais aussi la Provence et la Bourgogne. Après la mort de Louis l'Aveugle, le Viennois dépend de la France pendant près de dix ans (933-942), puis du roi de Bourgogne jurane (942-1032) et celui-ci féodalement arrive à dépendre lui-même de l'empire³. Depuis lors, c'est Arles qui remplace Vienne comme capitale du royaume de Bourgogne, malgré les efforts des archevêques viennois : c'est à Arles que les souverains vont désormais prendre la couronne bourguignonne tant qu'elle subsiste plus ou moins.

**

Ainsi, c'est dans l'entourage de Louis l'Aveugle (890-928) ou du premier personnage de son royaume, Hugues, fils du comte de Viennois Thibaud, qu'il faut chercher, jusqu'en 932, les origines de la Maison d'Albon. Depuis 933 jusqu'en 942, ce serait l'entourage du roi de France qui l'y aurait fait naître et, à partir de 942, ce serait celui du roi de Jurane.

A cette époque (890-1032), les deux indices principaux de stabilité qui servent à suivre la lignée d'une race sont fournis par l'hérédité onomastique et par l'hérédité domaniale plus ou moins continues à dater de l'établissement de cette race jusqu'à sa fin.

En ce qui concerne l'hérédité du nom, quelques exemples

sont bons à donner. Ainsi, chez les barons de Mévouillon, devenus au XII^e siècle princes de l'empire, le nom héréditaire constant du prince régnant est Raymond. Il en sera ainsi, à chaque génération jusqu'à l'extinction de la race au XIV^e siècle et, pour plus de sûreté, afin que le décès possible d'un fils aîné en bas âge ne vienne pas troubler cette coutume, il est établi que les deux premiers enfants mâles doivent recevoir, à chaque génération, le nom patronymique nécessaire.

Chez les barons d'Oze, en Gapençais, depuis la fin du XII^e siècle, l'aîné porte toujours le nom de *Willelmus Augerii*, Guillaume Augier, le second celui de *Petrus Reyneri*, Pierre Reynier, et le troisième celui de *Franco de Osa*, Francon d'Oze. A la fin du XIV^e siècle, par innovation, l'aîné reçut le nom de Georges Augier. Il fut le dernier mâle de sa race : la sève se trouvait tarie au moment même où le respect de la coutume héréditaire se perdait.

Chez les sires de Beaujeu, branche cadette des vicomtes de Lyonnais, depuis le milieu du X^e siècle, cette hérédité comporte une alternance : Guichard et Humbert sont les noms portés par les représentants de la première génération avec celui de Bérard qui paraît être le nom primitif de la famille. A dater du XI^e siècle jusqu'à la fin de la famille au XIII^e siècle, si Humbert et Guichard, sont les deux aînés d'une génération, la suivante est représentée par Guichard et Humbert : à ceux-ci succèdent Humbert et Guichard, puis Guichard et Humbert. Il est, d'ailleurs, aisé de voir que ce nom de Humbert est venu en Lyonnais aux sires de Beaujeu, vers le milieu du X^e siècle, de la famille bourguignonne des comtes de Mâconnais où la génération précédente se trouve représentée par Liétaud, *Leotaldus*, comte de Mâconnais et par son puîné Humbert sire de Salins, nés tous deux au début du X^e siècle. En effet, le premier sire de Beaujeu dénommé Humbert et né vers 940 a un frère cadet qui porte ce nom de Liétaud. Il est utile de pouvoir constater que cette influence onomastique s'est produite au moment où le Lyonnais, comme la Bourgogne française, dépendait du roi de France (933-942).

Chez les comtes d'Albon, le nom fondamental qui se transmet sans lacune d'une génération à l'autre, depuis que leur race est connue jusqu'à la fin, est celui de *Wigo*, Guigues. A ce nom fondamental se trouve joint, bientôt, celui de *Humbertus*, Humbert : il semble, d'ailleurs, que Humbert, une fois admis, devienne le nom de l'aîné et que Guigues soit celui laissé au puîné, quand l'on envisage l'ordre des souscriptions. En fait, le nom de Guigues est porté par le prince temporel et celui de Humbert appartient à l'enfant voué à Dieu : ce n'est pas, là, une contradiction avec l'ordre des souscriptions qui se présentent par rang d'âge, car, on le sait, Dieu a droit aux prémices de toutes choses. Les époux lui offrent donc leur fils aîné plutôt que leur puîné.

Cela étant, parmi tous les textes où figurent des Guigues dans le comté de Viennois au X^e siècle, celui qui est le premier à attirer l'attention d'une manière marquante est fourni par la charte de Cluny émanée de *domnus Guiguo* et de sa femme *Gandalmoda*. Ce personnage est important car la qualité de dom ne se donne pas alors à n'importe qui, surtout à un laïc. Ces deux époux offrent à la grande abbaye bourguignonne une part de leur hérédité dans le comté de Viennois et sur la rive droite du Rhône, car il s'agit du pays d'Annonay, et précisément, *in villa que dicitur Vugon*. C'est certainement la localité actuelle de Vion sur le Rhône, voisine de Lempis et de Sécheras, en face d'Erôme et de Gervans. Cet acte doit dater de l'année 934 et du règne de Raoul, roi de France : à cette date, la domination française venait de s'établir sur le Viennois et les dons de cette région devaient, en conséquence, être plus nombreux pour Cluny que précédemment, bien que cette abbaye eût dès lors une renommée internationale.

Ce nom de *Guigo* passe, on le sait, pour être d'ordinaire la forme hypocoristique de *Wigoldus*, exactement comme *Ado* l'est d'*Adulfus*².

Quant au nom de la localité de Vion, il paraît, à première vue, presque identique à celui du donateur *Guiguo* et on serait, par suite, porté à penser que le village dont il s'agit porte tout simplement le nom de son propriétaire. Cependant, il faut se défier de cette apparence. En pareil cas, ce n'est pas un problème aisé à résoudre que de rechercher si le nom de l'habitant lui a été donné par la localité qu'il habite, ou bien si, au contraire, le nom de la localité vient de son habitant. Quand on constate qu'une famille Villar provient du hameau qui s'appelle le Villar du Noyer, il est bien évident que cette famille tire son nom de son pays d'origine. Mais voici un autre cas : la famille Flotte est l'une des très rares maisons de rang chevaleresque qui ait possédé, à elle seule, le même fief depuis les débuts du régime féodal, c'est-à-dire depuis le X^e siècle au moins jusqu'à la révolution. Ce fief est le mandement de la Roche-des-Arnauds et la plupart des Flotte, surtout dans les premiers siècles, portaient ce prénom d'Arnaud. Tout le monde sera donc d'accord pour croire, avec toutes les apparences de la certitude, que la Roche-des-Arnauds a reçu son nom de ses maîtres. Il a fallu vingt ans d'observations diverses et de réflexion soutenue pour mettre fin à cette croyance dans mon esprit. Et en effet, en dehors de la Roche-des-Arnauds, existent dans les Hautes-Alpes la Baume-des-Arnauds, les Arnauds de Savournon, les Arnauds de Savine, les Arnauds de Crévoux. Crest, dans la Drôme, a été jadis *Crista Arnaldorum* et beaucoup d'autres localités, qu'il est inutile d'énumérer ici, ont porté ce même nom. On ne peut assurément dire que, toutes, elles aient appartenu à des familles dominantes homonymes de qui elles auraient reçu leur nom. En revanche, il est bien possible que, dans toutes ces localités, il y ait eu des familles rurales tirant leur nom du lieu de leur habitation et cela, d'ailleurs, n'est pas assuré. En tout cas, la règle générale et positive, pour toutes les localités ainsi nommées, est qu'elles se trouvent à la limite d'une ancienne circonscription remontant à l'antiquité et, même, à l'époque préromaine.

ne, car, en langue latine, Arnauds ne répond à rien de satisfaisant et en gaulois l'incipit *ar-* pourrait répondre à la préposition *are*, « près de ». En conclusion, les membres de la famille Flotte qui ont porté le prénom d'Arnaud ont tiré ce nom de leur terre, loin de le lui avoir donné.

Par analogie, on pourrait penser que dom. Guigues, le donateur de Vion, tirait son nom de son domaine, avec beaucoup plus de probabilités que le contraire. Ni l'une ni l'autre de ces deux hypothèses opposées ne sont, d'ailleurs, forcées pour le cas où, en réalité, il n'y aurait pas d'identité, mais seulement une très grande ressemblance fortuite entre le nom du propriétaire et celui de sa propriété. Comme nom de localité, *Vugor*, Vion, ne se présente pas comme un phénomène unique et étrange. Ce suffixe — on se voit couramment, ailleurs : le Vénéon répond à la Vanne, le Furon à la Fure, le Bezon et le Bouzon à la Bèze, le Suzon à la Suse. Rien n'empêche Vion de rentrer dans cette catégorie de doublets formés d'un suffixe augmentatif ou diminutif. Près de Vienne coule la Véga à laquelle répond ainsi la Véronne : Vion, de son côté, peut répondre, non pas à la Veauve, car la forme primitive du nom de la Veauve, *Vedena*, *Vedona*, n'y consent pas, mais peut-être, à un autre nom de localité analogue à celui de la Vézy, *Veissa*, affluent de l'Isère.

Il ne paraît pas que Guigues de Vion appartienne à la famille des comtes qui dominaient alors le Viennois placé sur la rive droite du Rhône. Le comte Thibert de Provence (890-908) possédait Mantaille en Viennois que le roi Boson lui avait donné : il en fit don lui-même à l'église de Vienne et elle lui laissa l'usufruit de cette terre en y joignant Albon. C'est là le futur domaine de la Maison d'Albon, mais, au milieu du X^e siècle, il ne lui appartient pas encore. Thibert paraît avoir eu pour fils le comte Sibeud (13 avril 925), sur la rive droite du Rhône, et Thibert, époux d'*Aimenrada* (28 septembre 942), lequel paraît être la souche des vicomtes de Marseille par son fils aîné Arlulfe (mai 954). En tout cas, les trois enfants de Thibert et

d'*Aimenrada*, c'est-à-dire Arhulfe, Sibeud mari d'Agnès et Adalsenne, ont des propriétés voisines de dom Guigues de Vion. Le comte Sibeud (13 avril 925) est probablement le père du comte Geilin (956-961) mari de Göteline, puis de Raimodis, de comte Geilin, père d'Ainier et propriétaire dans le pays de Clérieux, peut, finalement, être le père du comte Paton (11 mars 968)¹; après lequel cette race comtale disparaît.

Puisque dom Guigues de Vion ne paraît pas appartenir à cette race comtale dominante et en voie de disparition, il faut croire qu'il est soit le vicomte de ces comtes, soit, tout au moins, le viguier de l'un des pays qu'ils dominent sur la rive droite sans doute est-il donc le viguier du pays d'Annonay. Peut-être le retrouve-t-on, lui ou plutôt son fils, dans deux actes datés de janvier et de mai 956, relatifs le premier à Muzols le second à Vion, émanés le premier d'Isarn et le second d'Arhulf qui est devenu vicomte de Marseille depuis peu.

Le nom de sa femme *Gandalmoda* est identique à celui de *Wandalmodis* qui, en octobre 957, vingt ans plus tard, est la femme, en Mâconnais, de Bérard. Ce Bérard, père de Guichard, de Bérard, de Humbert et de Liétaud, est le point de départ des sires de Beaujeu et sa femme lui surviva jusqu'à la fin du X^e siècle². Il ne serait pas impossible que *Wandalmodis* ait été mariée successivement à Guigues de Vion et à Bérard de Beaujeu. Mais il y a mieux : parmi les cinq femmes de Hugues, comte de Viennois (890-926), marquis de Viennoise et duc de Provence (912-928), roi de Lombardie (926-946) qui, né vers 875, meurt à Arles le 10 avril 947, il en est une dont il eut Hubert marquis de Toscane (936-962) et qui s'appelle précisément *Wandelmoda*. Cette *Wandelmoda* pourrait être la veuve de Rostaing III qui paraît d'abord avec elle en avril 889. En conséquence, il serait très tentant de croire que, de Wandelmode, le puissant comte de Viennois a eu au moins deux enfants nés vers 910 ou vers 920, c'est-à-dire avant ou après son mariage avec la reine Wille,

veuve de Rodolphe 1^{er}, qui se produisit en 913. Ces deux enfants du comte Hugues et de Wandalmode seraient le futur marquis de Toscane Hubert et Wandalmode, mariée en Viennois, d'abord avec dom Guigues de Vion, puis en Mâconnais avec Bérard de Beaujeu. La propagation du nom de Humbert dans la Maison de Beaujeu s'explique, on l'a vu, par l'influence du comte de Mâconnais Liétaud et du sire de Salins Humbert son frère : elle peut s'expliquer par la même raison, dans la famille de Guigues de Vion à la même époque. L'influence personnelle de Wandalmode, si elle était fille du marquis de Viennoise, rend le choix de ce nom encore plus naturel par ses deux maris successifs, puisque son père, petit-fils du duc de Jurane Humbert († 864), l'avait donné lui-même au futur marquis de Toscane.

Il fallait que dom Guigues de Vion fût l'un des appuis les plus appréciés du marquis Hugues en Viennoise pour avoir eu cet honneur de recevoir sa fille en mariage et cette alliance, au demeurant, est la meilleure manière d'expliquer un fait bien singulier. Dès la fin du X^e siècle, en effet, le propre petit-fils de Guigues et de *Gandalmoda* donne à Cluny quelques biens dans le Champsaur, c'est-à-dire dans le diocèse de Gap, absolument en dehors du Viennois et du Graisivaudan⁵. Le duché de Champsaur est le domaine le plus ancien des comtes d'Albon après leurs terres viennoises primitives. Comment expliquer cela ? On sait que le Champsaur a appartenu en partie, au début du VIII^e siècle, au patrice Abon, préfet de Suse et de Maurienne. Or, précisément, au début du X^e siècle, c'est le marquis de Viennoise Hugues qui possède cette succession d'Abon : il la possède et il la garde quand il cède le duché de Provence, puisqu'elle passe, après lui, à sa nièce Berthe, femme de Boson, comte d'Arles, qui, le 26 février 960, la cède à Montmajour⁶. Dans cet acte de 960 se retrouvent *Molion*, *Méollion*, *Callulus*, *Chaillol*, *Cari campus*, le Champsaur (?), dont Abon, en 739, avait précisément déjà disposé en faveur de la Novalaise. Il est à croire que le marquis

Hugues n'a pas donné à sa niece Berthe tout ce qu'il possédait dans le Champsaur et qu'il en donna également une partie à sa fille Wandelmode; laquelle l'aura transmise non pas à la Maison de Beaujeu, mais à la Maison d'Albon.

**

De qui le mari de Wandelmode, dom Guigues de Vion pouvait-il descendre ? On est porté à penser qu'il était le fils de Guigues I^{er}, fils lui-même de Rostaing II et de Bertilde, lequel, possédant un riche domaine dans le même pays d'Annonay, en donne une partie à l'abbaye de Saint-Barnard à Romans au mois de février 889 d'accord avec son frère Rostaing III⁷⁰. Les vingt-et-une localités nommées y sont celles de *Vallecantia*, Vocance, *Venosco*, Vanozé, *Abronna*, *Miseriaco*, Mesirieux de Villévacance, *Escornelo*, Escornel, *Maxiano*, *Nabimerias*, *monte Drotone*, Brudon (?), *Provincerias*, Pervenchères, *Ingelatis*, *Altoizaco*, Toissieu (?), *Alancatis*, *Cambannatis*, Quinzenas (?), *Villa Vimosa*, *vico Sancte Marie*, Annonay *Lencia*, Lemps de Roiffieux, *mansionem Lambodi*. L'ampleur de cette énumération montre que Guigues I^{er} fils de Rostaing II, dès le règne de Boson (élu à Mantaille le 15 octobre 879 et mort le 11 janvier 887), doit posséder sur le pays d'Annonay la même autorité que son fils dom Guigues II de Vion y aura quarante ou quarante-cinq ans plus tard. En 889, Bertilde, mère de Guigues I^{er} et de Rostaing III, survivait à son mari Rostaing II. Quinze ans plus tôt, le 20 avril [873], Rostaing II et sa femme Bertilde avaient déjà fait une vente à Saint-Maurice de Vienne⁷¹. Recevant de l'archevêque Adon cinq livres d'or, un calice et une patène du trésor de l'église, ils lui livrent en échange, de leur domaine héréditaire et de leurs acquêts, des terres en Viennois, dans le pays de Saint-Ferréol, c'est-à-dire sur la rive droite du Rhône, sur le terroir des localités dites *in-Riveria*, *ad Pontum*, jusques *in Vesceronia* qui répond au ruisseau de Vézérance placé

entre les communes actuelles de Saint-Romain-en-Gal, de Sainte-Colombe et de Saint-Cyr-sur-le-Rhône en face de Vienne. Les vendeurs y cèdent une maison seigneuriale avec ses dépendances en vignobles et terres diverses *in Monte* le Mont de Saint-Cyr (?), *Petra concagata*, *a Cartanias*, *ad Strada*, sur la grande voie, *ad Marslocco*. Marloty (?) entre Givors et Loire, *a Maleto*, Melay (?) de Saint-Romain-en-Gal.

Depuis plus d'un siècle, les ateliers en France ne frappaient plus de monnaie d'or et les deniers d'argent qu'ils émettaient étaient, d'ailleurs, toujours de bon aloi. Cependant, les vendeurs ne veulent pas de cette bonne monnaie courante. Il fallait que leurs terres fussent d'un bien grand prix pour l'église de Vienne, car celle-ci, pour en obtenir la cession, se voit obligée de donner la valeur énorme de cinq livres d'or pur. Sa réserve de ce métal précieux paraît même ne pas suffire : elle y ajoute, en effet, un calice et sa patène. Voilà des vendeurs bien difficiles : l'argent lui-même ne leur convient pas : qu'eussent-ils dit des procédés du crédit moderne, où le papier joue un si grand rôle ?

Les vendeurs nomment leurs proches et leurs enfants, Achard, *Eldemannus*, Silvý, Guigues et Rostaing qui doivent confirmer cette vente faite pendant que Rostaing est malade et ces deux derniers sont évidemment les deux futurs donateurs du mois de février 889.

Rostaing III, fils de Rostaing II et de Bertilde, frère de Guigues I^{er} et mari de Gandelmode, survit à celui-ci le 4 avril 895 : à cette date il fait un don à Saint-Maurice sur le terroir de Sablons. Rostaing II, époux de Bertilde, père de Guigues I^{er} et de Rostaing III, devait lui-même, être le fils de Rostaing I^{er}, époux de Sufficie, connu par deux actes du 15 juin 843 et du 3 avril 844 dans le Viennois méridional.

L'origine du nom de Guigues paraît donc remonter à la fin du IX^e siècle : dom Guigues II de Vion étant né vers l'an 885 ou 895 son père Guigues I^{er} fils de Rostaing II serait né vers 860 et son grand-père Rostaing II, époux de

Bertilde, vers 830. Rostaing 1^{er}, époux de Suffice serait né à la fin du VIII^e ou au début du IX^e siècle.

*
*
*

Le cartulaire de Savigny rappelle deux frères, Guigues et Humbert, dont le second, le 30 mars (942-953) sous le règne de Conrad, se donne à ce monastère avec des biens sis à *Solmiaco*, Saugnieu (?), *Costarciaco*, et *Oriaco*, Heyrieux (?), qui lui viennent de son père¹². De même, une charte de Cluny¹³ (942-954) rappelle deux frères, également nommés Guigues et Humbert, dont le premier, après la mort violente du second, offre des biens à *Verziaco*, Fourcy (?), sur le terroir d'Etablés. Dans les deux premiers ou les deux seconds de ces frères peuvent se reconnaître les fils de dom Guigues II de Vion et de Wandelmode. En dehors de l'homonymie conjugquée et répétée de ces deux noms, rien, d'ailleurs, ne vient confirmer cette manière de voir.

Mais voici les certitudes qui se présentent enfin.

Le 7 septembre 996, *Wigo*, Guigues IV et sa femme *Fredeburga* concèdent aux chanoines de Saint-Maurice de Vienne que préside l'archevêque Thibaud des biens qu'ils ont acquis d'*Aspasius* et qui se trouvent dans le comté de Viennois, au pays de Cheyssieu, dans le village de Vernioz¹⁴. Cheyssieu se trouve sur la Varaize au sud de Vienne : le Rhône est franchi par les sires de Vion.

Ce donateur approche déjà du terme de sa vie : les témoins de son acte, l'évêque Umberto, Richard, *I'ago*, Boson et *Adraldus*, tout au moins les trois premiers d'entre eux, sont ses fils.

Près de là, à *Vitrosco*, Vitrieu, quelques années plus tard, Barnoin et sa femme Thiberge feront un don à Saint-André de Vienne *pro remedio senioris nostri domni Vigoni domneque Fredeburge*¹⁵.

C'est ce dom Guigues, dénommé finalement *Wigo major*, qui donne à Rome¹⁶ *quamdam terrulam in regione que vocatur Camsauris*, comme le rappellera plus tard, du

temps de son petit-fils, un transfert de ce don à Cluny fait par le pape Jean XIX en 1027. On sait que Saint-Barnard de Romans appartenait à Saint-Pierre de Rome; ce don fait à Rome de terres dans le Champsaur par dom Guigues dont la famille avait déjà des liens anciens de voisinage avec Romans s'explique donc fort bien.

Dès le 18 octobre 996, dom Guigues IV était mort¹⁷; s'il était né vers 950 ou 960, il avait atteint quarante ou cinquante ans. Sa veuve, Frédéburge, lui survit quelques années: elle paraît encore le 6 juin 1009 et le 19 juin 1012. Le 27 février 1016, elle n'était pas morte à son tour, mais elle était remariée avec Arnoux de Theys, dont elle a encore au moins un fils. Vers 1027, elle paraît, pour la dernière fois, dans les chartes de Domène¹⁸.

On connaît une Frédéburge, sœur d'Armand et de Thierry, fille d'*Amichelda* et cette *Amichelda*, le 4 janvier 981, donne à Saint-André des biens dans le pays d'Estrablin, au terroir du village de Moydieu, sur la Vésonne¹⁹: mais cette Frédéburge n'était pas encore mariée à cette date. Elle doit donc appartenir à une génération plus récente que la femme de Guigues IV. Cette Frédéburge paraît avoir été la femme de *Fido* qui donne à Saint-André des biens dans le pays de Tain, près de la Baurterne: elle en a comme fils *Sumfredus* qui, à son tour, fait un don à Primarette, don confirmé ensuite par ses enfants Rolland et Ungrin.

On doit se demander d'où venait la femme de dom Guigues IV, Frédéburge.

Quand le marquis de Viennoise Hugues était, en 926, devenu roi de Lombardie, il avait donné le comté de Viennois au fils probablement bâtard de Louis l'Aveugle nommé Charles-Constantin. Charles-Constantin avait épousé Thiberge, nièce du nouveau roi et sœur du comte Hugues doté à ce moment même des comtés de Bugey, de Savoie et de Graisivaudan. Charles-Constantin est encore vivant le 19 mai vers 960 et en janvier 962, mais il ne doit pas survivre longtemps après cette dernière date²⁰. Il paraît avoir eu deux fils, Richard et Ubert qui figurent

dans l'acte du 19 mai. Le dernier comte de Viennois Rodolphe, sur la rive gauche du Rhône, qui se présente le 6 juin 1009 doit être un fils, soit de Richard, soit de Hubert et il est assurément mort avant le 24 avril 1011, date à laquelle les comtés de Viennois et de Sermorens sont attribués par le roi à la reine.

Le nombre et la qualité des personnages qui interviennent, le 6 juin 1009, pour amener le roi de Bourgogne à favoriser Frédéburge veuve et ses enfants, est un fait à considérer qui est de grande importance. Le roi y déclare agir sur la demande de la reine sa femme, de l'archevêque de Lyon Brochard son frère consanguin, des comtes Rodolphe et Hubert. Le comte Hubert ou Humbert II de Savoie et de Graisivaudan dont il s'agit ici est, par sa femme Auxilié, le beau-frère de l'archevêque de Vienne Brochard et il est l'avoué de l'église de Vienne. Par sa grand-mère paternelle Thiberge, il est le petit-neveu du roi de Lombardie Hugues ; par sa tante paternelle Thiberge, il est le neveu du comte de Viennois Charles-Constantin et l'oncle, à la mode de Bretagne, du dernier comte de Viennois Rodolphe présent à cet acte. Il est le propre neveu de l'archevêque de Vienne Thibaud (8 mars 957 † 21 mai 1001) qui a précédé Brochard. En somme, ce fameux comte Humbert « aux blanches mains » est le dominateur actuel de la région viennoise en 1009, toutes proportions gardées, comme l'avait été Hugues, son grand-oncle, cent ans plus tôt. Cette précision est fort nécessaire pour fixer les circonstances qui ont amené l'élévation des sires de Vion en Graisivaudan, puis en Viennois.

Cela étant, c'est très certainement l'archevêque de Vienne Thibaud, oncle de Humbert II qui a fait élire évêque de Grenoble Humbert de Vion fils de dom Guigues IV et de Frédéburge à la mort d'Isarn et à la fin du règne de Conrad. Il pouvait obtenir ce choix non seulement en sa qualité de métropolitain du siège, au point de vue spirituel, mais par le fait que son frère Hubert I^{er},



אשר יתן לך ה' אלהיך

Cliché Louis SALTERRE
Paris

au point de vue temporel, était comte de Savoie et de Graisivaudan. Pourquoi, cependant, l'archevêque de Vienne aurait-il voulu obtenir ce choix d'un étranger au Graisivaudan, si cet étranger n'avait été de son entourage ? Une observation fort simple sera peut-être de nature à résoudre ce problème : car, si le problème paraît obscur, les mobiles humains sont toujours les mêmes et ils sont généralement d'une grande clarté. L'acte du 7 septembre 996, de Guigues IV et de Frédéburge, portait les souscriptions de leurs fils Umberto, Richard et Guigues : ce nom de Richard est exceptionnel dans la Maison des sires de Vion. Il y rappelle celui du comte de Viennois Richard, fils de Charles-Constantin et père du comte Rodolphe de 1009. On ne connaît pas le nom de la femme de ce comte Richard : mais, par sa mère Thiberge, il était le cousin germain de l'archevêque de Vienne Thibaud. Cet archevêque était né à Tolvon peu après 927 : son cousin Richard était de la même génération que lui et, si Guigues IV de Vion était né lui-même, comme on l'a dit vers 950, sa femme Frédéburge était exactement de la génération suivante. Tout se présente donc comme si Frédéburge a été la petite-fille de Charles-Constantin et de Thiberge, c'est-à-dire la nièce au 5^e degré de l'archevêque Thibaud : fille du comte de Viennois Richard, il est naturel qu'elle ait donné ce nom de Richard à l'un de ses fils à elle. Il est tout naturel aussi que l'archevêque Thibaud ait fait élire évêque de Grenoble son petit neveu par alliance Humbert de Vion. La seule difficulté est que ce nom de Frédéburge n'a pu être constaté à une génération antérieure dans la famille de Louis l'Aveugle et dans celle des comtes de Savoie.

Ce précepte de 1009 remet forcément en mémoire le texte capital du chroniqueur allemand Thietmar²¹ où se trouve marquée, en termes si nets, l'impression laissée à l'empereur Henri II par son entrevue à Strasbourg en 1016, avec son oncle ce dernier roi de Bourgogne Rodolphe III.

Le pouvoir réel échappe à ce souverain, *nomen tantum*

et coronam habet et il donne les évêchés à ceux-là que les princes élisent, *episcopatus huius dat qui a principibus eliguntur*. Il a fort peu de biens à lui, *ad suam verò utilitatem pauca tenens*, ce sont les offrandes des évêques qui le font vivre, *ex impensis antistitum vivit*. Il ne peut saisir leurs biens ni ceux des autres officiers de sa couronne qui agissent mal, *et hos vel alios in aliquo extrinsecus laborantes eripere nequit* de sorte que ces évêques obéissent à tous les grands du royaume aussi bien qu'au roi, *unde huius cunctis primatibus velud regi suo serviunt*. La seule raison qui leur fait garder un tel maître est de laisser en toute liberté les excès des méchants divaguer partout et de ne pas permettre que l'autorité nouvelle d'un autre roi y survive qui mette fin à ces belles mœurs, *ob hoc solum talis rector inter eos dominatur ut eo liberius malignorum furor invicem vagetur et ne lex nova alterius regis ibi adveniat quæ incitâta consuetudinem rumpat*.

Telle était la vie de ce malheureux roi de Bourgogne, victime de la douceur et de la simplicité de son caractère, *propter mansuetudinem et innocentiam vitæ*. Il lui manquait la fermeté virile qui est si nécessaire aux souverains, *mollis et effeminatus*. Aussi quelques-uns des grands le méprisaient et, allant plus loin, cherchèrent à lui prendre ses états. Mû enfin par la nécessité de se défendre il vint alors voir l'empereur et, pour obtenir son aide, lui inféoda son royaume *imperator omnem namque Burgundiae regionis primatum per manus ab avunculo suimet accepit*. Voilà où mènent l'anarchie d'un peuple et la faiblesse de son chef : elles suscitent l'intrusion de l'étranger.

Le 3 novembre 1036, peu après la mort du roi Rodolphe, l'archevêque de Vienne Léger ne dira-t-il pas¹² devant sa veuve que tous les hommes issus d'Adam sont finalement égaux tels que la nature les a faits : *omnes homines ex eo genitos natura postmodum æquales fecit*. Cependant, ajoute-t-il avec prudence, si Dieu les a chassés du Paradis terrestre, il n'a pas renoncé à les gouverner. Il leur a imposé tout d'abord des patriarches et des

prophètes, puis des rois et enfin, maintenant, des prêtres : *hominem, suum carum animal, regere non destitit impo-
nens unum aliis, patriarchas primitus et prophetas ac
deinde reges, ad extremum vero tempus sacerdotes.*

Le dernier roi était mort, Dieu n'en voulait plus d'autre, c'était maintenant à l'archevêque de régner dans le Viennois. Léger, qui aimait à prédire l'avenir ne se doutait pas que, s'il vivait au temps du règne des princes de l'Eglise, surviendrait bientôt celui des comtes, puis un siècle plus tard, celui de la chevalerie féodale et, un siècle encore plus tard, celui de la boucherie, de l'épicerie, de toute la bourgeoisie urbaine, en attendant que la royauté capétienne arrive à produire Louis XI et Louis XIV.



Guigues IV de Vion et sa femme Frédéburge ont laissé au moins trois fils et une fille. Le seul qui ait eu de l'importance est l'évêque de Grenoble Humbert : on peut dire que le sceptre de la Maison d'Albon a été taillé dans la crosse de ce pontife et cette crosse; d'ailleurs, on le verra, tant qu'elle l'a pu, quatre fois de suite, la Maison d'Albon l'a gardée à la portée de son poing. La nécessité seule la lui fera perdre, fort diminuée à son profit de poids et de splendeur. La Maison de Savoie lui avait donné l'exemple de cette politique et lui avait montré tout le gain terrestre qu'on pouvait tirer de la domination spirituelle.

Isarn, le prédécesseur de Humbert, passe pour avoir été encore évêque de Grenoble lors de l'expulsion des Sarrasins. Elle eut lieu après la capture de l'abbé de Cluny saint Mayeul opérée en Valais le samedi 21 juillet 983, c'est-à-dire au mois de septembre 983 grâce aux efforts combinés du comte de Provence Roubaud et du marquis de Turin Ardouin. Comme le lieu mémorable de cet événement doit se trouver forcément près des frontières communes de la marche de Provence et de la marche de Turin, il se situe entre le terroir d'Orelle et celui

de Freney. Il y a là une crête des Sarrasins et un pas des Sarrasins qui répondent tout-à-fait aux données des textes.

Comme, d'autre part, Humbert est devenu évêque de Grenoble sous le règne du roi Conrad; il a donc été élu de 984 à 993. Il paraît au synode de Saint-Romain d'Anse [19 octobre 994-24 mars 995]; puis, avec son père, sa mère et ses frères, le 7 septembre 996.

Dès la mort de son père, il donne, avec sa mère et son frère Guigues V, à Cluny, la moitié du château de Vizille, sa maison, le bourg qui y est joint et l'église Notre-Dame. Cet acte est un exemple des titres de cette époque dont l'original se trouvait plus tard approuvé par les souscriptions d'une nouvelle génération, ce qui peut induire en erreur les historiens amenés, sur le vu de ces actes, quand ils n'y prennent pas garde, à faire remonter trop haut l'existence de certains témoins. C'est le type de la méprise qui a égaré jadis M. Blancard, archiviste des Bouches-du-Rhône, en ce qui concerne les origines de la Maison de Provence. Il ne faut donc pas faire état, en 996, de la souscription de l'évêque de Valence nommé Humbert qui accompagne cet acte de 996, car, à ce moment, l'évêque de Valence était Guigues I^{er} (13 avril 99[3]-1^{er} octobre 994) ou son successeur Lambert (23 novembre 997-1^{er} octobre 1011). En novembre 1001, c'est lui, sans doute, avec son frère Guigues V, qui figure comme témoin dans un acte intéressant la famille du futur prince de Royans Ismidon.

L'important précepte royal du 6 juin 1009 dont il a été question déjà indique comme bénéficiaires l'évêque de Grenoble Humbert et sa mère Frédéburge : son frère Guigues V était déjà mort. Ce sont les neveux de l'évêque, les fils de ce Guigues V, qui se trouvent nommés avec lui, Umberto, Guigues et Guillaume. Par ce précepte, la famille des sires de Vion reçoit de la munificence royale toute la terre que le roi Rodolphe et avant lui son père le roi Conrad ont eue depuis la vallée *Vidrevi*, de Viri-

ville (?), c'est-à-dire depuis la vallée de la Galaure jusqu'au village de Cuzin, notamment la moitié du château de Moras, la moitié du bois de Mornay, ainsi que les serfs et serves du fisc royal placés sur des alleux dans les limites de ce pays. C'est tout le Viennois depuis la haute Galaure jusqu'à la Varaize, s'il faut identifier ce village de Cuzin avec le Cuzin d'Assieu, voisin de Cheyssieu et de Vernioz où se trouvaient, en Viennois, les possessions primitives de Guigues IV. D'autre part, Moras est voisin de Mantaille et du pays d'Albon, entre la basse Galaure et le bas Dolon. Probablement, Mantaille et Albon qui, depuis le comte Thibert (890-908), relevaient du haut domaine, non pas royal mais canonial de Vienne, avaient dû rester dans les mains des comtes de Viennois successifs. Présentement, ils devaient donc appartenir au comte Rodolphe : ils n'appartiendront aux sires de Vion que quand ceux-ci deviendront comtes en Viennois.

Le [19 juin] 1012, toujours accompagné de sa mère, de ses neveux Humbert et Guigues VI, fils de son frère Guigues V, de l'aveu également de son autre neveu Mallein, qui, par suite, doit être le fils de sa sœur dont on ne connaît pas le nom, il réforme l'église Saint-Laurent sur l'Isère à Grenoble qui marchait fort mal, en la soumettant aux moines de Saint-Chaffre du Monastier en Velay, au diocèse du Puy : il lui faut, pour cela, le consentement du roi, de la reine et de l'archevêque de Vienne. Aucun comte ne paraît.

L'église de Grenoble possédait, aux portes de Genève, entre la Drance et le lac au nord, la Menoge à l'est, l'Arve au sud, le lac à l'ouest, un domaine important, dans quatorze localités, notamment à Pressy, *Persiago*, Choulex (?), *Codelada*, Lossy (?), *Luxuviaco*, Lucinges, *Luciniango* et Machilly, *Maciliago*. Le 20 juin, d'une année indéterminée, le comte Manassès, sa femme Ermengarde et leur fille Aniane viennent demander à Humbert, le doux pontife, *mitis pontifex* de la sainte église de Grenoble la concession de ce domaine en usufruit. Il y consent et, en

échange, son église reçoit dans le comté de Savoie six localités, notamment : *Villa sancti Andrea*, Saint-André des Marches, *Gentiano* (?), Francin (?), *Altavilla*, Hauteville de Saint-Thibaud-de-Couz.

Le 27 février [1016], Frédéburge est remariée : toujours soutenu de la faveur que lui montrent le roi, la reine et l'archevêque de Vienne, Humbert, « gouvernant le siège sacré de la Sainte Vierge Marie et de l'illustre martyr Vincent », d'accord avec son clergé et avec ses compagnons qui jouissent des terres dudit siège, donne aux moines de Cruas en Vivarais l'église Saint-Pierre de Moirans : *hoc autem, dit-il, agimus vultu sereno*. Son neveu Mallein, devenu clerc, souscrit cet acte que son neveu Guigues VI, frère de l'évêque Humbert de Valence approuvera plus tard, de 1027 à 1030, quand Guigues VI sera devenu comte, mais avant que Mallein, qualifié de prêtre, ne soit devenu évêque de Grenoble.

Finalement, en 1025, l'évêque de Grenoble Umbert paraît au second synode d'Anse et il meurt avant le 26 mars 1027, très probablement²⁴.

Pour que la crosse ne sorte pas de la famille, aucun des fils de son frère n'étant en état d'en hériter, c'est Mallein, le fils de sa sœur, qui devient évêque de Grenoble : il paraît en cette qualité le 22 octobre 1030 dans une charte de Cluny, dans une autre charte [1025-19 août 1031] de Saint-Pierre et finalement le jeudi [20] août [1034] dans une charte de Saint-Chaffre. L'évêque Mallein meurt avant le 2 octobre 1037²⁵.

Guigues V, le frère de l'évêque de Grenoble Humbert, passe, auprès de lui, presque inaperçu. Né vers 960, il souscrit, le 7 septembre 996, l'acte de son père, puis [7 septembre-18 octobre] 99[6], le don de son frère, puis, en novembre 1001, la charte d'Artaud de Royans. Comme il meurt avant le 6 juin 1009, rien de ce qu'il a pu faire lui-même ne s'est conservé : tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il laisse une « bonne mémoire ». C'est bien déjà quelque chose pour un homme du X^e siècle et aussi, d'ailleurs pour un homme du XX^e siècle.

Ce Guigues V avait eu, cependant et heureusement pour nous, le temps de se marier, sans quoi le Dauphiné n'eût peut-être jamais existé : il épousa Goteleine^{es}, fille de Silvion sire de Clérieu et de Wille, sœur de Guillaume de Clérieu qui, lui-même, épousa *Fides* et, ainsi, tante de Léger. Ce Léger, d'abord chanoine du Puy, puis prévôt de Saint-Barnard de Romans (23 novembre 1025) est devenu archevêque de Vienne entre le 19 août et le 2 octobre 1031 : il mourut le 12 juin 1070 et il eut pour successeur son frère Armand. On voit que cette alliance devait élever encore le rang en Viennois des sires de Vion : Silvion donne à sa fille en la mariant un manse à Génissieux près de Romans que, plus tard, Guigues VI cédera à Saint-Barnard.

Ce nom de Goteleine rappelle celui de la première femme du comte Geilin de la rive droite du Rhône : elle paraît le 30 juin et elle meurt avant le mois de mars 961, date à laquelle Geilin se trouve remarié avec *Raimodis*. Cette comtesse Goteleine a dû être la sœur de Silvion de Clérieu et la tante de Goteleine femme de Guigues V : c'est par elle sans doute que Geilin se trouve en rapports avec le pays de Clérieux.



De Goteleine, Guigues V a trois fils, Humbert, Guigues et Guillaume. Ce dernier ne paraît que le 6 juin 1009 : son nom lui vient évidemment de son oncle maternel, Guillaume de Clérieu et de son grand-oncle également maternel, le comte Geilin. Son cas est le même que celui de Richard à la génération précédente. Les femmes ne pouvaient rien changer encore aux noms de Guigues et de Humbert — ou plutôt, semble-t-il, de Humbert et de Guigues — établis par la coutume familiale pour les aînés : leur influence incoercible se rabat, en attendant mieux, sur les cadets qu'elles nomment à leur guise en souvenir de leur propre famille, étrangère à celle où leur mariage les a fait entrer.

Humbert, l'ainé de la génération, figure, tout d'abord, sans qualité dans les actes du 6 juin 1009 et du 19 juin 1012. Selon l'habitude suivie pour son oncle Humbert I^{er}, évêque de Grenoble (993-1025) et pour son grand-oncle probable Humbert, moine de Savigny, la famille offre à Dieu l'ainé de chaque génération. Ce n'est plus le sacrifice sanglant des premiers âges de l'humanité, mais c'est toujours le sacrifice rituel des prémices qui s'offrent au Très-Haut et cet usage, si heureusement mitigé, dure depuis longtemps puisqu'il remonte à Abraham. Les générations de Guigues VII et de Guigues IX seront encore soumises jusqu'au XII^e siècle, à cette coutume antique.

Humbert, fils de Guigues V, renonce donc au monde selon les convenances de son temps; peu après l'an 1025, il est élu évêque de Valence et il figure, en cette qualité, dans la grande assemblée du 26 mars 1027, à Rome, tenue pendant les fêtes de Pâques, en présence du pape et de l'empereur, où se trouvent, avec le roi d'Angleterre, de Danemark et de Norvège Cnut, le roi de Bourgogne Rodolphe accompagné des princes bourguignons²⁰. Le roi d'Angleterre ne manqua pas cette belle occasion de procurer à ses sujets, désormais, les plus grands avantages, au point de vue économique, pour se rendre en Italie et, comme, en somme, chacun pensait plus ou moins à ses propres affaires, les moines de Cluny en profitèrent aussi pour obtenir du pape, en présence de Guigues VI et de l'évêque de Valence, son frère, le transfert du don fait, jadis, en Champsaur, par Guigues IV, don de peu de chose, paraît-il, *quandam terrulam*, don qu'il était bon, tout de même de ne pas laisser se perdre.

L'évêque de Valence, Humbert de Vion, paraît encore et, maintenant, avec son cousin l'évêque de Grenoble Mallein, le 22 octobre 1030, puis finalement à propos des affaires de l'abbaye de Saint-Pierre [1025-19 août 1031]. Il meurt avant le 2 octobre 1037.

Ainsi grandis par l'Eglise depuis deux générations en un temps où l'Eglise était souverain, les sires de Vion finis-

sent par atteindre eux-mêmes le rang élevé qui leur manquait encore sur l'échelle administrative et politique pour dominer les hommes.

Celui qui devait voir se réaliser ainsi les vœux de la fortune sur sa race est dom Guigues VI. Né vers l'an mil, il figure d'abord derrière les jupes de sa grand'mère Frédéburge le 6 juin 1009 et le 19 juin 1012 en bas âge. Il semble bien s'être rendu à Rome pour ces fêtes retentissantes de Pâques du 26 mars 1027 avec son frère l'évêque de Valence parmi les princes qui suivaient le roi de Bourgogne : il est encore alors un homme de peu d'importance, *Wigo junior*, dit de lui le pape.

Mais voici que les choses changent.

A la mort du dernier comte de Viennois Rodolphe (1009-1011), le roi de Bourgogne avait concédé, le 24 avril 1011, les comtés de Viennois et de Sermorens en dot à sa nouvelle femme Irmengarde. Celle-ci, gardant le comté grenoblois de Sermorens et y prenant comme avoué le comte de Savoie, fait offrir le comté de Viennois, le 14 septembre 1029 (?), à l'église de Vienne gouvernée par l'archevêque Brochard (1001 † 19 août 1031). Celui-ci fils du comte de Nyon Anselme II et d'*Alduid*, l'ancienne concubine du roi Conrad qu'il avait épousée vers 970, avait deux frères et une sœur. L'un de ses frères, Anselme, évêque d'Aoste, prévôt de Saint-Maurice de Vienne et archichancelier du royaume, mourra avant lui le 16 janvier [1026 (?)]. L'autre, le comte Ulric était tout naturellement l'avoué de l'archevêché de Vienne et il figure en cette qualité le 19 août 1019, mais il meurt, probablement sans enfants. Alors, se sentant lui-même proche de la mort, l'archevêque, entre le 14 septembre 1029 et le 22 octobre 1030, veut assurer le sort du comté de Viennois. Il le partage entre Humbert II « aux blanches mains » et Guigues VI de Vion. Humbert était l'avoué du chapitre de Vienne et l'avoué de la reine dans le comté de Sermorens au diocèse de Grenoble : il était comte de Savoie, également au diocèse de Grenoble, de Bugey et d'Aoste. Il était, surtout, le beau-frère

de l'archevêque : son choix est, par conséquent, tout naturel pour le Viennois septentrional voisin de ses autres terres.

Quant à Guigues VI de Vion, frère de l'évêque de Valence, il était sans doute l'avoué de l'église et de l'évêché de Grenoble comme avait dû l'être avant lui son père Guigues V depuis le pontificat de Humbert (993-1025) frère de celui-ci. De plus, son alliance avec les Clérieux en faisait un homme important dans le Viennois méridional, mais cela ne suffit pas à justifier son choix.

Avant le 18 octobre 1013, il avait épousé une femme qui, le 20 août 1034, paraîtra sous le nom d'*Adelsendis*, et le 27 avril 1050, sous celui d'*Adelais*. Ces deux noms ne sont pas identiques : mais ces deux actes ne subsistent pas sous leur forme originale et il se peut que l'un d'eux, par la copie qu'on en connaît, ait déformé le nom exact de cette princesse. Si son nom est réellement celui d'Adelaïde ou d'Alix, il se pourrait que la femme de Guigues VI appartienne à la Maison de Beaujeu et qu'elle soit fille de Guichard de Beaujeu, mari d'Adelaïde²⁷. Dès avant le 22 octobre 1030, Alix, très probablement fille de Guigues VI et de cette Alix, se trouve mariée avec Amédée comte de Savoie, fils de Humbert « aux blanches mains »²⁸. Soit que ce mariage ait précédé, soit qu'il ait suivi de peu l'inféodation du comté de Viennois faite par l'archevêque Brochard conjointement à Humbert II de Savoie et à Guigues VI de Vion, il est certain que ces deux princes sont alors étroitement alliés. La position de Guigues complète celle de Humbert.

Cette division du Viennois entre deux maisons distinctes est la base essentielle de l'évolution d'où sont sortis les deux pays modernes de la Savoie et du Dauphiné : la scission en deux parts du diocèse de Grenoble devient, ce jour-là, définitive. Pour le Viennois, l'enceinte urbaine de Vienne et sa banlieue demeurant cité royale puis impériale en dehors de cette inféodation la limite septentrionale du domaine des Guigues comprend désormais, en Viennois, du Rhône à l'Isère, le terroir des communes de

Reventin, des Côtes-d'Arey, Vernioz, Monsteroux-Milieu, Montseveroux, Primarette, Pisieu, Pommier, Saint-Barthélemy-de-Beurepaire, Beaufort, Thodure, Saint-Clair-sur-Galaure, Montfalcon, Roybon, Chasselay, Nerpel-et-Serres, Quincieux, la Forteresse, Morette, Tullins, Beaucroissant, Rives, Charnècles, Moirans, Saint-Jean-de-Moirans, la Buisse, Pommiers et Voreppe.

Par cette inféodation seulement, les sires de Vion sont devenus comtes d'Albon en Viennois et suzerains de leurs alliés les sires de Clérièu. Le comté viennois de Tullins se trouve dans la zone qui leur est ainsi soumise.

De même que les deux maisons de Savoie et d'Albon se partagent ainsi le diocèse de Vienne, de même elles se partagent le diocèse de Grenoble. Dans ce diocèse, au nord de l'Isère, la limite de la Maison d'Albon se trouve constituée par le terroir des communes de Fontanil, Mont-Saint-Martin, Proveysieux, Saint-Pierre-de-Chartreuse, Saint-Bernard, Sainte-Marie-du-Mont, Chapareillan. Sur la rive gauche de l'Isère, Pontcharra-sur-Bréda, Saint-Maximin, la Chapelle-Blanche, le Moutaret, la Chapelle-du-Bard et Allevard forment cette limite.

Désormais, les comtes d'Albon dominent donc, sur la rive gauche du Rhône, les vallées de la Varaize, du Dolon, du Bancel et de la Galaure. Ils dominent, sur la rive droite de l'Isère, la vallée de l'Herbasse, puis la vallée de l'Isère elle-même depuis le confluent de la Bourne jusqu'au Bréda.

Dès lors, le titre de comte est attribué à Guigues V dans les actes où il paraît.

De suite avec sa nouvelle qualité de comte, Guigues VI approuve, vers 1029, deux dons faits en faveur du grand abbé de Cluny Odilon qui établissait un prieuré en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul et aussi de saint Georges martyr à Domène. Le premier émane de sa grand'mère, l'illustrissime Frédeburge, du second mari de celle-ci, Arnoux de Theys et de leur fils Roux qui offraient un mas nommé les Aberges de Vaulnaveys. Le second émane des deux frères Ismidon et Bournon qui offraient une vigne de leur clos à Miséré.

Le jeudi [20] août [1034], le comte Guigues, sa femme Adelsinde, ses enfants Humbert et Guigues paraissent ensuite, avec l'évêque de Grenoble Mallein leur cousin germain, pour approuver le don fait à Saint-Chaffre des trois églises de Vif. Peu de temps après, l'illustre Guigues figure, le lundi [18] novembre [1034] dans le cartulaire de Grenoble. Le comte Guigues y donne à Cluny une église de Vizille et il précise le nom de sa mère Goteleine.

A Grenoble, le [27] avril 1050, un acte, relatif à l'abbaye de Saint-Pierre et où la comtesse Adélaïde sa femme se trouve nommée, précise que Guigues est « prince de la région de Graisivaudan » et le scribe ajoute qu'il est ce Guigues *major* devenu ensuite moine.

Le 3 mai 1050, on le range au nombre des vassaux de saint Pierre, c'est-à-dire de l'Eglise romaine à Romans. En sa qualité de comte, il y est le 27 janvier 1052/3. Le mercredi 13 octobre [1053], il donne un mas, dans le mandement de Génissieux, provenant de sa mère et de son aïeul maternel Silvion de Clérieu : il le donne à Saint-Barnard.

Tout cela se passe dans le Graisivaudan ou dans le comté d'Albon : mais il y a mieux.

Entre le 4 juin 1039 et le 14 juin 1043, au début du règne de Henri III le Noir, le diocèse de Maurienne, qui dépendait de la métropole de Tarentaise, perd le Briançonnais annexé, dès lors, au siège d'Embrun dans les Alpes Maritimes, c'est-à-dire à la Provence. La Maurienne proprement dite venait d'être annexée au diocèse de Turin par un précepte daté de Cologne le 15 mars 1038/9. L'empereur Conrad punissait ainsi l'opposition que lui avait faite l'évêque de Maurienne Thibaud (1033-1046). Après la mort de Guy, évêque de Turin, survenue le 20 janvier 1046, Thibaud recouvre son évêché de Maurienne, mais le Briançonnais et la vallée de Suse étaient perdus pour lui. Embrun garde le Briançonnais et Turin la vallée de Suse. Dès lors, le diocèse de Maurienne dépend de la métropole de Vienne et le comte viennois de Savoie y avait installé

dès 1039 sa domination comme prince de l'Empire. En Briançonnais, c'est le comte également viennois d'Albon qui y installe la sienne et également comme vassal immédiat de la couronne impériale. L'alliance des deux Maisons de Savoie et d'Albon continue à être étroite et, ici encore sur les Alpes comme dix ans plus tôt sur l'Isère, la position de Guigues complète celle de Humbert : « le développement parallèle et voisin de leur domaine est une extension viennoise jusqu'aux Alpes. Le comte de Savoie se trouve désormais en sentinelle sur le mont Cenis; le comte d'Albon, sur le mont Genève » dominant tous deux, comme deux frères, la vallée de Susé qui relevait de Turin. On ne pensait pas que l'un d'eux, prenant les devants, pût gagner Turin et, y trouvant une nouvelle base plus vaste, dût devenir le rival sur les deux versants des Alpes de son allié primitif.

« Le 14 juin 1043, on voit, pour la première fois, le comte de Savoie faire acte de juridiction suzeraine en Maurienne. Le premier acte indiquant que le comte d'Albon en fait autant sur le Briançonnais est de 1053 » *. Dans cet acte de 1053, Guigues VI porte le nom de Vieux : *ego, Guigo comes, qui nomine vocor Senex*. La dernière fois que le cartulaire d'Oulx le nomme, il désigne le « comte Guigues le Vieux qui fut moine de Cluny ». *Guigonis comitis Vetuli qui fuit monachus Cluniacensis*. Guigues VI alla donc passer les derniers jours de sa vie bien remplie dans la grande et illustre abbaye de Cluny où il mourut le 22 avril [1060-1070]. Le nécrologe de Saint-Robert de Cornillon, prieuré fondé par son fils, donne la date de cette mort. La chronique de Cluny, rédigée tardivement, groupe l'arrivée du comte d'Albon avec celle de Guy comte de Mâconnais en 1078, ce qui est une erreur. Guigues avait obtenu de garder sous le froc des vêtements de soie : il y renonça avant de mourir. A Cluny son épitaphe se voyait derrière l'église de Saint Pierre le Vieux, sur le cimetière devant la chapelle de Notre-Dame du Cimetière.

Porté par les circonstances et aussi, il faut le croire, par

son propre mérite, Guigues VI, a recueilli le bénéfice des efforts de ses prédécesseurs : il fut le fondateur du Dauphiné et, ainsi, ce « Père de la Patrie », Guigues le Vieux eût mérité le nom de Guigues le Grand. Sa mémoire doit demeurer.

Il devait beaucoup à l'église de Vienne dont il avait reçu le comté d'Albon : aussi, en mourant, légua-t-il à Saint-Maurice trois livres d'or pour restaurer la couronne de son chef, un petit calice d'or, un cor d'ivoire, un grand vase de cristal et divers ornements. Ce geste de gratitude était attendu : cependant, les cinq livres d'or, le calice et la patène perçus le 20 avril 873 par son cinquième aïeul, Rostaing, des mains de l'archevêque Adon, ne rentraient pas tout-à-fait, au bout de deux siècles accomplis, dans le trésor de la sainte église de Vienne.

Sous son règne, dès le 2 octobre 1037, son cousin germain l'évêque Mallein était mort. C'est de lui, sans doute, que Guigues VI, étant son avoué, reçut en fief la moitié indivise de Grenoble et des terres de l'évêché possédées, on le sait, par les comtes d'Albon. De là, le titre, qu'il reçoit à Grenoble, le 27 avril 1050 : il est prince de Graisivaudan. Il devient ainsi, en somme, le maître, à titre héréditaire, de l'église de Grenoble, ce que notera plus tard avec chagrin saint Hugues lequel n'aimera ni les comtes d'Albon ni les moines de Cluny. Grâce à cette situation dominante, Guigues VI fait élire évêque de Grenoble, à la mort de Mallein, le frère du prince de Royans Ismidon, Artaud fils d'Artaud et de Pétronille, parce qu'il avait marié son fils Guigues VII avec une sœur de cet Artaud et d'Ismidon. Artaud occupe le siège depuis le 2 octobre 1037 jusqu'au 10 août 1058. Pons lui succède (10 mai 1070-12 août 1076).

**

Les enfants de Guigues VI sont, avec la comtesse de Savoie Alix, Humbert et Guigues VII.

Humbert, qui paraît d'abord comme témoin le 20 août

1034, devient évêque de Grenoble après le frère de sa belle-sœur Artaud : deux chartes relatives à son frère Guigues VII, le disent expressément (1076-1078) et on ne peut en douter. Voilà le quatrième et dernier évêque de Grenoble fourni par la Maison des Guigues ou par leurs alliés au XI^e siècle. La réforme de Grégoire VII, qui tend à établir l'indépendance de l'Eglise vis-à-vis de l'empereur et des princes, met fin à ce régime d'association entre la crosse et le sceptre d'où venaient de sortir, juste à temps, la grandeur des Maisons de Savoie et d'Albon.

Le frère de ce dernier évêque de Grenoble, tiré de la Maison d'Albon, Humbert II, Guigues VII, avait dû naître vers 1025.

Témoin, avec son père, sa mère et son frère Humbert, de l'acte du 20 août 1034 relatif aux églises de Vif, il l'est également, avec son père, de l'acte relatif à l'église de Vizzille donnée avec ses dîmes et son droit de cimetière.

Il se marie, avant le 27 avril 1050, avec Pétronille, car ils sont présents tous deux à l'acte de ce jour. Le futur Guigues VII y assiste le prince de Graisivaudan son père et sa mère Alix qui font une libéralité à l'abbaye de Saint-Pierre-hors-les-murs de Vienne. L'abbé la paie d'une somme de 200 sous, dont 100 sous pour le prince, 50 sous pour sa femme et 50 sous pour leur fils : Pétronille, seule, ne reçoit rien de précis.

Le 27 janvier 1052/3, à Romans, Guigues paraît encore comme assistant. Sa femme Pétronille, sœur de l'évêque de Grenoble Artaud (1037-1056) et d'Ismidon prince de Royannais, était fille d'Artaud et de Pétronille. Cet Artaud, connu dès l'an 1000, avait des propriétés en Viennois, au pays d'Annonay : il en avait aussi en Valentinois. Il avait donné, à Saint-André, Saint-Martin de Bœuf et Roizey : c'est à Saint-Martin de Bœuf, sur le Rhône, qu'Adémar, père de cet Artaud, avait été inhumé à la fin du X^e siècle.

Guigues VII accompagne son père à Briançon en 1053 et, dès lors arrivé à l'âge mûr, il y reçoit de Guigues VI le surnom sous lequel il sera désormais connu : *filius meus*

Guigo pinguis. Ce devait être un homme de taille courte, de corps trapu, de démarche un peu lente que devançant souvent ses propres idées, mais d'esprit pratique et avisé, de ces hommes enfin sous les pas desquels la terre peut tourner plus ou moins vite, elle ne leur échappe pas. L'héritier du premier comte d'Albon, Guigues le Gras, personifiait déjà, mieux que personne, le type du Dauphinois.

Pétronille mourut tôt et avant de voir régner son époux : elle fut inhumée à Domène. D'elle il eut Guigues VIII et Alix.

Pour la première fois, le nom de Humbert manque à cette nouvelle génération de la Maison : ce nom reparaitra lorsque naîtra la génération suivante, ce qui prouve que la coutume n'était pas éteinte. On peut donc être persuadé que Guigues VII a eu un fils aîné avant Guigues VIII, vers 1050 ou 1055, et que ce fils aîné reçut le nom accoutumé de Humbert. Seulement cet aîné dut mourir au berceau : Dieu le rappela à lui avant de laisser à Guigues VII son père le temps de le lui offrir.

**

Guigues VI s'étant retiré à Cluny pour finir ses jours en paix et laisser, sur les rives de l'Isère, à son gros fils toute la place qui lui était nécessaire, celui-ci prit le titre de comte. Veuuf, il épousa, en secondes noces, le 10 mai 1070, Agnès, fille de Raymond Béranger I^{er} comte de Barcelone et de sa troisième femme *Almodis*. Raymond Béranger, né en 1023 ou 1024, allait mourir à Barcelone le 27 mai 1076 : sa première femme, Elisabeth, s'était mariée avec lui le 14 novembre 1039 et était morte le 29 juin 1050. Sa seconde femme Blanche, qu'il avait prise dès avant le 16 mars 1051/2, avait été répudiée de suite. Les femmes qui se présentaient à l'autel savaient alors qu'elles n'arriveraient pas toujours à fixer sur elles la grâce de leur seigneur et maître : elles redoutaient un tel échec que devait marquer, tôt ou tard, l'ignominie de leur renvoi. L'une

d'elles, en 1055, obtient par exception de l'empressement de son fiancé l'insertion dans son contrat de mariage de la clause suivante : « *nunquam eam dimittam, nisi propter eucuciam quam ipsa mihi faciat* ». Voilà, dira-t-on, une femme bien assurée désormais de son bonheur : et, aussi, un époux bien rassuré. Quant à Raymond Bérenger, il avait pris sa troisième épouse dès 1053 : mais rendu prudent par sa précédente expérience, il avait attendu d'être bien certain d'en pouvoir être satisfait avant d'établir son contrat de mariage qui date du 12 novembre 1056, c'est-à-dire de la troisième année de son union. Il en avait eu, en effet, deux fils, peut-être deux jumeaux, Raymond Bérenger et Bérenger Raymond dès le 15 février 1053/4 ; Agnès doit être issue de ce dernier lit, comme Sanche qui épousera Guillaume comte de Cerdagne. Elle figure, dès avant son mariage, le 2 janvier 1068/9, avec ses frères, dans un acte passé par son père et sa mère pour Lérins.

À quarante-cinq ans, Guigues VII épousait donc une jeune fille de quinze ans. Le parchemin où fut transcrit son contrat de mariage se retrouve encore aujourd'hui aux archives des Bouches-du-Rhône : *volo te conubio meo adjungi*, lui dit-il et, pour cela, il lui fait une très belle dot. C'est que, grâce à la puissante et lointaine Maison de Barcelone, les horizons encore restreints de la Maison d'Albon s'étendaient vraiment beaucoup. En somme, sauf Grenoble, Guigues donne à cette jeune étrangère à peu près tout ce qu'il a : cela montre le désordre de sa joie. Il donne le château d'Albon, Moras, Vals de Galaure, le village de Saint-Donat et son mandement et tout ce qu'il a généralement dans le comté de Viennois ou dans l'évêché de Vienne, soit en alleu, soit en bénéfice. Il en excepte sa suzeraineté sur les sires de Clérieu, c'est-à-dire le château de Clérieux, Serves et Chevières : en compensation, il y ajoute, dans l'évêché de Grenoble, les châteaux de Cornillon, Varcès et Uriol au dessus de Vif. Il y ajoute, même, le château de Briançon et son mandement, sans compter le tiers des droits qu'il tire de ses plaids de justice. Et elle, que don-

naît-elle en échange ? La fleur de sa jeunesse souveraine à cet obèse grisonnant. On peut le craindre : tout cela ne suffit pas à amener un beau sourire sur les lèvres de la petite princesse espagnole, issue de cette illustre Maison qui dominait alors le Midi, lorsqu'elle arriva sur les rives de l'Isère. Elle eut, certes, un fils bientôt de son époux : ce fils fut nommé Guigues par son père, comme s'il devait régner au détriment de Guigues VIII. Sa mère, de son côté, le surnomma Raymond sur les fonts baptismaux en souvenir de son père à elle, mais les chartes disent peu de chose et ne laissent pas deviner tout de la vie de jadis. Dans son testament, en 1076, Raymond Bérenger n'oublie pas ce petit-fils que sa fille a eu de « Guigues d'Albion » : cet enfant se trouve substitué à tous ses autres enfants, s'ils venaient à mourir sans hoirs, pour succéder à la Maison de Barcelone... : belle perspective, mais bien incertaine. Briançon, l'été, la Galaure, l'hiver, valaient mieux, de suite, dans leur petitesse que tous ces innombrables châteaux en Espagne.

Le comte Guigues VII vit encore en 1073 et, le 12 août 1076, il est à Grenoble : ce sont les chartes d'Oulx qui gardent ces souvenirs. Une charte de Domène (1070-1080 ?), qui date du prieur Hugues I^{er} peut également se rapporter à lui. Deux autres chartes du cartulaire de Grenoble et de Saint-Robert de Cornillon le nomment avec son frère l'évêque de Grenoble Humbert II (1076-1078) : sa jeune femme n'y est pas nommée. Il semble, cependant, que son seigneur l'ait précédée, comme de juste, dans la tombe, le 19 janvier [1076-1079 ?], car une charte de Saint-Chaffre, datée de 1094, paraît ne pouvoir se rapporter qu'à elle. Son époux, le comte Guigues, avait donné Saint-Maurice d'Eclassan, près de Vion, à Saint-Chaffre, *de quo, postea, cum fuisset exorta cum uxore non parva controversia*, disent les moines. L'Espagnole n'était pas comode : ce n'était plus la pauvre Pétronille qui ne recevait rien et Saint-Chaffre dut se résigner à tenir ce don comtal sous le domaine des clercs de Saint-Vallier que préférerait la comtesse.

C'est dans le prieuré de Saint-Robert de Cornillon fondé par lui que Guigues le Gras repose. Agnès peut y être allée le rejoindre : cependant, le nécrologe de ce prieuré ne la nomme pas.

**

Guigues VIII, fils de Guigues VII et de sa première femme Pétronille, a dû naître vers 1050 ou 1060. Il figure, d'abord, dans une charte d'Oulx avec son père (1057-1079). Devenu comte, une charte le montre : *ego, Wigo, Dci indultu, oppidi Albionis comes*, offrant, à l'abbé de Manthes, du consentement de son frère cadet, fils d'Agnès, Guigues-Raymond, *Guigo, cognomento Raimundus*, la chapelle de Moras et l'église Saint-Priest qu'il possède à titre héréditaire. Ses vassaux, les Moirans, les Roussillon, les d'Aurel, les Tullins, les Sassenage, les Moras l'entourent. Cette charte est datée de 1079 : on ne la croirait pas antérieure à 1096, car Guigues Raymond, né au plus tôt en 1071, y semble majeur, puisqu'il déclare « autoriser » son frère aîné. Cependant il faut prendre ce parchemin dont l'original subsiste tel qu'il se présente : daté de 1079, il en résulte qu'un enfant de huit ans y est admis à approuver le don de son frère aîné. Il semble, en tout cas, que la comtesse Agnès, mère de Guigues-Raymond, doive être forcément morte avant la rédaction de cet acte : elle n'a donc pu survivre à son époux que fort peu de temps.

La première charte, de date certaine, qui montre Guigues VIII en possession de la souveraineté date de 1094 : il est cependant difficile de croire qu'il soit né seulement vers 1065 puisque le mariage de sa mère existait déjà en 1050 : il y a donc dix ans au moins de silence, en Grésivaudan, pour le pouvoir comtal entre 1080 et 1090. Dans cette charte, *Guigo comes, filius comitis Guigonis Crassii*, fait un don à saint Hugues, évêque de Grenoble.

Le temps de la réforme antilaïque dirigée par Grégoire VII était venu. Le représentant du pape était, à cette fin,

l'évêque de Die, Hugues de Romans (1073-1082) : il avait été fait son légat en 1075 muni de pleins pouvoirs en France et en Bourgogne. Venu, le 19 mai 1079, à Valence, le légat y remarqua un jeune chanoine de cette église, Hugues de Châteauneuf, âgé de vingt-six ans, dont l'aspect lui plut et qu'il s'attacha. Dès l'année suivante, le légat, tenant un concile à Avignon, y sut que l'église de Grenoble était à pourvoir : le chapitre de cette église lui demandait de désigner un évêque qui pût répondre aux vues nouvelles. Le légat nomma aussitôt son secrétaire pour remplir ce poste. Cette méthode — au demeurant fort naturelle — n'est pas particulière aux légats : la carrière des chefs de cabinet reste de nos jours toujours assurée. Non seulement, il faut le dire, le jeune secrétaire du légat représente à Grenoble cette activité spirituelle du pape ennemi de la souveraineté impériale et d'un pouvoir laïque trop mêlé au sien, mais, de plus, il y représente aussi l'évolution politique qui se faisait jour partout. Si les chanoines de Grenoble, à la mort de leur évêque, en 1079, au lieu d'en élire encore un qui soit apparenté, comme les précédents, aux grandes maisons princières de leur région et, avant tout, à leur maison comtale, vont chercher et reçoivent avec plaisir un chanoine de Valence de simple famille chevaleresque pareil à eux-mêmes, c'est qu'alors la chevalerie urbaine tendait à prendre le dessus, dans les cités, sur le pouvoir comtal ou vicomtal. Le conflit qui éclate entre le comte Guigues et l'évêque saint Hugues se rattache donc à une situation générale, politique aussi bien que spirituelle. Le 15 avril 1080, Hugues est dans les murs de Grenoble : le légat lui procure la faveur d'aller se faire sacrer à Rome par le pape lui-même. Dès le 1^{er} mars 1074, Grégoire VII avait décrété que, désormais, le clergé séculier vivrait de la vie monacale : « interdixit presbiteris... uxores habere... habentes, aut dimittant aut deponantur ». En Germanie, au dire de Lampert, « adversus hoc decretum, protinus vehementer infremuit tota factio clericorum ». Le pape y paraissait « hominem plane hereticum qui... vivere cogeret

ritu angelorum et, dum consuetum cursum naturae negaret, fornicationi et immunditiae frena laxaret ». Cependant, on devait obéir et, comme il l'écrivait peu après à son légat, Grégoire VII voulait des évêques qui fussent vraiment les soldats du Christ, les défenseurs de la justice, des hommes prêts à verser leur sang pour elle. Voilà le programme qui s'offrait au zèle du nouvel évêque de Grenoble. De zèle assurément le nouveau pontife ne manquait pas : mais le zèle se heurte toujours à des difficultés et il avait toute l'inexpérience avec l'ardeur de la jeunesse. Ce qui le prouve, c'est que, deux ans à peine après son arrivée, il se retire, en 1082, chez les Bénédictins de la Chaise-Dieu. Sa retraite dans ce cloître dure un an : celle de Jean Soanen y sera plus longue sous Louis XV. Hugues, lui, était un bon instrument auquel l'Eglise ne pouvait renoncer longtemps. De sa courte retraite, il dut rentrer à Grenoble mieux formé pour assumer sa tâche : cependant, dix ans se passent encore sans apporter rien de décisif. En 1094, quand il obtient un premier don du comte Guignes VII, il n'a plus vingt-six ans mais il en a quarante bien sonnés : c'est un homme mûr et il commence à pouvoir réaliser ce qu'il voulait. Décidément, le légat l'avait armé trop jeune pour affronter la dynastie dauphinoise des Guignes et, aussi, pour affronter la vie. Depuis 1094, par contre, les événements marchent.

L'évêque de Grenoble avait d'ailleurs besoin, tout d'abord, de se ménager l'appui du comte Guignes pour résister aux entreprises de son métropolitain Guy de Bourgogne sur le comté grenoblois de Sermorens inféodé aux comtes de Savoie.

Contre cet archevêque de Vienne inquiétant et faussaire, l'union s'imposait de toutes les forces actives du Graisivaudan.

Tout d'abord Hugues prend donc Guignes comme allié. De cette première époque doivent dater les quatre actes du cartulaire de Domène où l'évêque et le comte paraissent de concert : « coram domino Hugone episcopo Gratiano-politano et domino Guigone comite. »

Dans une lettre qui doit être antérieure au 16 mars 1095, le comte Guigues annonce à l'abbé de Cluny que son domaine de Vizille lui est rendu : ce domaine avait dû être pris aux moines par son père Guigues le Gras dont il demande à Cluny de pardonner l'offense.

Guigues VIII paraît ensuite, le 29 novembre 1095, comme destinataire d'une bulle d'Urbain II, datée de Clermont et relative au pays de Sermorens que le pape voulait voir rendre à l'église de Grenoble : cette volonté visait les machinations multiples et effrontées de l'archevêque de Vienne et, par suite, ne gênait pas les intérêts personnels du comte d'Albon. Le comte d'Albon intervient donc avec énergie auprès de l'archevêque en faveur de son évêque et il le fait avec succès. Mais, malgré ce service rendu, son tour viendra.

Le 22 février 1099, Guigues VIII, *ego Guigo comes, filius Guigonis Crassi*, se décide à abandonner les églises que, par droit comtal, il possédait en son comté : dès 1080, son vassal, Hector de Sassenage avait pris les devants. Après quoi, le partage se fait des condamines qui, jusqu'ici, se trouvaient indivises entre le comte et l'évêque. En réalité, le 22 février 1099, l'évêque saint Hugues se trouvait en Pouille et à Salerne. A son retour, le comte, qui avait résolu ce sacrifice méritoire au moment même où le siège et la prise de Jérusalem exaltaient les cœurs, le renouvela en présence du prélat. S'il avait fait ce sacrifice nécessité par la force de l'opinion publique que dirigeait la papauté, on ne peut s'empêcher de remarquer que le comte d'Albon, âgé alors de quarante-cinq ans ou de cinquante ans, ne s'était pas embarqué pour la croisade. Le comte de Savoie, le comte de Forez s'y étaient rendus, le vicomte de Gap aussi : la chrétienté était debout. Lui, non⁹⁹. Ce Dauphinois dont la femme venait de si loin ne devait pas aimer les grands voyages. Il n'a jamais vu, sur la mer, la vélocité du dauphin fendre les flots.

Le 12 mai 1100, une charte de Saint-Barnard de Romans indique que Guigues VIII a droit au quart de l'hoirie de Lambert François.

En février 1101, le comte Guigues, fils de Guigues le Gras, *pinguis*, se trouve à Briançon et s'occupe des impôts de la vallée de la Gironde, *vallis Jarentonae*. Le 12 mars de la même année 1100/1, il paraît pour approuver une charte du cartulaire de Grenoble : sa désignation ne varie pas, il est toujours *Guigo comes, filius Guigonis Crassi*.

Jusqu'ici, Guigues VIII paraît seul : cependant, il était déjà marié, car, dès le 23 septembre 1103, dans un don relatif à la Chartreuse, puis à Grenoble, le 22 janvier 1105, sa souscription se trouve accompagnée de celle de son fils.

Dans le premier de ces deux actes, il nous dit :

ego, Guigo comes...

Laudat... Guiguo filius meus, cognomine vetus.

Le second présente des termes analogues :

Signum Guigonis comitis.

Signum filii ejus, Guigonis veteris.

Ces textes ne peuvent se traduire convenablement que d'une seule manière :

Seing de Guigues le comte.

Seing de son fils, Guigues l'Ainé.

Et, en effet, le comte régnant ayant plusieurs fils, l'aîné de ceux-ci devient le Vieux par rapport à ses cadets. Mais il faut encore, pour justifier pleinement ce surnom, que ce *Guigo Vetus* ou *senior* ait, parmi ses frères cadets, un puîné qui, s'appelant comme lui *Guigo*, sera, par le fait, *Guigo junior*. Déjà, ceci s'étant produit à la génération précédente où le fils aîné avait eu comme cadet, *Guigo-Raymundus*.

On a déjà dit que la coutume des barons de Mévouillon était ainsi d'avoir, à chaque génération, deux fils dénommés l'un et l'autre Raymond. Que Guigues VIII eût déjà plusieurs enfants, la preuve en est donnée cette même année : se trouvant à Briançon et à l'article de la mort, sur

la prière de la reine Mahaud, du prévôt Arbert, du chapelain Etienne, il donne à Oulx toutes les redevances que les chanoines de cette prévôté ont coutume de lui payer, soit à Césanne, soit à Briançon. Le don est fait pour la rémission de ses péchés, de ceux de sa femme et de tous leurs enfants, tant vivants que morts. Cette reine Mahaud est sa femme, car un autre don, tiré du même cartulaire d'Oulx, émane du comte Guigues, fils de Pétronille, qui stipule pour le salut de son âme et de celles de sa femme Mahaud, de son père et de sa mère, de ses fils. Ce dernier acte a pour témoins *Matildis regina, uxor ejus, et filius ejus Humbertus Aniciensis ecclesiae electus*: il est donc de l'an 1128 ou environ.

Une charte de Domène, datée de 1106, indique que cette reine, femme de Guigues, est d'origine anglaise, *regina quae fuit de Anglia*, et le comte Guigues VIII y précise que sa mère à lui Pétronille est inhumée à Domène.

Le 29 janvier [1107], *Guigo comes Albionensis* se trouve à Lyon. La reine sa femme, cette année-là, est à Grenoble avec son époux qui se décide à aller faire, et sur le dos d'un coursier confortable, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Trois chartes de Domène concernent ce grand parti : « cum dominus Vuigo comes vellet peregre proficisci ad sanctum Jacobum ». Il répare, d'abord, une petite injustice qu'il avait commise dans le mandement de Voreppe, et mande le prieur à Grenoble devant la reine sa femme et toute sa cour pour lui notifier cette heureuse nouvelle. Puis, comme il lui fallait une bonne monture, il lui abandonne les dîmes qu'il percevait à Hérans et reçoit en échange, du prieur, une magnifique mule de sept sous.

C'est pendant l'absence du comte que la Reine Mahaud, sa femme, toujours en 1107, se rend à Rosans où elle assiste avec sa suite à un plaid de l'évêque de Die Ismidon en faveur de Domène.

Le 31 octobre 1110, le comte Guigues, la reine sa femme, nommée Mahaud, font un don à Notre-Dame du mont de Chalais : c'est la trentième année du pontificat de saint

Hugues et les deux fils des donateurs, Guigues-Dauphin, Humbert, approuvent le don. Voici ce nom destiné à devenir fameux qui apparaît dans son mystère. Il faut donc que l'aîné des fils de Guigues VIII et de la reine Mahaud, celui du 23 septembre 1103 et du 22 janvier 1105 soit mort avant le don fait à Oulx en 1105. En somme, le mariage du comte Guigues VIII a dû avoir lieu vers l'an 1090, mais il est impossible d'expliquer pourquoi, pendant plus de dix ans, si cette date est exacte, la présence de la reine Mahaud ne se manifeste pas dans les chartes du Graisivaudan et du Viennois. Cette alliance paraît cependant s'être produite avec une race royale et Guigues VIII devait être fier de montrer sa femme. Quand on est le seigneur et le maître d'une reine, on ne la cache pas.

L'origine de la reine Mahaud et celle du surnom de Dauphin que reçoit son fils Guigues IX sont deux problèmes dont l'ampleur dépasse le cadre de la présente étude : leur examen se fera séparément.

Vers l'an 1112, à la Mure, Guigues VIII s'occupe encore du prieuré de Domène en présence de sa femme la Reine et de sa sœur Alix.

Le 30 avril 1112/3, pour la première fois, dépassant au sud le Champsaur, la faveur du comte d'Albon se manifeste à Gap, en Provence : sa femme l'approuve.

Depuis le 2 août 1107 la querelle de l'évêque de Grenoble étant réglée avec Vienne, saint Hugues peut se retourner contre Guigues pour obtenir toute l'indépendance de son église à l'égard du pouvoir comtal.

Le 5 septembre 1116, grâce à l'entremise de Léger, évêque de Viviers et de Pierre évêque de Dic, les querelles subsistantes entre le comte et l'évêque de Grenoble saint Hugues se trouvent enfin apaisées. Décidément, au rebours de ses prédécesseurs membres de la Maison d'Albon, dont le pontificat était toujours trop court, cet évêque difficile ne mourrait jamais : il avait sa tâche, fixée par Grégoire VII, à achever. Chose remarquable : il lui est enjoint par ses confrères de ne pas nourrir d'inimitiés contre Guigues

VIII du fait des entreprises que les prédécesseurs de celtici ont faites sur les biens de l'église. Il devra se borner à lui donner des admonitions pacifiques pour l'amener à s'en dessaisir. Evidemment, tout au moins en vieillissant, saint Hugues ne paraît pas avoir eu un caractère plein de mansuétude. Au reste, dès maintenant, pour avoir la paix, le comte lui rend tous les droits ecclésiastiques et tous les clercs de l'évêché de Grenoble ou du pays de Saint-Donat en Viennois qu'il dominait encore avec leurs biens. Malgré tout, le zèle de l'évêque n'arrive pas, après trente-cinq ans d'efforts, à évincer le comte de l'enceinte urbaine de Grenoble. La résistance vigoureuse du comte d'Albon sur ce point essentiel est plus heureuse que celles du comte de Lyonnais et du comte de Genevois : ceux-ci se laisseront réduire à l'état de comtes ruraux, ce qui leur enlèvera toute autorité politique. Les Grenoblois, au fond, furent plus fins que les Lyonnais et, même, que les Genevois en comprenant qu'il leur était meilleur d'avoir deux maîtres plutôt qu'un seul. En effet, au milieu de ces querelles entre les deux pouvoirs laïque et ecclésiastique, la ville de Grenoble entend ne rien perdre des bonnes coutumes qu'elle a reçues, dit-elle, soit du comte, soit de l'évêque. Voilà qui est bien : le comte seul ou l'évêque seul eût été moins libéral pour ces excellents citoyens et de nombreux bourgeois ne pouvaient manquer de venir augmenter leur masse en toute liberté. La reine Mahaud approuve cette transaction de 1116. Le 13 juillet, de Toulouse, Calixte II confirme lui-même cet accord définitif que son prédécesseur Pascal II avait ordonné d'établir.

C'est après le 5 septembre 1116 que se place forcément le plaide de Goncelin tenu par l'évêque Hugues : le comte et la comtesse sont absents. C'est le triomphe de l'Eglise : « apud dominum Hugonem episcopum apud Goncelinum ad placitum venimus... qui cognovit tam ipse quam tota curia... ». L'évêque, seul, tient la cour et il a son chance-lier. Sur une chicane accessoire et tardive, le comte et la comtesse, muets et présents, ne sont plus que de simples témoins : devant eux l'accord s'établit.

Puisque l'attention se porte sur le caractère de saint Hugues, on en peut relever encore deux ou trois traits que la poussière du temps a recouverts dans des archives ou des bibliothèques plus ou moins lointaines : évidemment, à Grenoble, les clercs du pontife ne transcrivent pas, dans ses cartulaires, tous les brefs apostoliques reçus par lui de Rome. Les bénédictions seules sont toujours les bienvenues : et elles restent. Le livre de Saint-Chaffre fait connaître un rude avis adressé à l'évêque de Grenoble qui ne se contentait pas de partir en guerre contre le comte d'Albon¹⁹. Le pape Urbain II ordonne à saint Hugues de rendre à Cluny l'église de Vizille qu'il avait « extorquée » à cette abbaye sous prétexte qu'elle ne l'avait jamais eue : le pape fort mécontent porte personnellement témoignage que Cluny a eu réellement cette église et il ajoute sévèrement : *ita tamen agas ut Cluniacenses adversus te murmurare non valeant*. Ainsi, selon Urbain II, aussi bien que selon le comte Guigues, l'évêque de Grenoble, ne tenant pas toujours compte de la vérité, ne craignait pas d'agir injustement. A ce bref apostolique on peut en ajouter encore un autre, du même pape, qui n'a pas échappé tout-à-fait aux investigations si minutieuses de M. le chanoine Ulysse Chevalier et dont Rome, plutôt que Grenoble, a gardé la trace²⁰. Dans cet indult qui s'adresse au bouillant évêque de Grenoble, ce n'est plus la sévérité qui tombe de la chaire de saint Pierre, c'est une grâce indulgente et qui s'accorde comme un remède nécessaire aux exigences de son corps : *compatimur infirmitati tue*. Le pape ne dit pas de quoi souffre saint Hugues : on sait que, depuis 1092, il avait l'estomac atteint et éprouvait des maux de tête violents. Des soins lui étaient donc nécessaires que le pape autorise pour modérer la rigueur de sa vie. Cependant, cette maladie n'était pas faite pour rendre son caractère plus accommodant et plus doux.

En somme, le plus grand mérite de l'évêque réformateur à Grenoble a été, non pas son attitude vis-à-vis de la famille de ses prédécesseurs, attitude jugée trop agressive

en 1116 par l'épiscopat lui-même, mais la fondation de l'ordre de la Grande Chartreuse qu'il établit dès l'an 1084 : pendant près de mille ans cet ordre est demeuré digne du plus grand respect. Il faut dire que ces saints religieux ont su payer généreusement leur dette de reconnaissance envers l'évêque. Leur nimbe d'ascètes s'est reflété sur la tête de cet homme d'action qui leur avait ouvert la solitude grandiose des Alpes neigeuses et, de leur robe immaculée, ils ont, le jour de sa mort, recouvert son corps fatigué d'une longue vie.

Mort le 1^{er} avril 1132, à près de quatre-vingts ans et après cinquante-deux ans d'épiscopat, Hugues fut canonisé solennellement par le pape Innocent II au concile de Pise en 1134, deux ans après. On ne monte plus, aujourd'hui, si rapidement sur les autels : Jeanne d'Arc en est témoin. Saint Bruno n'a été canonisé lui-même qu'en 1514 : l'évêque eût pu attendre cette gloire deux siècles de plus et, lui, deux siècles de moins. Quand au comte Guigues VIII, il paraît, pour la dernière fois, le 30 janvier 1131/2 pour approuver un don fait au Temple par son fils déjà régnant. Il meurt donc peu après son adversaire, le 21 décembre [1132-33], d'après le nécrologe de Saint-Robert de Cornillon. Sa femme, la reine Mahaud, lui survit, d'après une charte de Chalais, jusqu'en 1142 au moins.

Le frère utérin de Guigues VIII, nommé Guigues-Raymond, devait agrandir encore l'importance de la Maison des sires de Vion. Il se marie, en effet, avec *Ita-Raymondis*, fille d'Artaud V et sœur de Guillaume I^{er} tous deux comtes de Forez. Elle était veuve de Renaud II comte de Nivernais († 5 août 1089) dont elle n'avait eu qu'une fille, Ermengarde, mariée vers 1095 avec Miles sire de Courtenay et Montargis. Le frère d'Idc étant mort à Nicée en juin 1097, au cours de la croisade — et voilà bien le danger des grands voyages —, ses deux fils Guillaume et Eustache furent successivement comtes de Forez, mais ils moururent sans enfants. Par suite, le comté de Forez passe à Idc-Raymonde et, par elle, à son mari, Guigues-Raymond, qui,

d'après le nécrologe de Saint-Robert de Cornillon mourut à son tour, le 5 décembre, Guigues-Raymond a donc pour fils Guigues I^{er} comte de Forez qui meurt le 27 octobre 1138. Il y aura ainsi, de père en fils, cinq comtes Guigues qui se succéderont jusqu'au 12 septembre 1259. Puis Renaud succèdera à son frère aîné Guigues V, mort sans enfants et il aura deux fils. L'aîné, Guigues VI sera comte de Forez et le second, Louis, sire de Beaujeu. De Guigues VI descendront les trois dernières générations des comtes de Forez représentées par Jean I^{er} († 3 juillet 1333), Guigues VII († 23 juin 1358) et Louis († Brignais, 6 avril 1362) dont le frère cadet, Jean II sera le dernier comte de Forez († 15 mai 1372). La sœur de celui-ci Jeanne épousera, en 1357, Béraud II, Dauphin d'Auvergne.

De Louis, sire de Beaujeu, descendent les trois dernières générations des sires de Beaujeu éteintes avec Édouard II († 12 septembre 1374) et les seigneurs d'Anplepuis éteints avec Philibert, baron de Linières en 1542.

Préciser l'évolution de ces comtes de Forez et de ces sires de Beaujeu sortirait de l'objet de la présente étude. Ce qu'on peut remarquer une fois de plus, c'est que l'extinction de la sève suit de fort peu chez eux l'abandon du nom de règne, paternel et coutumier.

Si les liens des comtes de Forez et des comtes d'Albon ne s'étaient pas disjointés, si la loi salique les avait dominés, à l'extinction des comtes d'Albon au XII^e siècle, il y aurait eu union du Dauphiné et du Forez, ce qui aurait changé l'histoire du sud-est de la France.

Guigues VIII le comte avait une sœur, Alix, fille comme lui de Guigues VII et de Pétronille : car, mariée avec Aynard I^{er} de Domène, elle en est déjà la veuve le 6 janvier 1081/3. C'est par elle que le nom de Raymond Bérenger a passé dans la branche cadette de cette famille considérable, quoiqu'elle ne puisse être la fille d'Agnès de Barcelone, sa marâtre.

Alix paraît à la Mure, avec son frère Guigues VIII, vers 1112, dans une charte de Domène. Elle avait dû se rema-

rier avec le chevalier Soffrey de Hauterives³³, dont elle eut Amédée I^{er} de Hauterives. Celui-ci, marié et père, vers 1110, d'Amédée II, renonce au siècle pour fonder l'abbaye cistercienne de Bonnevaux. Il donne à cette abbaye, en 1120, ses vignes de Hauterives et de Lens-Lestang³⁴ : il possède encore Charmes, Saint-Geoirs et Clermont. Après avoir fondé Bonnevaux, il fonde encore Mazan en Vivarais, Montperoux en Auvergne, l'amié et Léoncel. Il meurt à Bonnevaux le 14 janvier [1150 (?)]. Son fils Amédée II devait devenir abbé de Hautecombe (1139) et évêque de Lausanne (1144) où il mourra le 27 août 1159. Cette famille de Hauterives, qui devait assumer les armes de la Maison de France, « d'azur semé de fleurs de lis d'or », est la souche des Clermont-Tonnerre qui, eux, devaient se donner des armes parlantes en assumant les deux clefs croisées de la papauté. Les uns et les autres, ces Dauphinois marquants ne pouvaient viser plus haut.



Le comte Guigues VIII et la reine Mahaud d'Angleterre ont eu, comme enfants, Humbert, Guigues le Vieux, Guigues IX-Dauphin, Mahaud et Garcende : il faut probablement y ajouter Guillaume dont la mort est notée le 8 août à Saint-Robert de Cornillon et une troisième fille nommée Béatrix.

Humbert paraît en 1105, le 31 octobre 1110, le 5 septembre 1116 sans qualité précise en raison de sa jeunesse : vers 1128, le siège de Grenoble continuant à être occupé par saint Hugues, il est élu évêque du Puy et, en 1144, il se trouve transféré sur le siège métropolitain de Vienne. Il mourra sur ce faite éminent en 1147, le 26 juin, d'après le nécrologe de Saint-Robert de Cornillon.

Guigues le Vieux paraît, on l'a dit, le 23 septembre 1103 et le 22 janvier 1105 : il meurt, sans doute, dès cette année, avant le don fait par son père à Oulx.

Mahaud, fille de Guigues VIII, épouse Amédée III comte

de Savoie et marquis en Italie dont le père Humbert meurt à Moûtiers le 18 septembre 1103 et qui mourra, lui-même à Nicosie le 3 avril 1148 : la sœur, d'Amédée III, Alix, épouse elle-même, le 3 août 1115, le roi de France Louis VI. Voici donc les comtes d'Albon mis en rapports d'alliance avec les Capétiens ; aussi, le nécrologe delphinal de Saint-Robert de Cornillon mentionne-t-il la mort de la reine Alix le 3 octobre [1154].

Garcende, la seconde fille de Guigues VIII, épouse Guillaume fils d'Ermengaud IV comte d'Urgel, qui teste le 29 avril 1090, et d'Alix comtesse de Forcalquier. Ermengaud IV meurt en 1092 : sa veuve meurt ensuite, entre le mois d'octobre 1129 et le 22 septembre 1130. Guillaume, leur fils, connu dès le 29 avril 1090 avec sa sœur Sanche, figure comme marquis de Provence en janvier 1110/1. Il meurt au mois d'octobre 1129 dans les murs d'Avignon dont il était encore le maître : de Garcende d'Albon, il a deux fils, Bertrand et Guigues, comtes de Forcalquier. Ce dernier, qui, on le voit, a reçu de sa mère le nom héréditaire des sires de Vion, teste le 30 mai 1149. Garcende d'Albon survit longtemps à son époux : le 30 mai 1149, présente au testament de son fils, elle y reçoit de lui l'usufruit de tous ses biens, sans compter le château de Pertuis en toute propriété, parce qu'elle avait pris la peine de l'accroître. On la voit encore assister et conseiller ses petits-enfants, à Manosque en novembre 1150 ou 1160 (?), au sujet du château de La Brillane. Parmi les confins de Manosque, depuis elle, figure le terroir de Dauphin, *territorium Dalfini*, sur lequel un château, *castrum Dalfini*, ne tarde pas à être construit. Ce terroir assez exigu semble avoir été démembré de celui de Saint-Maime. Puisqu'elle avait amélioré Pertuis, on peut se demander si ce n'est pas Garcende d'Albon par qui ou pour qui Dauphin aura été créé et qui aura reçu d'elle le nom exotique récemment introduit déjà sur les rives de l'Isère.

On peut se demander aussi si ce n'est pas elle qui aura transmis au trésor de l'église d'Apt, en Provence, l'éten-

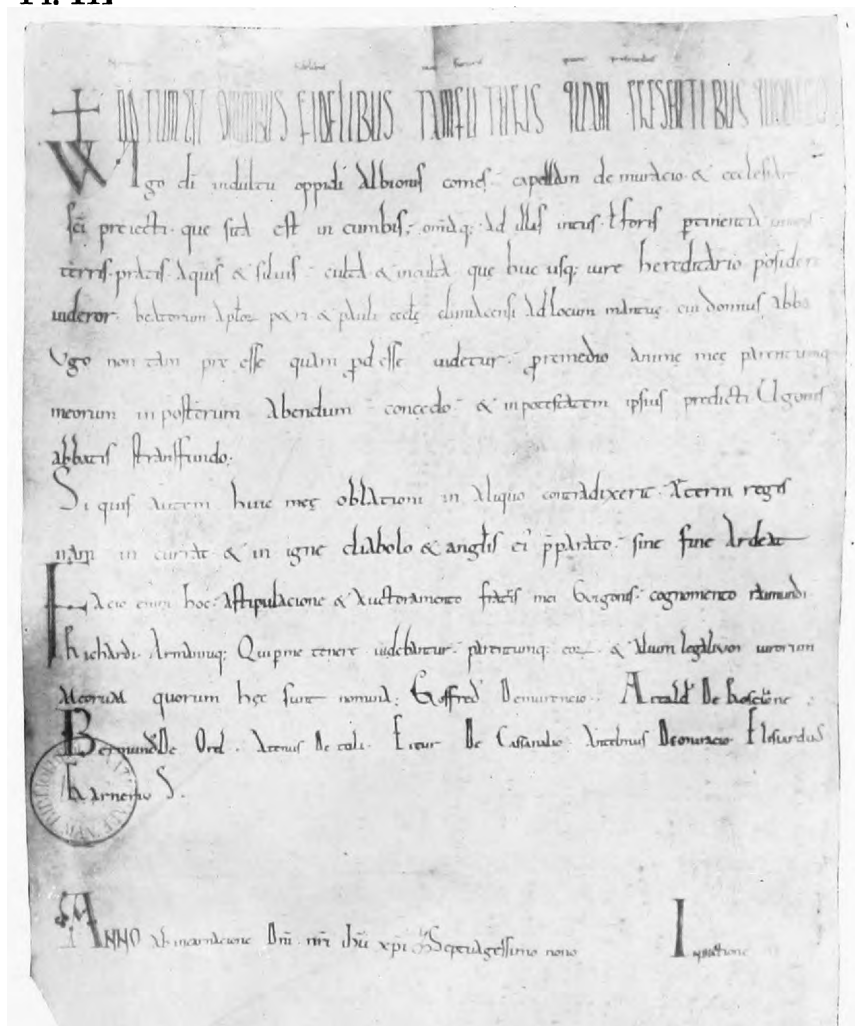
dard d'El Afthah vizir du khalife Aboul Kacem Mostalli, le vaincu d'Ascalon (12 août 1099), trophée triomphal rapporté de Terre-Sainte, semble-t-il, par l'aïeul anglo-saxon de Garcende.

On peut se demander enfin si Guigues VIII n'a pas eu une troisième fille, nommée Béatrix. C'est le nom de la femme qui a épousé Josserand comte de Diois, mort avant 1149 laissant d'elle un fils le comte Isoard (1149-1166). Cette comtesse Béatrix est la fameuse comtesse de Diois dont la poésie garde le souvenir un peu confus.

Guigues IX-Dauphin, fils de Guigues VIII et de la reine Mahaud, a dû naître vers 1090 : en 1105, il s'agit déjà de lui et de « tous » ses frères, sans qu'ils soient nommés. Le premier acte qui le désigne expressément est la charte de Chalais, conservée en son original, écrite par Amat et datée du 31 octobre 1110 : *Guigo Dalphinus*; Guigues-Dauphin y figure avant son frère Umberto.

Il approuvera, après la mort de son père, c'est-à-dire après le 21 décembre 1132, avec son frère Humbert, la transaction du 5 septembre 1116 relative aux biens de l'évêché de Grenoble.

Une charte de Bonnevaux montre Guigues-Dauphin, sa femme et son frère Humbert, alors évêque du Puy, en présence de leur mère, Mahaud (1132-1142), approuvant un don jadis fait par leur père Guigues le Comte : c'est le don de l'alpe de *Chalmencyns*, dite maintenant de Charmant-Som. De même, le cartulaire de Domène montre Guigues-Dauphin donnant au prieur de cette maison les dîmes que son père Guigues le Comte lui avait laissées à Iléranis. Cet acte se passe à Grenoble, près du pont de l'Isère dont c'est la première mention et qui était certes, fort récent, puisque le bac existait encore du temps de saint Hugues. Ni le pont de pierre de Lyon ni celui d'Avignon, sous lequel, dans l'île de la Barthelasse, « tout le monde y danse », ni celui de Bonpas sur la Durançe n'existaient encore. S'il était prouvé qu'il fût déjà bâti en pierre, ce pont de Grenoble serait le premier pont lancé au moyen-



Photogr. A. GUEIROARD
 Mulhouse

1079

Cliché Louis SANTERRE
 Paris

Don de Guigues VIII et de son frère Guigues-Raymond à Manthes
 sur le terroir de Moras

(Bibl. Nat. : Ms. nouv. acq. lat., coll. de Bourgogne 78, n° 140)



âge, dans le midi, mais il devait être un simple pont de bois. Cet acte de Domène est fait en faveur du prieur Ulric qui, chanoine et doyen de Grenoble, devient évêque de Die, en 1130 : il est donc de l'année 1130 au plus tard. Le 30 janvier 1131/2, il fait un don au Temple sur le terroir d'Avalon, avec la comtesse sa femme. Son père, encore vivant, a dû lui transmettre le pouvoir entre 1128 et 1132. Il ne nomme pas sa femme, mais il dit qu'elle est sœur du comte de Bourgogne Guillaume.

Le 29 avril 1134, Guigues-Dauphin, comte d'Albon, fils de Guigues le Comte, s'accorde avec l'abbaye de Romans. Le 31 août 1135, le pape Innocent II se plaint des horreurs commises par Guigues-Dauphin, contre cette abbaye.

Guigues-Dauphin mourut le 28 juin [1142], tué, à la Buisnière, près de Montmeillan, dans un combat livré au comte de Savoie et son corps fut inhumé dans le cloître de Notre-Dame à Grenoble : cette date est mémorable. Voilà donc désormais affrontées les deux maisons viennoises de Savoie et de Vion qui, depuis deux siècles, s'étaient alliées pour grandir d'une à côté de l'autre. Maintenant la Maison de Savoie s'appuie sur le Piémont : elle devient une émule menaçante. Le Dauphiné et la Savoie ne cesseront plus de batailler ou, tout au moins, de se regarder comme deux pays étrangers l'un à l'autre parce que chacun d'eux a sa base essentielle sur un versant différent des Alpes : celui du Rhône et celui du Po. La nature a fait que ces deux bassins se tournent le dos : les hommes qui les habitent sont donc portés à en faire autant, à moins que leurs intérêts ne les rapprochent. Ces intérêts, qui sont ceux du commerce, on ne les méconnaît d'ailleurs pas : l'acte du 13 juillet 1228 passé par André Dauphin le prouve.

Guigues IX - Dauphin avait épousé Clémence de Bourgogne, fille d'Etienne I^{er} Tête-Hardie, comte de Vavares en Bourgogne (11 novembre 1087 † 1102) et de Béatrix : celle-ci, fille de Gérard d'Alsace, duc de Lorraine, survit encore à son mari en 1120, sous le règne du roi des Romains Henri (1120-1135), et du temps de l'évêque de Lausanne, Girard de Rougemont (24 juillet

1120-16 avril 1121). Clémence était donc la nièce du pape Calixte II (2 février 1119-13 décembre 1124), précédemment archevêque de Vienne (1088-1119). Evidemment, c'est Guy de Bourgogne pendant son séjour à Vienne qui a arrangé ce mariage vers 1110. Que Guigues IX ait épousé Clémence de Bourgogne, le privilège du pape Adrien IV, daté du 1^{er} mai 1155 prouve ce fait avec certitude. Cependant, il est également certain que Clémence a reçu, en Dauphiné, le surnom de Marguerite. Son biographe et le nécrologe de Saint-Robert en donnent la preuve.

La nièce de Clémence, Béatrix de Bourgogne, fille de son frère Renaud et d'Agathe de Lorraine, épousera, le 10 juin 1156, à Würzburg, l'empereur Frédéric Barberousse entre les mains de qui, par elle, tombe ainsi le comté palatin de Bourgogne. Désormais, l'empereur tient de beaucoup plus près que ses prédécesseurs depuis un siècle tout le royaume de Bourgogne.

Dès ce moment, la Maison d'Albon se trouve alliée de près, par les liens du sang, à tous les souverains qui dominent l'occident de l'Europe.

En ce qui concerne le Viennois, il faut ajouter que Guillaume I^{er} Tête-Hardi, comte palatin de Bourgogne († 11 novembre 1087), aïeul de Clémence, avait épousé, vers 1050, Stéphanie. Voici l'épithaphe de cette princesse recueillie par le père Pierre-François Chifflet, après André du Chesne, sous la date du 19 octobre :³⁵

ALLOBROGUM COMITISSA FUI, STEPHANIA VOCATA.
RES, GENUS ET FORMAM DEDERAT NATURA PARENTUM :
INVIDUS ISTE DIES ABSTULIT ILLA MIHI.

En 1069, dans un acte daté de Poligny dans le Jura, le comte de Bourgogne Guillaume et sa femme Stéphanie

confirment à Cluny divers biens, notamment à Salins et à Poligny, *ego Willelmus gratia Dei Burgundiae comes & uxor mea Stephania...* Stéphanie survit à son mari, comme le prouve une charte du 22 avril (1088-1101), où elle donne, en souvenir de son très cher époux à l'église Saint-Etienne de Besançon six manses d'alleti acquis de ses propres deniers, *ego Stephania Burgundiae comitissa... dono... pro remedio animae dilectissimi mariti mei, strenuissimi militis et nobilis domini mei comitis Guillelmi, laudantibus... filiis suis et meis, Hugone videlicet ejusdem ecclesiae Dei gratia archiepiscopo et Raymundo Burgundiae comite.*

L'épithaphe de Stéphanie indique qu'elle avait hérité les biens de ses parents, c'est-à-dire de son père et de sa mère, *res dederat natura parentum*. Si l'on s'en tenait à l'usage moderne, la qualité que cette épithaphe lui donne, *Allobrogum comitissa*, ferait penser que le père de Stéphanie avait été comte de Viennois, de Genevois ou de Savoie. Ce serait une erreur. Qu'il suffise, à cet égard, de rappeler la notice suivante émanée du prieuré de Perrecy en Charolais :

Hugonis magni temporibus, Lamberto Allobrogum comite, Letaldus miles Burgundiam petens praedicto Lamberto atque Bernardo cognatis videlicet suis sese commisit...

Horum ergo temporibus Arverni, fines suos progressi. Burgundiam irruunt agrosque vastantes...sicque patriam redeunt.

Quibus jam tertio maturantibus remeare fama Allobroges pervolat, quosque potentes conturbat Lambertum necne Bernardum.

Cette notice rappelle Hugues le Grand, duc de France, qui fut aussi duc de Bourgogne (943 † 16 juin 956) ainsi que Lambert, fils du vicomte de Dijon Robert et d'Ingeltrude, qui, ayant épousé Alix fille de Giselbert, devint par elle comte de Chaunois le 8 avril 956 : il mourut le 22 février 978.

De là résulte clairement que, du X^e au XII^e siècles, non seulement dans le bassin supérieur du Rhône mais aussi

dans le bassin de la Saône, tous les Bourguignons du royaume et même du duché français de Bourgogne se croyaient volontiers, en style littéraire, issus des Allobroges. Il y a donc identité entre le titre officiel que Stéphanie prend le 22 avril, après la mort de son mari, *comitissa Burgundiae* et celui que lui donne, le 19 octobre, son épitaphe poétique, *Allobrogum comitissa*. Par cette épitaphe, Stéphanie nous dit : « je fus comtesse de Bourgogne ». Dans la première moitié du XII^e siècle, les hommes les plus instruits de la Franche-Comté, à Besançon, pensaient descendre des Allobroges. N'invoquons-nous pas maintenant les Ligures et les Ibères un peu partout sans bien savoir jusqu'où s'étendait exactement le domaine respectif de ces peuples primitifs ? Il ne faut donc pas être trop surpris de cette erreur.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la comtesse Stéphanie transmet son nom — un nom peu commun — à son fils puîné Etienne : ce nom, jusqu'ici, n'existant pas dans la Maison des comtes de Bourgogne. Le patrimoine qu'elle pouvait avoir doit par suite passer après elle ainsi à Etienne I^{er} Tête-Hardie, beau-père de Guigues-Dauphin. Or, Etienne possède assurément un domaine dont la provenance ne peut être que maternelle. C'est celui qui fait l'objet de l'accord suivant passé entre Etienne et son frère Guy devenu archevêque de Vienne (1088-1102) : cet acte, publié par Chorier, doit dater du moment où Etienne allait partir pour la croisade si l'on en juge par la quantité de mulets et de mules qu'il cherche à se procurer.

Haec est convenientia placita, quae facta est inter Guidonem Viennae archiepiscopum et fratrem ejus. Comes Stephanus mittit in vadinonio fratri suo Guidoni archiepiscopo totum honorem quem habet in civitate Vienna ab isto Paschate usque ad sex annos praeter feudum sui militis Achardi et Pontii fratris ejus qui tamen serviant archiepiscopo, eo pacto quo promisit Desiderius comiti Willelmo. Hoc est placitum quod si comes vel filius ejus vel nepos

ejus qui sit comes Burgundiae a praedicto termino in antea hoc vadium voluerit redimere, archiepiscopus Guido suam quam dedit recipiat pecuniam vel ipse vel Viennensis ecclesia et ideo comes mittet decem obsides archiepiscopo vel suis quibus hoc pactum reliquerit et item decem obsides archiepiscopus.... Et comes reddit archiepiscopo fidelitates et juramenta omnium suorum civitatis Viennae.... Et hoc est in pacto ut comes nunquam redimat hanc vageriam propter hoc ut alicui vendat vel donet. Quantitas hujus pecuniae est octo millia solidorum Viennensis et Lugdunensis vel Valentiniensis monetae octavae et duo millia in solidatis vel mulis vel mulabus. Praesentibus..... ex parte comitis Stephanus de Claromonte.

Etienne I^{er} laisse, à son tour, deux fils Reynaud et Guillaume : l'hérédité de Stéphanie passe à ce fils cadet Guillaume.

Le 17 juin 1147, Guillaume, sa femme Ponce de Traves, leurs deux fils Etienne et Gérard font un don à Cluny, *ego Willelmus Matisconensis comes et Burgundiae.... confirmando Poncia comitissa uxore mea et filiis meis Stephano et Gerardo...* Ainsi, on voit que le nom de Stéphanie continue à se transmettre dans cette branche cadette qui a reçu ses biens. De plus, un nouveau nom jusqu'ici inconnu dans la Maison des comtes de Bourgogne vient s'y joindre : celui de Gérard. C'est celui du duc de Lorraine. Gérard d'Alsace, dont la fille, Béatrix, est la mère du comte Guillaume. Il s'y répétera avec celui d'Etienne à la génération suivante. Guillaume comte de Mâconnais et de Bourgogne meurt après le 13 janvier 1155 et avant 1157. Son fils aîné Etienne porte, en 1169, les qualités suivantes *ego Stephanus Dei gratia comes Burgundiae et dominus de Treva*. Il est la tige des comtes de Bourgogne et d'Auxonne qui acquerront bientôt par mariage le comté de Chalon. Le frère cadet d'Etienne, Gérard, est celui qui recueille l'héritage de Stéphanie. En effet, en 1157 s'il ne porte encore que le

nom de Màcon, *Gerardus comes Matisconensis*; cela ne tarde pas à changer. En 1170, voici les qualités des deux frères : *ego Stephanus Dei gratia comes Burgundiae... adhibita laude fratris mei Girardi Viennae comitis Matisconensis*. Girard meurt avant 1179. Le 13 mai 1179 sa veuve, Maure, prend les qualités suivantes : *ego M. comitissa Viannensis et Matisconensis*. Son sceau la représente debout avec cette légende : SIGILLUM COMITISSE VIENNE. Ce comté de Vienne passera aux sires de Pagny par une petite-fille de Gérard. L'archevêque de Vienne Jean de Bernin acquerra, de Hugues d'Antigny, sire de Pagny, les derniers droits sur Vienne que celui-ci continuait de posséder, comme héritier, depuis 1240, de la Comtesse Alix. Cet acte définitif, sera passé à Lyon le 21 janvier 1262/3 et il sera ratifié par le pape Clément IV le 4 janvier 1266. Cette vente, au prix de 6.500 livres viennoises, comporte le comté dans l'enceinte urbaine avec le palais placé près l'église Saint-Pierre des Vignes. Le comté comporte, de plus, le terroir placé sur la rive droite du Rhône, en deça de Lyon, et comme vassaux, le Dauphin de Viennois, Guillaume de Beauvoir, Berlion et Guillaume d'Illins, Guichard de Montagnieu. Le fief du sire de la Tour en est seul excepté³⁶.

De ce qui précède il résulte que la comtesse Stéphanie apporte à son mari Guillaume I^{er} Tête-Hardie, comte de Bourgogne, avant 1069, un fief dans la cité de Vienne, fief que son fils Etienne engage à l'archevêque vers 1090 pour 10.000 sous et en raison duquel, à dater de 1170, son arrière-petit-fils Gérard se qualifie comte de Vienne. C'est, assurément, la comtesse Stéphanie qui transmet son propre nom à son fils Etienne I^{er} époux de Béatrix et grand-père du duc de Lorraine Gérard d'Alsace. De qui Stéphanie pouvait-elle être la fille ? Il faut trouver une ascendance qui fournisse ce nom d'Etienne : dans cette ascendance doit exister un comte ayant des droits sur Vienne. L'engagement de ces droits viennois fait par Etienne vers 1090 est d'ailleurs assez explicite pour prouver qu'ils portent uniquement sur l'en-

ceinte urbaine de Vienne et non pas sur les terroirs ruraux qui, dépendant de Vienne, composent le Viennois de rive gauche. Quand l'archevêque Brochard, après la mort de son frère Ulric, inféode le comté septentrional de Viennois au comte de Savoie et le comté méridional de Viennois au sire de Vion, on a précisément constaté que l'enceinte urbaine n'était pas comprise dans ces deux inféodations. Il faut donc de toute nécessité que l'archevêque Brochard, en recevant le comté de Viennois lui-même du roi Rodolphe le 14 septembre 1029 (?), n'ait pas confié l'enceinte urbaine de Vienne à son propre frère le comte de Nyon Ulric qui, dès le 19 août 1019, était cependant son avoué. Il faut qu'il ait été conduit à inféoder cette enceinte en faveur d'un autre bénéficiaire.

Le nom d'Etienne ne paraît pas être porté vers 1025 dans aucune des maisons comtales bourguignonnes placées dans le bassin supérieur du Rhône. C'est le nom de Gérard qui existe dans la Maison des comtes de Forez, c'est-à-dire de Lyonnais, où il alterne avec celui d'Artaud *.

Gérard I^{er}, né vers 880, figure à Vienne le 18 janvier 915 comme *fidelis imperatoris* et le 14 novembre 917. Il a pour fils Artaud et Gérard II. Celui-ci est déjà mort en janvier 938 et son frère Artaud lui survit ainsi que sa femme Ermengarde. Ermengarde lui donne trois fils. L'aîné des trois, dom Artaud, *illustris juvenis*, épouse Adalraia : il est inhumé à Saint-André-le-Bas de Vienne. Le second, Gérard III épouse Gimberge : il est la tige des comtes de Forez. Le troisième, Adémar, épouse Agena : il est la tige des princes de Royannais. Mourant avant l'an 1000, il a pour fils Artaud, Gaucerand, Guillaume, Silvy, Notard et Guigues. L'aîné de ses fils, Artaud, se marie deux fois. De sa première femme, fille d'Exmido, Artaud a Ismidon prince de Royannais (novembre 1001-27 janvier 1052/3) dont la fille Abaldisia (1086-12 mai 1100), née vers 1030 épousera Hugues comte de Valentinois (1037-20 août 1108). De sa seconde femme, Pétronille, Artaud a comme fils, Artaud, évêque de Grenoble et, comme fille, Pétronille femme de Guigues VII comte d'Albon.

Gérard III, époux de Gimberge, paraît en mai 957 avec sa femme et sa fille Adaltrude abbesse de Saint-Pierre de Lyon. Il meurt avant 994 et il a pour fils le comte Artaud époux de Thiberge de Savoie. Ce comte Artaud paraît au mois d'avril 995, *ego Artaldus comes* et il meurt le 10 février d'après le nécrologe de Talloires. Celui de Lyon l'inscrit le 11. Sa veuve Thiberge paraît au mois de mars 1010, au mois de mai 1012 et à Lyon le 13 avril 1013. Ce comte Artaud a comme fils le comte Gérard IV et Artaud avec une fille Rotilde : celle-ci, épousant le comte de Valentinçois Adémar, en aura un fils qu'elle nommera *Geraldus*. Le comte Gérard IV paraît avoir épousé Valdrade : il vit en mars 1010, vers 1017, en 1020, vers 1030, le jeudi 13 février 1029. Il est à Savigny en juin 1046 : il tient un plaid comtal vers 1049 et il meurt le 5 mars. Il a pour fils le comte Artaud connu le 8 mars 1061, vers 1075 et vers 1078. Celui-ci *Artaldus comes Forensis* épouse *Raymodis* qui elle descend du comte Geilin et de *Raimodis*. Ce comte Artaud a un fils le comte Guillaume et une fille, *Ida-Raymodis* qui portera le comté de Forez à la Maison des comtes d'Albon. En effet, le comte Guillaume, son frère, a bien deux fils, Guillaume et Eustache : mais Guillaume sera chartreux et Eustache, croisé, mourra vers 1117 sans enfants. Une fois de plus la race féodale s'éteint presque aussitôt après avoir abandonné son nom de règne, c'est-à-dire, ici, l'alternance des noms de Gérard et d'Artaud.

Dans cette Maison des comtes de Lyonnais, ce sont donc les noms de Gérard et d'Artaud qui existent, celui d'Etienne y est inconnu, tout au moins dans la première moitié du XI^e siècle.

Les comtes de Lyonnais se trouvant écartés, l'attention se porte vers Genève.

Le roi Rodolphe III étant mort à Lausanne, le 6 septembre 1032, le comte Eudes de Champagne, fils de sa sœur Berthe, voulant dominer le royaume, s'empara de Neuchâtel et de Morat dans le diocèse de Lausanne : puis, soutenu par l'archevêque de Lyon Brochard, il vient assiéger et occupe Vienne. Cependant, la reine Hermengarde et son

avoué le comte de Savoie Humbert, prenant le parti contraire, gagnent l'Italie et la Germanie. L'empereur Conrad le Salique, par sa femme Gisèle de Souabe, fille de Gerberge de Bourgogne, était en effet l'autre neveu de Rodolphe, celui auquel en mourant il avait fait transmettre les insignes royaux de la Bourgogne. Accourant de Sclavonie, l'empereur arrive par Soleure et, à Payerne le 2 février 1033, se fait élire par les grands roi de Bourgogne. Cependant, la rigueur de l'hiver l'empêche d'emporter les places occupées par le comte de Champagne. Rentrant par Zurich, il y accueille la sujétion de la reine et du comte Humbert qui le joignent dans cette ville, puis il va dévaster les pays du royaume de France qui dépendaient du comte de Champagne : Eudes ainsi malmené se soumet à lui. L'année suivante, dans l'été, l'empereur vient achever sa prise de possession. Suivi de ses Allemands et de Lombards guidés par le comte de Savoie, avant d'enlever et de ruiner Morat, il entre dans la ville de Genève, y reçoit la reddition de l'archevêque de Lyon Brochard II, de Gérold prince de cette région et des autres grands dont l'opposition s'était jointe à la leur. Wipon donne la suite de ces événements : *Augustus, veniens ad Genevensem civitatem, Geroldum principem regionis illius et archiepiscopum Lugdunensem atque alios quamplures subegit*. Le 1^{er} août 1034, dans l'église Saint-Pierre de Genève, au jour de la fête de saint Pierre ès liens, l'empereur ceint la couronne de Bourgogne²². Eudes se révoltera d'ailleurs et sera tué le 15 novembre 1037 sur les rives de l'Orne à l'est de Verdun. Né vers 983, il avait épousé vers 1005, Hermengarde fille de Robert comte d'Auvergne, dont il eut deux fils Thibaud et Etienne : celui-ci, né vers 1010, paraît dès le 11 juillet 1034 et le 27 mars 1035²³.

Le comte de Genevois Gérold, se révoltera aussi avec Reynaud, comte de Bourgogne : vaincus à Montbéliard comme Eudes, ils viendront faire leur soumission à Soleure en 1045, au fils de Conrad Henri III : *Reginolt et Gerolt Burgundiones regi apud Solodurum ad deditonem*

venerunt, dit Hermann de Reichenau. Reynaud, par sa mère, Hermentrude de Roucy et sa grand-mère maternelle Albrade de Lorraine était parent au sixième degré du comte Eudes de Champagne.

Au début du XI^e siècle, dans le diocèse de Genève existaient à la fois les comtes de Genevois et les comtes de Nyon.

Le comte de Nyon Anselme épouse vers 970 Alduide, la concubine de son roi Conrad qui vient de se remarier avec Mahaud de France et qui, de cette femme, avait eu le futur archevêque de Lyon Brochard I^{er} († 22 juin 1030 ou 1031). Le comte Anselme et Alduide ont au moins quatre enfants : l'archevêque de Vienne Brochard (1001 † 19 août 1031), l'évêque d'Aoste Anselme (995 † 16 janvier 1026 ?), le comte Ulric avoué de son frère Brochard (19 août 1019) et Auxilie qui, avant le 2 avril 1003, épousa le comte de Savoie Humbert II « aux blanches mains »¹⁰.

Le comte de Genevois Robert, du vivant de l'évêque de Genève Hugues (988-11 octobre 1021) et sous le pontificat de Benoît VIII (22 juin 1012-7 avril 1024), donne à l'église Notre-Dame, Saint-Véran et Saint-André de Peillonex, entre la Menoge et l'Arve, construite par l'évêque de Genève Gérold (961 † avant 988), des biens notamment à Faucigny, *Fesiniaco*, Marcellaz, *Marsolatis*, Presinge, *Presennio*, Machilly, *Maciliaco*, Aise (?), *Acisia*, Scionzier, *Seunseio*, Fillenges, *Fillennio*. Il y ajoute en amont de Cluses, *inter Clusas*, l'église de Passy, *Paciaco*. Ce don important doit soulager les âmes de l'évêque Gérold, fondateur de cette église, de Hugues, déjà décédé, neveu du donateur, de Conrad père du donateur, du donateur le comte Robert lui-même, de Conrad fils du donateur et, enfin, du clerc Hugues parent du donateur. Le comte Robert et son fils Conrad souscrivent ce don. L'évêque de Genève Hugues, un dimanche où il chante la messe sur l'autel de son église dédié au prince des apôtres, excommunique qui voudrait s'y opposer : le pape Benoît VIII confirme le tout. Evidemment, le donateur n'oublie aucun des membres de

sa famille, morts ou vivants : seules, les femmes brillent par leur absence. Il juge superflu de penser à sa mère, à sa femme et à ses filles, soit que leurs âmes lui paraissent pures de toute faute, soit que leurs personnes aient peu d'importance à ses yeux. Ce comte Robert est alors déjà d'un certain âge puisqu'il commémore la mort de son neveu Hugues : on ne sait si l'évêque Gérold qui figure en premier lieu dans l'ordre de ses pensées avait été son oncle. Etant donné l'ordre social de cette époque, cela ne serait pas surprenant : dans ce cas, le nom de Gérold aurait déjà existé dans la famille des comtes de Genevois dès la seconde moitié du X^e siècle. Mais, ce qui est notable, c'est que le prince Gérold maître du Genevois en 1034 et en 1045 semble être inconnu de ce comte de Genevois Robert vers 1018, alors qu'il énumère si soigneusement tous les mâles de sa famille⁴.

Une lettre, écrite vers 1043, par Reynaud comte de Bourgogne et, en particulier de Portoïs († 4 septembre 1057) à Guillaume duc de Guyenne, indique que Gérold de Genève était fils de Berthe, *de Berta Geraldus Genevensis*, que sa mère Berthe était fille de Mahaud, *de Mathilde filia Mathildae, Berta* et que Mahaud, mère de Berthe, était fille elle-même de Mahaud de France femme de Conrad le Pacifique († 19 octobre 993) roi de Bourgogne. Partant de ce texte, M. Ed. Secretan a prouvé que Mahaud de Bourgogne, née vers 965-970 du roi de Conrad le Pacifique et de sa dernière femme Mahaud de France, avait dû épouser, vers 985 au plus tôt, Conrad le Vieux, duc de Carinthie et de Franconie, fils d'Otton, comte de Worms, duc de Carinthie et frère du pape Grégoire V (996-999). Ce Conrad le Vieux († 12 décembre 1012) a eu, de Mahaud de Bourgogne, Conrad le jeune († 1039) et Berthe de Worms. Celle-ci, née vers 985-990 au plus tôt, a épousé, vers 1005-1010, Eberhard III, fils d'Eberhard II († 999) comte du Nordgau d'Alsace. Cet Eberhard III (1016-1026) est donc le père de Gérold comte de Genevois qui, ainsi, n'a pu naître que vers 1010-1015 : Gérold de Genève (1034-1045)

porte le nom de son oncle Gerold fils d'Eberhard II et frère d'Eberhard III. Le nécrologe de l'abbaye de Saint-Cyriaque d'Altdorf prouve bien que le comte Eberhard de Nordgau, mort le 4 septembre [1026] et inhumé au haut du chœur de cette église, était l'époux de la comtesse Berthe : mais son comté de Nordgau ne passe pas, après lui, à son fils Gerold. Il passe à son oncle Hugues II († 1047) père du pape Léon IX (né en 1002 † 1054).

D'après les Annales de Saint-Gall, Rodolphe III, au début de son règne, avait essayé de priver de leur hérédité quelques-uns de ses comtes, dont sans doute il était peu satisfait : mais ceux-ci, l'attaquant, eurent raison de lui. Cela se passait en 995 : dès lors, la politique du roi fut de s'appuyer sur les évêques et, toutes les fois qu'il le peut, il leur inféode le comté de leur diocèse. En 996, l'archevêque de Tarentaise, en 999, l'évêque de Sion, le 25 août 1011, l'évêque de Lausanne, en 1023, l'évêque d'Aoste, obtiennent ceux de Tarentaise, de Valais, de Vaud et du Val d'Aoste. Le 24 avril 1011, la reine, elle-même obtient ceux de Viennois et de Sermorens en attendant d'offrir celui de Viennois à l'archevêque de Vienne. Genève fait exception : quelle est la raison de cela ? Otte-Guillaume comte de Bourgogne, qui était de souche royale, continuait à mener l'opposition des grands laïcs contre le roi et Genève lui servait de base vers les Alpes. En 1019, l'évêque de Lausanne, comte de Vaud, est assassiné : le roi le remplace par son propre fils, Hugues. En 1020, une armée germanique mise à la disposition du roi par l'empereur, et commandée par l'évêque de Strasbourg Werner, frère du comte de Sundgau Ratbod, vient jusqu'à Genève pour mettre à la raison le parti d'Otte-Guillaume.

Evidemment, les deux comtes Ratbod de Sundgau et Eberhard de Nordgau se trouvent dans l'armée commandée par l'évêque de Strasbourg : Robert comte de Genevois et son fils Conrad, sans doute partisans d'Otte-Guillaume, disparaissent dans ce conflit. Le comte de Nordgau Eberhard, dont la femme Berthe était la propre nièce du

roi Rodolphe, est récompensé du succès de cette armée alsacienne en recevant pour son fils Gérold, âgé de dix ans environ le comté de Genevois. Neuf ans plus tard, quand l'archevêque de Vienne Brochard, appartenant lui-même à la famille genevoise des comtes de Nyon, reçoit à Orbe, dans le diocèse de Lausanne, du roi Rodolphe le comté de Viennois par précepte du 14 septembre 1029 (?), il est sans doute invité, pour donner plus d'importance à la situation du jeune alsacien Gérold petit-neveu du roi, à lui inféoder l'enceinte urbaine de Vienne. Après la mort de son père Eberhard, arrivée le 4 septembre 1026, Gérold comte de Genevois et de Vienne a dû se marier vers 1030, et il a eu au moins deux enfants : un fils nommé Gérold comme lui et une fille nommée Stéphanie. Le nom de cette fille est celui du fils cadet d'Eudes comte de Champagne autre neveu du roi Rodolphe. Eudes, né vers 983, était ainsi le cousin germain de Berthe comtesse de Nordgau née vers 990 : son fils cadet Etienne né vers 1010 était, par suite, le cousin au sixième degré de Gérold fils de cette Berthe né lui-même vers 1010. Le nom d'Etienne, dans la seconde moitié du X^e siècle, était un nom porté par les comtes de Gévaudan et par les vicomtes de Clermont qui deviennent comtes d'Auvergne. Hermengarde, que le comte de Champagne Eudes épouse vers 1005 et qui donnera ce nom d'Etienne à son fils cadet, était fille de Robert comte de Clermont et de Hermengarde de Gévaudan. L'oncle paternel de cette Hermengarde qui devient comtesse de Champagne est Etienne évêque de Clermont (1016-1025) : l'aïeul maternel de cette même Hermengarde est Etienne comte de Gévaudan. Tout porte à penser que le comte de Genevois Gérold a donc épousé vers 1030 une princesse auvergnate, sœur ou cousine de la comtesse de Champagne Hermengarde, soit du côté de Robert comte d'Auvergne soit de celui de Pons comte de Gévaudan : ni d'un côté ni de l'autre ne manque le nom d'Etienne et la qualité de Gérold comme comte de Vienne rend cette alliance naturelle, car le Viennois et l'Auvergne se touchent.

Le comte de Genevois et de Vienne Gérold eut donc au moins deux enfants : un fils nommé comme lui Gérold et une fille qui reçoit le nom auvergnat de Stéphanie. A ce fils Gérold II (1060-1080 ?) passe le comté de Genevois. Gérold II épouse Thiberge fille d'Amédée I^{er} comte de Savoie qui lui donne Conrad, Aimon comte de Genevois marié avec Ite de Faucigny et Brochard. Thiberge de Savoie était veuve de Louis de Faucigny dont elle avait eu, notamment, Guy évêque de Genève.

A Stéphanie fille de Gérold I^{er} passe le comté de Vienne : son père la marie, comme on l'a dit, avec Guillaume I^{er} « Tête-Hardie » fils du comte de Bourgogne Raynaud son allié dans sa révolte contre l'empereur en 1045. Ce mariage a dû se conclure vers 1050. Précisément, le pape Léon IX, cousin germain du père de Gérold, venant d'Italie, passe au mois de septembre 1050 par Saint-Maurice en Valais et par Romainmôtier. Le comte de Genevois dut assurément se porter à sa rencontre et le pape dut profiter de son passage pour faire célébrer cette union familiale en sa présence. En effet, Léon IX se trouve à Besançon le 3 octobre 1050.

**

De Guignes-Dauphin et de Clémence de Bourgogne, petite-fille de Stéphanie, on ne connaît que trois enfants Guignes X, Béatrix et Marquise. Peut-être faut-il y joindre une troisième fille nommée Marie.

Béatrix épouse, d'abord Guillaume de Peytieux, comte de Valentinois (1163-mai 1184), né vers 1130, dont elle a deux fils Aymar et Guillaume. Guillaume étant mort avant 1186, elle se remarie, âgée de 45 ans environ, avec Humbert III comte de Savoie, veuf de trois femmes qui lui avaient donné seulement deux filles. Il était le fils du comte Amédée III et de sa première femme Alix : il se marie donc ainsi avec la propre nièce de la seconde femme prise par son père. De cette union sort le comte Thomas, héritier tardif du comte Humbert III († 1189). Béatrix mourra

seulement, elle-même, le 8 avril 1230 et sera inhumée à Hautecombe.

Marquise, qui mourra le 21 juillet 1196, épouse Guillaume IV comte d'Auvergne (1145-1170) dont elle a Robert I^{er} Dauphin d'Auvergne et comte de Clermont (1170 † 22 mars 1234).

Marie, épouse Guillelmo « Piscialora », marquis del Bosco, près d'Alexandrie en Piémont. Né vers 1120, fils du marquis Anselmo (Tiglieto, 27 août 1131) et d'Alix, Guillelmo « Piscialora » paraît, du vivant de son père, le 27 août 1131, puis après lui le 2 août 1152 et en 1173 : Marie est sa veuve le 12 août 1184 et elle a eu de lui cinq enfants. Les deux premiers sont Anselmo « Bisaccia » (1173-1199) et Arduino (1173-1185) qui, partant pour la croisade, teste en présence de sa mère à Albissola, le 12 août 1184, puis paraît à Acre en Palestine le 15 mars 1185, avec la qualité de marquis. Les trois derniers sont Azzo (1180-1191), Delfino (1179-1216) et Sibilia (1184-1185) qui épouse Enrico Malocello mort avant le 15 mars 1185. Le nom du quatrième fils de Marie est assez significatif : ce nom donne à croire qu'elle est fille de Guigues IX-Dauphin. Ce Delfino del Bosco paraît le 12 août 1184 : il reçoit Stella et épouse une Giovanna dont on ignore la famille. Le 3 octobre 1210, à Montechiaro, les hommes de cette localité, par ordre du marquis Delfino jurent fidélité aux citoyens d'Alexandrie⁴⁸.

Guigues X Dauphin, comte d'Albon, né vers 1120, paraît d'abord dans une charte de Chalais, datée de 1142-1144, où avec sa mère Clémence de Bourgogne, il confirme le don fait par son aïeule la reine Mahaud et son oncle Umberto l'archevêque de Vienne : *Guigo comes filius Guigonis Delfini cum matre suâ donavit...* En 1151, le cartulaire de Romans nomme le comte d'Albon Guigues-Dauphin. Le 7 juin 1153, l'empereur Frédéric I^{er} élève Silvion de Clérieu au rang de prince immédiat de l'Empire en présence de Guigues de Domène et de Pierre de Vinay : c'est un amoindrissement du comté d'Albon. Par contre, le 13 janvier 1155, Guigues-Dauphin, « comte de Grenoble », se

voit confirmer tous les bénéfices qu'il possède à titre héréditaire. L'empereur lui donne, en fief direct, la mine d'argent qui se trouve dans le domaine de Rame en Briançonnais avec le pouvoir de frapper monnaie à Césanne, également en Briançonnais, sur les pentes orientales du mont Genève où jusqu'alors il n'y avait pas encore eu d'atelier monétaire.

Cet atelier delphinal restera, d'ailleurs, toujours bien mince près de l'atelier de Suse qui fonctionne un peu plus bas dans la même vallée pour les comtes de Savoie dans les terres de leur marché en Italie et dont les produits sont si répandus. Ni les comtes de Savoie ni les comtes d'Albon ne pouvaient frapper monnaie en Viennois, au détriment de l'église de Vienne, ni en Graisivaudan au détriment de l'église de Grenoble. Dès ce même jour du 13 janvier 1155, à Rivarol, en présence de l'empereur lui-même, Berthold IV de Zaehringen, vice-roi de Bourgogne depuis 1152, cède, à Guigues X - Dauphin comte d'Albon, à charge d'hommage, tous les droits qu'il tenait de ses prédécesseurs et de l'empereur dans la ville impériale de Vienne dont la garde d'ailleurs restait confiée, pour l'empereur, à l'archevêque et au chapitre en l'absence du souverain : si le comte Guillaume de Bourgogne, petit-fils de Stéphanie, voulait s'opposer à cette cession, Berthold soutiendrait Guigues contre son opposition. Évidemment, les droits que le duc Berthold cède ainsi sur l'enceinte urbaine de Vienne au comte Guigues sont supérieurs à ceux que possèdent les héritiers du comte Gérold de Genevois : celui-ci tenait dans Vienne un fief concédé par l'archevêque Brochard, comme comte de Viennois et Berthold cède les droits impériaux qu'il détient comme vicaire de l'empereur, droits dont celui-ci ne dépouillera Berthold que deux ans plus tard, en 1157. Ces deux droits, comtal et impérial, sont donc distincts et ils se superposent sur le même terroir, comme les degrés d'une échelle.

Cependant, à la diète de Besançon, vers le 15 octobre 1157, l'empereur ayant dépouillé Berthold de sa vice-royauté, l'inféodation faite par celui-ci à Guigues-Dauphin

le 13 janvier 1155 tombe en ce qui concerne toute délégation royale dans l'enceinte de Vienne. Aussitôt, l'empereur se rappelant que les archevêques de Vienne avaient été archichanceliers de l'Empire au milieu du IX^e siècle, restaure cette dignité pour son royaume de Bourgogne.

L'archevêque de Vienne en devient l'archichancelier le 27 octobre 1157. De plus, l'empereur lui concède une cour de justice civile et criminelle. Il faut un prince laïque pour tenir cette cour au nom de l'archichancelier et il faut une compensation au comte d'Albon pour la perte de la concession qu'il avait reçue deux ans plus tôt. C'est lui, évidemment, qui est chargé de cet honneur.

Désormais, le Dauphin devient « comte du palais de Vienne » et on sait qu'il n'y avait pas beaucoup de comtes palatins. Chaque duché possédait le sien et il n'en possédait qu'un seul. Dans le royaume de France existaient le comte palatin de Toulouse pour le duché de Guyenne, le comte palatin de Troyes pour le duché de Bourgogne et le comte palatin de Flandre pour le duché de France. Dans le royaume de Bourgogne, le comte palatin de Vienne paraît au moment où l'empereur, devenant le maître personnel de la Franche-Comté de Bourgogne, établit la capitale du royaume de Bourgogne à Arles : là, désormais, et non pas à Vienne, il ceindra la couronne de ce royaume. Au comté palatin de Besançon succède celui de Vienne.

De cette manière, les sires de Vion ne sont plus seulement princes de Graisivaudan et, de ce fait, vassaux des évêques de Grenoble, ainsi que comtes d'Albon en Viennois et, de ce fait, vassaux des archevêques de Vienne : étant, de plus, princes immédiats de l'empire tout d'abord en Briançonnais, ils deviennent maintenant les vassaux de l'archichancelier de l'empire dans l'enceinte de Vienne. Par contre, les Clérieux, en Viennois, depuis 1153, leur échappent et, de même, l'évêque de Grenoble à partir de 1161 obtient la même immédiateté que les Clérieux.

Guigues X Dauphin épouse une parente de l'empereur dont le nom, fait singulier, ne paraît pas jusqu'ici être assuré. Salvaing et Guy Allard ont dit qu'elle était Béatrix

de Montferrat fille de Guillaume I^{er} marquis de Montferrat et de Judith d'Autriche. C'est assurément surprenant, car Valbonnais a publié un précepte de Frédéric II daté d'Alba au mois de mars 1238 concédant un péage à Béatrix, fille de feu Guillaume II marquis de Montferrat et Dauphine de Viennois. Par suite, Béatrix, femme de Guigues X, serait la grand'tante de Béatrix femme d'André Dauphin. Ce mariage d'André avec sa cousine au 6^e degré n'est cependant pas impossible. Le mariage de Guigues X doit donc avoir eu lieu au début de 1155, à la cour de l'Empereur, en Italie, quand il y fut armé chevalier. Le marquis de Montferrat Guillaume I^{er} le Vieux (1126-1189) dont il reçoit ainsi la fille Béatrix était, par sa femme Judith d'Autriche, l'oncle de l'empereur Frédéric Barberousse, ce qui répond bien aux traditions visées par Salvaing et par Guy Allard. En effet, Agnès de Franconie, mère de Judith par son second époux le marquis Luitpold (1096-1136), avait été, par son premier époux Frédéric de Stauffen, la grand'mère de Frédéric Barberousse.

On a déjà cité le mandement du pape Adrien IV qui confirme l'abbaye des Ayes daté du 1^{er} mai 1155 et qui ratifie les dons faits à cette abbaye par Guigues X : il ne nomme pas sa femme, mais sa mère Clémence de Bourgogne. Cet acte n'avait pas manqué d'attirer l'attention de M. Emmanuel Pilot de Thorey, archiviste-adjoint de l'Isère, en raison de son intérêt. Le nom de Clémence existait alors dans la Maison de Zaehringen et elle le tirait de la Maison des comtes de Bourgogne. Berthold IV († 8 septembre 1186) qui, en 1155, donne à Guigues X ses droits impériaux sur Vienne était fils de Conrad († 1152) et de Clémence de Namur († 29 décembre 1159) : Berthold IV avait une sœur, nommée comme sa mère Clémence qui avait épousé Henri le Lion, duc de Bavière et de Saxe et qui se séparera de lui en 1162. Clémence de Namur, mère de Berthold IV était elle-même fille de Godefroy, comte de Namur et de Clémence de Bourgogne : cette Clémence de Bourgogne étant fille de Guillaume I^{er} « Tête-Hardie » et de Stéphanie, il en résulte que Berthold IV.

et Guigues X, en 1155, sont cousins au sixième degré.

Guigues X meurt le 29 juillet 1162 au château de Vizille : il est inhumé dans le cloître de la cathédrale Notre-Dame de Grenoble. Le nécrologe de Saint-Robert ne l'oublie pas.

Sa femme Béatrix de Montferrat paraît avoir vécu comme lui sous l'autorité de sa mère Clémence-Marguerite de Bourgogne, dont la vie dominante a été, en conséquence, écrite par un témoin assez proche d'elle.

Aucun acte dauphinois ne porte la souscription de Béatrix : à la mort de Guigues X, elle quitta le Dauphiné pour regagner l'Italie où elle se remaria avec le comte Henri del Carretto.

Quant à la mère de Guigues X, Marguerite de Bourgogne, elle mourut, d'après le nécrologe de Saint-Robert de Cornillon, le 26 janvier ou le VII des calendes de février : sa pierre tombale, dans le prieuré des Ayes où elle fut inhumée, donnait le VI des ides de février 1163. Les calendes ont pu être confondues avec les ides par l'auteur du nécrologe et c'est la date du 8 février qui est exacte, car elle est donnée également par le biographe. A la veille de sa mort la comtesse douairière pouvait se donner un témoignage que l'auteur de sa vie n'a pas manqué fort justement de recueillir : « per viginti et unum annum a tempore obitus viri sui, se nullum virilem expertam fuisse amplexum testando perhibuit ».



Le seul enfant de Guigues X et de Béatrix de Montferrat est Béatrix, née vers 1155 : elle se marie trois fois.

Tout d'abord, *parvula*, en 1163, avec Albéric Taillefer, fils de Raymond V, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence et de Constance. On connaît un acte où, par suite, Raymond V ajoute à ses titres habituels celui de seigneur du comté de Graisi-

vaudan, *dominus Gracianopolitani comitatus*. Le jeudi 14 octobre 1179, Taillefer, de ce fait, s'intitule comte de Vienne et d'Albon: de même en 1183. Taillefer étant, malgré son surnom redoutable, mort sans enfants, quand il n'était plus un enfant, Béatrix se remarie de suite et sans regret à Saint-Gilles, en 1183, avec Hugues III, duc de Bourgogne (1162-1192) séparé d'Alix de Lorraine. Ces deux nouveaux époux cherchaient, l'un au nord ce que le midi lui avait refusé, l'autre au midi, sur le sol du royaume de Bourgogne, un supplément fort appréciable à la grandeur qu'il tirait déjà du royaume de France. C'est la petite chronique de Saint-Rénigne, de Dijon, qui précise cet événement.

Ce prince capétien qui, devient le second mari de Béatrix et qui, par elle, domine l'Isère, s'intitule donc, en 1186, duc de Bourgogne et comte d'Albon. Le père Pierre-François Chifflet a publié en 1656, son sceau dont le revers présente l'enceinte du palais de Vienne avec la légende SIGILLUM HUGONIS COMITIS ALBONIL. Hugues meurt à Tyr au mois de septembre 1192, laissant de Béatrix un fils, André-Dauphin, comte d'Albon et du palais de Vienne⁴¹ avec deux filles, Mahaud qui sera la première femme de Jean 1^{er} le Sage, comte de Châlon et de Bourgogne († 30 septembre 1267), Marguerite qui sera la première femme d'Amédée IV comte de Savoie († 13 juillet 1253).

Béatrix, comtesse d'Albon et duchesse de Bourgogne, se remarie finalement avec un simple baron, Hugues de Coligny, fils de Humbert II († 1190) et d'Ide de Vienne. Ce dernier époux prend part à la croisade de Constantinople et meurt le 2 septembre 1205 après avoir donné encore deux filles à Béatrix. L'aînée, Béatrix, dame de Mallevall et de Rochechaume devient la femme, avant 1225, d'Albert III, sire de la Tour-du-Pin. La seconde, Marie, dame de Varey, devient la femme de Rodolphe I^{er} comte de Genevois: elle ne mourra qu'après 1285. Le président de Valbonnais en ajoute une troisième.

Le troubadour Albertet⁴⁸ prétendait fuir l'amour : quand il fut au service du marquis Conrado de Malaspina, il chanta pourtant les beaux yeux ou les qualités diverses de toutes les femmes dont son maître était le parent.

D'amor no chant ni volc aver amia.

Voilà le principe du poète, puis il énumère toutes celles qu'il devrait éviter et l'on pense bien que, cependant, il ne les perd pas de vue :

De Salu[ci]a non voil qe N'Agnexina
Mi retenga per son entendedor
N'es contessa Biatris sa cossina
De Vianes c'om ten per la meior.

Et, en effet, si la mère de Béatrix de Viennois († 16 décembre 1228) a bien été Béatrix fille du marquis de Montferrat Guillaume I^{er} le Vieux, comme Alix sœur de celle-ci avait épousé le marquis de Saluces Manfred dont on peut supposer que cette petite Agnès était fille, *Biatris de Vianes* et *N'Agnexina de Salucia* sont cousines germaines.

Il s'agit ensuite de « Na Alais de castelle de Massa . . . fresca e grassa », pareille à « rosa novella » et dont les « bels oilz lanson cairel. »

Il s'agit aussi de « la pros contessa, cil dal Caret q'es de P[or]tz segnoressa ». Puis il conclut :

E son fillas de Courat mon seingnor.

Dans une autre pièce le poète vante Guielms Malaspines. Ce Guillelmo était fils de Moruello marquis de Malaspina ; sa sœur « Na Alais » avait épousé Guillelmo Sarraceno marquis de Parodi et en partie de Massa, connu depuis 1166, podestat de Tortone en 1194, qui meurt en 1199. Ce marquis Guillelmo a pour fils Muruello († 1196) et pour petit-fils Andrea il Bianco, marquis de Massa, de Parodi et de Corse (1196-1233).

La mère de Guillelmo Sarraceno, Mahaud de Montferrat, fille du marquis Rainero, était la sœur du marquis de

Montferrat Guillelmo le Vieux (1166). Albertet nomme la fille de celui-ci, Béatrix, femme du comte Henri del Carretto et veuve de Guigues X.

D'autre part, Guillelmo marquis de Malaspina, frère de Na Alais, par son père Moruello, était le cousin germain du seigneur d'Albertet, c'est-à-dire du marquis Conrado : en effet, Opizzo père de Conrado et Moruello père de Guillelmo étaient frères et, comme Benedetto fils de Conrado avait épousé précisément une fille du marquis Guillelmo del Bosco et de Marie d'Albon, on voit comment la comtesse de Viennois Béatrix fille de Guigues X « qu'on tient pour la meilleure » était, de plus, la cousine des filles de Conrado. Elle était parente au quatrième degré de la femme de Benedetto.

Béatrix d'Albon meurt enfin le 16 décembre 1228 : voilà tarie la force de la race des comtes d'Albon. L'épée manque, mais les quenouilles ne manquent pas et elles filent avec diligence. Aussi de nouvelles épées viendront-elles leur tailler encore toute la laine nécessaire à leur fuseau.



Telle est la charpente de cette première Maison des comtes d'Albon qui, pendant trois siècles, ne cessa de s'élever : partie de fort bas elle avait déjà jeté les bases du Dauphiné quand elle défailloit. Elle eut moins de bonheur que sa voisine la Maison de Savoie dont les longues destinées, parties d'ailleurs de moins bas, devaient être si continues et si hautes, telles qu'au bout de dix siècles, de nos jours, devenues étrangères à leur point de départ, elles grandissent encore. Elle eut cependant plus de durée que son autre voisine, la Maison de Provence et, ainsi, celle-ci, dès le XI^e siècle, avait, par ses filles, appelé la Marche d'Espagne à dominer de l'Ebre aux Alpes. En ce temps-là, il est vrai que la France dépassait les Pyrénées orientales et dominait elle-même la marche d'Espagne : le Francoli qui tombe dans la mer à l'ouest et près de Tarragone mar-

que encore maintenant cette frontière de la vieille France. Au lieu de se tourner vers l'Italie, c'est-à-dire vers l'empire, la Provence penchait donc vers la France, même en regardant les Pyrénées.

La Maison d'Albon, elle, ne cherche cependant pas ses successeurs si loin et, bientôt, les Dauphinois trouveront encore, grâce aux sires de la Tour-du-Pin, des Viennois pour achever leur grandeur, jusqu'au moment où, finalement, leurs yeux se porteront vers la France moderne dont ils voudront orner la couronne, déjà resplendissante, d'un joyau particulièrement précieux, puisque l'héritier de ce beau royaume s'en est paré jusqu'à nos jours.

Le pays de Dauphiné n'a pas cessé d'être ce qu'il était et il a su, quand il fallait changer, se grouper selon ses affinités naturelles les plus proches : il a donc su mener à bien ses destinées.

Paris, 1^{er} août 1894-26 janvier 1895.

Manteyer, 5-15 janvier 1923.

MANTEYER.

NOTES

¹ *Georges de Manteyer. Les origines de la Maison de Savoie en Bourgogne* (910-1060. Rome, impr. Ph. Cuggiani, 1899, in-8° de 284 pp. et 2 pl. hors texte. — Notes additionnelles. Paris, Em. Bouillon, 1901, in-8° de 208 pp. — La paix en Viennois (Anse [17 juin ?] 1025) et les additions à la Bible de Vienne (ms. Bern. A. 9). Grenoble, impr. Maisonville, 1904, in-8° de 192 pp. — D'où vient la Maison de Savoie (*Journal des Débats*, lundi 19 octobre 1913). — Manassès comte de Chaunois et Garnier comte de Troiesin, leur origine carolingienne commune indiquée par les transmissions de Jully-lès-Buxy. Gap, impr. L. Jean et Peyrot, 1925, in-8° de 16 pp.

Georges de Manteyer. La Provence du premier au douzième siècle. Paris, Picard, 1908, in-8° de 527 pp. et 1 pl. hors texte. Les tables de cet ouvrage, composées de 11.864 fiches, sont sous presse : les 7 premières feuilles en sont tirées (pp. 529-640), les onze suivantes sont en pages (pp. 641-816), le surplus forme 161 p'acards.

² La Provence du I^{er} au XII^e siècle, p. 15.

³ *Ibidem*, p. 150.

⁴ [Octobre 933-octob. 934] (*Alexandre Bruehl. Recueil des chartes de l'abbaye de Cluny* : n° 415). — Samedi [5, 12, 19, 26] janvier [956] (Cart. Saint-Barnard, 2^e éd., n° 26). — Mercredi [7, 14, 21, 28] mai [956] (*Ibid.*, n° 27).

⁵ *Franz Stark. Die Kosenamen der Germanen, Vienne, 1868 et Sitzungsberichte de l'Académie de Vienne, t. LII, 1866, pp. 257-346. — Ferdinand Lot, La mesnie Hellequin : Romania 1903, p. 426.*

⁶ La Provence du I^{er} au XII^e siècle, pp. 95-101.

⁷ Octobre 957 (Cluny, 1039). — [987-996] (Cluny, 1762). Voir, pour leurs enfants, Cluny : n° 1044, 1179, 1418, 1456, 1218, 1376, 1774, 1933, 2001, 2005, 2266, 2269, 2402, 2831.

⁸ Cluny, 2798.

⁹ Dom *Joseph Vaissette* et Dom *Claude de Vic. Histoire générale de Languedoc*, 2^e édition. Toulouse, Privat, t. V, n° 107, col. 233-234. — La Provence du I^{er} au XII^e siècle, p. 123, note 2.

¹⁰ Mardi [4, 11, 18, 25] février 889 (*Ulysse Chevalier. Cartulaire de Saint-Barnard de Romans. Nouvelle édition. Valence, 1897, n° 4).*

¹¹ 20 avril 873 (*Ulysse Chevalier. Description du cartulaire de Saint-Maurice de Vienne. Valence, 1891, n° 48 : Stéphane Baluze. Capitularia regum Francorum. Parisiis, MDCLXXVII, T. II, coll. 1493-1495, n° CI).* — Vienne, 15 juin 843 (Saint-Maurice, n° 158 : St-André le Bas. App. n° 3). — Vienne, 3 avril 844 (*Baluze. Capit. t. II, co. 1443-1444).* — Thionville, 11 novembre 848 (St-Maurice, n° 8 : *Baluze. Capit. t. II, col. 1458).* — Vienne, vendredi [4, 11, 18, 25]

avril 889 (St-Maurice, n° 54 : St-André le Bas, App. 110). — Vienne, 4 avril [895] (St-Maurice, n° 52 : St-André le Bas, App. n° 10).

¹² 30 mars [943-953 ?] (*Auguste Bernard*. Cartulaire de l'abbaye de Savigny. Paris, 1853, n° 61).

¹³ [942-954] (Cluny, n° 588).

¹⁴ 7 septembre [996] (Cartulaire de Saint-Maurice, n° 112 : *Ulysse Chevalier*. Cartulaire de Saint-André-le-Bas de Vienne. Vienne, 1869, Appendix, n° 37).

¹⁵ Cartulaire de Saint-André, n° 67.

¹⁶ Cluny, n° 2798.

¹⁷ [7 septembre - 18 octobre] 99[6] (Cluny, n° 2307).

¹⁸ Sion, 6 juin 1009 (Cartulaire delphinal, f° ij : Bibl. nat. Ms. lat. 9908 ; *Ul. Chevalier*. Cart. de Saint-André, appendix, n° 38). — [19 juin] 1012 (*Ul. Chevalier*. Cartulaire de Saint-Chaffre du Monastier. Montbéliard, 1891, n° 355). — 27 février [1016] (*Jules Marion*. Cartulaires de l'église de Grenoble. Paris 1869, A. XXXIII). — Au sujet du second mariage de Frédéburge avec Arnoux, fils de Feraud (de Vaison ?), voir le cartulaire de Domène, n° 27 et *G. de Manteyer*. La Provence, p. 360, note 3

¹⁹ Cart. de Saint-André n° 12, 123, 175.

²⁰ Cluny, n° 1094 et 1122.

²¹ Strasbourg, [11 septembre ?] 1016 (*Thietmari episcopi Merseburgensis Chronicon* lib. VII, cap. 20 et 21 : *Monumenta Germaniae historica*. Scriptorum t. III. Hannoverae, 1839, p. 845).

²² Vienne, mercredi 3 novembre [1036] (Archives des Bouches-du-Rhône : H. Saint-Victor, liasse 15. — *Martène et Durand*. Veterum scriptorum amplissima collectio. Parisiis, Montalcent, 1724, t. I, coll. 402-404).

²³ [Avant le 19 octobre 993] (Cart. de Grenoble, p. 264). — Saint-Romain d'Anset [19 octobre 994 - 24 mars 995] (Cluny, n° 2255).

²⁴ 7 septembre [996] (Saint-Maurice, n° 112). — [7 septembre - 18 octobre] 99[6] (Cluny, n° 2307). — Jeudi [6, 13, 20, 27] novembre 1001 (Saint-André, n° 179). — Sion, 6 juin 1009 (Cartul. delphinal, f° ij : Saint-André, Append. n° 38). — [19 juin] 1012 (Saint-Chaffre, n° 355). — 27 février [1016] (Grenoble : A. XXXIII). — Anse, 1025 (*M.-C. Ragut*. Cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon. Mâcon, Protat, 1864, n° DXVIII). — 26 mars 1027 (Cluny, n° 2798).

²⁵ 22 octobre 1030 (Cluny, n° 2789). — [1025-19 août 1031] (Saint-Pierre de Vienne : *Ul. Chevalier*. Description de Saint-Maurice, Append. L). — Jeudi [20] août [1034] (Saint-Chaffre n° 356). — 2 octobre 1037 (Saint-Barnard, 2^e éd., n° 79).

²⁶ [22 février 1049 - 10 mai 1070] (Cluny, n° 3652).

²⁷ *Florentii Wigorniensis Chronicon* (*Monumenta historica britannica* Londres, 1848, pp. 596-597).

²⁸ Fils de Humbert I^{er} et d'Ameldis (967-998), Guichard et sa femme Alix paraissent dans les chartes de Cluny n° 1774, 1933,

2001, 2266, 2269, 2728 et 2040, depuis 992 jusqu'en 1026. Le frère aîné de Guichard paraît dès 967 (Cluny, n° 1218).

²² *G. de Manteyer*. La paix en Viennois. Grenoble, Maisonville, 1904, pp. [60]-[63].

²³ La Provence du I^{er} XII^e siècle, pp. 182-184.

Actes relatifs à Guigues VI :

6 juin 1009 (Cart. delph., f° 1j : St-André, Append. 38). — [19 juin] 1012 (Saint-Chaffre, n° 355). — 20 juin [1012 ?] (Grenoble : B. CXVIII). — Rome, 26 mars 1027 (Cluny, n° 2798). — [1027 ?] ([*M^r de Monteynard*], Cartulare monasterii beatorum Petri et Pauli de Domina. Lugduni, excudebat Ludovicus Perrin, 1859, pp. 31-32, n° 27 ; p. 41, n° 37. La date de ces deux actes doit être la même que celle du n° 61 fait comme eux en faveur de l'abbé de Cluny Odilon, mais où le comte ne paraît pas). — Jeudi [20] août [1034] (Saint-Chaffre, n° 356). — Lundi [18] novembre [1034] (Grenoble, A. XV) [22 février 1049-10 mai 1070] (Cluny, n° 3652). — Grenoble, vendredi [27] avril 1050 (Saint-Pierre : *Chorier*. Etat de Dauphiné, t. II, pp. 362-366). — Rome, 3 mai 1050 (Saint-Barnard, 2^e éd. n° 92 et 93. — Romans, mercredi 27 janvier 1052/3 (Saint-Barnard, 2^e éd. n° 104). Mercredi 13 octobre [1053] (et non pas 1064), 28^e jour de la lune [en réalité 26^e] (Saint-Barnard, 2^e éd., n° 133). — 1053 (Ulciensis ecclesiae chartarium. Augustæ Taurinorum, MDCCLIII, n° 152). — [1060-1070] (*Ibidem*, n° 243). — Cluny, 22 avril [1060-1070, Necrologium Sancti Mauricii Viennensis : *Nicolas Chorier*. Histoire générale de Dauphiné. Grenoble, MDCLXI, p. 796. — Necrologium Sancti Roberti Cornilionis : *C.-U.-J. Chevalier*. Académie Delphinale. Documents inédits relatifs au Dauphiné, 2^e vol. Grenoble, 1868, 4^e livr. p. 19, n° 112. — Vita sanctissimi patris Hugonis abbatis Cluniacensis ab Hildeberto Cenomanensi episcopo conscripta : *Martinus Marrier*. Bibliotheca Cluniacensis. Lutetiæ, 1614, coll. 432-433. — Miraculorum quorundam sancti Ugonis abbatis relatio : *Ibidem*, col. 459. — Cronicon Cluniacense Rev^m. patris Domni Jacobi de Ambasia Cluniacensis abbatis jussu conscriptum a R. P. Francisco de Rivo priore majori coenobii Cluniacensis : *Ibidem*, coll. 1642-1643, 1647).

Actes relatifs à Guigues VII :

10 mai 1070 (Arch. des Bouches-du-Rhône : B. 276). — 1073 (Oulx, n° 201, 226 : cf. n° 228, 241). — Barcelone, 10 mai 1076 (*P. de Bofarull*, Los condes de Barcelona, t. II, p. 43. — Grenoble, 12 août 1076 (Oulx, n° 242). — Cornillon [1076-1079] (Arch. de l'Isère : B. *Tituli*. Ul. Chevalier St-André Append. n° 123). — [1057-1076]. (Grenoble A. XXXIII souscription confirmative). — [1057-1079] (Oulx, 174). — [1070-1079] (Domène, n° 220. — 19 janvier [1079 ?] (Néglol. Sancti Roberti Cornilionis, p. 3, n° 19). — Pour sa première femme Pétronille : Chalais, n° 17. Pour sa deuxième femme Agnès : 1094 (St-Chaffre, n° 352). — Pour Ray-

mond Bèrenger de Barcelone, voir D. Prospero de Bosarull y Mascaro, *Los Condes de Barcelona vindicados*. Barcelona. J. Oliveres y Monmany, 1836, t. II, pp. 1-105. — Le contrat de mariage singulier de 1055 est dans Baluze (*Capit. reg. Franc.*, t. II, 1677, col. 1551).

Actes relatifs à l'Evêque de Grenoble Artaud: Romans, 2 octobre 1037 (Saint-Barnard, 2^e éd., n° 79). — [1034-1042] (Grenoble: A. XXXIV). — Besançon, 26 mars 1044 (*F.-I. Dunod*. Hist. de l'église de Besançon, t. I, Besançon, 1750, Pr. pp. XLV-L). — Chalais, 13 février 1056 (St-Barnard, 2^e éd. n° 108). — Vienne, 23 août 1057 (Grenoble, B. XX). — 10 août [1058] (Domène, n° 1). — 14 mars (Necr. de Talloires : *Neues Archiv* 1885, pp. 102-103).

¹⁰ 1096: W. comes Forensis volens cum aliis Christianis... contra Paganos ire (*La Mure*. Histoire des comtes de Forez, nouv. éd., t. III, p. 20, n° 23). — 1097: Humbertus nobilissimus comes atque marchisus ultra mare proficiscens (*Guichenon*, Histoire de la Maison de Savoie, t. IV, pr. p. 27. Chartes de C'uny, n° 3727). — 1097: Isuardus de Musone (*Anonymi Gesta Francorum*, cap. III, 2: *Heimrich Hagenmeyer*. *Anonymi Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum*. Mit Erläuterungen. Heidelberg, 1890, p. 137). — 1097: Isuardus comes Diensis... Raimbalus comes Aurasicensis... (*Guillelmi Tyrensis archiepiscopi Historia rerum in partibus transmarinis gestarum libri XXIII*, 1095-1184: *Recueil des historiens des croisades. Historiens occidentaux*, t. I, Paris, 1841, pp. 45, 96 et pp. 265, 352). Isoard de Mison, vicomte de Gap et comte de Diois, vassal du marquis de Provence, était naturellement suivi de chevaliers qui dépendaient de ses terres. On note Féraud de Thoard et le gapençais Pierre d'Abon, qui emprunta pour son voyage 120 sous, « cumque Petrus Abo Jherosolimam pergeret, onorem qui sibi ex parte patris acciderat Bertranno Borelli in vadimonio posuit centum XX solidis ». Rentrant à Gap riche de souvenirs et les poches vides, il se donna lui-même et ses biens immeubles, peu avant le jeudi 29 juin 1111, à la maison de Saint-Martin de Gap où étaient établis les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Le comte de Provence reçut un cheval noir pour ratifier cet acte (*P. Guillaume*. Origine des chevaliers de Malte et rôle des donations de la commanderie de Gap, Paris, Picard, 1881, pp. 17, n° 10, 16, n° 9, 22, n° 22, 18, n° 15). Le vicomte de Gap, Isoard, a joué dans la première croisade, un rôle très considérable par son influence morale, au témoignage de l'historien Raymond de Aguilha (de la Caille ?) chanoine du Puy, qui était de Beaucaire: « erat enim Ysoardus comes Diensis vir, in quantum noverat, Deo fidelis et omnibus nobis sapientia et probitate utilis (*Raymundis de Aguilha Historia Francorum qui ceperunt Jerusalem*: *Migne*. Patrologie latine, t. CLV, col. 648). On connaît les apparitions célestes de l'apôtre saint André qui, pour ranimer le courage abattu de l'armée et mettre fin aux calculs hésitants de ses chefs, se manifestèrent si opportunément depuis le 10 juin 1098 jusqu'au vendredi

saint 8. avril 1099, au paysan provençal Pierre Barthélemy, serviteur du prêtre Guilhem Pierre. L'apôtre lui fit trouver, enterrée dans l'église Saint-Pierre d'Antioche, une relique insigne : la lance elle-même dont le Christ avait été percé sur la croix. Ce prodige, qui laissait les Normands et même les Auvergnats sceptiques, amena cependant, grâce à la foi sincère des Méridionaux ainsi exaltée, les deux événements essentiels d'où sortit le succès final de la croisade, c'est-à-dire la victoire inespérée d'Antioche contre les Turcs de Kerboga, le 28 juin 1098 peu après l'invention de la lance obtenue le 15 juin, puis le serment prêté, le 5 novembre 1098, par le marquis de Provence, sur la lance, de laisser Antioche aux Normands et de reprendre la marche sur Jérusalem comme chef suprême, malgré l'opposition violente des autres princes qui préféraient s'arrêter sur leurs premières conquêtes. (*Ferdinand Chalandon, Histoire de la première croisade*. Paris, Auguste Picard, 1925, pp. 209-263). Ces visions en suscitérent d'autres, mais ce sont elles qui ont déterminé l'essentiel et ce rôle que joua Pierre Barthélemy lui coûta, d'ailleurs, la vie. Le prêtre qu'il servait devait, comme lui, être Provençal : son nom semble se perpétuer dans la rue Guilhem Pierre encore subsistante maintenant à Manosque (Basses-Alpes). Ce qu'il faut remarquer, c'est que ce prêtre était le vassal d'Isoard de Mison. Raymond de Aguilla ne manque pas de le noter : saint André avertit le visionnaire, selon son récit, que s'il ne tenait pas compte de ses avis, « esset sibi grave damnum et domino suo Ysoardo comiti » (*Migne*, t. CLV, col. 648). Sur quoi, le prêtre se rend auprès du comte Isoard son seigneur et de Guillaume Hugues, frère du légat, Adémar, évêque du Puy : un conseil des princes et de tout le peuple se rassemble devant eux (*Ibidem*, col. 655). De là à penser que le vicomte de Gap, « cet homme fidèle à Dieu, si utile aux Croisés par sa sagesse et sa probité » a été, sinon l'inspirateur, du moins le soutien éclairé des sentiments que manifestaient ainsi les gens de sa suite, il n'y a qu'un pas. On peut se demander pourquoi ses gens se sont trouvés voir saint André plutôt que saint Pierre ou tout autre apôtre. C'est que, sans doute, dès lors, saint André se trouvait vénéré particulièrement dans le pays de Pierre Barthélemy. Précisément, en Gapençais, une église fort importante était vouée à saint André. Il s'agit du prieuré de Saint-André de Rosans, fondé le 19 avril 988 par le clerc Richaud, sous le domaine de Cluny, et dont l'influence s'étendait sur tout le Rosanais jusqu'à Serres. Le paysan inspiré qui a décidé du sort de Jérusalem, Pierre Barthélemy, devait connaître Saint-André de Rosans. Le marquis de Provence qui, suzerain de son seigneur le vicomte Isoard, a reçu la lance divine, s'est vu consacré, par ce fait comme le chef suprême de la Croisade. Il exprime ce titre à Tripoli le 17 janvier 1103, en présence de Guillaume comte d'Auvergne, de Bernard, vicomte de Béziers, de

Bérenger de Narbonne, de Guillaume Hugues de Montélimar, de Pierre, évêque de Glandèves et d'un Guillaume Pierre qui pourrait bien être précisément le vassal du vicomte Isoard : « ego Raimundus, gracia Dei, Sancti Egidii comes et Provincie marchio, principes autem, Deo auxiliante, milicie christiane in Jerosolimitano itinere » (Guérard, Cartulaire de Saint-Victor de Marseille, Paris, 1857, n° 802). Commandant de XI^e corps de l'armée, Isoard de Mison, vicomte de Gapençais, entre le 5 juillet 1099 dans Jérusalem aux côtés de son suzerain le marquis de Provence : l'investiture du comté de Diois, qui lui est accordée sur ces entrefaites par le marquis, est évidemment la récompense de l'aide morale si puissante et si efficace qu'il venait de lui prêter pour obtenir le triomphe final. Au milieu de l'anarchie générale et de l'inertie intéressée des chefs, Isoard avait su imposer une direction heureuse sous le couvert du ciel, au moment où le légat défailant allait mourir en route (Antioche, 1^{er} août 1098). Ce légat, l'évêque du Puy Adémar, avait été choisi par le pape Urbain II au concile de Clermont, le 27 novembre 1095, pour diriger la croisade : ses deux frères Guillaume Hugues de Montélimar et Lambert François de Royans l'y accompagnent. Dès le 18 novembre 1096, à Clermont, Guillaume Hugues se prépare à partir : il abandonne ce qu'il possède à Cléon d'Andran, dans la Drôme, pour 30 sous de deniers valentinois, tandis que son frère l'évêque Adémar reçoit une somme de 50 sous avec une bonne mule. Cette mule allait faire un long voyage et porter un cavalier consommé (Cartulaire de Saint-Chaffre, p. 139, n° 397). Le 17 janvier 1103, on l'a vu, Guillaume Hugues est encore en Palestine. Quant à Lambert François, retenu par ses affaires à régler avec Guillaume de Clérieu et avec Saint-Barnard de Romans il les termine seulement le 4 novembre 1097 (Giraud, Cartulaire de Saint-Barnard, n° 169). Le jour de son départ pour la Terre-Sainte, il se rend à Romans « cum omni fere comitatu et cum multa suorum militum multitudine (Ibidem, n° 210) : le 12 mai 1100, il est de retour (Ibidem, n° 172). Tous trois, l'évêque du Puy Adémar, Guillaume Hugues de Montélimar et Lambert François de Royans étaient fils du comte de Valentinois Hugues (1037 † av. 1086) : par leur mère *Abaldisia*, fille du prince Royannais Ismidon et nièce de l'évêque de Grenoble Artaud (2 octobre 1037-1057), ils sont les parents rapprochés des comtes d'Albon. Leur mère, encore vivante le 20 août 1108 (Saint-Barnard, 1^{re} éd., n° 155), était la cousine germaine de Guigues VIII, car Pétronille de Royannais, était la propre sœur du prince de Royannais Ismidon, père d'*Abaldisia*.

³¹ *Analecta juris pontificii*, t. V, 2^e partie, 1869, col. 570, Saint-Chaffre, n° 401.

³² *Gregorii presbyteri ad D[idacum] Sancti Jacobi ecclesie episcopum libri canonum, lib. sextus; De exteriori fornicatione* (Bibl. du

Vatican: Ms. Vat. lat. 1354, ff^{os} 140 v^o-141 r^o). — Diego Gelmirez a été évêque (1^{er} juillet 1100-1121) puis archevêque de Compostelle (1121 † après le 17 avril 1139). Le prêtre espagnol Grégoire, connu comme canoniste, vivait à Rome en 1119.

Actes relatifs à Guigues VIII :

[1057-1079] (Oulx, n^o 174). — 1079 (Cluny, n^o 3542). — 1094 (Grenoble : B. VII). — [1080-16mars 1095] Cluny, n^o 3794). — 29 novembre 1095 (Grenoble : A. XXIII). — [1090-22 février 1099] (Cart. de Domène n^{os} 28, 86, 211, 212). — 22 février 1099 (Grenoble : B. II). — 12 mai 1100 (Saint-Barnard, 1^{re} éd., n^o 172). — Briançon, février 1101 (Oulx, n^o 243). — 12 mars 1100/1 (Grenoble : B. III). — Mercredi 23 septembre 1103 (Bibl. de Carpentras : Ms. 504. *Raymond Juvénis*. Hist. du Dauphiné, t. II, pp. 268-269). — Grenoble, 22 janv. 1105 (Grenoble : A. III). — [22 janv.-25 déc.] 1105 (Oulx, n^o 178. Cf. n^o 227). — 1106 (Domène, n^o 17). — Lyon, 29 janvier [1107] (Grenoble : A. I). — Saint-Pierre-d'Allevard, 2 août 1107 (Oulx, n^o 65). — Grenoble 1107 (Domène, n^{os} 33, 9, 10). — Rosans, 1107 (Domène, n^o 18; cf. le n^o 22) — 31 octobre 1110 (Chalais. *Pilot de Thorey*, n^o 1. *J.-Ch. Roman*, n^o 2) — [1112 ?] (Domène, n^o 19). — Gap, [30 avril] 1112/3 (*P. Guillaume*. Origine des chevaliers de Malte et rôle des donations de la commanderie de Gap. Paris, Alph. Picard, 1881, p. 23, n^o 25). — 5 septembre 1116 (Grenoble : C. 81). — 13 juillet 1119 (Grenoble : C. 82). — Le Latran, 20 mars 1124/5 (Chalais, 1^{re} éd. n^o 5. 2^e éd. n^o 5). — 1128 (Oulx, n^o 227). — 30 janvier 1131/2 (*Marquis d'Albon*. Cartulaire général de l'ordre du Temple, 1913, p. 32, n^o XLIII). — [1116-1133] (Domène, n^o 84). — [1117-1133] (Bonnevaux, n^{os} 228, 429). — 21 décembre [1132-1133] (Néc. de Saint-Robert de Cornillon, p. 59, n^o 355). — Pour la reine Mahaud, voir de plus : 1106 (Chalais. Ed. Pilot de Thorey, n^o 17), Rosans [29 janvier 1107/8] (*Ibid.* n^o 18 : c. n^o 33). — [1142-1144] (Chalais, 1^{re} éd., n^o 18. 2^e éd. n^o 26).

Actes relatifs à Alix, sœur de Guigues VIII :

[...-6 janvier 1083] (Domène, n^{os} 60, 87, 190, 2). — Vendredi 6 janvier [1083] (Domène, n^o 194). — La Mure, [1112] (Domène, n^o 19).

Aynard I^{er} de Domène, fondateur de ce prieuré, a épousé *Fecenna*, puis Elisabeth, enfin Alix. Il a eu, comme enfants, Aynard II, Pons I^{er} Aynard et Nantelme. D'Alix, il a eu Pierre.

Aynard I^{er} était fils de Rodolphe ou Roux. Ce Roux, fils lui-même, de Féraud [de Vaison ?], a été le père de Rodolphe, évêque de Gap, (7 avril 1044) de Gention, d'Aynard I^{er} de Domène, d'Atenoux et de Guigues de Domène (*G. de Manteyer*. La Provence, p. 360 et notes 3, 4).

⁸³ [1083 ?] : Soffredi militia de Alpa Ripa (Cart. de Saint-André, n^o 264).

⁸⁴ *Ulysse Chevalier*. Inventaire des Archives dauphinoises de

M. Henry Morin-Pons, t. I : A.-C. Lyon, Louis Perrin, 1878, p. 279, n° 1069 et p. 280, ns 1071.

Actes relatifs à Guigues le Vieux, frère aîné de Guigues IX, Dauphin :

Mercrèdi 23 septembre 1103 (Bibl. de Carpentras : Ms. 504. *Raymond Juvénis*. Hist. du Dauphiné, t. II, pp. 268-269). — Grenoble, 22 janvier 1105 (Grenoble : A. III).

Actes relatifs à Guigues IX :

31 octobre 1110 (Chalais. 1^{re} éd., n° 1, 2^e éd., n° 2). — Grenoble. [21 décembre 1128-1129] (Domène, n° 13). — 30 janvier 1131/2 (*Marquis d'Albon*. Cart. du Temple, 1913, p. 32, n° XLIII). — 1132 (*Salvaing*. Traité de l'usage des fiefs. 2^e éd., 1668, p. 497). — [21 décembre 1128-1133] (Grenoble : C. 81). — [29 avril] 1134 (Saint-Barnard. 1^{re} éd., n° 283). — 31 août 1134 (*Laxenfeld*. Epistolae pontif. rom. ined. 90). — [1128-1142] (*Ulysse Chevalier*. Cartulaire de N.-D. de Bonnevaux. Grenoble, 1889, p. 95, n° 228 et pp. 163-164, App. n° 429). — La Buissière, 28 juin [1142] (Nécrol. de Saint-Robert de Cornillon, p. 29, n° 179). Guigues VIII a été inhumé dans le cloître de Notre-Dame, église cathédrale de Grenoble (*Valbonnais*. Histoire du Dauphiné, t. II, p. 501, note b).

Le nécrologe de Saint-Robert indique également la mort des deux frères de Guigues IX : celle de Humbert archevêque de Vienne le 26 juin [1147] (p. 29, n° 177) et celle de Guillaume le 8 novembre (p. 52, n° 312).

Le nécrologe de Saint-Robert mentionne enfin la mort de Marguerite de Bourgogne, veuve de Guigues IX, le 26 janvier [1163/4] (p. 4, n° 26). Elle fut inhumée aux Ayes, le 8 février 1163/4 d'après sa pierre tombale. Sa vie a été écrite par un chanoine de Grenoble (*Guillelmi canonici Gratianopolitani; vita Margaritae, Burgundiae comitis filiae, Guigonis Dalfini comitis Albonis conjugis : Martene et Durand*, veterum scriptorum amplissima collectio, t. VI, pp. 1201-1214. — La vie de Marguerite de Bourgogne femme de Guy VIII comte dauphin fondatrice du monastère des Hayes, ordre de Citéaux, décédé le 8 février 1163, Grenoble, 1670, in-12. Réédité en 1671 à Lyon et en 1674). Au sujet de la comtesse Garcende de Forcalquier, sœur de Guigues IX, qui épousa Guillaume, comte et marquis de Provence, puis comte de Forcalquier, voici les références des trois derniers actes qui la concernent : Gap, septembre 1143 (*P. Guillaume*. Origine des chevaliers de Malte, p. 29, n° 63), 30 mai 1149, testament de son fils le comte Guigues (Arch. munic. de Manosque : Ff. 13. et Ka. 1), Manosque, novembre 1150 ? (Bibl. munic. de Lyon : Ms. 490, f° 187 v°).

Quant à la comtesse Mahaud de Savoie, sœur de Guigues IX, qui épousa Amédée III, veuf d'Alix, elle était déjà mariée le 30 mars 1143 (Cart. de Saint-Maurice en Valais : *Guichenon*. Hist. Gén. Pr. p. 34. *Domenico Carutti*. Regesta comitum Sabaudiae. Torino, 1889, pp. 103-104, n° 288).

La troisième sœur que Guigues IX a pu avoir, Béatrix, a épousé le comte de Diois Jaucerand. Fils d'Isoard de Mison, vicomte de Gapençais, croisé en 1096 et devenu comte de Diois, Jaucerand meurt avant 1149 (*Paul Guillaume*. Chartes de Durbon. Paris, Picard, 1893, pp. 42-43, n° 36), date à laquelle leur fils, Isoard, est déjà comte de Diois. Le 22 mars 1159, à Saint-Saturnin (*Chartularium ecclesiae Beatae mariae Diensis*, n° XVII : C. U. J. Chevalier. Académie delphinale, documents inédits relatifs au Dauphiné, 2^e volume, Grenoble, 1868, 3^e livr. p. 44), Raymond, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence rend une sentence obligeant le comte de Diois Isoard à prêter serment de fidélité pour le château de Luc à l'évêque de Die. En 1166, à Durbon, le comte Isoard paraît avec son fils Pierre Isoard dans trois chartes de donations relatives à cette chartreuse (*P. Guillaume*. *Ibid.* pp. 54-55, n° 51, p. 63, n° 58, p. 64, n° 50), après quoi son fils disparaît sans laisser d'enfants. Le 13 janvier 1167/8, le comte Isoard : « ego Isoardus filius Jaucerandi et Beatricis » fait hommage à Pierre évêque de Die pour la cité de Die et pour le château de Luc (*Chart. eccl. Diensis*. n° VIII; *Chevalier*. *Ibid.*, pp. 28-29). Le comte Isoard meurt avant 1176 (*Guillaume*. *Ibid.* p. 97, n° 111) ne laissant que deux filles, héritières non pas de son comté, mais de ses châteaux. L'une d'elles, Roais, épouse avant 1176. Hugues d'Aix dont elle a Guillaume Artaud et Guigues Artaud avant 1191 (*Guillaume*. *Ibid.* pp. 151-152, n° 203). L'autre, Isoarde, épouse Raymond d'Agout (1157-1203), fils de Bertrand de Mison (août 1126-1153) et de Poncie d'Agout (1157) : ce Bertrand de Mison est fils, lui-même, d'Isnard d'Entrevennes (août 1126). Gout se trouve dans le diocèse de Cavailon sur la limite du diocèse d'Apt; Mison est au diocèse de Gap et Entrevennes au diocèse de Riez. Isoarde vivait encore en décembre 1205 (*Arch. des Bouches-du-Rhône* : B. 303). Elle avait prêté hommage à l'évêque de Die Humbert (1199-1203) pour ce qu'elle tenait dans son évêché et elle meurt avant le 23 novembre 1214 (*Chart. eccl. Diensis*, n° 11. *Ul. Chevalier*. *Ibid.* pp. 8-10). Son mari, Raymond d'Agout était devenu prince immédiat de l'empire par précepte donné à Montélimar le 6 août 1178 pour la baronnie de Sault au diocèse de Carpentras, sur les limites des quatre diocèses de Vaison, Gap, Sisteron et Apt. Isoarde a eu, de Raymond d'Agout, au moins cinq enfants : Raymond d'Agout (12 avril 1214-7 août 1223), Isnard d'Entrevennes (24 juin 1201-mars 1225), Bertrand de Mison (31 décembre 1220-mars 1225), Sacristane qui épouse Bertrand Raïmbaud de Simiane (av. 8 juin 1208) et Béatrix. De là descendent les Maisons d'Agout, d'Entrevennes, de Pontevès et de Mison.

Le comté de Diois, après la mort du comte Isoard 1168-1176, ayant passé au comte de Valentinois, Guillaume de Peytieux (1163-mai 1184) fils d'Eustache évêque de Valence, comte de Valentinois, et de Véronique de Peytieux, celui-ci, né vers 1140, épousa Béatrix sœur de Guigues X (*Martène*. *Ampliss. Coll.* t. VI, col. 1208) dont il eut deux fils.

Actes relatifs à Guigues X :

[1142-1143] (Chalais, 1^{re} éd., n° 18. 2^e éd., n° 26). — Rivarolo, 13 janvier 1155 (Arch. de l'Isère : B. 3162. — [Valbonnais.] Mémoires pour servir à l'histoire de Dauphiné sous les Dauphins de la Maison de la Tour du Pin... A Paris, chez Imbert de Bats, MDCCXI, pp. 96-97 : quatrième discours, sur les finances, preuve O). — Rivarolo, [13 janvier] 1155 ([Valbonnais.] Histoire de Dauphiné et des princes qui ont porté le nom de Dauphins, particulièrement de ceux de la troisième race... t. II. A Genève, chez Fabri & Barrillot, Libraires, MDCCXXII, pp. 255-256). Ces actes précèdent de peu la destruction d'Asti faite par l'empereur le 1^{er} février 1155 et à laquelle le Comte d'Albon a dû participer (*Carutti Regesta Sabaudiae*, p. 115, n° 313). — 1161 (Cart. de Saint-Barnard, 1^{re} éd., n° 305. — [Valbonnais.] Histoire de Dauphiné, t. I, p. 180, généalogie de la Tour-du-Pin, pr. E). — Vizille, 29 juillet [1162] (Nécrol. de Saint-Robert de Cornillon, p. 34, n° 210). — Guigues X, comme son père, a été inhumé dans le cloître de la cathédrale de Grenoble (*Valbonnais*, Histoire, t. II, p. 501, note b).

Par deux préceptes datés de Worms le jour de la Pentecôte, 7 juin 1153, Frédéric Barberousse a élevé Silvion de Clérieu au rang de prince immédiat de l'empire (*Ulysse Chevalier*, Diplomatique de Bourgogne par Pierre de Rivaz, analyse et pièces inédites. Romans, R. Sibilat André, MDCCCXCII, pièces annexes, pp. 74-75. n° IX) en même temps qu'il confiait, à l'archevêque et au chapitre de Vienne, la garde de la cité et du palais royal de Vienne, excluant tout pouvoir laïque du domaine de ladite cité urbaine : « omnem laicalem personam a dominio supradicte urbis excludimus » ([*Valbonnais*.] Histoire de Dauphiné, t. II, p. 138, pr. du 5^e discours CC).

Sur ce privilège du 7 juin 1153 a été forgé, pour les Clérieux, une pièce fautive plus explicite attribuée à Conrad III et datée du 16 septembre 1151, soi-disant de Worms ([*Valbonnais*.] Hist. t. I, p. 89, pr. du 4^e discours M. — *Giraud*, Essai historique, 1^{re} part., pr. pp. 321-322. — *Chevalier*, Diplomatique de Bourgogne, pièces annexes, pp. 73-74, n° VIII). De même le précepte authentique du 13 janvier 1155 accordé par Frédéric Barberousse à Guigues X a servi de modèle pour forger un pseudo-précepte plus étendu au point de vue monétaire et daté soi-disant du 7 juillet 1155 (*Ul. Chevalier*, Cartulaire de l'abbaye Saint-André, Appendix, pp. 292-294, n° 82). Le précepte daté de Besançon le 25 novembre 1157 qui met sous la garde immédiate de l'empire l'église et la ville de Romans est également des plus suspects : il est en contradiction avec l'intervention du comte Guigues X à Romans, quatre ans plus tard et, au lieu d'être accordé à l'abbé de Romans qui est l'archevêque de Vienne Etienne, il l'est, soi-disant au trésorier de l'église de Romans, Guillaume de Clérieu assisté de trois inconnus (*Ul. Chevalier*, Cart. de Saint-André, pp. 300-301, App. n° 85. — Diplôm. de Rivaz, p. 76, pièces annexes, n° X). Ce

pseudo-précepte a dû être forgé après la mort de Guigues X, qui d'ailleurs en 1161 avait en fait reconnu la liberté de Romans défendue par ses murs bâtis malgré lui cette année-là.

Pour le précepte de 1161 qui élève l'évêque de Grenoble Geoffroy au rang de prince immédiat et qui prend son évêché sous la garde de l'empire, voir *Ulysse Chevalier*. *Diplomatique de Bourgogne*, pièces annexes, pp. 76-77, n° XI.

L'unique document qui nomme la mère de Guigues X, Clémence est le bref du pape Adrien IV du 1^{er} mai 1155 (Arch. de l'Isère, H. 624) : M. Emmanuel Pilot de Thorey a bien voulu, il y a trente ans, me signaler cette pièce qui était demeurée inconnue et, récemment, M. Louis Royer m'en a aimablement communiqué le texte.

Béatrix, sœur de Guigues X, veuve du comte de Valentinois Guillaume († av. 1186) a épousé le comte Humbert III de Savoie. Quand Humbert III alla, le 26 juin 1178, voir saint Anthelme évêque de Belley à son lit de mort, ce lui-ci lui prédit qu'il aurait un fils. Le comte en parut surpris, ce qui prouve que son mariage avec Béatrix d'Albon n'était pas encore fait : de cette union naquit en effet le comte Thomas (*Vita sancti Anthelmi : Acta Sanctorum junii*, t. V, p. 336. *Dom. Carutti*, *Regesta comitum Sabaudiae*, p. 130, n° 356). Béatrix paraît avec son fils le 12 juin 1189. (*Al. Billiet et Albrieux*. *Chartes du diocèse de Maurienne*, p. 38. *Carutti*. *Ibid.* pp. 137-138, n° 372). On la trouve à Conflens le 31 mars 1219 (*Leo Menabrea*, dans les *Mémoires de l'Académie de Savoie*, 2^e série, t. II, p. 281. *Carutti*. *Ibid.* p. 170, n° 458) : elle meurt le 8 avril 1230 et se trouve inhumée à Hautecombe (*Hist. patr. Monum. Script.* t. I, col. 673. *Carutti*. *Ibid.* p. 191, n° 714). Elle devait être nonagénaire.

Marquise, autre sœur de Guigues X, a épousé Guillaume IV comte d'Auvergne, fils de Robert, dont elle eut, avant 1167 (*Justel*. *Hist. d'Auvergne*, livr. 4, preuves, p. 137) un fils auquel fut donné, avec le nom auvergnat coutumier de Robert, le surnom de Dauphin par sa mère. Guillaume IV ayant été dépouillé, en 1168, de son héritage presque tout entier par son oncle Guillaume, frère cadet de son père Robert, se trouva réduit à une partie de l'Auvergne autour d'Issoire qui deviendra le Dauphiné d'Auvergne, en raison du surnom maternel de son fils et héritier Robert 1^{er} Dauphin. Celui-ci s'est fait connaître comme troubadour († 22 mars 1234). Guillaume IV meurt dès 1170 et sa femme Marquise se retire aux Ayes où elle meurt le 21 juillet 1196.

Marquise avait eu en dot les deux châteaux de Voreppe et de Vaurieu.

Le 15 août 1223, à Chalais André Dauphin, comte d'Albon et palatin de Vienne, nomme sa tante « amita mea domina Marchisia » et son cousin « Delfino de Avernia consobrinio meo » (*Valbonnais*. *Histoire de Dauphiné*, t. II, p. 377, pr. CXXXVI, note d. *Cartulaire de Chalais*, 1^{re} éd., n° 39. 2^e éd., pp. 28-29, n° 100). Le 7 octobre 1225, le fils de Marquise, Dauphin d'Auvergne, vend à son cousin, André Dauphin

pour 22.000 sous de viennois les deux châteaux qui avaient formé la dot de sa mère ([*Valbonnais*]. *Hist. de Dauphiné*, t. II, p. 378).

Marie, que l'on pense avoir été la troisième sœur de Guigues X, a épousé Guillaume, marquis del Bosco. Son futur époux paraît à Tiglieto, le 27 août 1131 avec son père le marquis Anselme, sa mère Alix et son frère Manfred (*G. B. Moriondo. Monumenta Aquensia*, Torino, 1789, t. I, p. 47. *Cornelio Desimoni. Sulle marche d'Italia e sulle loro diramazioni in marchesati. Lettere cinque al comm. Domenico Promis. Seconda edizione accresciuta di altri studi dello stesso autore e corredata di alcune tavole genealogiche. Genova. Tip. Sordomuti. Estratto degli Atti della Società ligure di Storia patria*, vol. XXVIII, fasc. I, série terza, in-8° de 338 pp. à la p. 74 et note 3. — Voir pp. 272-273 le tableau généalogique de tous les marquis descendants d'Aleramo, depuis le milieu du X^e siècle jusqu'au début du XIII^e siècle). Ce Guillaume dit Piscialora est, en 1131, encore jeune : il meurt avant le 12 août 1184, date du testament fait, à Albissola, par son fils Arduin, partant pour aller outre-mer (*Ibid.* p. 271) : à cette dernière date, Marie vivait encore. Elle avait eu au moins quatre fils et une fille de son époux, Anselme, Arduin, Azo, Delfino, Sibilia, et, comme on le voit, elle avait donné à l'un d'eux le surnom des Guigues Dauphins exactement comme le faisait en Auvergne sa sœur Marquise. Le 12 août 1184, Arduin confie à son frère Delfino la garde de ses biens : « res meas dimitto in potestate et guardia fratri mei Delfini, dum venero ». Ce marquis Delfino est connu de 1179 à 1216 : sa femme s'appelle Jeanne. Le 3 octobre 1210, à Montechiaro, les hommes de cette localité, par son ordre, jurent fidélité à ceux d'Alexandrie (*Moriondo, ibidem*, t. I, p. 160, n° 140. *Fedele Savio. Indice del Moriondo : monumenta aquensia, disposto per ordine cronologico, Alessandria, Stab. tip. G. Jacquemod, figli, 1900, p. 218, n° 440 bis*).

³⁵ *André du Chesne, Tourangeau, Géographie du Roy. Histoire des Comtes d'Albon et Dauphins de Viennois, justifiée par titres, histoires et autres bonnes preuves... A Paris, chez Sébastien Cramoisy, MDCXVIII, Preuves, p. 6.*

Pierre-François Chifflet, de la Compagnie de Jésus. Lettre touchant Béatrix, comtesse de Chalon, laquelle déclare quel fut son mary, quels ses enfans, ses ancestres & ses armes, envoyée à Monsieur Lantin, conseiller du Roy et Maistre ordinaire en sa Chambre des comptes à Dijon... avec une table généalogique qui fait descendre du comte Lambert cette Princesse aussi bien que son mary. A Dijon, chez Philibert Chavange, imprimeur et marchand libraire, rue S. Jean, au Petit Jésus... MDCLVI, pp. 207 (l'épître), 205-206 (23 avril 1088-1101), 191-193 (notice de Perreoy), 124 (17 juin 1147), 127 (Saint-Simon 1157), 127-128 (1169), 134 (1170), 154 (13 mai 1179).

François-Félix Chevalier. Mémoires historiques sur la ville et seigneurie de Poligny, avec des recherches relatives à l'histoire du Comté de Bourgogne et de ses anciens souverains et une collection de chartes

intéressantes, t. I. A Lons-le-Saulnier, de l'imprimerie de Pierre Delhorme, imprimeur-libraire, place Cléricée, 1767, pp. 316-317, n° IX (1069).

Nicolas Chorier. Histoire générale de Dauphiné. A Grenoble, chez Philippes Charvys, libraire & imprimeur ordinaire du Roy. MDCLXI, Livre XI, chap. XI, pp. 820-821 (1088-1102).

³⁶ Lyon, 21 janvier 1262/3 (Arch. de l'Isère : G. 11. — *Claude Faure*. Histoire de la réunion de Vienne à la France : *Bull.* de l'Académie Delphinale, 4^e série, t. XIX, 1905, p. 377, note 1). — Pérouse, 4 janvier [1266] (*Edouard Jordan*. Regeste de Clément IV, pp. 297-298, n° 760).

³⁷ Vienne, 18 janvier [915] (Cart. de Saint-Maurice de Vienne, n° 196 : Saint-André, App. 16). — 14 novembre 917 (Saint-Maurice, n° 101). — Janvier [938] (Cluny, n° 482). — [vers 975] (Saint-André, n° 239. — (Saint-André, n° 183). — 1000 (Saint-André, n° 182). — Novembre 1001 (Saint-André, n° 179). — (Saint-André, n° 180). — 23 novembre 1025 (Saint-Barnard, 2^e éd., n° 743). — 7 janvier 1052/3 (*Ibid.*, n° 104). (*Ibid.*, n° 83).

(Cluny, n° 3010). — 1086, Saint-Barnard, 2^e éd., n° 197).

Lundi [4, 11, 18, 25] mai [957] (*Bullioud*. Lugdunum sacro-proprium. Index X, p. 162). — *M. C. Guigue*. Obituarium eccl. Sancti Pauli Lugdunensis, p. 22). — Mars 994 (Cart. de Savigny, n° 437). — avril 995 (Cluny, n° 2292). — vers 1000 : plaid comtal (Cluny n° 2527). —

(Necrol. de Tal'ires : *Harry Bresslau*. Aus Archiven und Bibliotheken. Neues Archiv., t. XI, pp. 102-103). — 11 février

(Necr. de la primatiale de Lyon : *M. C. Guigue* et *G. Guigue*, 1902, p. 15). — mars 1010 (Cluny, n° 2673). — samedi [3, 10, 17, 24, 31] mai [1012] (Cart. d'Anay, n° 191). — Lyon, 13 avril 1013 (*Ibid.*, n° 147). — 9 juin (*Guigues*. Obi. de l'église primatiale, 1902, p. 40). — Cluny, n° 2921). — vers 1017 (Savigny, n° 602). — 1020 (Cluny, n° 2729). — jeudi, 13 février [1029 ?] (Saint-Michel de la Cluse

). — [vers 1030] (Savigny, n° 645). — Savigny, juin 1046 (Savigny, n° 730). — [vers 1049] (Cluny, n° 2980). — 5 mars (Obituaire de la primatiale, p. 19). — 10 février (*Ibid.*, p. 15). — 8 mars 1061 (Saint-Michel de la Cluse

). — [vers 1075] (Savigny, n° 762). — [vers 1078] (Cluny, n° 3529). — 18 octobre (Obi. de la Primatiale, p. 82). — 14 mai 1078 (Savigny, n° 758). — 6 décembre 1079 (*Ibid.*, n° 757). — 4 avril (Obi. de Saint-Paul

³⁸ *Hérimanni augiensis Chronicon*. — *Wiponis Gesta Chuonradi imperatoris*. — *Wiponis tetralogus* (*H. Bresslau*. Wiponis, in usum scholarum editio altera. Hânnaverae, 1878 in-8°).

Sur cet archevêque de Lyon Brochard II (1031-1034) qui, en réalité : fils de Humbert aux Blanches mains, était évêque d'Aoste depuis 1026 et qui mourut abbé de Saint-Maurice en Valais le 10 juin après 1067, dont le rôle est, dans ces circonstances, le contrepied de celui assumé par son père, voir : *Georges de Manteyer*. Les origines de la maison de Savoie La paix en Viennois. Grenoble, 1904, p. 53.

Le couronnement fait à Genève le 1^{er} août 1034 est attesté par les Annales de Saint-Gall (*Monum. Germ. hist.*, t. XI, p. 83) : « Chuonrâdus... Genevam... pervenit : ibi vero... in festivitate sancti Petri ad vincula coronatus producitur. » 2^e août était précisément le jour de la fête de la cathédrale de Genève.

³⁰ Léonce *Lex*. Eudes, comte de Blois, de Tours, de Chartres, de Troyes et de Meaux (995-1037) et Thibaud son frère (995-1004). Troyes, *Dufour-Bouquet*, 1892, pp. 20-21, 28-29, 155-157, 165-169, 53.

⁴⁰ *Georges de Manteyer*. Les Origines de la Maison de Savoie. Rome, 1899, pp. 108-123.

⁴¹ S. Guichenon. Bibliotheca Sebusiana. Lugduni, G. Barbier, MDCLX, pp. 88-91 : centuria I, n° XL.

⁴² *Ed. Secretan*. Notice sur l'origine de Gérold, comte de Genève (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, tome seizième. Genève, J. Jullien. Paris, A. Allouard, 1867, pp. 201-303).

⁴³ Tiglieto, 27 août 1131 (*Moriando*. Monumenta aquensia, t. 3, p. 37, n° 36). — 2 août 1152 (*Ibidem*, t. I, p. 58, n° 44). — 12 août 1184 (*Arch. de Savone : Libro a catena*, t. I, f° 22. C. Desimoni, p. 271). — Acon, 15 mars 1185 (*Desimoni*, p. 271). — Montechiaro, 3 octobre 1210 (*Moriando*, t. I, p. 160, n° 140).

⁴⁴ Le duc de Bourgogne Hugues III (1162-1192) a eu, de sa première femme Alix de Lorraine, deux fils : Eudes III qui sera duc de Bourgogne après lui (1192-1218) et Alexandre sire de Montagu. Il a eu, de sa seconde femme Béatrix d'Albon, un seul fils André-Dauphin. Alexandre et André sont des noms étrangers à la Maison de Bourgogne. Pour Alexandre, ce nom doit avoir été imposé sous l'influence du pape Alexandre III (7 septembre 1159-30 août 1181) qui vint en France de 1162 à 1165. Quant à André, il n'a guère eu, à cette époque, que trois ou quatre souverains connus ayant porté ce nom : ce sont, en remontant, André II le Jérusalemite, duc de Dalmatie et de Croatie (1200), roi de Hongrie (1205), mort le 7 mars 1235, saint André 1^{er} Jouriéwitch, grand-prince de Wladimir (1157), né en 1110 à Susdal et mort à Bogoljubow le 29 juin 1174, André 1^{er} roi de Hongrie (1046-1060). Il faut y ajouter le marquis de Massa et de Parodi André (1196-1233) fils de Moruello, petit-fils du marquis de Parodi Guillaume le Sarrasin (1166-1199). Evidemment, ce nom d'André se trouvait porté dans le duché de Bourgogne dès le milieu du XII^e siècle : mais, il l'est en dehors de la Maison ducale. Vers 1145, l'abbaye de Longuay, par l'entremise de saint Bernard abbé de Clervaux, reçoit un don en présence du duc Eudes II († septembre 1162) et d'André de Montbard : « Andreas de Montebarro » (*Ernest Petit*. Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne, t. II, Dijon, Lamarche, 1888, p. 236, n° 292). Ce n'est pas l'existence de ce simple baron bourguignon qui peut expliquer la naissance simultanée des trois princes de ce nom, André-Dauphin fils du duc de Bourgogne Hugues III († 25

août 1192) en 1184, André II fils du roi de Hongrie, Dalmatie, Croatie Bela III († 1199) en 1186 (?) et André petit-fils du marquis de Parodi Guillaume *Sarraceno* († 1199) vers 1190. Cette attribution d'un nom peu répandu qui se fait simultanément à trois princes en Bourgogne, en Hongrie et en Italie doit découler d'une volonté souveraine et unique, dominant l'Europe, qu'il faudrait connaître. En Bourgogne, le duc Hugues III était, par sa mère Marie de Champagne qui vivait encore, le cousin germain du roi de France Philippe Auguste et on pense tout d'abord à la haute influence de la reine douairière de France, Alix de Champagne († 4 juin 1206), tante du duc, d'autant mieux que Margue Marguerite de France, sœur consanguine de Philippe Auguste, née en 1158, va épouser précisément en 1185, le roi de Hongrie Bela III veuf d'Anne (*Xyst. Schier. Dissertatio de Maria Porphyrogeneta sponsa, Anna et Margarita, conjugibus reginis Belae III Hungariae regis. Vindobonae* [1770], in-8°). Dès 1183, le roi Bela III accorde à l'abbaye de Cîteaux et à son abbé Pierre des droits de péage sur ses terres pour toutes sortes de marchandises (*Arch. de la Côte d'Or : Cart. de Cîteaux*, f° 97, n° 167. *Ernest Petit. Ibid. t. III, 1889, p. 258, n° 717*). Cela ne veut pas dire que son mariage avec Marguerite de France fût déjà fait : c'est seulement une preuve, après beaucoup d'autres, de l'influence de la France en Europe et des relations constantes de l'orient avec l'occident qui existaient depuis plus d'un siècle. En ce qui concerne les grands princes de Kijew descendants de Rurik, Iaroslav (1015 † 7 février 1054) commence par donner sa fille Marie au fils du roi de Pologne Miecislav II (1025-1034) et c'est tout naturel puisqu'il est son voisin : mais, quand Miecislav meurt, ses sujets cherchent partout son fils Casimir pour monter sur le trône et ils ne le trouvent point. Après de longues recherches, ils le découvrent à Cluny où il avait fait profession de moine. Il fallut que le pape le relevât de ses vœux et enjoignit à l'abbé de Cluny de le rendre à ses sujets. Les Polonais de cette époque avaient une dévotion particulière pour le sanctuaire de Saint-Gilles et y venaient en pèlerinage : on garde le souvenir des deux rois Vladislav I^{er} (1080-1102), Boleslav III (1102-1139), fils cadet et petit-fils de ce Casimir I^{er} (1040-1059) qui le premier, y envoya une ambassade et, le second, y vint lui-même (*J. Malinowski. L'ambassade de Ladislav I^{er} duc de Pologne à l'abbaye de Saint-Gilles et le pèlerinage de son fils Boleslav III au tombeau de ce saint : Mémoires de la Société scient. d'Alais. 1878-1879, t. X, pp. 241-277. Ul. Chevalier. Répert. Bio-bibliographie, 1907, col. 4787*). Après l'union polonaise de sa sœur, le grand prince de Kijew Iaroslav (1015 † 7 février 1054) donne sa fille aînée, Anastasie à André I^{er} roi de Hongrie († 1060) vers 1050, puis sa fille cadette Anne, née en 1024 se marie, en 1051, avec le roi de France Henri I^{er} : il est probable que l'ancien moine de Cluhy, Casimir, devenu roi de Pologne, a préparé les voies de cette union. Enfin, Wsevolod I, devenu grand prince de Kijew à la mort de son père Iaroslav, donnera

sa fille *Eupraxia* ou Praxède d'abord au marquis de Stade Henri, puis en 1089, à l'empereur Henri IV († 1106) veuf de Berthe. Henri IV avait, lui-même, donné sa sœur *Itta*, ou *Juditta* († 1102), en 1063, au roi de Hongrie Salomon (1063-1073 † 1087), fils d'André I^{er}, puis à Vladislav I^{er} roi de Pologne (1080-1102) veuf de Judith de Bohême. Voilà quelques-unes des alliances qui s'étaient produites en Europe pendant le XI^e siècle.

Ce ne serait pas l'influence de la reine de France Alix de Champagne qui aurait pu faire nommer André-Dauphin en 1184 et, après lui, André II de Hongrie en 1186 (?), puis André de Parodi vers 1190, si l'intervention de Philippe Auguste hostile au duc de Bourgogne Hugues III s'était produite dans le duché de Bourgogne pour le sire de Vergy vraiment dès 1183 (*Ernest Petit*. Hist. des ducs, t. III, p. 9) : on tendrait à penser que, quand le roi, à Chaumont en Vexin (1^{er} novembre 1183-31 mars 1184), ratifie la charte communale donnée à Dijon par le duc, les relations courtoises ne sont pas encore rompues entre la France et le duché. Le duc va se marier à Saint-Gilles à la fin de 1183 avec Béatrix d'Albon, veuve de Taillefer, il se rend à Grenoble avec elle au début de 1184 pour passer un accord, entre l'évêque de Grenoble et lui, sur les droits qu'ils avaient dans l'enceinte de cette cité. Le pape Luce III confirme cet acte à Vérone le 13 juin 1184 et le duc rentre en Bourgogne où naît son fils Dauphin qui reçoit comme nourrice, Phéliez, gratifiée dès cette année, en cette qualité, d'une rente annuelle de neuf setiers de froment sur les revenus de Rouvre (*Arch. de la Côte-d'Or* : Cart. de la Sainte-Chapelle, n° 40. *Ernest Petit*. Histoire des ducs, t. II, pp. 417-418, n° 683). Ensuite le duc va, le mardi 3 juin 1186, à Orviété, rendre au roi des Romains l'hommage qu'il doit à l'empire pour le Dauphiné : c'est alors que le roi de France se décide à entrer en guerre et pénétrer, dans le duché, les armes à la main, au début de 1187 : M. Ernest Petit l'a bien vu. Au moment de la naissance d'André Dauphin, en 1184, l'influence de la reine de France Marie de Champagne doit donc être encore prépondérante : elle est la tante du duc et elle se prépare à envoyer la sœur consanguine de Philippe Auguste, Marguerite de France, née en 1158, comme femme au roi de Hongrie Bela III. Dès 1179, la politique d'expansion lui avait fait envoyer sa propre fille Agnès de France, âgée de huit ans, comme fiancée au fils de l'empereur Manuel Comnène (1143 † 24 septembre 1180) Alexis II Comnène âgé lui-même de douze ans et qui ne régnera que trois ans (24 septembre 1180 † octobre 1183) : précisément, la sœur de cet Alexis, Marie avait, en 1172, été fiancée au roi de Hongrie Bela III qui, en 1185, épouse Marguerite de France. Ces fiançailles de Marie Comnène n'ayant pas eu d'effet, elle épouse en 1179, juste au moment où son frère Alexis II reçoit Agnès de France, Raynier de Montferrat et lui apporte en dot, de son père l'empereur Manuel Comnène, le royaume de Salonique. Or, Raynier est le fils du marquis de Montferrat Guillaume le Vieux

(1126-1189), l'un des meilleurs serviteurs de l'empereur Frédéric Barberousse et, ainsi, les intérêts de la France viennent s'enchevêtrer, en Europe, avec ceux de l'empire, depuis le Dauphiné jusqu'au Bosphore. Ce marquis Guillaume le Vicux, fils de Boniface et de Constance de Savoie, avait épousé Ita ou Judith d'Autriche, fille du marquis Luitpold (1096-1136) et d'Agnès de Franconie (1080-24 septembre 1143). La famille du marquis d'Autriche Luitpold joue un rôle important au milieu du XII^e siècle. Il a quatre fils, Luitpold duc de Bavière († 1141), Henri duc d'Autriche († 1177), Conrad archevêque de Salzbourg († 1168), Otton évêque de Freising, chancelier de l'empire († 1158) : outre la marquise de Montferrat Ita, il a encore deux filles, Gertrude femme de Vladis'av duc (1140-1159), puis roi de Bohême (1159-1174), et Berthe femme de Boleslav roi de Pologne (1145-1173). La femme du marquis Luitpold, Agnès de Franconie, fille de l'empereur Henri IV († 12 août 1106) et de sa première femme Berthe († 27 décembre 1087) est, par conséquent nièce de Jutta ou Sophie reine de Hongrie (1063-1073 † 1102). Elle avait été mariée deux fois. En premières noces, elle avait épousé Frédéric de Stauffen, souche de la Maison impériale de Souabe : l'empereur Frédéric Barberousse (1152-10 juin 1190) est ainsi son petit-fils et, en 1186, il donne sa fille Sophie au marquis de Montferrat Guillaume le Vieux dont la première femme Ita d'Autriche était morte. La sœur de Guillaume le Vicux, Mathilde, épouse le marquis de Parodi Albert Zueta (1145-1148) fils du marquis Guillaume *Franciscus* (1130-1138) et, par conséquent, père du marquis Guillaume *Sarracenus* (1166-1199). Il est le bisaïeul du marquis André le Blanc (1196-1233). L'un des fils de Guillaume le vieux, Boniface († 1207) épouse Marie l'une des deux filles du roi Bela III de Hongrie, Marie : l'autre, Constance, épouse le roi de Bohême Przemislav (1199-1231) fils de Vladislav et de Gertrude d'Autriche. La sœur de Bela III, Hélène, épouse Luitpold duc d'Autriche (1177 † 21 décembre 1194) fils de Henri († 1177) et Agnès, sœur de ce Luitpold, épouse enfin le roi de Hongrie Etienne III (1173-1176) frère et prédécesseur de Bela III. Tout ce monde là se tient de fort près. Ces faits se trouvant groupés, on peut faire le départ entre les deux influences maîtresses qui ont du, ainsi, s'exercer sur les herceaux si rapprochés, dans l'ordre du temps, et si éloignés, dans l'ordre de l'espace, d'André-Dauphin (1184) en Bourgogne, d'André II (1186 ?) en Hongrie, d'André le Blanc (1190 ?) en Ligurie.

En ce qui concerne André-Dauphin, son père, en 1184 le nomme seulement Dauphin : « Hugo, dux Burgundie et Albonii comcs... donnavimus... Phelilic (*Phelisia* ?), nutrici Delphini (*Delfini* ?), filii nostri... cujus rei testes sunt Beatrix ducissa Burgundie... » (*Petit*, t. II, p. 417). Il est évident que ce nom de *Dalpinus* a été reçu par l'enfant le jour de sa naissance et qu'il lui a été donné parce qu'il continue le surnom patronymique héréditaire de l'aïeul et du bisaïeul maternels dont il est, par sa mère, le seul héritier possible. En donnant

à son fils ce nom de naissance étranger à sa propre Maison — et il peut le faire parce qu'il avait déjà eu un fils aîné Eudes III héritier de son duché — le duc affirme le droit héréditaire du nouveau-né sur le Dauphiné au détriment de la branche cadette des Guignes qui restent uniquement comtes de Forcé. Il faut donc que le nom d'André, joint ensuite à ce nom de naissance, soit un surnom de baptême. L'influence de la mère du duc, Marie de Champagne et de sa tante la reine de France Alix de Champagne, a pu se marquer dans le choix de ce surnom de baptême : après tout ce qui vient d'être dit, il semble, cependant, que la tradition du nom d'André n'ait pas existé dans les maisons souveraines à cette époque, en dehors du grand prince de Vladimir saint André (1157-1174), fils du fondateur de Moscou, ce qui était un fait récent, et d'André I^{er} roi de Hongrie (1046-1060), ce qui, plus éloigné, semble bien étranger à la Maison de France où à la Maison de Champagne. Filles de Thibaud II^e comte de Champagne et IV^e de Blésois († 8 janvier 1152), il est vrai que Marie et Alix avaient eu pour mère Mahaud de Carinthie : cette origine ramène l'esprit à ces frontières sud-est de l'empire, limitrophes du royaume de Hongrie, où, mieux que partout ailleurs, avait dû se conserver la mémoire du malheureux roi de Hongrie André I^{er} dont le fils Salomon († 1087) et la belle-fille Ita de Franconie († 1102) avaient survécu assez longtemps à leur chute définitive (1073), malgré tout l'appui qu'avait pu leur prêter la Germanie. Si le surnom d'André a ainsi été donné par la reine de France Alix de Champagne, en 1184, à Dauphin, fils du duc de Bourgogne, mieux encore a-t-elle pu le donner, en 1186, au fils de Marguerite de France et du roi de Hongrie Bela III. Quant à André le blanc fils, vers 1190, de Moruello et petit-fils du marquis de Parodi Guillaume le Sarrasin (1166-1199), il est inutile de penser à une influence aussi élevée sur son berceau. Guillaume le Sarrasin avait épousé Alix fille du marquis de Malaspina Moruello. Ce marquis Moruello avait deux frères dont l'un, Opizzo, avait pour fils le marquis Conrad, mari d'Agnès chanté par Albertet : Benedetto fils de Conrad, épousa une fille du marquis del Bosco Guillaume (1131-1173) et de Marie d'Albon. Déjà, Marie d'Albon, fille de Guignes VIII-Dauphin, avait donné à l'un de ses enfants le nom de Delfino (1179-1216). Il n'est pas surprenant que, pour obéir à son influence, les marquis de Malaspina, après avoir fait passer leur nom de Moruello au fils du marquis de Parodi Guillaume le Sarrasin, aient fait également passer celui d'André au petit-fils de Guillaume le Sarrasin.

⁴⁵ *Cesare de Lollis*. Il Canzoniere provenzale O (Codice vaticano 3208). Roma, tipogr. della R. accademia dei Lincei. 1886 (Reale Accademia dei Lincei, anno CCLXXXIII : 1885-86. Serie 4^e. Memorie della Classe di scienze morali, storiche e filologiche, vol. II. Seduta del 16 maggio 1886), p. 27, n° 31 : Albertet et pp. 28-29, n° 33 : Albertet.

La dernière pensée de Taillefer, en 1183 à Vizille, a été, semble-t-il, pour les Chartreux de Durbon à qui il donne des pâturages en leur

confirmant l'aumône de son père : « ego, Tallafers, Viennensium et Albonensium comes, confirmo sigillum et elemosinam quam pater meus Raimundus, dux Narbone, comes Tolose, marchio Provincie concessit » (*P. Guillaume. Chartes de Durbon*, p. 124, n° 160).

Le veuvage Béatrix fut court : étant venue à Saint-Gilles à la mort de son mari pour voir son beau-père, c'est là qu'aussitôt, sans attendre la fin de l'année, le duc de Bourgogne, après s'être débarrassé de sa propre femme, vint la quérir pour obtenir par elle l'extension de son duché français vers le midi dans le royaume de Bourgogne :

Anno Domini M.C.LXXXIII. Hugo dux Burgundiac Beatricem filiam Delfini comitis Alboni duxit in uxorem apud Sanctum Egidium (*Petite chronique de Saint-Bénigne de Dijon : Chifflet. Lettre touchant Béatrix comtesse de Chalon. Dijon. MDCLVI*, p. 43).

Et, de suite aussi, le duc donne à Béatrix ce qu'elle avait vainement attendu de Taillefer, si l'on peut dire, depuis qu'elle était au monde, c'est-à-dire un fils.

L'accord passé par le duc, au nom de sa femme, avec Jean évêque de Grenoble en 1184 et l'approbation qu'en fait, sur sa demande, le pape Luce II, à Véone, le 13 juin 1184 ont été publiés par Valbonnais (*Histoire de Dauphiné*, t. I. pp. 181-182, pr. de la généalogie de la Tour-du-Pin, lettre F.).

Suivre plus loin le règne de Béatrix serait faire l'histoire de 800 fils André Dauphin et aller au-delà de la première maison d'Albon.

En 1193 et en 1194, après la mort de son mari « l'illustre duc de Bourgogne », elle fait plusieurs dons à Oulx (*Cart. d'Oulx*, n°s 43, 47, 50) et à Bonnevaux (*Cart. de Bonnevaux*, n° 417).

Elle teste le 6 et le 14 décembre 1228 à Vizille où elle meurt le 16. Elle se fait enterrer aux Ayes (*Salvaing de Boissieu. Usage des fiefs*. L. 5-6. — Cartulaire de Saint-Robert, n° 3 : *Auvergne. Académie delphinale. Documents inédits relatifs au Dauphiné*, 1^{er} volume contenant le Cartulaire de Saint-Robert et le Cartulaire des Écoutes. Grenoble. Prudhomme, 1865, pp. 4-7. — Necrologe de Saint-Robert de Cornillon, n° 350 : *C.-U.-J. Chevalier. Acad. delphinale. Doc. inédits*, 2^e volume, 4^e livr., p. 59).

En ce qui concerne l'enceinte urbaine de Vienne, par un acte daté de Crémieu le 9 novembre 1337, Humbert II acquiert, pour 6.000 florins, les prétentions subsistantes de Guillaume de Vienne seigneur de Saint-Georges (*Valbonnais. Hist. de Dauphiné*, t. II, pp. 347-348, pr. n° CIV). L'archevêque de Vienne ayant pour ainsi dire trahi son devoir en livrant au Roi de France Sainte-Colombe *clavis et porta Imperii*, par suite, le 22 août 1338, à Vienne, dans la rue devant Saint-Estève, les citoyens de Vienne, au nom de leur cité, par-devant Humbert, Dauphin de Viennois, duc de Champsaur, *Viennae comite et Albonis ac palatino, pro tribunale sedente in judicio*, le reconnaissent formellement comme comte de Vienne, sous réserve de la fidélité qu'ils doivent à l'Empereur et à l'Eglise. Ils lui remettent les clefs de la

cité (*Ibid.*, t. II, pp. 363-364, n° CXVIII). Cinq jours après, le 27 août 1338, dans le chapitre de Saint-Maurice, les chanoines, à leur tour, reconnaissent que le Dauphin est *comes Viennae palatinus*, archisénéchal des royaumes de Vienne et d'Arles. Ils lui remettent la garde de la cité et de la maison des Chanaux : cependant, ils retiennent le château de Pipet, le mont Salomon, le mo'lard de Sainte-Blandine, le cloître et le péage. Le Dauphin leur assure 800 livres de rente en bons Viennois (*Ibid.*, t. II, pp. 364-368, n° CXIX). Le 29 août, Sibeud de Clermont est nommé vohier delphinal dans la cité et vicomte delphinal pour le comté (*Ibid.*, p. 369, n° CXXI), tandis que le Dauphin devient chanoine (pp. 368-369, n° CXX). Finalement, un mandement du 8 janvier 1378 émané de l'Empereur Charles IV, enlève au chapitre la garde du château de Pipet et de la maison des Chanaux : son précepte du même jour confie cette garde à Charles de France, Dauphin de Viennois (Arch. de l'Isère : Registre de la Chambre des Comptes intitulé *Droit du Dauphin* f° 12). Le lendemain, 9 janvier, un nouveau précepte impérial crée le Dauphin lieutenant et vicaire général de l'Empire 1° dans tout le Dauphiné de Viennois, 2° dans les diocèses de Valence et de Die (*Ibid.*, f° 8). Ce même jour, un dernier précepte de Charles IV crée le Dauphin lieutenant et vicaire général de l'Empire dans tout le royaume d'Arles et ses dépendances, sauf dans le comté de Savoie et ses dépendances (*Ibid.*, f° 3). Tel est en somme l'état légal qui a permis à la France de s'approprier les derniers vestiges du saint Empire Germanique dans les provinces modernes issues du royaume médiéval de Bourgogne.

Dès lors, la Provence et le Comtat se trouvaient dépendre réellement de la suzeraineté française : la Maison de Savoie, armée chez elle d'un titre analogue et contraire, ne tarda pas, quoique le précepte du 9 janvier 1378 eût dû l'en empêcher, à l'étendre en s'emparant de la Provence et elle prit, comme base de son action, la vallée de Barcelonnette. La reine Jeanne, en 1348, avait donné Meyronnes et Saint-Paul au marquis de Saluces : au début de 1385, Jausiers (28 janvier), Tournoux (2 février), Saint-Paul (1^{er} avril) se soumettent à Amédée VII comte de Savoie. Nommé, le 14 avril 1388, sénéchal des comtés de Provence et de Forcalquier par le roi Ladislas, Jean de Grimaldi, seigneur de Beuil, profita des fonctions qui lui étaient ainsi confiées pour trahir son souverain. Le 2 août 1388, à Chambéry, il promet, en secret, à la Savoie de lui livrer la viguerie de Nice et, même, toute la Provence. Acceptant, le 25 août, cette trahison, Amédée VII lève, le lendemain, la bannière de l'Empire pour réaliser sa conquête, ce qui était contraire au droit que la Maison de France tenait de l'Empire lui-même sur la Provence. Nice se soumet à Amédée le 28 septembre, non sans hésitation et pour trois ans seulement. Le comte de Savoie ne put dépasser la ligne du Var ; mais, une fois dans la place de Nice, il ne devait plus en partir. Le 5 octobre 1419, cette occupation illégale fut reconnue par le

comte de Provence et elle devait se prolonger plus de quatre siècles au préjudice des droits légaux de la France (*E. Cais de Pierlas. La ville de Nice pendant le premier siècle de la domination des princes de Savoie, Turin, Bocca, 1898*).

Devenue maîtresse de la Provence, la France essaya, dès le XVI^e siècle, de récupérer Nice. Voici le préambule des lettres du roi François I^{er}, données à Lyon le 11 février 1535/6, qui marquent le début de cette action : « François, par la grâce de Dieu, Roy de France, à tous ceux que ces présentes lettres verront, salut. Comme, de long temps & par plusieurs & diverses fois, nous ayons fait dire, remontrer & entendre à nostre cher & amé oncle Charles duc de Savoye que le Comté de Nice, villes, chasteaux, appartenances & dépendances d'iceluy nous compétent & appartiennent & ont appartenu à nos prédécesseurs Comtes de Provence qui en ont jouy paisiblement jusques à ce que les prédécesseurs ducs de Savoye, de leur autorité privée, sans cause ne moyen valable, ont occupé & détenu ledit comté de Nice & ses dites appartenances & le détient & occupe encores de présent nostre dit oncle, ... à quoy nostre dit oncle n'ayt voulu entendre comme il a fait par cy-devant de délais & longueurs équipollens à refus Donnée à Lyon, le XI jour de février mil cinq cent trente cinq & de nostre règne le XXII^e. Signé FRANÇOIS et, plus bas, Bochetet. » (*Samuel Guichenon. Histoire de Bresse et de Bugcy. Lyon, Jean Antoine Huguetan, MDCL, quatriesme partie contenant les preuves, pp. 34-35*).



RÉTABLISSEMENT DE la ville de Gap et des bourgs de Chorges et de Veynes

BRULÉS PAR L'ARMÉE DU DUC DE SAVOIE
en 1692

La politique de Louis XIV avait soulevé contre lui de nombreux ennemis ; ils formèrent la Ligue d'Augsbourg dans laquelle entra le duc de Savoie, Victor-Amédée II. En 1692, ce dernier qui possédait la vallée de Barcelonnette en profita pour envahir le Haut-Dauphiné par le col de Vars avec une nombreuse armée où se trouvaient « trois régiments de réfugiés protestants français affamés de vengeance¹ » Catinat qui n'avait que 8.000 hommes à

¹ Lavissee et Rambaud, *Histoire Générale*, tome VI, p. 135.

lui opposer, ne put l'arrêter.

L'ennemi prit Guillestre, Embrun, Chorges, Gap et de là se répandit dans les pays environnants qui furent ravagés ; les bourgs de Chorges et de Veynes ainsi que la ville de Gap furent brûlés, dans cette dernière le feu détruisit 798 maisons sur un total de 953.

Fin septembre, l'armée du duc de Savoie se retira chargée de butin, craignant de voir ses communications avec le Piémont fermées par la neige.

Le roi pour aider le Gapençais à se relever de ses ruines déchargea pour dix ans Gap, Veynes et Chorges de

¹ Lavissee et Rambaud, *Histoire générale*, tome VI, p. 135.

leurs cotes de la taille royale et autres impositions extraordinaires, et pendant six ans le reste du pays qui avait moins souffert; de plus, il décida que quatre cent mille livres seraient employées pour le rétablissement de Gap, soixante pour celui de Veynes et quatre-vingt-un mille deux cents pour celui de Chorges.

Pour réunir ces cinq cent quarante-un mille deux cents livres, Louis XIV décida que cinquante mille livres seraient prises sur le trésor royal, vingt-huit mille deux cents dans la caisse du Receveur de l'Election de Gap où elles se trouvaient et le reste, sur les habitants de cette Election qui ne furent ainsi déchargés qu'en partie de la taille et autres impositions extraordinaires.

Voici, en respectant l'orthographe de l'époque, l'arrêt du Conseil suivi de l'ordonnance et de l'état dressé par Bouchu, Intendant du Dauphiné :

« Extrait des registres du Conseil d'Estat.

« Le Roy voulant pourvoir au rétablissement de la ville de Gap et des Bourgs de Veynes et de Chorges qui ont esté bruslez par les Ennemis la Campagne dernière et à cet effet ayder les habitans d'un fonds suffisant pour les mettre en estat de travailler incessamment à rebastir leurs maisons, Oüy le rapport du S^r Phelypeaux de Pontchartrain con^r ord^{re} au Conseil Roial Controleur général des finances, Sa Majesté estant en son Conseil a déchargé les habitans de ladite ville de Gap et des Bourgs de Veynes et de Chorges de leurs cottes de la taille royale et autres Impositions extraordinaires pendant dix années qui commenceront en la prochaine mil six cens quatre vingts treize et finiront en l'année mil sept cens deux, ordonne que sur les Certificats de non soluto des Consuls et Officiers desdits Lieux la reprise en sera admise dans le Compte des Receveurs particuliers des tailles de ladite Election par les Officiers de la Chambre des Comptes de Grenoble, et néanmoins pour rendre ce soulagement efficace pour le rétablissement desdits Lieux, veut Sa Majesté qu'au lieu et place de leursdites cottes, tant de

ladite taille royale, que des autres Impositions extraordinaires il soit Imposé annuellement pendant cesdites dix années sur les contribuables de ladite ville de Gap la somme de quinze mille livres revenant pour lesdites dix années a cent cinquante mil livres, sur ceux du Bourg de Veynes quatre mil livres, revenant pour ledit temps à quarante mil livres, et sur ceux de Chorges quatre mil cinq cens livres revenant aussy pour le mesme temps à quarante cinq mille livres pour estre lesdites sommes distribuées et appliquées a rebastir les maisons ainsi qu'il sera dit cy après et d'autant qu'à l'occasion lesdits bruslemans et autres actes d'hostilité commis par les Ennemis Sa Majesté a accordé une diminution très considérable aux Communautéz de ladite Eslection et recepte de Gap dans l'imposition des tailles de l'année prochaine, et que par la mesme considération elles ont esté entièrement déchargées des Impositions du quartier d'hiver et autres extraordinaires, et que cette décharge venant au profit des Communautéz de ladite Eslection et recepte quoy qu'il n'y en ait qu'une partie qui ait souffert de l'irruption des Ennemis, estant juste que tout ce soulagement ou du moins la plus grande partie d'Iceluy tourne au profit des Lieux qui ont souffert, Sadite Majesté ordonne qu'il sera Imposé l'année prochaine mil six cens quatre vingts treize et les cinq suivantes pendant lesquelles Elle a résolu de continuer le mesme soulagement la somme de trente huit mil livres sur les Communautéz de ladite recepte de Gap qui ont esté exantes des actes d'hostilité des Ennemis suivant l'estat qui en sera arresté par le S^r Bouchu commissaire départy au Dauphiné pour partie de ce dont elles se prévalant du soulagement général de ladite recepte, revenant pour lesdits six années à deux cens vingt huit mil livres, qui seront de mesme employées au rétablissement desdits trois Lieux, Veut aussy Sa Majesté que la somme de vingt huit mil deux cens livres qui se trouve entre les mains du receveur de ladite Eslection procédant du fonds que les Communautéz d'icelle avaient fait l'hiver dernier pour le païeman de l'excédant

du prix des fourrages au delà de cinq sols que Sa Majesté rembourse pour chaque ration des chevaux des Equipages des bataillons d'Infanterie auxquels il avait esté ordonné d'en faire souvenir et lesquelles ont depuis esté paiez du fonds de l'extraordinaire de la guerre, soit appliqué au mesme effet, outre lesquelles sommes Sa Majesté ordonne qu'il sera distribué aux habitans desdits Lieux la somme de cinquante mil livres des deniers de son Trésor Roial pour estre de mesme apliqués au restablissemant de leurs Maisons. Ramenant tous lesdits fonds à la somme de cinq cens quarante un mil deux cens livres, de laquelle Sa Majesté ordonne qu'il en sera employé quatre cens mil livres au restablissemant de la ville de Gap, soixante mil livres à celuy du Bourg de Veyne, et les quatre vingts un mil deux cens livres restans à celuy du Bourg de Chorges, à l'effet de quoy toutes lesdites sommes seront remises entre les mains de celuy qui sera nommé par cedit S^r Bouchu pour en faire la distribution ainsi qu'il sera par luy ordonné à chacun des habitans à proportion de la partie de leurs bastimants suivant l'estimation qui en sera faite par ses ordres, et à mesure du progrès qu'ils feront à les rebastir. Veut et ordonne Sa Majesté que tout ce qui sera fait et ordonné pour ce regard par ledit S^r Bouchu soit exécutté nonobstant oppositions et appellations quelsconques pour lesquelles ne sera differé. Fait au Conseil d'Etat du Roy Sa Majesté y estant Tenu à Versailles ce treizième jour de Décembre mil six cens quatre vingts douze ./.

Signé : COLBERT. ;

(Archives des Hautes-Alpes F. 2160).

« Estienne-Jean Bouchu Chevalier, Conseiller du Roy en ses Conseils, Maître des Requêtes ordinaire de son Hôtel, Intendant de Justice, Police et Finances en Dauphiné et Savoye et des Armées de Sa Majesté en Italie.

[Après avoir rappelé dans un prologue les termes de l'arrêt ci-dessus du Conseil d'Etat, Bouchu écrit:]

« NOUS ORDONNONS aux Châtelains, Consuls et Péréquateurs des Communautés contenues en l'État cy-après, d'asseoir et imposer, aux formes ordinaires, sur tous les contribuables aux Tailles, suivant le Règlement du 24^e Octobre 1639, à l'exception des Affranchis, ensuite de l'Edit de 1658 Sçavoir, les Officiers desdites villes et Bourgs de Gap, Chorges et Veynes pendant dix années, et ceux des autres Communautés pendant six années seulement; la somme pour laquelle chacune d'elles est tirée dans ledit État, laquelle sera payée en deux termes, dont le premier écherra au dernier Avril, et le dernier au premier Octobre, entre les mains du Receveur des Tailles de l'Election en exercice, et par luy à celui ou ceux qui seront par Nous établis, sur la nomination qu'en feront lesdites Communautés de Gap, Veynes et Chorges; pour être lesdites sommes distribuées à chacun des Habitans desdits Lieux, sur les États qui en seront par Nous arrêtés par rapport à la perte de leurs bâtimens dans l'enceinte de ladite Ville et Bourgs seulement, suivant l'estimation qui en sera faite par nos Ordres, et à proportion du progrez et avancement qu'ils feront à les rétablir. Fait à Grenoble le vingt-sixième Janvier mil six cens quatre-vingts-treize. Signé, Bouchu; Et plus bas, Par Monseigneur, Charpentier.

« *Etat des sommes à imposer sur les Communautés cy-après, ensuite de l'Arrest du Conseil du treize Décembre 1692, et de Nôtre Ordonnance cy-dessus.*

« Gap, déduction faite de ce qui a été imposé par le Mandement ou Lançon de la Taille pour l'année présente 1693, la somme de quatorze mille huit cens quatre livres dix-huit sols trois deniers, cy..... 14804 l. 18 s. 3 d.

« Chorges, pareille déduction faite, la somme de quatre mille trois cens quatre livres dix-huit sols trois deniers, cy..... 4304 l. 18 s. 3 d.

« Veynes, avec pareille déduction,
trois mille deux cens dix-neuf livres
treize sols, cy..... 3219 l. 13 s. 0 d.

« Serres, sans aucune déduction à
son égard de ce qui a été imposé ou
dû être imposé pour la Taille Royale
de l'année présente 1693, non plus
qu'à l'égard des Communautés cy-
après, payera pour sept feux à raison
de deux cens quatre-vingts-dix livres
onze sols trois deniers par feu, la
somme de deux mille trente-trois li-
vres dix-huit sols neuf deniers, cy.. 2033 l. 18 s. 9 d.

« Upaix, 5 f. quatorze cens cin-
quante-deux livres seize sols trois
deniers cy..... 1452 l. 16 s. 3 d.

« Savournon, pour 2 f. $\frac{2}{3}$ la
somme de sept cens soixante qua-
torze livres seize sols, cy..... 774 l. 16 s. 0 d.

« St - André - en-Beauchêne, deux
feux et demy, sept cens vingts-six
livres huit sols deux deniers, cy... 726 l. 8 s. 6 d.

« St-Jullien en Beauchêne, 1 f.
 $\frac{1}{2}$ quatre cens trente cinq livres
seize sols onze deniers, cy..... 435 l. 16 s. 11 d.

« Aspres, 4 f. onze cens soixante
deux livres cinq sols, cy..... 1162 l. 5 s. 0 d.

« Montbrand, 3 f. $\frac{1}{3}$ $\frac{1}{8}$ mille
quatre livres dix-sept sols trois de-
niers, cy..... 1004 l. 17 s. 3 d.

« Agnielles, $\frac{1}{2}$ feu cent quaran-
te cinq livres cinq sols huit deniers,
cy..... 145 l. 5 s. 8 d.

« Montrond, $\frac{1}{2}$ feu cent qua-
rante cinq livres cinq sols huit de-
niers cy..... 145 l. 5 s. 8 d.

« La Piarre, 1 f. $\frac{1}{3}$ $\frac{1}{24}$ trois

cens quatre-vingts dix-neuf livres
dix sols six deniers, cy.....

399 l. 10 s. 6 d.

« Hommes de la Roche à Mont-
clus, 1 f. $1/8$ trois cens vingt six
livres dix-sept sols huit deniers, cy.

326 l. 17 s. 8 d.

« Sigottier, 1 f. $3/4$ cinq cens huit
livres neuf sols neuf deniers, cy.....

508 l. 9 s. 9 d.

« Sigottier au Commandeur, $1/3$
 $1/8$ de feu cens trente-trois livres
trois sols six deniers, cy.....

133 l. 3 s. 6 d.

« St-Genis à Notre-Dame, 1 f.
 $1/4$ trois cens soixante trois livres
quatre sols un denier, cy.....

363 l. 4 s. 1 d.

« Arzeliers, 3 f. $1/6$ $1/16$ neuf
cent trente huit livres cinq sols sept
deniers, cy.....

938 l. 5 s. 7 d.

« Aiguians, 1 f. $1/6$ $1/16$ trois
cens cinquante-sept livres trois sols
un denier, cy.....

357 l. 3 s. 1 d.

« Ribiers, 4 f. $3/4$ $1/6$ $1/24$
quatorze cens quarante livres qua-
torze sols trois deniers, cy.....

1440 l. 14 s. 3 d.

« Pommet, 1 f. $2/3$ $1/24$ $1/32$
cinq cens cinq livres neuf sols trois
deniers, cy.....

505 l. 9 s. 3 d.

« Château-Neuf de Chabre, $3/4$
de feu, deux cens dix-sept livres
dix-huit sols six deniers, cy.....

217 l. 18 s. 6 d.

« Baret le haut, $1/2$ feu cent
quarante-cinq livres cinq sols huit
deniers, cy.....

145 l. 5 s. 8 d.

« Baret le bas, 1 f. $1/4$ trois
cens soixante-trois livres quatre sols
un denier, cy.....

363 l. 4 s. 1 d.

« Salérans, 1 f. $1/4$ trois cens
soixante-trois livres quatre sols
un denier, cy.....

363 l. 4 s. 1 d.

« Saléons, 1 f. $\frac{1}{24}$ quatre cens trente cinq livres seize sols onze deniers, cy.....	435 l.	16 s.	11 d.
« Monteyglin, 1 f. deux cens quatre-vingts-dix livres onze sols trois deniers, cy.....	290 l.	11 s.	3 d.
« Étoile, $\frac{1}{3}$ $\frac{1}{8}$ de feu, cent trente-trois livres trois sols six deniers, cy.....	133 l.	3 s.	6 d.
« Sainte Colombe, $\frac{3}{4}$ de feu, deux cens dix-sept livres dix-huit sols six deniers, cy.....	217 l.	18 s.	6 d.
« Montjay, 2 f. $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{16}$ huit cens dix-sept livres quatre sols trois deniers, cy.....	817 l.	4 s.	3 d.
« Monestier Allemond, 1 f. deux cens quatre-vingts-dix livres onze sols trois deniers, cy.....	290 l.	11 s.	3 d.
« Le Bersac, $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{2}$ deux cens quarante-deux livres deux sols dix deniers, cy.....	242 l.	2 s.	10 d.
« Montmaurin, 1 f. $\frac{1}{4}$ trois cens soixante-trois livres quatre sols un denier, cy.....	363 l.	4 s.	1 d.
« Chanousse, 2 f. $\frac{1}{8}$ six cens dix-sept livres huit sols onze deniers, cy.....	617 l.	8 s.	11 d.
« Aspremont 2 f. $\frac{1}{2}$ sept cens vingt-six livres huit sols deux deniers, cy.....	726 l.	8 s.	2 d.
« Le Poët, 2 f. $\frac{1}{2}$ sept cens vingt-six livres huit sols deux deniers, cy.....	726 l.	8 s.	2 d.
« Rozans, 3 f. $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{6}$ onze cens trente-huit livres dix deniers, cy.....	1138 l.	0 s.	10 d.
« Sorbier, 1 f. $\frac{1}{2}$ $\frac{1}{16}$ quatre cens cinquante quatre livres, deux deniers, cy.....	454 l.	0 s.	2 d.

« St André de Rozans, 1 feu $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{8}$ cinq cens quarante-quatre livres seize sols deux deniers, cy.....	544 l. 16 s. 2 d.
« Moydans, 1 feu, deux cens quatre vingt-dix livres onze sols trois deniers, cy.....	290 l. 11 s. 3 d.
« Antonnaves, 1 f. $\frac{1}{8}$ trois cens vingt-six livres dix-sept sols huit de- niers, cy.....	326 l. 17 s. 8 d.
« La Beaume des Arnauds, 3 f. $\frac{3}{4}$ $\frac{1}{12}$ onze cens treize livres seize sols sept deniers, cy.....	1113 l. 16 s. 7 d.
« Hommes de Gabriël Reymond, $\frac{1}{2}$ f. cent quarante cinq livres cinq sols huit deniers, cy.....	145 l. 5 s. 8 d.
« Orpierre, 5 f. $\frac{1}{2}$ quinze cens quatre-vingt-dix-huit livres un sol onze deniers, cy.....	1598 l. 1 s. 9 d.
« Trescléoux, 2 f. $\frac{1}{3}$ $\frac{1}{24}$ six cens quatre-vingts-dix livres un sol neuf deniers, cy.....	690 l. 1 s. 9 d.
« St Cerisse, $\frac{2}{3}$ de f. cent quatre-vingts-treize livres quatorze sols deux deniers, cy.....	193 l. 14 s. 2 d.
« La Grand, 1 f. $\frac{1}{8}$ trois cens vingt six livres dix sept sols huit deniers, cy.....	326 l. 17 s. 8 d.
« Villebois, $\frac{2}{3}$ de f. cent quatre- vingts-treize livres quatorze sols deux deniers, cy.....	193 l. 14 s. 2 d.
« Ribeyret, 2 f. cinq cens quatre- vingts-une livre deux sols six de- niers, cy.....	581 l. 2 s. 6 d.
« Ventavon, 7 f. et demy, deux mille cent soixante dix-neuf livres quatre sols cinq deniers, cy.....	2179 l. 4 s. 5 d.
« Bruis, 1 f. $\frac{1}{4}$ trois cens soi- xante-trois livres quatre sols un de- nier, cy.....	363 l. 4 s. 1 d.

« Laval Sainte Marie, $1/3$ feu quatre-vingts-seize livres dix-sept sols un denier, cy.....	96 l.	17 s.	1 d.
« Mervel (Méreuil), $3/4$ $1/2$ de feu, deux cens quarante-deux livres deux sols dix deniers, cy.....	242 l.	2 s.	10 d.
« Argençon, 1 f. $1/12$, trois cens quatorze livres, dix-sept sols sept denier, cy.....	314 l.	15 s.	7 d.
« La Parerie d'Argençon, $3/4$ $1/6$ de feu deux cens soixante cinq livres, dix-sept sols un denier, cy...	265 l.	17 s.	1 d.
« Furmeyer, 1 feu deux cens quate-vingts-dix livres onze sols trois deniers, cy.....	290 l.	11 s.	3 d.
« Agnières, 3 f. $1/4$ neuf cens quarante-quatre livres six sols sept deniers, cy.....	944 l.	6 s.	7 d.
« La Cluse, 1 f. $3/4$ cinq cens huit livres neuf sols neuf deniers, cy.	508 l.	9 s.	9 d.
« Montmaur, 1 f. deux cens quatre-vingts-dix livres onze sols trois deniers, cy.....	290 l.	11 s.	3 d.
« St Estienne en Dévoluy, 6 f. $1/2$ $1/24$ dix-neuf cens livres quinze sols quatre deniers, cy.....	1900 l.	15 s.	4 d.
« La Bastie Montsaléons, 1 f. $1/2$ quatre cens trente cinq livres seize sols onze deniers, cy.....	435 l.	16 s.	11 d.
« Le Saix, $3/4$ de feu, deux cens dix-sept livres dix-huit sols six deniers, cy.....	217 l.	18 s.	6 d.
« Chabestan, 1 f. $1/24$, trois cens deux livres treize sols cinq deniers, cy.....	302 l.	13 s.	5 d.
« St Disdier en Dévoluy, 3 f. $1/6$ $1/24$ neuf cens trente deux livres quatre sols six deniers, cy.....	932 l.	4 s.	6 d.

« Eourres, 2 f. cinq cens quatre-vingts-une livre deux sols six deniers, cy.....	581 l.	2 s.	6 d.
« Château-neuf d'Oze, 3/4 de feu deux cens dix-sept livres dix-huit sols six deniers, cy.....	217 l.	18 s.	6 d.
« Lazert, 2 f. cinq cens quatre-vingts-une livre deux sols six deniers, cy.....	581 l.	2 s.	6 d.
« Freissinières, 1/3 de feu, quatre-vingts-seize livres dix-sept sols un denier, cy.....	96 l.	17 s.	1 d.
« La Roche, séparée de Freissinières, 1/4 1/24 de feu, quatre-vingts-quatre livres quinze sols, cy.	84 l.	15 s.	0 d.
« La Roche sur Ambrun, 1/6 de feu, quarante-huit livres huit sols sept deniers, cy.....	48 l.	8 s.	7 d.
« L'Argentière, 2 f. 1/3 1/12 sept cens deux livres trois sols onze deniers, cy.....	702 l.	3 s.	11 d.

TOTAL..... 38.000 livres.

« L'total des feux 130. 3/4 1/32 sur lesquels la somme de trente huit mille livres, ayant été départie, revient pour chaque feu à deux cens quatre-vingts-dix livres onze sols trois deniers. Fait et arrêté à Grenoble les an et jour que dessus. »

Signé : BOUCHU.

Par Monseigneur,

Signé : CHARPENTIER.

Archives des Hautes-Alpes, commune de Méréuil.

NÉCROLOGIE

M. Joseph ROMAN

Désireuse de consacrer à la mémoire de M. Joseph Roman, l'un de ses membres les plus anciens et les plus en vue, mort à Picomtal, le 8 juin dernier, le souvenir qu'elle lui doit, la Société d'Etudes croit ne pouvoir mieux faire que de publier ici, une notice biographique fort complète, due, comme on pourra juger, à l'un de ses amis qui, mieux que personne, l'a connu de près.

Tout ce qu'on pourrait dire de M. Joseph Roman ne saurait valoir ce témoignage.

Cette notice se trouve suivie de la bibliographie de M. Joseph Roman que lui même avait eu le soin d'établir et à laquelle il a suffi de joindre son *Salluste*, la dernière de ses œuvres parue après sa mort. Ses poésies en achèveront l'ensemble.



M. Joseph-Hippolyte Roman, était le fils d'Hippolyte Roman, procureur du roi à Sisteron, et de Lydie Amat, fille de Joseph Amat, député des Hautes-Alpes, et naquit à Gap, le 13 novembre 1840. Il commença ses études classiques chez les Jésuites à Mongré et les acheva aux Chartreux de Lyon. Il passa avec le plus grand succès son baccalauréat (9 boules blanches sur 10 que l'on recevait alors). Il perdit son père lorsqu'il n'avait que douze ans et sa mère, qui était tutrice, lui fit faire son droit à Paris où elle l'accompagna. Il eût voulu entrer à l'Ecole des Chartes, et en suivit les cours comme auditeur, mais, sa mère ayant voulu qu'il ne négligeât pas son droit pour cela, il dut cesser de fréquenter l'école

des Chartes, car il ne pouvait pas conduire ces deux études concurremment. Il se ressentit toujours de l'absence de cette éducation première, historique et archéologique, car il dut se créer une méthode de travail qu'il vaut mieux avoir reçue toute faite d'un bon maître. Cependant, il lisait les auteurs classiques plus que le code qu'il perdit dix ans à feuilleter. Une boîte remplie de monnaies romaines, qu'il trouva dans un tiroir, lui révéla sa vocation. Il entra en relations avec Edouard de Laplane, l'historien de Sisteron, qui fut son premier maître, lui prêta des livres d'archéologie et lui fit comprendre l'importance de la précision dans l'analyse des monuments antiques. A Paris, il s'occupa surtout de numismatique, se lia avec Ponton l'Amécourt, le célèbre collectionneur, et fonda en 1865, avec lui et Ernest Lecomte, la Société de Numismatique qui existe encore. Il débuta comme écrivain archéologue en publiant quelques petits articles sans importance sur les monnaies antiques. La lecture de la *Sigillographie de Toul*, de Charles Robert, l'orienta vers ce nouveau genre d'études et il publia la *Sigillographie du diocèse de Gap* (1870), ouvrage de novice, mais orné de belles planches dessinées de la main de l'auteur. La guerre de 1870 éclata : Joseph Roman s'engagea et fit la campagne comme lieutenant de mobiles et les fatigues de cette campagne lui firent contracter au retour une grave maladie. A peine guéri, il publia la *Sigillographie d'Embrun* (1873), pendant de celle de Gap et mieux faite. Pendant les années qui suivirent, il se lia à Paris avec tout ce que le monde de l'érudition comptait de plus éminent : Léopold Delisle, Quicherat, Anatole de Barthélmy, Ludovic Lalanne, Charles Robert, de Saulcy, Montaiglon, Paul Meyer, Gaston Paris, de Villefosse, Auguste Longnon, etc. En 1878, le comte Douglas, désireux de publier la correspondance de Lesdiguières, s'adressa à J. Roman qui mit six ans à préparer cet ouvrage capital en trois volumes in-quarto (1878-1884). Auguste Molinier, chargé de la nouvelle édition de

l'*Histoire de Languedoc* de dom Vaissète, vit la correspondance de Lesdiguières et ne crut pouvoir faire mieux que de confier à Joseph Roman le soin de publier les deux volumes relatifs aux querres de religion en Languedoc, œuvre que celui-ci acheva en 1889 et qui lui fit infiniment d'honneur. Depuis lors, il n'eut que le choix des travaux que les éditeurs lui demandaient de tout côté. Il donna, pour la Société de l'Histoire de France, une édition définitive de la charmante *Chronique de Bayart* par le Loyal serviteur et un important recueil de *Documents inédits* sur le protestantisme et les guerres de religion en Dauphiné, pour la Société de statistique de l'Isère. En même temps, il poursuivait ses études de numismatique et de sigillographie. Il publia les sceaux des *Gouverneurs de Dauphiné*, des *Forestiers*, des *Familles seigneuriales du Dauphiné*, de la *Famille de Savoie-Tende*, commença l'inventaire des sceaux des pièces originales du cabinet, des titres et, enfin, donna un *Manuel de sigillographie* (1912) devenu classique. Pendant quarante ans, il se prodigua et publia de très bons articles dans une foule de revues, dans les *Bulletins du comité des travaux historiques et archéologiques*, *Réunion des sociétés des beaux-arts à la Sorbonne*, *Société de l'histoire de France* (bulletin périodique), *Revue d'histoire littéraire*, *Revue bleue*, *Revue Mame*, *Bulletin de l'Académie delphinale*, de la *Société de statistique de l'Isère*, de la *Société d'archéologie de la Drôme*, de la *Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, de la *Société des bibliophiles dauphinois*, de la *Société du protestantisme français*, etc., etc. Il ne cessa de travailler jusqu'à la fin de sa vie : en 1919, âgé de 79 ans, il publia encore le *Livre de raison* du peintre Hyacinthe Rigaud, ouvrage très bien fait. Le département des Hautes-Alpes lui doit beaucoup. Avant lui, son seul historien marquant était Ladoucette. Joseph Roman refit cette histoire sur des fondements nouveaux. Son *Dictionnaire topographique* des Hautes-Alpes renouvela la géographie historique et la toponomastique de ce dé-

partement, son *Tableau historique* en donna l'histoire véridique, commune par commune, son *Répertoire archéologique* en décrivit et data les monuments. Dans l'*Inventaire des richesses d'art* de la France, il donna la nomenclature et la description de tous les objets d'art qui y sont conservés : il publia les monnaies, médailles, jetons et sceaux qui lui sont relatifs et les généalogies de ses principales familles nobles.

Pendant dix ans, les comités des travaux historiques et des beaux-arts le présentèrent en première ligne pour être décoré de la croix de la Légion d'honneur et, jamais, il n'obtint cette récompense si bien méritée. Mais en 1872, il fut nommé correspondant du ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques et archéologiques, en 1880, correspondant de l'Académie impériale de Berlin (distinction qu'il n'accepta jamais), en 1890, membre non résidant du comité des travaux historiques, en 1908, membre résident de la Société nationale des antiquaires de France et, la même année, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il obtint, à plusieurs reprises, des prix ou des mentions pour ses travaux archéologiques.

Joseph Roman était un écrivain remarquable, nourri de la pure moelle des grands auteurs classiques : son style est élégant, clair et précis, l'influence de Voltaire, de Courier, de Rivarol, de Veuillot s'y fait sentir. S'il ne s'était confiné dans les études historiques, il eût pu s'adonner avec succès à la critique littéraire : il avait même composé quelques pièces de vers qu'il refusa toujours de publier, mais qui dénotent un maître.

Voici un sonnet inédit qui permettra de juger sa manière. Il est intitulé *La colère de la montagne*.

Le ciel était de plomb, la verdure était sombre,
Pas un nuage en l'air, pas un souffle de vent,
Les ruisseaux dans les prés coulaient languissamment,
De mille traits aigus le soleil rayait l'ombre.

Des insectes ailés, des atomes sans nombre
 Montaïent et descendaient dans le rayon brillant,
 Les lézards aplatis dormaient sur les décombres,
 Le sol se reposait et fumait vaguement.

Le bruit d'un coup de feu, résonnant dans l'espace,
 Vint troubler le sommeil de la nature lasse :
 L'écho lui répondit par un éclat strident.

Et, comme un vieux lion dans une solitude
 Quand un bruit importun trouble sa quiétude,
 La montagne s'émut en grondant sourdement.

Il dessinait très habilement les monnaies, les sceaux, les objets d'art. Tous les dessins qui ornent ses ouvrages sont son œuvre et il a dessiné les planches des *Monnaies féodales de France* de Caron, des *Monnaies des nomes d'Egypte* de Rougé. Sa lecture était étendue et sa mémoire précise. Son coup d'œil, pour distinguer le faux du vrai dans les monuments et les objets d'art, l'a rarement trompé : aussi avait-il recueilli un grand nombre de belles choses qu'il caressait avec amour. Il fixait les dates des monuments, la provenance des objets d'art, les auteurs des peintures avec une remarquable sûreté : il a fait adopter de nouvelles attributions pour des tableaux du Louvre, des musées de Grenoble et de Sienne, de la célèbre collection Colonna de Rome. Mais il avait, comme tout autre, ses faiblesses. Outre que la férule de l'École des Chartes lui avait manqué à ses débuts, il ne put jamais se guérir d'une certaine légèreté d'esprit : dans ses travaux les mieux faits, on trouve toujours quelque erreur due à un manque d'attention évident et qu'il eût du corriger s'il se fût seulement relu avec soin. Il avait, évidemment, trop de confiance en lui-même et en sa perspicacité. Il avait encore le défaut de ne pas indiquer ses sources avec assez de précision ; il fallait parfois le croire sur parole quand il affirmait un fait. Il était complaisant envers ses con-

frères. Il donnait d'excellents conseils et prodiguait ses communications aux jeunes gens qui les lui demandaient. Ce qu'il possédait était à la disposition de tous : c'est par centaines qu'il a disposé en faveur d'autrui des documents qu'il avait trouvés et dont il eût pu se servir.

Il avait épousé Mlle Isabelle Reynaud, peintre de grand mérite. Pendant la terrible guerre de 1914-1918, ses trois fils se conduisirent avec beaucoup de courage : l'un fut tué, les deux autres, blessés grièvement, sa fille fut atteinte, en soignant les blessés, d'une grave maladie qui pensa la conduire au tombeau.

Ces événements eurent sur sa santé une répercussion profonde : à partir de 1915, il perdit la mémoire et sa facilité de travail. Il se retira à Gap et devait mourir à Picomtal, le 8 juin 1924.

La bibliographie de Joseph Roman renferme près de quatre cents numéros. Il a publié lui-même cette bibliographie à peu près complète jusqu'en 1907 sous le titre suivant :

Bibliographie historique et archéologique : 1868-1907. Paris. Picard 1907, 19 pp. in-8°.

Biographie

Le Panthéon des lettres, des sciences et des arts; profils contemporains, par Michélis de Rienzi. Paris, 1893, in-8°. Joseph Roman, p. 51.

Iconographie

Portrait gravé par Dietrick, dessiné par Mme Roman. 1886.

Collaboration aux journaux

L'Impartial Dauphinois; Le Réveil du Dauphiné; Le Publicateur de Sisteron; L'Impartial de Romans; Les Alpes Démocratiques; Le Soleil; La Croix des Hautes-Alpes; Le Réveil des Alpes; Les Alpes Illustrées; Le Dauphiné.

Bibliographie

L'abbaye de Bongouvert d'Embrun. Grenoble, Allier, 1921, in 8°, 16 pp. (Petite revue des bibliophiles dauphinois, n° 1, 1921).

L'abbé Arnoux Laffrey, littérateur gapençais. Gap, Jouglard, 1893, 34 pp., in-8° avec portrait. (Extrait du bulletin de la Société d'Etudes, 1893).

Abbon et Valchin, étude sur un point controversé de l'histoire du VIII^e siècle. Paris, Picard, 1885, 24 pp., in-8°.

L'Académie et le Théâtre Français. Lettre, de l'abbé Dubos, secrétaire perpétuel, aux comédiens du roi. (Bulletin du comité, 1887, p. 153).

Achat par Henri III de trois tableaux du Tintoret 1574. (Revue de l'art français, avril 1888, p. 116).

Actes et correspondance du connétable de Lesdiguières publiés sur les manuscrits originaux. Grenoble Allier 1878, 1881, 1884, LXXI-596 et 4, 631 et 4, 584 pp., in-4°. (En collaboration avec le C^{le} Douglas).

Adolphe Rochas, sa vie et ses œuvres. Supplément à la Biographie du Dauphiné par Philolèthe. Grenoble, imprimerie E. Vallier & C^{le}, boulevard de Bonne, 1, 1893, in-8° de 37 pp. + 1 p. nch. + 2 pp. bl. + 1 planche hors texte; portrait. (Extrait des « Alpes Illustrées », 29 avril et 6 mai 1893).

Adresse des dames de Grenoble à celles de Valence. (Bulletin de l'Académie delphinale 1889, p. 565).

L'âge du grand vitrail d'Embrun. (La Durance, 3 octobre 1875).

Albanès (M. l'abbé), nécrologie, signé J. R. (Bull. de la Soc. d'Etudes, 1897, p. 161).

De l'ancienneté des monnaies des dauphins de Viennois (sous le pseudonyme de d'Aure). Paris,

- Rollin, 1878, 8 pp., in-8°, 2 vignettes. (Mélanges de numismatique). (Extrait).
- Anciens dépôts d'archives du Dauphiné. (Petite revue des bibliophiles dauphinois, p. 44).
- Antiquités romaines découvertes à St-Hilaire de la Côte (Isère). (Bulletin des Antiquaires de France, 1889, p. 100).
- A propos de Bayart. Comme quoi il ne faut jamais brûler de vieux papiers sans les lire. (Revue Dauphinoise, 1898, n° 1, p. 15).
- A propos de Bayard et d'un article récent. Signé : Augustin Pascal. (Alpes Illustrées, 26 novembre 1892).
- Les armoiries du nouveau palais de justice [de Grenoble]. Signé : Héraldicus. (La Publicité Dauphinoise, 23 octobre 1892).
- Armoiries ornant une fenêtre de la cour de l'Ecole des Chartes. (Bulletin des Antiquaires de France, 1889, pp. 126-276).
- Autographes de deux cents quatre-vingt gentilshommes dauphinois en 1638. Valence, Jules Céas, 1892, 28 pp., in-8°. (Extrait du Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme, 1892, pp. 145-160, 293-305).
- Autour d'Arnaud de Trians, vicomte de Tallard. Grenoble, Allier, 1902, in-8° 40 pp., vignette. (Extrait de l'Académie delphinale).
- Avant et après la prise d'Embrun par Lesdiguières en 1588. Gap, Peyrot, 1916, in-8° 24 pp. (Extrait de la Société d'Etudes).
- Les aventures du capitaine Jean-Baptiste Gentil de Florac, 1585-1650. Grenoble, Dupont, 1885, 27 p., in-8°. (Bulletin de l'Académie delphinale). (Extrait).
- Bagues, antiques et du moyen-âge, trouvées en Dauphiné. (Bulletin des Antiquaires de France, 1890, p. 125).

- Les baillis du Haut-Dauphiné. (Bulletin historique du Comité, 1894). (Extrait, 7 pp., in-8°).
- Les barris de la Bâtie et le Pertuis Rostan. 1918, Jean et Peyrol, à Gap, Société d'Etudes, in-8° 12 p. sans titre.
- Basilique et cimetière de l'époque mérovingienne découverts à St-Romain d'Albon. (Bulletin des Antiquaires de France, 1881, p. 124).
- La bataille de Mustias Calmes et la civitas Rigomagensis. Digne, Chaspoul, Constans en 1888, in-8° 16 p.).
- Le bataillon des mobiles des Hautes-Alpes, 20 août 1870-26 mars 1871. Gap, Jouglard, 1871, 67 p., in-8°.
- Bêtes sauvages du Dauphiné envoyées à Amboise au XV^e siècle. (Petite revue dauphinoise, 1890-1891, p. 70).
- Bibliographie de l'œuvre généalogique de Guy-Allard, Grenoble, Allier, 1905, 24 pp., in-8°. (Société des bibliophiles dauphinois).
- Bibliographie historique et archéologique [de J. Roman], 1808-1907. Paris, Picard, 1907. [Gap, impr. Alpine]. In-8°, 19 pp.
- Bibliothèque du château de Vizille. Cabinet historique, 2 articles, 1877, pp. 39 et 64.
- Blanc de Charles duc de Lorraine, seigneur de Florennes. Bruxelles, revue de numismatique Belge, 1881, 3 p. in-8°, une vignette. (Revue de numismatique Belge). (Extrait).
- Bréviaire de Gap de 1499. (Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse, 1881-1882, p. 287).
- Bréviaire d'Embrun de 1489. (Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse 1882-1883, p. 94).
- Le Briançonnais, sa formation et son rattachement à l'archevêché d'Embrun. Paris (Nogent, Gouver-

Pl. IV



M. Joseph ROMAN
(1840-1924)



- neur), 1898, in-8°, 32 pp. Une carte. (Extrait des mémoires des Antiquaires).
- Bulle d'Othon, évêque élu de Gap. (Vignette). (Bulletin du comité des travaux historiques 1888, p. 89).
- La Bulle, son origine et son usage en France. Paris, 1912, in-8°, 20 pages, une planche, 4 figures. (Extrait des mémoires des Antiquaires de France 1912, p. 168).
- Cadeau de bienvenue des Gapençais à Jean de Saints, leur évêque, 1406. (Bull. de la Soc. d'Etudes des Hautes-Alpes, 1892, pp. 4-20).
- Le Calvaire, tableau de l'école française, signé et daté de 1555. (Réunion des Sociétés des Beaux-Arts à la Sorbonne, 1891, p. 460).
- Camp romain de la Beaumette, commune d'Aspres-lès-Veynes (Hautes-Alpes). (Bulletin des Antiquaires de France, 1883, p. 98).
- Carte numismatique du Dauphiné, ouvrage qui a remporté en 1867 le prix fondé par la Société française de numismatique. Paris [Pillet]. 1870, in-8°, 28 pp., une carte. (Extrait de l'Annuaire de la Société de numismatique).
- XII^e siècle. Le cartulaire de Durbon. 1116-1216. Paris, Renouard, 1884, in-8°, 20 p. (Société de l'histoire de France, 50^e anniversaire de fondation. Notices et documents : VI, pp. 101-120).
- Un casque mérovingien. (Le Dauphiné, 8 octobre 1871). Article anonyme, avec une planche.
- Catalogue des jetons de la Bibl. nationale. Rois et reines de France, par H. de la Tour. (Compte rendu critique), revue de numismatique, 1898, p. 540, vignette.
- La Cathédrale d'Embrun, histoire et description. (La Durance 3 juin, 10 juin, 17 juin, 29 juillet, 5 août 1883). (Anonyme).
- Catherine de Médicis en Dauphiné, 1579. Grenoble,

- Dupont 1883, 27 pp., in-8°. (Bulletin de l'Académie delphinale). (Extrait).
- Les causes du déboisement des montagnes d'après les documents historiques du XIII^e au XVIII^e siècle. Gap, Richaud, 1887, in-8°, 14 pp.
- M. Chabre, notice nécrologique (Anonyme). (La Durance, 27 novembre 1887).
- La Chambre de l'édit en Languedoc. Toulouse, Privat [1890], 32 pp. in-12. (Note extraite du XII^e volume de la nouvelle édition de l'histoire de Languedoc par D. Veissète).
- Charte de départ du dauphin Humbert II pour la croisade. Revue de l'Orient latin.
- Charte de donation de la terre de Saint-Laurent-du-Cros, par Henri de Montbrand au chapitre de Gap. (Bulletin de la Société d'études, 1897, p. 266).
- Chartes de libertés ou de privilèges de la région des Alpes. Paris, Larose et Forcel 1886, in-8°, 4 et 39 pp. (Revue historique du droit. (Extrait).
- Chartes de N.-D. de Bertaud publiées par M. l'abbé Guillaume. (Article critique). (Revue critique, 1889, 21 octobre, p. 256).
- La chasse en Dauphiné en 1550. (Petite revue dauphinoise, 1888-1889, p. 17).
- Le château de Tallard (Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes, 1897. Bulletin 21, p. 1). Tirage à part 12 pp.
- Cimetière mérovingien de Barcillonnette (Hautes-Alpes). (Bulletin des Antiquaires de France, 1883, p. 84).
- Cinq ans de l'histoire d'Embrun 1580-1585. Gap, Jouglard, 1877, 2 et 23 pp. in-8°. (Courrier des Alpes). (Extrait).
- Cinq lettres de Chorier à Guichenon. (Revue du Dauphiné et du Vivarais, 1879, p. 311).
- Classement des monnaies épiscopales de St-Paul-

- Trois-Châteaux. Paris, Rollin, 11 p., in-8°. (Revue numismatique, 1886, 4^e livraison). (Extrait).
- Le Clergé des Hautes-Alpes pendant la révolution. La petite église. Paris, Picard, 1899, 63 pp., in-8°.
- Collection Emile Caron, monnaies grecques, romaines, françaises royales et seigneuriales, jetons, médailles, antiquités, livres de numismatique et d'histoire. Vente à l'Hôtel Drouot... les 18, 19 et 20 décembre 1911..... Paris, 1911, gr. in-8° de XII-106 pp. et pl. hors texte. [Mâcon, impr. Protat]. La bio-bibliographie d'Emile Caron, est de M. J. Roman.
- La Collection de Montcarra, in-8°, Rollin et Feuwardent, 1909, 12 pp. quatre vignettes. (Extrait de la Revue numismatique).
- La Colonne des français à Ravenne, in-4°, 8 pp. (Extrait de la Revue Dauphinoise), une planche.
- Commune du Poët (la). Gap, Jean et Peyrot, 1907, in-8°, 12 pp.
- Compte des obsèques et du deuil de Charles duc d'Orléans-Valois. Paris, Renouard, 1885, in-8°, 25 pp. (Bulletin-annuaire de la Soc. d'histoire de France). (Extrait).
- Le comte de la Roche, 1554-1614. Valence, Céas, 1883, in-8°, 25 pp. (Bulletin de la Drôme). (Extrait).
- La Confrérie des Dames de la Miséricorde de Gap. Gap, Jouglard, 1894, 15 pp. (Bul. Soc. d'Et. 1894, p. 193).
- La Congrégation de la Sainte pénitence et les maisons hospitalières du Briançonnais en 1228. 6 pp., in-8°. (Extrait du Bulletin d'histoire ecclésiastique de Romans).
- Congrès archéologique de Vienne. (Anonyme): (Le Dauphiné, 7 septembre 1879, p. 203).
- Contre sceau de Humbert I^{er} et de Jean II dauphins

- de Viennois. (Bulletin du Comité, 1885, p. 541).
Copies, par Cavin, du portrait de Louis XV par Rigaud, lettre au cardinal de Fleury, 1732. (Revue de l'art français, octobre 1885, p. 150).
Correspondance du ministre de la marine avec Joseph de Flotte d'Argençon (1779-1782, publiée par J. Roman. S. l. n. d. Gap, 1904, in-8°, 10 pp. (Extrait du Bulletin).
Croix talismatique de la famille de Chevalier de Sinard. Bulletin des Antiquaires de France, 1916, p. 270. Triple Croquis.
Cyrano de Bergerac et sa famille. (Revue d'histoire littéraire de la France. Armand Collin, 1894, p. 451).
Date de la construction du porche de la cathédrale d'Embrun. [Gap, Jouglard, 1893], in-8°, 8 pp. (Extrait du Bulletin de la Soc. d'Etudes).
Date de la naissance de Lesdiguières. (Petite revue dauphinoise, 1886-1887, p. 188).
Date des orgues de Notre-Dame d'Embrun. Paris, Plon, 1887, 23 pp., in-8°, 3 pl. (Procès-verbaux de la réunion des Sociétés des beaux-arts à la Sorbonne). (Extrait).
Le Dauphiné à la veille de la Révolution (article critique sur l'ouvrage de M. F. Faure sur les assemblées de Vizille et de Romans). (Revue des questions historiques, 1^{er} avril 1888, p. 570).
Découverte de reliques dans les fondations du château de Pamiers (Ariège). (Bulletin des Antiquaires de France, 1885, p. 127).
Découvertes égyptiennes (anonyme). (Bull. de la Soc. d'Etudes, 1899, p. 62).
La défaite des Lombards par Mummol. Société d'Etudes, 1913, p. 280, 5 pp., in-8°, tirage à part.
De la liberté pendant le moyen-âge, l'ancien régime et la Révolution, Paris, 1893, 83 pp. (L'association catholique 1892, t. 34, 15 septembre 1892). (Extrait).

De l'étymologie des noms de lieu des Alpes à propos de l'article de M. Nicolle. (Bulletin de la Société d'Etudes, 1896, Bulletin 20, p. 311).

Demande d'augmentation d'appointements par le président Truchon. (Petite revue dauphinoise, 1887-1888, p. 173).

Denier de Jacques Artaud de Montauban, évêque de S-Paul-Trois-Châteaux, 1364-1366. (Extrait de la revue numismatique, 1903, 4 pp., in-8°, une vignette).

Dépouillement du registre des requêtes présentées au roi de France en 1586 et 1587. Paris, Plon, 1885, 24 pp., in-8°. (Procès-verbaux de la réunion des Sociétés des Beaux-Arts à la Sorbonne). (Extrait).

Dernières années de Marie Vignon, veuve du connétable de Lesdiguières. Grenoble, Allier, 1893, in-8°, 21 pp. (portrait). (Extrait du Bulletin de l'Académie delphinale).

Les derniers comtes de Die et la famille Artaud de Montauban. Valence, Céas, in-8°, 15 pp. (Bulletin de la Drôme). (Extrait).

Description de l'enceinte de Gap en 1577. Gap, Jean et Peyrol, 1918, in-8°, 8 pp. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes).

Description de quelques petits bronzes romains inédits. Paris, Pillet, 1866, in-8°, 14 pp. une planche. (Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie). (Extrait).

Description des collections de sceaux-matrices de M. E. Dongé (J. Charvet). Paris, Herissey 1872, XXXI pp., in-8°. (La préface quoique signée Charvet est de moi).

Description de six monnaies dauphinoises inédites. Valence, Chenevier, 1868, 8 pp., in-8°, une planche. (Bulletin de la Drôme). (Extrait).

Description des portraits gravés intéressant les Hau-

tes-Alpes. Gap, Jean et Peyrot, 1899, in-8°, 79 pp., 25 ex.

Description des sceaux des familles seigneuriales de Dauphiné. Paris, A. Picard et fils, 1906, in-8°, 450 pp., 200 vignettes.

Description des sceaux des familles seigneuriales de Dauphiné, 2^e édition. Grenoble, Allier, 1913, in-8°, XLI-474 pages, nombreuses vignettes.

Description de trois salles décorées d'armoiries, quatorzième et quinzième siècles. Paris, Plon, 1894, in-8°, 19 pp., deux planches. (Compte rendu de la réunion des Sociétés des Beaux-Arts à la Sorbonne, 1893).

Les Dessins de sceaux de la collection de Gaignières à la Bibliothèque nationale. Paris, 1910, in-8°, 118 pp., 14 vignettes. (Extrait des mémoires de la Société des Antiquaires de France).

Destruction du mobilier des églises en l'an III de la République. Gap, Jouglard, 1892, in-8°, 15 pp. (Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes). (Extrait).

Deux affiches révolutionnaires de Gap. Condamnation de deux prêtres à la déportation. S. l. n. d. (Société d'Etudes 1907), in-8°, 6 pp.

Deux assassinats au XVI^e siècle en Dauphiné. (Petite revue dauphinoise, 1888-1889, p. 91).

Deux bulles inédites d'Embrun, deux vignettes. (Petite revue des bibliophiles dauphinois, p. 23), 1869).

Deux chartes dauphinoises inédites du XI^e siècle. Grenoble, Allier, 1886, in-8°, 20 pp. (Bulletin de l'Académie Delphinale). (Extrait).

Deux chartes d'Embrun de 1127. (Bulletin de la Société d'Etudes, 1898, p. 355).

Deux inscriptions antiques trouvées aux Escoyères commune d'Arvièux (Hautes-Alpes). (Bulletin des Antiquaires de France, 1878, p. 247).

Deux portes ornées, du seizième siècle, provenant de la famille Emé. S. l. n. d. (Gap, Peyrot, 1902), in-8°, 7 pp., une planche. (Extrait de la Société d'Etudes).

Deux pseudonymes de Lesdiguières. (Extrait du Bulletin de la Société des Bibliophiles dauphinois 1912), in-8°, 6 pp.

Deux récits des guerres de religion dans les Alpes. Embrun, Juy, 1886, in-8°, 23 pp.

Dictionnaire topographique du département des Hautes-Alpes comprenant les noms de lieux anciens et modernes. Paris, imprimerie nationale, 1884, in-4°, 4, LXXI et 200 pp.

Dieudonné. Manuel de numismatique française. (Article critique, revue de numismatique 1917).

Discours au vray de ce qui s'est passé à Vienne depuis le 9^e jour de juillet jusqu'au 13^e de l'année 1589, récit contemporain. Vienne, Savigne, 1877, in-8°, 12 pp. (Revue du Dauphiné et du Vivarais). (Extrait).

Disque aux armes de Bernardin de Clermont vicomte de Tallard. (Bulletin des Antiquaires, 1907, p. 316, vignette).

Document contemporain relatif aux événements des années 1310 et 1314 en France et en Italie (Bulletin du comité, 1884, p. 205).

Document dauphinois de la fin du XII^e siècle (charte de Barret de Lioure). (Romania 1887). Charte en langue romane de la fin du XII^e siècle relative à Barret-de-Liouré.

Document émané de Jacques de Mailles, auteur de la chronique de Bayard, par le Loyal serviteur. (Bulletin du comité, 1886, p. 23).

Document en langue vulgaire relatif aux censés que les chartreux de Durbon percevaient dans le territoire de la Chau, XII^e siècle. (Bulletin du comité, 1882, p. 457).

Documents fixant la date de la construction des cathédrales d'Embrun et de Gap. Nogent, Gouverneur, 18 , 19 p., n°8°, une vignette. (Bulletin de la Société des Antiquaires de France). (Extrait).

Documents inédits sur le baron des Adrets, précédés d'une notice. Vienne, Savigne, 1878, 2, 22 pp., in-8°. Portrait et 2 vignettes. (Revue du dauphiné et du Vivarais). (Extrait).

Documents sur la réforme et les guerres de religion en Dauphiné. Grenoble, Breynat, 1890, 738 pp., in-8°. (Bulletin de la Société de Statistique de l'Isère, t. XV, 3^e série).

Documents sur l'industrie en Dauphiné au XVIII^e siècle. (Petite revue dauphinoise, 1889-1890, pp. 17-41).

Document sur le château de Grignan. (Revue du Dauphiné et du Vivarais, 1878, p. 404).

Document sur un tournoi de 1484. (Bulletin des Antiquaires de France, 1879, p. 118).

Dominique et Antoine, dialogue entre deux Dévoiluards. (Anonyme). Gap, Richaud, 1893, in-8°, 24 pp.

Le duel de Chérines et de Beaumont. (Bulletin de la Société d'Etudes, 1893, p. 101).

Ecusson de Marguerite de Bourgogne, femme du dauphin Louis I^{er}, découvert dans les sous-sols du Louvre. (Bulletin des Antiquaires de France, 1883, p. 142).

Eglise de Notre-Dame d'Embrun (Hautes-Alpes). Paris, Plon, 1886, in-8°, 36 pp. (Inventaire des richesses d'art de la France). (Extrait).

Eglises des XV^e et XVI^e siècles du Briançonnais (Hautes-Alpes). (Comptes rendus de la Société de Numismatique, t. II, p. 255).

Les églises peintes du département des Hautes-Alpes. (Réunion des sociétés des Beaux-Arts des départements à la Sorbonne, 1882, p. 80).

L'élection des Hautes-Alpes jugée par MM. Garnier et Clément Duvernois. Grenoble, Maisonneville [1869], 8 pp., in-8°. (Extrait de l'Impartial Dauphinois). (Anonyme).

L'Emplacement d'Ictodurus. (Société d'Etudes, 1907). In-8°, 8 pp. S. l. n. d.

Enseignement social. L'émancipation des serfs, ses causes et ses conséquences. Paris, Rondelet, 1899, in-8°, 24 pp. (Extrait de l'Association catholique).

Embrun. Annales dauphinoises, 8 septembre et 9 octobre 1901, 4 vignettes.

Embrun et l'Embrunais depuis les temps antéhistoriques jusqu'à la conquête romaine. (La Durançe du 4 au 25 mai 1873). (Anonyme).

Embrun, notice historique. 2 planches. (Revue du Dauphiné et du Vivarais, 1878, p. 393).

L'empereur du jeu de l'arquebuse à Grenoble en 1724. (Petite revue dauphinoise, 1889-1890, p. 136).

L'époque préhistorique et gauloise dans le département des Hautes-Alpes. Tours, Bousrez [1879], 39 pp., in-8°. (Comptes rendus du congrès de la société française d'archéologie tenu à Vienne). (Extrait).

Etui de charte municipale en cuir ouvragé. (Procès-verbaux des réunions des sociétés des beaux arts à la Sorbonne, 1895, p. 149). Une planche.

Etymologies des noms de lieu du département des Hautes-Alpes. Gap, Richaud, 1887, 71 pp. in-12. (Extrait de l'Annonciateur).

Etymologie des noms de lieu du département des Hautes-Alpes, 2^e édition. Gap, imprimerie Alpine, 1904, in-12, VII et 64 pp.

Expédition des Provençaux en Dauphiné en 1368-1369. Digne, Chaspoul, 1889, 14 pp., in-8°. (Bulletin de la société archéologique des Basses-Alpes). (Extrait).

- Expédition projetée par le C^{te} de Provence contre la ville de Gap en 1415. Valence, Céas, 1885, 15 pp. in-8°. (Bulletin de la Drôme). (Extrait).
- Explication d'une bulle de plomb de Valence. (Revue du Dauphiné et du Vivarais, 1877, pp. 108).
- L'exploitation des mines dans les Alpes au moyen-âge. Valence, Céas, 1886, in-8°, 4 et 12 pp. (Bulletin de la Drôme). (Extrait).
- L'exposition de Vienne, Autriche. (Anonyme). (Indépendant des Alpes, 31 juillet 1875, 7 août 1875).
- Extraits de l'obituaire de Forcalquier relatifs aux évêques de Sisteron. Imprimerie nationale 1886, 6 pp., in-8°. (Bulletin du comité des travaux historiques). (Extrait).
- Fabrication de monnaies par les protestants en Dauphiné. (Revue numismatique 1885, p. 123).
- Faculté de droit de Paris. Thèse, pour la licence. Paris, Remquet, Goupy, 1862, 4 et 56 pp., in-8°.
- La famille du Bon chevalier Pierre Terrail de Bayart est-elle originaire des Hautes-Alpes. (S. l. n. d.), (1898, Jouglard). in-8°, 8 pp. (Bulletin de la Société d'Etudes).
- Les familles ethniques de la seigneurie de Veynes. Gap, Jean et Peyrot, 1910, in-8°, 41 pages. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes des H.-A.).
- Faux privilège d'Humbert II dauphin daté de 1348. Gap, Jean et Peyrot, 1901, in-8°, 7 pp. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes).
- La ferme de Châteauvillard à Charance. [Gap, Jean et Peyrot, 1908], in-8°, 8 pp.
- Ferry, évêque de Gap, 1188-1198. (Bulletin de la Société d'Etudes des H.-A., 1893, p. 313).
- Feuardent, jetons et mereaux. (Article critique, revue de numismatique).
- La fin de l'administration de l'ancien régime à Gap.

- S. l. n. d. (Gap, Jean et Peyrot, 1900), 26 pp., in-8°. (Extrait de la Société d'Etudes).
- François Lescot, orfèvre du roi, 1645. (Revue de l'art français, mai 1886, p. 113).
- Gap, notice historique, planche. (Revue du Dauphiné et du Vivarais, 1877, p. 257).
- Garde-robe d'un capitaine en 1577. (Petite revue dauphinoise, 1888-1889, p. 35).
- Généalogie de la famille Amat. (Grenoble, Allier. 1890, in-4°, 52 pp., une planche).
- Généalogie de la famille d'Aix-Artaud de Montauban. Gap, Jean et Peyrot, 1901, in-8°, 45 pp., écusson. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes).
- Généalogie de la famille de Bonne. Paris, Picard. 1907. (In-8°, 22 pp., une vignette).
- Généalogie de la famille de Bonne. Grenoble, Allier. 1897, in-4°, 28 pp., 30 exemplaires.
- Généalogie de la famille de Flotte, 1044-1904. Gap, Jean et Peyrot, 1904, in-8°, 39 pp. suivi de la correspondance du ministre de la marine avec Joseph de Flotte d'Argençon, in-8°, 10 pp.
- Généalogie de la famille de Rame. Gap, Jean et Peyrot, 1907 (in-8°, 22 pp. une vignette).
- Le général Hanriot d'après des documents nouveaux (deux portraits). (La correspondance historique archéologique, 1914, pp. 81-90).
- Géographie du département des Hautes-Alpes avec une carte coloriée et 15 gravures par Adolphe Joanne. Paris, Hachette, 1886, 63 pages, in-12. (La partie historique et archéologique est de moi).
- La guerre des paysans en Dauphiné 1579-1580, récit contemporain. Valence, Chenevier, 1877, in-8°, 54 pp. (Bulletin de la Drôme). (Extrait).
- Guide dans les Alpes Françaises. Excursion pittoresque, artistique et archéologique dans les vallées

du Drac, du Buëch, de la Durance et de la Romanèche, par un habitant des Alpes. Grenoble, Baratier, 1887, 54 pages, in-12 et 10 planches, plus un titre orné. (Anonyme).

(Pièces rares et curieuses relatives à l'histoire du Dauphiné publiées sur les originaux avec des éclaircissements et des notes par trois bibliophiles dauphinois. N° 1). Harangue de Pons de Gentil au duc de Mayenne faisant son entrée à Tallard. Paris, Jouaust, 1872, 32 pp., in-12. (Réimpression d'un opuscule imprimé chez Benoît Rigaud, à Lyon en 1583). (Anonyme).

Henri de Montmorency-Damville. Toulouse, Privat, 1890, 92 pp., in-12. (Note extraite du XII^e volume de la nouvelle édition de l'histoire du Languedoc par J. Vaissète).

Histoire de la ville de Gap. Gap, Richaud, 1892, in-8°, XIV et 374 pages, onze planches ou vignettes.

Histoire de Ribiers chef-lieu de canton du département des Hautes-Alpes. Gap, Richaud, 1892, in-8°, 72 pp.

Histoire de voleurs. (Revue Mame 1899, n° 232, p. 374).

Histoire du Bon chevalier Bayart d'après le Loyal Serviteur et d'autres auteurs contemporains. Paris, société bibliographique 1882, 4, IV et 247 pp., in-12, 4 planches et 2 vignettes.

Histoire et description de l'église cathédrale de Digne, ... de l'église Notre-Dame de Sisteron, ... de l'église paroissiale de Volonne, ... de l'église de Notre-Dame de Seyne. Paris, Plon, 1899, in-8°. (Extrait de l'inventaire des richesses d'art de la France), pagination du volume.

Histoire et description du musée-bibliothèque de Grenoble. Paris, Plon, 1891, grand in-8°, 241 pp. (Inventaire des richesses d'art de la France). (Extrait).

Histoire générale de Languedoc avec notes et pièces justificatives par dom Devic et dom Vaissète. Nouvelle édition. Toulouse, Privat, 1889, tomes XI et XII, de XLV-1410 et XII-2046 pp. in-4°. (Ces deux volumes ont été presque entièrement préparés par moi).

Les d'Hugues de la Garde Adhemar. Bulletin de la Drôme, 1904, p. 441.

L'Hypocauste de Briançon. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes, 1900 octobre, 7 pp.).

Impressions de Ravenne. Grenoble, Allier, 1899, in-8°, 36 pages. (Extrait du Bulletin de l'Académie delphinale).

Influence de l'art italien dans les Alpes françaises. (Réunion des sociétés des Beaux-Arts à la Sorbonne, 1884, p. 383). Quatre planches hors texte.

Inscription antique trouvée à Grenoble. (Antiquaires 1904, p. 299).

Inscription de la déesse Alambrima découverte à la Piarrre (Hautes-Alpes). (Bulletin des Antiquaires de France, 1883, p. 193).

Inscription donnant la date de la fondation de la chapelle de Ste-Anne dans la cathédrale d'Embrun. (Bulletin du comité 1882, p. 276).

Inscription funéraire de Robert, évêque de Gap, 1236-1251. (Annonciateur, 1866 1^{er} décembre).

Inscription mérovingienne de Bruis (Hautes-Alpes). (Bulletin des Antiquaires de France, 1881, p. 277).

Inscriptions antiques de La Bâtie-Montsaléon (Hautes-Alpes). (Bulletin des Antiquaires de France, 1878, p. 70).

Inscriptions antiques de St-Rambert-d'Albon, de Vienne et du Queyras. (Bulletin des Antiquaires de France, 1877, p. 141).

Inscriptions et armoiries de la chapelle du château

- de Tallard. Angers, Lachèse, 1882, 6 pp., in-8°.
(Extrait).
- Inscriptions gravées sur la porte de l'abbaye d'Oulx
(Italie) et de l'église de Villevieille en Queyras
Hautes-Alpes). (Bulletin des Antiquaires de
France, 1885, p. 104).
- Intrigues pour la lieutenance du Dauphiné. (Petite
revue dauphinoise, 1887-1888, p. 185).
- Inventaire des meubles du château de Rouen en 1338.
(Bulletin du Comité 1885, p. 544).
- Inventaire des sceaux de la collection des pièces ori-
ginales du cabinet des titres de la bibliothèque
nationale. Paris, imprimerie nationale, 1909,
in-4°, IX et 944 pp., premier volume : 8067
sceaux.
- Inventaires du Trésor du chapitre de St-Arnoul de
Gap 1559, 1566, 1715. Paris, Picard, 1874,
in-8°, 47 pp., une vignette.
- Inventaires et documents relatifs aux joyaux et ta-
pisséries des princes d'Orléans-Valois 1389-
1481. Paris, Leroux, 1894, in-8°, 221 pp.
- Itinéraire de Philippe de Voisins du Mont-Genè-
vre à Avignon. Lettre à M. Tamizey de Larroque.
(Revue de Gascogne. T. 25, 5^e livraison, 1884,
pp. 247-249).
- Jeton de Magdeleine de Poitiers, fille de Diane de
Poitiers et de Henri II. Valence, Chenevier,
in-8°, 3 pages, 1 vignette. (Bulletin de la Drô-
me). (Extrait).
- Les jetons du Dauphiné. Grenoble, Allier, 1894, XI et
196 pp., in-8°. Nombreuses vignettes. (Extraits
de l'Académie Delphinale réunis en un volume).
- Les jetons du Dauphiné (nombreuses vignettes)
2^e édition. Paris, Leroux, 1911, in-8°, 148 pp.
- La légende de la Bastille. Conférence faite à Gap le
7 novembre 1909. Gap, Imprimerie Alpine,
1910, in-12, 53 pp.

Legs faits par Abbon dans son testament dans les Pagi de Briançon, Embrun, Chorges et Gap. Grenoble, Maisonville et Breynat, 1901, in-8°, 26 pp. (Statistique de l'Isère).

Lettre close à M. l'abbé Ranguis, curé d'Ancelle. [Gap, librairie Alpine, 1900], in-8°, 8 pp.

Lettre de compliment du parlement de Grenoble au C^{te} d'Aumale nommé gouverneur du Dauphiné le 23 mars 1547. (Petite revue dauphinoise, 1887-1888, p. 147).

Lettre de Crozat. (Revue de l'art français, mai 1885, p. 69).

Lettre de Crozat sur la collection de statues antiques du cardinal de Polignac. (Bulletin des Antiquaires de France, 1885, p. 147).

Lette de félicitation du parlement du Dauphiné au duc de Guise à l'occasion de sa défense de Metz. (Petite revue dauphinoise, 1889-1890, p. 91).

Lettre de Maugis, abbé de St-Ambroise, sur les décorations intérieures du palais du Luxembourg, 1621. (Revue de l'art français, août 1885, p. 113).

Lettre d'un prisonnier dans la Tour-Brune d'Embrun. (Bulletin de l'Académie delphinale, 1887-1888, p. 433).

Lettre du peintre Ferrand de Monthelon. (Revue de l'art français, p. 67, mars 1886).

Lettres inédites de Fine de Brianville, de Salvaing de Boissieu et de Guy-Allard. (Revue du dauphiné et du Vivarais, 1880, p. 229).

Les libertés Briançonnaises (conférence faite en novembre 1911 pour les écoles libres de Gap). (Avenir Embrunais, janvier 1912).

Le livre de Marseille sans miracles. (Revue du Dauphiné et du Vivarais, 1880, p. 287).

Le Livre de raison d'Hacinthe Rigaud. (Gazette des

- Beaux-Arts, 1914, p. 266, quatre reproductions).
- Le livre de raison du peintre Hyacinthe Rigaud, publié avec une introduction et des notes. Paris, Laurens, éditeur, 1919. (Allier, imprimeur à Grenoble), XXX et 295 pp., in-8°, portrait.
- Les loups près de Grenoble. (Petite revue dauphinoise, 1890-1891, p. 49).
- (Documents pour servir à l'histoire des protestants du Dauphiné). Les maisons de la propagation de la foi, par M. de Terrebasse. (Article critique sous le nom d'Augustin Pascal). (Bulletin du protestantisme français, 1899 novembre, p. 604).
- Le manuel de numismatique, par M. Adrien Blanchet, compte rendu. (Revue de numismatique, 1913, p. 126).
- Manuel de Sigillographie française. Paris, Picard, 1912, in-8°, VII et 400 pages, 30 planches, 45 figures.
- Médaille de consécration de Tétricus père. (Extrait de la Revue numismatique, 1903, 4 pp., in-8°, une vignette).
- Médaille de Jacques Charlet sr d'Esbly. Paris, Rollin et Feuardent, 1896, in-8°, 7 pp., une planche. (Extrait de la Revue numismatique).
- Médaille frappée par les consuls de Vienne en l'honneur de Charles VIII. Grenoble, Allier, 1873, 6 pp., in-8°, planche. (Petite revue des bibliophiles dauphinois). (Extrait).
- Médaille unique de Constantia femme de Licinius. Paris, Rollin et Feuardent, 1868, 15 pp., in-8°, une planche.
- Les médailleurs français du XV^e siècle au milieu du XVII^e, par F. Mazerolle. Article critique. Bulletin critique, 15 mars 1904, p. 145.
- Le médailler de Montcarra. (Petite revue des Bibliophiles dauphinois, 1910, p. 101).

Médajillon de Commode trouvé à Autun. (Bulletin des Antiquaires de France, 1880, p. 83).

Mémoire d'Honoré de Bonne sur les droits du dauphin dans Gap et l'évêque Gabriel de Sclafanatis, 1510. Imprimerie nationale, 15 pp., in-8°. (Bulletin du comité des travaux historiques, 1885). (Extrait).

Mémoire sur l'état de la subdélégation de Gap en 1784 adressé à l'intendant du Dauphiné par Delafont, subdélégué. [Gap, Jean et Peyrot, 1900], in-8°, 92 pp. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes).

Le Meurtre de Louis Aymé, épisode de la première guerre de religion à Gap en Dauphiné. (Bulletin du protestantisme, avril-juin 1916, p. 165).

Moines et ascètes indiens, par M. le M^{is} de la Mazelière. Compte rendu critique. (Bulletin de la Société d'Etudes, 1898, p. 99).

Mon Evasion, par le sergent Lucien Salla, de Remolton (Hautes-Alpes). [rédigé par J. Roman]. Gap, Jean et Peyrot, 1919, in-8°, 31 pp. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes).

Une monnaie fausse de Constance II au musée départemental de Gap. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes, 1912, 4^e trimestre). Gap, Jean et Peyrot, 1912, 4 pp. in-8°.

Monnaies de Louis I^{er} dauphin. Paris, Rollin, 1877, in-8°, 8 pp., une planche. (Mélanges de numismatique). (Extrait).

Monnaies épiscopales de Gap. Paris, Rollin et Fiebrandt, 1907. (Revue numismatique, 1907, p. 96). In-8°, 6 pp., une vignette.

Monnaies mérovingiennes des cités d'Embrun et de Gap. Paris, Rollin, 1883, in-8°, 13 pp., 7 vignettes. (Revue de numismatique). (Extrait).

Les monnaies royales de France depuis Hugues Capet jusqu'à Louis XVI, par H. Hoffmann. (Article critique). (Revue historique, p. 468).

BULL. H.-A., 1925.

Monographie de la commune des Crottes. Bulletin de la Société d'Etudes, 1903. [Gap, Jean et Peyrot, 1904], in-8°, 66 pp.

Monographie du mandement de L'Argentière, Hautes-Alpes. Paris, Picard, 1883, in-8°, 39 pp. (Documents dauphinois. VII). Montres et revues des capitaines dauphinois. Grenoble, Allier, 1888, in-8°, 96 pp.

Monuments des Hautes-Alpes. Paris, Plon, 1886, grand in-8°, 67 pp. (Inventaire des richesses d'art de la France). (Extrait).

Monuments et objets d'art récemment détruits dans le département des Hautes-Alpes. Bulletin de la Société d'Etudes, 1911, p. 42.

Nécrologie. Louis Blancard, in-8°, 2 pp. (Revue numismatique, 1903, p. 183).

Nombre d'affaires jugées par le parlement du Dauphiné en 1550. (Petite revue Dauphinoise, 1887-1888, p. 26).

Note sur l'étymologie du mot Durance; lettre à M. Jaubert. (Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes, juin 1882, p. 143).

Notes inédites sur Guillaume Farel. (Bulletin du protestantisme français, 15 février 1888, p. 80).

Notes sur Auguste de Raymond de Varse, le héros de la Tallardiade (portrait). Gap, Jean et Peyrot, 1911, in-8°, 27 pages.

Note sur les invasions sarrasines dans les Hautes-Alpes. Gap, Jouglard, 1882, in-8°, 16 pp. (Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes). (Extrait).

Note sur quelques manuscrits de la bibliothèque de Lesdiguières. (Cabinet historique, 1877, p. 110).

Note sur un bronze émaillé trouvé au Poët, Hautes-Alpes, (planche). (Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes, janvier 1892, p. 58).

Note sur une ancienne copie de la Cène de Léonard de Vinci. (Réunion des sociétés des Beaux-Arts à la Sorbonne, 1883, p. 58).

Note sur une patère en bronze avec inscription trouvée au Forest-St-Julien (Hautes-Alpes). (Bulletin des Antiquaires de France, 1882, p. 134).

Notice nécrologique sur Arthur de Boislisle. Paris [Nogent - le - Rotrou, Daupeley - Gouverneur], 1909, in-8°, 31 pp. Antiquaires de France.

Notice sur l'abbaye de Clairecombe au diocèse de Gap. (Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse, 1880-1881, p. 81).

Notice sur la commune d'Ancelle. Gap, Jean et Peyrot, 1899, in-8°, 11 pp. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes).

Notice sur le château de Tallard. Gap, Richaud, 1899, in-18, 20 pp. 200 ex.; 2^e édition 1903, 200 ex.; 3^e édition 1905, 200 ex.; 4^e édition 1913; 5^e édition 1914; 6^e édition, Gap, Jean et Peyrot, 1922.

La nourrice du dauphin André, 1184. (Petite revue dauphinoise, 1886-1887, p. 79).

De nouvelles armoiries du Dauphiné. Le Dauphiné, 23 septembre 1894.

Numismatique Gallo-romaine; étude historique. (Comptes rendus de la Société de numismatique, t. I, p. 162).

Obituaire de la chartreuse de Berthaud. Paris, Picard, 1904, in-8°, 20 pp. (Extrait).

Obituaire du chapitre de St-Mary de Forcalquier, 1074-1593. Publié d'après le manuscrit original. Digne, Chaspoul, 1888, in-8°, XXIV et 92 pp. in-8. 2 vignettes.

Objets acquis par le Louvre. (Anonyme). Bulletin de la Société d'Etudes des H.-A., 1896, p. 189.

Le XI^e siècle dans les Alpes Maritimes par M. Cais de Pierlas. (Article critique). (Revue critique, 1889 14 octobre, p. 231).

- Ordonnance de 1350 permettant aux monnaieurs de Rouen de travailler le jour de Saint Mathieu. (Revue numismatique, 1911, p. 257).
- L'ordre de St-Jean de Jérusalem dans les Hautes-Alpes. Grenoble, Dupont, 1884, in-8°, 38 pp. (Extrait du Bulletin de l'Académie delphinale, 3^e série, tome 18^e, 1883, 1^{re} partie, Grenoble, 1884, pp. 170-205. Séance du 14 novembre 1883).
- L'orfèvre Jean de Gangoinnières, commande d'une nef d'argent par les consuls de Gap, 1406. (Réunion des Sociétés des Beaux-Arts à la Sorbonne, 1890, p. 248).
- Origine de la famille de Rivière. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes, 4 pp., in-8°, 1902).
- Origine des églises des Hautes-Alpes, St-Marcellin, St-Démétrius. Grenoble, Allier, 1881, XII et 96 pp., in-8°.
- Origine et progrès des églises protestantes dans le Languedoc. Toulouse, Privat, 1888, 93 pp., in-12. (Note extraite du XII^e volume de la nouvelle édition de l'histoire de Languedoc, par D. Vaissète).
- De l'organisation militaire de l'empire romain et des médailles légionnaires. Paris, Société de numismatique, 1867, 4 et 63 pp., in-8°. (Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie). (Extrait).
- Le peintre Pierre Gourdelle, 1555-1588. Paris, Plon, 1888, in-8°, 24 pp., portrait, trois vignettes. (Comptes rendus de la réunion des Sociétés savantes à la Sorbonne). (Extrait).
- Peintures décoratives des églises de nos contrées. (La Duranco, 5 décembre 1875).
- Le périmètre de reboisement de la commune des Crottes. Embrun, Jugy, [vers 1880, 14 pp. in-8°]. (Anonyme, publié au nom du Conseil municipal de la commune).

Le Pertuis de Mont-Viso, par Louis Vaccarone. (Article critique). (Revue critique, 8 mai 1882, p. 362).

Petit bronze nédit de Claude le Gothique. (Vignette). (Revue numismatique, 1889, p. 464).

Les Peuples des Alpès. Grenoble, Maisonville et Bréynat, 1901, in-8°, 15 pp. (Statistique de l'Isère).

Le plus ancien jeton dauphinois; une vignette. (Petite revue des bibliophiles dauphinois, p. 80).

La Poésie officielle à Montélimar et à Embrun au XVI^e s. Bul. de la Drôme, 1876, p. 443.

La poterie et la faïencerie dans les Alpes. (Bulletin de la Société d'Etudes, 1897, p. 311).

Poursuites contre des gentilshommes dauphinois. (Petite revue dauphinoise, 1891-1892, p. 23).

La première guerre de religion à Gap. Gap, Jouglard, 1877, in-8°, 23 pp. (Courrier des Alpes). (Extrait).

Première lettre à M. l'abbé Guillaume. Le mandement de l'Argentière et le bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes. Embrun, Jugy, 1884, in-8°, 23 pp.

Deuxième lettre à M. l'abbé Guillaume. Un mot sur sa dernière brochure. Embrun, Jugy, 1885, in-8°, 8 pp.

Le Président Geoffroy Charles et sa bibliothèque. Heptameron de Marguerite de Navarre (édition Montaiglon). Paris, Eudes, 1880, vol. 4, p. 293.

Le prétendant à la couronne d'Angleterre en Dauphiné. (Petite revue dauphinoise, 1891-1892, p. 23).

Le prétendu duché de Tallard. Bulletin de la Soc. d'Et., 1904, avril, tiré à part, 4 pp.

Les prétendus monuments sarrazins des Hautes-Alpes, in-8°, 14 pp. [Gap, Jean et Peyrot, 1903]. (Extrait du Bulletin de la Soc. d'Etudes).

Les prétendus pouillés des diocèses de Gap et d'Embrun, étude paléographique et historique sur la dernière publication de M. l'abbé Guillaume, archiviste du département des Hautes-Alpes. Grenoble, Baratier, 1888, 27 pp. (in-8°).

Le prétendu tombeau de St Arnoux. (L'Annonciateur).

Le Prieuré de St-André lès Gap. (Bulletin de la Société d'Etudes, 1884, p. 320).

La prise de la Bastille racontée par un témoin oculaire (Delafont). Revue Bleue, 12 juillet 1902.

Prix fait pour l'ornementation extérieure des orgues de Notre-Dame de Grenoble. (Procès-verbaux des réunions des Sociétés des Beaux-Arts, 1896, p. 96).

La proscription des Girondins et ses effets dans les Hautes-Alpes. [Gap, Jean et Peyrot, 1908], in-8°, 22 pp.

Quatre deniers carlovingiens, par M. le Dr A. Colson. Paris, Société de numismatique, 1866, 3 pp., in-8°, 1 planche. (Annuaire de la Société française de numismatique et d'archéologie). (Extrait). (Quoique signé de M. Colson cet article est de moi).

Quatre quittances de Perre de Bayart. Annuaire de la Société de l'Histoire de France, 1878, p. 261.

Quatre récits extraits des protocoles notariaux. 1918, Jean et Peyrot, à Gap. Société d'Etudes; in-8°, 8 pp., sans titre.

Quatre rectifications relatives à la station d'Ictodurum, au prieuré de Romette, aux archiprêtres d'Embrun et à une inscription fausse du musée de Gap. (Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes, décembre 1885, p. 441).

Quittance pour la gravure d'un sceau en 1413. (Correspondance historique et archéologique, St-Denis, 1894, p. 342).

- Quittances d'orfèvres en 1398 pour gravure de sceaux. (Bulletin des Antiquaires de France, 1878, p. 73).
- Quittances et sceau de Pierre Lescot. (Bulletin des Antiquaires, 1907, p. 112, vignette).
- Rapport d'un espion de Richelieu à Nîmes le 31 décembre 1626. (Bulletin du protestantisme français, 15 juillet 1885, p. 305).
- Recherches historiques sur les Hautes-Alpes, 1^{re} partie. Les maisons religieuses, par M. l'abbé Guillaume. (Article critique signé Montremoy). (Revue des questions historiques, p. 671).
- Recherches sur l'emplacement de la civitas et de l'évêché Rigomagensium, province ecclésiastique d'Embrun. Grenoble, Allier, 1880, 55 pp., in-8°.
- Récit inédit des massacres de la Saint-Barthélemy à Toulouse. Paris, bibliothèque du protestantisme, 1886, in-8°, 15 pp. (Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme). (Extrait).
- Reconstitution des orgues d'Embrun. (Extrait du Bulletin des Hautes-Alpes, 1913, une planche; pagination du Bulletin, 4 pp.).
- Redevance par les Chartreux au duc de Savoie. (Petite revue dauphinoise, 1890-1891, p. 48).
- Réflexions sur les monnaies anonymes des évêques de Valence. Lettre à M. L. Vallentin, 8 pp., in-8°, 1873. (Bulletin de la Drôme). (Extrait).
- Les reliques de Bayard. (Petite revue dauphinoise, 1891-1892, p. 66).
- Renseignements archéologiques fournis par l'obituaire de Forcalquier. (Bulletin des Antiquaires de France, 1886, p. 107).
- Réparations aux ponts de Vienne en 1515. (Petite revue dauphinoise, 1889-1890, p. 92).
- Répertoire archéologique du département des Hautes-Alpes. Paris, Imprimerie Nationale, 1888, in-4°, 4, XVI et 231, pp.

Réponse à la brochure publiée à propos de l'Histoire d'Ancelle par M. l'abbé Ranguis, en collaboration avec un homme masqué. Gap, Imprimerie Alpine, 1900. In-8°, 23 pp., tiré à 150 ex.

Réponse au rapport de M. Planche sur la captation des eaux du Guil. [1913] Gap, Imprimerie Alpine. Signé J. Roman, correspondant de l'Institut, in-18, 14 pp.

Réponse aux notes et souvenirs de M. de Vitrolles. Gap, Jouglaud (1871), 12 p., in-8°.

Réponse aux observations de M. Guillaume sur la station d'Ictodurum sur une inscription fausse du musée de Gap, sur le prieuré de Romette, les archiprêtres du diocèse d'Embrun. (Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes, juin 1886, p. 210).

Requête des lépreux de la maladrerie de St-Etienne de Crocey près Voiron, au gouverneur du Dauphiné. (Bulletin du comité des travaux historiques, 1890, p. 11).

Revenus de la noblesse du Gapençais au XVIII^e siècle. (Bulletin de l'Académie delphinale, 1890, p. 530).

(Conférence la Bruyère, 1864-1864). Robespierre, rapport sur le travail de M. Yves Guyot [sur le livre de M. Ernest Hamel]. Paris, Léauté, 1865, in-8°, 19 pp.

Les routes à travers les Alpes. Paris, Picard, 1903, in-8°, 36 pp., deux cartes. (Extrait).

La sainte vie et glorieux trespassement de Jehan Esmé, sire de Molines, chronique de la deuxième moitié du XIV^e siècle, est-elle un document authentique. Voiron, Baratier, 1890, 16 pp., in-8°, 2 vignettes. (Petite revue du Dauphiné). (Extrait).

Salluste : conjuration de Catilina. Guerre de Jugurtha. Texte établi par B. Ornstein, licenciée ès

lettres, diplômée d'études supérieures de l'Université de Paris et traduit par J. Roman, correspondant de l'Institut de France. Paris, société d'édition « Les Belles-Lettres », 95, boulevard Raspail, 95, 1924. Tous droits réservés. In-8° de 5 pp. nch + II-XXXIX + 449 pp. nch + 4 pp. nch. Impr. Nicolas, Renault et Cie, 15, rue de la Visitation, Poitiers. (Collection des universités de France publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé).

San-Zeno de Verone et Notre-Dame d'Embrun. [Gap, extrait du Bulletin de la Société d'Etudes], (in-8°, 8 pages), 1899.

Les Sarazin, Michel Corneille et Jean Sevestre, 1657-1677. (Revue de l'art français, février 1886. p. 19).

Sceau de Jean Dalée (Bulletin des Antiquaires de France, 1890, p. 135, avec une vignette).

Sceau de la commune de Meulan. (Bulletin des Antiquaires, p. 322, vignette).

Sceau de la ville de Grenoble. (Bulletin des Antiquaires de France, 1879, p. 282).

Sceau de Pierre, évêque de Cardica. (Bulletin des Antiquaires de France, 1887, p. 87).

Sceau de Raymond de Montauban, baron de Montmaur, découvert en Tunisie. (Bulletin des Antiquaires de France, 1886, p. 280).

Sceau du collège d'Harcourt. (Bulletin des Antiquaires de France, 1877, p. 48).

Sceau du 2^{me} bataillon des volontaires des Hautes-Alpes. S. l. n. d. In-8°, 2 pp., une vignette. (Société d'Etudes des H.-A., 1907).

Sceau du prieuré de St-Cyr de Triardel (Calvados). Antiquaires de France, 1906, p. 320, vignette).

Sceaux de Barthélemy, évêque de Cardica et de Guillaume de Villiers. (Bulletin des Antiquaires de France, 1884, p. 127).

- Sceaux de Guillaume de Laire, gouverneur du Dauphiné, une planche. (Petite revue des bibliophiles dauphinois, p. 127).
- Les sceaux de la famille de Savoie-Teude. Valence, impr. Valentinoise, 1906. (Volume du congrès de Marseille de 1906); in-8°, 15 pp., 7 vignettes.
- Les Sceaux des forestiers au moyen âge. Daupelcy-Gouverneur, Paris, 1906, in-8°, 24 pp., 20 vignettes.
- Sceaux inédits des chartreuses françaises. (Petite revue des bibliophiles dauphinois, 1907, p. 247 et 1911, p.).
- Le sculpteur Pierre Ducher, 1510-1576. (Réunion des sociétés des Beaux-Arts à la Sorbonne, 1889, p. 610).
- Sculpture inédite de Pierre Ducher, procureur général au parlement de Dauphiné. (Bulletin des Antiquaires de France, 1889, p. 106).
- Sculptures de l'église St-Apollinaire de Valence. (Bulletin des Antiquaires de France, 1881, p. 166).
- Sculptures du X^e siècle provenant de l'église de St-André-de-Rosans (Hautes-Alpes). (Bulletin du comité, 1885, p. 496).
- Sépulture carolingienne découverte à Aspres-les-Corps (Hautes-Alpes). (Bulletin du comité, 1887, p. 454).
- Sigillographie des gouverneurs du Dauphiné. Paris, [Nogent, Gouverneur], 1888, 2 et 19 pp., in-8°, 4 planches. (Bulletin des Antiquaires de France). (Extrait).
- (Monuments de l'histoire des Hautes-Alpes). Sigillographie du diocèse de Gap. Paris, Rollin; Grenoble, Allier, 1870, in-4°, XIII et 202 pp., 29 planches.
- (Monuments de l'histoire des Hautes-Alpes). Sigillographie du diocèse d'Embrun. Paris, Rollin; Grenoble, Maisonville, 1871, in-4°, XIII, 2 et

- 190 p., XV pl. Tiré à 222 exempl. dont 22 sur hollandaise.
- Statistique du Briançonnais, en 1747, par Roux la Croix, publié par J. Roman. Gap, Jouglard, 1892, in-8°, 42 pp. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes).
- Statue antique trouvée à Orange en 1560. (Bulletin des Antiquaires de France, 1877, p. 97).
- Statuette en bronze du III^e siècle trouvée à Vienne (Isère). (Bulletin des Antiquaires de France, 1889, p. 89).
- Statuts accordés à la ville d'Embrun par l'archevêque et le dauphin en 1253. (Bulletin du comité des travaux historiques 1888, p. 45).
- Substructions romaines à la Baumette (Hautes-Alpes). (Comptes rendus de la Société de numismatique, t. III, p. 115).
- Supplément au troisième volume de l'inventaire sommaire des archives de l'Isère rédigé par M. Prudhomme, archiviste. Signé : J. Roman. Gap, imprimerie Alpine (1902), 4 pp., in-4°, 2 colon.
- Supplément aux Chartes de Durbon publiées par M. l'abbé Guillaume. Signé : J. Roman. Grenoble, imprimerie Centrale, 1894, 8 pp., in-8°, tiré à 100 exemplaires.
- (La France charitable et prévoyante). Tableau des œuvres et institutions charitables du département des Hautes-Alpes, publié par les soins de l'office central des œuvres de bienfaisance [par J. Roman]. Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1896, in-8°, 8 pp. plus 8 pp. non chiff. de couverture.
- Le tableau des Vices et des Vertus. Paris [Nogent, Gouverneur], 1881, 4 et 30 p. in-8°, une planche. (Bulletin des Antiquaires de France). (Extrait).
- Tableau historique du département des Hautes-Alpes. Paris, Picard; Grenoble, Allier, 1887-1890, 2 vol. in-4°, XXXII et 204 — X et 390 pp.
- Tallard, Hautes-Alpes (Anonyme). (Une vue). (Magasin Pittoresque août 1881, p. 265).

M. Tamisey de Larroque, nécrologie signé J. R.
(Bull. de la Société d'Etudes 1899, p. 161).

Tarif des droits de leyde ou de marché perçus par
ordre des consuls d'Embrun à la fin du XIV^e ou
au commencement du XV^e siècle. Imprimerie
nationale, 1886, 7 pp., in-8°. (Bulletin historique
et philologique du comité des travaux histori-
ques, 1885, n° 2, pp. 123-128). (Extrait).

Tentative pour amener l'abjuration des gentilshom-
mes protestants du Haut Dauphiné, 1622-1626.
(Bulletin de la Société du protestantisme fran-
çais, 1890, p. 367).

Tenture de la chambre du roi en 1624. (Revue de
l'art français, mars 1885, p. 33).

Testament de Gaspard Artaud de Montauban, baron
de Montmaur. Valence, Céas, 1921, in-8°, 15 pp.
(Extrait du Bulletin de la Société d'archéologie
de la Drôme).

Topographie du territoire de Sisteron au XIV^e siècle.
(Bulletin de la Société scientifique et littéraire
des Basses-Alpes).

Les Tours carrées des Alpes et leurs enceintes,
1909, 10 pages in-8°. (Extrait du Bulletin de la
Société d'Etudes des H.-A.).

Transaction sur les droits du comte de Forcalquier et
de l'archevêque dans la ville d'Embrun, 1177.
(Bulletin de la Société d'Etudes, 1897, p. 264).

Le travail du cristal en France. (Lettre publiée par
Lierville 10 ans après sa réception). (Intermé-
diaire 10 septembre 1884).

La traversée des Alpes par Annibal à propos du livre
du colonel Hennebert. Gap, Jouglard, 1894,
31 pp. in-8°, avec trois cartes. (Extrait du Bul-
letin de la Société d'Etudes, 1894).

La très joyeuse, plaisante et récréative histoire du
gentil seigneur de Bayart, composée par le Loyal
serviteur, publiée pour la société de l'histoire de
France. Paris, Renouard, 1878, 6, XVI et 512
pp., in-8°.

Trésor de vaisselle d'argent de l'époque romaine trouvé à Chatuzanges (Drôme).

(Bulletin des Antiquaires de France, 1888, p. 163).

Le Triptyque des docteurs dans la cathédrale d'Embrun. (Soc. des Beaux-Arts à la Sorbonne, 1894, p. 1409).

Les trois Furmeyer. (Bulletin du protestantisme français, 1882 août, p. 359).

Trois inscriptions du département des Hautes-Alpes (Aspres-les-Veynes, La Roche - des - Arnauds, Serres). (Bulletin du comité 1880, p. 295).

Trouvaille d'un trésor de monnaies romaines, à Réotier (Hautes-Alpes). Bulletin des Antiquaires de France, 1890, p. 117.

Une émeute à Grenoble, en 1648. (Petite revue dauphinoise, 1890-1891, p. 88).

Une fausse citation de l'empereur Julien à propos de la bataille de Mons Seleucus. (Bulletin de la Société d'Etudes, 1896, p. 54).

Une fille de Serres matelot sur les navires du roi. [Gap, extrait du Bulletin de la Société d'Etudes 1898], (in-8°, 2 pages).

Une inscription romaine relative à Digne. (Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, t. III, p. 88).

Une lettre Jacques-Louis David. (Revue de l'art français, juin 1884, p. 88).

Une lettre du baron des Adrets. (Petite revue dauphinoise, 1886-1887, p. 172).

Une monnaie de Michel de Perellos, archevêque d'Embrun. [Gap, Jean et Peyrot, 1901], in-8°, 2 pp., monnaie. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes).

Une œuvre nouvelle de Laurent de Mugiano exécutée sur terre française. (Revue de l'art français, janvier 1888, p. 2).

Un épisode de l'histoire de Serres (1422-1447).

- [Gap, extrait du Bulletin de la Société d'Etudes 1898], (in-8°, 8 pages).
- Un jardin en 1583. Quelles fleurs y cultivait-on ? Contrat d'un seigneur avec son jardinier. (Magasin pittoresque, 15 juin 1888, p. 182).
- Un procès de sorcellerie en Dauphiné au XVII^e siècle. Vienne, Savigné, 1877, in-8°, 4 pp. (Revue de Dauphiné et du Vivarais). (Extrait).
- De la valeur historique de la chronique de la Novallaise au point de vue de l'histoire des Alpes. (Bulletin de la Société d'Etude, 1896, p. 40).
- De la valeur historique des mémoires de Pontis, 1582-1651. Grenoble, Aller, 1895, in-8°, 40 pp. (Extrait du Bulletin de l'Académie delphinale).
- Vervelles à faucons et à chiens. Antiquaires 1904, p. 309, 2 vignettes.
- Les vicomtes de Gap. (Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes, mars 1883, p. 62).
- La Vierge de Sassoferato à l'hôpital de Gap, 1910, in-8°, 7 pages. (Extrait du Bulletin de la Société d'Etudes des H.-A.).
- Visites faites dans les prieurés de l'ordre de Cluny en Dauphiné de 1280 à 1303. Montbéliard, Hoffmann, 19 pp., in-8°. (Bulletin d'histoire ecclésiastique). (Extrait).
- La voie des tombeaux à Pompéi et les Aliscamps d'Arles. (Amitié de France, 1908, n° 2, p. 151).
- Vol de tableaux au Louvre 1732. (Revue de l'art français, juillet 1885, p. 108).
- Voyage de Catherine de Médicis et exécution de l'édit de Poitiers en Languedoc. Toulouse; Privat, 1888, 38 pp., in-12. (Note extraite du XII^e volume de la nouvelle édition de l'histoire de Languedoc, par D. Vaissète).
- Voyage d'un légat du Pape à travers le Dauphiné (1596). (Académie delphinale, 1887, p. 441).
-

M. Ernest CHANTRE

Le 24 novembre 1924, un homme, un grand savant, décédait à Ecully, dans sa maison familiale de Fontville.

Né en 1843, le 13 janvier, Ernest Chantre, malgré l'approche de ses quatre vingt deux ans, était encore alerte et agissant, voyageant comme un jeune homme, ne se plaignant jamais, il est mort peut-on dire, debout, en plein labeur ; son ami et élève le professeur Pittard, dans le discours qu'il a prononcé sur sa tombe, a dit : « En ce moment même, nous collaborions à un ouvrage sur les peuples de la Méditerranée. »

En ce jour, l'honneur qui m'échoit de tracer quelques lignes sur Ernest Chantre, est pour moi un devoir, mais je crains d'être inférieur à cette tâche.

Heureusement que des voix autorisées se sont fait entendre autour du cercueil du maître et je n'espère qu'une chose, c'est qu'en me mêlant modestement à ceux qui ont chanté ses louanges, je sois pour ainsi dire le porte parole de tous ceux, nombreux, simples travailleurs à sa suite, qui ont bénéficié de sa science, de son esprit et de sa bonté et qui avaient pour lui un respect filial.

C'est en 1885, au Congrès de l'Association Française pour l'Avancement des Sciences, que j'eus l'honneur d'être présenté à M. Chantre. J'étais dans ma vingtième année, j'ignorais à peu près tout de la préhistoire, mais je fus vivement intéressé par les réflexions de ce savant à propos des objets préhistoriques exposés pour le congrès, au Muséum d'Histoire Naturelle de Grenoble.

Les termes employés par lui et ses interlocuteurs étaient obscurs pour moi, mais je devinais aisément que ses explications étaient généralement approuvées. Il avait alors près de quarante deux ans, et son bagage scientifique était déjà considérable.

Pendant le Congrès, où il prit part aux discussions,

je fus frappé par la netteté de ses appréciations et de ses ripostes, toujours directes, brèves et empreintes d'un solide bon sens. Son culte pour ce qu'il croyait être la vérité était tel qu'il n'épargnait ni collègue, ni ami, et disait nettement ce qu'il pensait. Tout ceux qui ont fait partie de la 11^e section de l'A. F. A. S. savent combien parfois les discussions y sont passionnées.

De 1894 à 1904, mes premières notes sur la préhistoire des environs de Grenoble, me procurèrent l'occasion de recourir à sa science, et en 1904, lors du trente troisième congrès de l'A. F. A. S., tenu à Grenoble, je le retrouvais toujours lui-même, et ne permettant pas que les discussions, se poursuivent en séances sur des sujets dénués d'intérêt ou d'esprit scientifique. Dès l'année 1894, grâce aux libéralités faites par M. Chantre, à la Société Dauphinoise d'Ethnologie et d'Anthropologie de Grenoble, fondée par son ami, le regretté Dr. Bordier, j'avais pu m'imprégner de ses méthodes et de son savoir, dans les ouvrages magnifiques qu'il avait offert à cette Société dont il fut membre d'honneur. Depuis comme la plupart des débutants en préhistoire du bassin du Rhône, j'eus la joie de recevoir de sa main toutes ses publications successives. A ce point de vue sa générosité était proverbiale, autant qu'était large et accueillante l'hospitalité que quelques uns d'entre ses élèves nous savourions parfois dans sa belle propriété d'Écully, parmi ses livres et les richesses archéologiques rapportées de ses voyages et de ses missions. Et il fallait l'entendre parler de ceux qui étaient ses préférés !

Le maître n'a jamais laissé une demande de renseignement sans réponse et celle-ci était toujours prompte, précise et détaillée, d'une écriture posée, régulière. En excursion, en fouilles, en voyages, cet homme était infatigable, je le vois toujours, bien campé sur le terrain, examinant, retournant un objet, avant de conclure.

En 1906, il m'emmena avec lui fouiller un tumulus qui lui avait été signalé près d'Etoile (Drôme) ; à peine arrivée, après un examen rapide, me prenant à part, il

me dit : « il n'y a pas de tumulus, ce sont de simples sépultures burgondes ou carolingiennes, c'est peu intéressant. *Mais l'inventeur est de bonne foi*, il ne faut pas le décourager, vous continuerez la fouille, vous rédigerez un rapport que vous m'enverrez, quant à moi, j'ai d'autres travaux en train, je vous laisserai terminer. »

E. Chantre fit avec Adrien de Mortillet, un voyage en Russie pour y étudier les collections éparses dans les Musées de l'immense empire, la profonde connaissance de la langue russe et l'excellence du talent d'A. de Mortillet en faisait pour le maître un collaborateur inégalable. Hé bien, ce collaborateur disait n'avoir jamais rencontré un homme possédant comme Chantre le coup d'œil faisant choisir, du premier coup, le document intéressant et précis, au milieu des collections les plus chaotiques. Mortillet admirait aussi la robustesse, la vigueur du savant lyonnais, toujours frais et dispos, quel que soit le mode de locomotion employé, sa durée et les difficultés du moment.

Dans les nombreux Congrès auxquels Chantre a pris part, soit comme organisateur, soit comme secrétaire, ses rapports, soignés, détaillés et clairs, étaient toujours prêts à l'heure nécessaire. A cet homme supérieurement organisé, il manquait une chose, il n'aimait pas discuter en public, et pourtant, comme l'a dit le Dr. Verneau, il a passé sa vie à répandre à Lyon les connaissances anthropologiques parmi la jeunesse universitaire.

Au fond, cet explorateur hardi, ce grand voyageur était timide, en face de certaines des exigences modernes. D'aucuns lui en ont fait un grief, dont il l'avait cure.

En 1866, Chantre fit paraître son premier mémoire et l'on estime à plus de 250 le nombre de ceux qu'il a publiés. Mais ce chiffre n'a qu'une éloquence relative : si l'on feuillette ses principales publications, en commençant par les deux gros volumes qu'il a publiés en 1873, avec Falsan : *Monographie géologique des anciens glaciers et des terrains erratiques de la partie moyenne du bassin*

du Rhône, on sera de suite persuadé qu'un énoncé complet des travaux ne pourrait en faire suffisamment apprécier l'importance et la valeur, il faut donc nous borner. Ensuite, ses travaux, dirigés surtout vers l'anthropologie et la préhistoire, l'absorbèrent à peu près totalement.

Attaché au Muséum de Lyon, de 1871 à 1877, puis sous-directeur jusqu'en 1910, il a fait dans cet établissement, pendant trente deux ans, des conférences de géologie et d'anthropologie. La Société d'anthropologie de Lyon fut fondée par lui en 1881; puis jusqu'en 1908, il fut chargé d'un cours d'anthropologie à la Faculté des Sciences. En 1892, il fit un cours d'ethnologie à la Faculté des Lettres. Sa thèse, pour le doctorat ès sciences naturelles, soutenue en 1901 devant l'Université de Lyon, traitait de « L'Homme Quaternaire dans le bassin du Rhône » et la municipalité de Lyon le chargea en 1903, d'un cours d'anthropologie à l'enseignement supérieur.

Voici, donnée par le professeur Verneau, la liste des missions dont il fut chargé et dont il a publié les résultats dans des volumes luxueux et superbement illustrés. Mission en Grèce et Turquie, 1873; en Russie, Caucase et Crimée, 1879; en Asie occidentale, 1881; en Italie, en Autriche et en Russie, 1883; en Arménie Russe, 1890; en Russie et en Turquie, 1892; en Asie mineure, Cappadoce et Cilicie, 1893-1894; en Egypte, 1897-1898-1899-1905; en Tripolitaine et en Tunisie, 1907-1908; en Tunisie et Algérie, de 1908 à 1913, chaque année.

Comme l'ont fait MM. Verneau, Pittard, Guiart, Vassy, etc., il me paraît impossible de ne pas citer à mon tour les titres des principaux mémoires publiés par Chantre au cours des soixante années de son labeur scientifique.

Etudes paleoethnologiques dans le Nord du Dauphiné et les environs de Lyon. Age de la Pierre. Lyon 1867, in-4°, 15 pl.

Les palafittes ou constructions lacustres du lac de Paladru, près de Voiron (Isère). in-4° et album in-folio de 15 pl., 1871, Chambéry et Grenoble et 2° éd. Lyon 1874.

Puis sa monographie géologique des anciens glaciers, déjà citée, 2 vol. et tables. (avec Falsan).

Études paléontologiques dans le bassin du Rhône, période quaternaire, 1 vol. in-4°, 17 pl. Lyon 1874.

Études paleoethnologiques dans le bassin du Rhône, âge du bronze, 3 vol. in-4°, 3 cartes et un album de 80 pl. in-folio, Lyon, 1875-1876.

Monographie des mastodontes du bassin du Rhône, 1 vol. in-4°, 17 pl. Lyon 1879.

Études paleoethnographiques dans le bassin du Rhône, âge du fer, nécropoles et tumulus, 1 vol. in-4°, un album in-folio de 52 pl., Lyon 1880.

Les rapports de ses missions forment également un monument imposant, en voici la liste :

Recherches anthropologiques au Caucase, 5, vol. in-4°, 245 fig., 2 cartes et 140 pl., Lyon 1885.

Recherches anthropologiques dans l'Asie occidentale, Transcaucasie, Asie mineure et Syrie. 1 vol. in-4°, 43 pl., Lyon 1896.

Recherches archéologiques dans l'Asie occidentale, Capadoce, 1 vol. in-folio, 178 fig., 26 pl. et 1 carte. Paris 1898.

Recherches anthropologiques dans l'Afrique orientale, Égypte et Nubie, 1 vol. in-4°, 175 fig., Lyon 1905.

Recherches anthropologiques dans la Berbérie orientale. Tripolitaine, Tunisie et Algérie, en collaboration avec le Dr. Bertholon, 2 vol. in-4°, 385 photogr. Lyon 1913.

De cette formidable production, je ne ferai ressortir que l'importance de ce que l'on appelle familièrement, *son âge du Bronze et son âge du Fer*, monuments inappréciables pour l'étude des témoins de l'industrie de ces deux grandes périodes, dans le bassin du Rhône.

Quels services ces volumes ont rendus et rendront toujours aux chercheurs par la méthode scientifique qui y est développée et par les magnifiques planches qui les accompagnent !

On peut sans doute, actuellement, discuter parfois sur des questions de détails ou de chronologie exposés dans ces travaux déjà vieux de cinquante ans ; mais on ne peut méconnaître la valeur et la sûreté des renseignements qui y sont donnés, et la prescience presque définitive qui les a rassemblés. Il fallait la calme persévérance et le bon sens scientifique de Chantre, pour aboutir ainsi à une époque où la préhistoire était encore dans l'enfance.

Ce savant a consacré une longue existence et sa fortune à des travaux qui auraient pu illustrer une pléiade de savants.

Il était désintéressé, trop même, et bien que ne recherchant pas les honneurs, ils lui vinrent en foule, et l'on peut dire que dans toutes les fonctions bénévoles dont il fut investi, il fut à la hauteur de la tâche, et que les titres dont il fut honoré étaient largement mérités. Membre de nombreuses commissions officielles, de l'Institut archéologique du Caire, du Conseil permanent du Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques, du Conseil de l'Association Française pour l'avancement des sciences, etc, etc.

E. Chantre était membre honoraire de nombreuses sociétés d'anthropologie et de préhistoire de France et de l'Etranger.

Et j'ajoute avec émotion, que, en 1919, à Pertuis, nous avons eu Ch. Cotte, Vassy et moi, l'immense joie de l'avoir avec nous, lors du premier Congrès de *Rhodania*. Cette société a été créée au lendemain de la grande guerre, en groupant les archéologues et les préhistoriens du bassin du Rhône, pour essayer de renouer les traditions scientifiques du passé en réunissant savants et fouilleurs d'une région déterminée. Nous n'avons pu le décider à prendre la présidence de *Rho-*

dania, mais nous avons en cette circonstance, bénéficié largement de son expérience et de sa science. Président d'honneur de *Rhodania* il lui a été fidèle jusqu'à sa dernière heure.

Chantre, fait chevalier de la Couronne d'Italie en 1871, reçut, par la suite, la Croix d'Officier de St-Maurice et Lazare. Il fut fait Officier de Ste-Anne et Grand Officier de St-Stanislas, par la Russie. Il était Grand Officier du Nicham-Iftikar de Tunisie et titulaire des Ordres de Gustave Wasa de Suède, du Dannebrog Danois et du mérite scientifique du Portugal.

La Croix de Chevalier de la Légion d'honneur lui fut décernée en 1896, et le professeur Pittard, dans son discours, et le professeur Verneau, dans sa biographie, nous ont appris que le gouvernement de la République s'appropriait à lui conférer la rosette d'Officier. C'était bien tard, ses amis et ses élèves eussent voulu que cet honneur lui fut décerné bien plus tôt, en 1908 par exemple.

Personne parmi ses élèves et ceux qui l'ont estimé et aimé, n'a oublié, ce qui fut le plus grand chagrin de la vie de Chantre, la campagne odieuse de calomnies et de mensonges qui éclata dans une certaine presse avide de scandales, alors qu'il était sous le scalpel d'un chirurgien, que nous tremblions pour sa vie et qu'il ne pouvait se défendre. A peine rétabli, nous avons pu le décider à venir assister au Congrès de la Société préhistorique Française, à Chambéry, en 1908. Il eut la satisfaction de voir se presser autour de lui, tous ceux qui le connaissaient et qui l'estimaient, et de plus, après le congrès, un groupe de préhistoriens, parmi lesquels se trouvaient Adrien de Mortillet, Pagès-Allary, Vassy, Deydier, Pistat, etc., dont je fus, l'accompagna jusqu'à Lyon, lui constituant ainsi une garde d'honneur et lui rendant un éclatant hommage.

Je me sent impuissant à retracer comme il le faudrait la carrière du maître disparu, surtout après tous ceux, qui, mieux qualifiés, ont parlé sur sa tombe. Mais je ne

veux pas clore ces pages sans adresser à Madame Chantre, nos respectueux hommages, de nous tous qui savons quelle compagne elle fut pour le maître qu'elle seconda dans ses missions lointaines, où elle sut aussi faire aimer la France, tout en collaborant aux recherches scientifiques du savant que nous pleurons.

H. MULLER.

Le Commandant BOREL DU BEZ

Le Commandant Borel du Bez appartenait à une ancienne famille briançonnaise, connue depuis le XIII^e siècle, d'où sont issus les Borel de Ponsonnas et les marquis d'Hauterive¹. Elle s'est divisée de bonne heure en plusieurs rameaux. Celui de la Salle, exempt de la taille en vertu de lettres patentes du dauphin Guigues VIII, percevait, dès 1336², sur le hameau du Bez, le quart d'un droit de pâturage, et a souvent, depuis, fait suivre son nom patronymique, même dans les actes publics³, de celui de cette pittoresque localité perdue dans les mélèzes, à mi-chemin de la route du Lautaret à Briançon. Hyacinthe-Marcellin Borel, descendant au dixième degré, d'après les cadastres de la Salle⁴, de Pierre Borel du Bez, mort avant 1482, fut le dernier capitaine châtelain royal du Briançonnais. Il devait, comme député des Hautes-Alpes à la Convention et aux Cinq-Cents, s'honorer par la fermeté

¹ Cf. *Borel d'Hauterive*, notice sur la noblesse du Briançonnais, *Annuaire de la Noblesse*, 1867, pp. 248 et 249. *Bibliothèque nationale*, ms. fr. 8481, f° 261.

² Cf. *Archives des Hautes-Alpes*, E. 302.

³ Cf. en ce sens ordonnance du Président du Tribunal civil de Briançon, du 21 mars 1923.

⁴ *Archives des Hautes-Alpes*, E. 303, E. 305.

de son vote contre la mort de Louis XVI, et par son rôle pacificateur dans le sud-est, après la chute de Robespierre qu'il avait contribué à provoquer. Hyacinthe Borel, fils du conventionnel, capitaine aux voltigeurs de la jeune garde impériale, chevalier de la Légion d'honneur, mourut en 1830 à Briançon, où il avait acheté une charge de notaire après sa mise en demi-solde par la Restauration. Léonidas Borel, fils aîné d'Hyacinthe, reprenant une tradition de famille plus que séculaire, se fixa, en 1845, à Naples et y rénova l'industrie du peignage du chanvre, avec l'aide d'ouvriers venus de Voiron. Il avait épousé sa cousine, Mlle Joséphine Berthelot, sœur de Mmes Evariste et Marius Chancel, issues toutes trois de la vieille lignée des châtelains héréditaires de la vallée du Queyras, et petites nièces du chanoine Jacques-Bernardin Colaud de la Salcelle, secrétaire de la Constituante, député de la Drôme à la Convention et des Hautes-Alpes aux Cinq-Cents, qui avait assisté le conventionnel Borel dans ses derniers moments.

Louis Borel, le second des trois fils de Léonidas, naquit à Naples, le 4 novembre 1854. Elevé au collège de Gap, puis au Lycée de Lyon, où il devait conquérir son double diplôme de bachelier ès lettres et ès sciences, il passait ses vacances alternativement en Italie ou à Guillestre, chez son grand-père maternel, M. Benoît-Jacques Berthelot, membre pendant plus de 50 ans, du Conseil général des Hautes-Alpes. La vieille demeure accolée à l'église de Guillestre, dont l'évêque et le préfet appréciaient l'hospitalité, mais dont les pauvres connaissaient encore mieux le chemin, fut vraiment pour le jeune Louis « sa maison », celle de ses souvenirs les plus chers. Une jolie bibliothèque y attestait la culture classique de l'aïeul, qui en transmet le goût à son petit-fils. Elle renfermait aussi une collection d'objets préhistoriques ou gallo-romains

provenant de Panacelle. Membre fondateur de notre Société, M. Berthelot avait encouragé la vocation aussi bien historique qu'ecclésiastique du futur chanoine Paul Guillaume, qui, lors de ses séjours aux abbayes de Cava et du Mont Cassin, trouva, dans la famille Borel, une amicale hospitalité. Il fut pendant plusieurs étés, le précepteur de Louis et de ses frères. Leurs liens d'amitié ne devaient point se desserrer. Au cours de sa longue carrière, l'archiviste des Hautes-Alpes offrait à son ancien élève les publications qu'il jugeait susceptibles d'intéresser son patriotisme alpin ou ses souvenirs de famille. Il déposait ainsi chez lui les germes d'une vocation qui s'affirma par une première étude sur le « Conventionnel Borel et sa famille », parue en 1904 et en 1905 dans les « Annales des Alpes », et dont il existe un tirage à part, limité à 26 exemplaires, sans nom d'auteur⁵. Louis Borel a évité ainsi de soumettre son ouvrage au visa du Ministre de la Guerre⁶.

C'est en effet la carrière militaire qu'il avait choisie, à l'exemple de son grand-père paternel. Trop jeune pour s'engager en 1870, comme son frère aîné, il se prépara à l'école polytechnique. Une fièvre typhoïde grave entraîna son échec au concours d'admission le 5 août 1875. Il contractait le 10 août suivant un engagement volontaire de 5 ans au 8^e Rég^t d'artillerie de campagne à Châlon-sur-Marne, et obtenait, après 26 mois de grade de sous-officier, l'épaulette de sous-lieutenant, à la 8^e batterie du 6^e d'artillerie, en garnison à Montdauphin. Il quitta

⁵ Imp. Jean et Peyrot, Gap, 1905, 60 pp.

⁶ Pour ce même motif, ce travail a paru dans les *Annales des Alpes* sous les initiales de Lucien B., fils aîné de l'auteur, alors tout jeune, et complètement étranger à la publication. Le tiré à part anonyme ayant été adressé directement par l'abbé Guillaume à la bibliothèque nationale, figure à tort, au catalogue sous le nom de l'archiviste des Hautes-Alpes, sous la cote 8° Ln²⁷ 59.181.

cette localité en 1880 pour suivre les cours de l'école d'application de Fontainebleau dont il sortit avec le n° 2 et le grade de lieutenant, au choix, le 11 janvier 1881. Successivement affecté au 6^e Régiment d'artillerie, à Valence (1882); au 38^e, à Nîmes (1884), où il fut promu capitaine, également au choix, en 1888; aux 12^e et 11^e bataillon d'artillerie à pied, à Grenoble (1889); Albertville (1893); Lyon (1895); Alger (1899); au 2^e régiment d'artillerie, à Grenoble (1901); aux 35^e et 38^e régiment d'artillerie, à Vannes (1907), il fut rayé des contrôles de l'armée sur sa demande le 11 décembre 1909, comme chef d'escadron, grade dont il était titulaire depuis le 22 décembre 1906. Chevalier de la Légion d'honneur par décret du 11 juillet 1901, il avait reçu du Ministre de l'Intérieur, le 22 mars 1886, une médaille d'argent de première classe pour avoir arrêté, dans des circonstances particulièrement difficiles, un malfaiteur dangereux.

Les malheureux événements qui, peu après l'affaire Dreyfus, désolèrent l'armée et dans lesquels le Commandant Borel avait été particulièrement visé, avaient entravé une carrière qui s'annonçait brillante. Ils influèrent sur la décision qui la lui fit abandonner avant d'être atteint par la limite d'âge¹.

Il aurait aimé, au moins durant la belle saison, revenir dans nos Alpes. Mais tous les nombreux domaines de sa famille étaient tombés dans des mains étrangères. Il se fixa donc à Tain, dans la propriété même où le 2 février 1887, Mgr Cotton, évêque de Valence avait tenu à bénir l'union du lieutenant Borel et de Mlle Anna Cartairade, sœur de Mme Louis Chancel, cousine germaine par alliance du jeune officier.

Cette première retraite fut de courte durée.

¹ Cf. *Bulletin mensuel de la ligue militaire pour le maintien des traditions de l'armée et la défense de ses intérêts*, n°s 41, 15 nov. 1913, pp. 6 à 21; et 42, 15 déc. 1913, pp. 21 à 27 et p. 30.

Moins de cinq ans après, la guerre éclatait. En raison de son âge, le Commandant Borel ne put obtenir de prendre à la lutte la part active qu'il ambitionnait. Il eut du moins la satisfaction de voir son second fils Edouard gagner sur les champs de bataille une glorieuse citation et les galons de lieutenant d'artillerie. Lui-même, commandant le dépôt du 32^e régiment d'artillerie à Valence, puis à Fontainebleau, sut faire apprécier sa puissance de travail et son dévouement. Au moment où il fut rendu définitivement à la vie civile, le 16 février 1919, après avoir consacré près de 40 ans de son existence au service de son pays, le Ministre de la Guerre, Président du Conseil, reconnaissait publiquement, par une lettre de félicitations fort élogieuse, les nouveaux services qu'il venait de rendre. Il avait été promu officier de la Légion d'honneur, le 13 juillet 1918.

A son retour à Tain, malgré les occupations entraînées par la remise en état de sa propriété de Petite Rive, il apporta aux œuvres paroissiales et à l'Union des officiers en retraite de la Drôme⁸, toute son activité et tout son cœur. Il reprenait ainsi les traditions dont son grand-père Berthelot lui avait donné l'exemple. En souvenir de lui, et de ses oncles Chancel, il sollicita et obtint, le 21 décembre 1922, son admission dans notre société, où l'avaient précédé son fils aîné et son neveu Camille Blanchard. Quand la mort le surprit brusquement en pleine activité physique et intellectuelle, à la suite d'une violente crise hépatique, le 15 septembre 1924, il venait de mettre la dernière main à une nouvelle étude très documentée sur le Conventionnel Borel, qu'il se proposait de soumettre à notre comité de publication. Cette

⁸ Cf. notamment discours prononcé aux funérailles du Commandant Juveneton, 28 septembre 1922, *Courrier de Tournon*, 8 octobre 1922.

œuvre, bourrée de documents inédits hérités en 1914 de Mme Condo de Satriano et de Mlle Marie-Thérèse Borel, petites-filles du conventionnel, apporte une utile contribution à l'histoire de la réaction thermidorienne à Lyon, Grenoble et Mâcon. Il a rédigé également une biographie de son grand-père, le capitaine Borel; des souvenirs personnels, d'une lecture attachante; divers écrits militaires, relatifs à la guerre de 1914-1919. Ces travaux, encore inédits, ne démentiront pas, s'ils sont publiés, les paroles prononcées lors de ses funérailles par deux de ses anciens frères d'armes, le lieutenant-colonel Jean et le Commandant de Saint-Etienne, devant une nombreuse assistance où toutes les classes de la société de Tain étaient représentées. « Le chef
« d'escadron Borel du Bez a été un officier par-
« ticulièrement distingué dans cette arme de l'artil-
« lerie où les hommes de valeur ont toujours
« abondé.... Il a été un Français passionné, un
« chrétien fervent, un homme bienfaisant »⁹.

⁹ Allocution du Commandant de Saint-Etienne. *Courrier de Tournon*, 26 septembre et 5 octobre 1924. *Messager de Valence*, 1^{er} octobre 1924. *Croix de la Drôme*, même date. Cf. également *Nouvelliste de Lyon*, 17 et 26 septembre 1924. *Journal de Valence*, 21 septembre 1924. *Journal de Tournon*, 28 septembre 1924. *Journal des Débats*, 29 septembre 1924.

Chronique Locale

POUR 1924

Les premiers mois de l'année n'offrent rien de particulier au point de vue météorologique ; la neige est peu abondante : environ 8 centimètres à Gap en janvier, 10 cm. en février et 2 à 3 cm. en mars. Le mois d'avril est humide avec treize journées où l'on a de la pluie donnant au total 137 millim. d'eau, nombre supérieur à la moyenne.

Le mois d'août se fait remarquer par une température inconstante, anormale, au-dessous de la moyenne ; puis septembre ramène l'été, le 9 de ce mois est la journée la plus chaude de l'année : 52 degrés centigrades au soleil, à Gap.

Au changement de saison le temps se gâte et le 1^{er} octobre, à une forte pluie succède, vers 15 heures, la neige à gros flocons, elle couvre toutes les montagnes environnantes et blanchit même le sol à Gap où il en reste encore un centimètre le matin du 2 octobre. Puis, le temps se remet au beau jusqu'à la fin de l'année et au delà ; novembre et décembre sont secs et la température reste au-dessus de la moyenne. L'entrefilet suivant paru dans *Le Courrier des Alpes* du 1^{er} janvier 1925, mérite d'être conservé :

« Nous jouissons à Aiguilles, depuis le début du mois de décembre, d'un temps magnifique. La route est poussiéreuse comme en juillet. L'autobus monte et descend tous les jours ; les cultivateurs portent encore le fumier sur leurs propriétés. La température est douce et agréable dans la journée : on se croirait à Nice.

« Aussi quelques amateurs ont-ils organisé pour l'après-midi de Noël une grande partie de boules. A

1470 mètres d'altitude, le 25 décembre, ce n'est pas ordinaire, et il y a bien longtemps que l'on n'avait pas joui à cette époque d'une température aussi douce. »

Il semble, en effet, que depuis assez longtemps nous traversons une période plus sèche et même moins froide que par le passé ainsi que le prouve le recul des glaciers des Hautes Alpes. On a à ce sujet des renseignements certains pour deux d'entre eux, les glaciers Blanc et Noir qui se trouvent en Vallouise.

En 1859, ces deux glaciers « se soudaient » au sommet du pré de Mme Carle et en 1877, il y avait déjà « un recul de quelques centaines de mètres et perte d'un morceau très pittoresque ». (Lettre de M. Guigues, Receveur des finances à Embrun ; archives des Hautes-Alpes, collection Guillemin, carton 8502 pièce 22). Aujourd'hui, d'après le plan dressé par le Service du Reboisement de la 10^e Conservation, le glacier Noir et le glacier Blanc sont en projection horizontale, le 1^{er} a environ 850 mètres et le 2^m à 515 du confluent des torrents auxquels ils donnent naissance, et où ils se soudaient encore en 1859.

Voici, d'après les observations faites par le Service du reboisement, 10^e Conservation, l'état des chutes de neige survenues pendant l'hiver de 1923-1924, du 1^{er} octobre au 1^{er} mai.

LOCALITÉS	ALTITUDE	HAUTEUR TOTALE de la neige tombée en millimètres	NOMBRE de jours de neige	HAUTEUR TOTALE de l'eau donnée par cette neige en millimètres
Névache.....	1600	3380	33	254
Monétier-les-Bains.....	1494	4242	29	307.5
Vallouise.....	1150	2867	30	197
Arvieux.....	1553	2227	24	220,15
Vars.....	1646	2138	30	184,76
Champoléon.....	1271	2308	20	237
Gap.....	762	571	20	53,74

Les nivopluviomètres totalisateurs ont donné pendant l'année 1923-1924, au glacier Blanc, en Vallouise, à l'altitude de 2520 m., du 31 juillet 1923 au 9 août 1924, une colonne d'eau de 1 m. 797, et au glacier du Monétier, à l'altitude de 2640 mètres, une colonne d'eau de 3 m. 196.

La pluie a donc été bien plus abondante sur le versant du Monétier que sur celui de la Vallouise ; on peut faire la même constatation pour la neige.

Incendies. — Comme l'année dernière, deux incendies sont à signaler : celui de Fontgillarde qui éclate dans la nuit du 14 au 15 mars, se développe rapidement dans une agglomération de maisons construites en grande partie en bois et contenant encore beaucoup de fourrages. Dix-sept familles restent sans abri ; une partie du village avait déjà brûlé en 1908.

Dans la matinée du lundi 25 août un incendie, dû à l'imprudence d'un enfant de cinq ans, détruit huit maisons au hameau de Lesdiguières, commune du Glaizil ; cinq étaient couvertes en chaume.

J. MEIZEL.

Le Secrétaire-Gérant,
H. CLÉMENT.

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP
 Altitude : 735^m20 (moyenne barom. 699^m/7^m), au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin (heure astronomique).

Observations du troisième trimestre 1924

JUILLET					AOÛT					SEPTEMBRE				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	700.7	+12.0	+29.2	—	1	701.2	+11.8	+27.7	—	1	701.0	+8.2	+25.0	—
2	699.0	+12.0	+29.8	—	2	701.0	+10.8	+28.0	—	2	699.0	+9.5	+24.3	—
3	697.8	+11.0	+30.0	—	3	698.0	+8.0	+24.5	—	3	696.2	+4.0	+24.6	—
4	701.2	+10.0	+32.0	—	4	700.0	+8.5	+26.0	—	4	696.8	+10.0	+22.7	1 ^m /5
5	700.3	+15.2	+27.0	—	5	700.5	+10.7	+28.0	—	5	698.8	+4.2	+23.5	—
6	701.5	+12.0	+31.0	—	6	703.0	+15.5	+30.2	—	6	700.5	+4.0	+23.5	—
7	702.8	+12.0	+30.6	—	7	703.2	+13.7	+28.9	—	7	700.5	+4.0	+23.0	—
8	702.8	+11.6	+30.8	—	8	703.0	+13.0	+21.0	—	8	698.8	+12.7	+28.5	2 5
9	700.8	+11.8	+27.0	0 ^m /8	9	702.5	+9.2	+24.0	—	9	701.8	+8.2	+29.8	0 5
10	700.6	+8.5	+26.5	—	10	703.0	+8.0	+28.0	—	10	698.5	+12.9	+29.5	—
11	704.2	+11.0	+30.5	—	11	701.8	+8.0	+27.8	—	11	697.0	+9.5	+18.0	1 0
12	704.8	+10.0	+30.2	—	12	699.2	+12.2	+20.0	2 ^m /5	12	696.7	+4.0	+22.0	—
13	703.0	+10.0	+32.7	—	13	697.0	+10.0	+17.0	27 0	13	704.5	+2.8	+25.0	—
14	706.0	+11.8	+34.5	—	14	699.0	+7.5	+21.0	0 3	14	704.8	+3.5	+26.0	—
15	704.0	+13.3	+34.0	—	15	701.5	+7.2	+24.0	—	15	704.2	+8.5	+28.2	—
16	701.0	+10.0	+35.0	0 5	16	697.4	+7.1	+23.8	22 0	16	702.5	+7.0	+26.0	—
17	702.8	+13.0	+30.0	—	17	696.0	+7.5	+24.2	—	17	703.8	+9.8	+26.8	—
18	698.8	+10.8	+27.8	—	18	698.5	+7.5	+24.0	—	18	705.2	+5.5	+27.6	—
19	699.7	+7.5	+26.7	—	19	698.5	+4.8	+21.3	—	19	704.2	+6.3	+28.0	—
20	701.5	+6.6	+30.0	—	20	696.5	+3.8	+17.8	6 5	20	703.2	+6.3	+28.0	—
21	701.8	+6.2	+30.8	—	21	698.7	+9.5	+21.0	—	21	703.0	+6.8	+27.0	—
22	702.0	+10.5	+25.0	2 6	22	699.2	+5.4	+19.5	0 3	22	701.5	+9.0	+24.0	—
23	701.0	+11.8	+22.0	45 5	23	698.5	+9.2	+20.5	8 0	23	699.0	+9.0	+23.5	0 6
24	704.5	+8.0	+25.0	—	24	702.3	+4.0	+21.0	—	24	696.0	+11.0	+15.5	53 5
25	700.5	+11.2	+23.0	—	25	703.0	+4.0	+22.0	—	25	698.0	+4.0	+16.5	—
26	701.5	+6.2	+24.2	—	26	702.5	+6.2	+20.0	—	26	698.0	+2.8	+17.3	25 8
27	698.8	+9.5	+23.0	—	27	700.0	+6.5	+20.5	5 5	27	700.0	+3.2	+18.2	—
28	699.0	+7.2	+27.0	—	28	698.2	+5.5	+23.0	—	28	702.0	+3.0	+23.5	—
29	693.0	+13.0	+23.0	3 0	29	699.8	+4.0	+26.5	—	29	703.0	+2.0	+20.0	—
30	691.0	+8.0	+21.8	3 0	30	700.0	+10.4	+26.5	—	30	699.0	+0.5	+16.0	—
31	698.2	+7.0	+24.5	—	31	701.0	+8.0	+27.0	—	31				

Observations du quatrième trimestre 1924

OCTOBRE						NOVEMBRE						DÉCEMBRE					
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie		Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie		Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	
1	692.4	7.8	+9.0	44 ^m /=0		1	701.0	+3.0	-23.5	—		1	700.4	3.5	+10.5	1 ^{mm} 8	
2	692.0	1.0	+12.5	4		2	702.5	+3.2	-21.0	—		2	690.6	2.5	-11.0	2	4
3	695.8	1.5	+16.5	4		3	699.4	1.5	+22.0	—		3	682.0	—	-10.5	1	
4	696.6	7.0	+10.5	17	5	697.6	0.0	—	-21.0	—		4	690.0	—	-10.0	—	
5	697.5	1.0	+17.0	5	0	700.0	2.0	-20.5	—	—		5	702.0	2.0	-11.0	—	
6	700.7	1.0	+16.0	—		6	701.3	3.0	-18.0	—		6	703.9	1.0	+14.0	—	
7	702.6	0.2	+19.0	—		7	701.9	2.0	+18.0	—		7	706.4	1.5	+15.0	—	
8	702.6	1.2	+18.0	—		8	697.8	1.0	-20.0	—		8	704.4	5.0	+12.5	—	
9	701.9	1.0	+18.0	—		9	699.5	2.0	-19.0	—		9	703.0	5.0	+11.0	—	
10	703.8	1.0	+21.0	—		10	699.8	4.0	-16.0	—		10	701.2	5.0	+4.5	—	
11	703.8	3.0	-20.0	—		11	703.0	3.0	-14.0	—		11	701.0	4.0	3.5	—	
12	707.1	2.0	+21.0	—		12	703.2	2.5	-13.0	—		12	701.5	3.0	8.0	—	
13	709.1	1.0	+20.0	—		13	703.2	3.0	-16.0	—		13	703.2	6.5	9.0	—	
14	708.7	0.5	-20.0	—		14	703.0	2.0	-12.0	—		14	700.7	5.0	+6.5	—	
15	705.3	1.0	-19.0	—		15	701.2	1.0	-12.0	—	2 ^m /=0	15	701.2	2.0	+9.5	—	8
16	703.0	1.5	-20.0	—		16	700.6	0.5	-11.5	—		16	699.9	2.5	+9.5	—	
17	705.8	2.0	+19.0	—		17	699.3	1.0	-11.0	—		17	703.2	5.2	-11.0	—	
18	703.4	2.0	+18.0	—		18	699.5	2.2	-9.0	—		18	700.4	5.5	-12.0	—	
19	699.8	2.0	+19.0	—		19	702.5	4.5	-3.2	—		19	706.0	7.5	+12.5	—	
20	696.9	2.5	+18.5	—		20	703.1	3.0	-5.0	—		20	706.8	7.2	+13.2	—	
21	696.1	0.0	-18.0	—		21	707.4	6.0	-9.0	—		21	707.9	5.4	+14.5	—	
22	699.5	0.0	+18.0	—		22	707.7	7.0	+13.0	—		22	708.0	7.0	-13.5	—	
23	698.0	2.0	-17.0	—		23	705.0	7.0	+15.0	—		23	707.9	7.0	-14.5	—	
24	697.5	1.5	+17.5	4	0	24	702.8	7.2	+9.0	—		24	707.2	6.5	-12.5	—	
25	698.0	2.5	-16.5	—		25	699.6	2.5	-10.5	—	5	25	706.8	8.3	-10.0	—	
26	699.6	3.0	-15.0	6	3	26	699.9	4.5	-12.0	—	9	26	704.5	8.0	9.0	—	
27	699.3	5.0	+11.0	20	1	27	697.2	5.0	+11.5	—	17	27	701.2	8.2	4.0	—	
28	699.7	3.5	+16.5	1	5	28	696.0	3.0	-8.5	—	9	28	699.0	0.2	5.2	—	
29	701.9	1.0	+17.5	7	—	29	701.6	3.0	-14.5	—	1	29	701.5	—	8.0	—	16
30	698.2	3.0	+18.0	7	—	30	701.6	+3.5	-12.0	—	6	30	701.5	—	7.8	—	0
31	700.7	3.0	+21.0	—		31	703.1	+	—	—	—	31	702.5	5.0	4.0	—	



LE CALENDRIER RÉPUBLICAIN

Il était d'usage autrefois parmi la jeunesse, particulièrement dans les Alpes, où il était assez difficile de se procurer des recueils de chansons, de se constituer un chansonnier. Jeunes gens, jeunes filles rivalisaient à qui aurait les nouveautés du jour et *les plus belles*. Ces chansonniers comprenaient des chansons de tous genres : sentimentales, d'amour, guerrières, patriotiques, etc...

En feuilletant le chansonnier de mon aïeul maternel, Etienne Garcin, du hameau de Gaudissard, commune de Molines-en-Queyras, une chanson sur le calendrier républicain, a retenu mon attention, à titre de curiosité. Je ne sais si elle est connue, peut-être pourra-t-elle intéresser les membres de la Société d'Études.

Elle fut copiée : « le 10^me mars 1798, vieux style, « au village d'Esparrons de Vitrolles, canton de Val Civi- « que, cy-devant Barcillonnette, département de Digne, « (sic), dans la maison commune, en tenant l'école ».

On sait que le mandement de Vitrolles, comprenant : Barcillonnette, Esparron et Vitrolles, a formé le canton de Barcillonnette, qu'il dépendait de la Provence et qu'il ne fut réuni aux Hautes-Alpes qu'en 1810.

TIVOLLIER.

LE CALENDRIER REPUBLICAIN

(AIR: *On compterait des Diamants*).

Les jours, les mois et les saisons,
 Tout cède aux lois de l'harmonie,
 De l'erreur des combinaisons,
 Tout passe au compas du génie.
 Il trace les cours des destins,
 Détruit celui de l'imposture
 Et calque l'an Républicain
 Sur la marche de la nature,

A la voix des législateurs,
 Un nouveau monde vient d'éclore
 Mensonges, préjugés, erreurs,
 Tout disparoit à son aurore.
 Le vieux cadran change soudain,
 L'aiguille s'est perfectionnée
 Et le temps d'un pas plus certain
 Marque les jours, les mois, l'année.

Autour de ce cercle parfait,
 Le bonheur va tourner sans cesse ;
 Que tous contemplent ce bienfait,
 Le chef-d'œuvre de la sagesse.
 Brisons le monument grossier
 Du mensonge et de l'ignorance
 Et du nouveau calendrier,
 Chantons le père et la naissance.

Vendémiaire

L'aimable automne ouvre en riant
 La porte de la destinée,
 Et la gaieté sonne, en chantant,
 Les premières heures de l'année.

Les ris, les jeux, l'amour, le vin,
 Animent la nature entière ;
 Et Bacchus, le verre à la main,
 Proclame Vendémiaire.

Brumaire

De la terre l'exhalation (sic)
 Vient épaissir notre atmosphère ;
 Le brouillard cache l'horizon
 Voilà d'où naquit Brumaire.
 Alors le sage agriculteur
 Caresse la terre amoureuse
 Et jette en son sein créateur
 L'espoir d'une récolte heureuse.

Frimaire

Bientôt la nature vieillit ;
 L'aquilon chasse la pâture ;
 Aussitôt la beauté s'enfuit,
 Et frimas blanchit la verdure.
 Chacun auprès de son tison
 Se console avec la bergère
 L'amour adoucit la saison
 Et fait oublier Frimaire.

Nivose

La neige tombe et l'horizon
 Éblouit l'œil de la tristesse ;
 Tout vient refroidir la raison
 Tout paralise la tendresse.
 Cette monotone blancheur
 Vieillit jusqu'à la moindre chose ;
 Elle imprime un ton de douleur
 Sur la nature et sur Nivose.

Pluviose

Bientôt le fluide élément,
 En se mariant à la terre,
 Féconde le germe naissant
 Qui, dans peu doit la rendre mère ;
 Fleuve, mer, fontaine et ruisseau
 De l'eau tout reçoit l'existence ;
 Pluviose est l'enfant de l'eau
 Et le père de l'abondance.

Ventose

Eole, en déchainant les vents,
 Détruit l'empire de Neptune ;
 De leurs souffles froids et bruyants
 Tout ressent l'atteinte importune,
 L'arbre gémit, crie et se rompt,
 L'oiseau fuit d'une aile légère,
 Et l'homme réparé l'affront
 Fait par Ventose à sa chaumière.

Germinal

L'hiver fuit, le printemps renoit
 La glace fond, le ruisseau coule ;
 La terre agit, l'herbe paroît
 Le bouton s'ouvre et se déroule
 Germinal qui s'épanouit
 Du jeune âge paroît l'emblème
 Oui l'âge comme lui s'enfuit
 Mais, hélas ! revient-il de même.

Floréal

Alors, le caressant zéphyr
 Vient éveiller l'aimable flore,
 Et le fruit heureux du plaisir
 Est la rose qui vient d'éclore.

A la raison offrons des fleurs,
 C'est l'offrande de l'innocence
 Que Floréal soit pour les cœurs
 Le mois de la reconnoissance.

Prairial

Les prés offrent au laboureur
 Le fruit direct de la nature ;
 Son bras nerveux, avec ardeur,
 Fauche la fleur et la verdure.
 L'heureux mois de la fenaison
 Est aussi celui de l'ivresse,
 Et Prairial sur le gazon
 A vu renverser la sagesse.

Messidor

Il écoute les accents
 D'un grand peuple puissant et juste ;
 Fait naître les riches présents
 Sous son bras fier, libre et robuste,
 Il dédaigne l'argent et l'or,
 Le blé vaut davantage,
 Et trouve l'un dans Messidor
 L'autre dans son courage.

Thermidor

L'éclair brille, le vent mugit,
 L'air s'enflamme, l'orage gronde,
 En nuage s'évanouit
 Et le soleil brule le monde.
 Thermidor enfant de Vulcain
 N'offre que tempêtes et qu'orages ;
 Mais l'homme se console au bain
 Ou sous la fraîcheur d'un ombrage.

Fructidor

Pomone vient offrir le fruit
Que va cueillir la gratitude ;
Et la République applaudit
A sa tendre sollicitude.
Ainsi, sa bienfaisante main
Remplit nos greniers d'abondance ;
Et de nos mois forme la fin,
En assurant notre existence.

Les Sans-Culottides

Trop orgueilleuse antiquité,
Tu vantois tes jeux Olympiques ;
Ose aux jeux de la vanité
Comparer nos fêtes civiques ;
Là, tes histrions corrompus
Corrompaient des peuples timides
Ici la fête des vertus
Consacre nos Sans-Culottides.



CURIEUX EXTRAIT

DES

ACTES DE L'ÉTAT CIVIL

de la paroisse de Sainte-Cécile à Embrun

En parcourant les minutes notariales de M^e Rispaud qui exerçait à Embrun en 1692, nous eûmes la bonne fortune de mettre la main sur une relation du siège de notre ville par le duc de Savoie, écrite au jour le jour, par M^e Rispaud. Le bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes la reproduisit en son temps.

Une recherche que nous avons à faire dans les actes de la paroisse de Sainte-Cécile, l'une des plus importantes jadis, de notre ville, nous a permis de relever un acte de décès à la date du 16 décembre 1724, rédigé par le curé Dalmas et dont la teneur, nous osons l'espérer, intéressera les lecteurs de notre publication précédente :

« Seize décembre 1724, Joseph Jacob de Caleyère, âgé de 63 ans a été inhumé à Sainte-Cécile, le 16 décembre 1724. Dalmas, curé. Nota : Joseph Jacob n'a pu recevoir les sacrements à cause de l'éloignement et de la rigueur de la saison. On me vint avertir le vendredi matin, 15, pour lui aller administrer les sacrements et l'on pria en même temps Messieurs les notaires d'y monter pour recevoir son testament, mais la saison était si rigoureuse, les chemins si pleins de neige qui tombait toujours avec une terrible bise qu'aucun notaire n'eut le courage

d'y aller. Je partis sur les neuf heures du matin en portant avec moi le St-Sacrement, mais quand nous fûmes à milieu chemin de Caleyère il vint des hommes exprès nous annoncer qu'il était mort. J'envoyai incessamment un exprès à la ville faire sonner au clocher de la grande église et faire sonner la clochette par la ville afin que la confrérie du Très Saint Sacrement vint à la porte de la ville à la rencontre du Saint-Sacrement que je fus obligé de rapporter, à la Métropole, où je donnai la bénédiction à la manière accoutumée.

Le lendemain, samedi 16, on porta à la ville le corps de Jacob pour l'inhumer ; les chemins étaient si mauvais que près de trente hommes qui s'aidèrent à le porter restèrent depuis le Château de Caleyère jusqu'à la ville depuis le grand matin jusqu'à onze heures avant midi.

Dans le même temps qu'on sortait de son enterrement, Claude Jallut, rentier du domaine de l'hôpital situé en Caleyère, au mas de Joutelle me vint prier de monter audit Joutelle administrer les sacrements à Anne Blanc, sa femme, qui était fort malade. Je partis à une heure et demi après midi portant le St-Sacrement, accompagné d'un bon valet et de tous ceux qui étaient venus à l'enterrement de Joseph Jacob. Nous allâmes toujours en chantant des hymnes, des psaumes ou en récitant le chapelet. Nous fîmes une première station à la Chapelle de Caleyère, où je reposais le St-Sacrement pendant un demi quart d'heure où il fut gardé par ceux du hameau qui ne venaient pas de la ville, pendant qu'avec tous ceux du hameau qui venaient de la ville, nous entrâmes dans l'écurie de Mathieu Blanc nous reposer un moment et reprendre haleine pour monter jusqu'au Château dans le même ordre que nous étions venus de la ville. Nous fîmes une seconde station dans la chapelle du Château où je reposai le St-Sacrement et nous rentrâmes encore

pour un demi quart d'heure dans l'écurie de Jean Arnoux pour y reprendre haleine car nous étions extraordinairement fatigués. J'avais fait porter deux bouteilles d'eau de vie avec quatre à cinq pots de vin pour réparer nos forces et en prendre de nouvelles pour aller jusqu'à Joutelle, où il n'y avait absolument aucune trace de chemin. Comme la nuit tombait on se munit de toutes les lanternes qu'on put trouver et sept hommes des meilleurs chasseurs se munirent chacun d'un fusil au cas que nous fussions attaqués par les loups, car le jour précédant le fils de la veuve de Nicolas Bonafous venant de sa maison qui est vers Joutelle y fut attaqué par un loup contre lequel il se défendit quelque temps avec ses besaces qu'il portait pleines de provisions et enfin laissa les besaces et les provisions au loup qui s'y amusa pendant qu'il se sauvait. Il avait été inutile de se munir de pelles pour faire le chemin devant nous. Il y avait plus de quatre pieds de neige, mais ceux qui étaient à la tête de notre procession qui marchait de file un à un, avaient des raquettes aux pieds au moyen desquelles ils marchaient sur la neige sans enfoncer et marquaient la trace par ce moyen que ceux qui suivaient agrandissaient ensuite. J'étais muni d'un grand bâton ferré d'une toise de long pour me soutenir en cas de chute, ceux qui m'accompagnaient ne pouvaient me soutenir par les cotés, la trace étant trop étroite, mais seulement un par derrière et l'autre par devant. Je me tenais d'une main à l'habit du premier et le dernier me tenait par dessous les fesses. C'étaient Joseph et Jacques Honoré frères, avec Champsaur, valet de mon frère le juge, malgré leur secours je tombai deux ou trois fois et ma toise s'enfonça près de cinq pieds dans la neige.

Enfin nous arrivâmes et entrâmes dans la maison de Joutelle précisément à la nuit close. Je donnai la bénédiction du St-Sacrement à ceux qui l'avaient accompagné et je les fit retirer dans l'écurie pendant

le temps que je confessai ma malade, que je communiai et à qui je donnai tout de suite la St-Extrême onction. Je fus édifié de voir tant de monde accompagner le St-Sacrement dans une aussi mauvaise saison, dans un temps si affreux et par des chemins si difficiles je comptai et je... (*illisible*) le nom de tout le monde à quarante hommes. Ce fut un effet de la Providence car sans un aussi grand nombre de personnes assemblées à l'occasion de l'enterrement de Joseph Jacob il aurait absolument été impossible d'avoir pu pénétrer jusqu'au domaine de Joutelle administrer les sacrements à cette pauvre malade, aussi dès qu'elle les eut reçus, nous nous en revînmes en Caleyère à la lueur des lanternes que nous avions portées et de fagots de paille dont nous fîmes provision en Joutelle et que nous allumâmes pour nous éclairer. Nous revînmes avec peine tant à cause de la nuit que de la neige qui tombait toujours avec le vent qui avait démarqué la trace que nous avions faite en allant, mais nous étions si consolés d'avoir pu secourir la malade que nous vinmes toujours en chantant le Te Deum, des psaumes et des cantiques en actions de grâce. Enfin j'arrivai au Château de Caleyère sur les 10 à 11 heures du soir, où je couchai, le lendemain dimanche j'y dis la messe et confessai et communiai plusieurs malades et infirmes et aussi plusieurs sains par dévotion.

Etat de ceux qui accompagnèrent le Très Saint-Sacrement jusqu'en Joutelle : 1° chez Anne Blanc, feu Jacques de Chorges, femme de Claude Jallut ; 2° femme de Jean Jallut, rentier de l'hôpital ; 3° dont le fils est Jean Jalut ; 4° Dalmas curé ; 5° Champsaur son valet ; 6° Jean Roman, maître d'école à Caleyère ; 7° Joseph Arnaud, maître d'école au Château ; 8° Joseph Honoré ; 9° Jacques Honoré ; 10° Etienne Arnoux feu Barthélemy ; 11° Jean Arnoux feu Barthélemy ; 12° François Arnoux feu Jean ; 13° Jean Arnoux, feu Louis ; 14° Barthélemy Arnoux feu Louis ;

15° Onésime Arnoux ; 16° Marcellin Arnoux ; 17° Joseph Allier ; 18° Pierre Allier ; 19° Antoine Allier ; 20° Pierre Allier, fils d'Antoine, 21° Mathieu Blanc, 22° Oronce Blanc feu Jacques, 23° Oronce Blanc fils Jean, 24° Victor Blanc fils Jean, 25° Jean Blanc fils Claude, 26° Joseph Blanc feu Laurens, 27° Jean Bonafous feu Nicolas, 28° Antoine Durand, 29° Guillaume Guers fils Oronce, 30° Joseph Olivier fils Pierre, 31° Antoine Sourcin feu Jean, 32° Joseph Fâche feu Antoine, 33° Gaspard Fâche feu Jean, 34° Jean Fâche fils Laurens. Et les personnes suivantes du hameau de Chalvet, savoir : 35° Louis Sourcier feu Jean, 36° Joseph Fâche feu Joseph, 37° Victor Blanc, 38° Jean Blanc fils de Victor, 39° Mathieu Gay feu Joseph, 40° Jacques Imbert, 41° Guillaume Névière.

27 décembre 1724, Anne Blanc, femme de Claude Jallut, rentier de l'hôpital de Joutelle en Caleyère, décédée après avoir reçu les sacrements a été inhumée aux Cordeliers, le 27 décembre 1724. Dalmas curé. »

Les lecteurs du Bulletin, voudront bien nous excuser, si nous faisons suivre la relation du curé Dalmas de quelques réflexions que nous suggère son récit.

Dans l'annotation qui suit l'acte de décès, Dalmas indique que, lorsqu'il connut la mort de Jacob, il envoya incessamment un exprès à la ville, faire sonner au clocher de la grande église et faire sonner la clochette par la ville.

La vieille coutume qui consistait, lorsqu'un décès se produisait, à faire sonner la clochette dans les rues, a disparu et beaucoup le regrettent, depuis une trentaine d'années seulement.

Au son de la clochette, que le sonneur agitait par deux fois tous les trente pas et tout spécialement au détour de la rue, avec comme itinéraire les rues Emile Guigues, autrefois rue de la Maison Centrale, la Grande Rue aujourd'hui rue de la Liberté, la rue

de l'Italie devenue rue Clovis Hugues, la rue de la Marche, la rue Neuve et la rue Tour Brune, pour de là rejoindre son point de départ, la Cathédrale, où il déposait la clochette; au son de la clochette disons-nous, les habitants se portaient sur le pas de leur porte ou mettaient la tête à la fenêtre pour s'enquérir du nom du trépassé; à chaque instant on entendait se renouveler le « qui est mort ? » qu'ils mouort ? en dialecte local. Et le sonneur répondait d'une voix forte pour être entendu de tous.

Il s'abstenait de sonner dans la rue où habitait la famille du défunt.

Le lendemain ceux qui n'avaient pas été invités, tout spécialement, à assister aux funérailles, suivaient néanmoins le convoi s'ils étaient en relation avec la famille.

Pour sa rétribution, le sonneur recevait la modique somme d'un franc. Le métier, comme on le voit, ne devait pas enrichir son homme et le dernier sonneur, devenu aveugle, est mort, il y a deux ou trois ans, à l'hôpital.

Il résulte de la relation dressée par le curé Dalmas, qu'il y a deux cents ans les loups qui parcouraient nos campagnes étaient nombreux et constituaient un sérieux danger. Depuis quatre vingt dix ans environ, ils ont totalement disparu, à peine parle-t-on quelquefois, quand l'hiver est rigoureux, de la présence d'un loup cervier sur les hauteurs d'Escrins, commune de Vars ou dans le Queyras. Le loup cervier comme son congénère, d'ailleurs, paraît avoir délaissé nos Alpes, pour le plus grand bien des troupeaux en montagne et la tranquillité des bergers.

Le rédacteur de notre acte fait allusion aux raquettes dont étaient munies les personnes qui l'escortaient, « las chouastras » en dialecte local. Les troupes de la région, de nos jours, n'entreprennent jamais leurs marches en montagne dans la période hivernale sans en être pourvues.

Parmi les personnes qui accompagnaient le curé Dalmas et dont il a relevé les noms, figurent Jean Roman, maître d'école à Caleyère, et Joseph Arnaud, maître d'école au Château, agglomération peu distante.

La présence à une époque antérieure à la Révolution de deux instituteurs dans des hameaux à peine éloignés, à vol d'oiseau, d'un kilomètre de la ville, démontre combien les habitants de notre région attachaient de l'importance à l'enseignement primaire, qui ne se pratiquait qu'en hiver.

Rares étaient les illettrés, si ce n'est parmi les femmes, et grâce à cette sage méthode qui consistait à ne pas priver le père de famille de ses enfants pendant la bonne saison, rares étaient ceux qui s'expatriaient. Les jeunes gens apprenaient, dès leur enfance, à aimer la terre et y restaient attachés, se faisant un devoir de continuer la tradition des ancêtres...

C'étaient les habitants de nos campagnes qui traitaient directement avec le maître d'école pour la période hivernale. Quand venait le printemps, le maître d'école faisait ses adieux et s'en allait reprendre la charrue dans un village parfois éloigné où il possédait quelques lopins de terre.

Un contrat curieux, que nous eûmes jadis sous les yeux, intervenu entre les habitants du hameau du Fein, commune de Chorges, et le maître d'école, stipulait entre autres clauses, que l'habitant devait, à tour de rôle, le nourrir en lui assurant notamment, « soupe épaisse tenant cuillier ».

Avouons que les temps sont quelque peu changés, en ce qui concerne le maître d'école, mais que, si les enfants connaissent aujourd'hui de vagues notions pour ce qui a trait aux sciences, à l'histoire et à la géographie, qu'ils n'auront certes pas l'occasion d'utiliser au point de vue professionnel; jadis ils savaient tout au moins lire, écrire et compter et

malgré les programmes, nombreux sont, de nos jours, ceux qui ne sauraient en faire autant !

Parmi les noms relevés à la suite de l'acte Dalmas, figure celui des Allier. Cette famille disparue de la région embrunaise, compta parmi ses membres un homme remarquable, Allier Antoine, sculpteur et homme politique, né en 1793 à Embrun, mort à Paris en 1870. Il avait été élève de Gros. Ses œuvres les plus remarquables sont l'Enfant au colimaçon, Ariane et Philipœmen et l'Eloquence qui figurèrent au Salon de 1822 à 1866. L'Eloquence avait été sculptée pour la Chambre des Députés. Il sculpta également le buste d'Odilon Barrot la statue de Viala et le buste de Sully pour la bibliothèque de l'Arsenal.

Il fut député de son département de 1839 au 2 décembre 1851 et siégea constamment à l'extrême gauche.

Lors de l'une de ses tournées électorales, le député radical des Hautes-Alpes fit don à la Cathédrale d'Embrun d'une copie de la Nativité, de Murillo, croyons-nous. Ce tableau est celui qui se trouve à la droite du chœur, à la suite du tableau que fit peindre l'archevêque d'Hugues, à l'occasion de la pose de la première pierre du Collège des Jésuites et au bas duquel figurent ses armes.

Le député Allier était très populaire à Embrun, lorsqu'il revenait dans sa ville natale, la population se portait au devant de lui jusqu'au pont de la Clapière où étaient réunis les gens des communes environnantes.

On chantait en l'accompagnant une chanson que nous avons encore entendue dans notre jeunesse composée par un maître maçon du bas de ville, Derbez dit Derbezou, un véritable artiste pour édifier les murs en pierre sèche; chanson dans laquelle le concurrent de notre député, un sieur Desclauzeaux, était quelque peu malmené.

Desclauzeaux, Desclauzeaux...

y était-il dit,

Prends tes bottes et passe l'eau.

Nous regrettons pour la postérité, de ne pouvoir reproduire, nos souvenirs, avouons-le humblement, nous faisant défaut, chose impardonnable, la chanson dans toute sa teneur, de notre maître maçon; toutefois nous pouvons affirmer sans crainte, qu'elle se terminait par ces vers qui bénéficiaient de toutes les libertés qu'un poète peut s'octroyer.

Qui n'a composé la chanson,
C'est Derbezou, maître maçon
Un jour étant à l'Isère,
Plantant des pommes de terre.
Vive Allier, Vive Allier !
Sera toujours le premier !

Le fils de Derbezou est mort sans prospérité et ne suivit pas — devons-nous le regretter, — les traces de son père.

Ajoutons pour plus de clarté que le quartier de l'Isère où se trouvait le jardin du père Derbezou est situé près du pont de la Clapière.

Le Jésuite Blanc qui enseignait encore la philosophie au Collège des Jésuites à Embrun lors de sa suppression, quelques années avant la Révolution et fut un botaniste distingué, auteur d'un ouvrage devenu rare aujourd'hui: Essai de botanique pratique, imprimé chez Moyse à Embrun en 1784, était né à Caleyère où sa famille compte encore des représentants.

Le domaine de Joutelle, propriété de l'hôpital et dont les bâtiments sont en ruines, est situé sur Caleyère à proximité des sources captées en partie, dès l'époque romaine, pour l'alimentation de la ville d'Embrun. Des travaux importants ont été effectués

en 1923 et 1924 pour leur captation presque complète.

Le curé de Ste Cécile dont l'église se trouvait face à l'entrée du couvent des Jésuites, dont la porte principale fût murée lors de la transformation du collège en maison centrale de détention, en 1804, était un personnage important; c'était à lui qu'incombait l'honneur d'officier dans les grandes cérémonies, en l'absence de l'archevêque.

Des travaux récents — juin et juillet 1925 — effectués en vue de la construction des égouts et d'une nouvelle distribution d'eau, ont permis de mettre à jour de nombreux ossements dans la rue Ste Cécile.

Disons pour terminer ces longues digressions, que c'est dans cette rue et dans une grange située à droite en allant vers la Cathédrale, que se trouve, servant de clef de voûte, la pierre tombale de Monseigneur Charles Brûlard de Genlis, archevêque et Prince d'Ambrun, le plus grand bienfaiteur de l'hôpital de cette ville et de son antique Métropole.

Embrun, le 22 août 1925.

Aug. THOUARD,
avoué licencié.

~~—————~~



LE DERNIER EVÊQUE DE GAP AVANT LA RÉVOLUTION

Mgr de la Broue de Vareilles

CONFÉRENCE

*donnée à l'Association de l'Enseignement Libre
le 15 mars 1925*

Quatre vingt dix huit années de vie, dont quarante huit d'épiscopat, c'est un long bail avec l'existence ; et si cette carrière a chevauché sur la période agitée de la révolution française, quelle abondance de souvenirs, quelle variété d'impressions ne doit-elle pas nous livrer !

Et telle fut la destinée de Messire François-Henri de la Broue de Vareilles, Evêque, Comte et Seigneur de Gap.

La difficulté consiste à savoir glaner et choisir dans un champ si vaste, à ne cueillir que les éléments d'une causerie, là où s'offrirait, copieuse et du plus haut intérêt, la matière d'un livre. Ce livre, il aurait certainement tenté ma plume si Gap encore m'eût consenti des loisirs. Plaise au ciel qu'une pareille figure n'attende pas trop longtemps son annaliste.

Avant, pendant, après le séjour à Gap, cela peut paraître une division simpliste, inégale par la durée, sensiblement équivalente par les faits, qui partagerait mal les étapes d'une étude complète, mais qui suffit aux limites obligées de cette rapide esquisse.



Transportons-nous dans les vallons du haut-Poitou, la Vienne actuelle. Sommières, qui nous attire, est une bourgade de 1.200 âmes dont les habitations se groupent sur les bords ombragés du Clain, petit affluent de la Vienne. Sur une élévation de terrain confinant au village est assis le château que précède la cour d'honneur, qui entoure de sa pelouse une terrasse spacieuse dont un côté surplombe, par de fortes murailles à pic, la route et la rivière.

Au premier étage comme au rez-de-chaussée, cinq grandes ouvertures ajourent le bâtiment principal, que débordent deux larges ailes qui doublent ses proportions.

C'est là que le 2 septembre 1734, est né François-Henri de la Broue de Vareilles, second des dix enfants de Jean-François de la Broue de Vareilles, chevalier, seigneur et baron de Sommières, comte de la Roche-Esnard, chatelain de Bernay, seigneur de St-Romain, Assey et autres lieux et de Anne-Henriette du Bois. C'est là, qu'au crépuscule d'une vie tourmentée, le pontife viendra chercher un asile pour ses dernières années. De la fenêtre qui s'ouvre au-dessus de l'entrée, au milieu de la façade, le vieillard pourra reposer ses yeux sur l'église de son baptême et retrouver la paix du paysage familial à sa jeunesse.

Dans le livre de famille où, à toute époque, les hommes d'armes font belle lignée, ne nous arrêtons qu'aux gens d'Eglise. Le Nobiliaire d'Auvergne cite déjà en 1246 un Guillaume de la Broue, évêque de Béziers, puis, en 1316 un autre Guillaume de la Broue, évêque de Cahors. Au XVII^e siècle, Pierre de la Broue, né à Toulouse, poète et orateur de grand renom, monte en 1680 sur le siège de Mirepoix. Son nom est mêlé aux querelles théologiques de ce temps.

« A la saine morale, à la divine loi

Ce prélat, en tout temps, sut rendre un pur hommage.

On le vit, dans l'Eglise, au plus fort de l'orage,

Se montrer hardiment défenseur de la foi. »

Ce quatrain, d'inspiration janséniste, se lisait au bas de son portrait.

Le blason des de la Broue s'énonce ainsi : « D'azur, au chevron d'or, accompagné en chef de deux coquilles d'argent et d'une main de même en pointe, posée en pal. » — Posé sur un écu écartelé 1 et 4 Hélié de la Roche-Aynard qui est « burelé d'argent et de gueules à cinq fusées de sable brochant » aux 2 et 3 de Rochechoüart, « fascé, ondé, enté d'argent et de gueules ». La devise adoptée dès 1458 est « In manibus Domini sors mea ». « Entre les mains du Bon Dieu est ma destinée ». N'est-ce pas en un mot, le programme que nous allons parcourir ?

On ne pouvait mieux choisir pour favoriser la vocation du jeune François et assurer sa formation que la célèbre maison de Saint-Sulpice. Faut-il bien qu'il y ait montré d'heureuses dispositions, puisqu'il se vit confier le soin du grand catéchisme des jeunes filles de la paroisse, et qu'au terme de ses études il remporta le grade de licencié *in utroque* auprès de la Faculté de Paris. C'est dans la capitale qu'il reçut le sacerdoce. A peine a-t-il 26 ans, lorsque l'évêque de Poitiers, Monseigneur de la Marthonée de Caussade, transféré à Meaux, le pourvoit d'un canonicat dans son nouveau diocèse. Peu après, le 25 août 1761, le Cardinal de Montmorency, évêque de Metz, allié à la famille de Vareilles, élève son jeune parent au titre de vicaire général. Un brevet du roi, en date du 30 janvier 1763, le nomme trésorier et chanoine de la Cathédrale.

Sans doute, dans ses mémoires inédits, un prêtre lorrain, l'abbé Colson, curé de Nitting, député aux Etats Généraux, garde quelque rancune aux « gentilshommes vicaires-généraux » auxquels il a eu affaire dans un concours qui n'a pas tourné au gré de ses désirs. On n'en peut conclure qu'une chose c'est que le chanoine de Vareilles ne se contente pas de fonctions honorifiques, mais il exerce en conscience son rôle d'administrateur.

La confiance du Chapitre répond à ses qualités en lui confiant la prévôté de Luppy ainsi que le soin de ses intérêts tant à Metz qu'à Paris.

Cinquante ans n'avaient pas encore sonné pour lui qu'un brevet royal du 21 février 1784 l'appela à l'évêché de Gap. Sa Sainteté Pie VI ne devait le préconiser qu'au consistoire du 25 juin. L'intervalle entre ces deux dates dut peser à la dévotion des Messins qui, pour l'abréger et hâter l'expédition des bulles, adressèrent au Souverain Pontife une supplique dont quelques lignes décèlent l'esprit et le style :

« Pourquoi, Saint-Père, différer si longtemps de compter au nombre des prélats français l'élève de la vertu et de la religion, l'illustre Vareilles ? Pourquoi tant différer d'accorder à ce grand homme le prix de ses vertus et de ses travaux ? Est-ce que peut-être il vous serait inconnu, lui dont la gloire et la réputation s'étendent partout ? Seriez-vous donc le seul qui ne fut point instruit d'un mérite si rare, mérite dont l'éclat ne le cède point à celui de l'astre qui nous éclaire ? Qui pouvait être plus digne que Vareilles de l'épiscopat ?... Il est l'appuy, la consolation de la veuve et de l'orphelin... Semblable au Nil qu'en fertilisant les différentes contrées de l'Égypte, y répand l'abondance et la joie, Vareilles, par la tendresse, la bonté de son cœur, fait le bonheur de ma patrie... Quel héros ! Où trouver un mérite semblable ? Il était encore le flambeau, l'oracle et la gloire de notre clergé... Ainsi que l'aurore dissipe les ténèbres de la nuit, ainsi que le soleil nous éclaire de ses rayons, de même Vareilles...

« Que le Poitou se félicite de t'avoir donné le jour ! Déjà il te compte au nombre de ses grands hommes. Que ma patrie pleure ta perte ; oui, on la verra s'ensevelir sous ses ruines avant que tu ne sois oublié...

« Toi, province de Gap, fais éclater ta joie, bénis le ciel de t'avoir donné un si grand apôtre. Et vous, St-Père, maintenant que vous connaissez Vareilles, hâtez-vous de l'associer à vos travaux apostoliques en lui confiant une partie de votre troupeau ; c'est ainsi que vous satisferez nos vœux ».

(Ce savoureux dithyrambe remplit plus de trois grandes pages in-folio).

L'imposante cérémonie du sacre eut lieu le dimanche 25 juillet, dans l'insigne Cathédrale de Metz. Le Cardinal de Montmorency y procéda, assisté des évêques de Toul et de Lombez. (Ce dernier nom jamais ne résonne à mon oreille sans qu'y réponde, comme un écho, le dicton facétieux qu'on prête à un évêque de Gascogne : *Beati qui habitant urbes, præter Saint-Papoul et Lombez !*

**

Est-il besoin de le rappeler ? Le diocèse de Gap n'a pas du tout, à cette époque, la configuration que nous lui connaissons aujourd'hui. Limité au dessus de la Bâtie par l'archidiocèse d'Embrun, il n'atteint même pas le Laus et s'arrête à la chapelle de l'Érable. En revanche, les territoires de Corps et d'Ambel, dans l'Isère, de Séderon et Mévouillon, dans la Drôme, nombre de paroisses de la rive gauche de la Durance, même au delà de Sisteron entrent dans son domaine. Jusqu'aux paroisses de Brantes et de Savoillans, proches de Carpentras, ressortissant maintenant de l'archevêché d'Avignon, qui relèvent de l'évêque de Gap.

On imagine ce que dut être, le mercredi 27 octobre, l'entrée solennelle du nouveau pontife dans sa bonne ville de Gap. La piété et l'enthousiasme populaires s'y donnèrent libre cours et saluèrent comme il convenait l'aurore du règne nouveau. Rien ne dut être négligé pour impressionner favorablement le prélat et rendre sa résidence agréable. Soulevons, sans indiscretion, un coin du voile de sa vie intime. Nous le pouvons grâce aux factures du tailleur qui alignent les fournitures commandées pour la maison épiscopale, dès avant l'arrivée du seigneur évêque. Le mémoire va du 22 août à fin décembre. A ce qu'il semble, on a requinqué, nippé à neuf tout le personnel, ce qui nous permet de faire connaissance avec lui. Voici d'abord le valet de chambre, François la France, modèle de fidélité, que nous retrouverons encore aux côtés de son maître en octobre 1824. Un autre domestique se nomme

Jacob. Mentionnons un cocher, un postillon qu'on a pourvu d'une veste de poste galonnée avec ornements et cordonnets d'argent ; un chasseur pour qui l'on confectionne un habit vert galonné. Les comptes du menuisier-tapissier parlent de l'abbé Roubi, hôte aussi de l'évêché.

Ne vous hâtez pas de conclure qu'on mène grand train chez Monsieur de Gap et que le maître de céans y veut introduire un reflet de l'éclat de Versailles. Non certes.

Les belles routes qui font aujourd'hui l'attrait de nos Alpes sont encore dans les futurs possibles et les autocars qui sous nos yeux les sillonnent à une allure vertigineuse ne hantent alors l'imagination de personne. Au demeurant, l'évêque a bon pied, belle humeur, et ne se laisse pas arrêter par la perspective de longs trajets par les moins confortables sentiers. Oyez plutôt ces conseils d'expérience qu'au retour d'une pérégrination pastorale il veut bien consigner pour l'instruction de ses successeurs : « Nous croyons devoir prévenir nos successeurs que la tournée que nous venons de faire, dans le cours de laquelle, cependant, nous n'avons éprouvé aucun accident, a été plus pénible qu'on ne peut se figurer. Nous rendons grâces à Dieu de ce qu'il nous a préservés de tous les malheurs auxquels nous avons nécessairement été exposés. Nous ne craignons pas d'assurer que l'imagination la plus fertile ne peut se représenter, le style le plus énergique ne peut exprimer, ni le pinceau le plus fidèle et le plus expérimenté ne saurait peindre l'horreur des chemins que nous avons parcourus, des sentiers fort étroits aux bords de montagnes fort escarpées et environnées de précipices effroyables, des montagnes même à pic à gravir sont les routes ordinaires qu'il nous a fallu presque toujours suivre. Nous ne pouvons trop recommander à ceux de nosdits successeurs qui auront le zèle de visiter cette partie du diocèse de prendre les précautions les plus sages avant d'entreprendre ce voyage et surtout d'éviter d'aller de Durbon à la Cluze : c'est la partie la plus fâcheuse. Outre l'âpreté du chemin, nous y avons éprouvé toutes les injures de l'air. Les environs de St-Étienne, de quelque côté qu'on y arrive

ou qu'on en sorte, sont aussi extrêmement dangereux. Si la course est pénible, elle offre aussi de grandes consolations. Les peuples confinés dans cet espèce de désert ne sont point insensibles aux peines qu'on prend pour aller les visiter. Nous avons remarqué en eux beaucoup d'empressement à recevoir le sacrement de confirmation que nous allions leur administrer, et nous avons été fort édifiés du recueillement et de la modestie avec lesquels ils l'ont reçu. »¹

Durbon, la Cluse, Agnières, St-Etienne, St-Disdier, le Monétier d'Ambel, Corps, tel est l'itinéraire de cette horrible expédition en Dévoluy qui occupe la semaine du 16 au 22 juin 1785. Pour être plus facile, l'itinéraire de 1788 n'en est pas moins chargé. Le 28 janvier, Monseigneur de Vareilles est à la Saulce où s'est donné une mission. Du 1^{er} au 12 avril, il parcourt tout le plateau de Veynes et les vallées des deux Buëch, de Rabou à Agnielles, de Manteyer à Chatillon. A Saint-Martin d'Argenson, il descend chez Madame la comtesse de Flotte, à la Beaume des Arnauds, chez Mademoiselle d'Estienne de Prunières qui les « comble de politesses ». Partout les confirmands se pressent nombreux ; (on en compte 900 à Serres), partout l'accueil est parfait, sauf à Tuoux où, l'on ne sait pourquoi, « au moment de notre départ, il s'est élevé contre nous des cris tumultueux, aussi indécents qu'injurieux ».²

Sa saison a été assez remplie pour qu'on ne s'étonne pas de le voir, cette même année, prendre quelques semaines de repos en Poitou, auprès du seigneur baron son frère à Gencay, où il est reçu solennellement, au bruit du canon du château, par le clergé de l'archiprêtré assemblé en son honneur. Le 26 juin, fête de St-Gaudent, patron de la paroisse, il officie pontificalement entouré de 24 prêtres. Le jeudi 25 septembre, onze cent personnes du lieu ou des environs reçoivent de ses mains la confirmation.

En ce temps-là, l'évêque n'avait pas seulement le souci

¹ abbé Guillaume. Inventaire des Archives départementales. Série G., T. II, p. 56.

² *Ib.*, pp. 57, 58.

religieux des âmes. Le comte de Gap avait aussi à exercer une activité vigilante pour tout ce qui concernait le bien matériel de son peuple. Aussi voit-on Monseigneur de Vareilles s'employer à l'installation d'un collège, à la création d'un service de voiture Gap-Sisteron, au maintien d'une garnison d'invalides. « Je crois, écrit-il à ce sujet au Maire de Gap, que, dans un petit endroit comme le nôtre, il est avantageux de multiplier le nombre des consommateurs et d'y faire circuler un peu d'argent. Les sacrifices que j'en veux faire, pour son logement, vous prouvent combien j'ai à cœur de la conserver. » ³

Combien de lettres attestent sa sollicitude, ses démarches pour faire adoucir l'impôt du poids à farine, pour susciter l'aménagement d'une manufacture de coton et d'une manufacture de laine. Mais le problème de la main d'œuvre n'est pas d'hier, pas plus que le goût de nos compatriotes pour les bains de soleil. « Il faut trouver des ouvriers, et, tant que la jeunesse sera plus disposée à se chauffer au soleil sur le rempart qu'à travailler, nous ne ferons jamais rien. Le peu de fileuses qui se réunissent dans l'atelier me fait craindre que le second qui s'élèvera ne soit également désert, à moins que tous les gens en place de la ville ne s'entendent pour exciter les paresseux à travailler. » ⁴

Il me vient à l'idée que les habitués de la place du Lycée, boulomanes assidus et leur nombreux aréopage, rééditent le geste ancestral et continuent inconsciemment une lointaine coutume.

Il faut l'en croire quand il dit : « J'aime ma ville épiscopale. Je désire plus que personne tout ce qui peut contribuer à son avantage. » ⁵ De cet attachement il donne une preuve sûre quand il a, lui, la bonne fortune de faire agréer son refus de l'évêché de Nevers qui lui est proposé ; une autre preuve encore quand il marie son neveu dans le pays. Où donc ? A Veynes. A qui ? A noble demoiselle Ac'élaïde-Louise-Sophie de Revigliasc de Parpaglia, fille

³ *Annales des Alpes*. Année 1904, p. 214.

⁴ *Annales des Alpes*. Année 1904, p. 223.

⁵ *Ib.* Année 1906, p. 170.

ainée de Charles, comte de Révigliasc et de Marie-Louise-Elisabeth, baronne de Pouly.

Une lettre, de la main même du prélat, a passé sous mes yeux. Elle est datée de Veynes, le 15 février 1786 et relate les échos de la fête. « *L'homme* Victor (c'est son neveu) se porte bien et paroît très content ainsi que tous ceux qui ont eu part à la cérémonie. Elle s'est fort bien passée avec toute la décence possible et autant de magnificence que ce lieu a pu le permettre. La joye s'est manifestée de toutes parts et de toutes les manières possibles. Nous avons été et sommes encore inondés de harangues, de chansons, de compliments et de vers. Le tambour et la mousquetterie se font entendre de toutes parts. On chante, on danse, on mange, on fait feu d'artifices et feu de joye. Je ne peux te parler de toutes ces fêtes qu'en abrégé. Le héros de la fête, le véritable amphitrion t'en fera dans quelques jours le détail. C'est dimanche que toute la noce vient chez moy pour tout le reste du Carnaval. Je scay que la ville de Gap leur prépare de nouvelles fêtes.

« Voilà des commencements brillants, j'espère que les suites en seront heureuses. Bonjour, mon cher frère, voici deux lettres en attendant mieux. Les jeunes gens ont eu bien de la peine à trouver le moment d'écrire ce peu de mots ».

Commencements brillants, suites heureuses... Les prodromes de la révolution déjà se dessinaient. En 1801, Sophie de Rvigliasc, devenue veuve, épousait son cousin issu de germain, Armand-Louis-Charles, comte de Vareilles qui la laissa sans postérité⁶. Nous la retrouverons à Poitiers, entourant de sa fidèle affection le nonagénaire ancien évêque de Gap et prolongeant elle aussi sa belle vieillesse jusqu'à la quatre-vingt-dix-septième année⁷.

Revenons sous le toit de l'évêché et accordons un presto coup d'œil à l'administration diocésaine. Les registres sont bien tenus, les affaires régulièrement expédiées. Un ou deux traits pris au hasard.

⁶ Il mourut en 1808.

⁷ Elle mourut à Poitiers le 7 février 1860.

Le curé de la Motte, Joseph Borelly, souhaite fort d'être déchargé du service onéreux de Molines-en-Champsaur. Il a, pour cette fin, une richesse d'argumentation qu'on peut bien soupçonner de quelque habileté. Ecoutez son « mémoire des événements tragiques arrivés depuis quelques années sur la route de la Motte à Mollines... 1750, Pierre Valentin et Anne Robert, sa femme, furent enveloppés par la lavange ; 1752, Jean Boyer se noya ; 1755, Claude Blanchard fut écrasé par un rocher ; 1761, Anne Valentin se précipita ; 1767, Jean Boyer fut tué par un rocher qui se détacha de la montagne ; 1770 François Lombard fut englouti par la neige agitée par l'orage ; on ne trouva son cadavre que 18 jours après ; il fut enseveli le 31 mars » (précaution utile, car à y regarder de près, on en viendrait à se demander si ce ne sont pas souvent les mêmes qui se font tuer) ; « 1777, Pierre Blanchard se précipita ; 1778, Jean Flouret se noya ; 1779, André Fourès se précipita ; 1779, Jean du Serre se noya ; 1779, François Fourès fut écrasé par un rocher ; 1781, François Blanchard se précipita ; 1784, Catherine Robert, Anne Nouguiet et Pierre Villaron furent écrasés dans leur maison démolie par la lavange. Je finis par une aventure qui m'est personnelle. Le 19 juin de l'année dernière, je fus appelé, vers les deux heures après midi, pour administrer un malade. Parvenus à moitié chemin de la Motte à Mollines, nous nous disposions à gayer un torrent. Dans le même instant, l'eau se se divise en deux et nous investit. Nous restâmes trois heures et demi sans pouvoir avancer ni reculer, parmi le tonnerre, les éclairs, la grêle et la pluie. Dieu opéra un prodige en notre faveur. Il commenda à cet élément impitoyable, qui paroisoit nous engloutir, de rouler avec fracas de grosses pierres à la division de l'eau, qui formèrent une digue qui nous garantit d'être submergés »⁸.

A pareille avalanche de calamités le remède efficace était-il bien l'érection de Mollines en succursale ? C'est au

⁸ Abbé Guillaume, Inventaire des Archives départementales. Série G., T. II, p. 367.

moins ce que souhaitait le curé de la Motte, Satisfaction lui fut donnée par une ordonnance du 13 mars 1789.

Bien édifiantes par contre sont les instances du curé de la Chapelle-en-Valgaudemar qui, pour faire cesser une terrible épidémie, conçoit le dessein d'établir une fête et d'ériger un autel à l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus. « Depuis que mes pauvres habitants ont eu recours au Cœur adorable de Jésus, le mal est toujours allé en diminuant⁹ ». Pieuse pensée qui ne pouvait manquer d'obtenir l'assentiment désiré.

Entre temps le ciel de France s'assombrissait, les nuages partout s'étendaient et la paix de nos vallées ne devait pas être épargnée.

Ce serait vous conduire dans des sentiers battus que de vous raconter ce que fut dans nos Alpes la tourmente révolutionnaire, ses raisons et ses prétextes, ses effets et ses méfaits.

Seule l'attitude de notre évêque entre dans le plan de cette causerie. Elle nous est connue par un document de première valeur, dont rien n'est venu infirmer la haute portée et l'entière véracité. C'est le mémoire que le digne prélat adressait, au mois de mai 1793, à S. E. le cardinal Gerdil, à Rome, pour narrer et expliquer sa conduite depuis le début de ces temps orageux. En 1891, mon prédécesseur vénéré, Monseigneur Berthet, en a eu communication par M. le chanoine de Vareilles-Sommières, vicaire-général de Poitiers, arrière-petit-neveu et héritier des souvenirs de Monseigneur de la Broue de Vareilles.

Le dirai-je tout de suite : c'est de la même source que me sont venus les nombreux documents inédits qui étaient ce travail et l'hommage de notre commune gratitude ne saurait être trop large envers celui dont l'obligeance m'a ouvert de la sorte les archives de famille.

Qu'on veuille bien se reporter à ce mémoire publié in-extenso dans le Bulletin de la Société d'Etudes, en 1892,

⁹ Abbé Guillaume. Inventaire des Archives départementales. Série G., T. II, p. 367.

et dont ces pages ne vont reproduire que les parties essentielles. Laissons la parole à Monseigneur de Vareilles : « Après avoir assisté aux dernières séances des États du Dauphiné, tenues à Romans, je suis arrivé chez moi les premiers jours de mars 1789. J'y ai été reçu avec les mêmes marques d'affection qu'on m'avait toujours données...

« Le dimanche 22 dudit mois de mars, à midi et demi, ma maison fut d'abord assaillie par plusieurs enfants qui jetèrent des pierres contre ma porte. Cette troupe se renforça bientôt par des femmes et successivement par des hommes, les uns de la ville, les autres des villages voisins, et aussi des étrangers, le nombre se porta sûrement à plus de mille. On jeta des pierres, on donna des coups de hache, de buche, contre ma porte ; on cassa mes vitres ; la toiture de ma maison fut fort endommagée... Ces insultes étaient accompagnées de cris et de hurlements effrayants...

« Vers les trois heures, il me parut que le calme renaissait. Je voulus aller à vêpres, selon mon usage, et ne pas paraître avoir peur. Au moment où je sortis de chez moi, les cris et les hurlements recommencèrent, comme si on avait vu une bête féroce ; mais, en même temps, on me faisait un passage... et personne ne m'approcha... La sortie de l'église fut comme mon entrée ; on me jeta de plus quelques pierres, mais elles n'étaient pas lancées, elles étaient seulement jetées à la main, de manière à ne pouvoir faire aucun mal... Il est évident que l'on voulait m'insulter et non me faire du mal...

« Quelques honnêtes gens se mêlèrent dans la populace pour savoir quelles pouvaient bien être les causes de cette insurrection. Les uns se plaignaient que j'avais dit que je voulais faire brouter l'herbe à mes diocésains, comme à mes chevaux ; d'autres, que j'avais fait partir, la nuit, six voitures de grains pour les faire mettre à la mer ; ceux-ci, que j'avais envoyé des sommes considérables pour acheter tous les blés des environs ; ceux-là, que je faisais un commerce de grains, etc., et toutes les sottises qu'on a tant débitées contre les personnes qu'on a voulu rendre odieuses au peuple.

« Les officiers municipaux vinrent plusieurs fois chez moi, dans le cours de cette journée ; ils avaient l'air de vouloir apaiser le peuple. Ils vinrent même, une fois, comme en députation, me témoigner leur douleur des outrages que je recevais et me faire des excuses au nom de la commune. Je ne peux cependant pas douter qu'il, n'en fussent les auteurs... »

Après une allusion aux avanies bien plus graves auxquelles plusieurs autres évêques ont été en butte, Mgr de Vareilles ajoute : « Il est vrai qu'en comparant les mauvais traitements que j'ai essuyés avec la barbarie avec laquelle on en a agi à l'égard de la plupart de mes confrères, je dois à Dieu de grandes actions de grâces... Trois causes ont contribué à l'espèce de tranquillité extérieure dont j'ai joui : 1° Nous avons été assez heureux, dans la partie du royaume que j'habitais, pour avoir, surtout dans les commencements... des administrateurs sages... ; 2° Je le dis, la douleur dans l'âme, la grande majorité de mon clergé a prêté serment. Cette lâcheté et cette perfidie... ont ôté tout prétexte à des actes de rigueur... ; 3° Je me suis conduit avec une grande modération, et, peut-être, est-ce dans ce point que je ne suis pas exempt de reproche... Je n'ai rendu publique, par la voye de l'impression, qu'une lettre que j'ai écrite aux électeurs, lorsqu'ils étaient assemblés pour nommer un évêque ; une autre lettre aux évêques intrus qui se partageaient mon diocèse, lorsqu'ils sont venus prendre possession de leurs prétendus sièges, et une excommunication que j'ai prononcée contre l'un deux. J'ai répandu ces feuilles avec la plus grande profusion..... J'avais à cœur de rester dans mon diocèse aussi longtemps que je pourrais..... Aussi y suis-je resté... sans éprouver de persécutions bien vives... jusqu'au 11 juillet 1792: Si je dois ce séjour à quelques précautions de prudence, je dois peut-être encore davantage à la sagesse des administrateurs et au bon esprit du pays... »

« Je dis : *sans éprouver de persécutions bien vives*, car... il était impossible que ma tranquillité ne fut pas trou-

blée... Lorsqu'on commença à porter la cocarde nationale, les uns firent une querelle à mes gens de ce qu'ils la prenaient, parce qu'elle ne devait pas être portée par des aristocrates; les autres, de ce qu'ils ne la portaient pas, parce qu'ils étaient aristocrates... On m'a quelquefois, rarement cependant, insulté dans les rues...

« Je voulus faire des saintes huiles, le Jeudi Saint 1791, l'intrus d'Embrun arriva quelques jours auparavant de Paris, où il venait de recevoir sa consécration sacrilège, et séjourna à Gap. Quoique j'eusse tenu mon projet aussi secret que possible et que mon intention fut de faire cette cérémonie dans une chapelle particulière, le malheureux en eut connaissance; il alla prévenir tous les corps administratifs et chercha à amener... la populace contre moi. Le Département craignit un mouvement qu'il lui serait difficile de calmer et me pria de m'abstenir... Je cédai à d'aussi puissantes représentations. »

A l'instigation de l'intrus Cazeneuve d'autres menaces surviennent, un peu plus tard. De ci de là, tapage et agressions contre sa résidence, dénonciations, procès. Enfin, après diverses émeutes, trois membres de la municipalité viennent l'inviter à quitter le pays dans un délai de quinze jours.

« Je quittai mon troupeau le 11 juillet 1792, à 11 heures du soir. Mon départ n'a rien eu de fâcheux; au contraire, il a été flatteur pour moi; quoique j'eusse tenu secret son époque, il a été connu de bien d'honnêtes gens, qui se sont empressés de me témoigner tous leurs regrets et plusieurs même m'ont accompagné jusqu'à quelque distance de la ville. »

Les sentiments qui emplissent son cœur, l'émotion qui l'étreint, l'examen de conscience si humble qu'il nous livre, tout cela est un sujet d'édification profonde et nous fait lire à livre ouvert dans l'âme noble et grande de ce prélat.

Le voici sur le chemin de l'exil. Grenoble, Lyon, Ste-Foy, Chambéry, Genève forment autant d'étapes de son Calvaire, auquel ne manquent ni les périls, ni les outrages,

jusqu'à ce qu'il atteigne Fribourg, l'hospitalière cité où tant de malheureux attendront, sous l'étreinte de la plus dure pauvreté, l'aurore de jours meilleurs.

La détresse des prêtres français, au nombre de plus de 3.000, réfugiés dans cette ville rencontra dans la personne de notre évêque un bienfaiteur inespéré.

« Mgr de Vareilles était le trésorier de la Caisse de secours; il inventait chaque jour de nouveaux moyens pour se procurer des aumônes; il allait souvent servir ces prêtres qui pleuraient d'attendrissement à la vue d'une charité si touchante. »³⁰

L'émigration avait aussi réuni dans l'infortune le Cardinal de Montmorency, évêque de Metz et Mgr de Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers. L'un et l'autre moururent entre les bras de Mgr de Vareilles qu'ils instituèrent leur héritier ou leur exécuteur testamentaire.

Le 2 avril 1858, M. Paul Huot, procureur impérial à Ussel écrivait à Mgr Pie, évêque de Poitiers :

« Monseigneur,

« Le hasard m'a fait trouver dans de vieux papiers les débris informes ci-contre qui paraissent provenir d'une expédition d'un testament fait en exil par Mgr de Beaupoil de Saint-Aulaire, l'un de vos prédécesseurs au siège épiscopal de Poitiers... »

Seule la fin de cette pièce inédite intéresse Mgr de Vareilles.

« Je prie Mgr de Vareilles, évêque de Gap, pour lequel je suis plein d'estime et de vénération et dont je n'ai reçu que des marques d'amitié de vouloir bien me les continuer après ma mort, en faisant exécuter autant qu'il sera en lui... ces présentes dispositions...

« Je le prie de vouloir bien accepter ma montre et celle des deux boîtes l'une d'or, l'autre seulement doublée de

³⁰ *Histoire de la Ville de Gap*, par T. Gauthier, publiée par l'abbé Guillaume, T. II, p. 431. Voir aussi *Collectes à travers l'Europe* pour les prêtres français (1794-1797), abbé Jérôme. Paris, Picard.

ce métal qui lui conviendra. Je voudrais avoir quelque chose de plus digne de lui être offert ; ma montre me rappellera dans son souvenir et j'espère qu'il voudra bien me donner part dans ses prières dans (lesquel)les j'ai la plus grande confiance.....

« Fait à Fribourg. . . (sep)tembre mil sept cen(t quatre) vingt sei(ze). »

De son côté, le C^{al} de Montmorency lui légua sa belle chapelle, ses beaux ornements qui, après lui, sont passés à la cathédrale de Poitiers.

Notre estime grandirait encore si nous suivions par le menu les traces de l'activité que Mgr de Vareilles ne cessait de montrer de loin, de Fribourg ou de Munich, ses résidences successives, au profit du diocèse de Gap dont il se considérait toujours comme l'évêque.

*
**

Complexe, délicate entre toutes, est la situation morale des évêques à l'heure où, dans l'apaisement des vagues révolutionnaires, se nouent les préliminaires du Concordat. Ne sont-ils pas des martyrs, ces hommes qui « viennent de la grande tribulation, la robe parfois teinte de sang » ? N'ont-ils pas conservé l'intégralité de leurs droits en maintenant intacte leur fidélité au Pontife Suprême, à leur église, à leur roi ? Et pourtant, dans sa sagesse, Rome va, par un acte sans précédent de sa puissance pleine, solliciter des pontifes de l'ancienne France un geste d'héroïsme, en exigeant la renonciation à leur siège. Qu'on veuille bien tenir compte des circonstances exceptionnelles que traversent la France et aussi le gouvernement de l'Eglise. Qu'on ne se hâte pas d'incriminer le recueillement silencieux dans lequel s'enveloppent quelques évêques qui hésitent encore sur le devoir à remplir.

Demeuré à Munich jusqu'au mois d'août 1814, Monseigneur de Vareilles regagne alors la France et se retire à Poitiers. Dans cette ville, le 2 janvier 1816, il rédige en ces termes sa lettre de démission :

PL. V.



Mgr de la Broue de Vareilles
(1734-1831)

« Je soussigné, François-Henri de la Broue de Vaireilles, par la grâce de Dieu et l'autorité du St Siège apostolique, Evêque Comte de Gap, déclare par ces présentés me démettre purement et simplement librement et volontairement entre les mains de Sa Sainteté le Pape Pie VII et entre celles de Sa Majesté Louis XVIII, conformément aux intentions du Roy, qu'il m'a fait connaître par la lettre qu'il a daigné m'écrire le 16 novembre dernier, de mon Evêché Comté de Gap. »

De 1809 à 1819, le siège de Poitiers fut vacant. Sans être l'administrateur du diocèse, Mgr de la Broue de Vaireilles y exerça néanmoins toutes fonctions pontificales et s'y dépensa, malgré son âge avancé, avec un zèle admirable.

Curieuse et suggestive est sa correspondance avec « Monseigneur d'Orope, évêque anticoncordataire. »¹¹ Celui-ci — on en jugera par cet extrait — n'est pas près de pactiser avec ceux qui ont accepté les décisions de Rome.

« C'est avec la plus grande confiance, très cher et très vénéré Prélat, que je viens réclamer vos anciennes bontés et vous prier de me rendre le service de répondre aux questions suivantes. Les articles des Gazettes ne sont pas pour moi des articles de foi. Dites-moi donc, je vous prie, ce que je dois penser de celui qui dit : « Mgr l'Evêque de Gap vient de faire sa *première entrée* à l'église ; il a officié pontificalement pour l'installation d'une société de missionnaires. » Est-il vrai que jusqu'à cette époque vous vous êtes abstenu de toute communication *in divinis* avec le clergé concordataire ? Est-il vrai que vous avez débuté par officier pontificalement ? Si la chose est ainsi, vous avez eu de bonnes raisons pour changer de conduite. Veuillez, je vous en prie, très cher Prélat, avoir la complaisance de me les communiquer ; je ne doute pas qu'elles ne fassent sur moi la même impression qu'elles ont fait sur vous,

¹¹ Mgr Henri de Chambre d'Urgons, né à Tartas, dans les Landes, le 15 décembre 1748, sacré le 3 février 1788, auxiliaire à Metz.

car je ne vous dissimulerai pas que je suis encore de ceux, du très petit nombre de ceux qui ne communiquent pas avec le clergé actuel. Ce n'est point l'esprit de parti, mais une intime conviction qui a réglé ma conduite jusqu'à ce jour. Je suis loin de me croire infaillible; je puis me tromper, je cherche la vérité; de bonne foi. Si vous l'avez trouvée, faites la moi connaître, vous me rendrez le plus grand service. »

Le temps me force à retrancher dans cette missive comme dans la réponse ce qui est de pure cordialité et ne va pas au cœur de la question.

« Vous avez toute raison, répond Mgr de Vareilles, de ne pas ajouter foi à tous les articles des gazettes; celui que vous me citez ainsi que plusieurs qui partent de la même source, est dépourvu de tout fondement... Depuis quatre ans que je suis ici, excepté les cent mauvais jours, j'ai assisté exactement et avec le costume épiscopal au moins tous les dimanches et fêtes, aux offices du chapitre cathédral... j'ai fait et présidé presque toutes ses processions... J'ai aussi confirmé de 1.200 à 1.500 personnes et j'en confirme encore tous les jours... Je ne me mêle en aucune manière de l'administration; je n'ai ni caractère ni mission pour m'y ingérer; mais je ne me refuse jamais de faire les fonctions d'ordre quand je suis requis... et je jouis de la douce satisfaction d'être utile à mes compatriotes. »

Et voici le point sensible du litige : « Vous auriez pu, mon cher Seigneur, rendre les mêmes services dans le pays que vous habitez, qui est aussi votre patrie. Et je vois avec une douleur bien amère que vous ayez adopté un système qui ne vous le permet pas. Je fais une profession ouverte de ne pas partager vos sentiments. Mon grand respect pour le Pape me retient sous son obéissance et l'exemple du grand nombre, et pour ainsi dire de l'unanimité de mes confrères est devenu la règle de ma conduite. Le Souverain Pontife peut avoir des reproches à se faire : mais ce n'est point à nous particuliers quoiqu'Evêques à juger un aussi grand personnage. Il peut avoir

fait quelques fautes; mais les fautes qu'il a peut-être commises n'ont pu lui faire perdre sa juridiction, ni par conséquent, nous acquérir le droit de nous y soustraire. C'est un raisonnement que j'opposerai toujours aux écrivains du parti contraire. »...

Suit la réprobation catégorique des idées de la « petite église » et de l'attitude de ses ministres. « Et vous-même, mon cher Seigneur, que la tendre piété appelle sans doute souvent à l'autel, croyez-vous bien fermement devant Dieu que le prêtre auquel vous vous adressez pour le ministère de la réconciliation ait une mission légitime et que ce qu'il aura lié ou délié sur la terre sera lié ou délié dans le ciel ?... »

« Je vous parlais ci-dessus de la presque unanimité des évêques. Vous m'apprenez que vous ne partagez pas les sentiments du clergé de France, sur cette question. Je ne connais que vous et peut-être l'évêque de Blois... Je connais plusieurs évêques nouvellement nommés, et je n'en connais point, je crois même fermement qu'il n'y en a aucun que vous puissiez compter au nombre de vos partisans. »

« J'ai cru pendant assez longtemps, et je l'ai cru avec la plus grande frayeur, que je serais évêque de Poitiers... Mais la Providence... a détourné le fléau de dessus ma tête, sans que j'aye rien fait pour le conjurer. Ainsi que vous, je n'ai rien à faire qu'à m'occuper de mon salut. Dieu veuille que je profite de ce repos... pour y travailler efficacement. Mais la vie douce et agréable que je mène et la santé extraordinairement bonne dont je jouis me font craindre que Dieu ne récompense dans ce monde le peu de bien que j'y ai fait ou le peu de vertus que j'y ait pratiquées. »...

Retenez de cette lettre que l'évêque retiré, déjà nonagénaire, ne se refuse à aucun travail qui puisse encore servir les âmes.

Il a passé sous mes yeux toute une liasse de compliments, de poésies par lesquels les élèves du Séminaire, les jeunes filles du Sacré Cœur, les maires des communes

où il va donner la Confirmation lui témoignent leur respect.

A votre intention, au risque d'égayer une si grave causerie, j'ai conservé certaine pièce qui fut dite à la fin du repas qui célébrait la fête de Monseigneur de Vareilles :

« Chanson tombée de la poche de Monseigneur l'Evêque de Gap, le 3 octobre 1824, jour de Saint-François d'Assise, son patron. »

C'est le titre.

« Air : Comme j'aime mon Hipolite ».

J'ai fait mes quatre-vingt-dix-ans,
Si j'en croyois mon baptistère ;
Mais verd, ainsi qu'en un printemps,
Je m'en moque et ris de l'affaire...
Je suis aimé de mes voisins,
J'aime Dieu, mon Roi, ma famille...
Et mon regard, comme mes vins,
De joye et de santé pétille.

Avec mes quatre-vingt-dix ans,
Je toucherais à la vieillesse,
Si mon cœur, mon âme et mes sens
Étaient éteints pour la tendresse.
Mais je vous chéris, mes voisins,
Vous, mes amis, vous, ma famille ;
Tant que vivent ces feux divins,
Convenez-en, jeunesse brille !

« Dieu vous conserve, Monseigneur ! »
Dit en passant un pauvre hère.
Vœu du pauvre touche le cœur,
Je suis touché de sa misère.
De ma droite je le bénis,
*La France*¹² glisse mon aumône,

¹² François de France, valet de chambre de Mgr de Vareilles.

Et le pauvre, dans son taudis
Bénit le Dieu qui la Lui donne.

Un tel hommage me suffit,
Et quand je passe dans la rue,
C'est à François que l'on sourit
Quand c'est le Prélat qu'on salue.
Qu'à d'autre on parle de Grandeur,
D'assez d'éclat ma race brille
Il ne me faut que du bonheur,
Et les honneurs pour ma famille.

Mon Patron était un grand saint,
Et son nom pare la légende;
Mais pour faire un bon capucin,
Ma foi, j'aimais trop ma prébende.
Et l'aumône qu'il demandait,
Entre nous, j'aime mieux la faire.
Comme à l'eau qu'en vin il changeait,¹⁸
Je préfère mon vieux madère.

Couplet supprimé par la censure, rétabli depuis son abolition :

Si mon vénérable Patron
M'eut donné ses vertus austères,
Son front crasseux, son bâton rond,
Son teint, sa barbe... et ses misères...
N'aurois-je pas épouvané
Par sa sandale et sa mandille,
Ses poux, ses trous, sa saleté,
La propreté de ma famille ?

Et savez-vous de qui étaient ces couplets joyeux ? Ni plus ni moins, de M. de Castéja, préfet de la Vienne qui excellait, paraît-il, à compléter en les rimant les vers qu'on ébauchait devant lui. Comme ils sont loin les jours

¹⁸ Voir la légende de St-François.

de bonne et courtoise cordialité où les préfets chantaient les évêques !

Puisque nous en sommes à la note gaie, écoutez une page charmante relevée dans les « Mémoires des autres » de la comtesse Dash¹⁴. La comtesse Dash ! pseudonyme d'Anne-Gabrielle de Cisternes, vicomtesse de Poilou de Saint-Mars qui, à la suite de revers, obligée d'écrire pour vivre, prit le nom de... son chien !

« Mgr de Vareilles, ancien évêque de Gap,... est une des plus précieuses figures de mes souvenirs. Petit, gras-souillet et mince en même temps, son visage blanc et rasé, entouré d'une auréole de cheveux blancs, avait une expression de bonté, de sérénité, de gaieté spirituelle et caline que je n'ai vue qu'à lui. Il avait les suprêmes façons de l'ancien régime, un vrai abbé de cour du XVIII^e siècle.

« En même temps, il était pieux, indulgent, charitable ; les pauvres l'adoraient. Le siège de Poitiers avait été longtemps vacant ; il avait rempli les fonctions d'évêque sans en rien rabattre, malgré ses quatre-vingts ans passés. On lui a vu faire des processions de trois et quatre heures par la ville, portant un très lourd ostensor ; il n'était pas fatigué ensuite. Il venait souvent nous voir : c'était une fête pour moi, on me permettait de quitter mon travail et de rester près de lui. Quand il s'en allait, j'étais fière de lui donner le bras pour descendre l'escalier, de l'accompagner jusqu'à sa voiture ; nous trouvions les gens du quartier agenouillés autour, attendant la bénédiction pastorale. Les mères lui présentaient leurs enfants, les malades lui demandaient des prières qu'il accompagnait d'une aumône. Son valet de chambre prenait la liste des malheureux et tous étaient secourus. Je vois d'ici une foule prosternée à laquelle je me mêlais et ce vieillard vénérable étendant sur nos têtes baissées sa belle main blanche ornée d'une manchette de dentelle et d'un anneau de saphir. J'en étais toujours pénétrée de dévotion et d'attendrissement.

¹⁴ « Mémoires des autres ». Souvenirs anecdotiques sur le premier Empire et les Cent jours. T. I, pp. 145 et suiv.

« Le peuple l'appelait *le bon Monseigneur* ; il savait garder son rang sans morgue et sans fierté ; s'approchait qui voulait et nul ne le quittait sans être consolé et secouru.

« Indulgent pour les autres, il savait tout comprendre. Le Bon Dieu pardonne toujours, disait-il. Il nous a bien souvent pardonné à nous-mêmes, nous ne pouvons être plus sévères que lui.

« Il aimait la jeunesse et s'en entourait volontiers. La Mission¹⁶ avait créé plusieurs associations, celle des dames et celle des demoiselles entre autres. Mgr de Gap était président de celle des demoiselles. Les jours de réunion, il était enchanté de se voir entouré de ces jeunes têtes. Il leur parlait un langage convenable à leur âge et ses exhortations laissaient dans l'âme un sentiment de bien-être et de quiétude.

« Il habitait son hôtel de famille, un des plus beaux de la rue Saint-Paul, avec un vieux Chevalier de Malte, son frère, le Chevalier de la Brûle, plus âgé que lui de deux ou trois ans et asthmatique au point de n'être pas entré dans un lit depuis un demi-siècle. Ces deux respectables débris du passé avaient près d'eux la comtesse de Vareilles et la comtesse de Pavout, leurs nièces, toutes deux sœurs et veuves.

« On maria, en 1823, je crois, Zélanie de Pavout, riche héritière, fille unique du comte de Brie (sic) ; la nèce se fit à l'hôtel de Vareilles, on donna une soirée. Zélanie était ma compagne du Sacré-Cœur...

« On installa des tables de jeu pour les papas et les mamans dans le grand salon du rez-de-chaussée et on nous mit tous, la jeunesse, à un loto dauphin, ancien jeu fort amusant. Nous en cûmes pourtant bientôt assez et nous ne faisons que dire entre nous : « Ah ! si nous pouvions danser ! ».

« Danser chez un évêque, ce n'était guère de mise. On tourmenta pourtant Zélanie afin qu'elle allât parler à son

¹⁶ Allusion à une célèbre Mission donnée en 1818 à Poitiers.

oncle pour que nous puissions danser des rondes en chantant. Elle me pria de la remplacer dans cette mission. Je le fis. Le bon évêque se mit à rire. « Dansez les rondes que vous dansiez aux Feuillants et ne faites pas trop de bruit, vous dérangeriez les joueurs de whist. Que voulez-vous, Messieurs, ajouta-t-il, je suis jeune et j'aime la jeunesse ».

« Les rondes n'eurent pas lieu cependant, parce qu'on nous servit une collation splendide qui nous les fit oublier.

« Le bon Monseigneur a vécu jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans et huit mois. Il avait la coquetterie de son âge et de sa merveilleuse conservation et disait souvent « J'atteindrai la centaine ».

« Ses facultés morales ne baissèrent pas jusqu'à sa mort. Quant il la sentit venir, il dit tout de suite à ses nièces : « Je serais puni de ma vanité, je n'atteindrai pas la siècle.



Si nous faisons aujourd'hui, conduits par la piété filiale, le pèlerinage de Sommières, en Poitou, au seuil du vieux château nous serions accueillis gracieusement par le digne chanoine de Vareilles-Sommières, qui, fidèle aux traditions de la race porte allègrement ses 76 printemps. Témoin immédiat du passé puisque son enfance a connu celle qu'en famille on nommait « la vieille tante », Sophie de Revigliasc, la jeune épousée de Veynes, et l'hôte choyée de l'évêché de Gap, puisque sa jeunesse cléricale a rencontré encore bien des prêtres à qui son arrière grand'oncle avait imposé les mains, il n'aurait qu'à laisser parler son cœur pour nous charmer aux récits d'autrefois.

Il nous ferait les honneurs de « la chambre de l'évêque », nous désignant dans les vitrines, la crosse en bois blanc doré (pour être plus légère) sur laquelle le pontife appuya ses vieux jours, son immense mitre, son dernier anneau, à l'image en relief de Pie VI, un don de ce Pape

sans doute, un ornement de tournée rouge et blanc, double, merveilleusement broché en or, venant du Cardinal de Montmorency et qui a supporté les 22 années d'émigration.

Il nous ferait admirer les différents portraits du prélat, notamment celui qui est conservé au Château de la Roche de Gençais, belle toile à la manière de Rigaud qui représente en pied, Mgr de Vareilles assis, revêtu de la mozette et du rochet, la main droite levée sur un livre ouvert, la gauche reposant négligemment sur le genou.

Il ne nous laisserait point partir sans nous avoir indiqué « deux vieilles bouteilles de liqueurs de sa dernière réserve. On les montre et on en boit quelques gouttes dans les très grandes circonstances. « N'avait-il pas la bonté de m'écrire qu' « on doublerait la dose le jour où l'on recevrait son successeur ! »

Nous ne quitterions pas le château sans avoir prêté l'oreille au tintement de la cloche du village qui porte les noms et s'enorgueillit d'être la filleule de notre évêque, toujours.

Nous ne nous éloignerions pas sans avoir pieusement baisé la minute de son testament, rédigé le 8 novembre 1824 « en présence de Saint Arnoulph, patron du diocèse de Gap, de tous mes saints prédécesseurs sur ce siège. »

C'est à Poitiers qu'il mourut, en son hôtel, le 23 novembre 1831. A la nouvelle de sa mort, l'évêque du lieu en informa sur le champ son clergé. « J'apprends, dans le cours d'une visite pastorale, que Dieu vient d'appeler à lui, en la personne de Monseigneur François-Henri de la Broue de Vareilles, ancien Evêque et Comte de Gap, le dernier membre de cet épiscopat français dont la postérité ne parlera qu'avec admiration. La mort de ce digne Pontife est un sujet de deuil pour tout le clergé de ce diocèse qui s'honore de l'avoir vu naître dans son sein et dont il fut le bienfaiteur ».

Ainsi s'écoula, non dépourvue de grandeur ni de mérite, la carrière longue et remplie de l'un de vos pontifes qui

vous aima, qui vous servit, mais à qui le bonheur n'échut pas de mourir au milieu de vous.

Un soir de printemps de 1915, à minuit sonné, un évêque nouvellement nommé à Gap pénétrait dans sa résidence. Ce n'était point celle qu'occupèrent ses prédécesseurs. Mais d'apercevoir, appendus aux murailles, les portraits de ces prélats dont plusieurs furent illustres qui lui disaient la bienvenue lui fit éprouver l'impression, combien douce ! de pénétrer dans la maison de famille où les ancêtres, affectueusement penchés vers lui, souriaient à sa jeunesse.

Dix années durant, jaloux de leur mémoire, il s'attacha à suivre leurs exemples, à renouveler leurs gestes.

.....

Que leur assistance lui demeure acquise, tandis que, conduit sous d'autres cieux, il gardera aux Alpes une impérissable fidélité.

† Gabriel de LLOBET,
Evêque de Gap.



MONOGRAPHIE DE LAGRAND

Par M. le Chanoine J. BERMOND

Curé de Lagrand

(SUITE ET FIN)

VII. Dettes et misère. — La période la plus critique de l'histoire de Lagrand est celle qui s'est écoulée depuis 1562 jusqu'aux premières années du siècle suivant. Au mois de septembre 1562, le village fut pris et saccagé par les bandes protestantes de Dupuy-Montbrun. Puis, commencèrent les réquisitions des religionnaires qui occupaient le château d'Orpierre. De septembre 1562 à mai 1563 seulement, les consuls de Lagrand durent livrer la quantité totale de 192 émines de froment, 54 charges de vin, 96 moutons, 192 livres de lard, 288 livres de fromage, 80 douzaines d'œufs, 96 livres d'huile, 96 poulets, 96 livres de chandelle, 24 charges d'avoine, 144 quintaux de foin et 480 charges de bois¹⁸.

¹⁸ Arch. de Lagrand : carnet de quittances auquel manquent les dernières feuilles. En voici un extrait textuel : « Je, soussigné, ai reçu des consuls de Lagrand, pour le nourrissement des soldats de la C^{ie} de M^r de Vil'franche, gouverneur de Vaupeire, 24 émines de froment, 6 charges, 3 coupes de vin, 12 moutons, 24 liv. de lard, 36 liv. de fromage, 120 œufs, 12 liv. d'Olly, 12 poulletz, 12 émines d'avoine, 12 liv. de chandelle, 60 charges de bois; et ce, pour un feu et pour 3 quartiers, à raison de 10 jours par quartier. Octobre, 1562. Signé: Pasquier, commissaire député par M^r le gouverneur. »

Pour les années qui s'écoulent de 1562 à 1586, les documents sont rares aux archives de Lagrand; mais dès cette dernière date, ils abondent. Voici, d'abord, un exemple des contributions levées pour l'entretien des troupes royales : « Les habitants de Lagrand ont payé la quantité de 11 eymines 3 picotins de blé froment, 2 charges 47 pots de vin et 12 écus, 22 sols, 6 den. argent sur la part de l'imposition que M. de la J..., commandant pour le service du roy aux montaignes de Dauphiné, en l'absence de Mgr de la Vaillette, a faite pour servir à l'entretien des gens de guerre, tant à pied qu'à cheval, étant près lui en ce pays de Gapençais. Le 10 octobre 1586. Signé : Buisson . »

Ce sont ensuite les réquisitions des gens de guerre du « party réformé » qu'il faut satisfaire. En voici quelques exemples : « La communauté de Lagrand a payé pour l'entretien des gens de guerre du party de la religion réformée en Dauphiné, à raison de 8 écus par feu et par mois et pour les mois de juillet, août et septembre, la somme de 27 écus et 51 sols pour le droit de recette, par les mains du cap. Pol Bragard. Serres, le 26 septembre 1589. Signé : Perrinet. »

Du 1^{er} avril 1595, quittance de 14 écus, 15 s. fournis au cap^e Pol Bragard pour l'entretien de sa C^{ie}; au 15 octobre, quittance de 20 écus pour le même objet. Au 29 août paiement de 22 écus, 30 sols pour impositions du parti de la Religion réformée.

A ces contributions qui affectaient le caractère d'impôts réguliers, viennent s'ajouter les corvées, les exactions, les frais de nourriture et de logement des soldats de passage ou en cantonnement. En voici un exemple : « Parcelle concernant les fournitures et dépenses que les habitants de Lagrand ont souffertes, au moyen de la guerre, par les soldats tant à pied qu'à cheval qui y ont logé depuis le 29 may dernier,

1588, jusqu'au jour d'huy, 27 février 1589, ayant taxé chaque homme à cheval pour 25 sols par jour, chaque homme de pied pour 12 sols $\frac{1}{2}$ et 6 sols, 1 liard pour les laquais, instrumentant moy, notaire delphinal, au requis des intéressés, pour après établir une taille d'égalisation sur la communauté de Lagrand : 1^o Antoine Martin, consul, lui est dû 121 florins, 3 s., 1 liard pour la nourriture d'un jour de 23 hommes à cheval, 22 soldats de pied, 1 laquais et pour 2 saumées d'annone (2 charges de blé) qu'a baillé pour la ville pour la cense de M. et pour vacation de ses bœufs au charri de l'artillerie à Veynes. — A Jean Lombard est dû 103 florins, 2 s., 1 l. pour la nourriture d'un jour de 28 hommes à cheval, 31 soldats et demi de pied et pour 102 florins pour blé qu'il a baillé pour la cense, pour le port et charry des bagages de M. Desdigières à l'Epine, et pour vacations de ses bœufs à l'artillerie jusqu'à Veynes et pour les prunes d'un prunier. ... 3^o A Clémendon Hugues, vice-châtelain, est dû pour la nourriture d'un jour de 12 hommes à cheval, 26 soldats de pied, 1 laquais, 3 eymines d'avoine pour la cense, pour la vacation de 2 paires de ses bœufs à l'artillerie à Veynes, pour autres dépenses et pour les prunes d'un prunier, 89 fl., 11 s., 3 liards. »

Trente-quatre habitants exposent ainsi le détail des frais qu'ils ont eu à supporter, au cours de ces neuf mois seulement, et dont le total s'élève à 1062 fl., 7 s., 11 d. La taille d'égalisation qu'on établit alors plusieurs d'entre eux ne peuvent la payer. En conséquence Imbert Isnard et Antoine Bertrand, deux propriétaires d'importance moyenne, voient leurs bêtes de sommes saisies et vendues aux enchères.

Pour faire exécuter le payement des contributions, les chefs de parti ont recours à la force armée. C'est ainsi qu'en 1592 Perrinet, trésorier de Lesdigières, à Serres, envoie d'abord un, puis deux et enfin huit soldats pour faire payer le compte.

Aussi ne faut-il pas être surpris de voir, au cours de la même année, Lagrand s'associer aux communautés voisines pour adresser « à Messieurs du Pays » la requête suivante : « Nos seigneurs tenant les Etats de ce pays de Dauphiné, très humblement vous remontrent les pauvres consuls, manants et habitants des lieux de Ribiers, Antonaves, Châteauneuf, Le Poët, Upaix, Laragne, Montéglin, Lazer, Eyguians, St-Genis, Saléon, Lagrand, Trescléoux, Chanousse, Montjai, St-André, Montmorin, Lespine, Montclus et Pomet, qu'entre autres foullées, vexations et surcharges qu'ils ont reçues et reconnues si exhorbitantes et plus extraordinaires qu'en nul autre endroit de ce pays de Dauphiné, en ces troubles; outre la grande stérilité des saisons depuis 4 ans et la contagion qui y a été, du moins en aucuns desdits lieux, ils ont pour ordinaire de seconder et fréquemment loger passagers et services de la gendarmerie tant de ce pays de Dauphiné que celle qui est allée et revenue de Languedoc, Guyenne et ailleurs; allant et revenant comme ils ont fait tant de fois depuis 3 ou 4 années en deça au pays de Provence, ainsi qu'il est notoire pour estre lesdits lieux exposés au passage; qu'iceux sont du tout ruinés, accablés et misérables, et réduits à tout tel désespoir et contraints, comme plusieurs ont jà fait, de quitter entièrement leurs biens et maisons et en faire cession, si à ce il vous plaisait les recevoir, étant engagés si avant qu'il n'y a nul d'iceux villages qui ne doivent en commun, et outre les dettes particulières, environ trois mille écus pour chaque feu et partant plus que leurs biens ne valent. Seules grandes et insupportables charges qui ont requis, à cause des troubles, extorsions et ravages et insolences que les gens de guerre commettent et exercent, même ceux qui viennent de Languedoc, Guyenne et Provence, desquels, depuis 3 ou 4 mois, d'ici delà, en a bien

passé et repassé 4 ou 5 mille; et seulement n'y a ensemble que cinq ou six pour un régiment de cinq ou six cents, car ils marchent en tel ordre et police et en telle dilligence qu'ils logent de village en village et onques par un, si on ne leur donne l'étrene d'argent; tellement que depuis ledit lieu de Montmaurin jusqu'à celui de Ribiers, distants de six lieues l'un de l'autre, ils font 7 à 8 journées : en somme, on dirait qu'ils font des visites ! Bref, lesdits pauvres suppliants sont du tout réduits à l'extrémité s'il ne leur est pourvu de remède équitable²¹. »

Dans cette requête on déclare que chacune des communautés qui y sont nommées doit environ 3.000 écus par feu. Les archives de Lagrand viennent corroborer cette affirmation : quoique fort incomplètes, elles montrent que de 1573 seulement jusqu'aux dernières années du siècle, la communauté emprunta au moins 3.502 écus, 32 sols équivalant à 10.506 livres de l'Edit : somme énorme eu égard à la haute puissance de l'argent et au peu de ressources de cette époque.

Le comble du malheur était que la pauvre communauté se voyait, de plus, exploitée par les aigrefins qui spéculaient sur ses infortunes. Ainsi, vers la fin d'août 1595, des gens de guerre de Sisteron vinrent arrêter et emmenèrent prisonniers plusieurs habitants de Lagrand pour les obliger à payer leur quote-part de la valeur de plusieurs chevaux qui avaient été enlevés, au Poët, par les sieurs d'Allemont et de Moydans, à des soldats de Sisteron tenant le parti contraire. Dans cette extrémité les administrateurs de la communauté de Lagrand s'adressèrent à François Chaix, négociant de Sisteron qui, à cette époque, vivait retiré à Orpierre et le prièrent de vouloir bien s'employer à l'élargissement des prisonniers. Celui-ci

²¹ Arch. de Lagrand, avec la date du 15 février 1592.

promit de le faire. Cependant quelques jours s'écoulèrent et les prisonniers ne revenaient point; mais on vit arriver Chaix à Lagrand. Il déclara qu'il avait rangé la chose et que les prisonniers seraient délivrés quand il le voudrait, mais qu'il ne le voudrait que lorsqu'on lui aurait passé une obligation de 42 charges de blé. Pour mieux voiler son injustice il exigea que l'obligation fût passée en leur nom propre par les quatre principaux propriétaires du pays. Cette condition fut acceptée ou plutôt subie et, le 7 septembre, Jean Lombard, Clémendon Hugues, Isaac Lombard et Isnard Martin signèrent l'instrument attestant qu'ils avaient bien réellement reçu la marchandise. Le blé valait, cette année-là, 7 écus la charge : c'était une rançon de 294 écus ou 882 livres qu'ils s'étaient engagés à payer.

Cependant, les prisonniers furent retenus encore 12 jours, au cours desquels survint une trêve avec le duc d'Epéron du parti duquel était Sisteron. Or, aux termes de cette trêve, les prisonniers devaient être libérés. Ceux de Lagrand furent donc élargis sans qu'il en coûtât un écu à Chaix. De plus, le duc de Guise, gouverneur de la Provence, entra à Sisteron, vers la fin de novembre et cassa toutes les levées de subsides imposés par d'Epéron au Dauphiné. En conséquence, Chaix fut prié de cancelier l'obligation; mais il n'en voulut rien faire. Aussi, en janvier 1596, la communauté dut-elle s'adresser aux tribunaux pour en obtenir l'annulation²⁰.

Il y avait ensuite les vrais créanciers à satisfaire, les intérêts des sommes réellement empruntées à solder. Un simple extrait du compte que rend Alexandre Hugues, 1^{er} consul en 1596, montre quelles sangsues étaient aux flancs des infortunées communautés; des créanciers comme celui dont il est question 33 fois de suite : « Le consul... 4^e a baillé au

²⁰ Arch. de Lag. : an. 1596.

capitaine Pré-Long 11 florins, 8 s.; 5° a baillé audit Pré-Long 3 fl., 8 sols; 6° a baillé au frère dud. P.-L. 30 sols;... 16° a baillé à Pré-Long 2 écus;... 23° a dépandu le cadet de Pré-Long, le 21 d'ost, que venait pour estre payé la somme de 6 s., tant lui que son cheval; 24° a baillé au cap. Pré-Long, par ledit, le 5 novembre, 2 écus et, une fois, au même par le même aussi 2 écus; 25° item a dépandu le consul aux trois voyages qu'il a fait pour porter de l'argent au cap. Pré-Long 6 sols, 2 gros;... 31° a baillé au cap. Pré-Long, le 22 septembre 96, pour sa nourriture, 2 écus; ... 41° le cap. Pré-Long et les consuls ont dépensé ensemble 15 sols; 42° le goûter du guide de Pré-Long a coûté 3 s.; 43° ont dépendu deux chevaux du cap. Pré-Long, le 22 oct., 6 sols.

Compte sur compte : 1° a dépendu le cap. Pré-Long, son frère, son laquais, ses chevaux 8 sols; 2° A dépendu le bétail saisi que lesdits Pré-Long menèrent 18 s., 2 gros; 3° ont dépendu le consul et M. Mathieu, quand menèrent ledit bétail, 7 s.;... 9° ont dépendu les chevaux dudit Pré-Long au voyage pour les intérêts 8 s.; 10° A payé à Pré-Long, pour septembre et octobre, 8 écus;... 12° A dépendu Guil. Brun en portant le blé au cap. Pré-Long, 3 s.;... 14° A dépendu le cap. Pré-Long, quand vint avec son laquais et son cheval, 11 sols; 15° Le jour de S. Jean de Noyé a dépendu le cap. Pré-Long, son cheval, son laquais, qui voulait être payé aussitôt, 9 sols; 16° A baillé audit Pré-Long, audit voyage, une émine d'avoine... 17° A dépendu à la méson du consul ledit Pré-Long et son laquais, 5 sols;... 19° A baillé audit Pré-Long, pour les mois de novembre et de décembre, qui le pressait, ledit aver (les brebis saisies) répondant, 8 écus; 20° A baillé audit Pré-Long 18 fl., 11 s., provenant de cinq émines de blé vendues à Mérieuil; 21° A dépendu, le 3 de février, le cap. Pré-Long, qui goûta à la méson, 3 s.; 22° A baillé

au cap. Pré-Long sept émines froment et deux émines d'avoine; 23° Le 10 mars 97, a baillé à sire Etienne, père du cap. Pré-Long, 4 escus et demi;... 27° A baillé à Pré-Long 3 escus et demi; 28° A dépendu le consul et le laquais de Pré-Long quand portèrent l'avoine à Mérieux, 4 sols; 29° A baillé au cap. Pré-Long 4 émines d'avoine;... 33° A baillé à Pré-Long 2 escus;... 41° A dépendu pour porter 2 émines d'avoine à P.-L., 5 s.; 42° A baillé le consul à Pré-Long, au 15 avril, 5 escus²¹. »

Et, plus d'une fois, l'argent était prêté à intérêts usuraires. C'est ainsi qu'en 1591, Jean Albert, châtelain de Trescléoux, prête à Lagrand cent écus, mais il n'en verse que 90, retenant les 10 autres pour les intérêts de la première année ainsi payés d'avance à 10 %. C'est ainsi encore que Bertrand Maigre, d'Orpierre, prête, le 10 octobre 1586, 150 écus à Lagrand, mais n'en verse que 123. Les 27 autres sont retenus pour les intérêts d'un an au taux exorbitant de 18 %.

Aussi bon nombre de ces dettes furent-elles revisées, plus tard, et réduites par les commissions établies, sous le règne d'Henri IV, pour la réduction des dettes villageoises. Les procédures, par devant ces commissions, se poursuivaient encore en 1615. Malgré ces réductions, les habitants, surchargés par les tailles locales que la communauté était obligée de s'imposer, chaque année, pour solder ses dettes, demeurèrent, pendant tout le premier quart du XVII^e siècle, en proie à une profonde misère. En 1610, 35 familles, sur les 45 que compte la paroisse, émargent à la distribution des 6 charges de blé que le prieur donne annuellement pour les pauvres. En mai 1661, le 1^{er} consul, James Giboin est retenu en prison pour dettes communes,

²¹ Arch. de Lagrand : compte approuvé par l'assemblée générale de la Communauté, le 1^{er} mai 1597.

« ce qui est cause qu'on ne peut pourvoir aux affaires urgentes. » En juin 1613, le même Giboin verra vendre aux enchères une de ses terres que le châtelain et les consuls ont fait saisir, au nom de la communauté pour se payer d'une imposition de 31 livres que ledit Giboin n'a pu acquitter.

Semblable exécution n'était pas chose nouvelle à Lagrand : le 25 juillet 1595, une taille de 3 sous par florin cadastral avait été établie par Jacques de Méans, notaire d'Eyguians, greffier de Lagrand. Faute d'argent et de crédit, Claude Simond ne peut payer les 16 écus, 31 sols dont il est redevable. Le sergent Gaudemar se présente chez lui et se met en devoir de saisir sa tinne et ses vaisseaux (cuve et tonneaux). Le malheureux fait observer que le priver de ces objets mobiliers c'est lui porter un très grand préjudice, car c'est le mettre dans l'impossibilité de mettre à profit sa future récolte : « qu'on me saisisse plutôt, dit-il, des biens fonciers ! » On lui saisit, en effet, une terre en nature de pré et chenevière à Broquet, une vigne au Grès du Puy et une terre labourable aux Granges. Ces gages sont mis aux enchères, le 23 janvier 1596, sur la mise à prix de 6 écus chacun. Aucun enchérisseur ne se présente. Nouvelle enchère, le 30 janvier : Clémendon Hugues seul y met prix. Enfin, dernier encan le 7 février : le pré-chenevière est adjugé à Pons Brunel pour 7 écus et demi; la vigne à Hugues pour 7 écus. Quant au labour, il ne trouve pas amateur et reste à la communauté. Pour clore l'exécution l'infortuné Simond est cité à comparaître, le 14 février, à Serres, par devant Fr. Bernard, juge de Lagrand, pour contredire ou constater la mise en possession des immeubles adjugés²².

A cette époque la pauvre communauté était tel-

²² Arch. de Lag. : an 1596.

lement réduite aux abois que, le 31 mars 1598, après en avoir obtenu l'autorisation de la Cour de Grenoble, elle se résigna à vendre, aux enchères publiques, les revenus de son four et de son moulin, pour la durée et terme de 16 ans. L'opération se fit par le ministère de M^e Arnaudon, notaire à Serres. Les acquéreurs furent Louis et Georges Chagnard, marchands de Serres. Cette acquisition leur coûta 400 écus.

Cependant, vingt ans après, la communauté avait mis ordre à ses affaires et amorti la plupart de ses dettes, quand, en 1621, elle se vit menacée d'être replongée dans un abîme de misère par suite du soulèvement des protestants du Dauphiné. Rien ne pourrait dépeindre mieux cette nouvelle épreuve que ne le fait la supplique suivante adressée, au cours des premiers jours de janvier 1622, à « Messieurs du Conseil des églises réformées du Dauphiné, séant à Die : Supplient humblement les consuls et communauté du lieu de Lagrand en Gapençais disant que, bien qu'ils aient payé l'imposition de 118 liv., 18 s. 4 den. par feu, du 1^{er} septembre dernier, tant au s^r Pourroy, receveur de sa Majesté, que par après au sieur Videt, receveur d'icelle église réformée, la Rosette (?) et d'autres choses qu'on leur a demandées, comme aussi la part les concernant pour les fortifications de la citadelle de St-André, près Montbrun; ce nonobstant, comme exposés par le Grand chemin au passage des allants et venants, ils ont souffert de grands logements entre autres des troupes des sieurs de Jarjayes et d'Annelles, tout le temps qu'ils ont voulu, et, sans avoir égard à leur pauvreté notoire, ont permis à leurs soldats d'exiger de leurs hôtes tout l'argent qu'ils ont pu retirer, après avoir bien bu et mangé. ;

« Depuis, ils ont encore souffert le logement de la compagnie du sieur Jean Ruelle, par deux diverses

fois, environ 20 jours. Ils menacent de n'en vouloir déloger d'un mois; et non contents de leur nourriture, les sergents et caporaux se font payer à leurs hostes la nourriture, savoir : les sergents pour 3 soldats, les caporaux pour 2, à raison de 8 sols par chaque; et, qui plus est, autorisent des soldats à aller visiter leurs parents et, à leur retour, se font payer à leurs hostes à la susdite raison de 8 sols pendant leur absence, ce qui incommode beaucoup plus les pauvres habitants que ne ferait leur nourriture.

« De plus, ils furent contraints de loger, sans ordre, par force et violence, 2 compagnies de gens de pied qui étaient conduites par le sieur Armand, lequel disait qu'elles étaient du régiment du sieur de Lus et entre autres que l'armée d'iceluy était la colonnelle (?), et avant que d'en déloger, ils les contraignit au paiement de 27 écus qu'ils empruntèrent à Paul Jean, rantier de Saléon, pour raison de laquelle ils ont passé une obligation de 30 écus, compris les intérêts d'un mois.

« De plus, ils ont été assignés au s^r des Habits pour la levée de sa Cie auquel ils ont payé 66 livr. Ce nonobstant, il leur est fait commandement de payer pour celle de M. de Villefranche.

« Tout ce que dessus est plus que véritable et beaucoup d'autres incommodités qu'ils ont souffert et souffrent et qu'il serait trop long d'exprimer, les a comme portés à une résolution d'abandonner leurs maisons s'il ne leur est procuré quelque soulagement. »

Dans sa réponse, qui est du 12 janvier, le Conseil des Eglises réformées fait droit, en partie, à cette requête, car il ordonne au s^r Ruelle de déloger de Lagrand dans les 2 jours, de se rendre à Die, ainsi que le cap. Armand pour répondre sur ce qui leur est reproché et défend aux capitaines et soldats « d'exi-

ger de leurs hostes autre chose que la nourriture à peine de concussion²⁸. »

Cette épreuve fut de courte durée et bientôt la communauté put, de nouveau, liquider sa situation financière. Pour retrouver la misère, il faut arriver aux dernières années du XVII^e siècle et aux premières du XVIII^e. Les dépenses de la guerre ont été causées que le chiffre des anciennes impositions a été doublé et qu'on a été obligé d'en créer de nouvelles. La taille, qui n'était précédemment que de 400 livres, s'élève à 800 en 1693. Aussi, cette année-là et les deux années suivantes, la communauté reçoit-elle, à plusieurs reprises, des brigades qui s'installent chez l'habitant et sont nourries aux frais de la communauté, au taux de 2 l. pour le brigadier et d'une livre pour chacun des hommes qui l'accompagnent. En 1704, deux habitants ne peuvent payer leur capitation ou impôt sur le revenu, quatre autres, leurs tailles. La communauté, qui a dû contracter un gros emprunt pour affranchir ses tailles, demeure obérée jusques au jour où le Trésor lui rembourse ses avances. C'est chose faite en 1726. Elle ne doit plus alors que 270 liv. aux divers particuliers qui lui ont consenti des avances pour solder les dépenses locales, car, depuis 24 ans, on n'a plus levé aucune taille pour les dépenses négociales.

Les années suivantes furent assez prospères. Au milieu du XVIII^e siècle, la communauté n'a plus aucune dette et sept propriétaires sont qualifiés de sieurs ou bourgeois. Il faudra les guerres de la Révolution et de l'Empire pour ramener la gêne dont on ne verra la fin que sous la Restauration. Au XIX^e siècle, une crise agricole se produira aux environs de 1880, causée par la destruction des vignes, les maladies du ver à soie et les bas cours du blé. Elle

²⁸ Arch. de Lagrand : an. 1622.

sera de courte durée, mais la population agricole n'en sortira que fort diminuée en nombre.

VIII. Hygiène. — Le village de Lagrand, construit au bord d'un plateau, balayé par tous les vents, jouit d'un excellent climat et d'une salubrité peu commune. Toujours, dans le passé, il fut à l'abri de la peste et autres maladies contagieuses qui, à diverses reprises, exercèrent leurs ravages dans les villages voisins. Il faut avouer que ses autorités eurent la sagesse de prendre, contre la contagion, des mesures préventives. Ainsi, lorsqu'en 1630, la peste ravageait Trescléoux toute communication fut interdite avec ce village et ses habitants; on ne se parlait que d'une rive à l'autre de la rivière et on déposait sur une pierre, au milieu du torrent, l'argent ou les objets qu'on avait à livrer à ces voisins éprouvés. Même lorsque l'épidémie eut pris fin, l'accès de la fontaine publique demeura interdit pendant un certain temps aux habitants de cette localité. Ils devaient se contenter, lorsqu'ils étaient de passage à Lagrand, de boire à une fontaine qui servait d'abreuvoir aux animaux et qui a conservé depuis le nom de « Fontaine des malades de Trescléoux ».

En 1720, lors de la peste de Marseille, une barrière fut établie autour du village et un corps de garde à la porte, le jour de la foire, pour interdire l'entrée aux gens et objets suspects. La même année, en exécution des ordres de l'autorité supérieure, des hommes de Lagrand allaient, à leur tour, monter la garde aux postes de défense établis sur la Durance et à Montbrun, aux frontières du Dauphiné.

En 1884 encore, pour se prémunir contre le danger du choléra, l'accès du village fut interdit aux étrangers, le jour de la foire. Celle-ci dut se tenir dans la plaine, loin de toute habitation.

On n'a pas souvenir que la fièvre typhoïde, qui sé-

vit à l'état sporadique dans les campagnes environnantes, ait jamais fait aucune victime au village de Lagrand; ce qu'il faut, sans doute, attribuer à l'excellente qualité de ses eaux.

IX. Fontaines. — En raison de son site, le village de Lagrand se trouve nécessairement privé d'eaux courantes; mais son plateau constitue un intarissable réservoir. La couche imperméable se trouve à 30 ou 40 mètres de profondeur; le difficile est d'y puiser. Une source jaillissait bien de tout temps au milieu de la Garenne, au niveau des schistes; mais le chemin qui y conduisait était un précipice en tout temps et devenait presque impraticable en hiver. Pour y suppléer, on imagina, de bonne heure, de capter les eaux superficielles du plateau. C'est ainsi qu'en 1606 la communauté dépense 300 livres pour amener ces eaux au village et qu'en 1775 on refait la canalisation avec la somme de 215 livres. Assez longtemps abandonnée, cette fontaine a été de nouveau restaurée en 1899. Malheureusement elle a été sec pendant la moitié de l'année et ses eaux sont de qualité très inférieure.

Pour suppléer à son insuffisance et à sa mauvaise qualité, on eut l'idée, en 1832, de pratiquer, sur le plateau, un puit de 33 mètres. A cette profondeur on trouva une eau suffisamment abondante et excellente; mais il ne fut possible de la conduire à jour qu'à une assez grande distance et à un niveau fort inférieur à celui du village. Son éloignement doit être considéré comme une des causes de la désertion du chef-lieu. Et cependant, il serait si facile, aujourd'hui, de mettre cette excellente eau à la portée de tous les habitants par le moyen d'un simple élévateur à vent ou à électricité !

X. Travaux d'utilité publique. — Un pont existait déjà en 1665 sur la rivière de Blaizance. Il était en bois et entretenu à frais communs par les commu-

nautés de Lagrand et de Trescléoux. Il desservait le chemin royal de Serres au Buis par Orpierre et le col de Perty. Ce chemin était carrossable. En outre, Lagrand entretenait, de concert avec Saléon, pour l'une, avec Nossage pour l'autre, deux passerelles sur Céans. Il n'était pas rare que le torrent les emportât et il fallait, quelquefois, aller les chercher jusqu'à Châteauneuf-de-Chabre.

Lorsque, de 1763 à 1771, on ouvrit la grand'route de Serres à Laragne, sur la rive gauche du Buëch, Lagrand et Nossage, qui pour beaucoup de contributions demeuraient unis, contribuèrent à cette construction pour une somme de 1.500 livres payables par tiers et en trois annuités. Ils s'acquittèrent de cette imposition par le moyen de corvées qui furent exécutées dans le voisinage de Montrond. Plus tard, en 1781, Lagrand fut chargé, toujours conjointement avec Nossage, d'entretenir 500 cannes (1 kilom.) de cette route. Le travail consistait à empierrier la voie et à creuser les fossés latéraux. Chaque habitant faisant feu contribuait à ce travail par trois journées de corvée au printemps et autant en automne. Les corvées ayant été supprimées en 1788, la communauté paya pour en tenir lieu, l'année suivante, la somme de 116 livres.

En 1833, lorsque commencèrent les travaux de construction du pont suspendu, sur le Buëch, entre Céans et Blaizance, la commune de Lagrand contribua à la dépense pour une somme de 2.000 francs qu'elle paya en 12 annuités.

XI. Commerce. — La voie ordinaire de Gap et d'Italie vers le Buis et Avignon passait autrefois par Lagrand. Ce village était donc un lieu de transit considérable. Aussi, sa rue principale portait-elle le nom de rue des Boutiques. Là étaient les auberges et magasins divers.

Les habitants, récoltant tout au plus du grain pour leur subsistance, ne vendaient guère que quelques moutons, du vin, de l'huile et des fruits secs : amandes et prunes. Mais il avaient l'avantage de posséder une des plus belles foires du Gapençais, celle de la Nativité. Cette foire remonte au haut moyen-âge : elle était déjà prospère en 1317 quand le Dauphin se réserva la moitié des droits de leyde qui y étaient perçus; on s'y rendait déjà des régions lointaines puisque, le 8 septembre 1403 on vint y planter, par ordre souverain, des panonceaux aux armes delphinales portant approbation de l'ordre, donné par l'Evêque, de rompre le chemin passant par Lettret afin d'obliger le commerce à prendre la route de Gap²⁴.

La foire s'ouvrait le lendemain de la Nativité, le 9 septembre, et durait huit jours.

Les troubles du XVI^e siècle lui portèrent un énorme préjudice. Cependant, en 1787, elle se prolongeait encore pendant trois jours. Il s'y fit, cette année-là pour 10.735 livres de transactions contrôlées, sans compter les autres.

Cette foire offrait et offre encore cette particularité qu'on n'y voit aucun représentant des espèces ovine, caprine et porcine, mais seulement des marchandises mortes, des volailles et des bêtes de somme ou de trait. Le commerce de ces dernières était fait, autrefois, surtout par des nomades qui s'y rendaient par centaines.

Les habitations du village se trouvant par trop insuffisantes pour héberger la foule des étrangers, on élevait des cabanes de feuillage pour lui donner asile. Le plateau devenait alors une sorte de vaste campement. Un reste de cet ancien usage se retrouve encore aujourd'hui dans l'habitude où l'on est d'ou-

²⁴ Arch. Dép. S¹^e C.

vrir des débits de boissons, sur le champ de foire, dans des baraquements improvisés. Ces éphémères constructions n'étaient pas sans profit, car, en 1755, les consuls firent « défense aux étrangers de venir dresser des cabanes et tenir cabarets sur le pré de la foire, au préjudice des habitants du pays. »

Quoique ayant perdu la majeure partie de son ancienne importance, la foire de Lagrand attire toujours un nombreux concours de gens d'affaires et de curieux. Ceux-ci ont remplacé les dévots qui venaient, jadis, faire leurs dévotions aux pieds de Notre-Dame de Lagrand à l'occasion de la fête patronale qui fut l'origine de la foire.

Aujourd'hui la foire reste universellement réputée comme foire aux « dindes ». Ce n'est pas qu'on en élève à Lagrand plus qu'ailleurs; certaines années même on n'y en élève aucune; mais toute la région voisine, des rives de la Durance à celles de l'Aygues, y amène le produit de son élevage. Les acheteurs le savent bien. Aussi viennent-ils nombreux jusque de Grenoble, de Marseille et de Toulon, pour y faire leurs approvisionnements.

De nos jours, Lagrand exporte surtout des fruits, des céréales, des fourrages, des pommes de terre, des marcassins et des agneaux, des volailles et des œufs. Deux épiceries, une boulangerie, un café-restaurant sont les seuls établissements commerciaux de la commune. Mais ils ont déserté le vieux village pour se fixer dans la plaine.

XII. Industrie. — Outre les petites industries locales : forgeron, tisserand, cardeur de laine, tailleur d'habits, cordonnier que possédait autrefois presque chaque village, Lagrand eut jadis une industrie de plus grande importance, celle des mines de fer et de plomb. Le minerai était fondu sur place avec le bois de chêne de la forêt. Sur plusieurs points du terri-

toire on rencontre encore quantité de scories qui sont les résidus de cette fonte. Ces mines étaient encore exploitées au commencement du XVIII^e siècle. Un arrêt du vi-bailli de Gap, du 24 décembre 1699, rendu à la requête de Ph. Giraud, prieur, contre la communauté, qui avait indûment pris possession de ces mines, et contre le sieur Eymar, industriel Genevois, et ses associés qui les exploitaient, reconnut les droits du prieur. Par délibération du 8 décembre 1700, la communauté accepta le verdict ci-dessus, réservant seulement le droit des habitants de chercher du vernis (galène), « droit reconnu, affirme le procès-verbal, par les anciennes et nouvelles transactions, n'estimant pas que ledit sieur Prieur ait la pensée de les empêcher, à cause de la très grande affection qu'il porte à cette communauté »²⁵.

Ces mines, celles des « vernis » du moins, avaient été plus anciennement l'objet de vives compétitions entre Lagrand et Orpierre. Lagrand dut obtenir, gain de cause, car la limite des deux territoires, au lieu d'être fixée au thalweg du béal des Vernis, où affleure le minerai, fut établie au sommet-ouest du coteau qui le domine. Lagrand ne possède plus d'autre industrie qu'une scierie mécanique et un atelier de forge et charbonnage.

XIII. Instruction publique. — Il y a tout lieu de croire qu'avant la destruction du monastère de Lagrand, un religieux était spécialement chargé de donner les premiers éléments de l'instruction aux jeunes gens qui voulaient profiter de ses leçons. En 1551, en effet, l'Evêque, au cours de sa visite pastorale, confère la tonsure à cinq jeunes gens du village. Comme nul ne pouvait être promu à la cléricature sans posséder une instruction au moins rudimentaire, il en résulte que le moyen de l'acquérir, ne faisait

²⁵ Arch. de Lag. : Délibération de l'Assemblée générale.

point défaut. A la même époque, un enfants du pays, Jean Martin, est ordonné prêtre (1557) ; alors aussi les familles les plus notables : les Hugues, les Lombard, les Simon donnent des religieux au couvent : autant de preuves qu'une certaine instruction était donnée dans le pays.

Les guerres civiles du XVI^e siècle ne purent qu'apporter de très graves obstacles à l'instruction. Aussi en 1610, les deux consuls sont-ils signalés comme illettrés. Cependant, quelques-uns des habitants présents aux assemblées, un cinquième environ, savent signer leur nom. A la fin du XVII^e siècle ce sera plus de la moitié : 15, sur 23 présents, signeront le procès-verbal en 1698.

Au cours de ce siècle, en effet, une école régulièrement ouverte et fréquentée avait été établie. On la trouve mentionnée en 1667²⁰. Le maître d'école est alors Antoine Verdet, qui reçoit, comme salaire, 36 livres de la communauté et, des particuliers, le blé nécessaire à sa subsistance. En 1704, c'est M^{re} Arthaud, pro-vicaire, qui fait office de « mestre d'escolle ». Il reçoit, de ce chef, 24 livres et 15 émines de blé. En 1725, Louis Eysséric — à qui on fait le reproche « de n'être pas fort pour écrire » — reçoit 15 livres par quartier et le blé accoutumé. En 1748, « attendu la cherté des denrées, le gage du régent de la petite jeunesse » est porté à 100 livres, chiffre qui sera maintenu jusqu'en 1788 ; mais en 1789, il est fixé à 11 livres par mois, de la Toussaint à Saint-Marc.

²⁰ L'on commençait même à aller fort jeune à l'école, en ce temps là : un jour, un fils de M^e Faure, notaire à Trescléoux, âgé de 4 ans, trouve, sur le bureau de son père, 4 mandats de 3 livres, signés par Balthasar Lombard, châtelain de Lagrand, et confiés à l'officier ministériel pour que celui-ci fasse faire sommation à Nicolas Ste-Grique, trésorier, de les payer. L'enfant les prend, les porte à l'école et les découpe avec des ciseaux pour en faire des papillons à son livre.

Tous ces Maîtres d'école étaient des hommes du pays même ou de quelque village voisin. Ils n'avaient fait aucun frais pour s'instruire. Ils ne louaient leurs services que pour les quelques mois d'hiver et retournaient ensuite à leurs champs. Tout leur enseignement se bornait à la lecture, à l'écriture, aux quatre règles de l'arithmétique et à quelques modèles d'actes sous-seing privé ; en un mot au pratique. Il est juste d'ajouter que la bonne vieille morale traditionnelle et chrétienne, ainsi que la politesse tenait une grande et heureuse place dans leur programme.

Au début du XIX^e siècle, l'école était peu fréquentée à Lagrand. En 1833, le Conseil municipal vote 200 francs pour le salaire de l'instituteur et exprime le vœu « qu'il n'y ait qu'une seule école pour Lagrand et Saléon, car il n'y a que 20 garçons ou filles à l'école ». Plus tard l'école fut beaucoup plus suivie et l'on en créa même une spéciale pour les jeunes filles, école qui a été supprimée en 1897 après la construction de la nouvelle maison scolaire qui a coûté 14.000 francs.

XIV. Relations de la communauté avec le service des étapes et celui de la défense nationale. — Sous l'ancien régime, un des services les plus gênants pour les communautés qui se trouvaient sur les voies de communication était celui des étapes : logement des troupes, transport des équipages et des soldats malades ou convalescents. Les habitants étaient tenus de fournir en tout temps et en toutes circonstances, aussitôt que requis, leurs logements, services, chevaux et voitures. Le mulet et la voiture de Lagrand allaient ainsi de l'étape du Buis à celle de Veynes. Il leur fallait huit jours pour effectuer le voyage. Si des nécessités particulières l'exigeaient, on pouvait même être contraint de les conduire plus loin.

En 1706, Lagrand s'associe avec Saléon et Ville-

bois pour louer Louis Peissère, au salaire de 6 sols, 8 d., par jour, plus les 20 sols donnés par l'intendance, pour conduire 3 bêtes de somme à l'armée d'Italie. Parti le 4 mai, le conducteur n'est de retour que le 26 juillet. L'année suivante, on note tristement que la jument poil-gris, prêtée par Lagrand, ne reviendra pas : elle est morte en Piémont.

En 1692, tous les chevaux et mulets sont réquisitionnés pour porter du foin aux camps de la Bâtie-Neuve et de Savines. Ce foin était payé aux récoltants 22 sols le quintal de 100 livres. Par ailleurs, la communauté dépense 22 sous pour faire boire des soldats Irlandais qui venaient chercher des chevaux et 19 livres pour conduire des soldats d'ordonnance à Gap.

En 1704, sur les 500 hommes de milice levés dans le Gapençais et pays de Champsaur pour garder les frontières et s'opposer aux courses des Vaudois, Lagrand en fournit 4 désignés par « tirage au billet », et leur donne, comme équipement « un fusil, un ceinturon et une épée ».

Sur l'ordre du subdélégué Château-Villard, Lagrand envoie, en 1708, un homme à Embrun, un autre à Briançon, avec pioche et pelle, pour travailler aux fortifications de ces places. La même année, le 13 août, est publié, à Lagrand, un ordre de François de Morges, comte de Ventavon, qui oblige la communauté à livrer tous ses chevaux, mulets et quelques ânes pour porter des vivres à l'armée du maréchal de Villars qui opère contre l'ennemi qui a envahi la Provence : « ni les ecclésiastiques, ni les gentils-hommes porte l'ordonnance, n'en sont exemptés, car il s'agit du service du Roy, de la défense de la Patrie ».

Deux années plus tard, en 1710, la communauté de Lagrand est mise en demeure de fournir à l'armée des Alpes 40 quintaux de fourrage et de prêter au maréchal Berwick et à l'Intendant une somme de

300 livres. Enfin, en 1746, Lagrand envoie 10 miliciens au Poët pour garder les rives de la Durance menacées par l'ennemi qui avait pénétré en Provence par la vallée du Var. De nombreuses réquisitions de foin et de farine sont alors opérées pour l'armée du maréchal de Belle-Isle qui manœuvre dans la région voisine.

Le service des étapes, tel qu'il avait fonctionné au XVII^e siècle, avait pris fin en 1699 lorsque la province du Dauphiné s'était fait autoriser par le roi à faire effectuer les transports militaires par des entrepreneurs particuliers. La communauté n'eut plus, dès lors, qu'à payer sa quote-part de l'impôt créé pour assurer ce service.

Les corps de troupe qui, ayant cantonné à Lagrand, ont laissé leur trace dans les papiers de la commune sont : en 1630, la Cie de chevaux-légers du vicomte de Tallard et 3 Cies du régiment de la Tour; en 1631, 3 Cies du régiment de Champagne et le régiment de S. Pol; en 1649, 3 Cies du régiment de Navailles, 10 Cies du régiment d'Exiles et une partie du régiment du Petit-Navailles. Pour la dépense que ces derniers occasionnèrent, la communauté emprunta aux deux plus riches propriétaires du lieu, Balt. Lombard et Fr. Hugues, 800 livres « en pistoles, quadruples d'Espagne, réelles et autres bonnes monnaies ». La communauté ne perdit rien à faire cette avance car l'indemnité, accordée, un peu plus tard, par le roi, servit non seulement à éteindre cette dette, mais encore à racheter, à un agent d'affaires, l'office de Collecteur des tailles créé depuis peu.

En 1856, une Cie du régiment de Hocquincourt cantonne, à Lagrand, pendant de mois le mars et repart le 22 avril pour aller chercher ses quartiers à Rochebrune. Du 27 octobre 1686 au 10 mars 1687, Lagrand et Ribeyret logent à frais commun une Cie de dragons. Les nouveaux-convertis étant exempts

de cette charge, Lagrand, qui en compte plusieurs, se plaint d'avoir à payer autant que Ribeyret qui n'est composé que d'anciens catholiques. L'autorité fait droit à sa requête.

Pendant plusieurs années, l'affranchissement de ses tailles dispense Lagrand du logement des troupes. Passée cette période, il n'est plus signalé d'autres passages que ceux des régiments suivants : de Souvray, 29 septembre 1736 — un de ses soldats, natif d'Orléans, y meurt subitement — ; de Médoc, 28 juin 1737 ; de Nivernais, 1^{er} juin ; de Flandre, 26 juillet ; du Dauphin, 2 octobre ; Bataillons suisses et régiment du Béarn, en 1738.

ETAT ECCLÉSIASTIQUE.

I. Prieuré. — Au cours des IX^e et X^e siècles, sous l'action désorganisatrice des invasions, les biens d'Eglise avaient passé, en grande partie, en mains profanes. Les siècles suivants, le XI^e et le XII^e surtout, virent se reformer le patrimoine ecclésiastique, grâce à la générosité des fidèles. Mais, soit pénurie de prêtres séculiers, soit confiance plus grande dans le clergé régulier, alors dans toute sa faveur première, en ces temps où S. Odilon et S. Hugues gouvernaient Cluny, où se fondaient Cîteaux, Clairvaux et tant d'autres abbayes célèbres, c'est en faveur des Ordres religieux que le plus grand nombre de nouvelles fondations fut fait. Souvent même les Evêques furent les premiers à appeler des religieux et à leur donner, avec le patrimoine, la charge de certaines paroisses.

Une des plus considérables de ces fondations, dans le diocèse de Gap, fut celle du prieuré de Lagrand que les chartes appellent « Monastère de Notre-Dame d'Arégrand », — *claustrum Beatæ Mariæ Aregrandis*.

Il est impossible de fixer la date précise de l'établissement de ce prieuré; la charte de fondation n'a pas été retrouvée. Mais l'on sait qu'il existait déjà en 1048 et qu'il était alors une dépendance d'Aquapendente (Italie). Il jouissait même bientôt d'une notoriété assez considérable pour que, le 2 août 1091, le vicomte de Marseille, Pons Malnier, Salomé, sa femme, et un certain nombre d'autres bienfaiteurs fissent abandon des dîmes de Vidauban (canton de Luc, Var) « à Dieu, à son glorieux sépulcre de Jérusalem, à Notre-Dame de Lagrand et à Saint-Pierre-d'Entraigues. »

A la même époque, deux anciens monastères, l'un de moines sous le titre de S. Barthélemy, l'autre de religieuses sous celui de S. André d'Orbeille, situés tous deux sur le territoire de Sorb, diocèse de Riez (aujourd'hui, Fontaine-l'Evêque, Var) dépendaient également de Lagrand. Mais Lagrand ne garda pas longtemps la possession de ces biens, car, d'après une bulle d'Alexandre IV, du 7 mars 1256, Vidauban fut cédé aux Templiers en même temps que le prieuré d'Entraigues, en échange de biens situés dans le Gapençais ²⁷.

Quant aux possessions de Sorb, Hugues de Bédoin, prieur de Lagrand, en fit donation au couvent des chanoinesses de Sainte Catherine de Sorb, moyennant une redevance de quelques florins. Cet accord fut ratifié par le Chapitre des religieux de Lagrand en présence et sous le sceau de l'Evêque Othon, le 25 novembre 1258 ²⁸.

Ce prieuré était alors une dépendance indirecte du S. Sépulcre, puisqu'il relevait directement d'Aquapendente, lequel, en vertu d'une charte de 993, avait été donné au Saint-Sépulcre de Jérusalem par Hu-

²⁷ Arch. des Bouch.-du-Rh., d'après le comte Riant; Bul. Soc. d'Et. des H.-A.: 1891.

²⁸ Guy-Allard, tom III, p. 410.

gues, marquis de Toscane, et Juliette, sa femme, à condition d'en faire servir les revenus à l'entretien des moines qui habitaient Sainte-Marie Latine²⁰ et à héberger les pèlerins qui visitaient les Lieux-Saints.²¹

Le prieuré de Lagrand demeura sous l'obédience d'Aquapendente jusqu'au milieu du XIV^e siècle. Ce fut sur la demande de Jean de Châteaueux qu'une bulle donnée par Urbain V, en Avignon, le 6 décembre 1365, vint l'en distraire pour le soumettre à Cluny. Et, c'est de ce chef d'ordre que Lagrand devait dépendre jusqu'en 1789. Mais il n'en fut pas toujours une dépendance directe, car, vers cette époque (1365) il fut placé sous la dépendance directe de l'abbaye clunisienne la plus rapprochée, celle de Ganagobie, au diocèse de Sisteron, et, en 1735, sous celle de N.-D. de Rochefort, près Villeneuve-lès-Avignon²¹. Cependant, en 1677, une déclaration des consuls le fait dépendre directement de Cluny.

Aussi bien que la fondation du prieuré, l'origine des religieux qui, d'abord, l'habitèrent est restée dans une ombre obscure. Il a bien été dit et écrit que c'était une colonie de moines de Lérins qui était venue fonder Lagrand; mais rien n'est moins certain. Tout ce qu'on peut affirmer c'est que ces religieux suivaient la règle de S. Benoît. L'établissement était une maison formée « *domus formata* »; il recrutait donc lui-même ses membres. Aussi, parmi les rares noms de religieux qui ont survécu, remarque-t-on ceux des plus anciennes familles de Lagrand.

Le nombre normal de ces religieux était de 12; mais il n'en restait que 7 lorsque les guerres de re-

²⁰ Sur l'emplacement de Ste Marie-Latine, les protestants d'Allemagne ont édifié leur temple national du Rédempteur, dédié par Guillaume II, lui-même, en 1898.

²⁰ Comte Riant.

²¹ J. Roman: *Tabl. hist.*

ligion vinrent mettre fin à la vie conventuelle. Déjà, à cette heure, par l'effet du régime autorisé par le Concordat de 1516, le prieuré était tombé en commendé. Ses titulaires n'étaient plus que des personnages étrangers d'ordinaire à la vie religieuse, parfois de simples tonsurés encore enfants, représentés au couvent par un procureur ou vicaire-général. Cette intrusion de la commendé devait marquer, pour le prieuré, le commencement de la décadence.

Dépendances. — Le prieuré de Lagrand eut sous sa dépendance un grand nombre de prieurés secondaires, des cures et des chapelles. Après l'aliénation qu'il fit, au milieu du XIII^e siècle, de ses possessions de Provence, il lui resta ou il acquit les prieurés de Saint-Sauveur de Saléon, Saint-Vincent d'Orpierre, Saint-Cyrice ou Saint-Cyr de Saint-Cyrice, Sainte-Madeleine d'Etoile, Saint-Paul de Villebois, les cures d'Orpierre, de Sainte-Colombe, de Laborel, la chapelle Saint-Barthélemy de Chevallet, c'est-à-dire, toute la vallée de Céans; les prieurés Saint-Pierre d'Eyguians, Saint-Michel de Vitrolles, N.-D. de La Chaup, ceux de Ballons, Montfroc, Montauban, Verceiran, Condorcet, Sainte-Jalle, Gigors, Beaufort et Combovin (Drôme).

Outre ces filiales qui lui ont appartenu jusqu'à la fin, Lagrand eut encore, autrefois, des droits sur les prieurés Saint-Avons d'Orpierre, Saint-Arey de Serres, N.-D. de Beaulieu de l'Epine, Eymeux (Drôme) et même, a-t-on dit, quoi que ce soit peu probable, sur les prieurés de la Batie-Montsaléon et de Montmaur⁹². C'était donc à bon droit que ce prieuré était cité comme un des plus considérables de la province et le plus important du diocèse.

⁹² Arch. de Lag. : Déclaration des consuls de 1677.

Revenus. — Les ressources que le prieuré retirait de ses diverses dépendances devaient être considérables avant le XVI^e siècle; mais les guerres civiles et religieuses de la dernière partie de ce siècle durent leur porter un coup mortel. Depuis lors, le produit des petits prieurés alla diminuant jusqu'à être réduit à zéro, tandis que de gros prieurés comme Saint-Michel de Vitrolles et N.-D. de La Chaup ne lui rapportaient plus, au XVIII^e siècle, le premier que 48 et le deuxième que 52 livres de pension annuelle.

Vers l'an 1500, les revenus du prieuré étaient estimés 500 florins ³³. Au XVII^e et XVIII^e siècles, ils s'élèveront, net, jusqu'à 2000 et enfin 3400 livres. Ils proviendront principalement de la terre de Lagrand-Nössage et de celle de Saint-Cyrice dont le prieur était seigneur spirituel et temporel. Ils auront pour sources les divers droits féodaux et les dîmes ecclésiastiques, énumérés plus haut, et enfin le produit des terres appartenant en propre au prieuré tant à Saint-Cyrice qu'à Lagrand et à Nossage. Saint-Cyrice, tous revenus compris, ne rapportait que 250 livres. Les terres de Nossage formaient un beau domaine d'un revenu cadastral de 262 francs.

Le domaine de Lagrand, moins important, se composait 1^o d'une vaste maison construite au XVII^e siècle sur les ruines des anciens lieux réguliers. Elle s'étendait sur une superficie de 52 cannes et était séparée de l'église par une cour fermée de 154 cannes; 2^o d'une terre à l'Auche, de 3381 can.; 3^o d'une terre arrosable à la Buisse, de 1585 can.; 4^o d'une terre à Broquet, de 255 can.; 5^o d'une terre à la Condamine, traversée par le canal du moulin, de 16585 can.; 6^o d'une terre Dessous-Vière, de 3673 can.; 7^o d'une terre au Grand-Puy, de 9692 can.; 8^o d'une vi-

³³ Arch. dép.: S⁴ G. 2317.

gne Sous-Vière, de 1248 can., soit 36565 can. qui équivalent approximativement à 14 hectares ²⁴.

D'après l'enquête de J du Perrier, du 27 décembre 1613 ²⁵, le domaine de Nossage s'affermait 30 charges de blé. Celui de Lagrand produisait 6 charges de blé et 15 charges de vin. La dîme rendait 40 charges de blé, 3 charges de vin, 12 agneaux et 3 quintaux de chanvre, et enfin, le produit des diverses censes féodales était estimé 20 charges de blé. Le tout était affermé alors à André Bozonier, d'Orpierre et au capitaine Jean Ruelle, de Serres, pour une somme de 1200 livres. Un siècle plus tard (1711), les deux domaines réunis, de Lagrand et de Nossage, étaient affermés pour le prix de 1260 liv., 6 perdrix, 12 liv. de sucre, 10 livres d'épices mélangées et un quintal de chandelle. Tous les autres revenus que le prieur possédait à Lagrand, Saint-Cyrice, Orpierre, Laborel, Sainte-Colombe, Etoile, Villebois, Ballons, La Chaup, Montauban, Vercoiran, Vitrolles, l'étaient pour 3425 liv. ²⁶. Toutes les charges payées, il restait, alors, au prieur, 2000 liv. de revenu net. En raison de la dépréciation continuelle de l'argent, le revenu net alla croissant, comme les charges, du reste : il s'élevait à 2486 liv. en 1729, à 3102 en 1741, et enfin à 3447 liv. en 1789 ²⁷.

Charges. — Au cours des deux derniers siècles, les charges du prieur égalaient, à peu de choses près, la moitié de son revenu. C'est ainsi qu'en 1789 pour un revenu global de 6850 liv., provenant tant de Lagrand que de ses diverses dépendances, il avait à faire face à des charges s'élevant à 3402 livres.

Ces charges peuvent être rangées sous quatre

²⁴ Arch. de Lagrand : vieux cadastre.

²⁵ Arch. dép. S¹⁶ G. 2318 f^o 233.

²⁶ Arch. de Lag. : Beaux à ferme.

²⁷ Arch. dép. : S¹⁶ G., 94 et S¹⁶ L. pr. 829, 1053.

chefs : les portions congrues, l'entretien des églises et de leur mobilier, l'assistance aux pauvres, l'impôt. Avant le XVII^e siècle, le prieur défrayait les curés surtout au moyen de prestations en nature. C'est ainsi qu'en 1613 encore il donnait annuellement, au curé de Lagrand, 10 charges de blé, 12 charges de vin et seulement 10 écus en espèces. Mais bientôt les portions congrues furent fixées d'une façon uniforme, par lettres royales, à 150, puis à 200, 250, 300, 500 et enfin, à la veille de la Révolution, à 700 livres. En présence de ces augmentations, le prieur finit par abandonner à plusieurs des curés dont les paroisses dépendaient de son prieuré tous les revenus de ces filiales.

Le prieur devait, ensuite, contribuer pour sa part aux réparations des édifices, à l'entretien du mobilier; il devait payer le clerc et solder les frais du luminaire. C'était le chœur de l'église qui était d'ordinaire à sa charge : aussi voit-on qu'en 1613 le prieur avait déjà dépensé 70 écus pour faire recouvrir le chœur de l'église de Lagrand, tandis que le reste de l'église ne l'était pas encore dix ans plus tard.

Une autre charge qui incombait aux bénéficiers c'était celle de l'assistance aux pauvres. Au cours du XVII^e siècle, les pouvoirs publics avaient réglementé et uniformisé cette obligation en fixant à un vingt-quatrième la part qui devait être distribuée aux pauvres sur les revenus des bénéfices. Mais, à Lagrand, on ne se conforma point à cette réglementation : on demeura fidèle à la transaction de 1558 qui fixait à 6 charges de blé l'aumône que le prieur devait faire, chaque année, aux indigents et remplaçait, par cette unique contribution, l'antique usage où l'on était de faire l'aumône, entre l'office conventuel et la messe quotidienne, à tout pauvre qui se présentait à la porte du couvent.

Enfin, une lourde charge, pour le prieur, était celle

des décimes et autres impositions royales. Le chiffre des décimes payés était de 50 florins en 1516. Par extraordinaire, ce chiffre monte à 600 liv. en 1574. Il n'est que de 300 en 1689, mais il s'élève à 875 liv. en 1760 pour redescendre à 569 en 1789. La contribution extraordinaire pour tenir lieu de capitation fut, pour le prieur, de 300 liv. en 1695. Le prieur contribuait également pour sa part aux dépenses locales : il paye, de ce chef, 23 liv. 5 s. en 1753³⁸.

Prieurs. — Depuis le milieu du XIV^e siècle, le prieuré était à la collation de l'abbé de Cluny. Mais, plus d'une fois, celui-ci était suppléé dans cette fonction par son vicaire général. En certains cas la nomination devenait papale et, alors, il y était pourvu soit à Rome, soit à Avignon par le légat pontifical. Cette remarque va permettre de s'expliquer les diverses nominations presque simultanées qui se rencontrent, à plusieurs reprises, aux époques de troubles.

Le premier prieur dont on connaît le nom s'appelait Pierre et vivait en 1252. On trouve ensuite Hugues de Bedoin, qui aliène les droits de Lagrand sur Orbeille (1258). Bernard de Laborel, qui conclut, avec Jean II, Dauphin, la convention d'Orpierre (1317). Armand de Vénasque (1330-1340) qui établit en 1334 un registre de la redevance due par chaque propriété et assiste à l'acte d'hommage rendu par le Dauphin Humbert II à l'Archevêque d'Embrun³⁹. Jean de Chateaufieux qui fréquente la cour papale d'Avignon et obtient le rattachement de son prieuré à Cluny (1365)⁴⁰. François des Champs (1410), auteur d'une transaction avec les habitants. Pierre Richier (1426). Et. Bertrand (1438). Maillard de Teys

³⁸ Arch. dép. et com^{tes}, passim.

³⁹ Fournier : t. II, p. 163.

⁴⁰ Bul. S. d'Et. des H.-A. : 1891, p. 110.

(1439-1462), qui fait procéder, en 1447, aux reconnaissances générales de toutes les terres de son fief. Bertrand Batailler (1474). Guillaume Tourniaire, vicaire général de Boscodon (1478). Claude de Tournatour (1480), qui passe une transaction avec les habitants au sujet des censes et des dîmes. Jean de Beauvois (1498), qui passe une transaction de caractère général avec les habitants. Charles de Tournon, évêque élu de Viviers, 1^{er} prieur commendataire (1531). Robert Bilhot ou Bulhoud (1534). Pierre Gouscan ou Gascon, abbé de Cluny (1547). Claude Reynault, auteur d'une dernière transaction avec les habitants. En 1559, trois compétiteurs se disputent le prieuré : Jean Vincent ou Vinçon, moine de Cluny, nommé le 1^{er} mai, par le cardinal de Lorraine, abbé de Cluny; Philippe Reynaud, clerc de Séderon, pourvu à Rome, le 3 octobre et Jean-Baptiste Reynaud, de Serres, pourvu le 3 novembre. Philippe Reynaud l'emporte sur ses concurrents. Il se fait remplacer, à Lagrand, par un vicaire-général, Antoine Mathieu, qui apostasie en 1565. Il meurt, en 1581, au moment où il a à lutter contre trois nouveaux concurrents : Antoine Dromenc, curé de Chabottes, nommé le 21 février 1580, mis en possession par son notaire, le 24 juin; Benoît Garnier, moine de Mirabeau, nommé le 26 janvier 1581 et Isnard Bresson-Cartier, religieux de Cluny, curé de Valença, nommé le 8 juin 1581. Jean Fabri ou Faure, religieux, sacristain du Valbonnais (1583). Gaspard de Bonne (1587). Antoine Buisson (1589). Etienne Lèbre, qui résigne en 1598. Esprit Hugues, moine de Lagrand, qui résigne en 1599 à Jean de Morges, sieur de Rosans, fils du seigneur de l'Épine. Celui-ci est pourvu à Rome, le 21 décembre; mais il a pour compétiteur Ponson Allemand, moine d'Orpierre, nommé le 6 septembre 1602 et mort la même année. Trois ans plus tard, le prieuré est disputé à Jean de Morges,

reconnu simoniaque, par Jérôme Bernard, clerc de Gap, pourvu à Rome le 3 août, et par Pierre Bernard, pourvu à Avignon le 10 avril 1605. Ces deux derniers ayant été reconnus tous deux irréguliers, le prieuré est conféré, le 23 octobre 1608, à Claude de Roux, prêtre de Caderousse, qui résigne le 4 novembre 1609 à Louis de Simiane de la Coste, docteur en droit, fils d'un conseiller au parlement de Grenoble. Un arrêt du Grand Conseil, du 24 octobre 1610, tranche en sa faveur le litige toujours pendant avec Jean de Morges.

La simple énumération des personnages qui se sont disputé le bénéfice, au cours de cette période, montre dans quel profond désordre quarante années de guerres civiles et religieuses avaient plongé le prieuré de Lagrand. L'abbé de la Coste le relève de ses ruines : il reconstruit une partie du couvent, restaure l'église, récupère les titres de ses possessions et revendique, au moyen de longs procès, les droits usurpés de son bénéfice qu'il conserve jusqu'à sa mort (1664). Antoine Loubat-Carle, de Lyon, moine, prieur d'Ainay et de S. Victor de Meaux (1664-1674). François Loubat-Carle, neveu du précédent et fils de Camille Loubat-Carle, trésorier de France en la généralité du Lyonnais, également prieur de S. Victor de Marseille (1674-1688).

Pendant une période de vingt ans, le prieuré va se trouver en litige entre les cinq personnages suivants : Barthélemy Loubat-Carle, de Lyon, nommé en 1688, mais qui devra résigner, pour cause d'incapacité, en 1691; Barthélemy Giraud, clerc de Lyon, nommé à sa place en juillet 1691; Jean d'Yze de Saléon, qui avait été nommé dans les derniers mois de 1688; Louis Nau, moine de Cluny, nommé le 22 mai 1708, et Philippe Giraud, prêtre de Grenoble, docteur en théologie, nommé le 18 février 1689. Celui-ci finit par avoir raison de tous ses con-

currents et meurt paisible possesseur de son prieuré, en 1724, après avoir rendu de nombreux et grands services à Lagrand où il a fait de nombreuses visites. Philippe Bence, du diocèse d'Evreux, licencié en droit (1724-1741); Jean-François Mercier, clerc de Paris, chanoine de la Sainte-Chapelle, abbé de Provins (1741-1788). Le dernier prieur fut Casimir-Amédée-Victor-Félicien du Fos de Méry, du diocèse de Beauvais, nommé le 21 mai et mis en possession le 23 août 1788.

II. Sacristie. — Le premier dignitaire du monastère de Lagrand, après le prieur, était le Sacristain. La Sacristie formait, en effet, un bénéfice distinct et d'une certaine importance. Ce bénéfice était, comme le prieuré, sous le titre de Notre-Dame et il ne fut jamais assujéti à la commendé. Il était, de sa nature, régulier, perpétuel et à charge d'âmes. C'était le prieur qui en nommait le titulaire.

Après l'extinction de la vie conventuelle, au XVI^e siècle, cet office continua à être occupé habituellement par un religieux de Cluny qui était tenu à la résidence et habitait la partie orientale de la maison du prieuré : de là provient le nom de Sacristie porté encore aujourd'hui, par cette partie de l'édifice.

Le P. Sacristain avait pour obligations : 1^o de célébrer une Messe pour le peuple tous les dimanches et jours de fête; 2^o de fournir l'huile de la lampe et le luminaire de l'église, ainsi que le pain et le vin pour le saint sacrifice; 3^o de blanchir le linge de la sacristie; 4^o d'entretenir les clercs où servants.

Ses revenus consistaient en 1^o une portion monacale de 300 livres que, depuis la destruction de la vie conventuelle, lui servait le prieur; 2^o trois livres de pension qui lui rapportait une maison qu'il pos-

sédait à Orpierre; 3° les dîmes de la chapelle S. Barthélemy, de Chevallet, évaluées 24 livres; 4° 24 livres de chanvre, évaluées 4 liv. argent, et une émine de graine de chanvre, estimée 25 sous que lui fournissait le prieur; 5° le produit d'une terre, située près du moulin et se composant d'un jardin clos de 592 m², d'un pré de 12 ares et d'un labour non arrosable de 28 ares⁴¹.

A la sacristie était annexé le petit prieuré S. Sauveur, de Saléon, qu'on trouve désigné sous le nom de S. Félix, au XVIII^e siècle. Le P. Sacristain avait donc le droit d'en toucher les revenus et l'obligation d'en supporter les charges. Déjà, en 1551, — et il en fut ainsi jusqu'en 1722 — il abandonnait au curé de Saléon tous les revenus du bénéfice de Saint-Sauveur, sauf les dîmes du quartier situé le long du Buëch et borné, au nord-ouest, par le grand chemin d'Orpierre à la Barque et un autre chemin allant de la Barque à Pomet en passant par la Grange du seigneur et la montagne de Chabre⁴². Sa part était estimée valoir 12 charges de blé. En 1722, le sacristain mit le curé à la portion congrue et reprit les dîmes et les propriétés du bénéfice; mais, plus tard, constatant que le chiffre de cette portion en était venu, en raison des augmentations successives imposées par l'autorité royale, à dépasser tous les revenus, il fit abandon total de ceux-ci au curé. En 1759, le sacristain possédait, y compris ce qu'il touchait encore alors sur Saléon, un revenu global de 844 livres, pour lequel il payait au receveur royal 150 liv. de décimes. Toutes charges payées, il lui

⁴¹ Arch. de Lagrand: visite de P. Raffin, visiteur de Cluny, 18 oct. 1725. Il n'est plus question, dans ce procès-verbal, d'un revenu de 2 charges de blé que l'enquête du Perrier (1613) lui attribuait à Ste-Colombe.

⁴² Procès-verbal de la visite de 1551; Arch. Dép.: G. 1542 et enquête du Perrier: S¹⁶ G. 2456.

restait, net, 388 livres. C'était le revenu d'une bonne cure.

Les sacristains dont le nom est resté sont : Fr. Garelli (1466). Antoine Entat (1498). Ant. Mathieu, vic. du prieur (1565). Fr. Simond (1565-1601). Vincent Allemand, d'Orpierre (1602). Esprit Hugues (1604-1613). Jean Richaud, prieur de Barras (1613-1616). Dom Pierre Jolimaistre (1622-1629). Jacques de Méans, prieur d'Eyguians (1629-1651). Louis Donneau, prieur d'Eyguians (1651). Barth. Berluc, prieur de Chabottes et d'Eyguians (1660-1665). Joseph de Méans, prieur de Chabottes et d'Eyguians (1668-1670)⁴³. P. Leautaud, prieur d'Eyguians (1671-1694). Ant. Salva, prieur d'Eyguians, de Thèze et de Montauban (1694-1703). Jean-Louis Poussin, camérier de Ganagobie (1703-1709). Denis Bon (1709-1717). Joseph Puget, d'Oraison, moine de Cluny, prieur d'Eyguians (1717-1782). Il ne fut pas donné de successeur à ce dernier, mort en charge. Ce furent des curés du voisinage, celui de Montrond entre autres, qui desservirent la sacristie « par bis » jusqu'en 1790, moyennant une indemnité annuelle de 250 livres. Les revenus du bénéfice ne suffisaient plus à l'entretien d'un titulaire.

III. Cure et paroisse. — Au moyen-âge, la cure de Lagrand était unie au monastère. Celui-ci était donc se qu'on appelle, en droit ecclésiastique, un curé habituel. Mais une personne morale ne pouvant exercer les fonctions du ministère sacré, le monastère, par l'organe de son prieur, désignait à l'Or-

⁴³ Jacques et Joseph de Méans, oncle et neveu, appartenaient à une ancienne famille d'Eyguians qui, au XVI^e siècle, possédait l'office notarial de cette localité et dont le nom s'éteignit en 1756 par la mort de noble Balthazar de Méans, ancien officier de cavalerie, chevalier de saint Louis, officier de l'Hôtel des Invalides. Celui-ci décéda à Eyguians et fut enseveli dans l'église Ste Madeleine.

dinaire du diocèse à qui seul il appartient de conférer l'institution canonique, un de ses religieux pour exercer les fonctions curiales. Ce délégué, révocable à volonté avait qualité de curé actuel et prenait indifféremment les qualificatifs de « chapelain », de « vicaire » ou de « pro-curé ».

Au cours du siècle qui suivit immédiatement la destruction du monastère, les fonctions curiales furent exercées tantôt par un religieux, tantôt par un prêtre séculier prenant le nom de « pro-curé », « pro-vicaire » ou « servant la cure ». Ce ne fut que vers la fin du XVII^e siècle que le titulaire prit purement et simplement la qualification de curé et se trouva être toujours, désormais, un membre du clergé diocésain. La cure avait passé, alors, à la collation de l'Evêque.

La cure de Lagrand était, ainsi que son église, sous le titre de Notre-Dame. Elle fit d'abord partie de l'antique et vaste archiprêtré du Rosannais dont le chef-lieu, après avoir été pendant plusieurs siècles à Rosans, fut transféré à Serres quand cette dernière localité fut devenue le chef-lieu de la région, au XIV^e siècle. Lors de l'organisation des Conférences ecclésiastiques, en 1686, la paroisse de Lagrand fut incorporée dans l'archiprêtré créé à Trescléoux, mais dont le président fut presque toujours le curé d'Orpierre.

Le curé était à la portion congrue, servie par le prieur. Il jouissait, en outre, d'un tout petit patrimoine consistant en un coin de terre, situé au Parroir, de 152 m² de superficie et en une rente perpétuelle de 15 livres, servie par les héritiers de Balthasar Lombard. Son revenu global était de 250 livres en 1726 et de 324 en 1760.

Sous le régime concordataire, la paroisse de Lagrand fut rétablie par le décret du 11 prairial an XII (30 mai 1804), qui la détacha de la cure du

canton d'Orpierre pour l'ériger en succursale. En vertu de cet acte administratif, elle n'était formée que du territoire de la commune dont elle porte le nom. La commune de Nossage-et-Bénévent, qui, de tout temps, n'avait fait avec celle de Lagrand qu'une même paroisse, fut considérée officiellement comme continuant à dépendre du chef-lieu du canton. Cependant, en pratique, les habitants de Nossage ne changèrent rien à leurs usages et continuèrent à se considérer et à se comporter comme « ne formant avec ceux de Lagrand qu'une même paroisse », ainsi qu'ils l'affirment dans un rôle de réparations à l'église, dressé en 1807.

L'année suivante, 1808, la commune de Nossage-et-Bénévent fut, à son tour, érigée en succursale qui eut successivement deux titulaires : Claude Alphand (1808-1809) et Joseph Bonnet (1809-1815). Mais ni l'un ni l'autre n'y fixèrent leur résidence car il n'y avait ni église, ni presbytère. Le curé de Lagrand continua donc à administrer Nossage comme auparavant. Enfin, par ordonnance royale du 23 juillet 1828, le titre succursal de Nossage, vacant depuis plus de 10 ans, fut transféré au Plan-de-Vitrolles. Quant aux habitants, ils demeurèrent, comme par le passé, paroissiens de Lagrand.

Les chapelains, vicaires et curés dont il a été possible de retrouver les noms sont : Jean George, chapelain (1531). Fr. Simond, curé (1551). Pontis, vicaire (1572). Claude Meysonnier, pro-curé (1672). Mellon (1625). Ant. Fibaud (1626). Gaspard Chanousse, pro-curé (1642-1656). Balt. Berluc, c. (1685). Claude Bremond, pro-curé (1686-1693). Jean Richaud, curé (1693-1706). Absent, il est suppléé par Guibert, dom Armand, Alph. Mazan et Joseph Arthaud qui se dit « pro-vicaire ». Alexis Baudoin, curé (1706-1710). Jean Ricou (1710-1738). Balt. Curriol (1738-1753).

Charles Long (1753-1757). Gabriel André (1757). Pierre Martel (1757-1762). Paul Bernard (1762-1780). Joseph Reynier (1780-1802). Jean Math. Robert (1804-1809). Claude Gentillon (1809-1834). Jules Fabre (1834-1837). Joseph Faure (1837-1867). Edouard Mallein (1867-1873). Bispar P. Blanc, curé de Trescléoux (1873-1874). Germain Pascal (1874-1895). Jean-Joseph Bermond (1895-19...).

FAITS HISTORIQUES

Parmi les faits d'histoire générale qui intéressent particulièrement Lagrand, il y a lieu de citer les suivants :

Prise de Lagrand. — Raymond de Beaufort, vicomte de Turenne, fils de Guillaume-Roger III de Beaufort et neveu de Simon de Beaufort, vicomte de Valernes, croyait avoir à se plaindre du souverain pontife et de la Maison d'Anjou, souveraine de la Provence. A la Chambre Apostolique il réclamait des sommes qu'il prétendait lui revenir sur l'héritage de son oncle, Grégoire XI, décédé à Rome en 1378. A la Maison d'Anjou il réclamait la restitution de terres qui lui avaient été confisquées pour être réunies au domaine de l'Etat. Ses réclamations demeurant vaines, il met à profit, pour tirer vengeance de ses griefs, la faiblesse du gouvernement de Marie de Blois, régente de Provence pendant la minorité de son fils, Louis II.

En 1390, il réunit une armée de routiers, passe le Rhône et au lieu de marcher sur Avignon, comme on le pense, il remonte les Baronnies qu'il pille et saccage; ensuite, il prend la route de Sisteron; mais, en passant, il se jette sur Lagrand dont il s'empare

et il enlève le trésor du couvent estimé 1500 florins d'or, somme au moins égale à 100.000 francs-or de notre monnaie ⁴⁴.

Arrestation du bailli de Sisteron. — Quelques années plus tard, des bruits de guerre, venant du Dauphiné, s'étaient répandus dans la ville de Sisteron. Désireux de s'assurer par lui-même de l'existence du danger, le viguier ou bailli de cette ville part et remonte la vallée du Buëch, sans escorte. Arrivé près de Lagrand, le digne magistrat se voit pris pour un vulgaire espion. On l'arrête, on le conduit au Prieur qui le fait garder à vue dans le couvent jusqu'à ce qu'il ne reste plus de doutes sur son identité ⁴⁵.

Bataille de Lagrand. — Le 12 mai 1562, les protestants soulevés avaient surpris Sisteron et s'y étaient fortifiés. Au mois d'août suivant, le comte de Sommerivès, à la tête d'une armée catholique, faisait le siège de cette place quand il apprit que Dupuy-Montbrun se préparait à sortir d'Orpièrre, dont il s'était emparé par surprise avant le commencement des hostilités, et à venir au secours des assiégés. Pour éviter le danger d'être pris entre deux feux, Sommerivès se hâta de prévenir l'attaque : il détacha de son armée 800 arquebusiers, sous les ordres du comte de la Beaume-Suzè et les envoya à la rencontre de Montbrun. Les deux partis se rencontrèrent, le 2 septembre 1562, dans la plaine de Lagrand, à 8 lieues de Sisteron, à moins de 2 lieues d'Orpièrre. La bataille fut acharnée. Les deux chefs en vinrent personnellement aux mains et firent des prodiges de valeur. L'issue du combat paraissait encore indécise quand, tout à coup, Sommerivès

⁴⁴ E. de Laplane : Hist. de Sisteron; J. Rôman. Tableau hist.

⁴⁵ Ed. de Laplane: Hist. de Sist., cité par l'ab. Allard.

survient avec sa cavalerie et attaque de flanc les troupes de Montbrun. Aussitôt le désordre se met dans les rangs de celles-ci; c'est un sauve qui peut général. Les fuyards se cachent derrière les haies, grimpent sur les arbres et sont tués en grand nombre. Montbrun perdit, dans ce combat, 960 hommes, tout son bagage, son artillerie et courut se réfugier derrière les murailles d'Orpierre, tandis que Sommerives et la Beaume allaient continuer, avec succès, le siège de Sisteron ⁴⁶.

Quelques jours plus tard, Montbrun mettant à profit la retraite de l'armée catholique, sort de son refuge, se jette sur Lagrand et s'empare du couvent qu'il pille et incendie, ainsi que l'église. On pense que c'est entre le 15 et le 20 septembre que se produisit ce fâcheux événement.

Vers 1580, la vie des ecclésiastiques n'était pas en sûreté à Lagrand, non plus que dans nombre de paroisses voisines. Au cours de cette année-là, les habitants adressèrent une supplique à l'évêque pour se plaindre de ce que « leur prieur, Philippe Renau, refuse d'habiter le pays pour y administrer la parole de Dieu et les saints sacrements, et réside à Mison, en Provence ». Le prieur répond que « la résidence de Lagrand lui est impossible sous peine d'y perdre la vie, le pays étant occupé par ceux de la nouvelle et prétendue religion » ⁴⁷. Aussi, le 24 juin de la même année, le prieur intrus, A. Dromene, en est-il réduit à se faire installer par un notaire, au mépris de toutes les règles canoniques, « attendu que par la misère du temps, n'a pu trouver prêtre, ni clerc pour faire les actes de mise en possession » ⁴⁸.

⁴⁶ Nostradames, cité par l'ab. Allard dans « Ça et Là ».

⁴⁷ Arch. des H.-A.: S¹⁶ G. 1146.

⁴⁸ Arch. des H.-A.: S¹⁶ G. 886.

ARCHEOLOGIE MONUMENTALE

De tous les monuments antiques de Lagrand, il ne subsiste plus que son église. Celle-ci est construite en maçonnerie de 2 mètres d'épaisseur, y compris un double revêtement, intérieur et extérieur, en pierres d'appareil, tirées des carrières voisines de la Barque. Cette pierre, d'un calcaire brun et tendre, a le défaut de se déliter sous l'influence des intempéries. C'est à cet inconvénient, sans doute, qu'il faut attribuer la rareté des sculptures dans l'œuvre considérable qu'est cette église. Fait à noter : tous les chapiteaux, qui ornent l'extérieur, sont en pierre blanche duré, de provenance inconnue, mais sûrement lointaine.

Extérieur. — La forme générale extérieure de l'église est un parallélogramme régulier. La façade nord ne présente aucun intérêt particulier. On pouvait y voir, naguère, les mutilations subies par l'édifice au XVI^e siècle : les contreforts démolis jusqu'au niveau du sol, le revêtement extérieur des murailles pareillement démoli et remplacé, au XVII^e siècle, par des matériaux vulgaires. Cette façade a été l'objet, en 1891, d'une restauration presque complète.

La façade occidentale est percée d'un portail ogival, à tympan uni et à triple rang de colonnes avec chapiteaux ornés de simples moulures : tores et scoties. Ce portail a été restauré au XIX^e siècle, mais l'on a respecté le dessin primitif. A la même époque, on construisit les deux ouvertures ogivales éclairant les combles et situées à droite et à gauche de la double arcature servant de clocher. L'œil de bœuf, qui presque seul ajoure l'église, est ancien et d'un dessin très simple. Il est surmonté, en saillie, d'un

demi-arc en pierre blanche, tout comme les portes et les principales fenêtres.

La façade latérale du midi est la plus remarquable de toutes. Elle est divisée en trois parties, chacune d'un caractère différent, par des contreforts simples et sans ressauts. La première partie paraît être une adjonction postérieure au reste de l'édifice. Elle est percée, à hauteur de fenêtre, d'une baie à arc brisé qui était une porte destinée à faire communiquer, avec l'église, l'aile occidentale du couvent qui contenait très probablement l'infirmerie.

La deuxième partie offre, à sa base, une double arcature ogivale, réparée, au siècle dernier, de façon à modifier son aspect primitif. On s'est demandé quel pouvait être l'objet de cette arcature : quelques-uns ont pensé qu'elle surmonterait des tombes ; mais il est probable qu'elle était destinée à recevoir deux fontaines portatives ou piscines, à l'usage des religieux qui y faisaient leurs ablutions avant d'entrer dans l'église. On voit encore trace des pitons de fer qui servaient à les soutenir et la pierre, au-dessus du piton, est notablement usée par le frottement. Le même dispositif se retrouve, du reste, dans d'autres anciennes églises conventuelles, à la basilique du Mont Saint-Michel, par exemple, où l'on voit de plus, creusé dans la pierre, le canal qui servait à l'évacuation des eaux. Au-dessus de cette arcature est une fenêtre géminée, à plein ceintre, très peu évasée, à meneau central en pierre blanche, et d'un dessin très simple. Peut-être a-t-elle été, ainsi qu'une partie de la muraille voisine, retouchée au XVII^e siècle.

La troisième partie de cette façade est percée d'une porte à plein ceintre, avec linteau soutenu par deux sommiers dont l'un, celui de droite, n'est orné que de moulures, tandis que l'autre représente un homme barbu. Cette porte était accompagnée de deux colonnettes en retraite dont on voit encore

les chapiteaux de gauche représentant deux étages de feuillage lancéolé. Ceux de droite sont complètement brisés ainsi que l'un des arcs qui les surmontaient.

Au-dessus de la porte est une petite fenêtre, à plein ceintre aussi, cantonnée de deux colonnettes. L'une d'elles est octogone; la section du fût de l'autre représente un rectangle accompagné, sur chaque angle, d'un triangle.

A droite de la porte, se trouve une arcature sous laquelle paraît avoir été fixée une troisième fontaine et où venait probablement s'amorcer la voûte d'un cloître adossé au clocher.

Intérieur. — L'intérieur de l'église a 27 mètres de long, sur 8 de large et 12 de haut. Il se compose d'une seule nef voûtée en berceau, à arc légèrement ogival. Il est divisé en trois travées par des arcs-doubleaux, portés par des pieds-droits qui n'ont pour base qu'un simple biseau. La voûte, en voussoirs de 0,50 d'épaisseur, s'appuie, en outre, sur des arcs à plein ceintre dont les retombées servent à contre-bouter les pieds droits des arcs-doubleaux. Les deux arcs, situés aux deux extrémités de la nef, ne sont point appuyés sur des pieds droits, mais sur des consoles ou formerets situées à hauteur de la corniche. Celle-ci, simple et sans modillons, court tout autour de l'édifice. Les chapiteaux de ces divers arcs ne sont constitués que par de simples moulures.

En fixant le chevet de l'abside, on s'aperçoit qu'il est sensiblement incliné à droite. Cette inclinaison n'est pas rare dans les églises du Moyen-âge et, dans son symbolisme, rappelle l'inclinaison de la tête du Christ mourant sur la croix.

Dans la deuxième travée, à gauche, est une arcature très élancée dans le style ogival du XV^e siècle. Elle est soutenue par des colonnettes à base octogonale, comme celles de la grande porte, et sur-

montée d'une archivoltte appuyée sur des consoles d'un genre différent. Elle abrite, aujourd'hui, un autel, mais elle fut construite pour orner une tombe. Un peu en avant de cette arcature, se voit l'entrée d'un tombeau du XVII^e siècle, celui de la famille Lombard.

Le chœur est demi-circulaire et en retrait sur la nef. Il est divisé en cinq pans par quatre colonnettes dont chacune supporte une des six nervures de la voûte, les deux autres s'appuyant sur les pieds droits de l'entrée du chœur. Chapiteaux et nervures subsistent dans leur état primitif, mais les colonnettes, jadis brisées, ont été remplacées par des colonnettes en ciment.

Les chapiteaux appartiennent à trois types différents: deux d'entre eux représentent trois feuilles lancéolées, légèrement recourbées à leur sommet; un autre, deux feuilles droites recourbées à l'extrémité avec un bouton large et peu ouvert entre elles; le dernier se rapporte au type précédent, mais les feuilles sont plus renflées sur le côté, les crochets qu'elles forment plus recourbés et le bouton qui les sépare plus épanoui.

Au milieu du chœur s'ouvrait une grande fenêtre, légèrement ogivale, maintenant murée, ornée à ses angles de colonnettes à fût lisse et cylindrique. Leurs chapiteaux, très délicatement sculptés, représentent des rinceaux de feuillage et de fruits.

Au-dessus de la voûte du chœur, s'ouvre sur la nef une fenêtre carrée et sans ornements. A droite et à gauche du chœur, dans les angles laissés libres par la retraite de celui-ci, sont deux réduits utilisés comme sacristies et ajourés, l'un et l'autre, par une petite fenêtre à plein ceintre et à bords très évasés. Leur porte est également à plein ceintre.

Tout près du réduit de droite, se voit une arcature, aussi à plein ceintre, de 30 centimètres de profondeur sur 90 centimètres de largeur. On suppose

qu'elle était destinée à recevoir certains objets du culte pendant les offices. Enfin, un peu plus bas est une porte à arc-brisé qui donne accès à un escalier à vis, pratiqué dans l'épaisseur du mur et qui conduit aux combles. Il est ajouré, aux deux tiers de sa hauteur, par une petite fenêtre semblable à celles des sacristies. Cet escalier desservait autrefois le clocher qui existait à cet angle de l'église et fut complètement démoli au XVI^e siècle ⁴⁰.

Le mélange de style roman et de style gothique qu'on remarque dans cette église indique qu'elle appartient à l'époque de transition. Cette époque est caractérisée, en effet, par la présence simultanée des deux styles dans des parties contemporaines du même monument. Une autre preuve qu'elle appartient bien à cette période, c'est le mélange des moulures, de la flore et de la faune, dans l'ornementation, ainsi que la dyssymétrie frappante qu'on s'est appliqué à réaliser dans une foule de détails qui seraient plutôt de nature à se ressembler.

On s'accorde à admettre que l'époque de transition prit naissance, dans le nord de la France, dès la première partie du XII^e siècle. Elle ne fit, sûrement, son apparition dans le midi qu'un peu plus tard ; mais ce retard ne dut pas être de longue durée. C'est donc au cours de la dernière moitié du XII^e siècle qu'il convient de faire remonter la construction des principales parties de cette église.

Quant à la façade occidentale et à la travée voisine, tout indique qu'elles sont plus récentes : la pierre est d'un appareil plus grand et plus régulier ; l'arc de la baie qui s'ouvre au midi plus élancé ; les chapiteaux sans style indiquent une époque de décadence ; les formerets, qui terminent l'arc doubleau de cette travée, au lieu de rappeler ceux de l'arc correspondant qui est à l'entrée du chœur, ressemblent

⁴⁰ J. Roman : Rép. arch., art. Lagrand.

aux consoles de l'archivolte du grand portail. Il y a tout lieu de rapporter la construction de cette partie de l'église à la fin du XIV^e siècle ou au commencement du XV^e siècle. Elle est probablement contemporaine de la niche-tombe décrite plus haut.

L'église de Lagrand avait été construite pour servir, à la fois, de chapelle conventuelle et d'église paroissiale. Le chœur et la première travée, surélevés d'un degré, étaient réservés aux religieux qui avaient l'usage exclusif de la petite porte ouvrant dans la cour du cloître. Les deux travées inférieures, séparées de la première par une cloison à balustres, servaient aux paroissiens. L'église était sous le vocable de la Nativité de la Sainte Vierge et sa fête patronale du 8 septembre était l'occasion de nombreux concours qui donnèrent naissance à la célèbre foire du jour suivant.

Saccagée et incendiée pendant les guerres de religion, l'église demeura environ 70 ans sans toiture et perdit une partie de son revêtement extérieur dont on retrouve les moellons dans divers murs du village. Le 17^e et le 18^e siècles n'y firent que les réparations indispensables pour empêcher sa destruction. Mais, au siècle dernier, elle parut assez intéressante, tant au point de vue de l'art qu'à celui de l'histoire, pour mériter d'être classée au nombre des monuments historiques. La décision ministérielle qui lui accorda cette faveur est du 1^{er} octobre 1841. Au cours des 40 années qui suivirent, le ministère des Beaux-Arts et celui des Cultes lui attribuèrent de nombreux crédits qui permirent d'exécuter les réparations les plus urgentes. Malheureusement, l'année 1884 la vit déclasser pour classer à sa place un autre monument du département. Il est fort à souhaiter que cette dernière mesure soit, un jour, rapportée et que l'Etat assure de nouveau la conservation de ce monument, unique dans le Gapençais, par son antiquité, son architecture et son histoire.

CHAPELLES :

Saint-Agricol ; N.-D. des Ouboures.

Une chapelle existait, jadis, dans le quartier de Sainte-Grique. Elle était dédiée à Saint-Agricol. C'est assurément du nom de ce saint, prononcé vulgairement *Saint-Agric*, que le nom de Sainte-Grique a été formé. Et c'est probablement le nom de Sainte Grique mal calligraphié et mal lu qui a induit en erreur certains auteurs et les a portés à affirmer « qu'il y a à Lagrand, une chapelle en l'honneur de Sainte Grigne et qu'elle est l'objet de la vénération des habitants ». Cette prétendue sainte n'est pas moins ignorée, à Lagrand, que sa chapelle.

Il y a peu d'années, en défonçant un champ pour y planter une vigne, on a découvert les fondations de la chapelle Saint-Agricol, à 200 mètres sud-ouest de la ferme de Sainte Grique. La tradition rapporte qu'il y avait eu un couvent dans ce quartier; mais il est à remarquer que, déjà, à la fin du XVI^e siècle, il n'y a là ni couvent, ni aucun bien d'église.

L'existence d'une ancienne chapelle en l'honneur de saint Jouvent, mentionnée par les mêmes auteurs que celle de sainte Grigne, paraît tout à fait problématique. Il n'en reste, en effet, aucun souvenir dans le pays, le quartier où on la place s'orthographie Champ-Jouvent depuis de longs siècles et les rares traces de construction qu'on y rencontre paraissent être de l'époque gallo-romaine.

Toujours sur la paroisse de Lagrand, mais sur le territoire de la commune de Nossage, il existe un champ dénommé Champ-la-Chapelle, au milieu duquel on a découvert quelques substructions. D'où on est porté à se demander s'il n'aurait pas existé, là, une chapelle. Supposé qu'il n'ait pas existé de chapelle à Nossage autrefois, il y a eu, tout au moins,

une chapellenie. On la trouve désignée, tantôt sous le nom de St-Jean-Baptiste des Aubres, tantôt sous celui de Notre-Dame des Aubres ou des Ouboures⁶⁰.

Ce petit bénéfice était à la collation de l'évêque. Il ne figure pas au pouillé de 1516. L'enquête du Perier 1613 n'y fait, elle aussi, aucune allusion. On ne commence à le trouver mentionné qu'au XVII^e siècle; ce qui porterait à croire qu'il ne fut fondé qu'à cette époque. Il ne possédait, alors du moins, ni chapelle, ni bâtiment d'aucune sorte. Tout son patrimoine consistait en 800 cannes de terre labourable en une égale superficie de terres en friche et en quelques landes incultivables. Il était situé dans l'angle formé par le béal de l'Ollagnier et la rivière du Céans qui le longeait au nord.

Il payait environ cinq livres de décimes ou autres contributions. Parmi les recteurs de cette chapellenie, on ne peut citer que les suivants: Gaspard Chanousse, curé de Lagrand et ensuite du Saix (1642-1666); Henri Céas, curé de Savournon (1666-1710); Fr. Bernard, curé de l'Epine (1710-1728). Chabert qui la résigne en 1745 à Miaille; Claude Callandre, curé de Montmaur 1745-1790). Celui-ci alberge à perpétuité, moyennant une pension annuelle de six livres, tous les biens de ce bénéfice à Claude Bonthoux, de Lagrand, L'acquéreur s'engage, en outre, à payer toutes les charges de la chapellenie⁶¹.

⁶⁰ Aubres, auboures viennent de *oubouras*, peupliers blancs, tremble. Le sol qui appartenait à cette chapellenie ne produisait guère d'autre végétation spontanée que ces sortes de peupliers.

⁶¹ Acte reçu par M^o Barniaud, not. à Veynes, le 25 mars 1779; approuvé par l'évêque, le 7 mars 1780, et homologué au Parlement de Grenoble, le 2 déc. 1780: papiers de la famille Barniaudy, de Lagrand.

PRIEURE DE NOSSAGE.

Au milieu du XIV^e siècle, un petit prieuré de religieuses existait sur la paroisse de Lagrand, au même quartier de Nossage. C'était une annexe de l'abbaye de Sourribes, tenue par les filles de Sainte Claire. Béatrix de Sabran en était prieure en 1348. Ce prieuré ne paraît pas avoir existé longtemps après cette époque. Il possédait des terres à la Beaumette, sur la paroisse d'Oze, et à S. Cassien, c'est-à-dire, à Chabestan⁸².

On ne trouve dans le pays aucun document à son sujet; mais la tradition locale a conservé le souvenir de son existence.

Elle rapporte que le couvent fut abandonné par suite de plusieurs incendies, et elle identifie ses bâtiments et son domaine avec ceux de la ferme appelé le « Piora », qui constituait, au cours des derniers siècles, le domaine rural du prieuré de Lagrand. Certaines parties des bâtiments sont anciennes; mais il est difficile de les distinguer, car l'immeuble a été restauré, récrépi et agrandi, au siècle dernier.

Les habitants du pays affirment qu'une sorte de cave basse, située au rez-de-chaussée, était la chapelle de l'établissement et ils croient y voir les restes de l'autel en maçonnerie. Il paraît certain qu'il a existé une chapelle à la place où est cette salle; mais celle-ci n'en a conservé aucune des formes: elle est divisée en deux parties par un mur, plafonnée au lieu d'être voutée, et plafonnée si bas qu'on touche le plafond de la main. C'est, du reste, la construction la plus récente de la ferme; elle est certainement du XIX^e siècle. Quant au prétendu autel, ce n'est qu'une grande pierre taillée en retraite sur chacun de ses bords extérieurs. Elle sert de contrefort à un reste de mur de 1 m. 20 d'épais-

⁸² J. Rom.: Rép. arch.

seur, garni d'un revêtement en pierres de taille et engagé presque tout entier dans la muraille moderne, pour la construction de laquelle on a utilisé de nombreuses pierres taillées provenant très probablement de l'ancienne chapelle.

FAMILLES. PERSONNAGES NOTABLES.

I. — Une question de nature à intéresser, dans l'étude d'une localité, c'est le changement qui s'est opéré, au cours de trois ou quatre siècles, dans les noms des familles et la possession du sol. C'est ce que permet de voir le tableau suivant où l'on trouve, dans le premier cadre, le nom des habitants qui assistèrent à la transaction de 1498; dans la 2^e, le nom des habitants et le chiffre d'une taille qu'ils payèrent en 1596; dans la 3^e, le nom des habitants en 1740, accompagné du montant de leur revenu cadastral; enfin, dans la 4^e, le nom des propriétaires de la commune, en 1840, quand fut fait le nouveau cadastre, ainsi que leur revenu cadastral.

ANNÉE 1498.		ANNÉE 1596			
		Taille			
Allier			é.	s.	d.
Armand Charles		Allier Paul	7	47	3
Armand Etienne		Armand André	4	57	6
Armand Jean		Armand Pierre	1	24	3
Barbier André		Armand Rostaing	1	32	2
Batailler Guillaume		Armand Guillaume	1	20	10
Fer alin Clément		Aithaud Jean	3	56	9
Ferralin Guillaume		Audemar Humbert	4	46	»
Giboin Jean		Barjavel Guillaume	5	6	»
Hugues Jean		Brunel Pons	2	3	»
Hugues Monet		Ferrant Jean	3	17	»
Hugues Thézard		Chapelain Pierre	6	6	»
Lombard Barthélemy		Chastel Antoine	2	»	»
Lombard François		Fortune Mathieu	2	44	»
Laurens Alexis		Fortune Pierre	4	34	3
Martin Antoine		Gaudemar Jean	1	»	9
Martin Barthélemy		Giboin Arnoux	2	6	2
Martin Jean-Antoine					

Meyfrend Jacques	Giboin Jame	12	8	10
Pascal Alexis	Félix Bastien	1	1	»
Forehier Eymard	Hugues Guillaume	»	24	»
Simond Jacques	Hugues Alex, et Théz.	10	»	6
Simond Pierre	Hugues Clémendon	20	»	9
	Isnard Etienne	9	32	2
	Isnard Humbert	2	33	»
	Isnard Pierre	1	23	»
	Jullieu Pierre	1	57	2
	Lombard Ant.	»	26	»
	Lombard François	11	»	9
	Lombard Gr. et Thez.	17	»	35
	Lombard Jean	35	»	32
	Cap. Lombard Martin	7	3	5
	Martin François	25	»	44
	Martin Pierre	6	14	6
	Mathieu Mathieu	4	39	19
	Philipon Guil.	»	27	»
	Simond Claude	16	31	2
	Tourtet Michel	10	46	5
	Truchet André	2	18	2

ANNÉE 1740
Revenu cadastral

ANNÉE 1840
Revenu cadastral

	fl.	s.	d.		fr.	c.
Arthaud Jacq.	8	3	2	André Jacq.	96	09
Bombousse H.	64	»	11	Aubéric Pierre	46	68
Brunel Joseph	18	2	11	Barjavel Ju. Fr.	360	38
Barjavel Pierre	9	8	5	Barjavel Franc.	199	67
Barjavel P. Alex	10	2	11	Barjavel Jean	45	83
Barjavel François	20	2	4	Bonnet Pierre	999	33
Brun Guill.	46	8	11	Bonnet Jean	235	98
Bonnet Jean	4	8	3	Bonthoux Jean	353	38
Boniface An.	»	9	9	Bonthoux Joseph	340	95
Bontoux Jean	11	8	1	Brun Balthazar	142	36
Bertrand Jacq.	22	2	9	Brun Claire	183	40
Clavel Claude	8	10	4	Brun Louis	49	83
Chastel George	»	»	11	Chastel J. Pierre	79	38
Ferralin Louis	11	7	10	Chastel Edouard	92	24
Hugues Balthaz.	70	8	10	Clavel Claude	144	70
Hugues Dominique	9	4	5	Fabre Augustin	119	22
Jullien Michel	13	9	8	Favier Xavier (Mart.)	350	47
Isnard Mathieu	10	2	1	Félix Isidore	89	41
Isnard Pierre, Cl.	6	5	10	Gueyraud Jacq.	34	39
Isnard Pierre	36	5	11	Faure Léon	35	43
Isnard Noël	7	»	»	Faure Joseph	46	32
Isnard Franç.	3	1	8	Gondre Alex	433	»
Laget de Bénivent	122	4	5	Gourgeon Jph.	38	33
Long Esprit	122	5	6	Hugues Jacq.	306	35
Lombard Pierre	10	4	9	Hugues Paul	90	51
Lombard Louis	16	»	2	Hugues Joseph	86	62

Lombard Franç.	39	»	5	Isnard Jean	149	94
Martin J. Pierre	24	3	1	Isnard Charles	124	»
Martin Ant.	35	8	3	Isnard Marguerite	15	70
Martin Jean	13	»	3	Jullien Louis	388	»
Martin Dominique	8	8	4	Lagier Franç.	56	39
Maigre Jean C.	1	8	2	Lombard Pierre	405	50
Maigre Pier. R.	2	2	3	Marseille Joseph	17	05
Martin Joseph	1	5	10	Marseille Jean	73	40
Martin Claude	30	5	4	Martin Claude	288	90
Marseille Jean	»	7	4	Martin Dominique	63	59
Nicolas Franç.	12	6	2	Martin J. Pierre	382	39
Nicolas Jean	54	4	11	Martin Martin	316	10
Pelloux Barth.	4	7	8	Michel J. Joseph	138	33
Roux Claude	31	10	7	Michel Louis	190	50
Samuel Jean	9	9	5	Pelloux André	89	49
Vivet Etienne	7	9	8	Pontis Disdier	158	16
La Communauté	7	8	9	Pontis Joseph	163	97
Le Prieuré	89	9	»	Ponty Jean	87	35
La Sacristie	3	1	8	Roux Joseph	241	19
La Cure	»	2	3	Richard Eu.	30	73
Le duc de Tallard,				Quenin Joseph	87	36
Sgr de Saléon	23	4	11	Roman J. Pierre	41	89
				Salla Claude	288	60
				Samuel Victor	19	60
				Samuel Louise	68	49
				Tourniaire Xavier	49	89
				Tronquet Pierre	171	11
				Truchet Barnabé	179	35
				Truchet Pierre	256	30
				Vivet Joseph-Et.	175	60
				Vivet Victor	82	82
				La Commune	44	82

Pour éclairer et compléter ce tableau qu'il soit permis d'y ajouter les réflexions suivantes: des noms portés par des familles de Lagrand, au XV^e siècle, un seul survit à ce jour: c'est le nom de Martin. De ceux qui étaient portés au XVII^e et au XVIII^e siècles, deux seulement ont survécu jusqu'à cette heure: Martin et Isnard.

La propriété, elle aussi, n'a cessé de subir de grandes variations: les domaines comme les familles se sont et se défont. Mais le fait qui frappe le plus de nos jours, c'est la disparition progressive des petites cotes. Autrefois quelques lopins de terre suffisaient pour faire vivre une famille: aujourd'hui, si on ne dispose pas d'une culture de quelque importance, c'est la misère; alors, on va chercher

fortune ailleurs et les domaines déjà les plus considérables s'arrondissent encore des terres qui étaient devenues insuffisantes à nourrir leurs possesseurs.

II. — Une toute petite localité comme celle qui fait l'objet de cette étude ne peut avoir fourni un tribut bien considérable à la notoriété. Voici, cependant, quelques noms qui méritent de ne point tomber dans l'oubli: Esprit Hugues, moine, prieur de Lagrand (1599).

David Hugues, sieur de Bénivent, était le fils de François Hugues, notaire de Lagrand. Il naquit en 1648, fut reçu avocat à Grenoble et devint juge seigneurial à Serres. Il mourut à Lagrand le 22 décembre 1728. Il avait emprunté le titre de Bénivent à un domaine, sis à Bénévent, que son père avait acquis des religieuses de Sainte Claire, de Sisteron et avait pris pour armoiries « un chevron accompagné de 3 besants ». Ses biens de Lagrand passèrent à sa fille Anne, veuve de Jacques Tardieu et remariée, en 1718, à François de Laget, d'Eyguians, et ils furent achetés, en 1776, par Gaspard Hugues, négociant à Marseille mais né à Lagrand où il fit construire le château en 1767-68.

Joseph Hugues, fils de Balthasar Hugues et de Suzanne Audibert, né en 1717. Avec l'aide de ses frères, Antoine (1719-1776), Gaspard (1723-1711), Jacques (1727-18..), il fonda à Marseille une grande maison de commerce, devint armateur, fournisseur des armées et amassa une immense fortune. Il acheta et posséda pendant plus de 30 ans l'office de trésorier général de Provence, charge qui donnait la noblesse à son possesseur. Il acheta également le marquisat de la Garde-Adhémar (Drôme). Enfin, il fut arrêté et décapité à Marseille, le 26 février 1794, comme aristocrate et détenteur d'or et d'argent. Sa fortune, évaluée à 12 millions, ce qui équivaldrait à près de 30 millions-or, à la puissance actuelle de l'argent, fut confisquée. Sa famille existe encore et porte le nom de la Garde.

Une famille qui fut, pendant plus de trois siècles, une des plus notables de Lagrand c'est la famille Lombard. A la fin du XVI^e siècle, elle comptait un capitaine parmi ses membres: Martin Lombard. Déjà en 1563, avec Balthasar Lombard, elle était en possession de la charge de Châtelain qu'elle conserva, presque sans interruptions, jusqu'en 1767. Parmi ses membres, il y a lieu de mentionner Louis qui devint Louis Lombard de la Grâce en ajoutant à son nom celui d'une de ses terres, et Charles Long de la Grâce, son petit-fils, avocat.

Peu de temps avant la révolution, les biens de cette famille passent à Jean Lombard, né en 1730, marié à Elizabeth Félix et père de Pierre et de Jean-Gabriel. Celui-ci, né en 1767, épouse Jeanne Bonnet, en 1793, et achète le château et les domaines des de Laget, situés à Eyguians. Sa descendance masculine est sur le point de s'éteindre.

Quant à Pierre, né en 1765, il épousa Louise Maigre, en 1792. On le trouve juge de paix du canton en 1794. Le consulat et les gouvernements suivants le maintiennent dans cette charge et il se fixe à Orpierre. Il a pour fils Pierre-Isidore, né en l'an III et « baptisé sur les fonds baptismaux de l'église de Lagrand, le 2 vendémiaire an III (24 sept. 1794), par M. Robert, prêtre retiré à Mison ». Pierre-Isidore entre dans la magistrature et, de 1830 à 1859, vend, pour une somme supérieure à 80.000 fr., les diverses propriétés qu'il possède à Lagrand. Sa descendance s'est éteinte, au début de ce siècle, par la mort de son fils, Arthur Lombard, avocat à Grenoble, ancien magistrat, ancien conseiller général du canton d'Orpierre.

Au siècle dernier, Lagrand a donné un autre conseiller général à son canton: Victor Jullien, agent des Contributions Indirectes, né à Lagrand en 1827, décédé à Orpierre en 1895.

J. BÉRMOND.



LES ORIGINES DU DAUPHINÉ DE VIENNOIS

D'où provient le surnom de baptême **DAUPHIN**
reçu par Guigues IX, comte d'Albon
(1100-1105)

L'histoire des comtes d'Albon présentait quelques difficultés : l'une d'elles, qui subsiste, consiste à déterminer la provenance du nom de Dauphin, *Dalpinus*, lorsqu'il paraît dans leur maison, à la fin du XI^e siècle ou au début du XII^e siècle.

La marche de ce nom, porté par eux depuis cette époque, a été fort bien étudiée par M. Auguste Prudhomme : grâce aux archives de l'Isère, il a pu la suivre et la préciser assez complètement¹. Cependant, son origine immédiate demeure inconnue. En effet, constatant que Dauphin avait jadis été le nom d'un évêque de Bordeaux au IV^e siècle², puis le surnom de l'évêque de Lyon saint Chamond au VII^e siècle³, M. Prudhomme se borne à émettre l'hypothèse que, comme tout autre nom de saint inscrit aux martyrologes, celui-ci a pu en être tiré pour s'imposer au prince qui fut le premier, parmi les comtes d'Albon, à le recevoir. Mais, tout d'abord, quand naquit cet enfant, aucun texte ne fait connaître l'usage préalable du nom de Dauphin en Viennois ou en Graisivaudan. Ce nom y fut donc sans doute inusité jusqu'alors, de sorte que son adop-

tion, en ce qui concerne ce prince, est un fait inattendu qui mérite explication. De plus, les deux évêques de Bordeaux et de Lyon cités par M. Prudhomme étant les seuls saints de ce nom connus⁴, il résulte de là que l'adoption de ce nom n'a pu se faire par un emprunt au martyrologe, car les martyrologes employés à la fin du XI^e siècle, soit à Vienne, soit à Grenoble, ne devaient les rappeler ni l'un ni l'autre. La commémoration de l'évêque de Bordeaux ne se rencontrait pas en dehors des calendriers et martyrologes particuliers du sud-ouest : celle de l'évêque de Lyon se trouvait uniquement aussi dans ceux de sa région⁵. Si le voisinage permettait bien à ce dernier d'être connu à Vienne, il faut remarquer avec soin que, dans son propre diocèse, jusqu'à une époque tardive, il ne l'a été que sous le nom de saint Chamond : en dehors des textes cités par les Bollandistes, l'église, qui existe encore aujourd'hui sous son vocable, le prouve⁶. Le surnom de Dauphin, qu'il reçut de son vivant, ne fut recueilli tout d'abord à son sujet, que par les sources de l'histoire anglo-saxonne, en particulier par Bède⁷, et les textes lyonnais ne l'ont fait connaître ensuite qu'en le leur empruntant : même depuis lors, saint Chamond ou Aunemond demeura d'ailleurs, en France, le nom ordinaire de cet évêque.

En conséquence, au moment où les comtes d'Albon reçoivent le surnom de Dauphin, la provenance de ce surnom reste bien un mystère à élucider : c'est l'objet des recherches actuelles. Y aboutir aura pour résultat de fixer un détail fort menu de l'histoire : cependant, ce simple détail offre, en lui-même, assez d'intérêt pour ne pas être négligé. La fortune du nom de Dauphin présente, en effet, quelque chose d'extraordinaire et, cela, surtout à dater du moment où en a été perdu le sens réel. Depuis celui de César⁸ et aussi, celui du grand Charles, il est à peu près le seul nom d'homme qui, porté par un prince, soit devenu le titre de ses descendants avec le symbole héréditaire de leur grandeur.



Chez les comtes d'Albon de la première race, dès le X^e siècle, à chaque génération, on le sait, l'aîné reçoit le nom d'Imbert ou Humbert, *Humbertus*, pour devenir le ministre du Dieu vivant, et le puîné celui de Guigon ou Guigues, *Wigo*, pour dominer le pays dont il sera le maître. L'habitude régulière des surnoms s'introduit chez eux au milieu du XI^e siècle : en 1063, le comte Guigues VI s'appelle tout simplement « le Vieux », son fils est Guigues « le Gras »⁹. Celui-ci, à son tour, a pour fils, d'un premier mariage, Guigues dit « le Comte »¹⁰ et, d'un second, Guigues surnommé « Raymond ».

Guigues, dit le comte, épouse l'anglaise Mahaud, dite elle-même *Regina*. Ce surnom pourrait assurément être un nom propre, celui que plusieurs saintes fêtées le 22 février, le 2 avril, le 1^{er} juillet et le 7 septembre avaient porté, mais le culte et le nom des deux plus connues d'entre elles, vénérées dans les diocèses de Cambrai et d'Autun, ne paraissent avoir été répandus ni dans le pays d'origine ni dans le pays d'adoption de Mahaud¹¹. L'hypothèse la plus probable est donc qu'il faut reconnaître un titre de naissance dans son surnom : l'acte émané de son descendant au quatrième degré, le comte André-Dauphin, et daté du 15 août 1223 confirme cette vue d'une manière positive. Un tel fait n'est pas isolé : au début du XIII^e siècle, la comtesse de Flandre, nommée Thérèse dans son pays d'origine et Mathilde ou Mahaud dans son pays d'adoption, reçoit aussi le surnom de *Regina*¹². Du Cange, en citant cet exemple, a depuis longtemps observé que le titre de Reine a été ainsi pris, en fait, non seulement par les femmes des rois, mais encore par des filles de rois, surtout en Espagne et en Languedoc¹³. Guillaume le Breton et Gilles d'Orval en font foi pour la comtesse de Flandre :¹⁴ il résulte donc du surnom de Mahaud, femme de Guigues VIII le Comte, qu'elle était, sinon femme, du moins fille de roi.

De ce mariage naquirent Humbert, archevêque de Vienne, Guigues « le Vieux » et Guigues IX, dit « Dauphin »⁷⁷, qui paraît pour la première fois d'une manière explicite, après la mort de son frère aîné homonyme, et avec ce surnom étrange jusqu'alors inconnu, le 31 octobre 1110. La coutume établie des doubles noms ou des surnoms continuait donc : elle durera, mais à un moindre degré jusqu'au XIII^e siècle ainsi qu'en témoigne Lambert d'Ardres⁷⁸. Guigues étant le nom coutumier et patronymique porté par tous les prédécesseurs de Guigues-Dauphin depuis huit générations, c'est Dauphin à n'en pas douter, qui est le surnom de ce prince.

De 1110 à 1142, les seize textes où il paraît le nomment vingt-trois fois, soit à cinq reprises seulement Guigues, tout court et dix-huit fois Guigues-Dauphin. Donc, sauf exception, les deux noms se suivent et, quand ils ne se suivent pas, c'est le nom patronymique Guigues, au lieu du surnom, qui est le seul employé. Le premier de ces textes, du 31 octobre 1110, émane du comte d'Albon et se trouve encore maintenant conservé en original : il emploie la forme *Dalfinus*. Les autres ne sont plus que des copies transcrites plus ou moins tôt, plus ou moins tard. L'une d'entre elles donne *Dalfinus*, une seconde *Delfinus*, six autres *Dalphinus* et les deux restantes *Delphinus*. Pour le début du XII^e siècle, c'est donc la forme *Dalfinus* qu'il faut adopter : il y a lieu de remarquer qu'elle est conforme aux précédents de Bède, d'Eddius, d'Eadmer et du précepte royal qui remonte au 13 décembre 710. C'est donc la forme la plus exacte à retenir.

Le fils de Guigues IX - Dauphin portera d'abord le nom seul de son père. Il y joindra ensuite le même surnom que lui : en effet, les huit textes que l'on peut citer à son égard l'appellent deux fois Guigues, de 1142 à 1148, quatre fois Guigues-Dauphin, de 1150 à 1162 et deux fois seulement Guigues pendant cette dernière période : l'usage adopté pour le père passe donc, dix ans après sa mort seulement, au fils à dater de 1150. Le précepte émané de la chancellerie impériale le 13 janvier 1155, conservé en son original, adopte la forme *Delfinus*.

**

Ayant constaté que le surnom *Dalfinus* se trouve ainsi reçu dans la Maison des comtes d'Albon en 1110, il faut maintenant en déterminer la nature et en découvrir la provenance. Pour fixer sa nature, il convient d'établir la catégorie des surnoms alors en usage qui y répond par ses caractères propres. Quand sa nature sera connue, la voie qui l'introduisit en Graisivaudan se découvrira plus aisément.

L'examen de quelques textes des X^e, XI^e, et XII^e siècles permet de distinguer en France cinq grandes classes de surnoms : les surnoms de baptême, les surnoms patronymiques, les surnoms d'origine, les surnoms de dignité sociale et les surnoms de qualité morale, intellectuelle ou physique, c'est-à-dire les sobriquets.

De plus, suivant que le surnom se trouve à la première génération de la famille où il apparaît ou bien aux générations suivantes, deux états différents se présentent quelquefois pour chacune de ces cinq classes : dans le premier, ils sont purement personnels et, dans le second, ils tendent à devenir héréditaires. Ces distinctions paraîtront compliquées, mais elles ne sont pas superflues : car, nécessaires pour définir clairement un surnom quelconque, seules, si on les exprime, elles peuvent y suffire.

Les caractères, qui sont particuliers à chacune de ces classes et aux états dans lesquels elles se rencontrent, ressortent des exemples fournis par les textes et, puisqu'il s'agit en ce moment de la maison d'Albon, celle-ci suffit d'ailleurs à présenter des spécimens assez caractérisés répondant à chacune d'elles. Les voici par ordre chronologique :

1063 : ego, Guigō comes. qui nomine vocor *Senex*. atque
filius meus Guigō *Pinguis*.

1076 : Guigonis de Albion.

1079 : Wigo, Dei indultū, oppidi Albionis comes... aucto-
ramento fratris mei Guigonis, cognomento Raimundi.

- 22 février 1099 : ego, Guigo comes, filius Guigonis *Crassi*.
 23 septembre 1103 : ego Guigo comes... laudat Guiguo, filius meus, cognomine *Vetus*.
 22 janvier 1105 : signum Guigonis comitis. Signum filii ejus, Guigonis *Veteris*.
 31 octobre 1110 : ego Guigo comes et uxor mea regina, nomine Maheldis.... laudaverunt filii eorum Guigo Dalphinus et Umbertus.
 30 janvier 1131/2 : ego, Guigo Delphinus comes... dono Guigone comite Albionense patre meo et mea matre Matildi comitissa et uxore mea comitissa, sorore comitis Guilelmi de Burgundia laudantibus.... Signum Guigonis Delphini... Signum Guigonis comitis patris... Signum Matildis regine, matris Guigonis Delphini... Signum comitisse, uxoris Guigonis De'phini.
 29 avril 1134 : ego Guigo Dalphinus, comes Albionensis.
 1132-1142 : Guigo comes, qui vocatur Delfinus.
 1142-1144 : Guigo comes, filius Guigonis Delfini.
 13 janvier 1155 : fidei nostro Guigoni Delfino, comiti Gratianopolitano.
 13 janvier 1155 : dilecto suo Guigoni Delfino, Albonis comiti.
 1161 : dominus comes Albionensium, Guigo scilicet Dalphinus.
 1184 : Phelisia, nutrice Delphini filii nostri.
 1190-1192 : filius meus qui dicitur Delphinus.
 1194 : filius meus Dalphinus.
 1^{er} octobre 1201 : tibi Beatrici comitisse Albionii et tibi Andree Dalfino ejus filio..... ipsa Beatrix et Dalphinus..... ita et Dalphinus... Beatrix comitissa et Dalphinus.... Beatrix comitissa et Andreas Dalphinus.... Beatrix comitissa et Dalphinus. Ego Beatrix comitissa Albionii et ego Andreas ejus filius... Beatrici comitisse et Dalfino..... ego Beatrix comitissa Albionii et ego Andreas Dalphinus filius ejus.
 juin 1202 : Dalfino.. Dalfino.... Dalphinus... Dalphinus... Dalfino... Dalfino... Dalfini..... Dalphinus... Dalfini.... Dalphinum.
 1^{er} septembre 1202 : filii mei Andree.
 1203 : ego Dalphinus, Vienne et Albonis comes.. ego Dalphinus Vienne et Albonis comes.
 décembre 1207 : Andream fratrem meum comitem Albionii... Andree comitis Albionii.
 1208 : ego Andreas Dalphinus filius ejus.
 1210 : ego Dalphinus comes.
 5 avril 1211 : ego Beatrix, quondam uxor Dalphini.
 1210/1 : dominus Andreas Dalphinus frater ejus, comes

Viennae... eidem Dalfino... Dalfinum... Dalfino...
dominus Da'finus.. Dalfini.. Dalfinus,.. Dalfinus...
Dalfinus... Dalfinus... Dalfinum.... Dalfinus...
Dalfinus.

1213 : Andreas, dictus Dalphinus, comes Albionis et
Vienne palatinus.

1212-1215 : Andreas Dalphinus, comes Albonii et Vienne.

1212-1215 : Andreas Dalphinus, comes Albonii et Vienne.
mai 1215 dominum comitem Delfinum... Delfinus comes.

29 mars 1217 : Andreas Delphinus.

15 août 1222 : Andreas Delphinus, comes Albonis et
palatinus Vienne... ego Andreas, Delfinus et comes
Albonis et palatinus Vienne... a Delfino de Averniâ
consobrino meo.

13 décembre 1222 : uxoris meae filiae comitis Dalphini,
scilicet Andrae.

6 juillet 1223 : ego Andreas Delphinus, Vienne et Albonii
comes.. manescalus domini De'phini... notarius do-
mini Delphini.

janvier 1225/6 : Dalphinus comes Vienne et Albonii.

13 juillet 1228 : dominum Andream, comitem Dalfinum
Vianensem et Albonensem... dominus comes Dalfi-
nus... dominus comes Dalfinus.. a domino Dalfino...
dominus comes Da'finus... dominus Dalfinus.. domi-
comes... manescalus domini Delphini... notarius
nus Dalfinus comes.... dominus Dalfinus comes...
dominus Dalfinus... dominus Dalfinus... domino
comiti Da'fino... domini Dalfini... domini Dalfini...
domino Dalfino... domino Dalfino... domino comite
Dalfino... dominus comes Dalfinus... domini Dal-
fini... domini Dalfini... domino Dalfino... domini
comitis Dalfini... domini comitis Dalfini.... dominus
Dalfinus comes... dominus comes Dalfinus... domino
Dalfino comiti... domino Dalfino... domino Dalfino...
comitem Dalfinum... comes Dalfinus... domini Dal-
fini... domini Dalfini... dominus Dalfinus... domini
Dalfini... domino Dalfino comite... domini Dalfini co-
mitis. capellanus domini Dalfini... domini Dalfini
comitis.

24 juillet 1228 : dominum Delphinum comitem.. dominus
Delphinus.

14 décembre 1228 : uxori filii mei Delphini.

26 juillet 1230 : Andreas Dalphinus, comes Vienne et
Albonis.

février 1230/1 : mater Andree, domini Dalphini et co-
mitis Albonis et palatini Vienne.. domno Dalphino...

- domnus Andreas Dalphinus et comes Albionis et palatinus Vienne... capellanus domini Dalphini... capellanus domne comitisse... medicus domni Dalphini... Andree, domni Dalphini.
- 17 octobre 1232 : dominus Andreas Da'phinus, comes Albonis et Vienne.
- 2 août 1233 : marescalcum domini Dalfini... domino Dalfino.. Dalfino.. dominus Dalfinus Vienne... sacri palatii et domini Dalfini notarius.
- [] : nos Dalphinus comes Albonii et Vienne.
- [Sigillum Dalph]INI COMITIS ALBONII ET VIENNE [palatini].
- 4 mars 1236/7 : dominus Andreas, Dalphinus Viennensis et Albonis comes... Andree, Dalphini comitis.. comes Dalphinus.
- [1202-1218]. Légende des deniers de la monnaie de Césane : co[mcs] DALP[II]INUS VIENENSIVM. Le type du revers de ces pièces imite celui qui caractérise la monnaie de Dijon sous le duc de Bourgogne Eudes III (1193-1218) frère d'André.
- 1238 : Guigo Dalphini.
- 1244 : Guigo Dalphini, Vienne et Albonis comes.
- 1248 : Guigo, Dalphinus Viennensis.
- 1278 : Johanne de Da'phyn, comite.
- 1282 : Johannes Dalphini, comes Vienne et Albonis.
- 1282 : Humbertus, Delphinus Vienne et Albonis comes, dominusque de Turre et de Coloniaco.
- 1285 : Humbertus, dominum de Turre, tenentem Delphinatum Vienne et Albonis.

Ces spécimens, fournis par l'histoire de la Maison d'Albon, se rangent par ordre de classes, ainsi qu'il suit :

SOBRIQUETS.

- 1063 : Guigo comes qui, nomine, vocor senex... Guigo pinguis.
- 22 février 1099 : filius Guigonis crassi.
- 23 septembre 1103 : Guiguo, filius meus, cognomine vetus.
- 22 janvier 1105 : signum... Guigonis veteris.

Guigues le Vieux et Guigues le Gras, son fils, en 1063, voilà deux sobriquets tirés tout naturellement d'une particularité physique très apparente. Ce ne sont pas ces deux princes qui se les donnent eux-mêmes : ils les reçoivent et on a l'habitude de les leur donner. C'est leur nom distinctif, *nomine*. Ils sont les premiers de leur race

à les recevoir : c'est leur nom personnel. Dans beaucoup de familles de rang ordinaire, ce sobriquet est devenu héréditaire, de manière à ne plus désigner seulement une personne de la famille, mais finalement la famille elle-même. Les familles Vieux et les familles Gras ne manquent pas. Les MM. Vieux peuvent être d'allure fort jeune et les MM. Gras peuvent être fort maigres : le Vieux et le Gras qui en sont l'origine réelle sont morts depuis longtemps. Leurs descendants subsistent; dans ce cas, ce ne sera plus, parmi eux, *Guigo Crassus*, mais *Johannes Crassi* ou *Petrus l'eteris* qui portera leur nom. Les MM. Vieux et les MM. Gras s'opposaient, quand ils furent ainsi dénommés, aux MM. Jouve, *Juvenis*, et aux MM. Maigre, *Macer*.

En 1103 et en 1105, Guigues le Vieux n'est plus le père de Guigues le Gras, mais le frère aîné de Guigues-Dauphin : ce surnom est donc toujours un sobriquet marquant l'âge plus avancé de son titulaire par rapport à celui d'un membre homonyme de sa famille.

Les particularités physiques ne sont d'ailleurs pas les seules à avoir fourni des sobriquets : les particularités morales s'imposent aussi, tels les MM. Bonhomme ou Bonfils, Maucler ou Malvezin. Les particularités tirées de la profession seraient à ranger plutôt, logiquement, avec la classe suivante.

SURNOMS DE QUALITÉ ET DE DIGNITÉ.

22 février 1099 : ego, Guigo comes.

31 octobre 1110 : ego Guigo comes et uxor mea regina, nomine Maheldis.

30 janvier 1131/2 : signum Matildis regine.

15 mai 1222 : ego Andreas, Delfinus et comes Albionis et palatinus Viennæ.

février 1230/1 : mater Andreæ, domini Dalphini et comitis Albionis et palatini Viennæ... domnus Andreas Dalphinus et comes Albionis et palatinus Viennæ.

2 août 1233 : dominus Dalphinus Viennæ.

4 mars 1236/7 : domnus Andricas, Dalphinus Viennensis et Albionis comes.

[1202-1218 :] comes, Dalphinus Viennensium.

1248 : Guigo, Dalphinus Viennensis.

1282 : Humbertus, Delphinus Viennæ et Albionis comes.

Guigues Comte, Mahaud Reine, Guigues Dauphin viennois, Humbert Dauphin de Vienne, voilà quatre surnoms de qualité qui sont l'expression du titre de dignité revêtu par les quatre personnes dont il s'agit.

En dehors de la famille comtale et delphinale, d'autres familles de rang ordinaire ne manquent pas où ces surnoms de qualité, attribués d'abord, non pas comme qualité réelle, mais comme sobriquets de dépendance et transmis d'une manière héréditaire, sont devenus le nom habituel de la famille : de là, les MM. Comte, les MM. Dauphin et, même, les MM. Roy ou Empereur, qui ne sont ni comtes ni dauphins ni rois ni empereurs d'origine. Dans ce dernier état, ce ne sera plus *Guigo Comes*, mais *Antonius* ou *Laurentius Delphini* ou *Franciscus Regis* ou *Johannes Imperatoris*.

Il faut observer que la transformation du surnom nominal Dauphin en surnom de qualité s'observe tout d'abord, sous le règne du comte André, dès le mois de mai 1215 probablement : *dominum comitem Delfinum*, et avec certitude à partir du 15 août 1222 : *ego Andreas, Delfinus et comes Albionis*. Désormais, sur les rives de l'Isère et du Rhône, les gens prennent pour un titre ce nom qui leur paraît étrange. Le souverain se pare de cette ignorance qui s'impose à tous ses sujets et, depuis l'avènement de la dernière race comtale, comme ce nom est un titre aux yeux du public, le pays régi par le Dauphin de Vienne devient le Dauphiné.

SURNOMS D'ORIGINE LOCALE.

1076 : Guigonis de Albion.

1079 : Wigo, Dei indultu, oppidi Albionis comes.

30 janvier 1131/2 : donno Guigone comite Albionense patre meo.

29 avril 1134 : ego Guigo Dalphinus, comes Albionensis.

Guigues « d'Albon », voici un surnom d'origine et, en fait, comme son fils le déclare lui-même peu après, ce Guigues était le comte du bourg d'Albon.

On a déjà eu l'occasion de le remarquer au sujet de la Provence : « dans la hiérarchie féodale, plus le nom de

la terre est donné rapidement, moins la famille qui le reçoit a de notoriété et d'importance. Les châtelains le reçoivent, hors de chez eux, dès le début du XI^e siècle et les vicomtes à la fin du XII^e siècle, quand ils cessent d'être vicomtes pour se terrer dans un château à l'écart et à l'abri du mouvement politique ».

De fait, ici, c'est le comte de Barcelone, dans son testament fait à Barcelone, qui est le premier, en 1076, à parler de Guigues « d'Albon » son gendre. De même, l'acte de 1079 a été fait pour Cluny hors du Viennois et c'est pourquoi on y spécifie si précisément que son donateur Guigues est le comte d'un petit bourg nommé « Albon », en Viennois.

Chez lui, il suffit à Guigues de se dénommer *Guigo comes* : il y est connu de tout le monde. La seule nécessité qui s'impose à ses sujets est de savoir s'ils traitent avec Guigues « le Vieux » ou bien avec son fils Guigues « le Gras ».

Le 29 janvier 1107, c'est encore un acte fait à Lyon, c'est-à-dire à l'étranger, qui désigne *Guigo comes Albionensis*. Le 30 janvier 1131/2, dans un don fait aux Templiers, c'est-à-dire à des étrangers, le donateur nomme son père *donno Guigone comite Albionense*. Enfin, le 29 avril 1134, dans un accord passé avec l'abbaye de Romans, le comte pour la première fois dans ses états, traitant avec les siens, se qualifie lui-même : *ego Guigo Dalphinus, comes Albionensis*. Le précepte du 13 janvier 1155 le dénomme : *comes Gratianopolitanus*, parce que, pour l'empereur, Grenoble est le centre de son pouvoir et, si, dès le 27 du mois d'avril 1050, dans un acte passé à Grenoble même, on désigne *Guigo Gratianopolitanac provinciae princeps*, la raison en est que cet acte ne concerne pas Grenoble : il est fait pour l'abbaye viennoise de Saint-Pierre hors du Graisivaudan.

Evidemment, on ne peut manquer d'objecter à ces faits que les souverains placés au sommet de l'échelle féodale ont toujours, ou presque toujours, et dès le début, exprimé le nom des peuples sur lesquels ils règnent en tête des

actes émanés de leur chancellerie : mais ils s'adressent à tous présents et à venir. Quand on s'adresse à l'univers, il faut lui dire clairement d'où vient l'appel.

SURNOMS PATRONYMIQUES OU DE FILIATION.

1238 : Guigo Dalphini.

1244 : Guigo Dalphini, Vienne et Albonis comes.

1278 : [Jean] de Dalphyn.

1282 : Johannes Dalphini.

Guigues Dauphin, Jean Dauphin ou de Dauphin représentent un surnom patronymique et on peut en préciser exactement l'origine. En effet, *Guigo Dalphini*, Guigues Dauphin (14 mars 1237 † 1269) était le fils d'André-Dauphin, *Andreas Dalphinus* (1192 † 14 mars 1237) et Jean Dauphin, *Joannes Dalphini* (

1269 † 24 septembre 1282) fut, à son tour, le fils de ce Guigues XI Dauphin. Le surnom personnel Dauphin, *Dalpinus*, porté par les comtes d'Albon Guigues IX et Guigues X, depuis 1110 jusqu'en 1162, est donc devenu le surnom patronymique de leurs successeurs à partir de la mort du comte André-Dauphin, le 14 mars 1237.

Ce qui caractérise le surnom patronymique ou nom de famille héréditaire, c'est que la langue latine le place à la suite du nom de la personne sous la forme du cas génitif de la déclinaison du substantif. La langue française, ne pouvant exprimer cette forme, l'ajoute simplement au nom de la personne sans l'y joindre par l'artifice d'un tiret de ponctuation comme ce sera le cas pour les surnoms de baptême.

Beaucoup de familles portent ainsi, comme nom héréditaire, un surnom d'homme, tout d'abord personnel à leur auteur : de là, les MM. Jean, les MM.^e André, les MM. Guigues, les MM. Guion, les MM. Imbert. Il est rare qu'on puisse, comme c'est ici le cas pour les comtes d'Albon, en saisir si bien le point de départ, daté d'une manière précise.

SURNOMS DE BAPTEME.

1079 : Guigonis, cognomento Raimundi.

31 octobre 1110 : Guigo Dalpinus.

Voici, forcément, puisque toutes les autres classes de surnoms personnels ont déjà été reconnues, deux surnoms de baptême, Raymond et Dauphin.

Le premier nom personnel de l'enfant se trouvait reçu par lui dès le jour de sa naissance et, pour les aînés tout au moins, il devait répondre à la coutume ancestrale : ce nom, dans la Maison d'Albion, était Humbert ou Guigues. Pendant sept générations au moins, Humbert a été le nom de l'aîné, Guigues celui du puîné, depuis Guigues III jusqu'à Guigues IX, et, même, pour les deux générations de Guigues VIII, de Guigues IX, ce nom coutumier du puîné se trouve répété. Il est donné encore au troisième fils comme au second : le frère cadet de Guigues VIII est ainsi Guigues-Raymond et celui de Guigues le Vieux est, à son tour, Guigues-Dauphin.

Les aînés étant, par leur nom de naissance coutumier, si l'on peut dire, le lot du père, les cadets forment ensuite, à cet égard, le lot de la mère. Elle leur donne donc le nom qui lui plaît de plus et, presque toujours, ce nom rappelle sa famille à elle : c'est ainsi qu'on a remarqué, dans la Maison d'Albon, aux générations de Guigues V et de Guigues VI, les noms maternels de Richard et de Guillaume, portés par les cadets.

Mais, pour un Chrétien, la naissance n'est qu'une préface : l'essentiel est le baptême et le baptême, cette renaissance — cette naissance à la vie spirituelle — peut ne pas confirmer le nom de naissance. C'est alors que paraît le surnom de baptême.

Les deux textes, de 1079 et de 1110, qui viennent d'être cités, montrent que le frère puîné de Guigues VIII a reçu le surnom de baptême Raymond et que son neveu, le frère puîné de Guigues le Vieux, c'est-à-dire le futur Guigues IX, a ensuite reçu le surnom de baptême Dauphin. Il ne semble pas que Guigues X ait à son tour reçu un surnom de baptême : le premier acte qui le cite, après la mort de son père, de 1142 à 1144, le nomme simplement Guigues, *Guigo comes, filius Guigonis Delfini*. Cependant, ce surnom ne tarde pas à lui être attribué pour que rien

ne lui manque de l'héritage paternel : ce n'est donc plus pour lui un surnom de baptême.

13 janvier 1155 : Guigoni Delfino, comiti Gratianopolitano.

13 janvier 1155 : Guigoni Delfino, Albonis comiti.

1161 : comes Albionensis, Guigo scilicet Dalphinus.

Ce n'est pas encore un nom patronymique : mais, si Guigues est un nom coutumier de règne depuis plus de six générations, on peut dire que Dauphin, avec Guigues X, devient, après la mort de son père, un surnom de règne complétant son nom coutumier Guigues.

On va voir ce que devient cette situation, à l'avènement de la Maison de Bourgogne, avec le petit-fils de Guigues X.

1184 : Delphini filii nostri.

1190-1192 : filius meus qui dicitur Delphinus.

1194 : filius meus Dalphinus.

Ainsi, comme nom de naissance, ce n'est pas le nom de règne coutumier de la dynastie précédente que reçoit le fils de la comtesse d'Albon Béatrix et du duc de Bourgogne. Cet enfant ne reçoit pas le nom de Guigues : il reçoit, dès sa naissance, comme nom personnel, le surnom de règne de son aïeul maternel. Guigues X auquel il était appelé à succéder : son père et sa mère le nomment Dauphin. Dès le 1^{er} octobre 1201, s'exprime ensuite, dans les actes, son surnom de baptême André. Le 1^{er} septembre 1202, sa mère ne lui donne que ce surnom : *filii mei Andrec*. Quelquefois, on continue à ne lui donner que son nom de naissance : ainsi le fait son beau-père dans son contrat de mariage en juin 1202 à dix reprises. Lui-même, en 1203, en 1210 en fait autant : le statut de Grenoble en janvier 1225/6 suit cet usage. Sa première femme délaissée, le 5 avril 1211, sa mère, dans son testament, le 14 décembre 1228, en font encore autant. Cependant, l'usage qui paraît être le plus général consiste à exprimer, l'un après l'autre, son surnom de baptême et son nom de naissance : *Andreas Delphinus*, André-Dauphin, depuis le 1^{er} octobre 1201 jusqu'au 15 août

1222. Dans l'acte muni de cette dernière date, ce nom de naissance, héritage du surnom de règne de Guigues X, commence à devenir positivement un titre : *ego Andreas, Delfinus et comes*... ce que le comte continuera à exprimer dans son testament le 4 mars 1236/7 : *domnus Andreas, Dalphinus Viennensis* comme sur ses monnaies dont la légende n'exprime que ses titres sans spécifier son nom : COMES, DALPHINUS VIENENSIIUM. Si le nom s'y trouvait indiqué, la légende serait : *Andreas comes, Dalphinus Vienensium*, et, plus complètement encore : *Andreas, comes Albonis, Dalphinus Vienensium*.

En somme, des textes réunis par M. Auguste Prudhomme et de ceux qui viennent d'y être joints se dégage parfaitement, pour ce nom de Dauphin dans la Maison d'Albon, le développement suivant. Il a été, d'abord, le surnom de baptême d'un puîné qui, par la mort de son frère aîné, devient Guigues IX (1110-1142). Il est, ensuite, le surnom de règne de Guigues X (1155-1162). Il devient le nom de règne du comte André (1184-1222) dès la naissance de celui-ci, puis le premier de ses titres, *Andreas, Delfinus et comes* (1222) jusqu'à sa mort (1237). Surnom patronymique de Guigues XI (1237-1269), fils, et de Jean (1269-1282), petit-fils d'André, ce nom reste le titre primordial des princes régnants de la troisième race (1282-1349) et devient le nom de leur terre pendant que les princes membres de leur famille le gardent comme surnom patronymique ou nom de Maison. Ce titre, en passant à la France décorera l'héritier de la couronne jusqu'en 1830. Ce sont là six sens successifs qui se sont déagés peu à peu l'un de l'autre de 1110 à 1349, en un siècle et demi de durée : M. Auguste Prudhomme en a énoncé les trois phases essentielles et les conclusions de son travail ainsi complétées paraissent définitives. La vérité est toujours plus complexe, quand on la considère longuement, qu'elle ne paraît l'être au premier coup d'œil, si nettement que puisse voir celui-ci.



Le surnom de Dauphin reçu en 1110 par le futur Guigues IX, comme celui de Raymond reçu en 1079 par son oncle; étant, pour ces deux puînés, nécessairement un surnom de baptême, il importe d'étudier plus amplement les surnoms de cette classe, en dehors de la Maison d'Albon, pour en déterminer les caractères précis.

Dès le pontificat de Sixte III (432-440), la célèbre inscription placée par ce pontife dans le baptistère de Saint-Jean-Baptiste au Latran, ce sanctuaire central de la Chrétienté, reflète la doctrine de l'Eglise d'une manière lumineuse :

GENS SACRANDA POLIS HIC SEMINE NASCITUR ALMO

 QUEM VETEREM ACCIPIET, PROFERET UNDA NOVUM

 VIRGINEO FETU GENITRIX ECCLESIA NATOS
 QUOS, SPIRANTE DEO, CONCIPIT AMNE PARIT

 FONS HIC EST VITAE QUI TOTUM DILUIT ORBEM

 COELORUM REGNUM SPERATE, HOC FONTE RENATI,
 NON RECIPIT FELIX VITA SEMEL GENITOS

 HOC NATUS FLUMINE SANCTUS ERIT¹⁹.

La renaissance du baptême, *fonte renati*, est donc la naissance nécessaire, *hoc natus flumine*, pour entrer dans la vie éternellement heureuse.

Ce principe posé, voici treize exemples de surnoms personnels reçus au baptême et groupés, selon le hasard des premières recherches faites, dans toutes les régions de la France, du X^e au XII^e siècle. En outre de ceux que fournirait l'étranger²⁰, d'autres se trouveraient en nombre plus considérable grâce à une attention qui se prolongerait encore: cela va de soi. Mais il est nécessaire de se borner à l'étude de ceux qui concernent des personnes de Maison royale ou comtale, car ce sont celles-ci dont la généalogie

peut le mieux se suivre. A partir du XII^e siècle, sauf exceptions, l'habitude s'établit, d'ailleurs, de baptiser les enfants presque aussitôt : ainsi, Philippe Auguste est déjà baptisé le lendemain du jour de sa naissance. Dans les premiers temps du christianisme, les empereurs, eux, préféraient attendre la veille de leur mort pour entrer, sans doute, plus sûrement au paradis : maintenant, on craint de voir l'innocence, qui naît si fragile, condamnée à la brume éternelle des limbes si son souffle léger venait à s'éteindre avant d'avoir franchi les portes d'où se voit la lumière d'en haut. C'est cependant un risque très angoissant celui que craignent les Augustes d'en perdre ensuite le rayon par une mauvaise vie et d'être ainsi plongé dans des ténèbres auprès desquelles les limbes ne sont rien. Telle est l'évolution de la pratique du baptême qui s'achève alors, de Constantin à Philippe Auguste : les grands bassins des baptistères primitifs, où l'on baptisait les adultes par immersion, font place aux fonts baptismaux très réduits de l'époque moderne. L'enfant naît désormais anonyme : *N. . . .* et il reçoit son nom seulement au baptême. Par suite, les surnoms de baptême précédents disparaissent.

Une douzaine d'exemples sont assurément suffisants pour servir de base à l'établissement des caractères particuliers que peut, d'ordinaire, présenter la classe des surnoms de baptême jusqu'au XII^e siècle : car, si cette série d'exemples pris au hasard comme base offre des particularités communes et constantes, il sera vraisemblable qu'elles caractérisent bien les surnoms de baptême en général.

Voici donc ces exemples établis par ordre chronologique.

Raymond-Pons, comte de Toulouse et duc de Guyenne
(924 † vers 951).

Charles-Constantin, comte de Viennois (924-ve:s 965).

Eudes-Henri, duc de Bourgoigne (965 † 15 octobre
1002).

Otte-Guillaume, comte de Mâconnais (vers 987 † 21 sep-
tembre 1026 ou 1027).

Foulques-Bertrand, comte de Provence (1018 † vers 1050).

Hugues-Renaud, comte de Tonnerre, évêque de Langres (1046-3 ou 5 avril 1085).

Guy-Geoffroy, comte de Poitou, duc de Guyenne (vers 1027 † 24 septembre 1086).

Henri-Etienne, comte de Blois et de Champagne (1061 † 1102).

Borel-Eudes 1^{er} duc de Bourgogne (1079- 1102).

Guigues-Raymond, comte de Lyonnais (né vers 1071 † vers 1109).

Thibaud-Louis VI, roi de France (1081 † 3 août 1137).

Flour-Louis VII, roi de France (1120 † 18 septembre 1180).

Adéodat-Philippe II Auguste, roi de France (1165 † 14 juillet 1223).

Les textes narratifs seuls ne suffiraient pas à entreprendre cette étude : leur nombre est trop restreint et leurs auteurs sont, pour écrire, bien souvent en retard sur les faits qu'ils rapportent. Les textes diplomatiques ont le mérite d'être nombreux. De plus, mérite encore plus grand, ils fixent généralement les faits sans retard. Enfin, ce qui est pour l'objet de cette étude leur principale qualité, le prince lui-même dont il s'agit, ou du moins le scribe dont il se sert, parle souvent par eux.

Les textes diplomatiques et les textes narratifs combinés donnent, au sujet de ces treize exemples, les résultats suivants qui peuvent se coordonner en un simple tableau :

1^o Raymond-Pons²¹. — 11 textes :

10 diplomatiques le nommant 17 fois, soit :

Raymond. 6 (6 mars 932-5 mai 951).

Raymond-Pons. 2 (28 août 936-938).

Pons. 9 (17 déc. 924-août 940).

1 historique le nommant 1 fois :

Raymond 1

2^o Charles-Constantin²². — 11 textes :

7 diplomatiques le nommant 9 fois :

Charles. 9 (3 juin 924-19 mai 962).

4 historiques le nommant 4 fois :

Charles-Constantin 4 (931-951).

3° Eudes-Henri²³. — 9 textes :

4 diplomatiques le nommant 5 fois :

Henri. 5 (974-1002).

5 historiques le nommant 5 fois, soit :

Eudes. 1 (965).

Henri 4 (965-1002).

4° Otte-Guillaume²⁴. — 16 textes :

14 diplomatiques le nommant 21 fois, soit :

Otte. 5 (av. 986-mai 999).

Otte-Guillaume 7 (28 oct. 1019-vers 1040).

Guillaume. 9 (24 oct. 996-1107).

2 historiques le nommant 12 fois, soit :

Otte. 1

Otte-Guillaume. 7

Guillaume-Otte. 3

Guillaume 1

5° Guillaume-Bertrand²⁵. — 19 textes :

19 diplomatiques le nommant 20 fois, soit :

Guillaume 4 (1013-1019).

Guillaume-Bertrand 4 (vers 1030).

Bertrand 12 (1030-1044).

6° Hugues-Renard²⁶. — 11 textes :

10 diplomatiques le nommant 12 fois, soit :

Hugues. 1 (29 sept. 1046).

Hugues-Renard 1 (29 sept. 1046).

Renard-Hugues 1 (17 mars 1060).

Renard 9 (1068-1086).

1 historique le nommant 1 fois, soit :

Renard-Hugues 1 (1065).

7° Guy-Geoffroy-Guillaume²⁷. — 114 textes :

111 diplomatiques le nommant 138 fois, soit :

Guy 35 (av. 1040-vers 1080).

Guy-Geoffroy 5 (vers 1047-4 sept. 1078).

Geoffroy 73 (juin 1043-vers 1090).

Geoffroy-Guillaume 1 (11 janv. 1081).

Guillaume-Geoffroy. 1 (28 janv. 1077).

Guillaume-Guy 1 (vers 1110).

Guillaume. 21 (nov. 1058-1087).

3 historiques le nommant 14 fois, soit :

Guy	5
Geoffroy-Guy	1
Geoffroy	8

8° Henri-Etienne²⁸. — 22 textes :

21 diplomatiques le nommant 32 fois, soit :

Henri	4	(1061-28 janv. 1102).
Henri-Etienne	3	(vers 1083-après 1084).
Etienne-Henri	4	(vers 1083).
Etienne	21	(1074-28 janv. 1102).

1 historique le nommant 1 fois, soit :

Etienne	1
---------------	---

9° Borel-Eudes I^{er}²⁹. — 34 textes :

32 diplomatiques le nommant 34 fois, soit :

Eudes	34	(22 mars 1077-9 juil. 1102)
-------------	----	-----------------------------

2 historiques le nommant 3 fois, soit :

Eudes	1
Eudes-Borel	2

10° Guigues-Raymond³⁰. — 2 textes :

1 diplomatique le nommant 1 fois :

Guigues-Raymond	1	(1079).
-----------------------	---	---------

1 historique le nommant 1 fois :

Guigues	1	(1109 ?).
---------------	---	-----------

11° Thibaud-Louis VI³¹. — 392 textes :

391 diplomatiques le nommant 391 fois :

Louis	(1081-1137).
-------------	--------------

1 historique le nommant 1 fois :

Louis-Thibaud	1
---------------------	---

12° Flour-Louis VII³². — 799 textes :

798 diplomatiques le nommant 798 fois :

Louis	(1137-1180).
-------------	--------------

1 historique le nommant 1 fois :

Louis-Flour	1
-------------------	---

13° Adéodat-Philippe II Auguste³³. — 2241 textes :

2236 diplomatiques le nommant 2236 fois :

Philippe	(1180-1223).
----------------	--------------

5 historiques le nommant 5 fois, soit :

Philippe	2
Philippe-Adéodat	2
Philippe-Auguste	1

Ainsi, pour les dix premiers de ces personnages princiers qui ont vécu et régné avant le XII^e siècle, dont on connaît à la fois le nom de naissance et le surnom de baptême, 249 textes sont réunis dont 229 diplomatiques et 20 narratifs : ils nomment ces princes 321 fois, les scribes de chancellerie le font à 279 et les historiens à 42 reprises.

Sur ces 321 mentions, 73 donnent le nom de naissance seul, 34 donnent le nom de naissance suivi du surnom de baptême, 187 donnent le surnom de baptême seul, 12 donnent le surnom de baptême suivi du nom de naissance. De plus, pour Guy-Geoffroy qui assume finalement le nom coutumier de Guillaume, il y a 21 mentions de ce surnom de règne seul, 1 mention de ce nom suivi du nom de naissance, 1 mention de ce nom suivi du surnom de baptême, et 1 mention du surnom de baptême suivi de ce surnom Guillaume. Cela fait 107 exemples du nom de naissance, dont 73 où il se trouve isolé, pour 199 exemples du surnom de baptême, dont 187 où il est isolé : il y a 21 exemples du surnom de règne primant le surnom de baptême. La mention du nom de naissance répond donc au tiers environ des mentions réunies et celle du surnom de baptême aux deux tiers.

Pour les trois derniers des personnages envisagés, c'est-à-dire pour les trois rois de France qui ont régné au XII^e siècle, quand l'administration du baptême arrivait à suivre aussitôt la naissance, seuls quelques textes narratifs isolés font connaître leur nom de naissance devant ainsi éphémère et tombant aussitôt dans l'oubli : pour Philippe Auguste, le dernier d'entre eux, M^r Léopold Delisle a énuméré 2241 textes diplomatiques : tandis que 2 sources narratives seules ont relevé son nom de naissance, cette masse de documents émanés de sa chancellerie et tous les autres historiens ne connaissent que son surnom de baptême.

En somme, du X^e au XIII^e siècle, le surnom de baptême prédomine et le nom de naissance s'efface plus ou moins rapidement devant lui pendant la vie des personnes qui les ont reçus tous les deux l'un après l'autre. Le cas de Guy-Geoffroy est particulier : cadet, il n'était pas destiné à régner et, quand il est monté sur le trône, son nom de naissance étant déjà perdu, il a dû abandonner aussi son nom de baptême Geoffroy pour recevoir le nom de règne coutumier de sa Maison : Guillaume. On connaît d'autres cas analogues³⁸ et c'est pour la même raison, sans doute, que, par exception, le surnom de baptême Raymond de Guigues-Raymond n'a pas prévalu, car Guigues était le nom de règne adopté par la Maison d'Albon. Il y a donc eu, à partir du moment où Guigues-Raymond est arrivé par son mariage à dominer le Lyonnais, huit générations de comtes de Forez Guigues du début du XII^e jusqu'au milieu du XIV^e siècle, exactement comme avant lui s'étaient succédé huit générations de Guigues sires de Vion ou comtes d'Albon. Si le surnom de Raymond avait été aussi singulier, aussi énigmatique à Lyon que celui de Dauphin à Grenoble, on aurait pu avoir, au bout d'un siècle, des Raymonds de Forez aussi bien que des Dauphins de Viennois, des Dauphins d'Auvergne et des Dauphins de France.

*
**

Après avoir constaté la prédominance générale du surnom de baptême sur le nom de naissance et son effacement devant le nom de règne, il faut fixer la provenance ordinaire du surnom de baptême.

1° Raymond-Pons, comte de Toulouse et duc de Guyenne (924-vers 951).

Raymond III-Pons, comte de Toulouse et marquis (924-951), fils de Raymond II (918-922), petit-fils d'Odon (898-918), arrière-petit-fils de Raymond I^{er}, a évidemment reçu à sa naissance ce nom de Raymond qui était celui de

sa race. Celui de Pons qui lui a été donné par surcroît, *nutu Dei*, est sans aucun doute, son surnom de baptême et, puisqu'il avait reçu de son père celui de Raymond, il faut que celui de Pons vienne d'un autre côté. Le *nutus Dei*, dans ces cas-là, se manifeste surtout aux femmes, mais le nom de la mère de Raymond-Pons n'est pas connu. Ce qu'on sait, c'est que le comte de Carcassonne *Oliba II* (870-877), frère du comte de Razes Aelfred (873-883), eut un fils nommé *Bencio*. En attendant mieux, on peut conjecturer que la mère de Raymond-Pons était fille du comte *Oliba II*, ce qui expliquerait, d'une manière raisonnable, le *nutus Dei* d'où proviendra la fondation, par Raymond-Pons, ainsi voué au nom de Pons, de l'abbaye Saint-Pons de Thomières. Pour Raymond-Pons, le surnom de baptême Pons, n'a pu, cependant, l'emporter sur son nom de règne mais l'un de ses petits-fils — un cadet — sera appelé Pons.

2° Charles-Constantin, comte de Viennois (924-965).

L'empereur Louis l'Aveugle avait épousé Alix : mais ce fils, qu'il eut, fut forcément un bâtard, sans quoi, au lieu d'être réduit au rang de comte du Viennois, il eût succédé à la couronne de son père.

Constantin se présente comme étant son nom de naissance, puisqu'il disparaîtra, dans les actes diplomatiques, devant celui de Charles. Ce nom de Constantin était porté, dans le Viennois à la fin du IX^e siècle³⁵, et il peut rappeler le père de la concubine prise par l'empereur. Le surnom de baptême Charles est ambitieux s'il rappelle l'empereur Charles le Gros, père adoptif de Louis l'Aveugle. Il était mal choisi, car c'est un nom, semble-t-il, qui n'a pas porté souvent bonheur depuis la mort de Charlemagne.

3° Eudes-Henri, duc de Bourgogne (965 † 15 octobre 1002).

Le duc de France Hugues le Grand, mort à Dourdan, le 16 juin 956, avait eu trois fils : Hugues qui devint roi de

France, Otton duc de Bourgogne et Eudes-Henri, voué à l'Église. Le duc de Bourgogne Otton étant mort le 23 février sans enfant, il fallut que Eudes-Henri renoncât à Dieu pour le remplacer : il est le duc de Bourgogne Henri mort à Pouilly le 15 octobre 1002.

Son nom de naissance Eudes rappelle celui de son grand-oncle qui, heureux présage, avait été le premier prince de la souche capétienne à ceindre la couronne de France († 1^{er} janvier 898) : quant à son surnom de baptême, Henri, étranger à sa race, il suffit, pour l'expliquer, de rappeler que son père, le duc Hugues, avait épousé *Hatrvidis*, fille du duc de Saxe Henri (décembre 912), devenu roi de France orientale, c'est-à-dire de Germanie, en 919 († 2 juillet 936). Ainsi, Eudes-Henri a reçu, comme surnom de baptême, de sa mère, le nom de son grand-père maternel.

4° Otte-Guillaume, comte de Mâconnais (vers 987-21 septembre 1026 ou 1027).

Le comte de Mâconnais et de Bourgogne Otte-Guillaume était fils d'Adalbert comte du Val d'Aoste, précédemment roi de Lombardie (15 décembre 950-25 décembre 961) et de Gerberge. Le nom de naissance reçu par Otte-Guillaume est assurément un hommage rendu par son père, roi déchu de Lombardie, à Otton I^{er} son successeur (octobre 961) qui reçoit la couronne impériale à Rome le 2 février 962 († 7 mai 973) : Otte-Guillaume a donc dû naître de 962 à 973. Reste à déterminer l'origine de son surnom de baptême. Sa mère Gerberge était fille de Lieutaud, comte de Mâconnais et de Bourgogne (933-958), et de sa première femme Ermengarde (935 † avant 943). Cette première femme du comte Lieutaud était, elle-même, fille du comte de Chaunois Manassès et d'une première Ermen-garde († après 12 avril 935), sœur de Louis l'Aveugle. Or, l'autre sœur de Louis l'Aveugle, Engelberge, était mariée avec Guillaume duc de Guyenne, marquis d'Auvergne et comte de Mâconnais. La mère d'Otte-Guillaume, Gerberge

de Mâcon, a donc pu donner à son fils, comme surnom de baptême, vers 965, ce nom de Guillaume qui lui rappelait son grand-oncle, l'illustre prédécesseur à Mâcon de son père Lieutaud.

5° Foulques-Bertrand Guillaume VI, comte de Provence (1018 † vers 1050).

Fils puîné du comte Guillaume IV (992 † 1018) et de Gerberge, ni son père ni sa mère, fille d'Otte-Guillaume dont il vient d'être question, ne paraissent lui avoir donné ses noms : c'est que sa grand'mère paternelle, la vieille comtesse Alix veuve de Guillaume II, vivait encore et elle ne mourra qu'en 1026. Alix était fille du comte d'Anjou Foulques le Bon et de Gerberge : c'est elle, par conséquent, qui, dominant la famille, donne à son petit-fils Foulques-Bertrand ce nom de naissance Foulques en souvenir de son père à elle. Avant d'être la femme du comte et marquis de Provence Guillaume (986), Alix avait été mariée tout d'abord avec le comte de Gévaudan Etienne I^{er} (940 ?-975 ?). Elle avait aussi été reine de France pendant deux ou trois ans (979-981). Du comte de Gévaudan elle avait eu deux fils et une fille, Pons, Bertrand et Ermengarde, comtesse d'Auvergne.

Ainsi, c'est sa grand'mère paternelle qui, après avoir donné à Foulques-Bertrand, son nom de naissance Foulques, y ajoute encore son surnom de baptême Bertrand, en souvenir du Gévaudan.

Cela ne devait pas être tout. En effet, Guillaume V, frère aîné de Foulques-Bertrand, étant mort sans enfant avant 1030, Foulques-Bertrand lui succède et reçoit le nom de règne de la famille. Il devient Guillaume VI de Provence.

Son fils s'appellera Guillaume Bertrand, *Wilhelmus Bertrandi*, de sorte que le surnom de baptême du père devient, joint au nom de règne, le surnom patronymique du fils,

6° Hugues-Renard, comte de Tonnerre, évêque de Langres (1046-3 ou 5 avril 1085).

Milon III, comte de Tonnerre et de Bar-sur-Seine († avant le 29 septembre 1046), a eu, d'*Ascca*, quatre fils et une fille, Guy, Hugues-Renard, Valeran, Geoffroy et Eustachie. On ne sait d'où vient le nom de naissance de Hugues-Renard : peut-être de sa mère. En tout cas, le comte Milon III avait un frère Renard, également comte de Tonnerre (997-1040 ?), et, ainsi, à première vue, il semble bien que le surnom de baptême de Hugues-Renard lui soit venu du côté de son père. Ce serait là une exception marquée à l'habitude observée si nettement jusqu'ici de laisser au côté maternel le choix du surnom de baptême. Cependant, comme les habitudes souffrent moins d'exceptions que les principes, il faut y regarder à deux fois. Ce surplus d'attention se trouve bientôt satisfait, car les deux comtes Milon et Renard étaient fils, eux-mêmes, du comte de Tonnerre Milon II († vers 998) et d'Ermengarde. C'est cette Ermengarde qui apporta le comté de Bar-sur-Seine aux comtes de Tonnerre : elle était, en effet, fille unique du comte de Bar-sur-Seine Renard († peu après 997). Ainsi, tout s'éclaire : c'est Ermengarde qui a appelé son fils cadet Renard, c'est elle, plus tard, devenue grand'mère, qui a donné son surnom de baptême à Hugues-Renard. Le nom du dernier comte de Bar-sur-Seine revivait ainsi doublement grâce à elle.

7° Guy-Geoffroy Guillaume VIII, comte de Poitou, duc de Guyenne (1027-24 septembre 1086).

Guy-Geoffroy est le fils de Guillaume V le Grand, comte de Poitou, duc de Guyenne (990 † 31 janvier 1030) et de sa troisième femme Agnès. C'est celle-ci qui donna à son fils cadet Guy-Geoffroy à la fois son nom de naissance Guy et son surnom de baptême Geoffroy. En effet, elle était fille d'Otte-Guillaume, comte de Mâconnais et de Bourgogne († 1027) : elle donna ainsi à son fils le nom de son frère Guy comte de Mâconnais, mort prématurément

vers 1004 et, comme surnom de baptême, le nom de Geoffroy I^{er} comte de Gâtinais, gendre d'Aubry II comte de Mâconnais et d'Ermentrude par son mariage avec Béatrix sœur utérine d'Agnès.

Guy-Geoffroy devait lui-même prendre un troisième nom : en effet, ses frères aînés Guillaume VI et Pierre Guillaume VII étant morts, il dut assumer à son tour le nom de règne prescrit par la coutume de sa Maison : il fut donc Guillaume VIII en devenant duc de Guyenne.

8° Henri-Etienne, comte de Blois et de Champagne (1061 † 1102).

Henri-Etienne, comte de Blois et de Champagne, était fils de Thibaud I^{er} de Champagne, III^e de Blois (né vers 1012 † 1089 ou 1090) et de sa première femme Garsende, fille de Herbert Eveille-chien comte du Mans : répudiée avant 1049, elle se remaria avec Azzon marquis de Ligurie. Thibaud I^{er} avait, comme frère cadet, Etienne II comte de Champagne (1032 † avant 1048). Ce n'est ni le père ni la mère de Henri-Etienne qui lui ont donné son nom et son surnom : lors de sa naissance, son grand-père paternel, le comte Eudes II de Blois et de Champagne (né vers 983 † 15 novembre 1037) et sa grand-mère paternelle Ermengarde d'Auvergne († après 1042, le 10 mars, selon le nécrologe d'Épernay : *Bouquet*, t. XI, p. 424) vivaient encore.

La comtesse Ermengarde, seconde femme d'Eudes II, était fille de Robert I^{er} comte d'Auvergne et d'Ermengarde de Gévaudan : c'est évidemment la femme d'Eudes II qui, tout d'abord, nomma Etienne II son fils cadet, puis attribua, comme surnom de baptême, le même nom à son petit-fils Henri-Etienne. En effet, Ermengarde d'Auvergne, fille du comte Robert, était nièce de l'évêque de Clermont Etienne (1025 ? † 16 septembre 1052 ?).

9° Borel-Eudes I^{er}, duc de Bourgogne (1093-1102).

Fils puîné de Henri de Bourgogne († 27 janvier 1070-1074) et de Sibille († 10 juin), son père était lui-même fils de Robert I^{er} duc de Bourgogne († Fleurey-sur-Ouche, le 20 mars 1075/6) et de Hélié de Semur, répudiée par lui avant le 16 janvier 1055. Sa mère, Sibille, était fille de Renaud I^{er} comte de Bourgogne († 4 septembre 1057) et d'Alix de Normandie. Borel-Eudes a dû naître vers 1060 : il succède comme duc de Bourgogne, à son frère aîné Hugues I^{er} devenu moine à Cluny dont le bonheur sera désormais, pendant près de quinze ans, de cirer les souliers de tous ses frères en religion, occupation plus absorbante sans doute que ne l'avait été pour lui le gouvernement de son duché, mais où il trouvait, très simplement, la paix du cœur et de l'esprit († 29 août 1093).

Le duc Robert I^{er} avait eu un frère, Eudes, mort sans alliance : cependant, l'usage observé jusqu'ici, de voir donner le surnom de baptême fréquemment par la mère plutôt que par le père, oblige à rechercher si Borel-Eudes ne tiendrait pas le sien de sa mère Sibille de Bourgogne. C'est elle, assurément, qui a nommé son autre fils l'abbé de Flavigny Renaud († 1092) en souvenir de Renaud comte de Bourgogne son père : or, Renaud avait été fils du grand comte de Bourgogne Otte-Guillaume († 21 septembre 1027). Il y a lieu de penser que Sibille a donc donné, à son fils Borel-Eudes, comme surnom de baptême, ce nom *Otto* qui, s'assimilant aisément à celui d'*Odo* déjà porté par un oncle de son mari, s'énonce Borel-Eudes. Sibille avait, d'ailleurs elle-même, un oncle et un frère qui portaient celui de Guy, *Wido* : celui-ci, de même, peut s'assimiler sans trop de heurt à *Odo*.

Reste à savoir d'où Borel-Eudes peut tirer son nom de naissance.

L'historien des ducs de Bourgogne, M. Ernest Petit, pense que ce nom lui fut donné, sans doute, en raison de la couleur rousse de ses cheveux. S'il s'agissait d'un surnom, cette explication ne serait peut-être pas impossible :

il s'agirait d'un sobriquet comme celui de Robert II Courte-heuse duc de Normandie son contemporain (né vers 1054 † 7 février 1134) ou comme celui du baron de la Roche-des-Arnauds nommé *Osasicca* ou encore comme celui de Taillefer. En fait, ce sobriquet de Borel serait l'opposé du sobriquet de Morel. Cependant, il ne faut pas oublier que Borel était un nom de naissance porté dans la Maison de Barcelone.

Le comte de Barcelone Borel, marquis de la marche d'Espagne et duc de Gothie, était né avant le 16 juin 945 : il mourut le 30 septembre 992 après avoir été marié deux fois. Tout d'abord, il le fut avant le 6 juin 969, avec Liégarde, que l'on pense avoir été fille de Raymond III-Pons comte de Toulouse et de Garsende : Liégarde mourut avant le 11 juillet 988, laissant deux fils et trois filles. L'aîné, recevant quelquefois comme surnom patronymique le nom de son père, sera Raymond Borel et le second, Ermengaud.

Le comte de Barcelone Borel, fut marié, en second lieu, avant le 11 juillet 988, avec *Aimerudis*, d'origine auvergnate, qui lui donna une fille *Aldria* et cette seconde femme, après la mort de Borel, retourna en Auvergne. Ce nom d'*Aimerudis* et cette origine auvergnate font penser qu'elle était fille d'Etienne I^{er} comte de Gévaudan et d'Alix d'Anjou : en effet, Etienne I^{er} de Gévaudan était fils de Bertrand et d'*Emildis*. Ainsi revenue de Barcelone, il est à peu près certain qu'elle se remaria avec Roubaud comte de Provence, père d'*Emma*, laquelle épousera Guillaume de Toulouse fils de Raymond-Pons. Une charte de Cluny nomme, en effet, *Eimildis* (993-1002) la femme du comte Roubaud. En même temps, *Aldria* de Barcelone, qui avait dû suivre sa mère, a bien des chances d'être identique à la première femme du roi de Bourgogne Rodolphe III nommée *Eltrudis* († après le 6 juin 1009 et avant le 24 mars 1011).

Voilà des rapports assez probables entre Barcelone, d'une part, l'Auvergne et la Provence de l'autre, à la fin du X^e et au début du XI^e siècle.

Cependant, Alix d'Anjou, la mère d'*Eimildis* de Gévaudan ainsi mariée à Barcelone puis à Arles, mourra en 1026 après s'être remariée elle aussi, en 986, avec Guillaume II marquis de Provence. De ce dernier mariage, elle eut la reine de France Constance († Melun, juillet 1032) et Guillaume IV de Provence. Or, la reine Constance est l'arrière-grand'mère du duc de Bourgogne Borel-Eudes : de plus, le frère de la reine, Guillaume IV, ayant épousé Gerberge, fille du comte de Bourgogne Otte-Guillaume († 21 septembre 1026 ou 1027), il suit de là que le comte de Provence Guillaume IV († 1018), frère utérin d'*Eimildis* de Gévaudan, la veuve de Borel, est, en même temps, par sa femme Gerberge de Bourgogne, le grand-oncle par alliance du duc de Bourgogne Borel-Eudes.

Toute cette génération se trouvait morte quand naquit Borel-Eudes sauf son grand-père maternel peut-être Renaud I^{er} comte de Bourgogne († 4 septembre 1057) et, en tout cas, son grand-père paternel Robert I^{er} duc de Bourgogne († 21 mars 1076). En Provence le fils de Guillaume IV et de Gerberge de Bourgogne, Geoffroy I^{er} comte et marquis de Provence (1019-15 février 1060) est mort vers le moment où naissait Borel († av. février 1062). Évidemment, il n'est pas impossible que Sibille mère de Borel-Eudes lui ait donné, comme nom de naissance, à l'instigation de son cousin germain Geoffroy I^{er} de Provence ou de sa veuve Stéphanie-Douce (1040-1095), ce nom espagnol de Borel dont le souvenir était déjà lointain. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les deux Maisons de Bourgogne, la comtale aussi bien que la ducale, vont bientôt, du temps de Borel-Eudes, avoir des rapports étroits avec l'Espagne : une tante de Borel-Eudes, Hildegarde, épouse, en 1068, Guillaume VIII duc de Guyenne, une autre de ses tantes, Constance, peu après 1080, veuve du comte de Chaunois Hugues II fils de l'hibaud de Semur, va se remarier avec Alphonse VI le Vaillant, roi de Léon (1065) I^{er} roi de Castille et de Galice (1073) qui mourra à Tolède le 30 juin 1109. Par suite, Robert, frère

de Constance viendra à Léon où il sera le 5 août 1087 : il ne fera qu'y passer avant d'aller se fixer en Sicile, mais le frère de Borel-Eudes lui-même, Henri, appelé à son tour en Espagne, y deviendra la tige de la Maison de Portugal, tandis que son cousin germain, Raymond, fils du comte Guillaume I^{er} de Bourgogne, y deviendra, de son côté, la tige de la Maison de Castille. Il est probable que cette expansion bourguignonne en Espagne, de la fin du XI^e siècle, aura été précédée trente ans plus tôt, lors de la naissance de Borel-Eudes, d'une influence de Barcelone par la Provence, plus marquée en Bourgogne que les textes ne permettent de le dire.

M. Ernest Petit fait remarquer que le duc Hugues III (1102-1161), fils de Borel-Eudes reçoit, dans quelques textes, notamment dans une notice de l'abbaye de Molème (1104-1108) le surnom de Borel : c'est le nom de naissance de son père qui tend ainsi à devenir son surnom patronymique, mais sans grand succès.

10° Guigues-Raymond, comte de Lyonnais (1071 ?-1109 ?).

Fils de Guigues VII comte d'Albon et de sa seconde femme Agnès épousée par lui le 10 mai 1070, Guigues-Raymond a reçu de son père son nom de naissance et de sa mère son surnom de baptême qui rappelle son père à elle, Raymond Bérenger comte de Barcelone.

Ce cas est aussi clair que le précédent est obscur.

11° Thibaud-Louis VI, roi de France (1081 † 1^{er} août 1137).

Cet exemple offre beaucoup plus d'intérêt, à lui seul, que tous les précédents : il consiste, en effet, à dire d'où vient aux Capétiens le nom qui a fait la grandeur achevée de leur dynastie, de saint Louis à Louis XIV. Louis VI est le premier à le recevoir et, jusqu'à lui, aucun des princes de sa race, depuis le IX^e siècle, ne l'avait eu.

Que Thibaud, tout d'abord, soit le nom de naissance et

Louis le surnom de baptême, on n'en peut douter. Voici le texte des Annales de Saint-Denis :

De cujus nativitate rex gavisus, cùm ipsum sacro crismate delibutum precepisset, nominant Ludovicum.

Le roi Philippe I^{er}, né en 1052, avait épousé, en 1072, Berthe fille de Florent I^{er} comte de Frise et de Hollande († Neer-Hemert, 18 juin 1061) et de Gertrude de Saxe.

On ne voit pas d'où peut provenir le nom de Thibaud reçu par leur fils à sa naissance, si ce n'est de l'illustre Maison des comtes de Blois et de Chartres : c'était alors Thibaud III, comte de Blois et de Chartres depuis 1037, devenu comte de Champagne en 1047, qui le portait précisément. Il mourra seulement en 1089 : c'est une marque de faveur suprême, accordée à ce vieillard par le roi, que de donner son nom au prince héritier naissant.

La seule possibilité qu'il y ait d'expliquer le surnom de baptême Louis, inconnu chez les comtes de Hollande, résulte de ce fait que, peu après la mort de Florent I^{er}, sa veuve Gertrude s'était, en 1063, remariée avec Robert I^{er} le Frison, tuteur de ses enfants, qui, comte de Flandre en 1071, mourra le 13 octobre 1093. Gertrude, elle, ne mourra qu'en 1113 : elle avait eu, de ce second lit, Robert II qui mourra le 4 décembre 1111 après avoir épousé, lui-même, Clémence, fille de Guillaume II comte de Bourgogne († 11 novembre 1087) et de Stéphanie de Vienne. Clémence était la sœur de Guy qui, dès 1088, devint archevêque de Vienne et qui devait occuper quoique indigne, la chaire de saint Pierre sous le nom de Calixte II (2 février 1119 † 13 décembre 1124). Clémence avait également une sœur, Ermentrude († après le 8 mars 1105), qui avait épousé Thierry I^{er} comte de Montbéliard, Bar et Pont-à-Mousson, fondateur en 1074 de Sainte-Valburge en Alsace.

Thierry I^{er} comte de Montbéliard eut six fils et deux filles de sa femme Ermentrude : l'ainé Louis, *Lodewicus*, comte de Mousson, souscrit, le 21 mai 1096, la fondation de l'abbaye de Pierremont : il part, cette même année, pour la Terre Sainte et il paraît y être mort avant le

8 mars 1105, selon le témoignage d'une charte de Cluny, sans enfant. Thierry I^{er} († après 1102 et avant 1105) avait eu un frère nommé Louis comme son fils aîné et dont parle la même charte de 1105. Thierry I^{er} était lui-même, fils de Louis IV comte de Montbéliard et de Mousson (1033-1065) et de Sophie de Lorraine († 1093). Louis IV avait été fils de Louis III († 1027) et d'Alix : Louis III l'avait été de Louis II (1005), Louis II, de Frédéric et celui-ci de Louis I^{er}. La Maison des landgraves de Thuringe en Germanie et cette ligne des comtes de Mousson en Bourgogne sont les seules qui, au XI^e siècle, aient porté le nom de Louis, d'une manière suivie.

C'est la reine Berthe ou, plus probablement, sa mère Gertrude, qui a donné au prince royal Thibaud-Louis ce surnom de baptême emprunté au nom héréditaire des comtes de Mousson ses alliés par l'intermédiaire des comtes de Bourgogne : pour cela, il suffit que le mariage de Robert II de Flandre, âgé de dix-huit ans, et de Clémence de Bourgogne ait eu lieu dès 1081.

Ce sera également par l'intermédiaire des comtes de Bourgogne que Louis VI recevra sa femme : car Alix de Savoie qu'il épousera était fille du comte de Savoie Humbert III († 18 septembre 1103) et de Gisèle de Bourgogne, sœur de Clémence comtesse de Flandre et d'Ermentrude comtesse de Mousson.

12^o Flour-Louis VII, roi de France († 1120-18 septembre 1180).

Le roi Louis VI s'est marié, semble-t-il, le 3 août 1115, avec Alix de Savoie après avoir répudié Lucienne de Rochefort.

D'Alix, il eut d'abord Philippe, le 29 août 1116, puis, en 1120, un second fils Flour-Louis. Aucun texte immédiat n'indique, à vrai dire, quel fut le nom de naissance ou le surnom de baptême de cet enfant qui, fils puîné, n'était pas destiné à régner. Cependant, le nom de Flour ne peut venir que du côté paternel. En effet, le roi Philippe I^{er}, après

avoir répudié Berthe de Hollande, avait épousé, en 1092, la femme du comte d'Anjou Foulques le Réchin à qui il l'avait enlevée et qui était Bertrade, fille de Simon I^{er} de Montfort : Bertrade avait donné au roi deux fils, Philippe et Flour qui vécurent tous deux. A la mort de Philippe I^{er}, le 29 juillet 1108, Bertrade entra comme religieuse à l'abbaye de Fontevrault où elle mourut, dit-on, vers 1117. Soit qu'elle ait vécu jusqu'en 1120, soit que son fils Flour en eût été la cause lui-même, il est certain, si singulier que cela puisse paraître, que le roi Louis VI donna ou laissa donner, à son fils puîné, comme nom de naissance, celui de son frère consanguin, considéré comme bâtard par l'Eglise entière. En somme, il lui donna le nom de Flour après avoir donné celui de Philippe à son premier-né et la suite de ces deux noms est tout simplement la répétition des noms donnés par son père, le roi Philippe I^{er}, aux deux enfants de Bertrade de Montfort. Cela montre que Louis VI, au contraire de l'épiscopat, n'était pas l'ennemi de sa marâtre.

Louis étant donc le surnom de baptême du prince nouveau-né, reste à en déterminer l'origine : à première vue, il semble tout naturel que ce surnom soit le propre surnom de son père tendant à devenir patronymique. Cependant, la liste déjà longue et unanime des exemples qui précèdent semble exiger que ce surnom soit venu du côté maternel, c'est-à-dire de la reine Alix, née princesse de Savoie. Qu'elle l'ait choisi homonyme de celui de son époux, c'est fort bien et très louable, mais elle a dû le prendre aussi, avant tout, dans ses souvenirs qui se rattachaient à son pays d'origine. Et, en effet, quelque temps auparavant, avait vécu vers les Alpes, Louis, sire de Faucigny dont la deuxième femme seule, Thiberge, est connue : de son premier lit étaient venus Guy évêque de Genève (1070 † 31 octobre 1120), Aymon I^{er} sire de Faucigny et Ite, femme du comte de Genevois Aymon II. De son second lit était issu Guillaume sire de Faucigny († avant 1119) mari d'Auxilie : ce dernier nom rappelle celui de la femme du

comte de Savoie Humbert II († 1^{er} juillet 1043-1050), de qui elle pouvait être la fille. En tout cas, quand bien même il n'y aurait pas eu d'alliance entre les princes de Savoie et les Faucigny, ceux-ci étaient leurs voisins.

Philippe, le fils aîné de Louis VI, étant mort le 13 octobre 1131, moins de trois ans après son couronnement du 14 avril 1129, ce fut son frère cadet Flour-Louis qui devint l'héritier du trône.

13^o Adéodat-Philippe II Auguste, roi de France (1165-14 juillet 1223).

De sa troisième femme Alix de Champagne, fille de Thibaud IV, qu'il épousa le 13 novembre 1160, un mois après la mort de la seconde, Constance de Castille, et qui mourra le 4 juin 1206, le roi Louis VII eut, à Gonesse, le samedi 21 août 1165, son fils unique.

Depuis son premier mariage avec Eléonore de Guyenne du mois d'août 1137, c'est-à-dire depuis trente ans, Louis VII n'avait eu que des filles, tandis que son père Louis VI, lui, avait eu sept fils. On conçoit sa joie. Il ne chercha donc pas, parmi les siens, le nom de naissance à donner au prince que Dieu lui envoyait enfin : il l'appela tout simplement *Adéodat*. Parmi les Juifs de cette époque, les noms tirés d'une invocation divine analogue étaient assez fréquents, car, à côté du *Bandit* de Senlis, *Banditus de Silvanectis*, et du Judas de Montlhéry, *Judas de Monte Leherico*, vivaient au châtelet de Paris, Dieu le sauve d'Arques, *Dieu le saut d'Arques* (?), Dieu le croisse de Pontaudemer, *Deus le croisse de Pontellomari*, Dieudonné de Verneuil, *Deodatus de Bernolio*, Dieudonné de Brai, *Deodatus de Brai* : à Mantes, de même, à côté de Belle assez, *Bele assez*, se trouvait Dieu le bénisse, *Dieu le beneic* et Dieu l'aide, *Dex aie*. Assurément, c'est la première fois qu'un nom de ce genre se voit attribué à un prince de France : mais le roi se trouvait tenu de rendre publiquement à Dieu la grâce qu'il avait si longtemps attendue de lui.

Dès le lendemain de sa naissance, le dimanche 21 août, le prince fut porté à Paris et baptisé par l'évêque Maurice de Sully en la chapelle Saint-Michel sise sur la place voisine du palais. Le prince eut trois parrains : Hugues abbé de Saint-Germain-des-Prés, Henri abbé de Saint-Victor et Eudes ancien abbé de cette même abbaye. Il eut également trois marraines, Constance de France sœur unique du roi veuve, depuis 1153, d'Eustache comte de Boulogne, assistée de deux autres veuves et bonnes bourgeoises de Paris.

La première marraine du prince lui donne donc, à son baptême, le surnom de Philippe. On croirait que ce nom est choisi parce que les Capétiens le portent, à chaque génération, depuis le roi Philippe 1^{er} : en effet, Philippe 1^{er} a eu Philippe de Bertrade de Montfort, puis Louis VI, a eu Philippe d'Alix de Savoie. Cependant, il n'en est rien : c'est un cas identique à celui de Louis VII lui-même dont le nom paraît être venu de Louis sire de Fautigny et non pas de son père Louis VI.

Cette fois-ci, les textes sont formels : le nom de Philippe, donné comme surnom de baptême au prince héritier Adéodat, est celui de Philippe d'Alsace. Ce comte deviendra un grand personnage puisqu'il sera régent de France à la mort de Louis VII le 18 septembre 1180. Pour le moment, il n'a pas encore cette importance et le choix de son nom a besoin d'être expliqué : en effet, il était alors un jeune homme, de vingt-cinq ans tout au plus, dont le père vivait encore.

Né vers 1142, il était fils de Thierry d'Alsace comte de Flandre († 1168) et de sa seconde femme Sibille d'Anjou : de Sibille, Thierry avait eu cinq fils et trois filles, Baudouin mort jeune, Philippe, Mathieu, Baudouin évêque de Therouanne, Gérard, Marguerite, Gertrude et Mahaud.

Philippe fut marié en 1156, dès l'âge de quatorze ans, avec Isabeau fille du comte de Valois, de Vermandois et d'Amiens Raoul 1^{er} († 1152) : sa femme devait lui apporter les comtés d'Amiens et de Vermandois en 1167. Un an

plus tard, il hérite le comté de Flandre de son père et prend ainsi l'importance qu'il n'avait pas encore en 1165 : c'est lui qui gouvernera la Flandre pendant les dix premières années du règne de Philippe Auguste et il mourra au siège d'Acre le 1^{er} juin 1191.

Quatre ans après Philippe, son frère Mathieu, en 1160, fut marié à son tour, avec Marie († 1182) devenue comtesse de Mortain et de Boulogne après la mort successive de ses deux frères Eustache († 1153), mari depuis 1140 de Constance de France, et Guillaume († 1159). Eustache, Guillaume et Marie étaient les trois enfants d'Étienne de Champagne (né en 1104 † 25 octobre 1154), qui, devenu comte de Boulogne par son mariage avec Mahaut, fille d'Eustache comte de Boulogne, était devenu, au surplus, en 1135, duc de Normandie et roi d'Angleterre du chef de sa mère, Alix, par laquelle il était le petit-fils de Guillaume le Conquérant. Étienne de Champagne, roi d'Angleterre était le frère puîné de Thibaud IV le Grand (né vers 1090 † 8 janvier 1152), comte de Blois, Chartres et Brie en 1102, comte de Champagne en 1125, dont la fille Alix, précisément, le 13 novembre 1160, avait épousé le roi de France Louis VII devenu veuf. Ainsi, quand, le 22 août 1165, Constance de France a donné au prince héritier Adéodat le surnom de Philippe, elle ne lui a pas donné celui des trois Philippe de France, son frère, son oncle et son grand-père qui l'avaient déjà porté dans sa Maison. Elle lui a donné celui d'un jeune homme sans importance, Philippe d'Alsace, qui depuis cinq ans était le beau-frère de sa belle-sœur Marie comtesse de Boulogne. Si elle a fait ce choix, ce n'est d'ailleurs pas en raison de cette alliance qui la liait, elle marraine, à lui, c'est parce que la reine Alix, mère du nouveau-né et nièce du feu roi d'Angleterre, Étienne de Champagne, était elle-même l'alliée de ce jeune homme d'une manière plus directe : Philippe d'Alsace était le beau-frère de Marie, comtesse de Boulogne, cousine-germaine de la reine. C'est, en somme, la mère de l'enfant qui a désigné à la marraine le surnom de baptême qu'il fallait donner.



Les précisions qui précèdent établissent que les surnoms de baptême, du X^e au XI^e siècle en France, prédominent généralement sur le nom de naissance en le faisant oublier, à moins que, porté par un cadet, celui-ci, obligé de régner par suite de la mort de son frère aîné, ne soit obligé de remplacer ce surnom de baptême par le nom coutumier de l'aîné de sa race.

Elles établissent, au surplus, que, si le nom de naissance est choisi, au moins pour l'aîné, par le père ou le grand-père paternel de l'enfant, le surnom de baptême se trouve, par contre, choisi par la mère ou la grand-mère maternelle de l'enfant dans les alentours plus ou moins rapprochés, plus ou moins éloignés, de leur parenté à elle selon que les dirigeait leur cœur. Le grand-père ou la grand-mère paraissent, au surplus, avoir le pas sur le père ou la mère pour le choix de ce surnom. C'est le membre le plus âgé et le plus vénérable de la famille qui la domine au point de vue moral et dont la voix se fait écouter dans une circonstance solennelle pareille à l'événement du baptême.

Ceci se trouvant bien établi, du moment que le nom de Dauphin se présente, en 1110, comme le surnom de baptême de Guigues IX d'Albon, fils du comte Guigues VIII (né vers 1050 ?-21 décembre 1133) et de Mahaud, reine d'Angleterre (1070 ?-1142), il est désormais absolument certain que l'origine de ce nom singulier doit se rechercher, non pas dans le cadre grenoblois ou viennois de la Maison d'Albon, mais bien dans le cadre personnel, étranger à la France, où sa femme Mahaud était née et avait passé son adolescence. Ce sont les rives de la Tamise et non celles du Rhône qu'il faut sonder.



L'origine exacte de la comtesse d'Albon Mahaud n'a pas été fixée jusqu'ici. Ce problème ne paraît pas, cependant, bien difficile à résoudre, puisque le chercheur dispose de trois données positives :

1° son nom de Mahaud, *nomine Mahiot, nomine Matheldis*.

2° son titre de reine qu'elle tire, forcément, soit d'un mariage antérieur, soit de son père, *dominae reginae, uxoris domini Vuigonis comitis*.

3° son pays d'origine qui est l'Angleterre, *regina quae fuit de Angliâ*.

A ces trois données s'ajoutent celles de son âge :

4° elle paraît à Briançon, dès le mois de février 1101, *ante dominum nostrum comitem et ante reginam uxorem suam*. De même, en 1105, son époux y étant prématurément à l'article de la mort, on précise qu'elle est déjà mère de plusieurs enfants : *ego, Gigo comes, precibus Maieude regine... cum jam essem in articulo mortis positus, dono... in remissione peccatorum meorum atque uxoris mee atque omnium filiorum nostrorum, tam vivorum quam defunctorum*. On a donc l'impression que Mahaud est déjà alors mariée depuis une dizaine d'années au moins. Son fils aîné *Guigo vetus*, souscrit un acte dès le 22 janvier 1105/6 : peut-être venait-il d'atteindre à ce moment l'âge de quatorze ans, ce qui reporterait le mariage de Mahaud vers l'année 1091. Cependant, le précédent montré par l'acte de 1079, où Guigues-Raymond, âgé de huit ans seulement, déclare autoriser un acte de son frère aîné Guigues VIII, montre que Guigues le Vieux en 1106 était peut-être un enfant de dix ans seulement et même moins.

5° Mahaud est encore vivante à la mort de son fils Guigues IX Dauphin, le 28 juin 1142. Elle paraît être morte avant que l'évêque du Puy Humbert son fils devienne archevêque de Vienne, le 17 octobre 1144, ce qui résulte d'une notice de Chalais : *regina Mathildis... donavit...*

Domnus Humbertus, tunc Amiciensis episcopus, postea vero Viennensis archiepiscopus, donavit et laudavit... Guigo comes, filius Guigonis Delfini cum matre sua donavit et laudavit.

Ainsi, la reine Mahaud, d'origine anglaise, était née au plus tôt vers 1050, ce qui lui donnerait 95 ans en 1145, au plus tard vers 1080, ce qui lui donnerait 15 ans vers 1095, au moment de son mariage. D'autre part, son époux, le comte Guigues VIII, d'après la marche des générations de sa race, avait dû naître vers 1045 au plus tôt et, certainement, avant le 10 mai 1070. En effet, sa mère Pétronille, déjà mariée le 27 avril 1050, mourut avant le 10 mai 1070, date à laquelle Guigues VII, veuf d'elle, se remaria avec Agnès de Barcelone. Guigues VIII meurt donc le 21 décembre 1133 âgé de 88 ans au plus et de 63 ans au moins.

Prenant un terme probable entre ces extrêmes, on conclut que Guigues VIII a dû naître vers 1055 ou 1060 et mourir, en 1133 à 73 ou 78 ans : Mahaud a dû naître, elle-même, vers 1065 ou plutôt vers 1070, se marier à 20 ans vers 1090 et mourir vers 1143 à 73 ans environ.

Voilà le problème posé.



De 1050 à 1150, pendant le siècle où a vécu la reine Mahaud, comtesse d'Albon, les manuels d'histoire énumèrent six Mahaud successives, femmes ou filles de rois d'Angleterre : c'est dire que les homonymes ne manquent pas.

1° Mahaud de Flandre, née en 1035, fille de Baudouin V comte de Flandre, qui épouse, en 1054, à Eu, Guillaume II duc de Normandie, né lui-même à Falaise le 14 octobre 1027. Le duc ayant conquis l'Angleterre à Hastings le 14 octobre 1066, est sacré roi à Westminster le 25 décembre 1066 : couronnée elle-même à Londres le 11 mai 1068, Mahaud meurt à Caen le 2 novembre 1083.

2° Mahaud d'Angleterre, fille de la précédente, entre

en religion et devient la première abbesse de la Sainte-Trinité de Caen fondée en 1059. Cette abbaye se trouve dédiée en 1066 et elle y meurt le 6 juillet 1113.

3° Mahaud d'Ecosse, fille de Malcolm III Canmore ou Grosse-Tête (1054) roi d'Ecosse, couronné à Scone le 25 avril 1057, mort le 13 novembre 1093 près d'Alnwick, et de sa seconde femme sainte Marguerite d'Angleterre, née en 1046 en Hongrie, morte le 16 novembre 1093, que Malcolm avait épousé en 1064 (?) après l'octave de Pâques (11 avril). Cette princesse épouse à Londres, le 11 novembre 1100, Henri 1^{er} Beauclerc, roi d'Angleterre qui, né en 1068 et succédant à son frère Guillaume le Roux († New-Forest, 2 août 1100), venait d'être sacré à Westminster le 5 août. Cette reine Mahaud meurt à Westminster le 30 avril 1118 et son époux meurt lui-même le 1^{er} décembre 1135 après s'être remarié avec Adèle de Louvain.

4° Mahaud d'Angleterre, fille de la précédente, née en 1102, qui, le 7 janvier 1114, épouse l'empereur Henri V († Utrecht, 23 mai 1125), puis, le 22 mai 1127, Geoffroy comte d'Anjou. Elle meurt à Rouen le 10 septembre 1167.

5° Mahaud d'Angleterre, également fille de Mahaud d'Ecosse et de Henri 1^{er} Beauclerc qui épouse Rotrou II comte du Perche († 8 avril 1144) et qui meurt en 1120.

6° Mahaud d'Angleterre, également fille des mêmes souverains, qui épouse Conan III le Gros duc de Bretagne (né en 1089 † 17 septembre 1148).

Evidemment, ce nom de Mahaud est le nom de prédilection de la dynastie normande : porté par la femme du Conquérant et, précédemment, par une grand'tante de celui-ci, il passe à une de ses filles et jusqu'à trois de ses petites-filles le reçoivent, ce qui est beaucoup pour une seule génération.

Telles sont les six reines d'Angleterre Mahaud qui gravitent autour de Guillaume le Conquérant et de Malcolm III roi d'Ecosse et comme, dans ces deux dynasties, il ne peut y en avoir davantage, il faut en trouver au moins une sep-

tième qui sera, forcément, de la dynastie saxonne détrônée par les Normands, à moins qu'elle ne sorte de la dynastie danoise.

**

En ce qui concerne la dynastie danoise, Sven I^{er} « à la barbe fourchue », fils de Harald II, né en 963, baptisé en 965, roi de Danemark en 991, s'empare de l'Angleterre en 1013, mais il meurt à Gainsborough le 3 février 1014, laissant pour lui succéder Cnut II le Grand, né vers 994 et baptisé vers l'an 1000. Celui-ci abandonnant le Danemark à son frère Harald III (1014-1018) aborde l'Angleterre : Edmond II, de la dynastie saxonne, lui livre une bataille indécise et, par suite, doit lui laisser la Mercie avec la Northumbrie. À la mort d'Edmond, Cnut s'empare de tout le royaume qu'il divise en quatre comtés : en 1027, il va passer les fêtes de Pâques à Rome où il rencontre, non sans profit, l'empereur et le roi de Bourgogne. En 1018, il hérite le Danemark, en 1028 il devient roi de Norvège, en 1031 il devient suzerain de l'Ecosse et il meurt à Shaftsbury le 12 novembre 1036, laissant trois fils et une fille Gunhilde qui, en 1035, épouse Henri III roi des Romains, obtient pour le Danemark de l'Empereur la marche de Schlesvig et meurt le 18 juillet 1038. Sven prend pour sa part le royaume de Norvège, Harthecnut († 8 juin 1042) le Danemark et la partie méridionale de l'Angleterre, Harold I^{er} le nord de l'Angleterre : celui-ci en 1038, s'empare du reste de l'Angleterre et meurt à Londres le 17 mars 1040.

Même s'ils avaient laissé des filles — et des filles nommées du nom de Mahaud, ce qui serait bien surprenant — les dates de la mort de ces deux derniers rois danois excluent la possibilité que la reine Mahaud recherchée puisse se rattacher à eux : elle est née forcément, on l'a dit, après 1040 et au plus tôt en 1050.



Il faut donc passer à la dynastie saxonne qui descend du roi Egbert († 839). Le successeur d'Egbert à la sixième génération, Aethelred II l'Indolent, né vers 966, fut marié deux fois, la première avec Aethelgifu ou, plus simplement Aelfgifu, *Elgiva*, la seconde fois, en 1002, avec Emmā fille de Richard I^{er} duc de Normandie. Il mourut le 23 avril 1016, laissant, du premier lit, sept fils et trois filles : du second lit, deux fils et une fille. Ce sont Aethelstan, Ecgbert, Eadmund, Eadred, Eadwig, Eadgar, Eadward, pour les fils du premier lit, Wulfhild, Eadgyth, Aelfgifu, pour les filles du premier lit, Eadward, Aelfred, pour les fils du second lit, Godgifu, pour la fille du second lit. Cette énumération un peu longue est nécessaire pour montrer qu'à ce moment les Saxons ne subissent, malgré un mariage étranger, aucune influence étrangère pour désigner les noms de leurs enfants.

Le troisième fils du premier lit, Eadmund « Côte de fer » succède à son père, mais il succombe au bout de sept mois le 30 novembre 1016, laissant le champ libre au Danois Cnut qui, pour plus de sûreté, épouse la veuve d'Aethelred l'Indolent, c'est-à-dire la Normande Emma. Elle se trouvait décorée par les Saxons, du beau nom d'Aelfgifu et elle mourra fort tard le 6 mars 1052 à Winchester, ayant passé comme un bouchon de liège sur tous ces flots furieux et opposés : après avoir eu des enfants saxons, elle eut des enfants danois. Elle en eût eu de n'importe qui ; l'essentiel était d'en avoir encore pour survivre aux vaincus. A la race nouvelle s'adaptait donc sa vie de femme, mais, en somme, cette Normande préférait les Saxons aux Danois, puisqu'elle favorise son fils Eadward et le fait rappeler finalement par le roi Danois lui-même. Ce devait être une femme de tête et les gens de sa race savaient mener leur barque.

Ainsi, après les règnes de Cnut, de Harthecnut et de Harold I^{er}, les Saxons reprennent le dessus. Les sept fils

du premier lit d'Aethelred l'Indolent ayant disparu dans la tourmente, c'est l'aîné du second lit Eadward, né en 1004, qui s'élève : sa sœur Godgifu sera envoyée comme femme à Drogon comte de Mantes, puis à Eustache comte de Boulogne. Les Saxons, avec ce nouveau souverain fils d'une Normande, s'appuient sur la Normandie contre le Danemark. C'est, d'ailleurs, de Normandie, où il avait été exilé en 1017 par Cnut, qu'Edouard revient, en 1037, une première fois. La situation n'étant pas encore mûre, sa mère l'y fait retourner en 1038 : il revient définitivement en 1041. Proclamé roi en 1042, il est couronné le 3 avril 1043. En 1044, il épouse Eadgyth, fille du comte de Kent Godwin (1037 † 7 avril 1054). Née vers 1025, Eadgyth sera répudiée, puis reprise au cours du règne d'Edouard le Confesseur : elle mourra le 19 décembre 1075.

*
**

Victorieux, en 1017, le roi danois Cnut mettant à mort Eadwig, le frère puîné du roi saxon Edmond, s'était borné à exiler le jeune Edouard, fils cadet d'Aethelred l'Indolent en Normandie pays de sa mère Emma : il avait jugé plus dangereux les enfants d'Edmond Côte de Fer successeurs directs du trône saxon. En effet, le roi Edmond Côte de fer, né vers 990, fils aîné d'Aethelred l'Indolent avait, en mourant, le 30 novembre 1016, laissé deux fils Eadmund, né vers 1010 et Eadward né vers 1012. Cnut aurait pu faire tuer ces innocents, mais il était Chrétien — et Chrétien de fraîche date — : n'osant pas commettre lui-même ce meurtre politique qui aurait consolidé sa victoire, mais qui eût fait scandale, il envoya les enfants du roi Edmond au « roi de Souabe » pour les mettre à mort : il ne tuait lui-même que les adultes. On devra voir s'écouler quelques siècles encore avant qu'il ne devienne scandaleux de tuer les adultes désarmés eux aussi. La victoire leur appliquera donc finalement la méthode que le roi Cnut

se voyait contraint d'employer déjà pour les enfants gênants : les îles de Sainte-Hélène et de Madère en ont tiré toute leur célébrité, de nos jours.

Voici les textes relatifs à l'exil des deux petits princes saxons.

La chronique anglo-saxonne de Worcester en Mercie qui s'arrête en 1079, dit, en 1057 seulement :

MLVII. Her com Eadward ætheling to Englaunde...
 Thisne ætheling Cnut cyng hæfde forsend on Ungerland to beswicane, ac he thaer getheh to godan men, swa him God uthe, him welh gebyrede, swa th he begeat thaes caseres maga to wife, bi thae:e faegernæ hearnteam gestrynde. Seo waes Agathes gehaten.

Florence, moine de Worcester, qui écrit en 1117, dit :

Dedit etiam consilium Edricus ut clitunculos Eadwardum et Eadmundum regis Eadmundi filios necaret. Sed, quia magnum dedecus sibi videbatur ut in Angliâ perimerentur, parvo elapso tempore, ad regem Suanorum occidendos misit qui, licet foedus esset inter eos, precibus illius nullatenus voluit acquiescere, sed illos ad regem Ungariorum Salomonem nomine misit nutriendos vitæque reservandos : quorum unus, scilicet Eadmundus, processu temporis ibidem vitam finivit. Eadwardus vero Agatham filiam germani imperatoris in matrimonium accepit, ex quâ Margaretham Scottorum reginam et Christinam sanctimoniale virginem et clitonem Eadgarum suscepit.

Guillaume, moine de Malmesbury en Wessex, qui écrit ses *Gesta regum* vers 1125, dit (lib. II, § 180) :²⁶

Filii ejus Edwius et Edwardus, missi ad regem Sweorum ut perimerentur, sed miseratione ejus conservati, Hunorum regem petierunt ubi, dum benigne aliquo tempore habiti essent, major diem obiit, minor Agatham reginae sororem in matrimonium accepit. Fratres ex Emmâ, Elfredus et Edwardus, toto tempore quo Cnuto vixit, in Normanniâ tutas fovere latebras.

Les lois du roi Edouard le Confesseur dont le texte a

été compilé en Warwickshire par un clerc de naissance française entre 1130 et 1135, disent (§ XXXV) :

Iste supradictus Edmundus habuit filium quendam qui vocatus est Aedwardus qui, mortuo patre, timore au-
fugit de istâ terrâ usque ad terram Rugorum quam nos
vocamus Russeiam, quem rēx ipsius terre Malesclodus
nomine, ut audivit et intellexit quis esset et unde esset,
honestè eum retinuit et ipse Edwardus accepit ibi ux-
orem nobili genere, de quâ ortus est ei Aedgarus Æthe-
ling et Margareta regina Scocie et Christiana soror
ejus, cui Christiane rex Edwardus dedit terram quam
habuit postea Radulphus de Limcseia, propter quem
misit rex Edwardus avunculus ejus et fecit cum ad se
venire. Ipse autem et uxor ejus non multo tempore
vixerunt post adventum eorum : Edgarum filium eorum
secum retinuit et nutrivit pro filio. Quia vero heredem
putabat eum facere, nominavit eum Ætheling.

Pex autem Edwardus, quia cognovit nequiciam gentis sue
et, maximè, filiorum Godwini, scilicet Haraldi, Tosti,
Gurthi, Leofwini, comperiit quod non posset esse stabile
vel firmum de Aedgario et adoptavit Willelmum ducenti
Normannorum, filium Roberti avunculi sui qui, postea,
auxiliante Deo, conquistavit rectum suum, bello contra
supradictum Haraldum.

Au sujet du surnom d'Edgar Ætheling, voici l'explica-
tion qu'en donne le moine Guillaume de Malmesbury :

Nepos Farinundi fuit Meroveus, a quo omnes post eum
reges Merovingi vocati sunt. Eodem modo et filii regum
Anglorum a patribus patronymica sumpserunt ; ut filius
Edgari Edgaring, filius Edmundi Edmunding vocentur
et ceteri in hunc modum : communiter vero Athelingi
dicuntur. Naturalis ergo lingua Francorum communicat
cum Anglis, quod de Germaniâ gentes ambae germina-
verunt²⁷.

Ordéric Vital, né dans le Shropshire en 1075, moine à
Saint-Evroul en Normandie, qui compile son Histoire vers
1141, dit :

Eduardi regis Hunorum, qui fuit filius Edmundi cogno-
mento Irnesidae fratris Eduardi regis Anglorum et
exsul, conjugem accepit cum regno filiam Salomonis
regis Hunorum.

La *Genealogia Regum* attribuée à Aelred, abbé de Rievaulx, en Yorkshire (1128-1153) :³⁸

At puerulos filios Edmundi serire metuens, ad regem Suavorum eos interficiendos transmisit. Rex vero Suavorum, nobilium puerorum miseratus aerumnam, ad Hungarorum regem eos destinat nutriendos, quos ipse benignè excepit, benignius fovit, benignissimè sibi in filios adoptavit. Porro Edmundo filiam suam dedit uxorem, Edwardo filiam germani sui Henrici imperatoris in matrimonium junxit. Sed, paulo post, Edmundus de temporalibus ad aeterna transfertur, Edwardus sospitate et prosperitate fruitur.

La *Cronica canonicorum Beate Marie Huntingdonensis* (834-1290)³⁹, en Huntingdonshire :

A[nn]o m^o septimo decimo. Occisus est rex Anglorum Edmundus Ferreum latus insidiis perfidi ducis Edrici Et [Canutus] regnum ejus invadens filios Edmundi scilicet Edmundum et Edwardum ad regem Suevorum occidendos misit. Qui nolens innocentēs perimere [eos ad] regem Hungarie Sa'omonem nutriendos misit. M^o [q]uadragesimo ii. Iste Ed[wa]rdus ge[n]u[er]it [Ma]rgaretam regi[n]am [Scottorum et E]dg[ar]um. [E]dga[us] genuit [Marga]retam. De qua natus est Henricus dictus Lupellus.

Cette chronique est tardive mais l'archidiacre de cette église, Henri de Huntingdon, a écrit une *Historia Anglorum* vers 1154 et on voit évidemment ici paraître un renseignement précieux qui s'était conservé dans cette contrée où se trouvait l'abbaye de Ramsey.

La teneur générale de toutes ces chroniques ne varie pas, en dehors des divergences de détail qui les distinguent.

Cnut veut se débarrasser des deux enfants d'Edmond : n'osant pas les tuer, ce qui eût fait scandale, il les envoie au roi des « *Sicari, Siveri, Suavi, Sueri* » qui lui rendra bien ce service de les faire mettre à mort. Celui-ci, pris de pitié, d'autant plus aisément que ces innocents ne le gênaient pas, mais ne voulant pas, cependant, prendre la responsabilité de garder ces condamnés de son allié, les

adresse au roi des « *Huni, Hungari, Hungarie* », non plus pour les tuer mais pour les élever au loin.

D'Angleterre, les enfants d'Edmond ont donc été exilés en Hongrie, mais ce roi généreux des *Szvari* auquel ils doivent la vie, quel est-il ?

A l'origine des temps, les *Suebi* occupaient, sur la mer Baltique, le pays qui s'étend entre l'Elbe et l'Oder : mais, au XI^e siècle, le duché de Souabe, c'est uniquement le bassin supérieur du Rhin et du Danube.

Le royaume de Germanie et en même temps l'Empire ont appartenu, tout d'abord, à la Maison qui détenait les duchés de Saxe et de Bavière : elle s'est éteinte avec saint Henri II le Boiteux, né le 6 mai 973, duc de Bavière en 995, roi de Germanie le 6 juin 1002, empereur le 14 février 1014, mort à Grone le 13 juillet 1024.

Le royaume de Germanie et l'Empire ont appartenu ensuite à la Maison qui détenait les duchés de Franconie et de Souabe : son accession s'est faite par le règne de Conrad II le Salique, duc de Franconie en 989, roi de Germanie le 8 septembre 1024, roi d'Italie en 1026, empereur le 26 mars 1027, roi de Bourgogne le 2 février 1033, mort à Utrecht le 4 juin 1039 : dès 1016, il avait épousé sa parente au onzième degré, Gisèle, duchesse de Souabe, héritière en 1012 du duc Hermann III son frère, veuve d'Ernest I^{er} († 31 mai 1015), mère d'Ernest II († 18 août 1030) et de Hermann IV († 1038).

Ainsi, en 1017, le royaume de Germanie n'appartenait pas encore à la Maison de Franconie-Souabe : mais Conrad II qui, sept ans plus tard, en ceindra la couronne, est déjà, depuis un an, l'époux de la duchesse de Souabe. Etant donné le flottement des chroniques anglaises, écrites plus ou moins tard, on pourrait croire que Cnut a expédié les enfants d'Edmond, soit à Henri II qui régnait encore sur la Germanie, soit à Conrad II qui allait y régner. Moralement, cela ne se peut : le roi du Nord n'avait pas avant la paix qu'il conclut en 1025 et avant le mariage de sa fille Gunhilde en 1035, dix ans plus tard, avec la Maison

de Saxe-Bavière ou avec la Maison de Franconie-Souabe, des relations personnelles assez étroites soit pour oser se fier à elles en leur remettant des otages précieux, soit pour oser leur demander de les faire disparaître.

C'est donc à tort que les éditeurs des textes britanniques ci-dessus cités les ont publiés en adoptant les formes *Swaui*, *Sweui*, *Suavi*, *Suevi* : il faut restituer *Swani*, *Suani*, *Sueni*.

En 1017, le Danemark appartenait à Harald III (1014-1018), frère de Cnut. En Norwège, c'était Olaf II le Saint qui régnait alors : né vers 995 et roi depuis 1016, il avait épousé Astrid fille du roi de Suède Olaf III. C'était cet Olaf III Skoetkonung qui régnait sur la Suède. Fils d'Erik VI le Victorieux (964 † 993), il était né vers 984 de sa troisième femme Audur, fille de Haakon II le Mauvais roi de Norwège (962 † 995). Roi d'Upsal dès 994, il dominait toute la Suède depuis 1001 : baptisé à Husaby (Vestrogothie) en 1008, il mourra le 29 juillet 1030. Marié avec Edla de Mecklembourg, puis avec Estrid, fille du prince des Slaves Obotrites Mieczyslav, on ne voit pas, tout d'abord, quel lien le rapprochait du roi d'Angleterre Cnut, mais Sigrid l'Impérieuse, fille du Suédois Skoglar-Toste, qui en 978 avait épousé son père, le roi de Suède Erik VI le Victorieux, et que celui-ci avait répudiée pour se remarier avec Audur, s'était remariée elle-même avec Sven I^{er} roi de Danemark déjà père de Cnut. Belle-mère, à la fois du roi d'Angleterre Cnut et du roi de Suède Olaf III, elle pouvait servir d'intermédiaire entre Londres et Upsal.

On voit donc comment le roi d'Angleterre Cnut a pu avoir l'idée d'envoyer les enfants d'Edmund au roi de Suède Olaf III. Il reste à montrer pourquoi celui-ci, pris de pitié, les a transmis au sud-est plutôt qu'ailleurs.

Au sud de la Baltique, c'était la Pologne, pays slave de culture occidentale, qui séparait les côtes orientales de Suède du royaume continental de Hongrie soumis également à des influences occidentales. En effet, depuis 995,

le duché de Pologne proprement dite, dont la capitale était Gnezen, avait conquis la Poméranie au nord, dont les côtes s'étendent entre l'Oder et la Vistule, et il dominait également au sud la *Chrobatia* de Cracovie. Or, en 1017, c'est Boleslav I^{er} qui est duc de Pologne. Né en 967, fils de Mieczyslav I^{er} et de sa première femme Dambrowka de Bohême, il avait succédé à son père en 992 et il en était alors, en 1017, sans doute à sa troisième femme Gunhilde, fille de Dobromir : fait remarquable, Boleslav I^{er} est, précisément, l'oncle du roi d'Angleterre Cnut et du roi de Danemark Harald II. En effet, c'est Gunhilde, fille de Mieczyslav I^{er} et sœur de Boleslav I^{er}, qui avait été la première femme de Sven I^{er} à la Barbe Fourchue (né en 963, roi de Danemark en 985, roi d'Angleterre en 1013, mort en 1014) et la mère de ces deux souverains.¹⁰

Le roi de Suède Olaf III, au lieu de tuer Eadmund et Eadward, a donc pris le parti de les transmettre au duc de Pologne Boleslav I^{er}, oncle du roi d'Angleterre Cnut. On voit que la tradition recueillie en Angleterre par le compilateur des lois d'Edouard le Confesseur (1130-1135), un siècle après l'événement, repose sur une réalité. Seulement, la Pologne devient pour lui la Russie et le duc Boleslav se transforme en *Malesclodus* : l'initiale seule de ce nom a changé d'une manière erronée, ses trois syllabes demeurent fort reconnaissables. Cette nouvelle initiale fautive, c'est celle du nom de Mieczyslav père de Boleslav qui remplace, à tort, celle du nom de celui-ci.

Le duc de Pologne était bien l'oncle du roi d'Angleterre, mais sa sœur Gunhilde avait eu à souffrir de la conduite à son égard de Sven Barbe Fourchue, et il est, par suite probable que Boleslav devait être plutôt porté à prendre le contre-pied des désirs aussi bien que des intérêts actuels de son neveu. Il devait être bien aise de lui jouer un bon tour et d'avoir en main une arme éventuelle contre lui. Puisque Cnut désirait voir mourir les deux jeunes princes saxons et qu'il avait eu la faiblesse de ne pas les tuer, le duc de Pologne devait, par suite, leur faire

un bon accueil. La bouche des hommes peut parler plusieurs langues : en tous, le cœur bat de même. Cet état d'esprit est précisément celui que refléteront, au XII^e siècle, les textes britanniques sans que leurs auteurs soient, semble-t-il, en mesure de s'expliquer quels mobiles animaient Boleslav :

ut audivit et intellexit quis esset et unde esset, honeste
eum retinuit.

Le brave homme ! et voilà comment, quelquefois, la haine amène l'amour.

Le duc Boleslav I^{er} se déclare roi en 1025 et meurt tout aussitôt le 17 juin⁴¹. A cette époque, les deux jeunes princes Eadmund et Eadward peuvent avoir environ quinze et douze ans : ils n'étaient pas encore d'âge à être mariés.

Boleslav laissait au moins trois filles : l'une d'elles devint l'abbesse d'un monastère, c'était la part du Seigneur. La seconde se maria à l'ouest, en Germanie, avec le comte Hermann. La troisième se maria, à l'est, en Russie, avec l'un des fils du grand duc de Russie Wladimir. Par là, Dieu se trouvait satisfait et, au point de vue politique, la balance était en équilibre, car la Pologne a toujours dû ménager ses deux grands voisins si dissemblables, le Slave byzantin et le Teuton. C'est ainsi que lui-même, Boleslav, a pris successivement cinq femmes où se reflètent, l'une après l'autre, les influences qui le touchent, dès qu'elles se font impérieuses ou, en tout cas, plus utiles. Il prend, d'abord, une Allemande, fille du marquis de Misnie Ricdag, puis une Hongroise, Judith fille du duc de Hongrie Geysa, puis Gunhilde fille de Dobremir, puis encore, en 1018, une Allemande, Oda fille d'Ekkehard nouveau margrave de Misnie et, finalement, Predslava, fille du grand duc de Russie Wladimir le Grand (973-1015) dont l'autre fille Premislava épouse Ladislas le Chauve prince de Hongrie. Les filles étaient une monnaie d'échange de valeur toujours sûre et bien reçue dont le vent dominant, selon qu'il soufflait du nord, du sud, de l'est ou de l'ouest,

dirigeait la voile et le bonheur vers les quatre points cardinaux de l'horizon, au détriment de celles qui les y avaient déjà précédées.

De sa quatrième femme Oda, naît à Boléslav une fille qui, fait à noter, reçoit le nom de Mahaud et qui, en 1035, épousera Otton de Schweinfurt fils du marquis Henri et de Gerberge ⁴⁹.

**

Parmi ces alliances, ce sont celles de la Hongrie avec la Pologne qui attirent maintenant l'attention : en effet, les textes britanniques qui ont gardé la trace de ces événements indiquent presque tous que, finalement, Eadmund et Eadward trouvèrent asile auprès du roi de Hongrie.

Un mariage s'était produit précisément entre la Pologne et la Hongrie qui permet de comprendre pourquoi les deux princes anglo-saxons, au lieu de rester à Gnezen à la mort du roi de Pologne Boleslav I^{er} (17 juin 1025), vinrent alors en Hongrie.

Le duc de Hongrie Geiza (972 † 997) avait épousé, tout d'abord, en 968, Sarolta, fille de Gyula de Transylvanie, dont il eut Waic né en 969, Judith née en 970, Sarolta née en 971. Sa femme Sarolta étant morte en 971, Geiza se remaria, en 973, avec Adélaïde, fille de Ziemosmysles I^{er} (913 † 964) duc de Pologne et sœur du duc Mieczyslav I^{er} (964-992), dont il eut Gisèle.

Treize ans plus tard, en 986, le duc de Pologne Boleslav I^{er}, né en 967, fils de Mieczyslav I^{er}, épouse Judith fille de Geiza et de Sarolta ⁴⁸ : il est vrai qu'il la répudia, dit-on, mais il n'en est pas moins vrai qu'il était, ainsi, devenu le beau-frère de Waic.

Le 26 décembre 996, Waic se fait baptiser pour épouser Gisèle, la sœur du duc de Bavière Henri II né le 6 mai 973, qui deviendra roi de Germanie le 6 juin 1002, empereur le 14 février 1014 et mourra à Grone le 13 juillet 1024. Baptisé sous le surnom d'Etienne et succédant à son

père Geiza en 997, il établit des sièges épiscopaux en Hongrie⁴⁴ : en récompense de son zèle, le pape auvergnat Silvestre II (avril 999 † 12 mai 1003) lui envoie une couronne royale en l'an mil et Etienne se trouve sacré le premier roi de Hongrie. Il mourra à Bude le 15 août 1038. La reine Gisèle meurt, elle-même, le 7 mai 1045 (?).

Les textes britanniques prétendront que les deux princes saxons ont été accueillis en Hongrie par le roi Salomon : c'est une erreur. Le roi Salomon, fils du roi André I^{er} († 1060), est né en 1051 : couronné en 1058, il a régné seulement de 1064 à 1075, puis il s'est retiré comme moine en Istrie près de Pola, où il est mort le 28 septembre 1086. Ainsi c'est *Stephanum* qu'il faut restituer dans ces textes au lieu de *Salomonem* : cette fois-ci, au contraire de ce qui s'est passé pour le nom de Boleslav, c'est le corps du nom royal étranger qui a été maltraité par les historiens anglais : la consonne initiale et la syllabe finale sont demeurées.

Etienne et Gisèle eurent deux fils, Otton mort en bas âge et Henri ou Imre, né en 1007, qui, en 1026, épouse une fille de Krezimir III (1014-1035) roi de Croatie. Elle meurt dès 1030 sans lui donner d'enfants et, lui-même, duc de la Russie rouge, meurt le 2 septembre 1031, avant son père.

On ne sait pas exactement combien Etienne et Gisèle eurent de filles : le docteur Wertner leur en attribue deux qu'il ne nomme pas. Un auteur du XVIII^e siècle, Charles-François Palma⁴⁵, d'après Daniel Cornides, leur en attribue trois, dont une, Agathe, aurait été la femme du prince anglo-saxon Eadward. En réalité, d'après les textes britanniques, cette princesse hongroise, fille d'Etienne et de Gisèle, fut donnée en mariage, non pas au prince Eadward, mais à son frère aîné Eadmund et c'est ce qu'admet Wertner qui, sans la nommer, cite son mari le prince anglo-saxon *Ocdoen*. Ce mariage a dû se réaliser vers 1032 et, d'après les sources anglaises, Eadmund mourut en Hongrie avant de pouvoir regagner l'Angle-

terre, ne laissant de sa femme qu'une fille dont le nom est inconnu. Cette fille ne peut être la reine Mahaud qui deviendra comtesse d'Albon et, cela, pour deux raisons : tout d'abord, parce que son père, le prince Edmond, n'a jamais porté le titre de roi et, ensuite, parce que sa naissance remonte trop haut : la fille d'Edmond et d'Agathe en effet, a dû naître vers 1035, tandis que Mahaud est née après 1045.

Les auteurs hongrois, Cornides et Palma, font erreur en donnant à la femme du prince Edmond le nom d'Agathe : en réalité, c'est la femme de son frère cadet Eadward qui, d'après les sources anglaises, a porté ce nom.

Les textes anglais invitent à dire que le frère cadet d'Edmond, c'est-à-dire Edouard, a été marié à son tour, avec une fille du frère de l'empereur. Si, comme on est tenté de le croire, ce mariage s'est arrangé par les soins de la reine Gisèle, il s'agirait d'une nièce de l'empereur Henri II († 13 juillet 1024) et l'union aurait été conclue après la mort de celui-ci.

L'empereur Henri II a eu deux frères Brunon évêque d'Augsbourg (28 octobre 1007 † 24 avril 1029) et Arnoul archevêque de Ravenne (1014 † 1018) : il a eu également deux sœurs, Gisèle, la reine de Hongrie, et Béatrix ou Brigitte, abbesse à Ratisbonne¹⁶. La vie de cet évêque d'Augsbourg le montre généralement opposé à son frère aîné l'empereur et, par contre, en relations d'affection étroite avec sa sœur la reine de Hongrie Gisèle.

En 1003, dans sa jeunesse, séduit par les ennemis de l'empereur, il se révolte contre lui¹⁷ : il prend donc le parti de Boleslav qui envahit Prague, de Hezelon et d'Ernest. L'année suivante, après s'être réfugié auprès de sa sœur Gisèle en Hongrie, il obtient son pardon de l'empereur sur l'intercession de celle-ci.

En 1025, après la mort de Henri II, c'est Brunon qui fait élire Conrad II le Salique : il promet à sa sœur, la reine Gisèle, de lui léguer tout ce qu'il possède et de le lui donner à titre héréditaire, ce qui aurait réduit à rien

l'évêché d'Augsbourg, mais un songé, où le défunt empereur Henri II son frère lui apparaît opportunément, l'empêche de réaliser ce projet⁴⁸. De là il résulte que son amitié pour sa sœur a dominé toute sa vie et, évidemment, ce projet d'héritage en faveur du fils de la reine de Hongrie au détriment d'un évêché germanique montre, tout au moins, que Brunon n'avait pas, lui-même, de fils : mais, quoiqu'il fût évêque d'Augsbourg, il pouvait fort bien, étant données les mœurs de son temps, avoir des filles.

Le concile de Pavie, sous Benoît VIII, en 1018, avait bien décrété : *ut nullus in clero mulierem attingat... ut episcopus nullam feminam habeat neque cum aliquâ habitet*, mais ce premier effort de réforme monacale était resté vain : le souffle impératif et puissant de Grégoire VII était encore à venir.

Après avoir été en guerre avec la Hongrie, l'Empire conclut la paix en 1031 avec le roi Etienne⁴⁹. C'est donc dans ces dernières années de son règne (1031-1038) que la reine Gisèle a dû conclure le mariage du prince Eadward réfugié auprès d'elle avec Agathe fille de son frère l'évêque Brunon d'Augsbourg. En plaçant cette union vers l'année 1035, on ne doit pas s'éloigner beaucoup de la réalité : cette année-là, l'Empire s'allie avec le roi d'Angleterre, de Danemark et de Suède en lui donnant la marche de l'Eider et en lui demandant sa fille Gunhilde.

De ce mariage sont issus trois enfants : Eadgar Aetheling, *Margareta* et *Christina*. Selon la chronique des chanoines de Notre-Dame de Huntingdon, Marguerite serait l'aînée d'Eadgar et elle serait née en 1042. Eadward aurait donc eu, tout d'abord, probablement des enfants morts en bas âge et dont le nom ne s'est pas conservé.

Son fils garde un nom anglo-saxon, mais ses filles Marguerite et Christine reçoivent des noms nouveaux absolument étrangers à sa dynastie. Ces noms proviennent forcément du milieu germanique de leur mère Agathe.



C'étaient les deux marches germaniques d'Autriche et de Carinthie qui bordaient le royaume de Hongrie.

A la fin du X^e et au début du XI^e siècles, le duché de Carinthie appartenait à la Maison de Franconie qui accédera à l'Empire avec Conrad II en 1024. Le grand-père de Conrad, en effet, Otton, fils du duc de Lorraine Conrad († 955), épouse Judith et meurt duc de Carinthie, duc d'Istrie, comte de Vérone en 1004. Ce duc Otton, de sa femme Judith, laisse quatre fils : Conrad, duc de Carinthie et d'Istrie († 12 décembre 1011), Brunon qui devient le pape Grégoire V († 18 février 999), Guillaume évêque de Strasbourg († 1046) et Henri qui sera le père de Conrad II le Salique. Conrad duc de Carinthie et d'Istrie épouse Mahaud fille de Hermann II de Souabe : il en a deux fils, Conrad et Brunon évêque de Wurzburg († 1045), mais le duché de Carinthie est enlevé à son fils pour être donné à Adalbéron, fils du marquis de Styrie Markward comte de Mürzthal, qui avait épousé Béatrix fille du duc de Souabe Hermann II (997 † 3 mai 1003). De Béatrix, le duc de Carinthie et d'Istrie Adalbéron a deux fils Markward d'Eppenstein († mai 1077), Adalbéron évêque de Bamberg († 1060) et Richense, femme de Berthold I^{er} duc de Zaehringen⁶⁰. Le duc Adalbéron se trouve à son tour déposé et exilé avec ses fils par le plaid impérial de Bamberg au mois de mai 1035 et, à Augsbourg le 2 février 1036, le duché de Carinthie-Istrie revient au fils de son ancien possesseur Conrad († 12 décembre 1011), c'est-à-dire à Conrad le jeune qui avait l'avantage d'être, par son père, le cousin-germain de l'empereur actuel : il mourra le 20 juillet 1039. Quand on énumère ainsi les membres respectifs de ces deux maisons rivales qui se sont succédé depuis 1004 jusqu'en 1039, on observe que les noms de la Maison de Franconie Otton et Conrad n'offrent pas d'intérêt en ce qui concerne les recherches actuelles ; il n'en est pas de

même pour les noms fournis par la famille d'Adalbéron ou par d'autres familles de cette région.

Depuis longtemps, les Bollandistes ont publié la vie de sainte Agathe comtesse palatine de Carinthie, qui aurait fondé à Stein, sur la rive droite du Gurk, affluent de la Drave au sud de Klagenfurt, une église dédiée à sainte Marguerite et qui serait morte le 5 février 1024⁵¹. De fait, le culte de sainte Marguerite est particulièrement répandu en Carinthie, en Styrie et en Carniole beaucoup plus que dans tous les autres pays de langue germanique. Deux localités de Sankt-Margarethen se trouvent en Carinthie proprement dite, l'une sur la Drave, au cercle de Ferlach, l'autre dans le val de Lavant au cercle de Wolfsberg. Deux autres sont en Styrie, l'une au sud de Cilli dans le cercle de Tueffer, l'autre au sud de Graz dans le cercle de Wildon. Une cinquième est en Carniole au sud de la Save sur la rive gauche du Gurk, au nord-est de Rudolfswerth. Chose singulière, la seule localité notable qui porte le nom de Sankt-Agatha se trouve dans le Salzkammergut, sur les bords de la Traun, sous le site célèbre de Hallstatt, aux limites du duché médiéval de Bavière vers le duché de Carinthie.

Le marquis Markward existait en Styrie dès 970⁵² : sans méconnaître l'existence ancienne du nom de Marguerite, puisque l'église mérovingienne de Crussol en face de Valence sur le Rhône, a livré la dalle funéraire d'une femme BONE MEMORIA MARGARITA qui vécut en paix soixante-quinze ans, et qui mourut le 1^{er} juillet 646 ou 691 sous Clovis II ou sous Clovis III⁵³, il y a lieu de se demander si le nom féminin de Marguerite, dans cette partie du bassin du Danube où il paraît plus fréquent qu'ailleurs, ne serait pas une forme dérivée de ce nom germanique de Markward porté par le père d'Adalbéron en Styrie.

Outre la vie de sainte Agathe et son église Sankt-Margarethen, on connaît, à la même époque, l'histoire de *Dignamenta* ou *Margareta*, femme de Thierry et mère

d'*Amulrada* tuée à Arneburg, sur la rive gauche de l'Elbe, au nord de Stendal en Saxe, vers 1040⁵⁴.

Si Béatrix ou Brigitte, fille cadette du duc de Souabe Hermann II (997 † 3 mai 1003), avait épousé Adalbéron qui devint duc de Carinthie (1011-1035), sa fille aînée, Gisèle, une fois veuve du comte de Brunswick Brunon, avait épousé elle-même Ernest I^{er} (né vers 970 † 31 mai 1015) à qui elle porta le duché de Souabe avant d'épouser finalement en troisièmes noces (1016), Conrad le Salique, le futur empereur successeur de Henri II. Cet Ernest I^{er} était frère d'Adalbert marquis d'Autriche (1018 † 26 mai 1056), de Poppon né en 979, prévôt de Bamberg, puis archevêque de Trèves (1^{er} janvier 1016 † 16 juin 1047), de Christine († Trèves, 3 novembre 1047) et de la femme de Pierre roi de Hongrie. Ces cinq personnages, comme Henri I^{er} le Victorieux, marquis d'Autriche, leur frère aîné (994-23 juin 1018), étaient fils de Liutpold I^{er} l'Illustre, marquis d'Autriche (976 † Wurtzbourg, 10 juillet 994) et de Richilde.

Ce qui frappe, c'est tout d'abord, de trouver ce nom de Christine dans la maison des marquis d'Autriche et celui de Marguerite en rapport avec celle des marquis de Styrie. Ce qui frappe davantage encore est de retrouver, dans ce groupe de princes germaniques voisins de la Hongrie, le duc de Souabe Hermann II († 3 mai 1003) et son gendre Ernest I^{er} d'Autriche († 31 mai 1015), les révoltés de 1003 qui entraînèrent l'évêque d'Augsbourg Brunon. Cet ensemble d'indices permet de penser que Brunon a dû, s'il a pris femme, s'allier avec la maison des marquis d'Autriche ou avec celle de Styrie-Carinthie et, ainsi, par sa fille Agathe, les noms de Marguerite, de Christine noms dantubiens, auront passé dans la Maison royale anglo-saxonne. La femme, plus ou moins avouée, de l'évêque d'Augsbourg Brunon est, sans doute, cette Christine d'Autriche qui, après sa mort (1029), se retira dans une abbaye de Trèves et y mourra en 1047.

Après la mort du roi saint Etienne († 15 août 1038)

sans héritier mâle, comme il avait eu trois sœurs, Judith, femme du duc de Pologne Boleslav, Sarolta, femme de Samuel Aba, et Gisèle, femme du doge de Venise Pierre Otton (1007 †, Constantinople, 1032) chassé en 1026, ce fut le fils de cette dernière, Pierre, qui fut choisi comme roi de Hongrie, probablement parce qu'il s'appuyait sur l'Allemagne. Il épousa une sœur d'Adalbert marquis d'Autriche et Adalbert, de son côté, épousa Frowila († Melk, 19 décembre 1059) sœur de Pierre. L'alliance était donc complète.

Dès 1041, les Hongrois, mécontents de voir régner sur eux la Germanie, se révoltent contre leur roi Pierre qui, d'ailleurs, se conduisait mal, paraît-il, envers la veuve de saint Etienne son prédécesseur. Chassé, Pierre est remplacé par Aba, mari de Sarolta : mais, trois ans plus tard, en 1044, la Germanie replace Pierre sur le trône : Aba, fait prisonnier, est aveuglé et mis à mort. Cette restauration ne dure pas : en 1046, Pierre se trouve aveuglé à son tour et remplacé par un prince hongrois qui, fils de Ladislav († 1031) était, au cinquième degré, le plus proche agnat de saint Etienne : il est le roi André I^{er} (1046-1060).

Quand la veuve de saint Etienne, la reine Gisèle, mal-traitée par le roi Pierre, a quitté la Hongrie pour achever sa vie comme abbesse de Niederburg († mai 1045), il est probable que le prince anglo-saxon Eadward, sans attendre la catastrophe de 1046, l'aura suivie. Il aura quitté la Hongrie pour les pays germaniques où la famille de sa femme pouvait l'accueillir : son frère aîné, Eadmund, était déjà mort.

C'est en effet à l'empereur que le roi d'Angleterre Edouard s'adresse en 1054, et non pas au roi de Hongrie pour l'amener à regagner l'Angleterre.

Voici les textes qui concernent ce retour demandé par le roi Edouard le Confesseur,

Tout d'abord, Florence de Worcester :

Anno MLIV..... rex Edwardus misit Aldredum Wigorniensem episcopum ad imperatorem ut, per cum, reciperet fratruclem suum Edwardum qui in Ungariâ exulaverat ⁶⁶.

Puis, Guillaume de Malmesbury, vers 1125 (§ 228 et 238).

Rex Edwardus pronus in senium quod ipse non susceperat liberos et Godwini videret invalescere filios, misit ad regem Hunorum ut filium fratris Edmundi Edwardum cum omni familiâ suâ mitteret : futurum ut aut ille aut filii sui succedant regno hereditario Angiæ, orbitatem suam cognatorum suffragio sustentari debere. Ita venit Edwardus, sed continuo apud Sanctum Paulum Londoniæ fato functus est tribus liberis superstitibus, vir neque promptus manu neque probus ingenio. Edgardo qui, post occisionem Haroldi, a quibusdam in regem electus et vario lusu fortunæ rotatus penè decrepitem diem ignobilis ruri agit, Christinâ quæ sanctimoniali habitu apud Rumesiam consenuit, Margaretâ quam Malcolmus rex Scottorum legitimo matrimonio duxit. Hæc, numerosâ prole foecunda, habuit filios Edgarum et Alexandrum qui post patrem regnaverunt in Scotiâ successionem continuâ, nam senior Edwardus in bello cum patre occubuit : junior, David, mansuetudine et sapientiâ celebris, rex Scotiæ modo habetur. Filias, Matildem quam nostro sæculo rex Henricus, Mariam, quam Eustachius junior comes Bononiæ, uxores duxerunt. Rex itaque, defuncto cognato, quia spes prioris erat soluta suffragii, Willelmo comiti Normanniæ successionem Angliæ dedit ⁶⁶.

Rex Edwardus fato functus fuerat : Angliæ, dubio favore, nutabat cui se rectori committeret incerta an Haroldo, an Willelmo, an Edgardo : non et il'um pro genere proximum regno proceribus rex commencaverat, tacito scilicet mentis iudicio, sed prono in clementiam animo ⁶⁷.

Enfin, Aelred de Rievaulx :

Edwardus... dirigit nuntios ad Romanum imperatorem, rogans ut nepotem suum, scilicet filium fratris sui Edmundi Ferreilatus, regni futurum heredem mittere dignaretur. Imperator autem regis nuncios gratanter excipiens, non parvo tempore, summo cum honore detinuit. Tandem, paratis navibus et omnibus quae navigationis necessaria videbantur allatis, Edwardum cum uxore suâ Agathâ, germani sui filiâ, liberisque ejus Edgardo Edeling, Margaritâ atque Christinâ, cum magnâ gloriâ et divitiis, sicut rex petierat, ad Angliam mittit. Qui... in Angliam veniens... post paucos dies vitâ discedens.... Nec multo post, ipse rex... in vigiliâ Epiphaniae... morte vitam... terminavit..., quo tumultato.... quidam Edgarum Edeling cui regnum hereditario jure debebatur, regem constituere moliantur. Sed, quia puer tanto honore minùs dignus videbatur, Haroldus comes... regnum obtinuit²⁵.

Donc, le roi Édouard le Confesseur, voyant l'âge avancé et n'ayant pas d'enfants de la reine dont la famille gagnait ainsi le premier rang, envoie l'évêque de Worcester Aldred à l'empereur Henri III (1039 † 1056) pour le prier de faire revenir auprès de lui son cousin-germain Édouard, fils du roi Edmond cote de Fer, avec toute sa famille : cette décision du roi Édouard a dû suivre immédiatement la mort de son beau-père Godwin († 14 avril 1053) qui ne l'aurait pas tolérée. Précisément, l'empereur, descendant le Rhin et venant de Zurich, célèbre Pâques à Mayence le 3 avril, puis, se dirigeant vers l'est, va passer la Pentecôte à Quedlinbourg le 22 mai, il a dû recevoir l'ambassade britannique avant de quitter le Rhin et y amener avec lui les princes saxons quand il est revenu de l'est à Aix-la-Chapelle afin d'y faire couronner roi, le 17 juillet son fils Henri IV : il les aura fait passer en Angleterre quand, prenant à partie Baudouin comte de Flandre sur l'Escaut, il s'avance victorieux jusqu'à Tournai. Le fils d'Edmond rentre donc ainsi en Angleterre : mais peu après son arrivée, il meurt à Londres et y est inhumé à Saint-Paul, laissant, de sa femme Agathe, son fils Édgard Aetheling ainsi que deux filles,

Marguerite et Christine. En disant que la princesse Agathe, femme d'Edgard, était la fille du frère de l'empereur Henri III régnant en 1054, les textes britanniques du XII^e siècle commettent une confusion : elle était, en réalité, fille du frère de l'empereur Henri II mort trente ans plus tôt. Quant aux enfants d'Agathe, si Marguerite était née en 1042, Edgard Aetheling a pu naître à son tour, vers 1050 : il n'était donc plus un enfant, *puer*, quand Edouard le Confesseur mourut le 5 janvier 1066, mais il avait une quinzaine d'années. La mort de son père, Edouard, vers 1055, peu après son retour, paraît avoir amené Edouard le Confesseur à penser que ce jeune homme ne pourrait pas lutter contre l'ambition de Harold, le frère de la reine. De là, la désignation de Guillaume duc de Normandie comme héritier du trône. En effet, quoique Godwin fût mort, ses fils Harold, Leofwin, Gyrth et Wulfnoth, les beaux-frères du roi, dominaient toute l'Angleterre.

Ainsi, à la mort d'Edouard le Confesseur, quoique le prince Edgar fût son héritier naturel et qu'une partie de l'Angleterre le désirât, ce fut cependant le beau-frère du Confesseur, le tout puissant Harold, qui fut ceint de la couronne, malgré les promesses faites, d'autre part, au duc de Normandie par le souverain défunt et par Harold lui-même.

**

Le triomphe de l'usurpateur Harold fut court. Le duc de Normandie, par une offensive diplomatique rapide, obtient l'appui décidé du pape qui, suivant le droit alors en vigueur, peut disposer de la souveraineté des îles de l'occident à sa guise, de l'Irlande et de la Grande Bretagne aussi bien que de la Sicile, de la Sardaigne ou de la Corse. Rome donne donc l'Angleterre au Normand qui, bon apôtre, se déclare son vassal et c'est une véritable croisade qui s'organise contre Harold. Après quatre mois

d'attente nécessaire, malgré tout, par le manque d'un vent favorable, la ténacité du duc de Normandie peut se dire enfin favorisée du ciel. Son armée, dont la cavalerie et les archers formaient la force, débarque sur la côte anglaise le 28 septembre et, le 14 octobre, force du premier coup la victoire — une victoire décisive — sur la colline de Senlac, près de Hastings, où l'infanterie lourde anglo-saxonne était venue l'attendre derrière de puissantes palissades. Harold avec ses deux frères Leofwin, Gyrth, perdent la vie dans ce désastre : quant au troisième Wulfnoth, fait prisonnier, il ne sera relâché qu'en 1087. Harold était marié avec Ealdgyth : il en a eu quatre fils, Godwine, Edmond, Magnus et Harold. Harold, de sa maîtresse Edith Swan-neck a eu encore deux filles, Gunhild et Gytha. Celle-ci a épousé Vladimir, prince de Novgorod, né en 1019, frère de la reine de France Anne, fils de Iaroslav 1^{er} († 1054) et d'Ingigerth fille, elle-même, du roi de Suède Olaf III.

À la nouvelle du désastre de Senlac, une assemblée des grands du royaume se tient à Londres : cette fois-ci, c'est le prince anglo-saxon Edgar Aethling, favorisé par l'archevêque d'York, Aldret, qui se trouve élu roi d'Angleterre, contre les prétentions d'Eadwine et de Morkere de Northumberland. Mais l'épiscopat n'ignorait pas la décision prise par le pape : le Conquérant portait une bannière qui lui venait de Rome et un anneau précieux qui contenait, paraît-il, un cheveu de saint Pierre. La victoire rendait tout cela irrésistible. L'archevêque de Cantorbéry, Stigand, évita donc de sacrer le roi élu. L'Angleterre ne pouvait plus se refuser à son vainqueur, l'heureux fils d'Arlette. Le conquérant rencontra donc promptement, à Berkhamstead, le roi Edgar à la tête d'une députation qui venait se soumettre à sa loi.

On connaît, à cet égard, le témoignage de la chronique anglo-saxonne de Winchester, vers 1070 ⁵⁹.

À ce texte anglo-saxon répond le témoignage du normand Guillaume de Poitiers, dans ses *Gesta Willelmi*, vers 1087.

Et finalement, celui de Florence de Worcester, vers
1117.

Guillaume triomphant reçut gracieusement le prince anglo-saxon, lui donna le baiser de paix et, de suite, entra dans Londres dont toutes les portes étaient remplies du flot de ceux qui venaient saluer leur maître, il fut sacré près du tombeau d'Edouard le Confesseur, à Westminster le jour de Noël par l'archevêque d'York, celui de Cantorbéry ne lui paraissant pas être le légitime possesseur de son siège primateal. Les destins de l'Angleterre se trouvaient fixés d'une chaîne solide.

Revenant presque aussitôt en Normandie, Guillaume le Conquérant y mène avec lui quelques otages, l'archevêque de Cantorbéry Stigand, les deux comtes Edwine et Morkere, le comte Waltheof et, surtout Edgar Aetheling qu'il dote de biens fonciers considérables dans le Hertfordshire :

Anno M.LXVII., rex Wil'elmus Normanniam rediit, du-
cens secum Dorobernensem archiepiscopum Stigandum,
clitonem Adgarum, comites Edwinum et Morkarum et
Waltheum et multos alios de nobilioribus Anglie : rediens
vero, Anglis inportabile tributum imposuit.

Guillaume de Poitiers ajoute :

Athelinum, quem post Heraldi ruinam Angli regem sta-
tuere conati fuerant, amplis terris ditavit atque in caris-
simis habuit cum quia regis Edwardi genus contigerat,
ad hoc ne puerilis actas nimium doleret non habere
honorem ad quem electus fuerat.

Cependant, dès cette année, sous prétexte qu'il n'était pas traité assez convenablement, Edgar s'échappe avec sa mère, sa sœur Christine, les deux frères Edwine et Morkere de Northumberland, ainsi que Walthcof. Sans doute n'était-il pas encore marié, car la chronique anglo-saxonne ne mentionne pas sa femme. La tempête pousse son vaisseau sur les côtes de l'Ecosse. Le roi Malcolm III l'y accueille, car il était devenu son beau-frère. Aussitôt¹⁰, Edgar se joint aux insurgés d'York avec le roi Malcolm, les comtes Morkere et Waltheof. Le nord du royaume d'An-

gleterre se soulève en sa faveur ; mais, l'affaire manquant, il retourne en Écosse avec Gospatric. En 1069, il se joint aux Danois qui appuient une nouvelle tentative sur York et cet effort manque encore.

On sait que le roi Malcolm III s'était marié tout d'abord avec Ingibjörg, veuve du comte d'Orkney Thorfinn († vers 1062) dont il avait un fils Duncau qui sera roi en 1095 († 1096 ou 1097). Guillaume de Malmesbury témoigne qu'il s'était remarié avec Marguerite, la sœur aînée d'Edgar : *pro antiquâ memoria nobilitatis* et ce chroniqueur place cette seconde union en 1070 seulement.

Anno MLXX, rex Malcolmus Angliam usque Cliveland vastavit et, tunc clitoni Edgardo et sororibus Margarete et Christine, ubi eas invenit regem Anglie fugientes, ut in Scotiam irent apud Weremundam in reditu pacem suam donavit et Margaretam postea sibi in matrimonium junxit.

C'est une erreur de date : l'hommage fait à York le 5 juin 1065, au roi d'Angleterre Édouard le confesseur, par Malcolm, en son nom et au nom d'Édouard, le fils aîné issu de son second lit, prouve avec évidence que, dès 1063 au plus tard la sœur d'Edgar Marguerite née en 1042, avait été unie à Malcolm. De là, l'appui que celui-ci prête à Edgar fugitif en 1067.

Voici les termes de l'acte du 5 juin 1065, où assiste Edgar :

Malcolmus, Dei graciâ rex Scotiæ et insularum adjacentium, omnibus Xpistianis ad quos presentes littere pervenerint, salutem, tam Danis et Anglis quam Scotis. Sciatis nos et Edwardum primogenitum filium nostrum et heredem comitem de Carrik et de Rothesay recognovisse nos tenere totum regnum nostrum Scotiæ et insulas adjacentes de excellentissimo domino nostro Edwardo, filio Ethelredi nuper regis Anglie superiore domino regni Scotiæ et insularum adjacentium per homagium ligium et fidelitatem prout antecessores et predecessores nostri quare ex jure directo, nos devenimus homines vestros, o domine noster serenissime Edwarde fili Ethelredi, rex Anglie et superior domine Scotiæ et insularum adjacentium, durante vitâ nostrâ, contra omnes homines

Apud Eboracum, quinto die junii, anno regni nostri nono, in parlamento predicti domini superioris nostri ibidem tento, ex consensu et consilio Margarete consortis nostre, filie Edwardi filii Edmundi Ferreilateris, Edgari Ethelynge fratris ejusdem consortis nostre et quamplurium magnatum aliorum regni nostri predicti.

Guillaume le Conquérant vit la nécessité d'écraser ce nid d'opposants : il réunit une armée et vint ravager tout le Northumberland d'une manière exemplaire. De plus, se tournant contre le roi d'Ecosse, il l'oblige à devenir son vassal à Abernethy en 1072 aussi bien qu'il l'avait été de son prédécesseur Edouard le Confesseur depuis l'hommage qu'il avait prêté à celui-ci le 5 juin 1065 à York.

Anno MLXXII, Willelmus Scotiam intravit, cui occurrens rex Malcolmus in loco qui dicitur Abernithi homo suus devenit.

Obligé par là de quitter la Grande-Bretagne, Edgar se rend en Flandre, puis en France où le roi Philippe, opposé au duc de Normandie, lui offre Montreuil comme refuge. Mais loin de sa patrie, Edgar se sentait malheureux : dès l'année suivante, en 1073, il se détermine à conclure la paix avec le Conquérant. Celui-ci ne la lui refuse pas et lui donne en pension une livre d'argent par jour pour vivre en Normandie, il lui rend ses biens du Hertfordshire, que mentionne le Domesday book.

Anno MLXXIII, cito Edgarus cum rege Willelmo pacificatus est.

La chronique anglo-saxonne de Worcester n'oublie pas cet événement sous la date de 1075.

Guillaume de Malmesbury, dans ses *Gesta regum* (§ 251), ajoute :

Edgarus..... cum.... nihil ad praesens commodi, nihil ad futurum spei praeter cotidianam stipem nactus esset, Normanni liberalitatem experiri pergens, ad eum tunc ultra mare degentem navigavit. Quod regi gratissimum fuisse ferunt ut incensore bellorum Anglia vacaret : nam et ultro solitus erat quoscunque Anglos suspectos habebat, quasi honoris causâ, Normanniam ducere ne

quicquam, se absente, in regno turbarent. Receptus ergo Edgarus et magno donativo donatus est. Pluribusque annis in curiâ manens, pedetemptim pro ignaviâ et, ut mitius dictum sit, pro simplicitate contemptui haberi coepit. Quantula enim simplicitas ut libram argenti, quam cotidie in stipendio accipiebat, regi pro uno equo perdonaret !

Les Normands se mirent à mépriser un prince assez simple pour vouloir payer un beau cheval qui le tentait du prix de trois cent soixante cinq livres d'argent : on pouvait traiter de belles affaires aux dépens d'un tel fou. En 1086, Edgar s'éloigne de nouveau parce que le roi ne le traite plus avec assez d'honneur : Guillaume lui donne deux cents chevaliers pour se rendre en Pouille et sa sœur Christine prend le voile dans le monastère de Rumsey, abbaye de religieuses bénédictines fondée dans le Hampshire qu'il ne faut pas confondre avec Ramsey l'abbaye également bénédictine fondée en 969 dans le Huntingdonshire.

La chronique anglo-saxonne de Peterborough dit :⁶¹

Anno MLXXXV Cristina, clitonis soror, intravit monasterium de Rumesiâ et suscepit sanctimonialis vestem.

Les Annales de Winchester (519-1277) fixent ainsi le sort de Christine :

MLXXXVI..... Cristina, virgo Deo devota, regis filia, sanctimonialis facta est apud Rumesiam.

Les Annales de Waverley aussi tardives, de même :

MLXXXVI..... Edgar Atheling, cognatus Edwardi regis, recessit a rege, quia non erat cum eo honorificè, sed Deus omnipotens det illi honorem et Christiana soror Edgari facta est sanctimonialis apud Rumesiâ.

La chronique d'Ecosse qu'il faut toujours citer pour les rapports de l'Ecosse avec l'Angleterre, quoique son compilateur, Jean de Fordun chantre de la cathédrale d'Aberdeen, n'ait vécu qu'au XIV^e siècle, dit :

Anno MLXXXVI..... clito Aedgarus cum CC. militibus, mare transiens, Apuliam adiit, cujus soror Christiana

monasterium Rumesia intravit et sanctimonia'em habitum suscepit.

Edgar cherchait les aventures qui pouvaient lui faire oublier quelque temps l'amertume de son sort, mais il ne les prolongeait pas : l'Angleterre l'attirait toujours plus que tout. Il ne tarde donc pas à revenir en Normandie où il se lie d'amitié avec Robert Courte-Heuse, le fils toujours mécontent de Guillaume le Conquérant alors retiré à la cour du roi de France. Sur ces entrefaites, Guillaume le Conquérant meurt le 7 septembre 1087 et Robert Courte-Heuse obtient, pour sa part d'héritage, le duché de Normandie, mais il prétend devenir roi au détriment de son frère Guillaume le Roux.

En 1091, Robert Courte-Heuse s'opposant à Guillaume le Roux, Edgar, se rend en Ecosse et, avec le roi Malcolm, envahit le Northumberland afin d'appuyer Robert :

La chronique anglo-saxonne précise ces événements.

La paix s'arrange entre les deux frères, le roi d'Ecosse et Edgar.

Vers cette époque, un don de trois églises fait par Guillaume évêque de Durham, en présence de Thomas archevêque d'York et de trois autres évêques, se trouve souscrit par le roi Guillaume le Roux, ses frères Robert duc de Normandie, Henri Beauclerc, Duncan fils du roi Malcolm, Hugues comte de Chester, Robert comte de Northumberland et Edgar : « signum Eadgari Clitonis ».

Celui-ci retourne en Normandie avec Courte-Heuse, avant la fin de l'année. Accusé ensuite de complot contre le roi par un chevalier nommé Ordgar, Edgar trouve un autre chevalier Godwine de Winchester, qui prouve son innocence par un duel judiciaire. Son beau-frère, le roi d'Ecosse Malcolm ayant été tué le 13 novembre 1093 avec son fils aîné du second lit Edouard et la reine Marguerite sœur d'Edgar étant morte elle-même trois ou quatre jours plus tard à Edimbourg, ce fut d'abord Donald frère de Malcolm qui lui succéda : mais,

se montrant contraire aux Normands, il fut détrôné dix-huit mois plus tard et remplacé par Duncan, le fils du premier lit de Malcolm lequel prête hommage au roi d'Angleterre en 1095. Cependant, deux ans plus tard, en 1097, le roi d'Angleterre veut le faire disparaître et le remplacer par son frère consanguin Edgar, fils de Malcolm et de Marguerite, neveu, par conséquent d'Edgar Aetheling. C'est celui-ci en personne qui est chargé de cette opération.

La chronique anglo-saxonne le dit.

La chronique d'Écosse, de même :

Anno MXCXII, rex Willelmus clitonem Edgarum in Scotiam cum exercitu misit ut expulso Duvenaldo, Edgarum filium Malcolmi regis regem constitueret : quod et fecit.

Pendant ce temps-là, le pape Urbain II avait mis en marche la croisade. Aussitôt le duc de Normandie Robert Courte-Heuse avait engagé au roi son frère son duché pour 10.000 marcs d'argent afin de se procurer les ressources nécessaires à cette expédition. Il part en octobre 1096 par la Bourgogne, les Alpes, Lucques, Rome et la Pouille. Son hiver se passe ainsi en Italie. Le 9 avril 1097, il s'embarque à Brindisi, arrive à Durazzo le 9, rejoint Bohémond en Macédoine, passe par Constantinople et trouve, en juin 1097, devant Nicée les Provençaux et les Lorrains qui y étaient déjà arrivés depuis un mois. Après la prise de Nicée (19 juin), il figure à la bataille de Dorylée (1^{er} juillet) et au siège d'Antioche (22 octobre 1097-3 juin 1098) par les Croisés.

Edgar ne pouvait manquer, une fois l'affaire d'Écosse terminée, de venir prendre part, le plus tôt possible, à la Croisade. En effet, pendant que les Croisés, maîtres d'Antioche y étaient eux-mêmes, à leur tour, assiégés par les Turcs (8-28 juin 1098) une flotte anglaise, commandée par Edgar et soldée par l'empereur de Constantinople Alexis I^{er} Comnène, paraît sur la côte de Syrie devant Laodicée qu'elle se fait remettre par Guynemer de Boulogne et, faisant le va-et-vient de Laodicée à Tortose, opère le ra-

vitaillement de l'armée, notamment pendant le siège d'Irkah (14 février-13 mai 1099).

Le duc de Normandie prend part au siège et à la prise de Jérusalem (7 juin-15 juillet 1099), fait accepter à Godfrey de Bouillon, élu avoué du Saint-Sépulcre, son chapelain, le sceptique et débauché Arnoul, comme patriarche de Jérusalem, puis figure à la bataille d'Ascalon (12 août 1099) qui fait perdre définitivement la Palestine au khalife du Caire : il achète comme trophée l'étendard du vizir El Alfdhal vaincu dans cette journée. Le pape n'ayant pas ratifié la désignation d'Arnoul comme patriarche, le duc de Normandie quitte la Palestine par la Syrie et Laodicée, prend congé de l'empereur Alexis, gagne l'Italie où il se marie et se procure de l'argent pour dégager son duché. Il rentre en Normandie au mois de septembre 1100 et assurément son ami Edgar avec lui. Le roi Guillaume le Roux venait de mourir le 2 août : après diverses alternatives de guerre et de paix avec le nouveau roi d'Angleterre, son frère cadet Henri I^{er}, fluctuations qu'Edgar dut suivre fidèlement, le duc de Normandie Robert Courte-Heuse livre une bataille finale au roi Henri I^{er} à Tinchebray le 28 septembre 1106. Ce fut un désastre : fait prisonnier et conduit en Angleterre il passera plus de vingt ans dans son cachot († Cardiff, 7 février 1134). Fait prisonnier comme lui à Tinchebray, Edgar fut remis en liberté, car il était moins dangereux : il vieillit dans le Hertfordshire obscurément. Encore vivant au moment où écrivait Guillaume de Malmesbury, vers 1127, il meurt sans doute peu après, âgé de soixante-quinze ans environ.

Voici ce qu'en dit finalement Guillaume de Malmesbury :

Subsequenti tempore cum Roberto filio Godwini, milite audacissimo, Jerosolimam pertendit... Edgarus, amisso milite, regressus multaque beneficia ab imperatoribus Graecorum et Alamannorum adeptus, quippe qui etiam cum retinere pro generis amplitudine temptassent, omnia pro natalis soli desiderio sprexit : quosdam enim pro-

fecto fallit amor patriæ, ut nihil eis videatur jocundum nisi consuetum hauserint coelum. Unde, ut superius dixi, diverso fortunæ ludicro rotatus, nunc remotus et tacitus, canos suos in agro consumit.

Quant à Ordéric Vital, vers 1141, voici son récit de la croisade, dans son livre X :

Laodiciam... Illuc enim fere XX millia peregrinorum applicuerant qui de Angliâ et aliis insulis Oceanis ad sepulchrum Domini properaverant ea tempestate quâ gentiles Antiochiam obsidebant et in urbe christianos coercebant. Laodiceni autem insulanos christicolâs grantanter susceperunt eorumque tuitioni sese contra Turcos commiserunt. Inter illos Edgarus adelingus praecipuus erat quem Angli quondam, post mortem Haraldi, regem sibi frustrâ praelegerant. Ipse profecto urbem tuendam suscepit et Rodberti ducis fidelitati servavit eique post trophaeum de Paganis delegavit. Hic, corpore speciosus, linguâ disertus, liberalis et generosus, utpote Eduardi regis Hunorum filius, sed dexterâ segnis erat, ducemque sibi coævum et quasi collataneum fratrem diligebat. Rodbertus itaque dux Laodiciam Syriae adeptus est ibique eum Normannis et Anglis atque Britonibus aliquandiu commoratus est, custodes etiam suos in munitionibus constituit quando peregrinationem suam ad monumentum domini Jesu Christi peregit ⁶².

Au sujet de l'étendard d'El Afdhal, Ordéric Vital précise dans son livre IX :

Rodbertus dux Normannorum emit stantarum ab his qui ab admiraviso sauciato retinuerunt viginti marcis argenti et intulit illud in sepulchrum Domini ad monumentum memorandi triumphii. Alter emit ense ejusdem admiravisi LX byzanteis.

D'après Wace, qui écrit vers 1159, cet étendard, rapporté en Normandie par Robert Courte-Heuse, aurait été déposé par lui dans l'église de la Sainte-Trinité de Caen : ce qu'il y a de sûr, c'est que cette relique insigne se trouve maintenant dans le trésor de l'église d'Apt. Sans doute, Robert Courte-Heuse a dû finalement la donner à son ami Edgar.

Telle est en résumé, la vie longue et agitée du dernier

prince anglo-saxon qui ait pu porter le titre de roi. Ce prince qui donnait tout pour acquérir une belle bête et qui ne pouvait vivre loin des brouillards de la Tamise eût assurément été digne d'occuper le trône britannique, car il était un bon Anglais.

*
**

Que le roi Edgar ait été marié, la chronique de Huntingdon le prouve sans indiquer quelle fut son alliance : il a dû prendre femme vers l'époque où il a marié sa sœur Marguerite († 16 novembre 1093) avec le roi d'Écosse Malcolm III († près d'Alnwick, 13 novembre 1093). Le mariage de Marguerite a eu lieu avant le 5 juin 1063 : celui d'Edgar peut se placer vers 1070 au plus tard.

Les deux sœurs d'Edgar passent pour avoir été de saintes femmes. L'aînée, en effet, Marguerite, a été canonisée en 1251 et se trouve honorée le 10 juin. La seconde, Christine, comme on l'a dit, est entrée en 1085 comme religieuse au monastère de Rumsey et précédemment, à Wilton, elle était rigide pour son entourage.

De sa femme, le roi Edgar a eu plusieurs enfants : d'abord, selon la chronique de Huntington, une fille, Marguerite, qui devint la mère de Henri Lovel. On croit pouvoir identifier ce Lovel.

Ordéric Vital raconte comment, en 1089, Ascelin Goel livre le château d'Ivry (Eure) au duc de Normandie Robert Courte-Heuse. Cet Ascelin était le fils d'un chevalier nommé Robert qui, seigneur de Bréval (Seine-et-Oise), avait, en 1066, accompagné le Conquérant et à qui celui-ci, en récompense, avait donné dans le comté de Somerset, les terres de Kary et de Harpetre : Robert était venu finir sa vie comme moine au Bec en Normandie où il était mort avant 1083. Il serait possible que ce Robert ait été le frère cadet de Hoel, comte de Cornouailles, qui, ayant épousé Havoise fille d'Alain V duc de Bretagne (1008 † 1^{er} octobre 1040), succéda au fils de celui-ci Conan II

(1040 † 11 septembre 1066) mort sans enfant comme duc de Bretagne et régna dix-huit ans († 13 avril 1084) : le surnom d'Ascelin « Goel » seigneur d'Ivry en 1089, s'expliquerait parfaitement s'il était le propre neveu, par son père, du duc « Hoel ». Devenu l'ami du duc Robert Courte-Heuse en 1089. Ascelin Goel devait l'être également d'Edgar : on lui donna le sobriquet de Loup, *Lupus*, et il mourut après 1119 laissant de sa femme Isabeau de Breteuil, sept fils et une fille. L'aîné Robert mourut en 1121 sans enfants. Du troisième Jean, possesseur du manoir de Harpetre en Somerset descendent les Gournay. Le second, Guillaume d'Ivry, possesseur de la terre de Kary en Somerset est surnommé Lovel, *Lupellus* : il meurt en 1155 et il laisse cinq fils que l'on attribue tous à sa femme Auberie de Beaumont sœur du comte de Melent. Ces cinq fils sont Galeran baron d'Ivry, héritier des biens de Normandie, Ralph Lovel seigneur de Kary, mort sans enfants, Henry Lovel successeur de son frère Ralph, qui paraît sous le règne de Henri II dans le comté de Somerset en 1159, en 1166, dans le comté de Cornwall en 1176, selon les Pipe Rolls, et qui meurt vers 1199, Guillaume qui meurt en 1196, ancêtre des Lovel de Tichmersh et Richard ancêtre des Perceval comtes d'Egmont. La chronique de Huntington oblige à dire que Guillaume Lovel d'Ivry († 1155), outre sa susdite femme indiquée ainsi en 1675 par William Dugdale, a également épousé, avant ou après elle, la fille d'Edgar Marguerite et que son troisième fils, tout au moins, Henry Lovel est le fils de celle-ci. Outre la terre de Kary dans le comté de Somerset, les Lovel ont possédé celle de Tichmersh dans celui de Northampton : ils sont devenus barons Morley en épousant l'héritière de cette autre maison à la fin du XIII^e siècle. Leur titre de baron date du 26 janvier 1297 et leur titre de vicomte du 4 janvier 1483, mais, par leur origine française, ils dominent ces titres britanniques⁴¹.

Outre cette fille Marguerite mariée, avec Guillaume Lovel d'Ivry († 1155), Edgar a certainement un fils appelé

comme lui-même Edgar Adling. Ce fils, sous le règne de Henri II, vit dans le Northumberland : en 1158, il doit au trésor 20 marcs d'argent, en paie la moitié cette année même et le surplus l'année suivante. En 1167, il rend encore compte de 2 marcs d'argent qu'il paie au trésor⁹¹.

Enfin, la *Mathildis regina, quae fuit de Angliâ* et qui vient à Grenoble épouser le comte Guigues VIII, est forcément la fille d'Edgar puisqu'elle ne peut l'avoir été d'aucun autre roi d'Angleterre. Son nom de Mahaud, qui est celui de la femme de Guillaume le Conquérant, prouve qu'elle est née au moment où Edgar se trouvait en paix avec celui-ci, c'est-à-dire entre 1074 et 1086. En échange, Guillaume le Conquérant a eu, de la reine Mahaud († 9 novembre 1083) une fille nommée Agathe, du nom de la mère d'Edgar, qui a dû naître au même moment et qui est morte en bas âge. Cet échange de noms, Agathe et Mahaud, vers 1075, entre le vainqueur et le vaincu, est une marque de courtoisie royale réciproque.

Mais comment et quand Edgar a-t-il pu, de Normandie, être mis en rapport avec les Alpes de manière à vouloir y fixer sa fille Mahaud ? C'est ici, comme lien nécessaire, qu'intervient saint Anselme, archevêque de Cantorbery, dont voici la vie. Né à Aoste, dans les Alpes bourguignonnes, le 6 mai 1033 ou 1034, du Lombard Gundulphe et d'Ermenberge, sous la domination alors nouvelle du comte de Savoie Humbert II aux Blanches mains, qui y était l'avoué de l'évêque comte, Anselme, à l'âge de quinze ans, vers 1048, sent s'éveiller en lui, la vocation monacale. Quittant Aoste, il passe les monts et demeure trois ans (1049-1051) en Bourgogne ou en France, sans doute à Cluny. De là, cherchant à joindre Lanfranc qui était originaire de Pavie et qui, en 1042, était devenu moine au Bec, il se rend en Normandie afin d'y devenir son disciple. L'archevêque de Rouen Maurille (1055-1067) confirme sa vocation : à vingt-sept ans (1060) il prend donc l'habit au Bec sous l'abbé Herluin, Lanfranc étant le prieur de l'abbaye depuis 1045. Il remplace comme prieur en 1063 Lan-

franc élu abbé de Saint-Etienne de Caen et sa renommée commence à grandir. Elle s'étend non seulement en Normandie, mais dans toute la France et, surtout en Flandre, passe la mer et se fait connaître en Angleterre, d'autant mieux que son maître Lanfranc est devenu le 15 août 1070, archevêque de Cantorbéry. L'abbé Herluin mourant († 26 août 1078), Anselme lui succède et se trouve béni comme abbé du Bec le 22 février 1079 : son abbaye ayant des biens en Angleterre, dès cette année il va les visiter. Ce devoir accompli lui donne l'occasion de revoir Lanfranc : le roi Guillaume le Conquérant lui est très favorable, mais il meurt († 7 septembre 1087) et son fils Guillaume II, après la mort de Lanfranc († 28 mai 1089), opprime l'Eglise. Trois ans après, Hugues, comte de Chester, voulant élever une abbaye, appelle saint Anselme qui était toujours abbé du Bec : la veille de la nativité de la Vierge (7 septembre 1092) Anselme arrive. Il voit le roi, puis se rend à Chester. Le roi le nomme archevêque de Cantorbéry le dimanche 6 mars 1093 : on l'installe malgré sa résistance. Le 4 décembre, on le sacre : pendant le carême de 1095, le 11 mars, il demande au roi d'aller à Rome recevoir le pallium. Sur le refus du roi, l'évêque d'Albano le lui apporte le 10 juin. A la Pentecôte en 1097, il renouvelle sa demande d'aller à Rome : second refus. En octobre, à Winchester, troisième demande et troisième refus : le roi lui fait dire de renoncer à son désir d'aller voir le pape ou bien d'abandonner le royaume. L'archevêque se retire : son parti est arrêté et il quitte le roi le jeudi 15 octobre. Après avoir pris congé de son clergé à Cantorbéry, il gagne Douvres, le vent porte son bateau à *Witsandis*, Wissant. S'arrêtant cinq jours à Saint-Bertin, il passe par Saint-Omer, puis gagne la Bourgogne : il arrive à Cluny le 22 décembre 1097. De là, il annonce sa venue à l'archevêque de Lyon Hugues qu'il connaissait depuis longtemps : *erat quippe idem vir Anselmo jam ex multis praecedentibus annis notus et sanctae dilectionis illius igne succensus, magno videndi eum desiderio fatigabatur.*

De Lyon, qu'il quitte le mardi précédant le dimanche des Rameaux, c'est-à-dire le 17 mars 1098, il se dirige vers les Alpes ; le samedi suivant (21 mars), il passe à Aspres-sur-Buëch, puis il traverse le col du mont Genève d'où il descend par Suse accompagné de deux moines le Normand Baudouin et le Saxon Eadmer, celui qui, précisément, écrit cette vie précieuse après en avoir vécu les événements⁶⁸. Il célèbre à Saint-Michel de la Cluse les fêtes de la Passion (27 mars) et de la Résurrection (29 mars 1098). Il parvient à Rome où le pape le loge au Latran dix jours. Il va passer l'été dans la province de Capoue : après le siège de Capoue par Roger duc de Pouille, saint Anselme se rend au concile de Bari (1^{er} octobre 1098), puis il rentre à Rome pour y attendre le concile qui y est convoqué le 1^{er} mai 1099. Le pape ne lui ayant pas donné dans ce concile la satisfaction qu'il en attendait contre le roi, Anselme quitte aussitôt Rome, avant la mort d'Urban II qui arrive le 29 juillet, et il regagne Lyon, *non sicut hospes aut peregrinus, sed sicut indigena et verè loci dominus*. L'archevêque Hugues lui laisse présider sa propre église : Anselme y guérit des fiévreux, va célébrer à Vienne la fête de Saint-Maurice (22 septembre 1099), à la demande de l'archevêque Guy de Bourgogne. Il officie dans l'église Saint-Etienne de Lyon, se rend à Cluny, revient de là à Lyon par Mâcon et occupe ses loisirs à écrire un opuscule sur la conception du Verbe par la Vierge : ses ressources étaient épuisées et il empruntait de l'argent. Après être allé voir à Marcigny l'abbé de Cluny Hugues, il rentre à Lyon et, aux matines de Saint-Pierre (1^{er} août 1100), il apprend, par une vue prophétique, la mort imminente du roi d'Angleterre. Le lendemain, pendant qu'Anselme se rend à la Chaise-Dieu, le roi meurt en effet d'un accident de chasse († 2 août) et comme son héritier normal, Robert Courte-Heuse, de retour de la croisade, s'attardait en Italie, son frère cadet Henri, se fait couronner de suite au détriment de celui-ci. Le roi Henri écrit à Anselme de rentrer en Angleterre.

Anselme arrive à Douvres le 23 septembre 1100 au moment où Robert évincé regagnait trop tard la Normandie : le roi demande à Anselme de lui prêter hommage ce que celui-ci refuse de faire. Le roi craignait qu'Anselme, prenant le parti de son frère Robert spolié, ne le fit déclarer roi d'accord avec le pape. Il dissimule donc son mécontentement et c'est Anselme qui négocie son mariage avec Mahaud, fille du roi d'Ecosse Malcolm III, nièce d'Edgar Aetheling. On croyait que cette princesse avait prononcé des vœux de religieuse au monastère de Wilton en Wiltshire où elle avait passé son enfance tremblante sous les verges de sa tante Christine, mais elle déclare à Anselme que, si on lui a imposé le voile noir, pour échapper aux mains des Normands, ce fut par force, contre sa propre volonté et à l'insu de son père : « *cum adolescentula essem et sub amitaë meae Christianae, quam tu bene nosti, virgâ paverem..... quem pannum in ipsius praesentiâ gemens et tremebunda ferebam, sed mox ut me conspectui ejus subtrahere poteram, arreptum in humum jacere, pedibus proterere* ». Sur des déclarations aussi nettes et en présence de cette vocation au mariage si décidée, une assemblée se réunit à Saint-André de Rochester, c'est-à-dire à Lambeth : on y juge que la princesse n'a pas prononcé de vœux réels puisqu'elle a été contrainte et saint Anselme bénit le mariage royal le 11 novembre 1100 après quoi il couronne Mahaud d'Ecosse comme reine d'Angleterre : « *negocium itaque ipsius copulae... per Anselmum administratum est, nam et eos in conjugium benedixit et illam pariter in reginam consecravit* ». Là-dessus, l'archevêque de Vienne, Guy, chargé des fonctions de légat pontifical vient en Angleterre, mais personne ne veut l'y recevoir en cette qualité, l'archevêque de Canterbury étant, du droit de son siège primatial, le seul légat pontifical permanent admis en Angleterre. En 1101, à la Pentecôte, Robert Courte-Heuse venant de Normandie avec l'appui du pape, assuré de voir la noblesse anglo-normande abandonner Henri et le reconnaître comme roi, échoue dans son entre-

prise parce que saint Anselme presse les barons de demeurer fidèles au serment par lequel ils se sont engagés vis-à-vis de Henri, cadet de Robert : l'archevêque de Cantorbéry sera mal récompensé de ce service éminent rendu par lui à l'usurpateur. Le roi envoie à Rome trois évêques, Girard de Hereford élu archevêque d'York, Herbert de Thetford et Robert de Chester comme messagers pour presser le pape de lui donner raison dans sa querelle contre Anselme qui ne voulait pas lui prêter hommage en raison de la défense que lui en avait faite Urbain II. Mais, entre Lyon et les Alpes, Herbert est saisi par un homme très puissant et brutal du nom de « Guy ». Celui-ci le menace d'un mauvais parti parce qu'il suppose que cet évêque anglais se rend à Rome afin de nuire à Anselme, ce en quoi il ne se trompait pas : « et partes Lugdunensis provinciae impiger attigisset, comprehensus a quodam Guidone viro praepotente ac fero est et quod de Angliâ episcopus esset quodque pro damno domini sui Anselmi., Roman iret, ab eodem calumniatus ». L'Anglais est obligé, pour passer, de déclarer qu'il n'est pas l'ennemi d'Anselme. Evidemment, ce terrible « Guy », qui prend si énergiquement le parti de saint Anselme, ne peut être que Guigues-Raymond comte de Forez ou, mieux encore, Guigues VIII comte d'Albon. Le pape ayant rejeté par écrit le 15 avril 1102, les demandes du roi transmises par ses trois évêques, ceux-ci à leur retour, prétendirent que, de vive voix et sans vouloir le faire par écrit, il les avait accueillies : d'où incertitude prolongée en faveur du roi. Anselme continuant à lui résister se voit prié, le 29 mars 1103, de partir lui-même pour Rome afin de s'éclaircir : l'éloigner était un soulagement pour la cour. S'embarquant le 27 avril, il descend à Wissant. Passant par le Bec, il se trouve à Chartres pour les fêtes de la Pentecôte. Craignant les chaleurs de l'été, il revient au Bec où il reste jusqu'au 15 août et il arrive enfin à Rome et Pascal II l'y reçoit au Latran comme l'avait fait Urbain II. Mais le nouveau pontife juge l'affaire plus rapidement que ne l'avait voulu faire

son prédécesseur : le 16 novembre, il confirme Anselme dans sa ligne de conduite et enlève au roi les investitures. Le 23 novembre, il écrit au roi pour le presser de rappeler Anselme. Rentrant par Plaisance à Lyon, Anselme y célèbre Noël avec l'envoyé du roi d'Angleterre qui l'avait accompagné à Rome et celui-ci lui signifie alors de la part de son maître, étant donnée la décision du pape, que l'accès de l'Angleterre lui était désormais fermé. Au retour de son envoyé, le roi, furieux de son échec à Rome, confisque le temporel de l'archevêque de Cantorbery. A Lyon, auprès de l'archevêque Hugues son ami, Anselme était traité toujours avec les mêmes égards, cependant son absence d'Angleterre causée par son refus de prêter hommage au roi causait beaucoup plus de maux à son église que cet hommage, jusqu'ici consenti par ses prédécesseurs, n'aurait pu en entraîner. Après les fêtes de Pâques qui ont lieu le 9 avril 1105, il se détermine à rentrer par Reims pour excommunier le roi. La sœur de celui-ci, Alix comtesse de Blois, alors malade, lui fait demander de venir la voir : il se rend à Blois et, guérie, elle entreprend de réconcilier le roi avec Anselme. Le roi, la comtesse et l'archevêque se rencontrent à Laigle et la réconciliation se fait le 22 juillet 1105. Cet accommodement se précise au Bec le 15 août 1106, sur une nouvelle décision papale du 23 mars, définitive celle-ci, enregistrée le 1^{er} août à Londres par une assemblée des évêques et des barons. Désormais, les évêques pouvaient faire hommage de leur évêché au roi, mais, en échange, le roi abandonnait les investitures. Anselme retourne donc en Angleterre où il est reçu avec joie. Cette querelle se terminait juste à temps pour sauver une seconde fois le roi Henri d'un retour offensif de son frère spolé : Robert Courte-Heuse est finalement écrasé à Tinchebray le 28 septembre 1106. On sait comment, après toutes ces traverses, se terminera, à l'âge de soixante-seize ans, la vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbery, primat de toute l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande et des îles adjacentes, pendant que l'on chantait les matines

du mercredi saint, le 21 avril 1109 à l'aurore, étendu pour expirer sur la cendre, ce résidu de toute flamme et cette fin de toutes choses.

Le récit d'une telle vie est un peu long, mais il faut bien le connaître dans son ensemble. Evidemment, c'est saint Anselme de Cantorbery, le primat de l'Angleterre, qui a marié la fille d'Edgar Mahaud avec le comte d'Albon Hugues. Il a marié son autre fille Marguerite avec Guillaume Lovel d'Ivry, seigneur de Kary en Somerset († 1155) dont il avait connu le grand-père Robert seigneur de Bréval retiré au Bec pendant qu'il en était l'abbé (22 février 1079-6 mars 1093), comme il mariera leur cousine-germaine Mahaud d'Ecosse avec le roi d'Angleterre lui-même (11 novembre 1100). Originaire d'Aoste et, ainsi, sujet par sa naissance de la Maison de Savoie alors étroitement alliée à la Maison d'Albon, lié comme il l'était avec l'archevêque de Lyon Hugues, c'est à son premier passage dans cette cité aux mois de janvier et de février 1098 que cette union a pu être conclue. L'évêque de Grenoble saint Hugues, qui précisément était une créature de cet Hugues de Die devenu archevêque de Lyon, rencontre alors saint Anselme, traverse avec lui les Alpes (17-28 mars), sans doute par Albon, Valence, Die, Aspres, Embrun et l'accompagne au concile de Bari (1^{er} octobre 1098). D'autre part, c'est aussi à la fin de 1097, après avoir placé son neveu Edgar sur le trône d'Ecosse, ou au début de 1098 que le père de Mahaud, Edgar Aetheling gagne l'orient par Constantinople avec vingt mille pèlerins britanniques et autres insulaires pour prendre le commandement d'une flotte de secours soldée par Alexis Comnène : il se présente avec elle sur la côte de Syrie devant Laodicée au mois de juin 1098 afin de rejoindre Robert Courte-Heuse. Il est donc probable que Mahaud a accompagné son père Edgar par la Normandie, la Bourgogne et Lyon jusqu'aux Alpes et que tous deux se seront trouvés à Lyon pendant qu'Anselme y était lui-même auprès de son ami Hugues : le mariage se sera fait de suite par l'entremise

de l'évêque de Grenoble, disciple de Hugues, et alors en bons termes avec le comte d'Albon. On voit pourquoi, revenu d'Italie avec l'évêque de Grenoble après le 1^{er} mai 1099, Anselme va de Lyon célébrer à Vienne la fête de Saint-Maurice, le 22 septembre 1099 : il y est l'hôte de l'archevêque Guy de Bourgogne dont le comte d'Albon dépendait étroitement. On voit aussi pourquoi cet archevêque de Vienne sera chargé, de préférence à tout autre, deux ans plus tard, en 1101, et d'ailleurs sans succès, du rôle de légat en Angleterre.

**

La question qui se pose maintenant est de savoir où Edgar, le père de Mahaud, s'était marié lui-même. Le Northumberland l'a soutenu ainsi que l'Ecosse contre le Conquérant : c'est donc de ce côté que les recherches doivent porter.

Parmi les partisans qui soutiennent Edgar en 1068, se note le comte Gospatric⁶⁶. Ce comte Gospatric venait d'acheter du Conquérant le comté de Northumberland en 1067, vers Noël, à la mort d'Oswulf et, ce qui lui donne une importance particulière, c'est qu'il est, à la fois, par son père Maldred, le propre cousin germain du roi d'Ecosse Malcolm III et, par sa mère Aldgith, le cousin par alliance au sixième degré d'Edgar Aetheling.

En effet, d'une part, l'abbé de Dunkeld Crinan ou Cronan, époux de Bethoc, gendre du roi Malcolm II († 25 novembre 1034), avait été le père de Duncan I^{er} roi de Cumberland, puis d'Ecosse († 1040) et de Maldred, cité par Simon de Durham⁶⁷ : Duncan I^{er} est le père de Malcolm III Canmore.

D'autre part, la princesse Aelfgifu, fille du roi d'Angleterre Ethelred († 1016) et sœur du roi Edmond († novembre 1017) grand-père d'Edgar Aetheling, avait épousé le comte Uchtred († 1016) dont elle avait eu Aldgith. Cette

Aldgîthe avait épousé, à son tour, Maldred et en avait eu Gospatric.

Le comte de Northumberland Gospatric prend donc part aux révoltes de 1068 et de septembre 1069 en faveur d'Edgar Ætheling : restauré dans son comté en décembre 1069, il le perd définitivement en 1072 quand le roi d'Ecosse devient le vassal du Conquérant. Il gagne la Flandre avec Edgar : peu après, il revient cependant en Ecosse où Malcolm III lui donne, en compensation, Dunbar. En 1086, il tient aussi des biens dans le Yorkshire. Or, Gospatric a six enfants : trois fils et trois filles. Ce sont, de sa femme légitime, Waldeof, Ethreda ; d'une concubine, Dolfin, Gospatric, et on ne sait de qui, Gurweda, Matilda.

Un parchemin du XIII^e siècle conservé au Public Record Office (Chancery. Tower, Miscellaneous Rolls 459/3), dit en effet, de ces enfants de Gospatric :

Comes Cospatrykus qui fuit quondam comes de Dunbar in Seocia habuit quendam fratrem nomine Dolfinnum comitem Nortanumbriae, qui ambo bastardi habuerunt quendam fratrem nomine Waldeofum legitimum et habuerunt quendam sororem nomine Etheldredam legitimam. Et sciendum est quod Waldeofus et Etheldreda fuerunt ex uno patre et ex unâ matre.

Sa fille Etheldreda épouse Duncan fils aîné du roi Malcolm, son autre fille Mahaud épouse Dolfin fils d'Alward. Son fils Gospatric est comte de Dunbar ; son autre fils Dolfin reçoit le comté de Cumberland d'où, en 1092, le roi Guillaume II le chasse.

Les annales de Waverley reflètent cet événement :

MXCII. Rex Willelmus ixit in nord apud Cardeol et burgum aedificavit et castellum incepit et Dolfinum fugavit cujus terra illa fuit et misit homines suos in castello et, postea, reversus est sud et misit illuc multos villanos cum uxoribus et animalibus suis ut in illâ terrâ manerent.

En 1120 ou 1121, comme le prouve une enquête de David prince de Cumberland sur les terres de l'église de Glasgow, les trois frères Gospatric, Dolfin et Waldeof vi-

vent encore. Les souscriptions de deux d'entre eux y figurent : « Gospatric, frater Dalfin, Waldef frater suus. »

Ce nom du comte de Cumberland est une révélation : quand la reine Mahaud fille d'Edgar, devenue comtesse d'Albon donne comme surnom de baptême à son fils puîné Guigues le nom de *Dalfinus* vers 1100 ou 1102, il est clair qu'elle lui donne celui de ce comte de Cumberland chassé huit ou dix ans plus tôt de son domaine et puisque, d'après les exemples envisagés plus haut, le surnom de baptême est généralement choisi du côté maternel parmi les parents de la mère, on est amené à conclure que le prince Edgar Aetheling père de la reine-comtesse Mahaud avait épousé très probablement la sœur du comte de Northumberland Gospatric vers 1070. Ainsi le comte de Cumberland Dolfín était le cousin germain par alliance de la comtesse d'Albon.

Il est vrai que Gospatric et Edgar étaient cousins au sixième degré et on pourrait craindre que cette parenté assez rapprochée n'ait empêché Edgar d'épouser la sœur de Gospatric ; mais cette proximité ne suffisait pas alors à prohiber un mariage. On sait, en effet, que Duncan fils du roi Malcolm III Canmore et d'Ingibjörg a précisément épousé Ethreda fille de ce même Gospatric, or Duncan et Ethreda étaient, comme Gospatric et Edgar, parents au sixième degré.

Mahaud, sœur du comte de Cumberland Dolfín, ayant épousé elle-même un autre Dolfín, on voit que ce nom, si singulier ailleurs, était assez répandu dans le nord de l'Angleterre. Il existe en Angleterre des localités comme Dolphington, Dolphinholme, Dolphinsbarn et Dolphinton. Cette dernière, qui est une paroisse du comté de Lanark, d'un terroir de 2926 acres et d'une population de 305 habitants au milieu du XIX^e siècle, a le particulier intérêt de rappeler précisément le comte de Cumberland dont il s'agit : c'était une baronie appartenant à Lord Douglas^{ss}



Mais d'où venait, en particulier, au comte de Cumberland, Dolfin, fils de Gospatric, ce nom qu'il portait ?

Le roi Malcolm III Canmore, cousin de Gospatric, avait épousé, tout d'abord, Ingibjörg, fille du comte Finn Arnason et veuve du comte des Orcades Thorfinn II († 1057 ?) dont elle avait eu un fils, Dolfinn mac Finntair mort lui-même dix ans plus tôt († 1^{er} janvier 1054⁶⁹). Ainsi, le comte de Cumberland Dolfin, né probablement pendant le règne assez court de la reine Ingibjörg (1058-1062), a reçu le nom du fils quelle avait perdu. Il n'est pas douteux que ce Dolfinn mac Finntair porte le nom adouci du Norrois Thorfinn son père. C'est ainsi que Waldeof, l'autre fils de Gospatric, porte également un nom norrois adouci, celui de Val-Thyofr. Ce comte Thor-finn dominait tout le nord de l'Ecosse, c'est-à-dire les pays de Sutherland, de Caithness, avec les îles Orcades et les Shetland. Fils de Sigurd qui, comme Cronan, était le gendre de Malcolm II, petit-fils de Hlōthve, arrière-petit-fils d'un premier Thor-finn, il était le représentant de la race norroise des comtes d'Orkney⁷⁰. Tor-feinar, père de ce Thor-finn I^{er} était un bâtard du « riki » ou roi Rögnvald, comte de Moeri en Norvège qui, de sa femme légitime Hilda, avait eu Hrolf, l'ancêtre fameux des ducs de Normandie.

Le nom du dieu norrois Thorr, qui manie le tonnerre, était répandu parmi les guerriers norrois, comme nom propre, combiné avec d'autres vocables accessoires qui s'y joignaient en manière de suffixes. On connaît⁷¹ :

Thor-alfr, Thor-arr, Thor-oddr, Thor-arinn, Thor-haddr, Thor-halli, Thor-hallr, Thor-bergr, Thor-björn, Thor-brandr, Thor-finnr, Thor-gautr, Thor-geirr, Thor-gestr, Thor-grimr, Thor-gils, Thor-gnyr, Thor-kell, Thor-lakr, Thor-leifr, Thor-leikr, Thor-ljotr, Thor-motr, Thor-mundr, Thor-steinn, Thor-valdr, Thor-vartr, Thor-vitr.

et pour les femmes :

Thor-ey, Thor-arna, Thor-finna, Thor-grima, Thor-gunna,
Thor-halla, Thor-hildir, Thor-unn, Thor-dis, Thor-gertr,
Thor-björg, Thor-kalla, Thor-ny, Thor-veig, Thor-vör.

Ce nom divin figure également dans quelques noms de localités :

Thors-mörk, Thors-nes, Thors-a.

Dans cette dernière série, le nom figure sous la forme du génitif : Thors-nes est le cap de Thor, Thors-a est l'eau de Thor.

Dans la première série, celle des noms de personnes, le nom divin paraît figuré, non pas sous la forme du nominatif Thorr, mais plutôt sous la forme du datif, Thor :

Finnr, c'est un Finnois : Finna, une Finnoise, Finnar, ce sont les Finnois, Finn-mörk, est le pays finnois, la Finlande. Ainsi, Thor-finnr, c'est un homme finnois dédié au dieu Thorr. Les Thor-finn étaient hardis : l'un d'eux a laissé son nom, daté de l'an 1007, décorant le roc de Dighton, sur la Taunton River, au terroir de Berkeley du comté de Bristol dans l'Etat de Massachussets, c'est-à-dire en Amérique où il était venu découvrir le Vinland⁷².

Voilà donc l'origine primitive du nom venu aux comtes d'Albon par l'intermédiaire de l'Ecosse. Dès le milieu du XI^e siècle, on le voit, ce rude nom norrois se trouve adouci dans l'Ecosse celtique et, évidemment, ce n'est plus le nom du dieu païen Thor que les princesses chrétiennes transmettent à leurs enfants.

Depuis Juvénal

quantum delphinis balaena britannica major.

et Bède :

capiuntur autem saepissimè et vitu'i marini et delphines
necnon et ballenac.

on a noté l'abondance de la baleine, du dauphin et du marsouin sur les côtes britanniques. Le marsouin, c'est le mere-swine anglais, le meer-schwein germanique, c'est-à-

dire le « porc de mer ». Mais, depuis l'introduction du christianisme, le nom méridional du dauphin, ce mammifère cétacé, avait une tendance à dominer les vocables indigènes du nord par lesquels se désignait le marsouin. Le moyen anglais donne déjà *dolphyne*, le moyen allemand *delfin*, *talfin*, le néerlandais *dolfijn*, *delphiijn*, le danois *delfin*. En réalité, le marsouin ne se confondait pas avec le dauphin, mais il lui cédait le premier rang. Le droit maritime français mettait celui-ci bien au-dessus de l'autre. Pour lui, le dauphin était le premier des poissons royaux tandis que le marsouin était, comme le cochon, un vulgaire animal à lard en conformité avec son étymologie germanique. Le texte de l'ordonnance du mois d'août 1681 enregistrée à Aix-en-Provence le 30 janvier 1682 le dit expressément⁷³ :

Les poissons royaux, au nombre desquels sont les Dauphins, les Eturgeons, les Saumons et les Truites appartiennent au Roy lorsqu'ils sont trouvés échoués, en payant les salaires de ceux qui les ont mis en lieu de sûreté (Tit. 7, art. 1^{er}).

Les poissons à lard, tels que les Balceines, Marsouins, Veaux de mer, Souffleurs et autres sont partagés comme les effets échoués, un tiers au roy, un tiers à l'Amiral, un tiers à l'inventeur (Art. 2 & liv. 4, tit. 9, art. 29).

Cette estime du droit français pour le dauphin au détriment du marsouin est toute naturelle en raison du titre que portait l'héritier de la couronne. La peau très recherchée et fameuse du dauphin se tendait au surplus sur l'armature de bois de l'écu des nobles chevaliers et sur elle se peignait l'émail de leurs couleurs⁷⁴. Au troisième tiers du XII^e siècle, le roman d'Alexandre le Grand (vers 718-720) le dit :

Au col li pendent un fort escu bocler,
desus ert volt d'un grant peison de mer :
dauphin lo clament cil qui l sevent nommer.

et au premier tiers du XIII^e siècle celui du Chevalier au cygne de même (vers 6000-6001) :

Li escu de son col fuit d'un poisson marin :
l'escriture le mostre c'on l'apele delfin.

On aurait fait fi de la peau de marsouin et, encore plus, de la peau de truie, quoique leur mérite n'eût pas été moindre peut-être, car le marsouin et le porc étaient des bêtes vilaines.

D'autre part si l'on trouve en Écosse des princes qui se parent du nom de *Dolfin*, on n'en trouve aucun qui s'affuble de celui de *mere-swine*. C'est que, pour les Chrétiens, le dauphin était un symbole de l'âme immortelle. On connaît la lettre de l'évêque de Vienne Avitus à son frère Apollinaire évêque de Valence, au début du VI^e siècle, indiquant, vers 509, qu'il désire un anneau dont la pierre soit enchâssée dans deux petits dauphins⁷⁷ :

Signatorium igitur... in hunc modum fieri volo. Anulo ferreo & admodum tenui velut concurrentibus in se delphinulis concudendo, sigilli duplicis forma gemino cardine volubilis inseratur. Quae, ut libuerit, vicissim seu latitabunda seu publica obtutibus intuentum alterna vernantis lapilli vel electri pallentis fronte mutetur.... sigillo signum monogrammaticis mei per gyrum scripti nominis legatur indicio. Medium porrò anuli, ab eâ parte quâ volae clausae vicinabitur, delphinatorum quorum superiùs capita descripsimus, caudae tenebunt.

Vienne a donné une lampe chrétienne en poterie estampée datant de l'occupation gotique (475-529) ornée de l'emblème du dauphin que conserve le cabinet de M. Joseph Roman⁷⁸. Le musée de Lyon présente encore un médaillon circulaire en marbre blanc trouvé à Sainte-Colombe près Vienne, de l'époque gallo-romaine orné aussi d'un dauphin⁷⁹. On connaît l'épithaphe élevée par *Delphina mater filio carissimo*. Une autre épithaphe de la Germanie supérieure a gardé la mémoire de *Delfinus Rautionis filius* et on sait que l'évêque d'York Wilfrid († Oundle 709 et inhumé à Ripon), l'apôtre du Northumberland, avait, dans sa jeunesse (655 à 658)⁸⁰, de l'âge de vingt jusqu'à celui de vingt-cinq ans, vécu à Lyon : « apud Dalfinum archiepiscopum Galliarum Lugduni multum temporis egerat ». Ce Dauphin n'était autre que saint Chamond et de lui Wilfrid avait alors reçu la couronne cléricale. Ainsi, quatre ou

cinq siècles avant saint Anselme, Wilfrid, le premier, en souvenir de son maître lyonnais aura répandu le nom de *Dalpinus*, dans le nord de l'Angleterre⁷⁰.

Pour les Chrétiens, le dauphin était donc un symbole de l'immortalité réservée à l'âme humaine ; mais, déjà, le dauphin avait eu un rôle analogue aux origines du paganisme. Sur les eaux de la Méditerranée il était, tour à tour, le messager de la vie et celui de la mort.

C'est lui, en effet, qui porte Aphrodite à Chypre aussitôt après la naissance en mer de cette déesse. À l'aurore des âges, dans la Mésopotamie primitive, le poisson de l'Euphrate, trouvant un grand œuf dans ses eaux, œuf symbole de la vie future, le portait à la rive du fleuve. Couvé par une colombe, il y donnait naissance à la déesse de l'amour, cette divinité si nécessaire au monde : d'elle procède l'Aphrodite syrienne⁷¹. On a trouvé en Crète un œuf d'autruche sur lequel sont collés cinq dauphins en porcelaine. Voilà le messager de la vie humaine et, ensuite, c'est encore lui, le dauphin qui, prenant les morts sur la rive opposée, les conduit par les flots de l'Océan vers l'au-delà pour y jouir de la vie immortelle.

Oui, c'est le nom du bel animal rapide qui, aux yeux de la poésie hellénique, portait les âmes des justes vers l'occident, jusqu'aux îles fortunées et qui, pour la pensée chrétienne, exprime désormais, sur les sarcophages des fidèles, l'immortalité de l'âme, assurée par le Christ, c'est lui et ce n'est pas le nom du farouche dieu scandinave que Mahaud reine d'Angleterre donne à son fils Guigues d'Albon le jeune.

Ce n'est pas, en effet, le dieu de la mort que peut rappeler un surnom de baptême : bien au contraire, c'est l'image de la vie éternelle, LE NOBLE ET FIER POISSON des jetons de Grenoble, qui sert depuis lors d'enseigne au Dauphiné.

Paris, 24 décembre 1894-30 mai 1895.

Manteeyer, 15-21 janvier, Grenoble, 27-30 janvier 1923.

MANTEYER.

NOTES

¹ De l'origine et du sens des mots Dauphin et Dauphiné et de leurs rapports avec l'emblème du dauphin en Dauphiné, en Auvergne et en Forcz, par A. Prudhomme, archiviste de l'Isère (Extrait de la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, année 1893, t. LIV, 28 pp.).

² Saragosse, 4 octobre 380. L'Evêque de Bordeaux *Delphinus* est présent (*Concilia... Labbei*, t. 2, col. 1009-1010). Cet évêque adversaire des Priscillianistes, fut le contemporain et l'ami de St Ambroise. le père spirituel de St Paulin de Nole. Voir Patr. Migne, t. XVI, col. 1283 : *S. Ambrosii epistolarum classis* II, ep. LXXXVII, avec la graphie du latin classique *Delphinus*. Voir aussi : *Corp. script. ecclesiast. latin. vol. XXVIII-XXX, Vindobonæ* 1894 : *S. Pontii Meropii Paulini Nolani opera* ed. G. de Hartel. Pars I. *Epistulae* pp. 17, 57, 107, 126, 137, 142, 147, 148, 312. Pars II *Carmina* XVIII-154 p. 123. L'éditeur adopte la graphie classique : *Delphinus*, les manuscrits fournissent également : *Delfinus*, *Dalphinus*. Il existe une Vie de St Delphin, évêque de Bordeaux, par le P. Moniquet S. J. Paris, Tol'a, 1893, in-8°. Il est mort entre l'année 400 et l'année 404.

³ Clichy, 22 juin 653. *Aunemundus peccator consenciaciens subscripsi*. (Arch. nat. K. 2, n° 3, orig. papyrus). Cet acte est le seul où figure la souscription authentique de saint Chamond : son nom, comme l'examen du papyrus permet de le constater, est bien *Aunemundus* et non pas *Annemundus*. C'est le même nom que celui du comte *Aunemundus* présent à Lyon le 29 mars 517. (Mon. Germ. histor. Legum sect. I. *Leges Burgundionum*, p. 34). Saint Chamond fonda le monastère pour filles de St Pierre et y fut inhumé (Mon. Germ. histor. *Epistolarum*, t. IV, p. 543). Deux actes apocryphes se rapportent à lui : dans le premier, du X^e siècle, son nom est encore écrit : *Aunemundus* (Arch. nat. K. 3, n° 1), dans le second, postérieur, il est orthographié : *Annemundus* et on lui donne un frère appelé : *Dalfinus*. Le faussaire met ainsi en usage le surnom de l'évêque connu par sources anglo-saxonnes (Pardessus. *Diplomata*, chartæ, t. 2, pp. 101-102, n° 324). Voir *Acta SS. sept. t. VII*, pp. 673-698, au 28 septembre.

Dans la liste épiscopale de Lyon, transcrite sous le pontificat d'Amolo (16 janvier 841-31 mars 852) sur le feuillet de garde de l'évangélaire du grand séminaire d'Autun, le nom d'*Aunemundus* est écrit *Aonemundus* (M.-C. Guigue et Georges Guigue. *Obituaire de l'église primatiale de Lyon*. Lyon, Emm. Vitte, 1902, p. 110, fac simile photographique).

⁴ Il est facile de s'en rendre compte en feuilletant l'*Index alphabeticus generalis sanctorum decem primis sacri anni mensibus illustratorum* (Acta SS. Auctaria octobris. Tabulae generales, pp. 251-394) et les *Elenchi sanctorum, beatorum et aliquot venerabilium quorum acta in prosecutione operis bollandiani elucidanda videntur* (pp. 395-428). *Dalfinús* évêque de Lyon y figure, p. 281 avec renvoi pour sa vie au 28 sept. VII. 720, et *Delphinus* évêque de Bordeaux, p. 403, au 24 décembre. Le martyrologe hiéronymien ne donne aucun saint qui ait porté ce nom. (Joh. Bapt. de Rossi et Ludov. Duchesne, Martyrologium hieronymianum ad fidem codicum adjectis prolegomeis. Ex Act. SS. Novembris tom. III. Bruxellis, typis Polleunis et Ceuterick 37 via Ursularum).

⁵ Voir, en particulier, pour St Chamond, le commentaire des Bollandistes (Sept. t. VII, pp. 720-721). — J. Condamin, J.-B. Vanel. Martyrologe de la sainte église de Lyon, texte latin inédit du XIII^e siècle transcrit sur le manuscrit de Bologne, Lyon, Emmanuel Vitte. 1902, in-8°, p. 90 au 4 des calendes d'octobre : Ipso die, natalis beati Annemundi episcopi Lugdunensis et martyris Christi. Requiescit autem prefatus martyr in eadem urbe, scilicet ad sanctum Petrum cytra Ararim.

⁶ Saint-Chamond (Loire).

⁷ Voir Bæde historia ecclesiastica gentis Anglorum III. 25; V. 19. ed. Alf. Holder, pp. 148, 262. Freiburg i. B. (Germanischer bücherschatz 7.). Bède nomme St Chamond : *Dalfinus*, Eddius également (The historians of the Church of York... ed... J. Raine, p. 6; Rerum britanni. med. ævi script. n° 71. — Acta SS. ord. S. Bened. sæc. IV pars prima pp. 678-680). Fridegod l'appelle *Dalwinus* (The historians of the Church of York, p. 111. — Acta SS. ord. S. Bened. sæc. III pars prima pp. 173-175). Eadmer suit la graphie de Bède et d'Eddius (Acta SS. ord. S. Bened. sæc. III pars prima pp. 199-201. — Acta SS. aprilis t. III pp. 293-312, au 24 avril). C'est évidemment la forme commune dès le VII^e siècle à adopter : *Dalphinus* est une graphie plus savante qui ne devient courante que plus tard, en imitation de la première forme classique latine : *Delphinus*.

En dehors de St Delphin évêque de Bordeaux et de St Chamond évêque de Lyon, ce nom a été porté en Gaule notamment par un abbé de St-Denis; voir le jugement de Childebert III daté de Montmaçq le 13 décembre 710 qui donne, nettement la graphie : *Dalfino* (Arch. nat. K. 3, n° 15, parch. orig.). Précédemment, le 1^{er} février 683, un abbé *Delfinus* ou *Delphinus* souscrit un privilège d'Arej évêque de Vaison (*Pardessus. Diplomata, chartæ...* t. 2 pp. 191-195, n° 401. — *Mabillon. Annales ordinis S. Benedicti*, t. I, 1703, p. 700) mais l'original est perdu et la graphie savante *Delphinus* encore naturelle au IV^e siècle pour l'évêque de Bordeaux devient suspecte à cette époque.

Le 27^e évêque d'Orléans, entre 697 et 732, a porté le nom de *Dalfinus* (L. Duchesne. Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule, p. 2.

L'Aquitaine et les Lyonnaises, Paris, A. Fontcinouing, 1899, p. 458. — Bibl. du Vatican. Ms. Reg. 465, f° 84 r° transcrit à Angers entre 1021 et 1047).

Ce nom n'est pas plus surprenant que ceux d'*Ursus* et de *Lupus* portés par les 7^e et 8^e évêques de Troyes (*Ibid.*, p. 449). Saint Loup a vécu de 427 à 478.

On trouve à Autun, au mois d'avril [818], un témoin de ce nom : *Signum Dalfino*. (*Pérard*. Recueil de plusieurs pièces servant à l'histoire de Bourgogne. Paris, 1664 : chartes de Perrecy, pp. 33-34 ; Maurice Prou et Alexandre Vidier. Recueil des chartes de l'abbaye de Saint Benoît-sur-Loire, t. I, 1^{er} fasc. Orléans, Herluison. MDCCCC. Documents publiés par la soc. histor. et archéol. du Gâtinais V, pp. 29-30, n° XIII).

En Mâconnais, un acte de 917 mentionne une *terra Dalfino*, dans les environs de Jalogny et, par conséquent, près de Cluny (Rec. des ch. de Cluny, t. I, pp. 194-195, n° 206). Un second acte du mois d'octobre 917, mentionne une *terra sancti Joane Dalfino*, également en Mâconnais (*Ibid.*, pp. 198-199, n° 210).

En Lyonnais existait, au début du XI^e siècle, une *villa Delfingis* et un habitant de Reneins du nom de *Delfingum* (*Aug. Bernard*. Cart. de l'abbaye de Savigny II^e partie, cart. d'Ainay, pp. 669-670, n° 156). Ce village est actuellement Delphingue, sur le terroir de Saint-Georges-de-Reneins, au canton de Belleville-sur-Saône. Sur le terroir voisin de Saint-Jean d'Ardières, se trouve d'autre part Saint-Ennemond et ce voisinage invite à penser que Delphingue doit remonter, par son origine, à l'évêque lyonnais saint Chamond.

* Il convient d'ajouter à César avant Dauphin d'abord le nom de *Flavius* adopté, dès le début du IV^e siècle, par les membres de la famille impériale après Constance Chlore et son fils Constantin : ce nom devint réellement, comme on l'a fait remarquer, un titre qui fut porté par les derniers Empereurs d'Occident et par leurs successeurs d'Orient, au moins jusqu'à Constantin VII Porphyrogénète († 9 nov. 959) ; en Occident, après les Empereurs soit à dater de Théodoric (493) en Italie par les rois des Ostrogoths et des Lombards, soit en Espagne et en Gaule par les rois des Wisigoths, à dater de Recared en 586 (*Totius latinitatis onomasticon...* de Vit, t. 3, pp. 82-125. — VI^e siècle. (*Totius latinitatis onomasticon...* de Vit, t. 3, pp. 82-125. — La vie de St Gilles par Guillaume de Berneville, poème publié par Gaston Paris et Alph. Bos. Paris, 1881, Soc. des anciens textes, p. LI, note 2). Puis, en ce qui concerne les souverains bulgares aussi bien que les princes roumains de Valachie et Moldavie, le titre de *Îi* qui, porté par eux, rappelait paraît-il, le nom de Ionitza, qui se qualifiait empereur des Bulgares et des Valaques : « ego Calojohannes imperator Bulgarorum et Blachorum » et que le pape Innocent II fit couronner roi (Anagni, 24 février 1203 : *Nic. Densusiannu*. Documente privitoare la Istoria Românilor 1199-1345. Bucuresci, 1887, pp.

17-20, n° 15. — Histoire des roumains de la Dacie Trajane par A. D. Xenopol, t. I, p. 487, add. à la page 220. Paris, Leroux, 1896).

Du César latin procèdent le Kaiser germanique et le tsar slave. En effet, *Caesar* a donné en gotique *Kaisar* et en allemand moderne *Kaiser* : les textes slaves les plus anciens font connaître la forme *Cesar*, « rois », d'où le serbe *Cesar*, le vieux tchèque *Ciesarz*, le polonais *Cesarz*. De la forme *cisari* sortent les mots russe et bulgare *car* ; pour tous ces dérivés slaves, le *c* initial se prononce *ts*. M. A. Meillet, qui énumère ces dérivés, indique que les souverains bulgares primitifs comme d'ailleurs les russes, portaient simplement le titre de *Knez*, « prince ». Le premier Bulgare qui ait osé prendre le titre de *tsar* pour s'égalier à l'empereur de Constantinople fut, en 917, Siméon, pace qu'il avait vaincu le *Basileus*. En Russie, Ivan IV le Terrible prit, en 1547, le titre de *tsar*.

Quant au nom personnel de Charlemagne, *Karl* (800-814), il a également été emprunté par tous les Slaves avec le sens de « roi ». De là, le serbe *Kral* qui est le titre actuel des rois de Serbie, le tchèque *Kral*, le polonais *Krol*, le russe *Korol* (A. Meillet. L'unité des langues slaves, *La Revue de Paris*, 17^e année, n° 3, 1^{er} février 1910, pp. 538-539). Le titre royal des Hongrois *Kiral* procède lui-même de là.

Quant au titre d'Auguste donné à Octave empereur le 16 janvier 27 av. J.-C. et porté par ses successeurs ce n'est pas, originairement, un nom de personne mais un adjectif (Chronologie de l'Empire romain, par G. Goyau, p. 7).

⁹ 1063 « Ego Guigo comes qui nomine vocor Senex atque filius meus Guigo pinguis » (Ulciensis ecclesiæ chartarium, n° 152, p. 135).

¹⁰ « Ego Wigo ut dicitur : comes ». (Recueil des Chartes de l'abbaye de Cluny, n° 3794, t. 5, p. 145).

¹¹ 1079 : fratris mei Guigonis, cognomento Raimundi (Recueil des Chartes de l'abbaye de Cluny, n° 3542, t. 4, p. 670).

¹² Voir l'*Index alphabeticus generalis sanctorum*. (*Acta SS. Auctaria octobris Tabulæ generales*, p. 364) et pour chacune de ces saintes : *Acta SS. Febr.* t. III, p. 293, *April.* t. I, p. 67, *Jul.* t. I, pp. 237-241, *Sept.* t. III, p. 4, *Sept.* t. III, pp. 24-43.

Le nom de l'une de ces saintes — celle du diocèse de Cambrai — a été porté par une comtesse de Mâcon, d'origine allemande, précisément au début du XII^e siècle.

1107 : « ego Willemus Burgundionum comes et Mathicensium... videlicet Rainaldus pater meus, filius Willemi..... possessionem quoque in pago Leodiensi quam Aywalian vocant quam mater mea Regina que fuit uxor Rainaldi Mathicensium comitis dedit ad Marciniacum..... pro redemptione anime mee et avi ac nutritoris mei Cononis comitis.... (Rec. des Ch. de Cluny, Bruel, t. V, pp. 211-213, n° 3862).

Le père de cette comtesse Reine doit être identifié avec Conon, comte de Montaigu, qui paraît en 1066, 1071, 1079, 1080, 1086, 1092 et meurt le 30 avril 1105 (Monuments pour servir à l'histoire des

provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg... par le baron de Reiffenberg, t. I^{er}, Bruxelles, 1844, pp. 726-728, 627 et 126; — Cartulaire de l'église Saint-Lambert de Liège, publié par S. Bormans et E. Schoolmeesters, tome 1^{er}, Bruxelles, 1893, n° XXVI, pp. 38-43); Montaigu se trouve sur l'Ourthe, près de Marche, dans le Luxembourg belge et au diocèse de Liège. Comme le diocèse de Liège était limitrophe de celui de Cambrai, l'une des filles du comte de Montaigu pouvait bien fort bien porter le nom de celle des saintes Reines honorée au diocèse de Cambrai.

La plus notoire de ces saintes est celle du diocèse d'Autun, vénérée à Alise-Sainte-Reine (Côte-d'Or) : son nom s'est propagé, semble-t-il, en Haute-Loire (commune de Malvalette et commune de Retourneac), même en Savoie (arr. Chambéry, cant. Le Châtelard).

M. J. Toutain a étudié les origines de son culte : sa basilique reposait sur un sarcophage du VIII^e siècle (*J. Toutain*, La basilique primitive et le plus ancien culte de sainte Reine à Alésia : *Revue de l'histoire des religions*, 1914. — *J. Toutain*, Autour de la basilique de Sainte Reine (Alesia), étude critique des documents écrits relatifs à la basilique primitive et au plus ancien culte de Sainte Reine à Alésia : *Bulletin d'anc. litt. et arch. chrétienne*). Le corps de sainte Reine fut transféré au monastère de Flavigny en 864 et y produisit des miracles : le nécrologe de Flavigny mentionne, le VII^e des ides de septembre, « Sanctae Reginae virginis et martiris Flaviniaci » (*Monum. Germ. hist., Script. t. VIII*, p. 286). Le martyrologe italique pseudo-hiéronymien du V^e siècle mentionne seulement, le VIII^e des calendes de mars, « Regine, Cyriaci » et le IV^e des nones d'avril, « Quiriaci, regine ». Il ne donne pas sainte Reine d'Alise : les additions qui y ont été opérées à Auxerre sous l'évêque Aunachaire (573-601) sont le premier texte qui en indique le culte. Parmi ces additions, il y en a deux douzaines qui sont relatives au diocèse d'Autun et qui paraissent avoir été fournies par l'évêque Syagrius (27 août 561-2 septembre 600). L'une d'elles vise sainte Reine alors vénérée à Alise. Le manuscrit d'Épternach ne la donne pas. Celui de Wissembourg, transcrit en 772, donne le 7 septembre : « Edua ciuit. Gall. locum Alisiane nat. scae regine mar. cuius gesta habentur ». Celui de Berne est plus concis : « et in territor. Edua ciuit. loco Alisia Natal. Sce Regine martyrae ». Le manuscrit de Wissenbourg ajoute, le V^e des calendes de juin, sans indication de localité, dans les additions finales qui y ont été faites de 782 à 814 : « Dedicatio Sce Regine ».

La vogue du culte de sainte Reine dans le diocèse d'Autun, d'abord à Alise, puis à Flavigny, amena la diffusion de son nom soit dans l'Autunois, soit dans le Mâconnais, soit dans le Lyonnais. Les chartes de Cluny l'indiquent par suite au X^e siècle : Gerard et sa femme Reine, *Regine*, *Raina*, y paraissent en Autunois de 910 à 927 (Ch. de Cluny, n^{os} 127, 129). De même, Udolric et sa femme, Reine, *Raina*, en

novembre 924 (*Ibid.*, n° 244). Puis, en Mâconnais, le 24 avril 925, *Odokvnnus* et sa femme *Raina* (*Ibid.*, n° 250); en mai 938, *Constancio* et *Raina* (*Ibid.*, n° 490); en février 964, *Armano* et sa femme *Raina* (*Ibid.*, n° 1171); en mai 964, *Ragina* (*Ibid.*, n° 1175); le 3 avril 967 ?, en Lyonnais, *Reginc* (*Ibid.*, n° 1225); au mois, d'août 967, en Mâconnais, *Raynac* (*Ibid.*, n° 1231); puis, *Raine* (*Ibid.*, n° 1357); en 979 et au pays d'Autun, *Rainae* (*Ibid.*, n° 1503); en juillet 982, au pays de Mâcon, *Vuido* et sa femme *Raina* (*Ibid.*, n° 1618); en avril 997, *Rane* (*Ibid.*, n° 2392); puis, en Mâconnais, terre *Rayna* (*Ibid.*, n° 2653) et le 25 février 1020, *Raina* (*Ibid.*, n° 2724); en 1027 ou 1028, toujours en Mâconnais *Rayna* (*Ibid.*, n° 2803); de 996 à 1031, *Raine* (*Ibid.*, n° 2352). Finalement, avant la fin du XI^e siècle, *quaedam nobilis domina nomine Raina* (*Ibid.*, n° 3734) et, en 1100, *Regina de Obled* (*Ibid.*, n° 3742).

Le culte de sainte Reine d'Alise à Flavigny a donné lieu à la publication de plusieurs ouvrages d'édification. Les plus connus sont ceux du bénédictin dom Viole : 1^o Apologie pour la véritable présence du corps de Sainte Reine d'Alize dans l'abbaye de Flavigny en Bourgogne contre une prétendue translation du même corps, 2^e édition avec les preuves tirées des anciens manuscrits de Flavigny. Paris, 1653. — 3^s La Vie de sainte Reyne, vierge et martyre. A Semur en Auxois, 1713.

La Bibliothèque Méjanes, à Aix-en-Provence, conserve, de plus, à son sujet un petit ouvrage assez rare dont voici la description (Méjanes : in-8° 7944).

Le petit/ office/ de/ Sainte Reine/ vierge et martire/
avec les litanies et oraisons/ devotes de la même
Sainte. Le Décret de Mon-/seigneur d'Attichy, pour la
célébration de sa fête./ L'institution de la Confrairie de
ladite sainte;/ avec des Poësies, ou Himnes à son hon-
neur./ et le catalogue des reliques/ qui sont conservées
dans le Trésor de l'Abbaie/ de Flavigny./ nouvelle
édition,/ revuë & corrigée/ [Bois à l'ange]/ A Chas-
tilon,/ Par Claude Bourut, Imprimeur de la Ville, &/
du Collège. 1691/ [Tiret]/ Avec aprobaton.

1 feuillet hors texte portant au verso un bois en
pleine page : « Portrait de sainte Reine, Vierge et
Martire, d'Alize/ dont l'original en marbre est gar-
dé dans le Trésor de l'Abbaie/ de Saint Pierre de
Flavigny-Sainte-Reine/ » + 1 p. nch. (Titre) +
1 p. bl. + 3-4 (Permission du 12 septembre 1659)
+ 5-53 + 1 p. nch. portant le même bois en pleine
page qu'au début du portrait, mais sans légende,
in-8°.

Aux pp. 29-32 de cet ouvrage, le décret de l'évêque d'Autun, Mgr
Louis Dony d'Attichy instituant, le 7 septembre, la fête de sainte

Reine, martyre à Alize, bourg de son diocèse, dont les reliques sont à Saint-Pierre de Flavigny dans le même diocèse. Cette fête est instituée, non pas pour tout son diocèse, mais seulement pour Alize, le pays d'Auxois, l'archiprêtré de Touillon et de Duesme.

A la p. 34, énumération des trois fêtes de sainte Reine : « le 22 mars, jour auquel ses saintes reliques, et châsse, avec celle de saint Théophile son père nourricier, furent apportées en ce monastère, l'an huit cents soixante quatre sous Charles le Chauve..... fête de l'exception du corps..... 2^o... le 13 juillet, auquel jour on célèbre la fête de la relevation ou revelation de son corps... 3^o le septième de septembre, jour de son martyre... »

A la p. 47, se trouve le catalogue des reliques de l'abbaye de Flavigny. Sans être aussi riche assurément que celle de Lérins en Provence, cette abbaye possédait cependant

« du laict de la Sainte Vierge, avec un mo:ceau de son suaire enfermé dans une fiole de cristal ».

« Le corps de sainte Reine, vierge et martyre, d'Alize, enfermé avec son Suaire dans une grande chasse d'argent d'un ouvrage très riche »

sans compter le cœur, le chef, les deux os des bras appelés radius, la mâchoire inférieure de la même, chacun dans un reliquaire d'argent.

¹³ 15 août 1223. *Andreas Delphinus comes Albionis et palatinus Viennæ..... predecessores mei videlicet Guigo comes de Albione et uxor ejus* NOMINÉ. MATILDIS, GENERE REGINA (Cartulaire... de Chalais, éd. Em. Pilot de Thorey, 1879, pp. 67-69, n^o 39).

¹⁴ 1184 : Anno MCLXXXIV, Philippus comes Flandriæ de Hispaniæ finibus sibi sumit uxorem Mathildem filiam regis Portugaensium. (Recueil des historiens des Gaules, t. XVIII, p. 569. Ex Andrensis Monasterii Chronico).

1201 : Interim autem Flandriæ quondam comitis Philippi uxor et comitissa Theresia apud suos Portugalos, apud nos Mathildis, cognomento Regina dicta..... sed cum Regina..... Regina..... ipsâ Reginâ.... (t. XVIII, p. 587. Ex Lamberti Ardensis Presbyteri Historia comitum Ghisnensium cap. CLIII.)

1217 : Mathildis etiam quondam Flandriæ comitissa.... et Regina nominata... moritur (t. XVIII, p. 577. Ex Andrensis Monasterii Chronico).

¹⁵ 1^o REGINA, *Regis filia : nam is olim titulus attributus Regum filiabus....* 2^o REGINA, *Regis uxor....* (Glossarium... du Cange,... t. 5, pp. 670-671. Parisiis. Didot, 1845).

Mabil'on a fait la même remarque (De re diplomatica, lib. 2, cap. VI. Lut. Par. M.DC.LXXX.I. p. 89.). Ducange, après avoir énuméré quelques filles de rois dont les exemples ne sont pas tous utilisables, cite à propos de la comtesse de Flandre les textes de Guillaume le Breton, de Lambert d'Ardes et de Gilles d'Orval. Celui qu'il attribue à Rigord est également de Guillaume le Breton.

Déjà, dans la Grèce primitive, le titre de βασιλεὺς appartenait, non seulement à la femme, mais aussi à la fille du roi selon le témoignage qu'en donne l'Odyssée (*Louis Bréhier*. La royauté homérique et les origines de l'État en Grèce, *Revue historique*, 29^e année, t. 85, I., p. 1., mai-juin 1904. Paris, Alcan. — Odyssée, VI, 115).

¹⁶ . . . ipsa vetula comitissa Flandriæ, Hispana genere. matertera ipsius Ferrandi, filia Regis Portugalensis unde et Regina comitissa appellabatur. (Rec. des hist. des Gaules, t. XVII, p. 102, Guillelmus Armoricus : de Gestis Philippi Augusti.).

Interea comitissa senex quæ Portugalensis

Filia Regis, ob hoc solum Regina vocata est.

(Rec. des hist. des Gaules, t. XVII, p. 251, Guillelmi Britonis, Philippidos liber X vers 546-547).

. . . . ad relictam Philippi comitis comitissam : Regina enim a quibusdam dicebatur, quia filia regis erat et pro fratre suo minus-firmo regnum patris tenuerat in Hispaniis (Recueil des historiens des hist. des Gaules, t. XVIII, p. 640. *Ex Algidii Aurea-vallis monachi, historia Leodiensium episcopi cap. 57*).

Le 25 janvier 1100, le roi d'Espagne Alphonse paraît suivi de ses deux filles Urraca et Tarrasia mariées, la première au comte de Galice Raymond et la seconde au comte de Portugal Henri : « ego Adefonsus, Dei gratiâ, Toletani imperii rex et magnificus triumphator. . . . Adefonsus, Dei gratiâ, totius Ispanie imperator. . . Raimundus totius Gallecie comes et gener regis confirmat. Urraca soror regis conf. Urraca regis filia et Raimundi comitis uxor conf. Enricus Portugalensis comes conf. Uxor ipsius Tarrasia filia regis conf. » (Chartes de Cluny, n° 3735).

Le 23 juin 1124, Urraca et le 23 mai 1127, Tarrasia femmes de ces deux comtes portent le titre de reine, comme filles du roi Alphonse : ces deux textes sont positifs : « ego, infans domina Sancia, nobilissimi comitis domini Raimundi et Urrace regine filia » (*Cluny*, n° 3970), « ego Tarasia, regina, domini Adefonsi, Yspaniarum imperatoris filia » (*Cluny*, n° 3995).

¹⁷ Voici une série de textes relatifs à la Reine Mahaud, à son fils Guigues-Dauphin (1110-1142) et à son petit-fils le comte Guigues Dauphin (1142-1162), au sujet de leurs noms :

1105. Ego Gigo comes, precibus Maieuda Reginae. . . domina Maieuda Regina. . . (Ulcensis ecclesie chartarium, n° 178, p. 154.)

1106. Dominus Vuigo comes et uxor ejus Regina, quæ fuit de Anglia. . . (Cartulare monasterii. . . de Domina. . . Lugduni, 1859, n° 17, pp. 19-22).

1107. . . . coram Regina, uxore domini Vuigonis comitis. . . (*Ibid.*, n° 18, pp. 22-23).

1107. Cum dominus Vuigo comes. . . in presentia domine Reginae, uxoris domini Vuigonis comitis. . . (*Ibid.*, n° 33, pp. 37-38).

31 octobre 1110. Ego Guigo comes et uxor mea Regina, nomine

Maheldis... Signum Guigonis comitis qui hanc donationem fecit. Signum Maheldis regine que hanc donationem fieri jussit et laudavit.... Hanc donationem quam fecerunt Guigo comes et Maheldis regina uxor sua, donaverunt et laudaverunt similiter filii eorum Guigo dalphinus et Umbertus (Arch. départ. de l'Isère. H. Grande Chartreuse, Chalais, *original*; — Cartulaire de Chalais, Em. Pilot de Thorey. Grenoble, 1879, n° 1, pp. 13-15).

Gap, 30 avril 1112/3. ... Matelda.... (Paul Guillaume. St-Martin de Gap, § 25).

1111-1113. Ego Uigo comes et uxor mea nomine Mahiot (Cart. de Chalais, pp. 16-17, n° 2).

5 septembre 1116. « ... uxor ejus Mælda laudavit.... Postea laudaverunt filii comitis Guigo et Umbertus » (Cartulaire de l'église cathédrale de Grenoble. J. Marion. Cartulaire C. n° LXXXI, pp. 229-231).

Avant 21 décembre 1125.... uxor domini comitis, domina Regina (Cart. de Domina, pp. 23-24, n° 19).

Av. 21 décembre 1125, « domni Guigonis comitis.... ante reginam, uxorem suam.... regina præcepit. » (Ulsensis ecclesiæ chart. n° 175, p. 152).

Av. 21 déc. 1125. « Ego Guigo comes filius Petronillæ.... uxoris-que mœæ Matildis.... Matildis regina uxor ejus et filius ejus Humbertus Aniciensis ecclesiæ electus.... » (*Ibid.*, n° 227, pp. 186-187).

Av. 21 déc. 1125. « Guigo comes et Matildis uxor ejus.... laudaverunt Guigo Delfinus et uxor ejus et Humbertus Podiensis episcopus frater ejus. De dono Guigonis Delfini et uxoris ejus testes sunt Matildis mater ejus.... » (Cartulaire de l'abbaye N.-D. de Bonnevaux Ul. Chevalier, 1889, n° 228, p. 95 et n° 429, p. 163).

Av. 21 déc. 1125. « Guigo comes et Matildis uxor.... Matildis regine. » (*Ibid.*, n° 431, pp. 166-168).

20 mars 1125. « nobilis industrie comes Guigo de Albione concessionem uxoris Mathildis regine obtulit. » (Cart. de Chalais, n° 5, pp. 20-22; Jaffé, 2^e éd. n° 7191).

29 avril 1134. « et Guigonem Dalphinum.... Guigo Dalphinus.... Guigone Dalphino... inter Guigonem Dalphinum filium Guigonis comitis.... ego Guigo Dalphinus comes Albionensis.... Signum ipsius Guigonis comitis.... » (Cartulaire de l'église de St-Barnard de Romans, pp. 217-218, n° 283).

1134. « comes Guigo Delphinus animo ferus, armis validus... comitem G. Delphinum... comes Guigo Delphinus... comitem G. Dalphinum.... » (*Ibid.*, pp. 218-220, n° 285).

31 août 1135. Guigo Dalphinus. (Epistolæ pontificum romanorum ineditæ. S. Löwenfeld, n° 180, pp. 90-91. Jaffé, 2^e éd. n° 7726).

28 juin [1142]; Guigo Dalphinus comes (Nécrologe de Saint-Robert de Cornillon; C.-U.-J. Chevalier. Acad. delphinaïe. Doc. inédits relatifs au Dauphiné, 2^e vol., 4^e livr., p. 29).

1125-1142. « ego Guigo Delphinus... quas pater meus Guigo comes... » (Cart. de Dominâ, pp. 15-16, n° 13).

1146-1147. « Regina Matildis habebat... Guigo comes filius Guigonis Delfini cum matre sua donavit. » (Cart. de Châlais, pp. 35-36, n° 18).

1150. « Guigone Delphino. » (Cart. de l'église de St-Barnard de Romans, p. 223, n° 294).

1132-1150. « Guigo comes qui vocatur Delfinus... testimonio regine diffiniretur... capellani regine... » (Cart. de l'Egl. Cath. de Grenoble, pp. 243-245. Cart. C. n° CXXII).

13 janvier 1155. « fidelis noster Guigo Delfinus, comes Gratianopolitanus. » (Arch. de l'Isère B. 3162 *original*).

1210. « Ego Dalfinus comes... quod Guigo comes de Albione peravus meus et regina uxor illius nomine Matildis et Guigo Dalfinus filius eorum donaverunt. » (Cart. de Chalais, pp. 59-60, n° 34).

15 août 1223. « Andreas Delphinus comes Albionis et palatinus Viennæ... Guigo comes de Albione et uxor ejus, nomine Matildis, genere Regina. » (*Ibid.*, pp. 67-69, n° 39).

7 juillet 1155. « fidelis noster Gygo Delfinus, comes Albionensis... » (Arch. départ. de l'Isère B. 3162, *pseudo-original* du XIII^e siècle).

Cette suite qui pourrait s'étendre encore est suffisante pour indiquer l'allure générale des textes : elle donne les plus caractéristiques.

¹⁶ — « Duxit autem in uxorem... Adelam propria appellatione vocatam... Christianam nuncupatam... ex qua... suscepit jamdictus... Balduinus famosissimæ nobilitatis sobolem Robertum videlicet qui, ut tunc temporis erat consuetudo et adhuc plerumque tenetur, binomius erat sed suppressa vocationis proprietate, invalescente usus assuetudine, dictus est Manasses, postea Ghisnensis comes... » (Rec. des hist. de la Gaule, t. XI, p. 298. Ex historia comitum Ardensium, Lamberti Ardensis cap. 25).

— « Robertus itaque filius ejus qui, invalescente usu, sicut jam diximus, nuncupative quoque dictus est Manasses... comes autem Manasses... » (*Ibid.*, t. XIII, pp. 425-426. Ex Lamberti Ardensis historia Ghisnensium comitum, cap. 33-35).

— « mortua est venerabilis comitissa Adela uxor fundatoris et... in capitulo tumulatur. Evolutis postmodum circiter annis septem nobilissimus Balduinus comes senex... migravit ad dominum et juxta uxorem suam honorifice sepelitur. Post cujus mortem Manasses filius ejus qui et Robertus a Roberto Flandriæ comite sic vocatus... Ego Manasses Dei gratia Ghisnensium comes... » (Spicilegium... Lucæ d'Achery... nova editio... T. II. Parisiis, in-f° 1723, p. 785. Chronicon Andrensis monasterii... auctore Guillelmo Abbate.)

Il s'agit de Robert-Manassé, comte de Guines (1092-† 1137), nommé Robert par Robert le Frison comte de Flandre, probablement à sa naissance, et par suite, à son baptême, Manassé.

¹⁷ H. Grisar. Analecta Romana. Roma, Desclée, 1899, vol. 1, p. 106.

²⁰ Ainsi, par exemple, Lambert-Baudry, comte de Louvain (1038 † 1053). — De même, l'Empereur Conrad-Henri IV (né à Goslar le 11 novembre 1050, roi de Germanie le 17 juillet 1054, empereur le 5 oct. 1056, couronné le 31 mars 1084 † le 7 août 1106) : *Imperatorii filius Heinricus postea dictus nascitur, prius Konradus nominatus* (Ann. August. 1050; Script. t. III, p. 126). Fils de Henri III et d'Agnès de Guyenne, Conrad-Henri-IV reçut à sa naissance le nom de son grand-père Conrad II. Celui de Henri ne doit pas être un surnom de baptême, mais le nom de règne reçu en devenant roi de Germanie.

²¹ Textes diplomatiques :

- 1^o 17 décembre 924. « Poncii comitis... Signum Poncii comitis et marchionis. » (Hist. de Languedoc, nouv. éd. t. 5, n° 50-XLIX, coll. 147-150).
- 2^o mars 932. « Raimundo comiti.... S. Raimundi comitis. » (Hist. de Languedoc, nouv. éd. t. 5, n° 55-LIV, § III, coll. 157-158).
- 3^o 11 mars 933. « Domino Pontione comite seu et marchione... S. Pontione comite et marchione... » (*Ib.*, t. 5, n° 57-LVI, c. 160-161).
- 4^o 17 janvier 936. « Poncio comes et marchio.... Signum Poncio comes et marchio... » (*Ib.*, t. 5, n° 68-LXIV, col. 176).
- 5^o 28 août 936. Princeps Aquitanorum Raimundus... Signum Raimundi ducis Aquitanorum, cui aliud nomen est Poncii. » (Cart. de Brioude par Doniol, n° 337, pp. 343-347).
- 6^o novembre 936. « Ego Poncius, gratia Dei comes Tolosanus, primarchio et dux Aquitanorum. » (Hist. de Languedoc, nouv. éd. t. 5, n° 67-LXIII, col. 173-175).
- 7^o 937-938. « Ego Raimundus qui et Poncius, primarchio et dux Aquitanorum... sancto Pontio glorioso martyri ob cuius nomen sic et ipse vocor.... Signum Raimundi... ducis. » (*Ib.*, t. 5, n° 69-LXV, c. 176-179).
- 8^o 4 avril 939... « quidam illustris vir ac dilectus, comes seu marchio Raimundus. » (*Ib.*, t. 5, n° 73-LXVIII, c. 183-185).
- 9^o août 940. « Domnus Pontius dux Aquitanorum et comes Tolosanus... Signum domni Pontii ducis Aquitanorum et comitis Tolosani. » (*Ib.*, t. 5, n° 74-LXIX, § 1, c. 185-187).
- 10^o 5 mai 951. « D. Raymundi marchionis. » (*Ib.*, t. 5, n° 91-LXXX, c. 211-213).

Textes historiques :

1. « Raimundus Aquetanorum princeps. » (Luidpandi Antapodosis — lib. V, § 31. Scrip. rer. german. in usum

scholarum, ed. altera Ern. Dümmler, Hannoveræ 1877, pp. 116-117).

²² Textes diplomatiques :

- 1° Viëgne. 3 juin 924. « dilectissimus filius noster Karolus... » (Recueil des Chartes de l'abbaye de Cluny... Al. Bruel, t. I, pp. 233-234, n° 242).
- 2° 926-928. « inclitus filius noster, Karolus comes — (d° t. I, pp. 238-239, n° 247).
- 3° janvier 952. « ego Karolus comes.... Signum Karoli comitis. » (d° t. I, pp. 748-749, n° 797).
- 4° mai 958. « S. Karolo comite qui ista incipnōratione consensit. » (d° t. 2, pp. 141-142, n° 1047).
- 5° avril 960. « S. Constantioni.... S. domni Karoli comiti. » (d° t. 2, pp. 177-178, n° 1084).
- 6° janvier 962. « S. domni Karoli comitis. » (d° t. 2, pp. 213-214, n° 1122).
- 7° 19 mai hp. 962 (?). « ego Karolus comes — S. Karoli comitis qui hanc donationem fieri et firmare rogavit. » (d° t. 2, pp. 186-187, n° 1094).

Textes historiques :

- 1° 931. « Rodulfus rex Viennam profectus, Karlo Constantino Ludowici Orbi filio qui eam tenebat... » (Mon. Germ. histor. Scriptor. t. III, p. 379; Flodoardi annales a. 931).
- 2° 941. « Ludowicus rex a Karlo Constantino in Vienna recipitur. » (d° Scriptor. t. III, p. 388. Flodoardi Annales ann. 941).
- 3° 951. « Karolus Constantinus Viennæ princeps... » (d° Scriptor. t. III, p. 400. Flod. Ann. ann. 951).
- 4° 951. « occurrit ei Karolus Constantinus Viennæ civitatis princeps (d° t. III, p. 609. Richeri Histor. lib. II, § 98).

²³ Textes diplomatiques :

- 1° Compiègne 974. « venerabilis dux Burgundiæ Henricus. » (Rec. des hist. de France, t. 9, p. 637. Cart. gén. de l'Yonne, Quantin, 1^{er} vol., n° 75, pp. 145-146).
- 2° 11 octobre 994. « Ducis Burgundiæ Henrici nomine. » (Rec. des hist. de France, t. 10, p. 562. Cart. gen. de l'Yonne, Quantin, 1^{er} vol. n° 82, pp. 157-159).
- 3° Châons, mai 999. « Aeinrici ducis.... Signum Aynrici ducis. » (Rec. des Ch. de Cluny, Bruel, t. 3, pp. 562-566, n° 2484).
- 4° Auxerre, vers 1002. « gloriosi avunculi nostri domni Henrici ducis Burgundiæ. » (Rec. des hist. de France, t. 10, p. 579. — Cart. gen. de l'Yonne, Quantin, t. 1, n° 84, pp. 160-162).

Textes historiques :

- 1° 965. « Oddonem clericum... » (Mön. Germ. histor. Script. t. III, p. 406. Flodoardi Annal. ann. 965).
- 2° . « Ainricus frater ejus Ducatum suscepit Burgundiae. » (Rec. des hist. de France, t. 8, p. 237. Ex chronico Odoranni. — Les derniers Carolingiens par Ferd. Lot., p. 50, note 2).
- 3° nobilissimus Burgundiae Dux Henricus. » (Rec. des hist. de France, t. 10, pp. 12-13. Glabri Rodulphi Historiarum liber II, Cap. I.)
- 4° 1002. « moritur Burgundia Dux Henricus. » (d° t. 10, p. 20. Glabr. Rob. Hist. lib. II, Cap. 8).
- 5° 1002. « Anno MII obiit Ainricus Dux Burgundiae. » (d° t. 10, p. 165. continuatio Chronici Odoranni).

21 Textes diplomatiques.

- 1° Mâcon, 971-986. « ante domnum Ottonem comitem... Otto comes... » (Cart. de St-Vincent de Mâcon. M.-C. Ragut. Mâcon, 1864, n° 409, p. 236).
- 2° 987-996. « S. Ottonis comitis. » (d° n° 272, p. 163).
- 3° Mâcon, 2 septembre 994. « S. Otto comes. » (Rec. des Ch. de Cluny. Brue!, n° 2265, t. 3, pp. 395-397).
- 4° Cluny, 24 octobre 996-23 octobre 997. « Signum Willelmi comitis. » (d° n° 2311, t. 3, pp. 434-435).
- 5° 6 mars 997. « S. Willelmi comitis. » (d° n° 2387, t. 3, pp. 484-485).
- 6° Mâcon, 997-1007. « ante presentiam domni Willelmi comitis. » (d° n° 2406, t. 3, pp. 497-498).
- 7° Châlons, mai 999. « S. Ottonis comitis. » (d° n° 2484, t. 3, pp. 562-566).
- 8° mars 1002. « ante presentiam Willelmi comitis. » (d° n° 2552, t. 3, p. 617).
- 9° 28 octobre 1019 (?). « Ego Ottho cognomento Willelmus... Ottho Willelmus comes... » (Bibliotheca Sebustiana... Guichenon. Lugd. 1660, Centusia II, cap. XXX, pp. 292-294).
- 10° vers 1020. « Ego Otto cognomento Willelmus, comes... Signum Ottonis cognomento Willelmi comitis. » (Rec. des Ch. de Cluny. Brue!, t. 3, pp. 759-761, n° 2736).
- 11° vers 1020. « filia Ottonis cognomento Willelmi comitis Matisconensis... patris ejus Willelmi. » (d° t. 3, pp. 765-766, n° 2742).
- 12° Dijon, 2 novembre 1023. « Notum sit fidelibus cunctis sacro lavacro regeneratis... quod Otto comes qui nominatur Willelmus gratia sue redemptionis... in presentia Raynaldi comitis filii supradicti Willelmi... » (d° t. 3, pp. 807-808, n° 2782).

- 13° vers 1040. « usque dum Otto cognomento Willelmus... idem comes Willelmus..... Willelmo. » (Rec. des hist. Gaules, t. XI. pp. 612-613. Histoire des ducs de Bourgogne par E. Petit. t. I^{er}, pp. 368-370, n° 27).
- 14° 1107. « et ipse Rainaldus filius alterius Willelmi » (Rec. des Ch. de Cluny. Bruel. t. 5, pp. 211-213, ns 3862).

Textes historiques :

- 1° Otto comes cognomento Willelmus successor Henrici ducis..... Otto comes cognomento Willemus quem ante... idem comes Otto... millesimo quarto... et Ottonem (qui et Willelmus dictus) comitem..... Eo tempore mortuus est Otto qui et Willelmus dictus est comes anno videlicet millesimo vigesimo septimo Rainaldus comes dedit.... pro requie animæ patris sui Ottonis vocati Willelmi..... millesimo vigesimo sexto post mortem Willelmi comitis qui ipso anno obiit. (Spicilegium... D. Lucæ d'Achery.... nova editio, t. II, Parisiis MDCCXXIII, pp. 382, 387, 388, 391 et 394, Chronica S. Benigni Divionensis).
- 2° Guillelmum Ottonem.... Guillelmus Otto.... Guillelmi Ottonis... comes Otto Guillelmus..... Otto Guillelmus... » (Rec. des h^{ist.} des Gaules, t. 10, p. 287. Ex Chronico Alberici monachi Trium Fontium, anno MII, anno MV.).

25 Textes diplomatiques :

- 1° 1018. « Ego... et filii mei Willelmus et Fulco, sive Josfredus. » (Saint-Victor, t. I, pp. 253-254, n° 226).
- 2° 1018. « Willelmus, filius Willelmi comitis f. Fulco frater ejus (d° t. I, pp. 626-627, n° 630).
- 3° 1019. Ego Gisberga c mitissa una cum filiis meis Willelmo, Fulcone Bertranno, Gaufredo (Ruffi, Dissertation pp. 21).
- 4° 1019. « Willelmus, filius comitis Willelmi f. Fulco frater ejus (d° t. I, pp. 641-642, n° 649).
- 5° 1030. « Ego Bertrannus comes Provincie. » (d° t. 2, pp. 21-22, n° 681).
- 6° Sarriens, 19 mai 1037. « Nos.... comites Provincie G. atque Bertrannus. » (Rec. des Ch. de Cluny. Bruel, t. 4, p. 116, n° 2916).
- 7° 1037. « Bertrannus comes. » (Histoire de Montmajour par Chantelou, publiée par la Revue historique de Provence sous la direction du baron du Roure. 1^{re} année, 1890-1891, p. 134).
- 8° 23 avril 1040. « Bertrannus comes. » (d° pp. 136-137).
- 9° Marseille, 5 octobre 1040. « principibus G. et Bertranno. » (Cart. de St-Victor, t. I, pp. 14-15, n° 14).

- 10° Montmajour, 1040. « Bertrannus comes. » (Hist. de Montmajour, p. 138).
- 11° Montmajour, 1040. « Bertrannus ~~in~~clitus comes. » (d° pp. 138-139).
- 12° 1044. « Bertrannus auctore Deo marchio ~~sive~~ comes Provincie. » (Cart. de St-Victor, t. 2, pp. 1-6, n° 659).
- 13° 1020-1044. « Bertrannus comes. » (Hist. de Montmajour, pp. 134-135).
- 14° mars 1044. « Bertrannus comes. » (d° pp. 135-136).
- 15° 12 avril 1020-1044. « Bertrannus comes. » ((d° pp. 137-138).
- 16° 1020-1044. « de Guilelmo Bertranno. » (d° p. 156).
- 17° 1020-1044. « Guilelmus Bertrannus. » (d° pp. 156-157).
- 18° 1020-1044. « Ego G. et frater meus Guilelmus Bertrannus. » (d° p. 157).
- 19° . . . « Ego G. et ego G. comites et fratres filii Guilelmi III cognomento Bertrani. Arelatensis comitis. . . pater noster Bertrannus. » (Hist. de Montm., pp. 190-191).

Pas de textes historiques.

20 Textes diplomatiques :

- 1° Tonnerre, 29 septembre 1046. « regnante filio ejus Hugone. . . . Signum Hugonis qui et Raynardi vocatur comitis. » (Cartulaire général de l'Yonne. . . par Max. Quantin, 1^r vol. pp. 180-182, n° XCIV, Auxerre, 1854).
- 2° Bèze, 17 mars 1066 (et non le 18), « præsul nomine Rainardus cognomento Hugo. » (Hist. des ducs de Bourgogne de la race capétienne. Ein. Petit, t. I, pp. 383-385, n° 40, Dijon, 1885).
- 3° Langres, 1068. « Ego Rainardus. . . . Lingoniensis ecclesiæ pontificali cathedra sublimatus. » (Gall. Christ. t. IV, instr. eccl. Lingonensis, n° XXI, col. 145).
- 4° Langres, 1068. « me Rainardum. » (d° col 146, n° XXII).
- 5° Langres, 1072. « ego Rainardus, Dei gratiâ Lingonensis episcopus. . . . S. domni Rainardi episcopi. » (d° col. 147-148, n° XXIII).
- 6° 1075. « Rainardo. . . dioc. Lingonensem gubernante. » (Hist. des ducs de Bourgogne. Petit, t. I, pp. 386-387, n° 42).
- 7° 25 décembre 1083. « Rainardi ecclesie Lingonensis pre-sulis. » (d° t. I, pp. 398-399, n° 62).
- 8° Langres, 1083. « Ego igitur Rainardus Dei gratiâ Lingonensis episcopus. » (d° t. I, pp. 399-400, n° 63).
- 9° 1084. « Ego Raynardus, Dei gratiâ sancte Lingonensis ecclesie episcopus. » (d° t. I, pp. 402-404, n° 70).
- 10° 1081-1086. « Rainardo presidente Lingonis episcopo. » (d° t. I, pp. 395-397, n° 60).

Textes historiques :

1065. « Rainardus cognomento Hugo. » (Mon. Germ. hist. Script. t. II, p. 249. Annales Besuenses).

87 Textes diplomatiques :

- 1° av. 1040. « S. Guidoni comitis fratris ejus. » (Cartulaire de l'abbaye... de la Trinité de Vendôme par l'abbé Ch. Métais, t. I, pp. 42-44, n° XXII, Paris, 1893).
 2° juin 1043. « Gozfridi — S. Gozfridi. » (Archives historiques du Poitou, t. II. Cartæ pictavenses mon. St. Florentii Salmurensis, pp. 89-90, n° LXX. Poitiers 1873).
 3° 1043. « Signum Gauzfredi. » (d° pp. 85-87, n° LXVIII).
 4° vers 1044 (et non vers 1031). « Gauzfredus. » (Rec. des Ch. de Cluny, Brucl, t. 4, p. 54, n° 2855. Positions des thèses de l'École des Chartes, 1887, de Grandmaison, p. 52).

- 5°-11° 1041-1044. « Gosfredus » ; « Gaufredi » ; « Goffredo » ; « G. » ; « Gosfredo » ; S. Goffredi » ; S. Gauzfredi » ; « Goffredo » ; « S. Goffredi. » (Archives historiques du Poitou, t. XVI. Chartes et documents... de l'abbaye de St-Maixent — Alf. Richard, t. I, n°s 96, 97, 99, 101, 102, 103, 105, pp. 118-119, 120-121, 123-125, 126, 126-128, 128-129, 130-131. Poitiers, 1886).
 12° 21 août 1044. « germanus illius nomine Wido.... S. Widoni fratris ejus. » (Arch. histor. du Poitou, t. XVI. Chartes de St-Maixent, t. I, n° 107, 132-133).
 13° 20 décembre vers 1045. « Gauzfrido. » (d° n° 108, pp. 134-136).
 14° 1039-1048. « Goffredus. » (Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Pirtaviensis col. 342, n° 24).
 15° 1045-1049. « Comes Pictavis Guido, primum tunc temporis dictus Gaufridus. » (Arch. histor. de la Saintonge et de l'Aunis, t. XXII. Cart. saintongeais de la Trinité de Vendôme par l'abbé Ch. Métais, n° XIV, pp. 40-43, Paris, Picard, 1893).
 16° vers 1046. « S. Gauffredi. » (Arch. hist. du Poitou, t. XVI, n° 110, pp. 138-139).
 17° Saintes. 1047. « S. Gaufredi comitis. » (Gall. Christ., t. 2, instr. eccl. Sanctonensis, n° 25, vol. 478-481).
 18° vers 1050. « Gaufrido. » (Arch. hist. du Poitou I. Cart. monast. St-Nicolas Pictav., n° 13, p. 24).
 19° 1051. « Goffredo — S. Goffridi. » (Arch. hist. du Poitou, t. XVI, n° 113, pp. 141-142).
 20° 1039-1054. « Gauzfridi. » (Arch. hist. du Poitou, t. II, n° LXXI, pp. 90-93).
 21° Poitiers, 12 mai 1054. « Gausfrido. » (d° t. II, n° LXXXII, pp. 93-95).

- 22° St-Jean-d'Angély. 1047-1058. « Guic'one... — Signu domni Guidonis. » (Ga'l. Christ. t. 2, instr. eccl. Sancton. n° 14, col. 467).
- 23° 1039-1058. « Gaufrido. » (Arch. hist. du Poitou I. Cart. monast. S. Nicolai pictaviensis n° 1, pp. 5-8. Poitiers, 1872).
- 24° novembre 1058. « favente 'W°. comite, duce atque abbate suo. Signum + Widonis quem Gausfridum cognominabamus abbatis nostri. Actum... Aquitanie duce Widone. » (Mémoires de la Soc. des Antiq. de l'Ouest, 1847. Doc. pour l'hist. de l'église St-Hilaire de Poitiers, n° 81, pp. 88-89, Poitiers, 1848).
- 25° fin 1058. « Guillelmo etiam Pictavorum comite noviter defuncto fratreque suo Guidone jamin comitatu sublimato. » (Cart. de l'abbaye cardinale de la Trinité de Vendôme par l'abbé Ch. Métais, t. I, n° CXX, pp. 216-217, Paris, 1893).
- 26° « Guidone jam in honore successo. » (d° n° CXXI, pp. 218-219).
- 27° avril 1059. « Signum Widoni comitis. » (Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Pictav. n° 24, col. 342. — Arch. hist. du Poitou, t. XVI, n° 116, pp. 144-147).
- 28° « Widone duce. » (Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Pict. n° 24, col. 342).
- 29° vers 1060. « Ego Gaufridus Aquitanorum dux. » (Arch. hist. du Poitou I. Cart. mon. Sti Nicolai pictav., n° 11, pp. 22-23).
- 30° 1060-1061. « Widone duce... S. Wuidoni comitis. » (Arch. hist. du Poitou, t. XVI, n° 117, pp. 147-148).
- 31° 13 mai 1061 et 1066. « Signum Wuidonis ducis... dux Pictavorum Wido. » (Arch. hist. du Poitou, t. XVI, n° 118, pp. 148-150).
- 32° 1064. « Widonis ducis. » (d° n° 119, pp. 150-152).
- 33° 1067. « Comitibus Gosfridi... abbatis... Signum Gosfridi +. » (Mém. de la Soc. des antiq. de l'Ouest. 1847-n° 83, p. 90).
- 34° 1058-1068. « Ego Aquitanorum gratia Dei Dux Gaufridus. » (Arch. du Poitou I, Cart. mon. Sti Nicolai Pict., n° 5, pp. 12-14).
- 35° 1059-1068. « Comes Gosfridus... S. Gosfridi comitis. » (Arch. du Poitou, t. XVI, n° 121, pp. 153-154).
- 36° 1068. « Guidonis Pictavorum comitis. » (Arch. hist. de la Saintonge, t. XXII, n° XXIV, pp. 52-53).
- 37° mai 1068. « domini mei abbatis Gosfridi videlicet Aquitanorum ducis... S. Gosfridi ducis Aquitanorum. »

- (Mém. de la Soc. des antiq. de l'Ouest, 1847, n° 84, pp. 91-92).
- 38° 27 juin 1068. « G. et Gaufrredus Aquitanorum duces beatique Hilarii abbates... Signum Gaufridi Aquitanorum ducis. » (Arch. hist. du Poitou I, Ca.t. mon. Sti Nicolai Pictav. n° 14, pp. 24-26).
- 39° 1^{er} août 1068. « in Aquitania principante strenuissimo duce Guidone. » (d° n° 30, pp. 35-36).
- 40° Surgères, 26 octobre 1068. « Guidonem Aquitanorum ducem. » (Arch. hist. de la Saintonge, t. XXII, n° XXIII, pp. 50-52).
- 41° octobre 1068. « Guidonem Aquitanorum ducem. » (Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Burdig. n° 9, col. 272-273).
- 42°-51° 10 mars 1069, 19 avril 1070, 1070, 1071, 1073, 27 juin 1074, 1075, 1076. « Guidone... Guidone, Widone, Guidone, Guidone, Widone, Widone, Widone, Guidone, Widone. » (Arch. hist. du Poitou, t. XVI, n° 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 132, 133, pp. 155, 156, 157, 158, 159, 159-160, 161-162, 162-163, 163-164, 164).
- 52° 1072. « Vuidone. » (Arch. hist. de la Saintonge, t. XXII, n° XXVIII, pp. 54-55).
- 53° 1072. « prèsidente... Aquitanis duce Widone. » (Arch. hist. du Poitou, t. II, n° LXXX, p. 116).
- 54° 1060-1073. « Wil'elmo comite. » (Arch. hist. du Poitou, t. III, n° 362, p. 224).
- 55° 1073. « Ego Willelmus Pictavorum comes et Aquitanorum dux... Signum Willelmi Aquitanorum ducis +. » (Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Sanctonensis n° 12, col. 466).
- 56° 1075. « ducis Aquitaniæ Gaufridi... Gaufrido duce Aquitanensium. » (Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Sancton. n° 19, col. 473-474).
- 57° 1075. « Guillelmus Pictavorum comes. » (Arch. hist. de la Saintonge, t. XXII, n° 29, pp. 55-57).
- 58° vers 1075. « comes Gaufrerus dux Aquitanorum. » (Arch. hist. du Poitou I. Ca.t. mon. Sti Nicolai Pictav. n° 39, p. 42).
- 59° vers 1075. « Signum Gaufridi Aquitanorum ducis. » (d° n° 40, p. 43).
- 60° 1076. « Ego Gaufridus Dei gratia Aquitanorum dux. » (Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Malleacensis seu Rupe'lensis, n° 5, col. 385).
- 61° 1076. « Willelmus dux Aquitanorum seu Guasconum. S. Willelmi ducis Aquitanorum (d° instr. eccl. Pictavensis, n° 35, col. 354).
- 62°-81° 1076, 1077, 1078, 1079, 5 déc. 1080, 1080, 24 février

- 1080/1, 1081, 1082, 1085, 1086. » Gaufredo, Goffredo, Goffredo, Goffredo... Goffredi, Goffredo, Goffredo, Goffredus, Woffredo, Woffredo, Goffredum, Gofredo, Gof.idus Gofredo, Gofredo, Gofredo, Gofredo, Gofredo, Gofredo, Gofredus, Gofredus, Goffredum. » (Arch. histor. du Poitou, t. XVI, n^o 134, 135, 136, 138, 140, 143, 145, 146, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 157, 160, 161, 162, 163, 164, pp. 164-165, 165-166, 166-168, 168-169, 171-172, 173-174, 175-176, 177, 179-183, 183-184, 184, 185, 185-186, 186-187, 190-191, 193-194, 194, 195, 196-197, 197-198).
- 82^o 28 janvier 1077. « Ego Willelmus qui et Gausfredus dux Aquitanorum. » (Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Pictaviensis, n^o 34, col. 351-352).
- 83^o Poitiers, 9 octobre 1077. « S. Goffredi Aquitanorum ducis. » (Mem. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest, 1847. Doc. pour l'hist. de l'Egl. St-Hilaire de Poitiers, n^o 90, pp. 96-97).
- 84^o 1078. « Guido comes Pictavorum qui et alio nomine Gofredus vocabatur. » (Arch. histor. du Poitou, t. XVI, n^o 139, pp. 169-171).
- 85^o 23 mai 1078. « Vuido veneabilis comes Pictavis. » (Arch. hist. de la Saintonge..., t. XXII, n^o 34, pp. 60-63).
- 86^o Poitiers, 4 septembre 1078. « ante ducem Aquitanorum Guidonem Gosfridum... dux Gosfridi... Signum Guidonis Gaufredi ducis Aquitanorum. » (Arch. hist. de la Saintonge..., t. XXII, n^o 33, pp. 58-60).
- 87^o 1078-1079. « Ego Gaufredus gratia Dei Pictavensium comes et Aquitanorum dux. » (Mem. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest, 1847. Doc. pour l'hist. de l'Eglise St-Hilaire de Poitiers, n^o 92, pp. 99-100).
- 88^o 1078-2079. « Goffredus dei gratia Dux Aquitanorum et abbas, quantum laico licet, ecclesie beatissimi patroni nostri Hylarii... S. Goffredi Aquitanorum ducis. » (d^o n^o 91, pp. 97-99. — Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Burdigal. n^o 8, coll. 271-272).
- 89^o Bordeaux, 12 octobre 1079. « Willelmo nobilissimo Aquitanorum duce et comite Gasconiae. » (d^o n^o 10, col. 273-274).
- 90^o Poitiers, 13 janvier 1079/80 (?). « Gaufrido Aquitano um duce... S. Gaufridi Aquitanorum ducis. » (Mem. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest, 1847. Doc. pour l'hist. de l'Eglise St-Hilaire de Poitiers, n^o 93, p. 101).
- 91^o 1080. « S. Guillelmi Aquitanorum ducis... principante Aquitanorum duce Guillelmo. » (d^o n^o 54, pp. 102-103).

- 92°-95° vers 1080. « Guidone... Wido, S. Widonis... Guido... » (Arch. hist. du Poitou, t. III, n°s 21, 34, 221, 322, pp. 24, 31-32, 143-144, 201).
- 96° Bordeaux, 6 octobre 1080. « S. Willelmi Aquitaniensis ducis. » (Gall. Christ. t. 2, instr. eccl. Burdigal. n° 11, coll. 274-275).
- 97° 5 décembre 1080. « Goffridus venerabilis comes et armipotens dux Aquitanorum. » (d° instr. eccl. Pictav. n° 9, col. 332-333).
- 98° Saintes, 11 janvier 1081. « Ego Wilelmus Pictavensis comes ac totius dux Aquitanie... sub Aquitanorum comite Gaufredo Willelmo... » (Rec. des Ch. de Cluny, Bruel, n° 3580, t. IV, pp. 715-716).
- 99° 4 février 1083/4 (?). « S. Gofredi... Goffredo duce Aquitanorum. » (Mém. de la Soc. des Antiq. de l'Ouest, 1847. — Doc. pour l'hist. de l'Eglise St-Hilaire de Poitiers, n° 96, pp. 105-106).
- 100° 1085. « Guillelmo. » (Arch. hist. du Poitou, t. XVI, n° 158, pp. 191-192).
- 101°-102° vers 1085, 1087-1115. « S. Willelmi... W°. » (Arch. hist. du Poitou, t. III, n°s 442, 252, pp. 277-278, 163-164).
- 103° 1086. « Dux... Aquitanorum Gaufredus. » (Arch. hist. du Poitou, t. I. Cartul. monast. Sti Nicolai Pictav., n° 6, pp. 14-17).
- 104° 1086. « Gaufredus dux Aquitanorum. » (Arch. hist. du Poitou I. Cart. mon. Sti Nicolai Pictav., n° 7, pp. 17-18).
- 105°-109° 1073-1087. « Willelmus... S. Willelmi; Willelmus... S. Willelmi; Willelmo; Willelmi; Willelmus. » (Arch. du Poitou, t. III, n°s 18, 20, 200, 224, 511, pp. 22-23, 22-24, 131, 145-146, 309).
- 110° vers 1090. « Gaufredus dux Aquitanorum. » (Arch. hist. du Poitou I. Cart. mon. S. Nicolai Pictav., n° 8, pp. 18-19).
- 111° vers 1110. « comite Willelmo qui et Guid. » (Arch. hist. du Poitou, t. III. Cart. de l'abbaye de St-Cyprien de Poitiers, n° 43, pp. 43-47, Poitiers, 1874).

Textes historiques :

- 1° Guido Pictavorum comes... » (Chroniques des églises d'Anjou par MM. P. Marchegay et E. Mabille, p. 189. Breve Chronicon Sti Florentii Salmurensis...)
- 2° « Guidone. » (ds p. 293. Historia Sti Florentii Salmurensis).
- 3° « Gaufredum qui et Wido vocatus est... Gaufredo... Goffredus... Gosfredi comitis... Goffredus dux... Gaufredo duce... Goffridus dux... Guidone comite...

Guido comes... Gaufredi comitis... Guidonis comitis ducis Pictavorum... Goffredo duci... » (d° pp. 388, 393, 400, 401, 402, 403, 404, 405. *Chronicon Sti Maxentii Pictavensis*. — Histoire des comtes de Poitou et ducs de Guyenne. Jean Besly, p. 340. Paris, Bertault, 1647. Ex. Ms. Chornic. Malliac, 1023).-

²⁸ Textes Diplomatiques :

- 1° Blois. 1061. « Henricum. » (Histoire de l'église de Meaux, Toussaints du Plessis, t. 2, p. 8. Pièce justificative n° XI. — Histoire des ducs et des comtes de Champagne, par H. d'Arbois de Jubainville, t. I, pièces justificatives, n° XLVIII, p. 487).
- 2° 26 janvier 1065. « Henricus. » (Gall. Christ. t. XIV, col. 204. — Hist. des ducs... de Champagne... H. d'Arbois de Jubainville, t. I, pp. 392-393, note 5).
- 3° Reims, 1074. « Stephani. » (Hist. de l'église de Meaux, par D. Toussaints du Plessis, t. 2, n° XIII, p. 9. — Hist... de Champagne... d'Arbois de Jubainville, t. I, n° 51, pp. 489-490).
- 4° Sens, 1075-1076. « Signum comitis Stephani filii ejus. » (*Pröptuarium sacrarum antiquitatum Tricassinæ dioceseos*... Camusat, f°s 169 v°-170 r°. — Hist... de Champagne... d'Arbois de Jubainville, t. I, n°s 52, pp. 490-491).
- 5° Orléans, 1076-1077. « domnus Stephanus. » (Hist... de Champagne... d'Arbois de Jubainville, t. I, n° 54, pp. 493).
- 6° Orléans 1077. « Stephani Campaniensis comitis. » (*Annales ordinis Sti Benedicti*... Mabillon, t. 5, p. 115. — Histoire... de Champagne... d'Arbois de Jubainville, t. I, p. 396).
- 7° 1077-1079. « Signum Stephani comitis. » (Cartulaire de St-Père de Chartres... Guérard, t. I, p. 158, cap. XXXI, — Hist... de Champagne... H. d'Arbois de Jubainville, t. I, n° 55, pp. 493-494).
- 8° 1077-1081. « Stéphanus... Signum... comitis Stephani. » (Gall. Christ. t. VIII instr. eccl. Meldensis, n° 2, col. 548. — Hist. de l'église de Meaux par D. Toussaints du Plessis, t. 2, n° 12, pp. 8-9. — Hist... de Champagne, par H. d'Arbois de Jubainville, t. I, p. 392, note 5; pp. 494-495, n° 56).
- 9° 25 décembre 1077-1081. « S. Stéphanii comitis. » (Hist. de l'église de Meaux par D. Toussaint du Plessis, t. 2, n° 27 p. 19. — Histoire... de Champagne... H. d'Arbois de Jubainville, t. I, n° 57, pp. 495-496).
- 10° 1081, et 1085. « nobilis comes Stephanus Henricus...

- comes Stephanus Henricus... comes Henricus Stephanus... comitissa uxor e Stephani comitis... Stephani Henrici comitis dapifer... Stephano Henrico... sub patre suo Theobaldo consulatum suum optime regente. » (Promptuarium... Camuzat, f^{os} 372^v-373^r. — Histoire... de Champagne... d'Arbois de Jubainville, t. I, n^o 60, pp. 499-500).
- 11^o 1082. « Stephani comitis. » (Hist. de l'église de Meaux, par D. Toussaints du Plessis, t. 2, n^o 17, pp. 11-12. — Histoire... de Champagne, t. I, p. 396).
- 12^o 1082. « comes Stephanus. » (Hist... de Meaux, par D. Toussaints du Plessis, t. 2, n^o 18, pp. 13-14. — Histoire... de Champagne... par H. d'Arbois de Jubainville, t. I, p. 396).
- 13^o 9 janvier 1083. « Stephani. » (De re diplomatica... Mabillon... 3^a editio... Ioh. Adimari, t. I. Neapoli, 1789, pp. 607-608, n^o CLX. Histoire... de Champagne... H. d'Arbois de Jubainville, t. I, n^o 59, pp. 497-499).
- 14^o ap. 1084. « S. Henrici comitis, cognomine Stephani. S. Adelæ comitissæ uxoris Henrici comitis cognomine Stephani. » (Ga'l. Christ. t. 2, instr. eccl. Bituic, n^o 58, col. 51-52. — Histoire... de Champagne... par H. d'Arbois de Jubainville, t. I, n^o 38, pp. 472-473).
- 15^o Blois, novembre 1089. « Ego Stephanus comes... Signum Stephani Comitis. » (Hist. de Blois, Bernier. Pr., pp. XIII-XIV. — Histoire... de Champagne... d'Arbois de Jubainville, t. I, n^o 65, pp. 504-506).
- 16^o 1090-1095. « Comes Stephanus. » (Hist. de la maison de Chastillon, André du Chesne, pr. p. 21. — Histoire... de Champagne... par H. d'Arbois de Jubainville, t. I, n^o 69, pp. 508-509).
- 17^o vers 1096. « Ego Stephanus comes... Signum comitis Stephani. » (Rec. des Ch. de Ciuny, Bruel, t. 5, n^o 3717, pp. 63-64).
- 18^o Meaux, 11 mars 1095/6. « sub Stephano comite. » (Hist. de l'église de Meaux par D. Toussaints du Plessis, t. 2, n^o 14, p. 9. — Histoire... de Champagne... H. d'Arbois de Jubainville, t. I, n^o 71, p. 510).
- 19^o 1096. « Ego Stephanus comes... Stephani comitis. » (Annales ordinis Sti Benedicti... Mabillon, t. 5, pp. 656-657. — Histoire... de Champagne... d'Arbois de Jubainville, t. I, n^o 72, pp. 510-514).
- 20^o 28 janvier 1101/2 (?). « sub domino mco Henrico... dominus meus comes Henricus... » (Hist. de l'église de Meaux par D. Toussaints du Plessis, t. 2, n^o 25, pp. 16-18).

21^b 1102. « Stephano comite. » (d^e t. 2, n^o 26, p. 18).

Texte historique :

vers 1066. « Stephani. » (Rec. des hist. des Gaules, t. XI, p. 258 « Ex Gestis Ambasiensium dominorum. — Histoire... de Champagne... H. d'Arbois de Jubainville, t. I, p. 392, note 5).

2^o Textes diplomatiques. Il est inutile de les énumérer, car aucun ne donne au duc d'autre nom que celui de Eudes (*Ernest Petit*. Histoire des Ducs de Bourgogne de la race capétienne, t. I. Dijon, Lamarche, 1885, pp. 408-427, n^{os} 81-112 et p. 271 au sujet du surnom).

Textes historiques :

— frater autem Lucis Odonis cognomento Borel. » (Spicilegium... d'Achery, t. 2, Parisiis 1723, p. 433, 2^e col. Antiquum Besuensis abbatiae chronicon auctore Joanne monacho).

— « Odonemcognomento Borrel genuit, Odo vero Hugonem... » (Biblioth. de l'Ec. des Chartes, t. XLI, p. 565. Chronique de St-Claude).

2^o Texte diplomatique :

1079 (?) « Guigonis cognomento Raimundi. » (Rec. des Chartes de Cluny, Bruel, t. 4, n^o 3542, pp. 669-670).

Pas de texte historique.

[1109 ?] « Decembris. Nonas... Guigo comes Forencis » abbé C.-U.-J. Chevalier. Necrologium prioratus Sancti Roberti Cornilionis Gratianopolitanae diocesis ordinis Sancti Benedicti; Académie Dauphinaise. Documents inédits relatifs au Dauphiné, 2^e volume, Grenoble, Prudhomme, 1868, 4 livraison, p. 56).

2^o Textes diplomatiques. Il n'y a pas lieu de les énumérer : tous donnent au roi le nom de Louis (Louis VI le gros, Annales de sa vie et de son règne (1081-1137) avec une introduction historique par Ach. Luchaire. Paris, Picard, 1890).

Textes historiques : le suivant est le seul qui fasse connaître les deux noms du roi.

Ludovicus Tedbaldus, filius ejus Aurelianus intronizatus est. » (Orderici Vitalis... Historiae ecclesiasticae — lib. XI^{us}, ed. A. Le Prevost, t. IV, p. 284. Société de l'Histoire de France).

2^o Textes diplomatiques : Même remarque. (Études sur les actes de Louis VII, par Ach. Luchaire, Paris, Picard, 1885).

Textes historiques : Même remarque que pour Louis VI.

« peperit ei quatuor filios : Philippum et Ludovicum Florem, Henricum et Hugonem. » (Orderici Vitalis... Historiae ecclesiasticae... lib. XI^{us} ed. A. Le Prevost, t. VI, pp. 284-285. Soc. de l'Hist. de France).

²⁰ Textes diplomatiques : Même remarque que pour Louis VI et Louis VII.

Textes historiques :

— « Philippum magnanimum... qui Adeodatus dictus est pro eo quod... datus est ei filius a Deo. » (Œuvres de Rigord et de Guillaume le Breton, par H. François Delaborde, t. I, p. 176. Gesta Philippi Augusti. Guillelmi Armorici, liber § II).

— « natus fuit Philippus... mense Augusto... Iste, antonomastice, debet vocari Adeodatus quia... datus est ei a Deo filius nomine Philippus. » (d^o t. I, pp. 7-8. Rigordi liber. Gesta Philippi Augusti).

— Flandrensis comes.

qui regem puerum sacro de fonte levarat

Unde nomen suum, sicut mos exigit, illi

Indiderat.

(d^o t. 2, p. 41. Guillelmi Armorici Philippidos, lib. II, vers 12-16).

— « mense Augusto natus est... Puer autem baptizatus ad nomen comitis Flandriæ Philippus appellatus est. » (Rec. des hist. des Gaules, t. 13, p. 128. Ex Gervasii Dorobernensis monachi Chronico de Regibus Angliæ).

— Serenissimo et amantissimo domino suo Ludovico, Dei gratia. Philippi regis Francorum semper Augusti, illustri filio... magister Rigordus..... Incipit prologus in librum... gestorum Philippi Augusti, Christianissimi Francorum reges..... Sed forte miramini quod in prima fronte hujus operis voco regem Augustum. [1^o] Augustos enim vocare consueverunt scriptores Cæsares qui rempublicam augmentabant ab augeo, auges dictos; unde iste merito dictus est Augustus ab aucta republica. Adjecit enim regno suo totam Viromandiam — [2^o] Natus est enim mense Augusto..... » (Œuvres de Rigord... Delaborde, t. I, pp. 1, 4, 6).

— « in crastino ortus sui... pater ejus... filium suum baptismatis sacramento confirmari feci. » (Vie de Louis le Gros, par Suger, suivie de l'Histoire du Roi Louis VII, par Aug. Molinier, Paris, Picard, 1887, p. 177).

²¹ Ademar, de Margareta filia Rainaldi de Torena et Matildis, genuit Bosonem qui postea, *cò quod erat solus*, Ademar, appellatus est (Chronicon Gaufridi prioris Vosiensis; *Labbe Bibliotheca nova* t. II, 304).

²² 3 avril 896 : in comitatu Viennensi, in villa Tertio superiori... in alia fronte terra ad infantes Constantini. (Chartes de Cluny, n^o 59, t. I, pp. 68-69).

³⁶ Ancient laws and institutes of England... printed by command of His late Majesty king William IV under the direction of the commissioners on the public records of the Kingdom, MDCCCXL : *Leges Regis Edwardi confessoris*, § XXXV, p. 198.

Pour la date de ce texte, voir *Charles Gross*. The sources and literature of English history from the earliest times to about 1485. Longmans, Green and Co, London, 1900, p. 202, n° 1405.

³⁷ *Gesta regum Anglorum* lib. I, § 68.

³⁸ *Acta Sancto-rum Junii* tomus II, p. 319.

³⁹ Cette chronique a été publiée dans l'ouvrage suivant : *William F. Skene*. Chronicles of the Picts, Chronicles of the Scots and other early memorials of Scottish history. H. M. General register house. Edinburgh, 1867, n° XXXIII, pp. 209-213, avec la lacune suivante, p. 210 : *Iste Edwardus genuit Margaretam reginam Scottorum, et Edgarum, Edgarus..... [genuit Margaretam. De qua natus est Henricus dictus Lupellus, Predictus Knut.....*

Précédemment, elle avait été publiée avec la même lacune, par Sir Francis Palgrave : *Scotland. Documents and Records illustrating the History of Scotland and the transactions between the crowns of Scotland and England preserved in the treasury of her Majesty's Exchequer. — Vol. I collected and edited by Sir Francis Palgrave K. H... under the Direction of the commissioners on the public records of the Kingdom*, 1837, pp. 98-104, n° XXX.

Cette lacune répondant à un passage qui pouvait être capital pour l'objet des recherches actuelles, leur auteur a désiré, le 9 juillet 1896, voir de ses propres yeux le document dont il s'agit. Il se trouve conservé à Londres au *Public Record Office*, sous la cote suivante : *Chapter House Scotch Document, Box 100, n° 170*. Le texte est transcrit sur parchemin ; les apparences paléographiques sont du XIII^e siècle. Les initiales sont tracées à l'encre bleue et rehaussées de carmin ; les dates données par le texte se détachent en marge. Le texte comprend 34 lignes et les lacunes importantes que les éditeurs britanniques ont renoncé à combler sont d'une surface assez restreinte de sorte que la restitution du texte mutilé ne souffre aucune difficulté réelle.

⁴⁰ *Habuit autem Svein duos filios quos peperit ei Misseconis ducis filia, soror Bolizlai, que ab eodem Sveino diu expulsa non modicam cum ceteris controversiam perpessa fuerat (Annalista Saxo. 1016; Monum. Germ. histor. Scriptorum t. VI, p. 670. — Voir Thietmar, Script. t. VII, pp. 26-27).*

⁴¹ *Cosmæ Chronicon Bohemorum* lib. I, cap. 41 (Script. t.....).

⁴² 1035. Otto de Suinvorde (filius Heinrichi marchionis de Gerbe:ga matre genitus Machtildem filiam Boliz'ai Polanorum ducis sibi desponsavit (Script. VI, p. 679).

⁴³ *Tabula genealogica stirpem arpadianam exhibens* (Notitia re:unt Hungaricarum editio III, ab.... Carolo Francisco Palma, pars I, Pestini, Budæ et Cassoviæ, Sumptibus I. M. Weingand... 1785. A la fin du volume). — *Az Árpádok nem zedékr endje* (Történeti Nép-és földrajzi Könyvtár Kiadja Szabó Ferencz..... L.I. Kötet. Nagy-becskeken... 1892. *Az Árpádok családí története írta Dr. Wertner Mér... Nagy-Becsker eken pleitz Fer. Pál Könyvnyomdájá, 1892. 5^e et dernier tableau).*

C'est grâce à l'obligeance de Mgr Fraknoi, directeur de l'Institut historique hongrois à Rome, le 28 novembre 1897, qu'il a été possible de consulter ces ouvrages relatifs à l'histoire de Hongrie.

Le tableau du docteur Wertner ne nomme que Judit, fille de Géza, et la fait descendre de Sarolta : il indique les deux autres filles sans les nommer et les fait descendre d'Adélaïde.

Le tableau plus ancien de Charles-François Palma les nomme toutes les trois : il est évident que la seconde, Sarolta, est comme Gisèle fille de Sarolta et non pas d'Adélaïde.

⁴⁴ Waic, rex Pannonie, gener Heinrici ducis Bawarie, hortatu imperatoris in regno suo episcopales cathedras faciens, coronam et benedictionem accepit (Annalista Saxo, 990 ; Script. VI, p. 644).

⁴⁵ P. 271 et note b (d'après *Daniel Cornides*. *Regum Hung.* qui sæculo XI regnavere genealogiam illustrat atque ab objectionibus R^m D. Antonii Ganoczy vindicat. 1778, p. 228) leur attribue, avec doute, Agathe mariée à Edward, fils du roi Edmond, Hedwige mariée avec Eppon comte de Nellenburg et une anonyme mariée avec Sanad ou Chanad.

⁴⁶ *Othloni Vita Sancti Wolkangi episcopi*, § 17. Script. t. IV, p. 538.

⁴⁷ [1003] Ernesto... Domnus Bruno etiam frater regis Heinrici et episcopus associatur, ætate juvenis et per juventutem ad seducendum facilis... Hezelo... cum domino Bannone ad Bulizlavum... fugit... quasi mendicus alieno pane vivere discit....

[1004]. Domnus Bruno autem apud Bulizlaum consolationem non inveniens, ad sororum suam Ungaricam reginam confugit... intercessionem ejus imploravit...

Tinga... ibi ei domnus Bruno cum legatis Ungarici regis qui ad intercedendum pro eo veniebant ad se reversus obviam venit et veniam... humiliter postulavit... (*Adalboldi vita Heinrici II imperatoris*; Script t. IV, pp. 689, 691).

⁴⁸ Regis autem frater erat Bruno Augustensis sedis episcopus qui felicibus fratris actibus invidens, multas ei adversitatum injurias in quantum potuit inferebat.....

Anno... 1025... Chuonradus... regnum suscepit... Sublimatus autem in regni sede consilio Brunonis episcopi Augustensis, fratris, Heinrici imperatoris qui semper... felicibus ejus invidebat actibus. Babenbergensem episcopatum meditabatur destruere. Quia idem

Brun episcopus promisit reginæ Giselæ omnia prædia hæreditario jure ad se pertinentia filio ejus Heinrico contradere... etc... (Adalberti Vita Heinrici II imperatoris; Script. t. IV, pp. 805, 811-812).

¹⁰²⁹ Brun beatæ memoriæ Augustensis episcopus... 8 kalendas maii obiit (Annales Augustani, Script. t. III, p. 125).

⁴⁰ 1031. Pax cum Stephano rege Ungariorum facta est (Annales Augustani, Script. t. III, p. 125).

⁵⁰ U. Wahnschafte. Das Herzogthum Kärnten, 64. — Herimanni Aug. chronicon 1012 (Script. t. V, p. 119).

⁵¹ Acta Sanctorum. Februarius tomus I. Antwerpia apud Jacobum Meursium, MDCLVIII, pp. 721-723.

⁵² I. Zahn. Steierm. Urkundenbuch, t. I, 29. — Mon. Germ. hist. Diplom., t. I, p. 530.

⁵³ † IN HOC TVMO/LO RE QVIISCIT BO/NE MEMORIA MARGA/RITA ET VICXIT IN/PACIM ANNUS LXXV/ET TRANSIIT KLEN/DAS IVLIAS RIGNI DOM/NI NOSTRI CH DOEDO RE/GIS TANTO INDICCI/ONE OVARTA ET/ SANTA REOVELE DS /DEDIT (Edmond Leblant. L'épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine. Paris, Ernest Leroux, 1890. p. 59 : Instr. adressées par le Comité des Tr. Hist. et Scientif. aux correspondants du Ministère de l'Instr. publ.)

⁵⁴ Annalista Saxo, 1040 (Script. t. VI, p. 685).

⁵⁵ pp. 50-51.

⁵⁶ Willelmi Malmesbiriensis monachi de Gestis regum Ang'orum libri quinque, libr. II, § 228; William Stubbs, Rerum britannicarum mediæ ævi scriptores t. I, London, 1887, p. 178.

⁵⁷ *Ibidem*. (lib. III § 238; Stubbs, t. II, p. 297).

⁵⁸ Genealogia Regum Aelfredi abbatis Rievallensis. (Acta Sanctorum, junii t. II, pp. 319-320).

⁵⁹ The anglo-saxon chronicle, édité with a translation by Benjamin Thorpe (Rerum britannicarum mediæ ævi scriptores, n° 23, London, 1861, pp. 338 et 167).

En ce qui concerne le droit de suzeraineté du Saint-Siège sur les îles de l'Occident, voir le privilège du pape Urbain II, daté de Bénévent, le 28 juin 1091, concédant la Corse à l'évêque de Pise Daibert, moyennant le paiement d'un cens annuel de 50 livres en monnaie de Lucques. (Bibl. nat. Ms. lat. nouv. acq. 1674, pièce n° 3) : « Cum omnes insule secundum statuta legalia juris publici habeantur, constat etiam eas religiosi imperatoris Constantini liberalitate ac privilegiorum beati Petri vicariorumque ejus jus proprium esse colatas... »

⁶⁰ Pour le développement de ces événements, voir *Edward A. Freeman*. The history of the norman conquest of England its causes and its results. Oxford, 1875. t. 3, 2^e éd. pp. 526, 529, 547, 608,

609-612, 793, 794, t. 4, pp. 7, 185, 194, 238, 239, 250, 254, 261, 506, 508, 509, 518, 567, 568, 569, 570, 742, 694, 767, 823.

L'hommage fait par le roi Malcolm à York, le 5 juin 1065, en présence d'Edgar et de la reine Marguerite se trouve conservé à Londres, au Public Record office, chapter house, Scots sec. n° 88. (*Scotland. Documents and Records illustrating the History of Scotland and the transactions between the crowns of Scotland and England preserved in the treasury of her Majesty's Exchequer. Vol. I, collected and edited by Sir Francis Palgrave... 1837, Appendix, p. 367, I.*)

⁶¹ Chron. Sax. édit. Gibs., p. 130.

Don de l'évêque de Durham (*Historia Dunelmensis scriptores tres Gaufridus de Coldingham, Robertus de Graystanes et Willielmus de Ghambre. London, Edinburgh. MDCCC XXXIX, pp. XXII-XXIII, n° XIII, The publications of the Surtees Society.*)

⁶² Orderici Vitalis anglie gentii cenobæ sancti Ebrulfi, Uticensis monachi *Historia ecclesiastica...* ed. Aug. Le Prevost. Parisiis, Renouard, 1852. (Soc. de l'hist. de France), t. 4, p. 70).

⁶³ *William Dugdale. The baronage of England. Tome the first. London, 1675. pp. 317-318, 318-321, 370, 557-561.*

⁶⁴ Edgar Adeling reddidit computum de XX marcis argenti. In thesauro, X marc. argenti et debet X marc. argenti. — 1159. Northumberland. Adgar Adeling reddidit computum de X marcis. In thesauro liberavit et quictus est. — 1167. Northumberland. Edgar Adeling reddidit computum de II marcis. In thesauro liberavit et quictus est. (*Northumberland Magnus rotulus Pipæ : History of Northumberland the Rev. John Hodgson M. R. S. L. part. III, vol. III Newcastle upon Tyne, MDCCC XXXV, vol. 1, 3, 10, 11.*)

⁶⁵ Vita auctore Eadmero monacho Cantuariensi (Aela Sanctorum Aprilis t. II. Antuerpiæ MDCLXXV, pp. 866-893). — Alia vita ex historia Novorum Edmeri (*Ibidem*, ph. 893-953).

⁶⁶ The peerage of Scotland containing an historical and genealogical account of the nobility of that kingdom, from their origin to the present generation, collected from the public records and, ancient chartularies of this Nation, the charters and other writings of the nobility and the works of our best historians, illustrated with copper-plates, by Robert Douglas esq Edinburgh, printed by R. Fleming. MDCC. LXIV, pp. 437-442 : Dunbar, earl of March, pp. 499-500 : Dunbar earl of Murray.

⁶⁷ Symeonis of Durham monachi opera omnia. *Historia regum*, ed. Thomas Arnold, London 1885. (Rerum britannicarum medii ævi scriptores n° 75).

⁶⁸ James A. Sharp. A new gazetteer or topographical dictionary of the British Islands and narrow seas... London, 1852, t. I, p. 573.

Voir, pour l'enquête relative à Glasgow, de 1121, l'édition de Haddan et de Stubbs (*Councils and ecclesiastical documents relating to Great Britain and Ireland*, edited, after Spelman and Wilking, by Arthur West Haddan, B. D., and William Stubbs, M. A., vol. II, part. I, Oxford, Clarendon press, 1873, pp. 17-19).

On sait que Garcende, fille de la reine Mahaud et de Guigues VIII, a épousé Guillaume, marquis de Provence, comte de Forcalquier, qui meurt au mois d'octobre 1129. Garcende, encore vivante en novembre 1160, a dû naître vers 11000 et se marier vers 1125. C'est précisément à partir de cette date probable de son mariage que paraît le nom de la petite localité de Dauphin voisine de Saint-Maime, dans le diocèse de Sisteron et au comté de Forcalquier : « *Isnardus de Dalfino* avec *Langerius de Sancto Maximo*, au mois d'août 1126, accompagne le comte de Forcalquier Guillaume à Vo'x *in solario turris ipsius castri, ospitante ibi ipso Vilelmo comite cum plusquam. centum militibus*. (Arch. des Bouches-du-Rhône : B. 278). Cet *Isnardus de Dalfino* reparait à Avignon en octobre 1129, témoin d'un acte fort important (Gall-Christ. t. I, Inst. p. 142, 1^{re} col.). Le 6 août 1147 (?), on voit Milon Badat, gendre d'Isnard, réclamer à l'évêque de Nice, devant les consuls de Nice, au nom du fils et des filles d'Isnard de Dauphin, *nomine filii et filiarum Isnardi Dalfini*, une pièce de terre sise à Roquebillère que l'évêque voulait retenir parce que ledit Isnard de Dauphin l'avait donnée à l'église Notre-Dame de Nice pour son cousin Geoffroy, chanoine de Nice. (*Cais de Pierlas*. Cart. de Nice, pp. 73-74, n° 62) : ce procès fut jugé le 4 octobre 1153. *Ibid.*, pp. 129-130, n° 101). Arnaud de Dauphin paraît à Riez en 1156. (Arch. des Bouches-du-Rhône : H. Malte, 832). Isnard II de Dauphin paraît à Manosque en 1161. (Arch. munic. de Manosque : Ka 2), à Sisteron, le 6 janvier 1167/8 (B. du Rh. : H. Silvacane 6, 114), en 1168 (B. du Rh. : Malte, Manosque, liasse 670). Le 12 janvier 1182/3 figurent ensemble *Raibaudus de Dalfino*, *Isnardus de Dalfino* (*Ibid.*, B. 22). En mars 1185 se rencontre *Raimundus de Mirindoliq et uxor mea Daphina* (*Ibid.*, H. Temple 115). En juillet 1199, un acte se passe *apud Dalfinum, intus, in furnello Isnardi de Dalfino*. (B. 298). Enfin, le 24 juin 1201, à Apt, figure *Dalfinus* (*Ibid.*, B. 300). Le *territorium Dalfini* figure comme limite de celui de Manosque dès le 30 mai 1149 (Arch. de Manosque : Ka 1 ; Ff. 13 f° II r°) et le testament du comte Bertrand fait à Saint-Gilles en 1168 montre que, comme Saint-Maime, il formait également un *Castrum* (Arch. Manosque : Ka 4).

Son église, comme celle de Pierrevert, se trouvait dédiée à saint Patrice : l'abbé de Psalmody et le prévôt de Forcalquier échangent ses dîmes en septembre 1189 (Bibl. de Carpentras : Ms. 512, f° 30 v°, n° 171).

Il est bien tentant de croire que ce petit terroir de Dauphin contigu à celui important et plus anciennement connu de Saint-Maime en

aura été détaché vers 1125 au moment où le comte de Forcalquier épousait la fille de la reine Mahaud et aura, reçu alors le nom britannique de Dauphin : son église se trouve dédiée à saint Patrice et le comte de Cumberland Dolfin cousin germain de la reine Mahaud était le fils du comte Gospatric de Northumberland.

Le mariage provençal de Garcende fille de la reine Mahaud aura ainsi amené, d'abord comme nom de localité, puis comme nom de personne, le vocable *Dalfinus* vers 1125 dans le comté de Forcalquier.

De même, à la génération suivante, le mariage auvergnat de Marquise d'Albon fille de Guigues IX-Dauphin, amène ce nom de personne en Auvergne :

13 décembre 1172 : « obiit quedam domina de Retornaget Poncia nomine, mater Delfinorum. » (Cartulaire de Chamalières publié par A. Chassaing avec introduction et tables par A. Jacobin. Paris, 1895, p. 47, n° 92).

1^{re} mai 1173 : « B. Leodegarius tonsuram... suscipiens donavit..., in... villa.... Nant.... Hoc concessit et propriâ manu firmavit Dalfinus miles, de genere ipsius » (*Ibid.*, p. 61, n° 121).

Si, d'après le dicton provençal, les filles de Dauphin dansent au son du même tambourin que celles de Saint-Maime, le Dolphinton, qui, dans le comté de Lanark rappelle le comte de Cumberland Dolfin, est également une bien petite terre : « This is but a very little parish » (*Descriptions of the Sherifffdoms of Lanark and Renfrew compiled about MDCCX by William Hamilton of Wishaw, with illustrative notes and appendices. Printed at Glasgow MD CCCXXXI (printed for the Maitland Club by Hutchison and Brookman) : in-4° de XXVIII-304 pp. + 54 pp. nch. + 2 pp. bl. + 6 pl. hors texte, à la p. 57.*

⁶⁰ The Annals of loch Cé, t. I, p. 53 (Rerum britannicarum medii ævi scriptores n° 54).

⁷⁰ Icelandic sagas and other historical documents relating to the settlements and descents of the northmen on the british isles, vol. I. Orkneyinga saga and magnus saga with appendices edited by Gudbrand Vigfusson m. a. London, 1887, Genealogics I, Iarla-Ættir, pp. XLII-XLIII.

⁷¹ An icelandic-english dictionary based on the ms. collections of the late Richard Cleasby, enlarged and completed by Gudbrand Vigfusson, M. A. with an introduction and life of Richard Cleasby by George Webbe Dasent, D. C. L. Oxford, at the Clarendon press, 1874, pp. 743, 154.

⁷² G. Gravier. Le roc de Dighton (Congrès international des Américanistes. Compte rendu de la 1^{re} session. Nancy, 1875. T. I, Nancy, G. Crépin-Leblond; Paris, Maisonneuve, 1875, pp. 166-192).

⁷³ *Barrière de Montvalon*. Précis des ordonnances, édits, déclarations, lettres-patentes, statuts et règlements, dont les dispositions

sont le plus souvent en usage dans le Ressort du Parlement de Provence. Disposé par ordre alphabétique. Avec une Table où toutes les citations sont rangées par ordre de date & qui indique la page des Registres & des Livres qui les ont fournies. par M. Barrigue de Montwalon, conseiller honoraire, imprimé par ordre du même parlement. A Aix, chez la veuve de Joseph David & Esprit David, Imprimeurs du Roy. M.DCC.LII, avec privilège du Roy, p. 310.

⁷¹ L. Bouly de Lesdain. Etudes héraldiques sur le XII^e siècle. Paris Honoré Champion, 1907, p. 49.

Le Dauphin, *Delphinus delphis* se distingue du marsouin, *Phocaena communis* : sa rapidité peut atteindre 70 kilomètres à l'heure. Allant volontiers deux à deux, par paires ou par couples, son nom hellénique δελφίν, paraît dériver du mot δελφύς qui désigne l'organe féminin de la reproduction et qui répond au latin *vulva*.

Gustave Bord. Le Dauphin. En Mer, au passage de la Teignouse, 1911.

in-12 de 177 pp. + 3 pp. nch. + 12 pl. hors texte (impr. de Montligeon).

⁷⁵ S. Aviti archiepiscopi viennensis opera edita nunc primum, vel instaurata, cura & studio Iacobi Sirmondi Societatis Iesv presbyteri. Parisiis, apud Sebastianum Cramoisy, architypographum Regium, viâ Iacobæâ, sub Ciconiis. MDC.XL III, pp. 130-132, n° LXXXVIII.

Alcimi Ecdicii Aviti Viennensis episcopi epistularum ad diversos n° LXXXVII, ed. Rud. Peiper (Monumenta Germaniæ historica. Auctorum antiquissimorum tomus VI, pp. 96-97. Berolini 1883).

⁷⁶ Georges de Manteyer. Les origines chrétiennes de la II^e Narbonnaise des Alpes-Maritimes et de la Viennoise (364-483). Gap, impr. Jean & Peyrot, 6, avenue de Provence, pp. 14-16, 339-340 et planche IV hors texte.

⁷⁷ Emile Espérandieu. Recueil général des bas reliefs de la Gaule romaine, t. I, Paris, impr. nat. MDCCCXVII, p. 278, n° 399.

⁷⁸ Karl Obser. Wilfrid der ältere, bischof von York : ein Beitrag zur angelsächsischen Geschichte des siebenten Jahrhunderts. Karlsruhe, Friedrich Gutsch 1884. — Mommsen, n° 6528 ; Corp. inscr. lat. VII, 693 ; Vincent de Vit. Totius latinitatis onomasticon, t. I, Prati, 1859-1861, p. 585.

⁷⁹ Baedæ historia ecclesiastica gentis Anglorum edidit Alfred Holder, zweite ausgabe, Freiburg, J.-C.-B. Mohr, pp. 147-148, 259-267.

L'office et la vie de saint Chaumond évesque de Lyon & Martyr, premier instituteur des Communautés de Filles séculières en France. Sa Feste est le 28 septembre. A Paris, chez Pierre Trabouillet, au Palais, dans la galerie des Prisonniers, à l'image Saint Hubert proche le Greffe des Eaux & Forests. M.DC.XC.II. Avec Approbations & Permission.

in-12 de 1 p. nch. + 1 p. bl. + 3-70 × 17 + 22-96 +
 89-108 + 2 pp. nch. + 2 pp. bl. (Bibl. Méjanes : in-8°
 n° 8382). Voir, p. 84 : « Ennemond qu'on appelle com-
 munément *Chaumond*, & que le vénérable Bede, après
 Eddius, nomme *Daufin* & le Poète Fridegod *Daluin*... »

⁸⁰ W. Donna. L'œuf, les dauphins et la naissance d'Aphrodite
 (René Dussaud, Paul Alphandery. Annales du Musée Guimet. Revue
 de l'histoire des religions, t. LXXXV, n° 3, mai-juin 1922, Paris,
 Ernest Leroux, pp. 157-166).

« Le dauphin désigna aussi le Christ... les Chrétiens conservèrent
 sur leurs sarcophages ce symbole d'origine païenne en lui attribuant
 un sens nouveau... Cette idée de salut attachée à cet animal... cette
 fonction qu'on lui attribuait de mener les hommes au séjour éternel
 du bonheur, tout cela explique que les Chrétiens aient fait du dauphin
 une image du Sauveur » (Alfred Maury. Croyances et légendes du
 moyen-âge. Nouvelle édition des fées au moyen-âge et des légendes
 pieuses par MM. Auguste Longnon, G. Bonet-Maury. Paris, Cham-
 pion, 1896, pp. 278-279. — Boldetti. Osserv. 366; Bottari, pp. 68-91;
 Millin. Voyage dans le Midi de la France, t. III, p. 167; Creutzer,
 Religions de l'antiquité, trad. Guigniaut, t. II, partie 2, p. 632).

NÉCROLOGIE

EDMOND HUGUES

Président de la Société d'Etudes

Les esprits distingués n'emprisonnent pas leur activité dans le cercle étroit de leur profession.

Avocat avant tout, avocat dans l'âme, aimant à répéter, à la fin de sa belle carrière, qu'il ne regrettait rien de son choix et que, s'il avait à recommencer son existence, il ne prendrait pas une autre voie, Edmond Hugues a tenu, pendant un demi siècle, une place éminente au Barreau de Gap. Longtemps il ne cessa d'occuper la barre, et si, à la fin, il prit une retraite prématurée pour céder la place à son fils, il conserva avec sa profession aimée d'indissolubles attaches, consulté souvent par une clientèle confiante et continuant sa précieuse collaboration à l'œuvre de la justice comme Président du Bureau d'Assistance Judiciaire jusqu'à sa mort.

Bel exemple d'unité de vie, de fidélité à la petite patrie !

Alpin d'origine, fils d'un notaire de Digne où il naquit le 25 septembre 1849, stagiaire à notre Barreau du 14 novembre 1870, admis au grand Tableau le 12 novembre 1875, appelé en 1880 au Bâtonnat qui lui fut, depuis, plusieurs fois renouvelé, uni dès 1875 à une vieille famille gapençaise par son mariage avec Mlle Louise Callandre, Edmond Hugues ne subit jamais la tentation de se déraciner et de porter sur un champ plus vaste et plus riche un talent qui aurait partout recueilli les plus brillantes moissons.

Il fut, en effet, dans toute l'acception du terme, le *vir bonus dicendi peritus* qu'est le véritable avocat. Prudence et sûreté dans ses conseils, loyauté indéfectible dans ses rapports avec ses clients et ses confrères, conscience professionnelle et désintéressée qui n'admettait aucune né-

gligence dans les moindres causes, profondes connaissances juridiques dues à un travail incessant, parole nette et précise qui fortifiait encore les plus solides arguments, sans vains éclats ni redondances inutiles, mais sans exclure la chaleur et parfois, quand il le fallait, de légitimes indignations, telles furent les caractéristiques de son caractère et de son talent.

Le bien qui était dans son âme devait nécessairement rayonner. Aussi l'avons nous vu apporter une large contribution à nos œuvres sociales, mutualistes, charitables et religieuses.

Membre actif de l'Association de Bienfaisance pour l'extinction de la mendicité qui, avec la vieille œuvre des Dames de la Miséricorde remontant à 1637, ont précédé le large développement actuel de l'assistance et de la bienfaisance administratives et contribuent toujours avec celles-ci au soulagement de toutes les misères, Président de la Société de Secours Mutuels des Pompiers de Charance, appelé à faire partie du Conseil des Directeurs de la Caisse d'Epargne, vice-président de la section cantonale des Pupilles de la Nation, il mettait dans toutes ses fonctions, souvent délicates, son activité, sa largeur d'esprit, sa fermeté et sa bienveillance.

Sa haute conception de la Famille comme cellule organique de toute société stable, son vif sentiment des devoirs et des droits naturels et intangibles du père et de la mère de famille comme éducateurs primordiaux de leurs enfants, sa conviction de la nécessité sociale du libre exercice de ce droit, l'avaient conduit à assumer la présidence de l'Association de l'Enseignement Libre. Il y apporta ces mêmes qualités de prudence, de mesure et de tact qui font marcher, sans heurts, sans froissements, dans la paix et la concorde, l'École libre à côté de l'École officielle, formant ensemble, sous des directions différentes, une majorité de jeunesse gapençaise fraternellement unie dans les mêmes sentiments de respect réciproque de toutes les convictions sincères, dans le même culte de la Pensée française illuminée par la souveraine idée de Liberté.

PL. VI.



M. Edmond HUGUES

Président de la Société d'Études
(1840-1925)



- Cette inlassable action pour le bien lui valut récemment la croix de Chevalier de Saint-Grégoire le Grand.

La politique et les luttes électorales ne l'attirèrent jamais. Il se laissa cependant présenter et élire en 1904 au Conseil Municipal où, pendant quatre années, il fit, comme partout, preuve d'assiduité, de travail, d'impartialité et d'indépendance.

Le *vir bonus* était en même temps *peritus dicendi et scribendi*.

Depuis plusieurs années il avait organisé des Conférences populaires où les sujets des plus divers, littéraires, historiques, scientifiques, étaient développés, dans la Salle Jeanne d'Arc, par des hommes d'élite et de dévouement qu'il savait délicatement groupêr, et ses propres conférences manifestaient, dans un milieu différent, le même talent que son éloquence à la Barre.

Antérieurement, il s'était associé au grand mouvement régionaliste du Félibrige, rénovateur et conservateur de l'antique langage provençal dont il connaissait bien toute l'harmonieuse sonorité. Dans sa dernière conférence, qui fut le chant du cygne, il rappelait, avec l'émotion qu'il en avait alors ressentie, les belles fêtes qui avaient un jour amené à l'*Escolo de la Mountagno* l'immortel poète de Maillane.

C'est notre Société d'Etudes, créée en 1881, qui bénéficia le plus longtemps de la collaboration continue du Président auquel nous apportons ici notre suprême salut. Ouvrier de la première heure, Edmond Hugues figure, dès 1886, parmi les membres du Bureau. En 1896, il est appelé à la présidence qu'il occupe jusqu'en 1903. Réélu après la grande guerre, il conserve le fauteuil jusqu'à sa mort.

Sa haute culture littéraire, son autorité jointe à une aménité qui lui attirait l'universelle sympathie, méritaient à tous égards cette haute et longue distinction. Elle fut tout au profit de notre Société qui, sous sa direction, ne cessa de prospérer. Il savait provoquer les meilleures collaborations, les études les plus intéressantes, les concours les plus assidus et assurer l'harmonie et la variété dans la publication du *Bulletin Trimestriel*.

Une excessive modestie et son surcroît d'occupations ont privé le *Bulletin* de trop d'articles qu'eussent pu produire la profonde érudition, le sens historique, l'agréable humour et le fin style du littérateur distingué que révèlent de trop rares signatures.

La riante propriété où il prenait avec bonheur de courts repos lui inspira, en 1919, une excellente *monographie de Charance*. En 1915-1916 il avait fait renaitre *Les Ateliers d'armes à Gap pendant la Révolution*. La même année il consacrait un souvenir ému à *Monseigneur Berthet*. Une *Notice sur les Sociétés Littéraires et Savantes des Hautes-Alpes* parut en 1917. *Les Fatourguettes*, au « Bulletin » de 1904, témoignent de sa vieille amitié pour le vrai poète qu'est l'abbé Pascal, et, en 1919, il ne voulut pas oublier *Le centenaire du poète Célestin Roche*. Les mésaventures d'*Alexandre Corréard*, naufragé de « La Méduse », furent rappelées par lui en 1920.

Nous en omettons sans doute, mais il faut rendre hommage à la fidèle piété qui lui dicta plusieurs nécrologies, notamment celle de l'excellent géologue *David Martin* et celle de notre ancien vice-président *Léon Pinet de Manteyer*.

Hélas ! C'est à lui aujourd'hui qu'il faut apporter, avec un respectueux souvenir et nos unanimes regrets, un dernier adieu.

Sa verte vieillesse faisait l'admiration de ses amis. Brusquement atteint et abattu en quelques jours par une congestion pulmonaire, Edmond Hugues s'endormait doucement et pieusement, le 10 avril 1925, au milieu de la famille à qui il avait donné le meilleur de son cœur et dont il était le chef et le modèle vénéré, tendrement aimé et fidèlement suivi dans son action pour le bien et dans ses immortelles Espérances.

E. T.

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE GARÇONS A GAP

Altitude : 735^m20 (moyenne barom. 699^m/m) au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin

Observations du premier trimestre 1925

JANVIER					FÉVRIER					MARS				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	703.2	6.2	+10.0	—	1	704.1	4.5	+11.0	—	1	689.2	1.0	+5.0	—
2	705.7	8.2	+9.5	—	2	702.7	4.8	+10.5	—	2	691.0	1.0	+6.0	4
3	705.6	8.2	+11.0	—	3	709.1	5.0	+9.8	—	3	688.9	1.8	+8.0	—
4	707.0	7.0	+10.5	—	4	709.5	5.0	+9.8	—	4	695.0	0.0	+10.5	—
5	706.2	3.0	+10.0	—	5	710.0	6.2	+1.3	—	5	697.7	0.0	+8.0	—
6	705.3	1.0	+10.0	—	6	706.2	6.4	+12.0	—	6	699.6	2.0	+9.0	—
7	704.9	3.0	+6.8	—	7	701.6	6.0	+4.0	—	7	698.4	0.5	+9.0	—
8	706.5	2.0	+10.0	—	8	700.2	6.0	+7.0	—	8	695.6	2.5	+12.0	—
9	706.0	7.0	+11.0	—	9	700.0	1.0	+13.0	—	9	691.6	1.5	+4.0	—
10	705.0	4.5	+7.0	—	10	704.4	5.0	+16.0	—	10	701.4	7.0	+5.0	—
11	708.6	8.0	+13.0	—	11	704.4	5.5	+11.0	—	11	701.5	8.0	+5.0	—
12	708.5	8.0	+13.5	—	12	688.6	1.5	+6.2	8	12	696.0	7.0	+6.0	—
13	706.4	7.2	+13.0	—	13	693.3	1.0	+6.4	5	13	700.0	9.0	+2.0	—
14	708.2	8.8	+11.0	—	14	687.5	2.0	+6.0	51	14	705.8	10.0	+8.0	—
15	713.2	6.5	+10.0	—	15	686.4	2.8	+7.8	26	15	698.8	7.0	+9.0	—
16	713.0	5.0	+11.0	—	16	692.8	4.5	+8.0	20	16	700.0	2.0	+8.0	—
17	711.4	1.0	+15.0	—	17	685.7	4.5	+8.0	—	17	700.4	4.0	+10.0	—
18	712.2	6.6	+13.0	—	18	699.2	2.5	+8.0	—	18	696.5	3.5	+9.0	—
19	711.4	7.0	+15.0	—	19	696.8	4.2	+10.0	—	19	700.4	4.2	+11.0	—
20	711.4	7.0	+17.4	—	20	694.2	5.0	+10.0	—	20	700.5	8.0	+12.0	—
21	711.5	6.5	+13.0	—	21	680.6	5.0	+6.5	—	21	696.0	7.0	+12.0	—
22	713.0	9.0	+11.0	—	22	688.8	5.5	+6.0	—	22	690.6	2.0	+6.0	—
23	712.0	9.0	+11.0	—	23	696.2	5.0	+5.5	—	23	692.3	2.0	+5.0	0
24	714.1	6.5	+11.0	—	24	693.6	8.5	+5.0	—	24	693.6	0.0	+13.0	—
25	707.5	6.5	+6.0	—	25	692.2	4.4	+5.6	—	25	682.0	0.0	+7.0	—
26	707.8	0.0	+3.0	5	26	691.8	5.5	+6.0	6	26	685.0	2.0	+9.0	—
27	708.2	0.0	+4.0	14	27	688.0	0.5	+8.0	22	27	689.1	3.0	+7.0	0
28	708.7	0.0	+7.2	—	28	694.2	2.5	+11.0	—	28	695.0	0.0	+10.0	—
29	708.0	4.8	+8.0	—						29	698.8	2.0	+9.0	—
30	708.0	2.0	+6.0	—						30	702.0	0.0	+15.0	—
31	705.5	0.5	+10.0	—						31	701.3	2.0	+14.5	—

OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DE L'ÉCOLE NORMALE DE CAENONS A CAEN
Altitude : 735m²⁰ (moyenne barom. 699m⁷), au nord, à l'ombre. Heure des observations : 7 h. du matin

Observations du deuxième trimestre 1924

AVRIL					MAI					JUIN				
Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie	Jours	Baro- mètre	Minima	Maxima	Pluie
1	701.3	2.5	+13.5	4 8	1	696.0	1.0	+15.0	6 0	1	704.0	7.0	+27.5	—
2	701.2	2.6	+16.0	—	2	695.0	0.2	+16.0	—	2	703.0	7.0	+27.0	—
3	698.6	0.0	+11.0	—	3	698.3	2.0	+19.0	—	3	703.0	8.0	+27.0	—
4	695.7	0.5	+16.0	5 0	4	698.8	0.5	+22.0	—	4	702.0	+10.0	+29.0	—
5	697.0	0.5	+18.0	—	5	696.3	9.0	+12.0	21 0	5	703.2	+11.0	+29.0	—
6	696.0	0.5	+15.0	—	6	693.2	4.0	+15.0	4 0	6	700.8	+12.0	+30.0	—
7	696.0	1.0	+11.0	21 0	7	695.0	7.0	+19.0	14 3	7	701.2	+11.0	+26.0	—
8	694.0	0.5	+11.0	4 2	8	696.0	6.5	+16.0	3 2	8	703.0	+8.0	+27.0	—
9	697.0	0.5	+16.0	—	9	697.0	7.0	+9.0	22 4	9	703.2	+8.0	+27.5	4 5
10	697.0	8.5	+16.0	—	10	696.8	4.0	+16.0	3 5	10	703.0	+12.0	+28.0	—
11	700.2	0.0	+17.5	—	11	694.6	3.0	+16.0	—	11	703.0	+11.0	+29.0	—
12	700.0	0.0	+17.0	—	12	696.4	3.0	+19.0	—	12	704.8	+10.5	+30.0	—
13	700.2	0.2	+18.0	—	13	699.5	8.5	+24.0	—	13	701.7	+11.5	+27.0	—
14	700.4	0.0	+19.0	—	14	699.5	6.0	+26.5	—	14	698.1	+9.0	+28.0	—
15	703.0	0.0	+12.2	—	15	698.0	4.0	+25.0	2 0	15	698.0	+14.0	+27.0	—
16	700.0	0.0	+12.2	8 0	16	697.0	6.0	+26.0	—	16	701.4	+12.0	+29.0	—
17	698.0	0.0	+14.0	—	17	697.0	8.0	+20.0	4 0	17	702.2	+10.5	+30.0	—
18	700.2	0.5	+20.0	—	18	696.2	8.0	+22.0	9 0	18	702.0	+9.0	+30.0	—
19	700.0	0.2	+23.0	—	19	695.4	5.0	+22.0	—	19	696.2	+8.0	+24.0	—
20	699.0	0.0	+13.0	10 0	20	696.6	6.0	+24.0	—	20	699.0	+10.5	+26.0	—
21	693.8	+4.0	+11.0	34 0	21	696.5	8.5	+22.0	—	21	698.7	+10.5	+26.0	—
22	695.7	4.0	+17.0	—	22	698.2	8.5	+20.0	1 8	22	696.2	+8.0	+25.0	—
23	699.8	1.0	+23.0	—	23	696.8	7.0	+17.0	—	23	697.4	+7.0	+25.0	—
24	694.0	4.0	+9.0	8 0	24	695.0	6.5	+17.0	16 0	24	695.2	+5.5	+27.0	—
25	687.4	1.0	+12.0	—	25	695.2	5.5	+14.0	6 9	25	694.3	+4.0	+17.0	—
26	686.8	—	+13.0	—	26	698.2	8.0	+16.0	13 5	26	705.9	+4.5	+23.0	—
27	689.5	—	+14.0	—	27	698.2	4.0	+28.0	—	27	707.0	+4.0	+21.0	—
28	696.4	—	+14.0	4 5	28	695.8	8.0	+18.0	—	28	696.4	+3.5	+21.0	—
29	696.0	—	+17.0	—	29	690.5	8.0	+12.0	3 2	29	700.0	+7.0	+23.0	—
30	697.6	2.5	+13.0	1 0	30	701.0	6.5	+22.0	—	30	700.5	+7.0	+27.0	—
					31	707.0	5.5	+27.0	—					

TABLE

Analytique des Matières

POUR L'ANNÉE 1925

	Pages
Composition du Conseil d'administration au 15 janvier 1925.....	V
Liste des membres de la Société.....	VII
Liste des Sociétés correspondantes.....	XVI
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'Administration du 23 décembre 1924.....	XVIII
Procès-verbal de l'Assemblée générale ordinaire du 15 janvier 1925.....	XX
Procès-verbal de la réunion du Conseil d'Administration du 29 janvier 1925.....	XXVIII
Compte rendu financier de l'année 1924....	XXX
Projet de budget pour 1925.....	XXXII
Simple réflexions sur le passage d'Hannibal à travers les Alpes, par M. Henri FERRAND.	1
Monographie de Lagrand, par M. le chanoine J. BÉRMOND, curé de Lagrand.....	12, 253
Les origines de la Maison de Savoie en Bourgogne (910-1060): Manassès, comte de Chaulnois, et Garnier, comte de Troiesin. Leur origine carolingienne commune indiquée par les transmissions de Jully-lès-Buxy, par M. de MANTÈYER	38
Les origines du Dauphiné de Viennois: la première race des comtes d'Albon (843-1228), par M. de MANTÈYER.....	50
Rétablissement de la ville de Gap et des bourgs de Chorges et de Veynes brûlés par l'armée du duc de Savoie, en 1692, par M. MEIZEL.	141
Le calendrier républicain, par M. Jean TIVOLIER	211
Curieux extrait des actes de l'état civil de la paroisse de Sainte-Cécile à Embrun, par M. Auguste THOUARD, avoué-licencié.....	217

	Pagés
Le dernier évêque de Gap avant la Révolution : Mgr de la Broue de Vareilles, par Mgr / Gabriel de LLOBET, évêque de Gap.....	227
Les origines du Dauphiné de Viennois : D'où provient le surnom de baptême Dauphin reçu par Guigues IX, comte d'Albon (1100- 1105), par M. de MANTEYER.....	307
Nécrologies : M. Joseph ROMAN.....	152
M. Ernest CHANTRE, par M. H. MULLER	191
M. le Commandant BOREL DU BEZ.	198
M. Edmond HUGUES, président de la Société d'Etudes, par M. Edouard TEISSIER.....	427
Chronique locale pour 1924, par M. J. MEIZEL	204
Observations météorologiques (3 ^e et 4 ^e trimes- tres 1924)	209
— (1 ^{er} et 2 ^e trimestres 1925).....	431
Table analytique des matières.....	433

TABLE DES PLANCHES

I. Don de Guigues II à Cluny sur le terroir de Vion (octobre 933-octobre 934)...	64-65
II. Mariage de Guigues VII et d'Agnès de Barcelone (10 mai 1070).....	80-81
III. Don de Guigues VIII et de son ^{père} Guigues-Raymond à Manthes sur le terroir de Moras (1079).....	96-97
IV. M. Joseph Roman (1840-1924).....	160-161
V. Mgr de la Broue de Vareilles (1734- 1831)	242-243
VI. M. Edmond Hugues (1840-1925).....	428-429

Le Secrétaire-Gérant,

H. CLEMENT.

